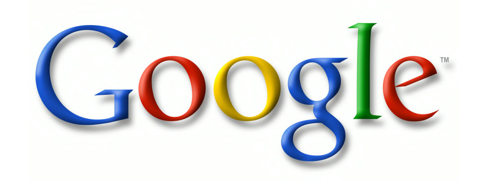

Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

SE TROUVE AUSSI

A PARIS,

CHEZ AIMÉ-ANDRÉ, LIBRAIRE,

QUAI MALAQUAIS, Nº 13.

DE L'IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, Nº 24.

ŒUVRES

DE

VOLTAIRE

AVEC

PRÉFACES, AVERTISSEMENTS,
NOTES, ETC.

PAR M. BEUCHOT.

TOME XXXVII.

MÉLANGES. — TOME I.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.
WERDET ET LEQUIEN FILS,
RUE DU BATTOIR, N° 20.
M DCCC XXIX.



LETTRE A M. D***,

AU SUJET

DU PRIX DE POÉSIE DONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN L'ANNÉE 1714[1].

MONSIEUR,

Vous connaissez le pauvre Du Jarri; c'est un de ces poëtes de profession qu'on rencontre partout, et qu'on ne voudrait voir nulle part; nous l'appelons communément le gazetier du Parnasse. Il est parasite, afin qu'il ne lui manque rien de ce qui constitue un bel esprit du temps; et il paie, dans un bon repas, son écot par de mauvais vers, soit de sa façon, soit de celle de ses confrères les poëtes médiocres. Il nous montra, ces jours passés, un poëme imprimé, où on voyait à la première page ces mots écrits : *A l'immortalité*. C'est la devise de l'académie française, nous dit-il; la pièce n'est pas pourtant de l'académie, mais elle l'a adop-

[1] C'est depuis 1821 seulement que cette pièce a été admise dans les *OEuvres de Voltaire;* encore n'en a-t-on jusqu'à ce jour imprimé qu'une très petite partie. Je n'ai pu voir l'édition de cette *Lettre*, qui a dû être faite dans le temps. Mais on l'a réimprimée, 1° dans le volume intitulé : *Réflexions sur la rhétorique et sur la poésie, par M. de Fénelon, avec quelques autres pièces concernant l'académie française*, 1717, in-12; 2° dans le *Recueil de divers traités sur l'éloquence et la poésie* (par Bruzen la Martinière), 1730, deux volumes in-12. En rendant compte de ce dernier recueil, le *Nouvelliste du Parnasse* (deuxième édition, II, 19), dit à propos de la *Lettre :* « On soupçonne que M. de V...... a autrefois composé cette lettre. » B.

tée; et si ces messieurs l'avaient composée, ils ne s'y seraient jamais pris autrement que l'auteur. Il faut que vous sachiez, continua-t-il, que l'académie donne tous les deux ans un prix de poésie, et par là immortalise un homme tous les deux ans; vous voyez entre mes mains l'ouvrage qui a remporté le prix cette année. Oh! que l'auteur de ce poëme est heureux! Il y a quarante ans qu'il compose sans être connu du public; à présent le voilà, pour un petit poëme, associé à toute la réputation de l'académie. Mais, lui dis-je, n'arrive-t-il jamais qu'un auteur déclaré immortel par les quarante soit mis au rang des Cotins par le public, qui est juge en dernier ressort? Cela ne se peut, me répondit mon poëte; car l'académie n'a été instituée que pour fixer le goût de la France, et on n'appelle jamais de ses décisions. J'ai de bonnes preuves, dit alors un de mes amis, qu'une assemblée de quarante personnes n'est pas infaillible. Du reste *le Cid* et le *Dictionnaire de Furetière* se sont soutenus contre l'académie; et il pourrait bien se faire qu'elle approuvât de fort mauvais ouvrages, comme elle en a critiqué de fort bons.

Pour réponse à toutes ces railleries, mon homme lut à haute voix : *Poëme chrétien qui a remporté le prix, par M. l'abbé Du Jarri.* Il faut, avant de commencer, lui dis-je, que nous sachions ce que c'est que M. l'abbé Du Jarri, le sujet de son poëme, et en quoi le prix consiste. Il satisfit ainsi à mes questions.

Autrefois M. l'abbé Du Jarri a fait imprimer plusieurs oraisons funèbres et quelques sermons; à présent il fait mettre sous la presse un volume de ses

poésies, et il est à croire qu'il est aussi bon poëte que grand orateur. Le sujet de son poëme est la louange du roi, *à l'occasion du nouveau chœur de Notre-Dame, construit par Louis XIV, et promis par Louis XIII.* Le prix est un beau groupe de bronze, où l'on voit un assemblage merveilleux du fabuleux et du sacré, car la Renommée y paraît auprès de la Religion, et la Piété y est appuyée sur un génie. Au reste les rivaux de M. l'abbé Du Jarri étaient des jeunes gens de dix-neuf à vingt ans; M. l'abbé en a soixante et cinq. Il est bien juste qu'on fasse honneur à son âge. Après ce grand préambule, il toussa, et nous lut d'un ton plein d'emphase le merveilleux poëme que je vous envoie[1].

On a pris la liberté de critiquer l'ouvrage que l'académie a couronné: je vous envoie les remarques que nous avons faites avec simplicité; elles vous ennuieront peut-être moins que le poëme.

Enfin le jour paraît

Je défie qu'on s'exprime mieux pour dire, *Enfin il commence à faire jour;* et l'auteur aurait ôté l'équivoque s'il avait mis: *Enfin ce jour paraît*, car il doit savoir que notre langue est ennemie des équivoques. Ce n'est pas tout; plusieurs personnes d'esprit ont trouvé que cet *Enfin* fait un très mauvais effet. Supposons deux choses qui certainement n'arriveront ni l'une ni l'autre; que les grandes actions de Louis XIV ne passeront point à la postérité, et que M. l'abbé Du

[1] Ici était transcrit en entier le poëme de l'abbé Du Jarri, que j'ai cru inutile de reproduire. B.

Jarri jouira de l'immortalité que lui promet l'académie : ceux de nos neveux qui auraient un jour le courage de lire le poëme de M. l'abbé Du Jarri croiraient, en voyant cet *Enfin*, que le roi a négligé d'accomplir le vœu de son père. Car l'auteur ne dit pas que de longues guerres soutenues contre la moitié de l'Europe ont fait réserver l'accomplissement du vœu pour un temps plus heureux, et qu'on n'a différé de bâtir le chœur de Notre-Dame qu'afin de le faire avec plus de magnificence. Vous voyez, monsieur, que l'auteur s'y prend assez mal pour louer un roi si digne d'être bien loué.

Où le saint tabernacle
D'ornements enrichi nous offre un beau spectacle.

Les beaux vers! Premièrement, on ne sait si c'est *le saint tabernacle* ou *le beau spectacle* qui est *enrichi d'ornements*. Secondement, *le saint tabernacle* convient à toutes les églises de Paris comme à *Notre-Dame*. Troisièmement, ces deux vers sont si plats et si mal tournés qu'on doute si l'harmonie n'y est pas plus maltraitée que le sens commun.

La mort ravit un roi plein d'un projet si beau.

Voilà donc, monsieur, en deux vers, *un beau projet* et *un beau spectacle*.

Salomon est fidèle à David au tombeau.

Si on ne connaissait l'histoire de Salomon, on ne saurait ce que l'auteur veut dire par ce vers; faut-il que parcequ'une chose est connue, elle soit mal exprimée? Je n'ai encore examiné que quatre vers; je serais trop long si je fesais une recherche exacte des

fautes dont ce poëme est rempli. Je laisserai les vers qui n'ont d'autre défaut que celui d'être faibles, rampants, durs, forcés, prosaïques, etc. Je n'attaquerai chez M. l'abbé Du Jarri que le ridicule et les fautes grossières contre le sens commun; je n'aurai que trop d'occupation.

Que j'aime à voir Louis victorieux et calme.

A-t-on jamais dit d'un roi victorieux qui donne la paix à ses sujets qu'il est victorieux et calme? La bizarrerie de ce terme se fait mieux sentir qu'elle ne peut s'exprimer.

La tête couronnée et d'olive et de palme.

On portait bien autrefois des palmes dans les mains; mais l'abbé Du Jarri ne trouvera nulle part que les vainqueurs en aient été couronnés. C'est une des découvertes qu'il a faites dans son poëme.

Quel prodige de l'art! l'excellence admirée
Imite sur l'autel la puissance qui crée.

Toute la compagnie en présence de laquelle on nous lisait ce poëme ne put s'empêcher de rire à la lecture de ces deux vers; notre poëte en fut scandalisé. Nous lui disions que Chapelain, Colletet, Gombauld, Gomberville, Hesnault, Desmarets, Perrault, Scudéri, n'avaient jamais fait de vers plus ridicules. Vous perdez le respect, nous répondit-il, tous ces auteurs sont de l'académie française.

Dieu lui parle, et l'encens que sa voix rend fécond,
Par mille êtres formés à ses ordres répond.

Du ténébreux chaos sort le visible temple
Où tout offre la gloire à l'œil qui le contemple.

Avant d'examiner ce pompeux galimatias, il faut que je vous fassc part de ce qui s'est passé à l'académie à l'occasion de ces vers.

Dans le manuscrit qui était entre les mains de ces messieurs on avait écrit *du ténébreux chaos sort* l'invisible *temple;* ce *temple invisible* fit peine à quelques uns. Ils n'osaient exposer aux yeux du public un poëme où on traitait d'invisible l'église de Notre-Dame; ils résolurent de substituer à la place de ce mot quelque épithète expressive qui relevât la beauté du vers : l'épithète de *visible* leur parut très juste. On consulta l'auteur; il y donna les mains, non sans admirer le bon sens et la délicatesse de l'académie. Je tiens ce que je vous écris de la bouche d'un académicien qui me citait ce vers *du ténébreux chaos* comme le plus bel endroit du poëme.

Quelques personnes plaignent ici M. l'abbé Du Jarri. Le public, disent-ils, le condamne sans l'entendre; car jamais personne n'entendra ce qu'il veut dire par l'*Excellence admirée de l'art qui imite sur l'autel la puissance qui crée; l'encens fécond qui répond aux ordres de Dieu par des êtres déjà formés; le visible temple qui sort du chaos ténébreux et qui offre sa gloire à l'œil.* Je suis sûr que M. l'abbé Du Jarri ne l'entend pas lui-même.

Oh! que si on voulait débrouiller ce chaos on tirerait de fortes conséquences contre le sens commun de M. l'abbé Du Jarri! peut-être même pourrait-on

s'en prendre à l'académie qui a adopté ce bel ouvrage.

Tel du docte artisan les desseins inventés
Passent de son esprit sur le bronze enfantés.

Il veut faire une comparaison; mais à quoi compare-t-il ces *desseins du docte artisan?* est-ce au néant, est-ce au chaos! vous voyez qu'il n'y a pas un vers où on ne trouve du ridicule. Que penseriez-vous d'un homme qui dirait : les *desseins inventés* de M. l'abbé Du Jarri *passent de son esprit enfantés* sur le papier? On pardonne les *desseins inventés par un docte artisan;* mais *les desseins inventés d'un docte artisan* ne sont pas soutenables.

Une informe matière en chef-d'œuvre est formée.

On a fort applaudi dans l'académie à cette heureuse pointe de *matière informe* qui est *formée.*

Marbres, jaspes taillés sous le sacré lambris
A la sculpture antique y disputent le prix.

Voici, monsieur, les deux vers qui ont déterminé les suffrages de l'académie; on a vu avec étonnement qu'un poëte dit, en deux vers, que le marbre et le jaspe qui servent à l'ornement du chœur de Notre-Dame ont été taillés dans le chœur même; et que ce même marbre et ce même jaspe disputent le prix à la sculpture antique. Surtout cette expression vive *marbre, jaspe* a plu infiniment. Vous vous apercevez bien que ce n'est point un esprit de critique qui m'anime, et que je rends justice au vrai mérite avec autant d'équité que le pourrait faire l'académie même.

Monuments, de Louis éternisez le zèle.

M. l'abbé Du Jarri est le premier qui ait ainsi em-

ployé le mot de monument au vocatif sans épithète; il aurait du moins sauvé cette faute s'il avait mis:

Monuments de Louis, éternisez son zèle.

Je vois parmi les dons de nos chrétiens monarques.

On dit bien un monarque chrétien, mais non pas un chrétien monarque.

Le Dieu de paix préfère un pacifique hommage.

On ne sait si l'épithète de *pacifique* convient si bien à un vœu qui n'a été fait que pour remercier Dieu de la défaite des Espagnols.

A ceux que de la guerre ensanglante l'image.

Il veut parler des drapeaux qui sont à Notre-Dame; mais en vérité n'est-ce que l'image de la guerre qui les ensanglante? Il me semble que c'est bien la guerre elle-même; et la plupart des drapeaux sont réellement teints du sang des ennemis. On remarque à propos de ce vers que le propre d'un grand poëte est d'ennoblir les choses les plus communes; et le propre d'un rimeur est d'avilir les choses les plus nobles.

Un monarque pieux, vraiment roi très chrétien.

Avant M. l'abbé Du Jarri on n'avait jamais mis *roi très chrétien* en vers.

Vois son peuple avec lui devant toi prosterné
Lui demander encore un roi par lui donné.

Voilà trois *lui* qui font pour le moins deux équivoques dans ces deux vers. Expliquons la chose le plus favorablement que nous pourrons: M. l'abbé Du Jarri ne se serait jamais douté qu'il aurait des

commentateurs : *Sainte Vierge, vois le peuple de Louis prosterné avec lui demander à ton fils dont il est parlé huit vers auparavant, le roi par lui donné.*

On doute si on peut demander une chose dont on est déjà en possession ; cela paraît bien raffiné ; c'est le goût de l'académie, dit-on ; je le crois ; mais est-ce le goût du public ?

Que par toutes les voix au parnasse sacré
Par d'immortels accords Louis soit célébré.

Parnasse sacré. On ne voit pas trop ce que c'est qu'un parnasse sacré. C'est apparemment celui de l'auteur ; car il est ecclésiastique.

De cendres en ce jour couvrant son diadême.

On ne peut dire de ce vers ce qu'Horace disait autrefois des mauvais poëtes qui voulaient faire leur cour à Auguste par des louanges mal placées.

« Cui male si palpere recalcitrat undique tutus[1]. »

En effet il est bien question de *cendre* quand Louis XIV fait construire de nouveau le chœur de Notre-Dame.

Iles, vastes climats, lointaines régions,
Dont l'infidèle nuit couvre les nations.

Ce *dont* tombe-t-il sur l'*infidèle nuit* ou sur les *nations ?* encore une équivoque. L'auteur ne les épargne pas.

Pôles glacés, brûlants....

Lorsqu'on nous lut cet endroit du poëme, on trouva que pour dire *pôles glacés, brûlants* au pluriel, il

[1] Livre II, satire Ire, vers 20. B.

faudrait qu'il y eût plusieurs pôles de chaque espèce; ainsi, selon M. l'abbé Du Jarri, il y a quatre pôles pour le moins. Un malin envieux de la gloire de M. l'abbé se souvint alors par malheur que nous n'avons que deux pôles; encore sont-ils tous deux glacés, parceque le soleil ne passe jamais les tropiques. Grands éclats de rire aussitôt, de voir qu'un poëte à soixante-cinq ans mette le soleil directement sur les pôles; il me semble que je vois le médecin malgré lui qui place le cœur du côté droit. Certes si ces pôles brûlants sont bien reçus à l'académie française où l'on juge des mots, ils ne passeraient point à l'académie des sciences où l'on examine les choses.

> Pôles glacés, brûlants, où sa gloire connue
> Jusqu'aux bornes du monde est chez vous parvenue.

Cet *où sa gloire connue* ne signifie que *chez vous connue*. Ainsi c'est une faute de dire ensuite *chez vous parvenue* et *jusqu'aux bornes du monde*. C'est une cheville qu'on a mise entre deux pour écarter encore plus la chose du sens commun.

> Puisse la renommée, en louant ce grand roi,
> Porter jusques à vous un rayon de sa foi,

J'aime à voir la renommée porter un rayon de foi.

> Et de sa piété l'exemple se répandre!

L'exemple se répandre! On a condamné dans un célèbre auteur cette façon de parler: *répandre des exemples*. A plus forte raison condamnera-t-on dans M. l'abbé Du Jarri *un exemple qui se répand.*

> Voyez non plus ce front où sur des traits guerriers
> La sagesse triomphe au milieu des lauriers.

A présent il change de sentiment; il veut ôter à Louis XIV non seulement ses lauriers, mais encore la sagesse qui est empreinte sur son front, comme si en descendant du char de la victoire un héros chrétien en était moins sage. Voyez donc, dit-il, non plus ce front où la sagesse triomphe au milieu des lauriers,

Mais le roi qui descend du char de la victoire
Aime à voir devant Dieu disparaître sa gloire.

C'est une faute contre la construction; il fallait dire *le roi qui descend, etc., et qui aime, etc.;* ou plutôt il ne fallait rien dire de tout cela.

Je me lasse enfin de critiquer une pièce qui est si fort au-dessous de la critique. Je ne vous parlerai point *du roi qui rend tout l'hommage au monarque des rois*, de la comparaison de la couronne d'épine avec le chœur de Notre-Dame, *des marques révérées de l'innocent contrit,* de ce beau vers :

Le chef et le pied nud, l'œil, le front abattu :

mais je ne puis m'empêcher de vous dire un petit mot de celui-ci :

La relique sans prix, vénérable aux mortels.

On dit une chose être *sans prix* quand elle est de nature à être vendue; mais M. l'abbé Du Jarri sait-il bien qu'on ne peut vendre les choses saintes? C'est apparemment du reliquaire qu'il veut parler : en effet ce reliquaire est d'or et enrichi de pierreries sans prix; mais ce n'est point le reliquaire qui est vénérable aux mortels, c'est la relique. Encore deux mots sur cet autre vers :

C'est ce cœur infini plus vaste que le monde.

On dit bien un grand cœur, mais on ne dit guère en vers un *cœur infini;* et s'il est infini ce cœur, il n'est pas étonnant qu'il soit plus vaste que le monde. M. l'abbé Du Jarri me dira peut-être que le monde est infini de son côté : en ce cas, d'infini à infini il n'y a point de comparaison à faire; mais je ne crains pas qu'il me fasse cette objection; on voit bien par les pôles brûlants que ce grand poëte n'est pas grand physicien.

La prière pour le roi est aussi belle que son poëme. Il y prie Dieu de faire mourir monsieur le dauphin:

Joins aux ans de l'aïeul ceux de l'auguste enfant.

Il faut, monsieur, que ce soit la conduite de ce poëme qui ait emporté la voix des juges. Voici, monsieur, ce que c'est que l'ordre de l'ouvrage.

Après avoir dit que le jour paraît, et que la mort ravit un roi plein du beau projet de nous donner un beau spectacle, il fait une apostrophe à la religion, une apostrophe à Louis XIII; il tire le temple du chaos, puis il fait une apostrophe aux monuments, une apostrophe aux drapeaux, une apostrophe à la Vierge, une apostrophe aux îles lointaines, une apostrophe aux pôles brûlants, une comparaison du chœur de Notre-Dame avec la couronne d'épine, une apostrophe à Dieu; et voilà tout le poëme.

J'ai cru d'abord que l'académie avait donné le prix au poëme de M. l'abbé Du Jarri non comme au meilleur ouvrage qu'on lui ait présenté, mais comme au moins ridicule. Je disais : Il est bien ignominieux pour la France que nous ayons plusieurs poëtes plus mau-

vais que M. l'abbé Du Jarri. Hier, je vis les pièces qui seront imprimées dans le recueil de l'académie. Il n'y en a pas une seule qui ne soit incomparablement au-dessus du poëme couronné. Vous trouverez, dans le paquet que je vous envoie, une ode[1] qui l'a un peu disputé au poëme de M. l'abbé Du Jarri. Vous jugerez entre ces deux ouvrages. On est donc réduit, monsieur, à accuser l'académie d'injustice ou de mauvais goût, et peut-être de tous les deux ensemble.

Comme vous voulez savoir mon sentiment sur toutes les choses que je vous écris, je vous dirai ce que je pense en cette occasion de l'académie française, avec autant de franchise et de naïveté que je vous ai communiqué mes petites remarques sur le poëme de M. l'abbé Du Jarri.

Il faut que vous sachiez qu'il n'y a eu que vingt académiciens qui aient assisté au jugement. Parmi ces vingt il y en a quelques uns qui trouvent Horace plat, Virgile ennuyeux, Homère ridicule. Il n'est pas étonnant que des personnes qui méprisent ces grands génies de l'antiquité estiment les vers de M. l'abbé Du Jarri. Les Despréaux, les Racine, les La Fontaine, ne sont plus; nous avons perdu avec eux le bon goût, qu'ils avaient introduit parmi nous : il semble que les hommes ne puissent pas être raisonnables deux siècles de suite. On vit arriver dans le siècle qui suivit celui d'Auguste, ce qui arrive aujourd'hui dans le nôtre. Les Lucain succédèrent aux Virgile, les Sénèque aux Cicéron : ces Sénèque et ces Lucain avaient de faux

[1] C'est l'Ode de Voltaire lui-même *sur le vœu de Louis XIII*, qu'on peut voir dans le tome XII. B.

brillants, ils éblouirent; on courut à eux à la faveur de la nouveauté. Quintilien s'opposa au torrent du mauvais goût. Oh! que nous aurions besoin d'un Quintilien dans le dix-huitième siècle !

Il paraît de nos jours un homme, du corps de l'académie, qui veut fonder sa réputation sur celle des anciens qu'il ne connaît presque point. Il établit, si j'ose m'exprimer ainsi, un nouveau système de poésie. Ses mœurs douces et sa modestie, vertus si rares dans un poëte, lui gagnent les cœurs; sa nouvelle méthode de composer séduit quelques esprits. Plusieurs académiciens le soutiennent, d'autres se conforment sans s'en apercevoir à sa manière de penser; les Du Jarri sont ses disciples. C'est un homme qui abuse de la grande facilité qu'il a à composer, et de celle qu'ont ses amis à approuver tout ce qu'il fait. Il veut saisir toutes sortes de caractères; il embrasse tout genre d'écrire et n'excelle dans aucun, parceque dans tous il s'écarte des grands modèles, de peur qu'on ne lui reproche de les avoir imités. S'il fait des églogues, s'il compose un poëme, il se donne bien de garde d'écrire dans le goût de Virgile. Lisez ses odes, vous vous apercevrez aisément (comme il le dit lui-même) que ce n'est pas le style d'Horace; voyez ses fables, certainement vous n'y reconnaîtrez point le caractère de La Fontaine. Il y a pourtant dans les écrits de cet auteur[1] trop de beautés pour que je le méprise; mais aussi il y a trop de défauts pour que je l'admire; et on pourrait dire de lui ce que Quintilien[2] disait de Sénèque : « Il y a dans ses ouvrages des choses admi-

[1] La Motte. B. — [2] *Inst.*, livre X, chapitre 1er, 31. B.

« rables, mais il faut savoir les discerner; et plût à « Dieu qu'il l'eût fait lui-même! car un homme qui a « fait tout ce qu'il a voulu méritait de vouloir faire « mieux. »

Vous savez, monsieur, que madame Dacier nous a donné une traduction noble et fidèle d'Homère. Le moderne dont je vous parle a mis en vers quelques endroits de madame Dacier, et a donné à son ouvrage le nom d'*Iliade*. On peut dire, en passant, que le poëme de celui-ci doit être regardé comme l'ouvrage d'une femme d'esprit, et celui de madame Dacier comme le chef-d'œuvre d'un savant homme. M. l'abbé Du Jarri a fait une épître en prose rimée à l'honneur de la nouvelle *Iliade* en vers français. Il a porté son épître, de porte en porte, chez tous les académiciens amis des modernes. Puis il a composé pour le prix; il l'a remporté : messieurs de l'académie ont de la reconnaissance.

Au reste, monsieur, il faut vous avertir qu'on estime et qu'on révère plusieurs académiciens autant qu'on méprise le poëme de M. l'abbé Du Jarri; c'est tout dire.

LETTRE[1]

DE M. THIERIOT

A M. L'ABBÉ NADAL.

Tout le monde admire, M. l'abbé, la grandeur de votre courage, qui ne peut être ébranlé par les injustes sifflets dont la cabale du public nous opprime depuis quarante ans[2]. Pour châtier ce public séditieux, vous avez en même temps fait jouer votre *Mariamne*[3], et fait débiter votre livre des *Vestales*[4] : pour dernier trait vous faites imprimer votre tragédie.

Je viens de lire la préface de cet inimitable ouvrage; vous y dites beaucoup de bien de vous, et beaucoup de mal de M. de Voltaire et de moi. Je suis charmé de voir en vous tant d'équité et de modestie, et c'est ce qui m'engage à vous écrire avec confiance et avec sincérité.

[1] Ce morceau, composé par Voltaire sous le nom de Thieriot, son ami, que Voltaire appelait toujours Tiriot, m'a semblé mieux placé dans les *Mélanges* que dans la *Correspondance*. B.

[2] Il n'y avait que vingt ans; car *Saül*, la première pièce de Nadal, est de 1705. B.

[3] Tragédie jouée le 15 février 1725, et imprimée avec une préface dans laquelle étaient plusieurs traits contre Voltaire et Thieriot, à qui Nadal attribuait la chute de sa pièce. Ces traits ont depuis été supprimés par Nadal. B.

[4] *Histoire des Vestales, avec un traité du luxe des dames romaines*, 1725, in-12. B.

Vous accusez M. de Voltaire d'avoir fait tomber votre tragédie par une brigue *horrible et scandaleuse*. Tout le monde est de votre avis, monsieur; personne n'ignore que M. de Voltaire a séduit l'esprit de tout Paris, pour vous faire bafouer à la première représentation, et pour empêcher le public de revenir à la seconde. C'est par ses menées et par ses intrigues qu'on entend dire si *scandaleusement* que vous êtes le plus mauvais versificateur du siècle, et le plus ennuyeux écrivain. C'est lui qui a fait berner vos *Vestales*, vos *Machabées*[1], votre *Saül*[2], et votre *Hérode*[3] : il faut avouer que M. de Voltaire est un bien méchant homme, et que vous avez raison de le comparer à Néron[4], comme vous le faites si à propos dans votre belle préface.

Quelques personnes pourraient peut-être vous dire que la ressource des mauvais poëtes, M. l'abbé, a toujours été de se plaindre de la cabale; que Pradon, votre devancier, accusait M. Racine d'avoir fait tomber sa Phèdre, et que De Brie[5], à qui on prétend que vous ressemblez en tout parfaitement,

> Pour disculper ses œuvres insipides,
> *En accusait* et le froid et le chaud.

[1] Tragédie jouée en 1722. B. — [2] Tragédie jouée en 1705. B. — [3] Tragédie jouée en 1709. B.

[4] L'abbé Nadal, dans un des passages supprimés de sa préface, disait de Voltaire : « Je le crois trop bien né pour chercher ses avantages hors de lui-« même :

> « Est-ce ainsi que Néron sait disputer un cœur? » B.

[5] De Brie, fils d'un chapelier, est mort en 1715 ou 1716. Il est auteur des *Héraclides* et du *Lourdaud*, pièces non imprimées. B.

[6] Premiers vers de la douzième épigramme de J.-B. Rousseau, livre III,

On pourrait ajouter que personne ne peut avoir assez d'autorité pour empêcher le public de prendre du plaisir à une tragédie, et qu'il n'y a que l'auteur qui puisse avoir ce crédit; mais vous vous donnerez bien de garde d'écouter tous ces mauvais discours.

On dit même que ce n'est pas d'aujourd'hui que vous faites imprimer des préfaces pleines d'injures à la tête de vos tragédies sifflées. Quelques curieux se souviennent qu'il y a deux ans vous imputâtes à M. de La Motte et à ses amis la chute d'un certain *Antiochus*[1], et que vous accusâtes mademoiselle Lecouvreur, qui représentait votre premier rôle, d'avoir mal joué une fois en sa vie, de peur que vous ne fussiez applaudi une fois en la vôtre.

Il est vrai pourtant, et j'en suis témoin, qu'à la première représentation de votre *Mariamne*, il y avait une cabale dans le parterre; elle était composée de plusieurs personnes de distinction de vos amis qui, pour vingt sous par tête, étaient venus vous applaudir. L'un d'eux même présentait publiquement des billets gratis à tout le monde; mais quelques uns de ces partisans, ennuyés malheureusement de votre pièce, rendirent publiquement l'argent en disant : Nous aimons mieux payer, et siffler comme les autres.

Je vous épargne mille petits détails de cette espèce,

page 307 du tome II de ses *Œuvres*, Paris, Lefèvre, 1820, cinq volumes in-8°. B.

[1] *Antiochus ou les Machabées*, tragédie de Nadal. Dans la préface de l'édition de 1723, Nadal ne nomme ni ne désigne mademoiselle Lecouvreur; il parle de l'*animosité effrénée des partisans de La Motte*. Ce passage a depuis été supprimé par l'auteur. B.

et je me hâte de répondre aux choses obligeantes que vous avez imprimées sur mon compte.

Vous dites que je suis *intimement*[1] attaché à M. de Voltaire, et c'est à cela que je me suis reconnu. Oui, monsieur, je lui suis tendrement dévoué par estime, par amitié, et par reconnaissance.

Vous dites que je *récite* ses vers souvent : c'est la différence, M. l'abbé, qui doit être entre les amis de M. de Voltaire et les vôtres, si vous en avez.

Vous m'appelez *facteur de bel esprit* : je n'ai rien du bel esprit, je vous jure ; je n'écris en prose que dans les occasions pressantes, et jamais en vers ; car on sait que je ne suis pas poëte non plus que vous, mon cher abbé.

Vous me reprochez de *rapporter* à M. de Voltaire *les avis* du public. J'avoue que je lui apprends avec sincérité les critiques que j'entends faire de ses ouvrages, parceque je sais qu'il aime à se corriger, et qu'il ne répond jamais aux mauvaises satires que par le silence, comme vous l'éprouvez heureusement, et aux bonnes critiques, par une grande docilité.

Je crois donc lui rendre un vrai service en ne lui célant rien de ce qu'on dit de ses productions. Je suis persuadé que c'est ainsi qu'il en faut user avec tous les auteurs raisonnables : et je veux bien même faire

[1] Voici les passages de la préface de Nadal :

« Je ne puis, à la vérité, ne pas soupçonner un homme qui lui est intime-« ment attaché... C'est une espèce de facteur de bel esprit et de littérature; « dépositaire de toutes les conceptions de cet auteur, il en est devenu l'or-« gane; il récite ses pièces partout... Il rapporte au logis les avis et les obser-« vations du dehors... » B.

ici, par charité pour vous, ce que je fais par estime et par amitié pour lui.

Je ne vous cacherai donc rien de tout ce que j'entendais dire de vous lorsqu'on jouait votre *Mariamne*. Tout le monde y reconnut votre style; et quelques mauvais plaisants qui se ressouvenaient que vous étiez l'auteur des *Machabées*, d'*Hérode*, et de *Saül*, disaient que vous aviez mis l'Ancien Testament en vers burlesques; ce qui est véritablement *horrible et scandaleux*.

Il y en avait qui, ayant aperçu les gens que vous aviez apostés pour vous applaudir, et les archers que vous aviez mis en sentinelle dans le parterre, où ils étaient forcés d'entendre vos vers, disaient :

> Pauvre Nadal, à quoi bon tant de peines!
> Tu serais bien sifflé sans tout cela[1].

D'autres citaient les satires de M. Rousseau, dans lesquelles vous tenez si dignement la place de l'abbé Pic[2].

Enfin, monsieur, il n'y avait ni grand ni petit qui ne vous accablât de ridicule; et moi qui suis naturellement bon, je sentais une vraie peine de voir un vieux prêtre[3] si indignement vilipendé par la multitude;

[1] Imitation des deux derniers vers de l'épigramme de Rousseau (II, 6):

> Eh! mon ami, ne prends point tant de peines,
> Tu serois bien *cocu* sans tout cela.

Voyez *OEuvres de J.-B. Rousseau*, tome II, page 284. B.

[2] L'abbé Picque, que pour la mesure du vers J.-B. Rousseau appelait *Pic*, n'est connu que sous ce dernier nom qu'il a dans les épigrammes de Rousseau. Il était mort en 1712. B.

[3] Augustin Nadal, né en 1659, avait alors soixante-six ans. Il est mort en 1741, à quatre-vingt-deux ans. B.

j'en ai encore de la compassion pour vous, malgré les injures que vous me dites, et même malgré vos ouvrages; et je vous assure que je suis du meilleur de mon cœur tout à vous,

TIRIOT.

A Paris, ce 20 mars 1725.

ESSAI

SUR LA POÉSIE ÉPIQUE.

1726.

ESSAI

SUR LES GUERRES CIVILES DE FRANCE.

1727.

Nota. Ces deux ouvrages sont dans le tome X, à la suite de la *Henriade*.

A M***[1].

1727.

Je tombai hier par hasard sur un mauvais livre d'un nommé Dennis[2]; car il y a aussi de méchants écrivains parmi les Anglais. Cet auteur, dans une petite relation d'un séjour de quinze jours qu'il a fait en France, s'avise de vouloir faire le caractère de la nation qu'il a eu si bien le temps de connaître. Je vais, dit-il, vous faire un portrait juste et naturel des Français; et, pour commencer, je vous dirai que je les hais mortellement. Ils m'ont, à la vérité, très bien reçu, et m'ont accablé de civilités; mais tout cela est pur orgueil : ce n'est pas pour nous faire plaisir qu'ils nous reçoivent si bien, c'est pour se plaire à eux-mêmes; c'est une nation bien ridicule! etc.

N'allez pas vous imaginer que tous les Anglais pensent comme ce monsieur Dennis, ni que j'aie la moindre envie de l'imiter en vous parlant, comme vous me l'ordonnez, de la nation anglaise.

Vous voulez que je vous donne une idée générale du peuple avec lequel je vis. Ces idées générales sont sujettes à trop d'exceptions; d'ailleurs un voyageur ne connaît d'ordinaire que très imparfaitement le pays où

[1] L'intitulé de ce morceau et sa date sont ici tels que les donne l'édition de Kehl, où il a paru pour la première fois. Voltaire, arrêté en mars 1726, mis à la Bastille en avril, en sortit dans les premiers jours de mai, et fut conduit à Calais, où on l'embarqua pour l'Angleterre. B.

[2] Sur Dennis, voyez tome XXVIII, page 255. B.

il se trouve. Il ne voit que la façade du bâtiment; presque tous les dedans lui sont inconnus. Vous croiriez peut-être qu'un ambassadeur est toujours un homme fort instruit du génie du pays où il est envoyé, et pourrait vous en dire plus de nouvelles qu'un autre. Cela peut être vrai à l'égard des ministres étrangers qui résident à Paris, car ils savent tous la langue du pays; ils ont affaire à une nation qui se manifeste aisément; ils sont reçus, pour peu qu'ils le veuillent, dans toutes sortes de sociétés, qui toutes s'empressent à leur plaire; ils lisent nos livres; ils assistent à nos spectacles. Un ambassadeur de France, en Angleterre, est tout autre chose. Il ne sait, pour l'ordinaire, pas un mot d'anglais; il ne peut parler aux trois quarts de la nation que par interprète; il n'a pas la moindre idée des ouvrages faits dans la langue; il ne peut voir les spectacles, où les mœurs de la nation sont représentées. Le très petit nombre de sociétés où il peut être admis sont d'un commerce tout opposé à la familiarité française; on ne s'y assemble que pour jouer et pour se taire. La nation étant d'ailleurs presque toujours divisée en deux partis, l'ambassadeur, de peur d'être suspect, ne saurait être en liaison avec ceux du parti opposé au gouvernement; il est réduit à ne voir guère que les ministres, à peu près comme un négociant qui ne connaît que ses correspondants et son trafic; avec cette différence pourtant que le marchand, pour réussir, doit agir avec une bonne foi qui n'est pas toujours recommandée dans les instructions de son excellence[1];

[1] Dans la première scène de *Brutus*, joué en 1730, Voltaire a dit:

L'ambassadeur d'un roi m'est toujours redoutable :

de sorte qu'il arrive assez souvent que l'ambassadeur est une espèce de facteur, par le canal duquel les faussetés et les tromperies politiques passent d'une cour à l'autre, et qui, après avoir menti en cérémonie, au nom du roi son maître, pendant quelques années, quitte pour jamais une nation qu'il ne connaît point du tout.

Il semble que vous pourriez tirer plus de lumières d'un particulier qui aurait assez de loisir et d'opiniâtreté pour apprendre à parler la langue anglaise; qui converserait librement avec les Whigs et les Torys; qui dînerait avec un évêque, et qui souperait avec un quaker; irait le samedi à la synagogue, et le dimanche à Saint-Paul; entendrait un sermon le matin, et assisterait l'après-dîner à la comédie; qui passerait de la cour à la bourse, et, par-dessus tout cela, ne se rebuterait point de la froideur, de l'air dédaigneux et de glace que les dames anglaises mettent dans les commencements du commerce, et dont quelques unes ne se défont jamais : un homme tel que je viens de vous le dépeindre serait encore très sujet à se tromper, et à vous donner des idées fausses, surtout s'il jugeait, comme on juge ordinairement, par le premier coup d'œil.

Lorsque je débarquai auprès de Londres, c'était dans le milieu du printemps[1]; le ciel était sans nuages, comme dans les plus beaux jours du midi de la France; l'air était rafraîchi par un doux vent d'occi-

Ce n'est qu'un ennemi sous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité. B.

[1] Au mois de mai 1726; voyez ma note, page 22. B.

dent, qui augmentait la sérénité de la nature, et disposait les esprits à la joie : tant nous sommes *machines*, et tant nos ames dépendent de l'action des corps ! Je m'arrêtai près de Greenwich, sur les bords de la Tamise. Cette belle rivière, qui ne se déborde jamais, et dont les rivages sont ornés de verdure toute l'année, était couverte de deux rangs de vaisseaux marchands durant l'espace de six milles ; tous avaient déployé leurs voiles pour faire honneur au roi et à la reine qui se promenaient sur la rivière dans une barque dorée, précédée de bateaux remplis de musique, et suivie de mille petites barques à rames ; chacune avait deux rameurs, tous vêtus comme l'étaient autrefois nos pages, avec des trousses et de petits pourpoints ornés d'une grande plaque d'argent sur l'épaule. Il n'y avait pas un de ces mariniers qui n'avertît par sa physionomie, par son habillement, et par son embonpoint, qu'il était libre, et qu'il vivait dans l'abondance.

Auprès de la rivière, sur une grande pelouse qui s'étend environ quatre milles, je vis un nombre prodigieux de jeunes gens bien faits qui caracolaient à cheval autour d'une espèce de carrière marquée par des poteaux blancs, fichés en terre de mille en mille. On voyait aussi des femmes à cheval qui galopaient çà et là avec beaucoup de grace ; mais surtout de jeunes filles à pied, vêtues pour la plupart de toiles des Indes. Il y en avait beaucoup de fort belles ; toutes étaient bien faites ; elles avaient un air de propreté, et il y avait dans leur personne une vivacité et une satisfaction qui les rendaient toutes jolies.

Une autre petite carrière était enfermée dans la

grande; elle était longue d'environ cinq cents pieds, et terminée par une balustrade. Je demandai ce que tout cela voulait dire. Je fus bientôt instruit que la grande carrière était destinée à une course de chevaux, et la petite à une course à pied. Auprès d'un poteau de la grande carrière était un homme à cheval, qui tenait une espèce de grande aiguière d'argent couverte. A la balustrade de la carrière intérieure étaient deux perches; au haut de l'une on voyait un grand chapeau suspendu, et à l'autre flottait une chemise de femme. Un gros homme était debout entre les deux perches, tenant une bourse à la main. La grande aiguière était le prix de la course des chevaux; la bourse, celle de la course à pied; mais je fus agréablement surpris quand on me dit qu'il y avait une course de filles; qu'outre la bourse destinée à la victorieuse, on lui donnait pour marque d'honneur cette chemise qui flottait au haut de cette perche, et que le chapeau était pour l'homme qui aurait le mieux couru.

J'eus la bonne fortune de rencontrer dans la foule quelques négociants pour qui j'avais des lettres de recommandation. Ces messieurs me firent les honneurs de la fête, avec cet empressement et cette cordialité de gens qui sont dans la joie, et qui veulent qu'on la partage avec eux. Ils me firent venir un cheval, ils envoyèrent chercher des rafraîchissements; ils eurent soin de me placer dans un endroit d'où je pouvais aisément avoir le spectacle de toutes les courses et celui de la rivière, avec la vue de Londres dans l'éloignement.

Je me crus transporté aux jeux olympiques; mais la beauté de la Tamise, cette foule de vaisseaux, l'immensité de la ville de Londres, tout cela me fit bientôt rougir d'avoir osé comparer l'Élide à l'Angleterre. J'appris que dans le même moment il y avait un combat de gladiateurs dans Londres, et je me crus aussitôt avec les anciens Romains. Un courrier de Danemarck qui était arrivé le matin, et qui s'en retournait heureusement le soir même, se trouva auprès de moi pendant les courses. Il me paraissait saisi de joie et d'étonnement : il croyait que toute la nation était toujours gaie; que toutes les femmes étaient belles et vives, et que le ciel d'Angleterre était toujours pur et serein; qu'on ne songeait jamais qu'au plaisir; que tous les jours étaient comme le jour qu'il voyait; et il partit sans être détrompé. Pour moi, plus enchanté encore que mon Danois, je me fis présenter le soir à quelques dames de la cour; je ne leur parlai que du spectacle ravissant dont je revenais; je ne doutais pas qu'elles n'y eussent été, et qu'elles ne fussent de ces dames que j'avais vues galoper de si bonne grace. Cependant, je fus un peu surpris de voir qu'elles n'avaient point cet air de vivacité qu'ont les personnes qui viennent de se réjouir; elles étaient guindées et froides, prenaient du thé, fesaient un grand bruit avec leurs éventails, ne disaient mot, ou criaient toutes à-la-fois pour médire de leur prochain; quelques unes jouaient au quadrille, d'autres lisaient la gazette; enfin, une plus charitable que les autres voulut bien m'apprendre que le *beau monde* ne s'abaissait pas à aller à ces assemblées populaires qui m'avaient tant charmé; que

toutes ces belles personnes vêtues de toiles des Indes étaient des servantes ou des villageoises; que toute cette brillante jeunesse, si bien montée et caracolant autour de la carrière, était une troupe d'écoliers et d'apprentis montés sur des chevaux de louage. Je me sentis une vraie colère contre la dame qui me dit tout cela. Je tâchai de n'en rien croire, et m'en retournai de dépit dans la cité, trouver les marchands et les *aldermen* qui m'avaient fait si cordialement les honneurs de mes prétendus jeux olympiques.

Je trouvai le lendemain, dans un café malpropre, mal meublé, mal servi, et mal éclairé, la plupart de ces messieurs, qui la veille étaient si affables et d'une humeur si aimable; aucun d'eux ne me reconnut; je me hasardai d'en attaquer quelques uns de conversation; je n'en tirai point de réponse, ou tout au plus un oui ou un non; je me figurai qu'apparemment je les avais offensés tous la veille. Je m'examinai, et je tâchai de me souvenir si je n'avais pas donné la préférence aux étoffes de Lyon sur les leurs; ou si je n'avais pas dit que les cuisiniers français l'emportaient sur les anglais; que Paris était une ville plus agréable que Londres; qu'on passait le temps plus agréablement à Versailles qu'à Saint-James, ou quelque autre énormité pareille. Ne me sentant coupable de rien, je pris la liberté de demander à l'un d'eux, avec un air de vivacité qui leur parut fort étrange, pourquoi ils étaient tous si tristes: mon homme me répondit d'un air refrogné qu'il fesait un vent d'est. Dans le moment arriva un de leurs amis qui leur dit avec un visage indifférent: « Molly s'est coupé la gorge

« ce matin; son amant l'a trouvée morte dans sa « chambre, avec un rasoir sanglant à côté d'elle. » Cette Molly était une fille jeune, belle, et très riche, qui était prête à se marier avec le même homme qui l'avait trouvée morte. Ces messieurs, qui tous étaient amis de Molly, reçurent la nouvelle sans sourciller. L'un d'eux seulement demanda ce qu'était devenu l'amant : *Il a acheté le rasoir*, dit froidement quelqu'un de la compagnie.

Pour moi, effrayé d'une mort si étrange, et de l'indifférence de ces messieurs, je ne pus m'empêcher de m'informer quelle raison avait forcé une demoiselle, si heureuse en apparence, à s'arracher la vie si cruellement. On me répondit uniquement qu'il fesait un vent d'est. Je ne pouvais pas comprendre d'abord ce que le vent d'est avait de commun avec l'humeur sombre de ces messieurs et la mort de Molly. Je sortis brusquement du café, et j'allai à la cour, plein de ce beau préjugé français qu'une cour est toujours gaie. Tout y était triste et morne, jusqu'aux filles d'honneur. On y parlait mélancoliquement du vent d'est. Je songeai alors à mon Danois de la veille. Je fus tenté de rire de la fausse idée qu'il avait emportée d'Angleterre; mais le climat opérait déjà sur moi, et je m'étonnais de ne pouvoir rire. Un fameux médecin de la cour, à qui je confiai ma surprise, me dit que j'avais tort de m'étonner, que je verrais bien autre chose aux mois de novembre et de mars; qu'alors on se pendait par douzaine; que presque tout le monde était réellement malade dans ces deux saisons, et qu'une mélancolie noire se répandait sur toute la nation : car

c'est alors, dit-il, que le vent d'est souffle le plus constamment. Ce vent est la perte de notre île. Les animaux même en souffrent, et ont tous l'air abattu. Les hommes qui sont assez robustes pour conserver leur santé dans ce maudit vent perdent au moins leur bonne humeur. Chacun alors a le visage sévère, et l'esprit disposé aux résolutions désespérées. C'était, à la lettre, par un vent d'est qu'on coupa la tête à Charles Ier [1], et qu'on détrôna Jacques II [2]. Si vous avez quelque grace à demander à la cour, m'ajouta-t-il à l'oreille, ne vous y prenez jamais que lorsque le vent sera à l'ouest ou au sud.

Outre ces contrariétés que les éléments forment dans les esprits des Anglais, ils ont celles qui naissent de l'animosité des partis; et c'est ce qui désoriente le plus un étranger.

J'ai entendu dire ici, mot pour mot, que milord Marlborough était le plus grand poltron du monde, et que M. Pope était un sot.

J'étais venu plein de l'idée qu'un Whig était un fin républicain, ennemi de la royauté, et un Tory, un partisan de l'obéissance passive; mais j'ai trouvé que, dans le parlement, presque tous les Whigs étaient pour la cour, et les Torys contre elle.

Un jour, en me promenant sur la Tamise, l'un de mes rameurs, voyant que j'étais Français, se mit à m'exalter, d'un air fier, la liberté de son pays, et me dit, en jurant Dieu, qu'il aimait mieux être batelier sur la Tamise qu'archevêque en France. Le lendemain,

[1] Le 30 janvier 1649; voyez tome XVIII, page 315. B. — [2] En 1688; voyez, tome XIX, le chapitre XV du *Siècle de Louis XIV*. B.

je vis mon même homme dans une prison auprès de laquelle je passais; il avait les fers aux pieds, et tendait la main aux passants à travers la grille. Je lui demandai s'il fesait toujours aussi peu de cas d'un archevêque en France; il me reconnut. Ah! monsieur, l'abominable gouvernement que celui-ci! On m'a enlevé par force, pour aller servir sur un vaisseau du roi en Norvége; on m'arrache à ma femme et à mes enfants, et on me jette dans une prison, les fers aux pieds, jusqu'au jour de l'embarquement, de peur que je ne m'enfuie.

Le malheur de cet homme, et une injustice si criante, me touchèrent sensiblement. Un Français, qui était avec moi, m'avoua qu'il sentait une joie maligne de voir que les Anglais, qui nous reprochent si hautement notre servitude, étaient esclaves aussi bien que nous. J'avais un sentiment plus humain, j'étais affligé de ce qu'il n'y avait plus de liberté sur la terre.

Je vous avais écrit sur cela bien de la morale chagrine, lorsqu'un acte du parlement mit fin à cet abus d'enrôler des matelots par la force [1], et me fit jeter ma lettre au feu. Pour vous donner une plus forte idée des contrariétés dont je vous parle, j'ai vu quatre traités fort savants contre la réalité des miracles de Jésus-Christ, imprimés ici impunément, dans le temps qu'un pauvre libraire a été pilorié pour avoir publié une traduction de la *Religieuse en chemise*.

On m'avait promis que je retrouverais mes jeux

[1] Cette violence s'exerce encore pendant la guerre. K.

olympiques à Newmarket. Toute la noblesse, me disait-on, s'y assemble deux fois l'an; le roi même s'y rend quelquefois avec la famille royale. Là, vous voyez un nombre prodigieux de chevaux les plus vites de l'Europe, nés d'étalons arabes et de juments anglaises, qui volent dans une carrière d'un gazon vert à perte de vue, sous de petits postillons vêtus d'étoffes de soie, en présence de toute la cour. J'ai été chercher ce beau spectacle, et j'ai vu des maquignons de qualité qui pariaient l'un contre l'autre, et qui mettaient, dans cette solennité, infiniment plus de filouterie que de magnificence.

Voulez-vous que je passe des petites choses aux grandes? Je vous demanderai si vous pensez qu'il soit bien aisé de vous définir une nation qui a coupé la tête à Charles Ier, parcequ'il voulait introduire l'usage des surplis en Écosse, et qu'il avait exigé un tribut que les juges avaient déclaré lui appartenir; tandis que cette même nation a vu, sans murmurer, Cromwell chasser les parlements, les lords, les évêques, et détruire toutes les lois.

Songez que Jacques II a été détrôné en partie pour s'être obstiné à donner une place dans un collége à un pédant catholique[1], et souvenez-vous que Henri VIII, ce tyran sanguinaire, moitié catholique, moitié protestant, changea la religion du pays, parcequ'il voulait épouser une effrontée[2], laquelle il envoya ensuite

[1] Péters, jésuite et confesseur du roi: voyez, tome XIX, le chapitre XV du *Siècle de Louis XIV*; et aussi la note des éditeurs de Kehl, tome XVIII, page 43. B. — [2] Anne de Boulen: voyez tome XVII, pages 285 et 295. B.

sur l'échafaud; qu'il écrivit un mauvais livre contre Luther, en faveur du pape, puis se fit pape lui-même en Angleterre, fesant pendre tous ceux qui niaient sa suprématie, et brûler ceux qui ne croyaient pas la transsubstantiation; et tout cela gaiement et impunément.

Un esprit d'enthousiasme, une superstition furieuse avait saisi toute la nation durant les guerres civiles; une impiété douce et oisive succéda à ces temps de troubles, sous le règne de Charles II.

Voilà comme tout change, et que tout semble se contredire. Ce qui est vérité dans un temps est erreur dans un autre. Les Espagnols disent d'un homme : *Il était brave hier*. C'est à peu près ainsi qu'il faudrait juger des nations, et surtout des Anglais. On devrait dire : Ils étaient tels en cette année, en ce mois.

A M***[1].

1727.

. . . .

Dans ce pays-ci comme ailleurs il y a beaucoup de cette folie humaine qui consiste en contradictions[2]. Je comprends dans ce mot les usages reçus tout contraires à des lois qu'on révère. Il semble que, chez la plupart des peuples, les lois soient précisément comme ces meubles antiques et précieux que l'on conserve avec soin, mais dont il y aurait du ridicule à se servir.

Il n'y a, je crois, nul pays au monde où l'on trouve tant de contradictions qu'en France. Ailleurs les rangs sont réglés, et il n'y a point de place honorable sans des fonctions qui lui soient attachées. Mais en France un duc et pair ne sait pas seulement la place qu'il a dans le parlement[3]. Le président est méprisé à la cour, précisément parcequ'il possède une charge qui fait sa grandeur à la ville. Un évêque prêche l'humilité (si tant est qu'il prêche), mais il vous refuse sa porte si vous ne l'appelez pas *Monseigneur*[4]. Un maréchal de France, qui commande cent mille hommes, et qui a peut-être autant de vanité que l'évêque, se contente du titre de *Monsieur*. Le chancelier n'a pas l'honneur

[1] Ce fragment semble avoir fait partie d'une lettre écrite d'Angleterre. K. — Les éditeurs de Kehl sont, je crois, les premiers qui aient publié ce morceau, qu'ils avaient placé dans la *Correspondance générale*. B.

[2] Voyez l'article CONTRADICTIONS, tome XXVIII, page 196. B.

[3] Voyez tome XXII, page 296. B.

[4] En France, le monseigneur est une terrible affaire, dit Voltaire; voyez l'article CÉRÉMONIES, tome XXVII, page 546. B.

de manger avec le roi; mais il précède tous les pairs du royaume.

Le roi donne des gages aux comédiens, et le curé les excommunie. Le magistrat de la police a grand soin d'encourager le peuple à célébrer le carnaval; à peine a-t-il ordonné les réjouissances qu'on fait des prières publiques, et toutes les religieuses se donnent le fouet pour en demander pardon à Dieu. Il est défendu aux bouchers de vendre de la viande les jours maigres; les rôtisseurs en vendent tant qu'ils veulent. On peut acheter des estampes le dimanche, mais non des tableaux. Les jours de la Vierge on n'a point de spectacles; on les représente tous les dimanches.

On lit dévotement à l'église les chapitres de Salomon, où il dit formellement que l'ame est mortelle, et qu'il n'y a rien de bon que de boire et de se réjouir[1].

On fait brûler Vanini[2], et on traduit Lucrèce[3] pour monsieur le Dauphin, et on fait apprendre par cœur aux écoliers *formosum pastor Corydon*[4], etc. On se moque du polythéisme, et on admet le trithéisme et les saints.

En Angleterre les ducs sont appelés *princes*. La communion anglicane est opposée au gouvernement, qui la tolère; la liberté, et les matelots enrôlés par force; défense d'injurier personne, mais permis de mettre la première lettre du nom, etc.

[1] *Unus interitus est hominis et jumentorum, et æqua utriusque conditio: sicut moritur homo, sic et illa moriuntur.... nihil esse melius quam lætari hominem in opere suo.* Ecclésiaste, chapitre 3, versets 19 et 22. B.

[2] Voyez tome XXVII, page 180 et suivantes. B. — [3] Voyez ma note, tome XXVIII, page 197. B. — [4] Virgile, *Éclog.*, II, 1. B.

REMARQUES

(PREMIÈRES)

SUR

LES PENSÉES DE M. PASCAL.

1728[1].

Voici des remarques critiques que j'ai faites depuis long-temps sur les pensées de M. Pascal. Ne me comparez point ici, je vous prie, à Ézéchias, qui voulut faire brûler tous les livres de Salomon. Je respecte le génie et l'éloquence de M. Pascal; mais plus je les

[1] C'est d'après la note de Voltaire lui-même, page 46, que j'ai mis aux *Remarques* la date de 1728. Les premières qui furent publiées ne virent cependant le jour qu'en 1734, parmi les *Lettres philosophiques*. La vingt-cinquième et dernière de ces *Lettres* contenait cinquante-sept remarques. Ce qui forme aujourd'hui les *Remarques* cinquante-sept à soixante-quatre, ainsi que les *huit* autres remarques qui sont à la suite, se trouvent dans l'édition de 1742 des *OEuvres de Voltaire*. Toutes ces remarques y sont dans l'ordre que je leur conserve.

J'ai, après leur intitulé, ajouté le mot *Premières*, pour les distinguer de celles que Voltaire donna cinquante ans plus tard, et qu'on trouve dans ces *Mélanges*, à l'année 1778.

Les premières *Remarques sur les pensées de Pascal* ont été l'objet de plusieurs écrits. La *Réponse, ou Critique des Lettres philosophiques, par le R. P. D. P. B****, Basle, 1735, in-12, contient (douzième lettre) une critique des remarques de Voltaire. Un quart de la *Réponse aux lettres de M. de Voltaire*, Paris, 1735, in-12; La Haye, 1735, in-12, est consacré à Pascal: je reparlerai de ces deux ouvrages dans ma préface des *Lettres philosophiques*.

La *Défense des pensées de Pascal*, par D.-R. Boullier, parut d'abord en

respecte, plus je suis persuadé qu'il aurait lui-même corrigé beaucoup de ces Pensées, qu'il avait jetées au hasard sur le papier pour les examiner ensuite : et c'est en admirant son génie que je combats quelques unes de ses idées.

Il me paraît qu'en général l'esprit dans lequel M. Pascal écrivit ces Pensées, était de montrer l'homme dans un jour odieux; il s'acharne à nous peindre tous méchants et malheureux; il écrit contre la nature humaine à peu près comme il écrivait contre les jésuites. Il impute à l'essence de notre nature ce qui n'appartient qu'à certains hommes : il dit éloquemment des injures au genre humain.

J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime; j'ose assurer que nous ne sommes ni si méchants ni si malheureux qu'il le dit. Je suis de plus très persuadé que s'il avait suivi, dans le livre qu'il méditait, le dessein qui paraît dans ses Pensées, il aurait fait un livre plein de paralogismes éloquents, et de faussetés admirablement déduites. On dit même [1]

1741, dans le tome II des *Lettres sur les vrais principes de la religion* (par mademoiselle Hubert); elle a été réimprimée dans le volume intitulé : *Lettres critiques sur les Lettres philosophiques* (Saint-Omer), 1753, in-12, dont il existe des exemplaires avec l'adresse de Paris, Duchesne, 1754; et encore (sous le titre de *Sentiments de M** sur la critique des Pensées de Pascal*) dans le volume intitulé : *Apologie de la métaphysique, à l'occasion du Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, Amsterdam, 1753, petit in-8°. Les *Pièces philosophiques et littéraires, par M. B.* (Boullier), 1759, in-12, contiennent des *corrections, additions et supplément aux Lettres* publiées en 1753.

C'est de Boullier que sont extraites les observations qu'on trouve dans le *Dictionnaire de Chaufepié*, à l'article PASCAL. B.

[1] Les éditions antérieures à 1748 portent : *Je crois même*. B.

que tous ces livres [1] qu'on a faits depuis peu pour prouver la religion chrétienne, sont plus capables de scandaliser que d'édifier. Ces auteurs prétendent-ils en savoir plus que Jésus-Christ et ses apôtres? C'est vouloir soutenir un chêne en l'entourant de roseaux; on peut écarter ces roseaux inutiles sans craindre de faire tort à l'arbre.

J'ai choisi avec discrétion quelques Pensées de Pascal : j'ai mis les réponses au bas. Au reste, on ne peut trop répéter ici combien il serait absurde et cruel de faire une affaire de parti de cet examen des *Pensées de Pascal :* je n'ai de parti que la vérité : je pense qu'il est très vrai que ce n'est pas à la métaphysique de prouver la religion chrétienne, et que la raison est autant au-dessous de la foi, que le fini est au-dessous de l'infini [2]. Il ne s'agit ici que de raison, et c'est si peu de chose chez les hommes que cela ne vaut pas la peine de se fâcher.

PENSÉES DE PASCAL.

« I. Les grandeurs et les misères de l'homme sont « tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la « vraie religion nous enseigne qu'il y a en lui quel- « que grand principe de grandeur, et en même temps

[1] L'un de *ces livres* est sans doute la *Vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits*, de l'abbé Houteville: voyez tome XXXII, page 210; et tome XXXIV, page 312. B.

[2] Les éditions antérieures à 1748 portent: « ... au-dessous de l'infini. Je « suis métaphysicien avec Locke, mais chrétien avec saint Paul. » B.

« quelque grand principe de misère : car il faut que « la véritable religion connaisse à fond notre nature; « c'est-à-dire qu'elle connaisse tout ce qu'elle a de « grand et tout ce qu'elle a de misérable, et la raison « de l'un et de l'autre; il faut encore qu'elle nous « rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y « rencontrent. »

Cette manière de raisonner paraît fausse et dangereuse : car la fable de Prométhée et de Pandore, les androgynes de Platon, les dogmes des anciens Égyptiens, et ceux de Zoroastre, rendaient aussi bien raison de ces contrariétés apparentes. La religion chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tirerait pas ces conclusions ingénieuses qui ne peuvent servir qu'à faire briller l'esprit. Il est nécessaire, pour qu'une religion soit vraie, qu'elle soit révélée, et point du tout qu'elle rende raison de ces contrariétés prétendues; elle n'est pas plus faite pour vous enseigner la métaphysique que l'astronomie.

« II. Qu'on examine sur cela toutes les religions « du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que « la chrétienne qui y satisfasse. Sera-ce celle qu'en« seignaient les philosophes qui nous proposent pour « tout bien un bien qui est en nous? est-ce là le vrai « bien? »

Les philosophes n'ont point enseigné de religion; ce n'est pas leur philosophie qu'il s'agit de combattre. Jamais philosophe ne s'est dit inspiré de Dieu, car dès-lors il eût cessé d'être philosophe, et il eût fait le prophète. Il ne s'agit pas de savoir si Jésus-Christ doit l'emporter sur Aristote; il s'agit de prouver que la

religion de Jésus-Christ est la véritable, et que celles de Mahomet, de Zoroastre, de Confucius, d'Hermès, et toutes les autres, sont fausses. Il n'est pas vrai que les philosophes nous aient proposé pour tout bien un bien qui est en nous. Lisez Platon, Marc-Aurèle, Épictète; ils veulent qu'on aspire à mériter d'être rejoint à la Divinité dont nous sommes émanés.

« III. Et cependant sans ce mystère [1], le plus in-« compréhensible de tous, nous sommes incompré-« hensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre con-« dition prend ses retours et ses plis dans cet abîme, « de sorte que l'homme est plus inconcevable sans « ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à « l'homme. »

Quelle étrange explication! *L'homme est inconcevable, sans un mystère inconcevable*. C'est bien assez de ne rien entendre à notre origine, sans l'expliquer par une chose qu'on n'entend pas. Nous ignorons comment l'homme naît, comment il croît, comment il digère, comment il pense, comment ses membres obéissent à sa volonté : serai-je bien reçu à expliquer ces obscurités par un système inintelligible? Ne vaut-il pas mieux dire: *je ne sais rien?* Un mystère ne fut jamais une explication; c'est une chose divine et inexplicable.

Qu'aurait répondu M. Pascal à un homme qui lui aurait dit : Je sais que le mystère du péché originel est l'objet de ma foi et non de ma raison; je connais fort bien sans mystère ce que c'est que l'homme; je vois qu'il vient au monde comme les autres animaux;

[1] La transmission du péché originel. B.

que l'accouchement des mères est plus douloureux à mesure qu'elles sont plus délicates; que quelquefois des femmes et des animaux femelles meurent dans l'enfantement; qu'il y a quelquefois des enfants mal organisés, qui vivent privés d'un ou de deux sens, et de la faculté du raisonnement; que ceux qui sont le mieux organisés sont ceux qui ont les passions les plus vives; que l'amour de soi-même est égal chez tous les hommes, et qu'il leur est aussi nécessaire que les cinq sens; que cet amour-propre nous est donné de Dieu pour la conservation de notre être, et qu'il nous a donné la religion pour régler cet amour-propre; que nos idées sont justes ou inconséquentes, obscures ou lumineuses, selon que nos organes sont plus ou moins solides, plus ou moins déliés, et selon que nous sommes plus ou moins passionnés; que nous dépendons en tout de l'air qui nous environne, des aliments que nous prenons, et que dans tout cela il n'y a rien de contradictoire?

L'homme à cet égard n'est point une énigme, comme vous vous le figurez pour avoir le plaisir de la deviner; l'homme paraît être à sa place dans la nature. Supérieur aux animaux, auxquels il est semblable par les organes; inférieur à d'autres êtres, auxquels il ressemble probablement par la pensée, il est, comme tout ce que nous voyons, mêlé de mal et de bien, de plaisir et de peine; il est pourvu de passions pour agir, et de raison pour gouverner ses actions. Si l'homme était parfait, il serait Dieu; et ces prétendues contrariétés que vous appelez *contradictions*, sont les ingrédients nécessaires qui entrent dans le

composé de l'homme, qui est, comme le reste de la nature, ce qu'il doit être.

Voilà ce que la raison peut dire. Ce n'est donc point la raison qui apprend aux hommes la chute de la nature humaine; c'est la foi seule, à laquelle il faut avoir recours.

« IV. Suivons nos mouvements, observons-nous « nous-mêmes, et voyons si nous n'y trouverons pas « les caractères vivants de ces deux natures.

« Tant de contradictions se trouveraient-elles dans « un sujet simple?

« Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y « en a qui ont pensé que nous avions deux ames : un « sujet simple leur paraissant incapable de telles et si « soudaines variétés, d'une présomption démesurée à « un horrible abattement de cœur. »

Cette pensée est prise entièrement de Montaigne, ainsi que beaucoup d'autres; elle se trouve au chapitre *De l'inconstance de nos actions* [1]. Mais le sage Montaigne s'explique en homme qui doute.

Nos diverses volontés ne sont point des contradictions de la nature, et l'homme n'est point un sujet simple. Il est composé d'un nombre innombrable d'organes : si un seul de ces organes est un peu altéré, il est nécessaire qu'il change toutes les impressions du cerveau, et que l'animal ait de nouvelles pensées et de nouvelles volontés. Il est très vrai que nous sommes tantôt abattus de tristesse, tantôt enflés de présomption : et cela doit être quand nous nous trouvons dans des situations opposées. Un animal que

[1] *Essais*, livre II, chapitre 1er. B.

son maître caresse et nourrit, et un autre qu'on égorge lentement et avec adresse pour en faire une dissection, éprouvent des sensations bien contraires : ainsi fesons-nous; et les différences qui sont en nous sont si peu contradictoires, qu'il serait contradictoire qu'elles n'existassent pas. Les fous qui ont dit que nous avions deux ames pouvaient, par la même raison, nous en donner trente ou quarante; car un homme dans une grande passion a souvent trente ou quarante idées différentes de la même chose, et doit nécessairement les avoir selon que cet objet lui paraît sous différentes faces.

Cette prétendue duplicité de l'homme est une idée aussi absurde que métaphysique : j'aimerais autant dire que le chien, qui mord et qui caresse, est double; que la poule, qui a tant de soin de ses petits, et qui ensuite les abandonne jusqu'à les méconnaître, est double; que la glace, qui représente à-la-fois des objets différents, est double; que l'arbre, qui est tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, est double. J'avoue que l'homme est inconcevable en un sens; mais tout le reste de la nature l'est aussi, et il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'homme que dans tout le reste.

« V. Ne point parier que Dieu est, c'est parier qu'il « n'est pas. Lequel prendrez-vous donc?... pesons le « gain et la perte : en prenant le parti de croire que « Dieu est, si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous « perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est, « sans hésiter. Oui, il faut gager; mais je gage peut- « être trop. Voyons, puisqu'il y a pareil hasard de

« gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies « à gagner pour une, vous pourriez encore gager [1]. »

Il est évidemment faux de dire: Ne point parier que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas; car celui qui doute et demande à s'éclaircir, ne parie assurément ni pour ni contre. D'ailleurs cet article paraît un peu indécent et puéril; cette idée de jeu, de perte et de gain, ne convient point à la gravité du sujet; de plus, l'intérêt que j'ai à croire une chose n'est pas une preuve de l'existence de cette chose. Vous me promettez l'empire du monde si je crois que vous avez raison : je souhaite alors, de tout mon cœur, que vous ayez raison; mais jusqu'à ce que vous me l'ayez prouvé, je

[1] Pascal est un des inventeurs du calcul des probabilités; mais il abuse ici des principes de ce calcul. Si vous proposez de parier pour croix ou pour pile, en me promettant un écu si je gagne en pariant pour pile, et cent mille écus si je gagne en pariant pour croix, je parierai pour croix ; mais je ne croirai point pour cela que croix soit plus probable que pile.

Si l'on se bornait à dire: « Conduisez-vous suivant les règles de la mo-« rale, que votre raison et votre conscience vous prescrivent; il y a beau-« coup à parier que vous en serez plus heureux ; et si vous y perdez quelques « plaisirs, songez aux risques auxquels vous vous exposeriez si ceux qui « croient qu'il existe un Dieu vengeur du crime avaient raison »; ce discours serait très philosophique et très raisonnable; mais il suppose que la croyance n'est pas nécessaire pour être à l'abri de la punition. Tout homme qui professe une religion où la foi est nécessaire, ne peut se servir de l'argument de Pascal.

Cet argument a encore un autre vice quand on veut l'appliquer aux religions qui prescrivent d'autres devoirs que ceux de la morale naturelle. Il ressemble alors au raisonnement d'Arnoult: « Il n'est pas prouvé que mes « sachets ne guérissent point quelquefois de l'apoplexie, il faut donc en por-« ter pour prendre le parti le plus sûr. »

Enfin cet argument s'appliquant à toutes les religions dont la fausseté ne serait pas démontrée, conduirait à un résultat absurde. Il faudrait les pratiquer toutes à-la-fois. K. — Voltaire parle souvent d'Arnoult : voyez entre autres tome XXVI, page 486, et tome XXXIII, page 59. B.

ne puis vous croire. Commencez, pourrait-on dire à M. Pascal, par convaincre ma raison. J'ai intérêt, sans doute, qu'il y ait un Dieu; mais si dans votre système Dieu n'est venu que pour si peu de personnes; si le petit nombre des élus est si effrayant; si je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire? n'ai-je pas un intérêt visible à être persuadé du contraire? De quel front osez-vous me montrer un bonheur infini, auquel d'un million d'hommes un seul à peine a droit d'aspirer? Si vous voulez me convaincre, prenez-vous-y d'une autre façon, et n'allez pas tantôt me parler de jeu de hasard, de pari, de croix et de pile, et tantôt m'effrayer par les épines que vous semez sur le chemin que je veux et que je dois suivre. Votre raisonnement ne servirait qu'à faire des athées, si la voix de toute la nature ne nous criait qu'il y a un Dieu, avec autant de force que ces subtilités ont de faiblesse.

« VI. En voyant l'aveuglement et la misère de « l'homme, et ces contrariétés étonnantes qui se dé« couvrent dans sa nature, et regardant tout l'univers « muet, et l'homme sans lumière, abandonné à lui« même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, « sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il est venu y faire, « ce qu'il deviendra en mourant, j'entre en effroi, « comme un homme qu'on aurait emporté endormi « dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveille« rait sans connaître où il est, et sans avoir aucun « moyen d'en sortir; et sur cela j'admire comment on « n'entre pas en désespoir d'un si misérable état. »

En lisant cette réflexion je reçois une lettre d'un de

mes amis[a], qui demeure dans un pays fort éloigné. Voici ses paroles :

« Je suis ici comme vous m'y avez laissé ; ni plus « gai, ni plus triste, ni plus riche, ni plus pauvre ; « jouissant d'une santé parfaite, ayant tout ce qui « rend la vie agréable ; sans amour, sans avarice, « sans ambition, et sans envie ; et tant que tout cela « durera, je m'appellerai hardiment un homme très « heureux. »

Il y a beaucoup d'hommes aussi heureux que lui. Il en est des hommes comme des animaux ; tel chien couche et mange avec sa maîtresse ; tel autre tourne la broche et est tout aussi content ; tel autre devient enragé, et on le tue.

Pour moi, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. Pascal ; je vois une ville qui ne ressemble en rien à une île déserte, mais peuplée, opulente, policée, et où les hommes sont heureux autant que la nature humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera plein de désespoir parcequ'il ne sait pas la nature de sa pensée, parcequ'il ne connaît que quelques attributs de la matière, parceque Dieu ne lui a pas révélé ses secrets ? Il faudrait autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds et deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être ? Notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut nous

[a] Il a depuis été ambassadeur, et est devenu un homme très considérable. Sa lettre est de 1728 ; elle existe en original. — Cette note de Voltaire est de 1739. L'ami dont il parle, et qui fut ambassadeur, est Falkener, à qui il dédia *Zaïre*. B.

le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, et tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, est l'idée d'un fanatique. Croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un sybarite. Penser que la terre, les hommes et les animaux sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est, je crois, d'un homme sage.

« VII. *Les juifs pensent* que Dieu ne laissera pas « éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; « qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils sont au « monde pour l'annoncer; qu'ils sont formés exprès « pour être les hérauts de ce grand avénement, et « pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans « l'attente de ce libérateur. »

Les juifs ont toujours attendu un libérateur; mais leur libérateur est pour eux et non pour nous. Ils attendent un messie qui rendra les juifs maîtres des chrétiens; et nous espérons que le messie réunira un jour les juifs aux chrétiens: ils pensent précisément sur cela le contraire de ce que nous pensons.

« VIII. La loi par laquelle ce peuple est gouverné « est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la « plus parfaite, et la seule qui ait toujours été gardée « sans interruption dans un état. C'est ce que Philon, « juif, montre en divers lieux, et Josèphe admirable- « ment contre Appion, où il fait voir qu'elle est si an- « cienne, que le nom même de *loi* n'a été connu des « plus anciens que plus de mille ans après: en sorte « qu'Homère, qui a parlé de tant de peuples, ne s'en « est jamais servi; et il est aisé de juger de la perfec-

« tion de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit « qu'on y a pourvu à toutes choses avec tant de sa- « gesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus « anciens législateurs grecs et romains en ayant quel- « que lumière, en ont emprunté leurs principales lois, « ce qui paraît par celles qu'ils appellent *des douze* « *Tables*, et par les autres preuves que Josèphe en « donne. »

Il est très faux que la loi des Juifs soit la plus ancienne, puisque avant Moïse, leur législateur, ils demeuraient en Égypte, le pays de la terre le plus renommé par ses sages lois, selon lesquelles les rois étaient jugés après la mort. Il est très faux que le nom de *loi* n'ait été connu qu'après Homère. Il parle des lois de Minos dans l'*Odyssée*. Le mot de *loi* est dans Hésiode; et quand le nom de *loi* ne se trouverait ni dans Hésiode ni dans Homère, cela ne prouverait rien. Il y avait d'anciens royaumes, des rois, et des juges; donc il y avait des lois. Celles des Chinois sont bien antérieures à Moïse.

Il est encore très faux que les Grecs et les Romains aient pris des lois des Juifs. Ce ne peut être dans les commencements de leur république, car alors ils ne pouvaient connaître les Juifs; ce ne peut être dans le temps de leur grandeur, car alors ils avaient pour ces barbares un mépris connu de toute la terre. Voyez comme Cicéron les traite [1] en parlant de la prise de Jérusalem par Pompée. Philon avoue qu'avant la traduction des Septante aucune nation ne connut leurs livres.

[1] *De provinciis consularibus*, V; et *Pro Flacco*, XXVIII. B.

« IX. Ce peuple est encore admirable en sincérité. « Ils gardent avec amour et fidélité le livre où Moïse « déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, et « qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort; « mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre « eux, qu'il le leur a assez dit; qu'enfin Dieu, s'irri- « tant contre eux, les dispersera par tous les peuples « de la terre; que comme ils l'ont irrité en adorant des « dieux qui n'étaient point leurs dieux, il les irritera « en appelant un peuple qui n'était point son peuple. « Cependant ce livre, qui les déshonore en tant de « façons, ils le conservent aux dépens de leur vie: « c'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le « monde, ni sa racine dans la nature. »

Cette sincérité a partout des exemples, et n'a sa racine que dans la nature. L'orgueil de chaque Juif est intéressé à croire que ce n'est point sa détestable politique, son ignorance des arts, sa grossièreté qui l'a perdu; mais que c'est la colère de Dieu qui le punit. Il pense, avec satisfaction, qu'il a fallu des miracles pour l'abattre, et que sa nation est toujours la bien-aimée du Dieu qui la châtie. Qu'un prédicateur monte en chaire, et dise aux Français: « Vous « êtes des misérables qui n'avez ni cœur ni conduite; « vous avez été battus à Hochstett et à Ramillies, « parceque vous n'avez pas su vous défendre; il se « fera lapider. Mais s'il dit: Vous êtes des catholiques « chéris de Dieu; vos péchés infames avaient irrité l'É- « ternel qui nous livra aux hérétiques à Hochstett et « à Ramillies; mais quand vous êtes revenus au Sei-

« gneur, alors il a béni votre courage à Denain » : ces paroles le feront aimer de l'auditoire.

« X. S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et « non les créatures. »

Il faut aimer, et très tendrement, les créatures; il faut aimer sa patrie, sa femme, son père, ses enfants: il faut si bien les aimer, que Dieu nous les fait aimer malgré nous.

Les principes contraires sont propres à faire des raisonneurs inhumains; et cela est si vrai, que Pascal, abusant de ce principe, traitait sa sœur avec dureté et rebutait ses services, de peur de paraître aimer une créature : c'est ce qui est écrit dans sa vie [1]. S'il fallait en user ainsi, quelle serait la société humaine!

« XI. Nous naissons injustes; car chacun tend à « soi : cela est contre tout ordre. Il faut tendre au gé« néral, et la pente vers soi est le commencement de « tout désordre en guerre, en police, en écono« mie, etc. »

Cela est selon tout ordre. Il est aussi impossible qu'une société puisse se former et subsister sans amour-propre, qu'il serait impossible de faire des enfants sans concupiscence, de songer à se nourrir sans appétit. C'est l'amour de nous-mêmes qui assiste l'amour des autres; c'est par nos besoins mutuels que nous sommes utiles au genre humain; c'est le fondement de tout commerce; c'est l'éternel lien des hommes. Sans lui il n'y aurait pas eu un art inventé, ni une société de dix personnes formée. C'est cet amour-

[1] Cette même sœur de Pascal en est l'auteur. K.

propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de respecter celui des autres. La loi dirige cet amour-propre, et la religion le perfectionne. Il est bien vrai que Dieu aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas les marchands auraient été aux Indes par charité, le maçon eût scié de la pierre pour faire plaisir à son prochain, etc. Mais Dieu a établi les choses autrement : n'accusons point l'instinct qu'il nous donne, et fesons-en l'usage qu'il commande.

« XII. *Le sens caché des prophéties* ne pouvait in-« duire en erreur, et il n'y avait qu'un peuple aussi « charnel que celui-là qui pût s'y méprendre ; car « quand les biens sont promis en abondance, qui les « empêchait d'entendre les véritables biens, sinon « leur cupidité qui déterminait ce sens aux biens de « la terre ? »

En bonne foi, le peuple le plus spirituel de la terre l'aurait-il entendu autrement? Ils étaient esclaves des Romains ; ils attendaient un libérateur qui les rendrait victorieux, et qui ferait respecter Jérusalem dans tout le monde. Comment, avec les lumières de leur raison, pouvaient-ils voir ce vainqueur, ce monarque, dans un de leurs concitoyens né dans l'obscurité, dans la pauvreté, et condamné au supplice des esclaves? comment pouvaient-ils entendre, par le nom de leur capitale, une Jérusalem céleste, eux à qui le *Décalogue* n'avait pas seulement parlé de l'immortalité de l'ame? comment un peuple si attaché à la loi pouvait-il, sans une lumière supérieure, reconnaître dans les prophéties, qui n'étaient pas sa loi, un

Dieu caché sous la figure d'un Juif circoncis, qui par sa religion nouvelle a détruit et rendu abominables la circoncision et le sabbat, fondements sacrés de la loi judaïque? Adorons Dieu sans vouloir percer ces mystères.

« XIII. Le temps du premier avénement de Jésus-« Christ est prédit : le temps du second ne l'est point, « parceque le premier devait être caché, au lieu que « le second doit être éclatant et tellement manifeste, « que ses ennemis mêmes le reconnaîtront. »

Le temps du second avénement de Jésus-Christ a été prédit encore plus clairement que le premier. Pascal avait apparemment oublié que Jésus-Christ, dans le chapitre XXI de saint Luc, dit expressément: « Lorsque vous verrez une armée environner Jérusa-« lem, sachez que la désolation est proche. Jérusalem « sera foulée aux pieds, et il y aura des signes dans le « soleil et dans la lune et dans les étoiles; les flots de « la mer feront un très grand bruit; les vertus des « cieux seront ébranlées, et alors ils verront le fils de « l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande « puissance et une grande majesté. Cette génération « ne passera pas que ces choses ne soient accom-« plies. »

Cependant la génération passa, et ces choses ne s'accomplirent point. En quelque temps que saint Luc ait écrit, il est certain que Titus prit Jérusalem, et qu'on ne vit ni de signes dans les étoiles, ni *le fils de l'homme* dans les nuées. Mais enfin si ce second avénement n'est point arrivé, si cette prédiction ne s'est point accomplie, c'est à nous de nous taire, de

ne point interroger la Providence, et de croire tout ce que l'Église enseigne.

« XIV. Le messie, selon les Juifs charnels, doit « être un grand prince temporel; selon les chrétiens « charnels, il est venu nous dispenser d'*aimer Dieu*, « et nous donner des sacrements qui *opèrent tout* sans « nous : ni l'un ni l'autre n'est ni la religion chrétienne « ni juive. »

Cet article est bien plutôt un trait de satire qu'une réflexion chrétienne. On voit que c'est aux jésuites qu'on en veut ici; mais en vérité aucun jésuite a-t-il jamais dit que Jésus-Christ *est venu nous dispenser d'aimer Dieu?* La dispute sur l'amour de Dieu est une pure dispute de mots, comme la plupart des autres querelles scientifiques qui ont causé des haines si vives et des malheurs si affreux.

Il paraît encore un autre défaut dans cet article; c'est qu'on y suppose que l'attente d'un messie était un point de religion chez les Juifs : c'était seulement une idée consolante répandue parmi cette nation. Les Juifs espéraient un libérateur, mais il ne leur était pas ordonné d'y croire comme article de foi. Toute leur religion était renfermée dans les livres de la loi. Les prophètes n'ont jamais été regardés par les Juifs comme législateurs.

« XV. Pour examiner les prophéties, il faut les en- « tendre; car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il « est sûr que le messie ne sera point venu; mais si « elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en Jé- « sus-Christ. »

La religion chrétienne, fondée sur la vérité même,

n'a pas besoin de preuves douteuses. Or, si quelque chose pouvait ébranler les fondements de cette sainte et raisonnable religion, c'est le sentiment de M. Pascal. Il veut que tout ait deux sens dans l'Écriture; mais un homme qui aurait le malheur d'être incrédule pourrait lui dire : Celui qui donne deux sens à ses paroles veut tromper les hommes, et cette duplicité est toujours punie par les lois; comment donc pouvez-vous, sans rougir, admettre dans Dieu ce qu'on punit et qu'on déteste dans les hommes? Que dis-je? avec quel mépris et avec quelle indignation ne traitez-vous pas les oracles des païens, parcequ'ils avaient deux sens! Qu'une prophétie soit accomplie à la lettre, oserez-vous soutenir que cette prophétie est fausse, parcequ'elle ne sera vraie qu'à la lettre, parcequ'elle ne répondra pas à un sens mystique qu'on lui donnera? Non, sans doute; cela serait absurde. Comment donc une prophétie qui n'aura pas été réellement accomplie, deviendra-t-elle vraie dans un sens mystique? Quoi! de vraie vous ne pouvez la rendre fausse, et de fausse vous pourriez la rendre vraie? voilà une étrange difficulté. Il faut s'en tenir à la foi seule dans ces matières; c'est le seul moyen de finir toute dispute.

« XVI. La distance infinie des corps aux esprits « figure la distance infiniment plus infinie des esprits « à la charité; car elle est surnaturelle. »

Il est à croire que M. Pascal n'aurait pas employé ce galimatias dans son ouvrage, s'il avait eu le temps de le revoir.

« XVII. Les faiblesses les plus apparentes sont des « forces à ceux qui prennent bien les choses. Par

« exemple, les deux généalogies de saint Matthieu et « de saint Luc. Il est visible que cela n'a pas été fait de « concert. »

Les éditeurs des *Pensées de Pascal* auraient-ils dû imprimer cette pensée, dont l'exposition seule est peut-être capable de faire tort à la religion ? A quoi bon dire que ces généalogies, ces points fondamentaux de la religion chrétienne, se contrarient entièrement, sans dire en quoi elles peuvent s'accorder ? il fallait présenter l'antidote avec le poison. Que penserait-on d'un avocat qui dirait : Ma partie se contredit, mais cette faiblesse est une force pour ceux qui savent bien prendre les choses ? Que dirait-on à deux témoins qui se contrediraient ? On leur dirait : Vous n'êtes pas d'accord, et certainement l'un de vous deux se trompe.

« XVIII. Qu'on ne nous reproche donc plus le « manque de clarté, puisque nous en fesons profes- « sion ; mais que l'on reconnaisse la vérité de la reli- « gion dans l'obscurité même de la religion, dans le « peu de lumière que nous en avons, et dans l'indiffé- « rence que nous avons de la connaître. »

Voilà d'étranges marques de vérité qu'apporte Pascal. Quelles autres marques a donc le mensonge ? Quoi ! il suffirait, pour être cru, de dire : *Je suis obscur, je suis inintelligible*. Il serait bien plus sensé de ne présenter aux yeux que les lumières de la foi, au lieu de ces ténèbres d'érudition.

« XIX. S'il n'y avait qu'une religion, Dieu serait « trop manifeste. »

Quoi ! vous dites que s'il n'y avait qu'une religion,

Dieu serait trop manifeste ! Eh ! oubliez-vous que vous dites souvent qu'un jour il n'y aura qu'une religion ? selon vous, Dieu sera donc alors trop manifeste.

« XX. Je dis qu'elle (la religion des Juifs) ne con-« sistait en aucune de ces choses, mais seulement en « l'amour de Dieu, et que Dieu réprouvait toutes les « autres choses. »

Quoi ! Dieu réprouvait tout ce qu'il ordonnait lui-même avec tant de soin aux Juifs, et dans un détail si prodigieux ! N'est-il pas plus vrai de dire que la loi de Moïse consistait et dans l'amour et dans le culte ? Ramener tout à l'amour de Dieu, sent peut-être moins l'amour de Dieu que la haine que tout janséniste a pour son prochain moliniste.

« XXI. La chose la plus importante à la vie, c'est « le choix d'un métier ; le hasard en dispose. La cou-« tume fait les maçons, les soldats, les couvreurs. »

Qui peut donc déterminer les soldats, les maçons, et tous les ouvriers mécaniques, sinon ce qu'on appelle *hasard* et la *coutume ?* Il n'y a que les arts de génie auxquels on se détermine de soi-même. Mais pour les métiers que tout le monde peut faire, il est très naturel et très raisonnable que la coutume en dispose.

« XXII. Que chacun examine sa pensée ; il la trou-« vera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous « ne pensons presque point au présent ; et si nous y « pensons, ce n'est que pour en prendre des lumières « pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre « but ; le passé et le présent sont nos moyens ; le « seul avenir est notre objet. »

Il est faux que nous ne pensions point au présent; nous y pensons en étudiant la nature, et en fesant toutes les fonctions de la vie : nous pensons aussi beaucoup au futur. Remercions l'auteur de la nature de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus précieux de l'homme est cette espérance qui nous adoucit nos chagrins, et qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présents. Si les hommes étaient assez malheureux pour ne s'occuper jamais que du présent, on ne sèmerait point, on ne bâtirait point, on ne planterait point, on ne pourvoirait à rien, on manquerait de tout au milieu de cette fausse jouissance.

Un esprit comme M. Pascal pouvait-il donner dans un lieu commun aussi faux que celui-là? La nature a établi que chaque homme jouirait du présent en se nourrissant, en fesant des enfants, en écoutant des sons agréables, en occupant sa faculté de penser et de sentir, et qu'en sortant de ces états, souvent au milieu de ces états même, il penserait au lendemain, sans quoi il périrait de misère aujourd'hui. Il n'y a que les enfants et les imbéciles qui ne pensent qu'au présent. Faudra-t-il leur ressembler?

« XXIII. Mais quand j'y ai regardé de plus près, « j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont « du repos et de demeurer avec eux-mêmes, vient « d'une cause bien effective, c'est-à-dire du malheur « naturel de notre condition faible et mortelle, et si « misérable, que rien ne nous peut consoler lorsque

« rien ne nous empêche d'y penser, et que nous ne « voyons que nous. »

Ce mot *ne voir que nous* ne forme aucun sens. Qu'est-ce qu'un homme qui n'agirait point, et qui est supposé se contempler? Non seulement je dis que cet homme serait un imbécile inutile à la société; mais je dis que cet homme ne peut exister; car cet homme, que contemplerait-il? son corps, ses pieds, ses mains, ses cinq sens? ou il serait un idiot, ou bien il ferait usage de tout cela. Resterait-il à contempler sa faculté de penser? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant. Ou il ne pensera à rien, ou bien il pensera aux idées qui lui sont déjà venues, ou il en composera de nouvelles; or il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc nécessairement occupé ou de ses sens ou de ses idées; le voilà donc hors de soi ou imbécile. Encore une fois il est impossible à la nature humaine de rester dans cet engourdissement imaginaire; il est absurde de le penser, il est insensé d'y prétendre. L'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut et la pierre en bas. N'être point occupé et n'exister pas, est la même chose pour l'homme. Toute la différence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses, dangereuses ou utiles. Job a bien dit[1] : *L'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour voler;* mais l'oiseau en volant peut être pris au trébuchet.

« XXIV. Les hommes ont un instinct secret qui les

[1] Chapitre v, verset 7. La dernière phrase de cet alinéa fut ajoutée par Voltaire, en 1778. B.

« porte à chercher le divertissement et l'occupation « au-dehors, qui vient du ressentiment de leur misère « continuelle, et ils ont un autre instinct secret qui « reste de la grandeur de leur première nature, qui « leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que « dans le repos[1]. »

Cet instinct secret étant le premier principe et le fondement nécessaire de la société, il vient plutôt de la bonté de Dieu, et il est plutôt l'instrument de notre bonheur qu'il n'est le ressentiment de notre misère. Je ne sais pas ce que nos premiers pères fesaient dans le paradis terrestre, mais si chacun d'eux n'avait pensé qu'à soi, l'existence du genre humain était bien hasardée. N'est-il pas absurde de penser qu'ils avaient des sens parfaits, c'est-à-dire des instruments d'action parfaits uniquement pour la contemplation ? et n'est-il pas plaisant que des têtes pensantes puissent imaginer que la paresse est un titre de grandeur, et l'action un rabaissement de notre nature ?

« XXV. C'est pourquoi lorsque Cinéas disait à Pyr- « rhus, qui se proposait de jouir du repos avec ses « amis après avoir conquis une grande partie du « monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même son

[1] Il y a perpétuellement ici des équivoques. Quelques personnes poursuivent le plaisir dans les divertissements, dans le travail même, pour se dérober à l'ennui ou à des sentiments douloureux; mais ce n'est point le plus grand nombre, ce n'est point là l'état naturel de l'homme. *Je m'ennuierais si je passais ma vie à ne rien faire*, ou *Je travaille pour ne pas m'ennuyer*, ne sont point deux phrases synonymes. Le bonheur n'est ni dans l'action ni dans le repos, mais dans une suite de sentiments ou de sensations agréables que, suivant la constitution particulière d'un homme, ou les circonstances de sa vie, l'action ou le repos peuvent lui procurer. K.

« bonheur en jouissant dès-lors de ce repos sans aller « le chercher par tant de fatigues; il lui donnait un « conseil qui souffrait de grandes difficultés, et qui « n'était guère plus raisonnable que le dessein de ce « jeune ambitieux. L'un et l'autre supposait que « l'homme peut se contenter de soi-même et de ses « biens présents, sans remplir le vide de son cœur « d'espérances imaginaires : ce qui est faux. Pyrrhus « ne pouvait être heureux ni avant ni après avoir con- « quis le monde. »

L'exemple de Cinéas est bon dans les satires de Despréaux, mais non dans un livre philosophique. Un roi sage peut être heureux chez lui; et de ce qu'on nous donne Pyrrhus pour un fou, cela ne conclut rien pour le reste des hommes.

« XXVI. On doit donc reconnaître que l'homme est « si malheureux qu'il s'ennuierait même sans aucune « cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa « condition naturelle[1]. »

Ne serait-il pas aussi vrai de dire que l'homme est si heureux en ce point, et que nous avons tant d'obligations à l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par là à être utiles au prochain et à nous-mêmes ?

« XXVII. D'où vient que cet homme qui a perdu « depuis peu son fils unique, et qui, accablé de pro- « cès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y

[1] L'ennui n'est qu'un dégoût de l'état où l'on se trouve, causé par le souvenir vague de plaisirs plus vifs qu'on ne peut se procurer. Les hommes qui n'ont guère connu de sentiments agréables que ceux qu'on éprouve en satisfesant aux besoins de la nature connaissent peu l'ennui. K.

« pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas : il « est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses « chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. « Il n'en faut pas davantage pour l'homme : quelque « plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut gagner sur « lui de le faire entrer en quelque divertissement, le « voilà heureux pendant ce temps-là. »

Cet homme fait à merveille : la dissipation est un remède plus sûr contre la douleur que le quinquina contre la fièvre. Ne blâmons point en cela la nature, qui est toujours prête à nous secourir. Louis XIV allait à la chasse le jour qu'il avait perdu quelqu'un de ses enfants; et il fesait fort sagement[1].

« XXVIII. Qu'on s'imagine un nombre d'hommes « dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont « les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, « ceux qui restent voient leur propre condition dans « celle de leurs semblables, et, se regardant les uns « les autres avec douleur et sans espérance, atten- « dent leur tour : c'est l'image de la condition des « hommes. »

Cette comparaison assurément n'est pas juste. Des malheureux enchaînés, qu'on égorge l'un après l'autre, sont malheureux non seulement parcequ'ils souffrent, mais encore parcequ'ils éprouvent ce que les autres hommes ne souffrent pas. Le sort naturel d'un homme n'est ni d'être enchaîné ni d'être égorgé; mais tous les hommes sont faits comme les animaux, les

[1] Il est vraisemblable qu'un homme à qui les divertissements font oublier ses douleurs n'en aurait pas été long-temps tourmenté; ce n'est un remède que pour les petits maux. K.

plantes; pour croître, pour vivre un certain temps, pour produire leurs semblables et pour mourir. On peut, dans une satire, montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté; mais pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que de tous les animaux l'homme est le plus parfait, le plus heureux, et celui qui vit le plus long-temps; car ce qu'on dit des cerfs et des corbeaux n'est qu'une fable. Au lieu donc de nous étonner et de nous plaindre du malheur et de la brièveté de la vie, nous devons nous étonner et nous féliciter de notre bonheur et de sa durée. A ne raisonner qu'en philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil et de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne sommes.

« XXIX. Car enfin, si l'homme n'avait jamais été « corrompu, il jouirait de la vérité et de la félicité avec « assurance, etc. : tant il est manifeste que nous avons « été dans un degré de perfection dont nous sommes « malheureusement tombés. »

Il est sûr, par la foi et par notre révélation si au-dessus des lumières des hommes, que nous sommes tombés; mais rien n'est moins manifeste par la raison; car je voudrais bien savoir si Dieu ne pouvait pas, sans déroger à sa justice, créer l'homme tel qu'il est aujourd'hui; et ne l'a-t-il pas même créé pour devenir ce qu'il est? L'état présent de l'homme n'est-il pas un bienfait du Créateur? Qui vous a dit que Dieu vous en devait davantage? qui vous a dit que votre être exigeait plus de connaissances et plus de bonheur? qui vous a dit qu'il en comporte davantage? Vous vous étonnez que Dieu ait fait l'homme si bor-

né, si ignorant, si peu heureux; que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, plus malheureux? Vous vous plaignez d'une vie si courte et si infortunée; remerciez Dieu de ce qu'elle n'est pas plus courte et plus malheureuse. Quoi donc! selon vous, pour raisonner conséquemment, il faudrait que tous les hommes accusassent la Providence, hors les métaphysiciens qui raisonnent sur le péché originel!

« XXX. [1] Le péché originel est une folie devant les « hommes; mais on le donne pour tel. »

Par quelle contradiction trop palpable dites-vous donc que ce péché originel est *manifeste?* Pourquoi dites-vous que tout nous en avertit? Comment peut-il en même temps être folie, et être démontré par la raison?

« XXXI. (XXIX.) [2] Les sages, parmi les païens qui « ont dit qu'il n'y a qu'un Dieu, ont été persécutés, « les Juifs haïs, les chrétiens encore plus. »

[1] Les nos xxix et xxx ont été ajoutés en 1739 : voici ce qui, dans l'édition de 1734, formait le n° xxx. *Texte de Pascal.* « Les défauts de Montaigne sont grands. Il est plein de mots sales et déshonnêtes. Cela ne vaut rien. Ses sentiments sur l'homicide volontaire et sur la mort sont horribles. »

Remarque de Voltaire. « Montaigne parle en philosophe, non en chrétien : il dit le pour et le contre de l'homicide volontaire. Philosophiquement parlant, quel mal fait à la société un homme qui la quitte quand il ne peut plus la servir? Un vieillard a la pierre et souffre des douleurs insupportables; on lui dit : Si vous ne vous faites tailler, vous allez mourir; si l'on vous taille, vous pourrez encore radoter, baver et traîner pendant un an, à charge à vous-même et aux vôtres. Je suppose que le bon-homme prenne alors le parti de n'être plus à charge à personne; voilà à peu près le cas que Montaigne expose. » B.

[2] Le second nombre, qui est entre parenthèses, indique l'ordre des *Remarques* dans l'édition de 1734. B.

Ils ont été quelquefois persécutés, de même que le serait aujourd'hui un homme qui viendrait enseigner l'adoration d'un Dieu, indépendante du culte reçu. Socrate n'a pas été condamné pour avoir dit, *il n'y a qu'un Dieu*; mais pour s'être élevé contre le culte extérieur du pays, et pour s'être fait des ennemis puissants fort mal à propos. A l'égard des Juifs, ils étaient haïs, non parcequ'ils ne croyaient qu'un Dieu, mais parcequ'ils haïssaient ridiculement les autres nations; parceque c'étaient des barbares qui massacraient sans pitié leurs ennemis vaincus; parceque ce vil peuple, superstitieux, ignorant, privé des arts, privé du commerce, méprisait les peuples les plus policés. Quant aux chrétiens, ils étaient haïs des païens parcequ'ils tendaient à abattre la religion de l'Empire, dont ils vinrent enfin à bout, comme les protestants se sont rendus les maîtres dans les mêmes pays où ils furent long-temps haïs, persécutés, et massacrés.

« XXXII. (XXXI.) Combien les lunettes nous ont-« elles découvert d'astres qui n'étaient point pour nos « philosophes d'auparavant! On attaquait hardiment « l'Écriture sur ce qu'on y trouve en tant d'endroits, « du grand nombre des étoiles : il n'y en a que mille « vingt-deux, disait-on, nous le savons. »

Il est certain que la Sainte-Écriture, en matière de physique, s'est toujours proportionnée aux idées reçues; ainsi elle suppose que la terre est immobile, que le soleil marche, etc., etc. Ce n'est point du tout par un raffinement d'astronomie qu'elle dit que les étoiles sont innombrables[1], mais pour s'abaisser aux

[1] *Genèse*, chap. xv, 5. B.

idées vulgaires. En effet, quoique nos yeux ne découvrent qu'environ mille vingt-deux étoiles, et encore avec bien de la peine; cependant quand on regarde le ciel fixément, la vue est éblouie et égarée; on croit alors en voir une infinité. L'Écriture parle donc selon ce préjugé vulgaire, car elle ne nous a pas été donnée pour faire de nous des physiciens; et il y a grande apparence que Dieu ne révéla ni à Habacuc, ni à Baruch, ni à Michée, qu'un jour un Anglais nommé *Flamsteed* mettrait dans son catalogue près de trois mille étoiles aperçues avec le télescope. Voyez, je vous prie, quelle conséquence on tirerait du sentiment de Pascal. Si les auteurs de la *Bible* ont parlé du grand nombre des étoiles en connaissance de cause, ils étaient donc inspirés sur la physique. Et comment de si grands physiciens ont-ils pu dire que la lune s'est arrêtée à midi sur Aïalon, et le soleil sur Gabaon dans la Palestine[1]; qu'il faut que le blé pourrisse pour germer et produire[2], et cent autres choses semblables? Concluons donc que ce n'est pas la physique, mais la morale qu'il faut chercher dans la *Bible*; qu'elle doit faire des chrétiens, et non des philosophes.

« XXXIII. (XXXII.) Est-ce courage à un homme « mourant d'aller, dans la faiblesse et dans l'agonie, « affronter un Dieu tout puissant et éternel? »

Cela n'est jamais arrivé; et ce ne peut être que dans un violent transport au cerveau qu'un homme dise: Je crois un Dieu, et je le brave.

[1] Josué, chap. x, verset 12. — [2] Saint Paul, *Corinth.*, chap. xv, verset 36; et saint Jean, chap. xii, verset 24. B.

« XXXIV. (XXXIII.) Je crois volontiers les histoires « dont les témoins se font égorger. »

La difficulté n'est pas seulement de savoir si on croira des témoins qui meurent pour soutenir leur déposition, comme ont fait tant de fanatiques, mais encore si ces témoins sont effectivement morts pour cela; si on a conservé leurs dépositions; s'ils ont habité les pays où l'on dit qu'ils sont morts.

Pourquoi Josèphe, né dans le temps de la mort du Christ, Josèphe ennemi d'Hérode, Josèphe peu attaché au judaïsme, n'a-t-il pas dit un mot de tout cela? Voilà ce que M. Pascal eût débrouillé avec succès.

« XXXV. (XXXIV.) Les sciences ont deux extré- « mités qui se touchent : la première est la pure igno- « rance naturelle où se trouvent tous les hommes en « naissant : l'autre extrémité est celle où arrivent les « grandes ames qui, ayant parcouru tout ce que les « hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent « rien, et se rencontrent dans cette même ignorance « d'où ils étaient partis. »

Cette pensée paraît un sophisme; et la fausseté consiste dans ce mot d'*ignorance* qu'on prend en deux sens différents. Celui qui ne sait ni lire ni écrire est un ignorant; mais un mathématicien, pour ignorer les principes cachés de la nature, n'est pas au point d'ignorance dont il était parti quand il commença d'apprendre à lire. M. Newton ne savait pas pourquoi l'homme remue son bras quand il le veut; mais il n'en était pas moins savant sur le reste. Celui qui ne sait point l'hébreu, et qui sait le latin, est savant par comparaison avec celui qui ne sait que le français.

« XXXVI. (XXXV.) Ce n'est pas être heureux que « de pouvoir être réjoui par le divertissement ; car il « vient d'ailleurs et de dehors, et ainsi il est dépen- « dant, et par conséquent sujet à être troublé par « mille accidents qui font les afflictions inévitables. »

C'est comme si on disait : « C'est n'être pas malheu- « reux que de pouvoir être accablé de douleur, car « elle vient d'ailleurs. » Celui-là est actuellement heureux, qui a du plaisir, et ce plaisir ne peut venir que de dehors ; nous ne pouvons guère avoir de sensations ni d'idées que par les objets extérieurs, comme nous ne pouvons nourrir notre corps qu'en y fesant entrer ces substances étrangères qui se changent en la nôtre.

« XXXVII. (XXXVI.) L'extrême esprit est accusé « de folie comme l'extrême défaut : rien ne passe pour « bon que la médiocrité. »

Ce n'est point l'extrême esprit, c'est l'extrême vivacité et volubilité de l'esprit qu'on accuse de folie. L'extrême esprit est l'extrême justesse, l'extrême finesse, l'extrême étendue, opposée diamétralement à la folie. L'extrême *défaut d'esprit* est un manque de conception, un vide d'idées ; ce n'est point la folie, c'est la stupidité. La folie est un dérangement dans les organes, qui fait voir plusieurs objets trop vite, ou qui arrête l'imagination sur un seul avec trop d'application et de violence. Ce n'est point non plus la médiocrité qui passe pour bonne, c'est l'éloignement des deux vices opposés ; c'est ce qu'on appelle *juste milieu*, et non *médiocrité*.

On ne fait cette remarque, et quelques autres dans

ce goût, que pour donner des idées précises. C'est plutôt pour éclaircir que pour contredire.

« XXXVIII. (XXXVII.) Si notre condition était « véritablement heureuse, il ne faudrait pas nous « divertir d'y penser. »

Notre condition est précisément de penser aux objets extérieurs avec lesquels nous avons un rapport nécessaire. Il est faux qu'on puisse détourner un homme de penser à la condition humaine; car à quelque chose qu'il applique son esprit, il l'applique à quelque chose de lié à la condition humaine; et, encore une fois, penser à soi, avec abstraction des choses naturelles, c'est ne penser à rien; je dis à rien du tout: qu'on y prenne bien garde. Loin d'empêcher un homme de penser à sa condition, on ne l'entretient jamais que des agréments de sa condition. On parle à un savant de réputation et de science; à un prince de ce qui a rapport à sa grandeur; à tout homme on parle de plaisir.

« XXXIX. (XXXVIII.) Les grands et les petits ont « mêmes accidents, mêmes fâcheries, et mêmes pas« sions; mais les uns sont au haut de la roue, et les « autres près du centre, et ainsi moins agités par les « mêmes mouvements. »

Il est faux que les petits soient moins agités que les grands; au contraire, leurs désespoirs sont plus vifs, parcequ'ils ont moins de ressources. De cent personnes qui se tuent à Londres et ailleurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple, et à peine une d'une condition relevée. La comparaison de la roue est ingénieuse et fausse.

« XL. (XXXIX.) On n'apprend pas aux hommes à « être honnêtes gens, et on leur apprend tout le reste; « et cependant ils ne se piquent de rien tant que de « cela; ainsi ils ne se piquent de savoir que la seule « chose qu'ils n'apprennent point. »

On apprend aux hommes à être honnêtes gens, et sans cela peu parviendraient à l'être. Laissez votre fils dans son enfance prendre tout ce qu'il trouvera sous sa main, à quinze ans il volera sur le grand chemin; louez-le d'avoir dit un mensonge, il deviendra faux témoin; flattez sa concupiscence, il sera sûrement débauché. On apprend tout aux hommes, la vertu, la religion.

« XLI. (XL.) Le sot projet que Montaigne a eu de « se peindre! et cela, non pas en passant et contre ses « maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; « mais par ses propres maximes et par un dessein « premier et principal; car de dire des sottises par « hasard et par faiblesse, c'est un mal ordinaire; mais « d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supporta- « ble, et d'en dire de telles que celles-là. »

Le charmant projet que Montaigne a eu de se peindre naïvement, comme il a fait! car il a peint la nature humaine. Si Nicole et Malebranche avaient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auraient pas réussi. Mais un gentilhomme campagnard du temps de Henri III, qui est savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques, et qui peint sous son nom nos faiblesses et nos folies, est un homme qui sera toujours aimé.

« XLII. (XLI.) Lorsque j'ai considéré d'où vient

« qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui « disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre sou- « vent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la vé- « ritable cause est qu'il y a de vrais remèdes; car il « ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux, « et qu'on y donnât tant de croyance, s'il n'y en avait « de véritables[1]. Si jamais il n'y en avait eu, et que « tous les maux eussent été incurables, il est impos- « sible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en « pourraient donner; et encore plus, que tant d'autres « eussent donné croyance à ceux qui se fussent vantés « d'en avoir : de même que si un homme se vantait « d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, par- « cequ'il n'y a aucun exemple de cela; mais comme « il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés « véritables par la connaissance même des plus grands « hommes, la croyance des hommes s'est pliée par- « là, parceque la chose ne pouvant être niée en géné- « ral (puisqu'il y a des effets particuliers qui sont « véritables), le peuple, qui ne peut pas discerner « lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véri- « tables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on « croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en « a de vrais comme le flux de la mer.

« Ainsi il me paraît aussi évidemment qu'il n'y a « tant de faux miracles, de fausses révélations, de « sortiléges, que parcequ'il y en a de vrais. »

La solution de ce problème est bien aisée. On vit des effets physiques extraordinaires; des fripons les

[1] C'est de cette pensée que Voltaire parle, tome XXVI, page 369. B.

firent passer pour des miracles. On vit des maladies augmenter dans la pleine lune, et des sots crurent que la fièvre était plus forte parceque la lune était pleine. Un malade qui devait guérir se trouva mieux le lendemain qu'il eut mangé des écrevisses, et on conclut que les écrevisses purifiaient le sang parcequ'elles sont rouges étant cuites.

Il me semble que la nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune, avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade a cru, sans peine, le premier charlatan. Personne n'a vu de loups-garous ni de sorciers, et beaucoup y ont cru; personne n'a vu de transmutation de métaux, et plusieurs ont été ruinés par la créance de la pierre philosophale. Les Romains, les Grecs, les païens, ne croyaient-ils donc aux faux miracles dont ils étaient inondés que parcequ'ils en avaient vu de véritables?

« XLIII. (XLII.) Le port règle ceux qui sont dans « le vaisseau; mais où trouverons-nous ce point dans « la morale? »

Dans cette seule maxime reçue de toutes les nations : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

« XLIV. (XLIII.) Ils aiment mieux la mort que la « paix; les autres aiment mieux la mort que la guerre. « Toute opinion peut être préférée à la vie dont l'a- « mour paraît si fort et si naturel. »

C'est des Catalans que Tacite a dit en exagérant, *Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat;* ce

peuple féroce croit que ne pas combattre c'est ne pas vivre. Mais il n'y a point de nation dont on ait dit, et dont on puisse dire : « Elle aime mieux la mort que la guerre[1]. »

« XLV. (XLIV.) A mesure qu'on a plus d'esprit, on « trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens « du commun ne trouvent pas de différence entre les « hommes. »

Il y a très peu d'hommes vraiment originaux; presque tous se gouvernent, pensent, et sentent, par l'influence de la coutume et de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle. Mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche, que les vues fines aperçoivent.

« XLVI. [2] La mort est plus aisée à supporter sans « y penser, que la pensée de la mort sans péril. »

On ne peut pas dire qu'un homme supporte la mort aisément ou malaisément, quand il n'y pense point du tout. Qui ne sent rien ne supporte rien[3].

[1] Dans les éditions antérieures à 1756, on lit seulement : « C'est des Ca-« talans que Tacite a dit cela ; mais il n'y en a point dont on ait dit et dont « on puisse dire: *Elle aime mieux la mort que la guerre.* » B.

[2] Cet article est aussi le XLVIe dans l'édition de 1734. Voici ce qui y formait l'article XLV:

Texte de Pascal. « Il y a donc deux sortes d'esprits: l'un de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. »

Note de Voltaire. « L'usage veut, je crois, aujourd'hui, qu'on appelle *esprit géométrique* l'esprit méthodique et conséquent. » B.

[3] Pascal entend apparemment les douleurs qu'on éprouve à l'instant de la mort, et dans ce sens sa pensée est vraie. Sans les idées religieuses, les terreurs de la mort seraient bien peu de chose: on serait fâché de mourir, si

« XLVII. (XLVIII.) [1] Tout notre raisonnement se « réduit à céder au sentiment. »

Notre raisonnement se réduit à céder au sentiment en fait de goût, non en fait de science.

« XLVIII. (XLIX.) Ceux qui jugent d'un ouvrage « par règle sont à l'égard des autres comme ceux qui « ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. « L'un dit: Il y a deux heures que nous sommes ici; « l'autre dit: Il n'y a que trois quarts d'heure. Je re- « garde ma montre; je dis à l'un: Vous vous ennuyez; « et à l'autre: Le temps ne vous dure guère. »

En ouvrage de goût, en musique, en poésie, en peinture, c'est le goût qui tient lieu de montre; et celui qui n'en juge que par règle, en juge mal.

on se trouvait heureux dans le monde, comme on l'est d'aller se coucher au lieu d'aller au bal, même avec la certitude de bien dormir: on serait affligé de mourir lorsque le bonheur des personnes qu'on aime, leur sort, leur bien-être, dépendraient de notre existence. B.

[1] Voici ce qui, dans l'édition de 1734, formait l'article XLVII.

Texte de Pascal. « Nous supposons que tous les hommes conçoivent et sentent de la même sorte les objets qui se présentent à eux; mais nous le supposons bien gratuitement; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occasions, et que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un et l'autre qu'elle est blanche; et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée; mais cela n'est pas absolument convaincant, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative. »

Note de Voltaire. « Ce n'était pas la couleur blanche qu'il fallait apporter en preuve. Le blanc, qui est un assemblage de tous les rayons, paraît éclatant à tout le monde, éblouit un peu à la longue, fait à tous les yeux le même effet; mais on pourrait dire que peut-être les autres couleurs ne sont pas aperçues de tous les yeux de la même manière. »

Voltaire est revenu sur cette pensée: voyez le n° XXX des *Dernières remarques sur les Pensées de Pascal*, ci-après, à l'année 1778. B.

« XLIX. (L.) César était trop vieux, ce me semble, « pour aller s'amuser à conquérir le monde : cet amu« sement était bon à Alexandre ; c'était un jeune « homme qu'il était difficile d'arrêter, mais César de« vait être plus mûr. »

L'on s'imagine d'ordinaire qu'Alexandre et César sont sortis de chez eux dans le dessein de conquérir la terre : ce n'est point cela. Alexandre succéda à Philippe dans le généralat de la Grèce, et fut chargé de la juste entreprise de venger les Grecs des injures du roi de Perse. Il battit l'ennemi commun, et continua ses conquêtes jusqu'à l'Inde, parceque le royaume de Darius s'étendait jusqu'à l'Inde, de même que le duc de Marlborough serait venu jusqu'à Lyon sans le maréchal de Villars. A l'égard de César, il était un des premiers de la république ; il se brouilla avec Pompée, comme les jansénistes avec les molinistes ; et alors ce fut à qui s'exterminerait. Une seule bataille, où il n'y eut pas dix mille hommes de tués, décida de tout. Au reste, la pensée de M. Pascal est peut-être fausse en un sens : il fallait la maturité de César pour se démêler de tant d'intrigues ; et il est peut-être étonnant qu'Alexandre, à son âge, ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible.

« L. (LI.) C'est une plaisante chose à considérer, « de ce qu'il y a des gens dans le monde qui, ayant « renoncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en « sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exacte« ment : comme, par exemple, les voleurs, etc. »

Cela est encore plus utile que plaisant à considérer ; car cela prouve que nulle société d'hommes ne peut

subsister un seul jour sans lois. Il en est de toute société comme du jeu, il n'y en a point sans règle.

« LI. (LII.) L'homme n'est ni ange ni bête : et le « malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. »

Qui veut détruire les passions, au lieu de les régler, veut faire l'ange.

« LII. (LIII.) Un cheval ne cherche point à se faire « admirer de son compagnon : on voit bien entre eux « quelque sorte d'émulation à la course, mais c'est « sans conséquence; car étant à l'étable, le plus pe- « sant et le plus mal taillé ne cède pas pour cela son « avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les « hommes; leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même, « et ils ne sont point contents s'ils n'en tirent avan- « tage contre les autres. »

L'homme le plus mal taillé ne cède pas non plus son pain à l'autre, mais le plus fort l'enlève au plus faible; et chez les animaux et chez les hommes, les gros mangent les petits. M. Pascal a très grande raison de dire que ce qui distingue l'homme des animaux, c'est qu'il recherche l'approbation de ses semblables; et c'est cette passion qui est la mère des talents et des vertus.

« LIII. (LIV.) Si l'homme commençait par s'étudier « lui-même, il verrait combien il est incapable de « passer outre. Comment pourrait-il se faire qu'une « partie connût le tout? il aspirera peut-être à con- « naître au moins les parties avec lesquelles il a de la « proportion; mais les parties du monde ont toutes « un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec

« l'autre, que je crois impossible de connaître l'une « sans l'autre, et sans le tout. »

Il ne faudrait point détourner l'homme de chercher ce qui lui est utile, par cette considération qu'il ne peut tout connaître.

« Non possis oculo quantum contendere Lynceus,
« Non tamen idcirco contemnas lippus inungi[1]. »

Nous connaissons beaucoup de vérités; nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles : consolons-nous de ne pas savoir les rapports qui peuvent être entre une araignée et l'anneau de Saturne, et continuons d'examiner ce qui est à notre portée.

« LIV. (LV.) Si la foudre tombait sur les lieux bas, « les poëtes et ceux qui ne savent raisonner que sur les « choses de cette nature manqueraient de preuves. »

Une comparaison n'est preuve ni en poésie ni en prose : elle sert en poésie d'embellissement, et en prose elle sert à éclaircir et à rendre les choses plus sensibles. Les poëtes qui ont comparé les malheurs des grands à la foudre qui frappe les montagnes, feraient des comparaisons contraires, si le contraire arrivait.

« LV. (LVI.) C'est cette composition d'esprit et de « corps qui a fait que presque tous les philosophes « ont confondu les idées des choses, et attribué aux « corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, et aux es- « prits ce qui ne peut convenir qu'aux corps. »

Si nous savions ce que c'est qu'*esprit*, nous pourrions nous plaindre de ce que les philosophes lui ont attribué ce qui ne lui appartient pas; mais nous ne

[1] Horace, livre I, épître Ire, 28-29. B.

connaissons ni l'esprit ni le corps. Nous n'avons aucune idée de l'un, et nous n'avons que des idées très imparfaites de l'autre : donc nous ne pouvons savoir quelles sont leurs limites.

« LVI. (LVII.) Comme on dit beauté poétique, on « devrait dire aussi beauté géométrique, et beauté mé- « dicinale; cependant on ne le dit point; et la raison « en est qu'on sait bien quel est l'objet de la géomé- « trie, et quel est l'objet de la médecine, mais on ne « sait pas en quoi consiste l'agrément qui est l'objet de « la poésie; on ne sait ce que c'est que ce modèle na- « turel qu'il faut imiter; et faute de cette connaissance, « on a inventé de certains termes bizarres: siècle d'or, « merveille de nos jours, fatal laurier, bel astre, etc.; « et on appelle ce jargon, beauté poétique. Mais qui « s'imaginera une femme vêtue sur ce modèle, verra « une jolie demoiselle toute couverte de miroirs et de « chaînes de laiton. »

Cela est très faux : on ne doit pas dire *beauté géométrique*, ni *beauté médicinale*, parcequ'un théorème et une purgation n'affectent point les sens agréablement, et qu'on ne donne le nom de *beauté* qu'aux choses qui charment les sens, comme la musique, la peinture, la poésie, l'architecture régulière, etc. La raison qu'apporte M. Pascal est tout aussi fausse : on sait très bien en quoi consiste l'objet de la poésie; il consiste à peindre avec force, netteté, délicatesse, et harmonie; la poésie est l'éloquence harmonieuse. Il fallait que M. Pascal eût bien peu de goût pour dire que *fatal laurier, bel astre*, et autres sottises, sont des beautés poétiques; et il fallait que les éditeurs de ces

pensées fussent des personnes bien peu versées dans les belles-lettres, pour imprimer une réflexion si indigne de son illustre auteur [1].

« LVII. On ne passe point dans le monde pour se « connaître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de poëte, « ni pour être habile en mathématiques, si l'on n'a « mis celle de mathématicien : mais les vrais honnêtes « gens ne veulent point d'enseigne [2]. »

A ce compte il serait donc mal d'avoir une profession, un talent marqué, et d'y exceller? Virgile, Homère, Corneille, Newton, le marquis de L'Hospital, mettaient une enseigne. Heureux celui qui réussit dans un art, et qui se connaît aux autres!

« LVIII. Le peuple a des opinions très saines : par « exemple, d'avoir choisi le divertissement et la chasse « plutôt que la poésie, etc. »

Il semble que l'on ait proposé au peuple de jouer à la boule, ou de faire des vers. Non; mais ceux qui ont des organes grossiers cherchent des plaisirs où l'ame n'entre pour rien; et ceux qui ont un sentiment plus délicat veulent des plaisirs plus fins : il faut que tout le monde vive.

[1] Les huit remarques qui suivent (LVII à LXIV) ont paru pour la première fois en 1742; elles étaient numérotées LVIII à LXV, parcequ'on avait conservé dans cette édition de 1742 la remarque qui portait, en 1734, le n° XLV, et que j'ai rapportée en note, page 322. B.

[2] Cette pensée est curieuse; elle prouve que les talents même distingués avilissaient alors dans l'opinion, lorsqu'on s'y livrait hautement et sans mystère. Le président de Ris craignait *que le nom d'auteur ne fût une tache dans sa famille;* et Pascal est presque de l'avis du président de Ris; il ne mettait pas son nom à ses livres, parcequ'il trouvait cela trop bourgeois. K.— Voyez, tome XIX, l'article CHARLEVAL, dans le *Catalogue des écrivains,* en tête du *Siècle de Louis XIV*. B.

« LIX. Quand l'univers écraserait l'homme, il se-« rait encore plus noble que ce qui le tue, parcequ'il « sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, « l'univers n'en sait rien. »

Que veut dire ce mot *noble?* Il est bien vrai que ma pensée est autre chose, par exemple, que le globe du soleil; mais est-il bien prouvé qu'un animal, parce-qu'il a quelques pensées, est plus *noble* que le soleil qui anime tout ce que nous connaissons de la nature? Est-ce à l'homme à en décider? il est juge et partie. On dit qu'un ouvrage est supérieur à un autre, quand il a coûté plus de peine à l'ouvrier, et qu'il est d'un usage plus utile; mais en a-t-il moins coûté au Créateur de faire le soleil que de pétrir un petit animal haut d'environ cinq pieds, qui raisonne bien ou mal? Qui des deux est le plus utile au monde, ou de cet animal ou de l'astre qui éclaire tant de globes? et en quoi quelques idées reçues dans un cerveau sont-elles préférables à l'univers matériel?

« LX. Qu'on choisisse telle condition qu'on vou-« dra, et qu'on y assemble tous les biens et toutes les « satisfactions qui semblent pouvoir contenter un « homme; si celui qu'on aura mis en cet état est sans « occupation et sans divertissement, et qu'on le laisse « faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languis-« sante ne le soutiendra pas. »

Comment peut-on assembler tous les biens et toutes les satisfactions autour d'un homme, et le laisser en même temps sans occupation et sans divertissement? n'est-ce pas là une contradiction bien sensible?

« LXI. Qu'on laisse un roi tout seul, sans aucune « satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, « sans compagnie, penser à soi tout à loisir, et l'on « verra qu'un roi qui se voit est un homme plein de « misères, et qui les ressent comme les autres. »

Toujours le même sophisme. Un roi qui se recueille pour penser est alors très occupé; mais s'il n'arrêtait sa pensée que sur soi en disant à soi-même : Je règne, et rien de plus, ce serait un idiot.

« LXII. Toute religion qui ne reconnaît pas main- « tenant Jésus-Christ est notoirement fausse, et les « miracles ne peuvent lui servir de rien. »

Qu'est-ce qu'un miracle ? Quelque idée qu'on s'en puisse former, c'est une chose que Dieu seul peut faire. Or, on suppose ici que Dieu peut faire des miracles pour le soutien d'une fausse religion : ceci mérite bien d'être approfondi ; chacune de ces questions peut fournir un volume.

« LXIII. Il est dit : Croyez à l'Église; mais il n'est « pas dit : Croyez aux miracles, à cause que le dernier « est naturel ; et non pas le premier. L'un avait besoin « de précepte, non pas l'autre. »

Voici, je pense, une contradiction. D'un côté, les miracles en certaines occasions ne doivent servir de rien ; et de l'autre, on doit croire nécessairement aux miracles; c'est une preuve si convaincante, qu'il n'a pas même fallu recommander cette preuve. C'est assurément dire le pour et le contre, et d'une manière bien dangereuse.

« LXIV. Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté

« de croire la résurrection des corps et l'enfantement « de la Vierge que la création. Est-il plus difficile de « reproduire un homme que de le produire? »

On peut trouver, par le seul raisonnement, des preuves de la création; car, en voyant que la matière n'existe pas par elle-même et n'a pas le mouvement par elle-même, etc., on parvient à connaître qu'elle doit être nécessairement créée. Mais on ne parvient point, par le raisonnement, à voir qu'un corps toujours changeant doit être ressuscité un jour, tel qu'il était dans le temps même qu'il changeait. Le raisonnement ne conduit point non plus à voir qu'un homme doit naître sans germe. La création est donc un objet de la raison; mais les deux autres miracles sont un objet de la foi.

10 MAI 1738 [1].

J'ai lu depuis peu des *Pensées de Pascal* qui n'avaient point encore paru [2]. Le P. Desmolets les a eues écrites de la main de cet illustre auteur, et on les a fait imprimer: elles me paraissent confirmer ce que j'ai dit [3]: que ce grand génie avait jeté au hasard toutes ses idées pour en réformer une partie et employer l'autre, etc.

[1] Les huit remarques qui suivent ont paru aussi en 1742, à la suite des précédentes, mais avec un numérotage particulier. La date de leur publication prouve que c'est à tort que parfois on les a datées de 1743. La date que j'ai mise est celle qu'on lit dans l'édition de 1742. B.

[2] Les *Pensées de Pascal qui n'avaient pas encore paru*, sont celles que le P. Desmolets publia, en 1728, dans la seconde partie du tome V de la *Continuation des mémoires de littérature et d'histoire*. B. — [3] Page 37. B.

Parmi ces dernières pensées, que les éditeurs des *Œuvres de Pascal* avaient rejetées du recueil, il me paraît qu'il y en a beaucoup qui méritent d'être conservées. En voici quelques unes que ce grand homme eût dû, ce me semble, corriger.

« I. Toutes les fois qu'une proposition est incon-« cevable, il faut en suspendre le jugement, et ne pas « la nier à cette marque; mais en examiner le con-« traire, et si on le trouve manifestement faux, on « peut hardiment affirmer la première, tout incom-« préhensible qu'elle est [1]. »

Il me semble qu'il est évident que les deux contraires peuvent être faux. Un bœuf vole au sud avec des ailes, un bœuf vole au nord sans ailes; vingt mille anges ont tué hier vingt mille hommes, vingt mille hommes ont tué hier vingt mille anges; ces propositions sont évidemment fausses.

« II. Quelle vanité que la peinture, qui attire l'ad-« miration par la ressemblance des choses dont on « n'admirè pas les originaux ! »

Ce n'est pas dans la bonté du caractère d'un homme que consiste assurément le mérite de son portrait, c'est dans la ressemblance. On admire César en un sens, et sa statue ou image sur toile en un autre sens.

« III. Si les médecins n'avaient des soutanes et des

[1] Comment une proposition est-elle inconcevable, tandis que la proposition contradictoire (c'est le sens de Pascal, ou sa pensée n'en a aucun) est manifestement fausse? ou comment sait-on qu'une proposition est fausse, quand on ne l'entend point? Il est impossible de croire véritablement ce qu'on ne conçoit pas; mais on peut ignorer les liaisons, les causes d'un fait observé: on peut ne pas entendre parfaitement certaines conséquences d'une vérité prouvée. K.

« mules, si les docteurs n'avaient des bonnets carrés « et des robes amples, ils n'auraient jamais eu la con- « sidération qu'ils ont dans le monde [1]. »

Cependant les médecins n'ont cessé d'être ridicules, n'ont acquis une vraie considération que depuis qu'ils ont quitté ces livrées de la pédanterie; les docteurs ne sont reçus dans le monde, parmi les honnêtes gens, que quand ils sont sans bonnet carré et sans arguments : il y a même des pays où la magistrature se fait respecter sans pompe. Il y a des rois chrétiens très bien obéis, qui négligent la cérémonie du sacre et du couronnement. A mesure que les hommes acquièrent plus de lumières, l'appareil devient plus inutile; ce n'est guère que pour le bas peuple qu'il est encore quelquefois nécessaire; *ad populum phaleras.*

« IV. Selon les lumières naturelles, s'il y a un Dieu, « il est infiniment incompréhensible, puisque n'ayant « ni parties, ni bornes, il n'a nul rapport à nous : « nous sommes donc incapables de connaître ni ce « qu'il est, ni s'il est. »

Il est étrange que Pascal ait cru qu'on pouvait deviner le péché originel par la raison, et qu'il dise qu'on ne peut connaître par la raison si Dieu est. C'est apparemment la lecture de cette pensée qui engagea le P. Hardouin à mettre Pascal dans sa liste ridicule des athées [2]; Pascal eût manifestement rejeté cette idée,

[1] Voltaire est revenu sur cette pensée : voyez le n° LXVI des *Dernières remarques*, année 1778. B.

[2] Le P. Hardouin a intitulé son livre, *Athei detecti.* Les athées démasqués par Hardouin sont C. Jansénius, Ambroise Victor (c'est-à-dire, André Martin), L. Thomassin, Fr. Malebranche, P. Quesnel, Ant. Arnauld, P. Nicole, R. Descartes, Ant. Legrand, Silvain Régis, et B. Pascal. B.

puisqu'il la combat en d'autres endroits. En effet, nous sommes obligés d'admettre des choses que nous ne concevons pas : *J'existe, donc quelque chose existe de toute éternité*, est une proposition évidente. Cependant comprenons-nous l'éternité ?

« V. Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu « soit infini, sans parties ? Oui. Je veux donc vous « faire voir une chose infinie et indivisible : c'est un « point se mouvant partout d'une vitesse infinie ; car « il est en tous lieux et tout entier dans chaque en- « droit. »

Il y a là quatre faussetés palpables :

1° Qu'un point mathématique existe seul.

2° Qu'il se meuve à droite et à gauche en même temps.

3° Qu'il se meuve d'une vitesse infinie ; car il n'y a vitesse si grande qui ne puisse être augmentée.

4° Qu'il soit tout entier partout.

« VI. Homère fait un roman qu'il donne pour tel, « car personne ne doutait que Troie et Agamemnon « n'avaient non plus été que la pomme d'or. »

Jamais aucun écrivain n'a révoqué en doute la guerre de Troie. La fiction de la pomme d'or ne détruit pas la vérité du fond du sujet. L'ampoule apportée par une colombe, et l'oriflamme par un ange, n'empêchent pas que Clovis n'ait en effet régné en France.

« VII. Je n'entreprendrai pas ici de prouver par « des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la « trinité, ou l'immortalité de l'ame, parceque je ne « me sentirais pas assez fort pour trouver dans la

« nature de quoi convaincre des athées endurcis. »

Encore une fois, est-il possible que ce soit Pascal qui ne se sente pas assez fort pour prouver l'existence de Dieu?

« VIII. Les opinions relâchées plaisent tant aux « hommes naturellement, qu'il est étrange qu'elles « leur déplaisent. »

L'expérience ne prouve-t-elle pas au contraire qu'on n'a de crédit sur l'esprit des peuples qu'en leur proposant le difficile, l'impossible même à faire et à croire? Les stoïciens furent respectés parcequ'ils écrasaient la nature humaine. Ne proposez que des choses raisonnables, tout le monde répond, nous en savions autant. Ce n'est pas la peine d'être inspiré pour être commun. Mais commandez des choses dures, impraticables; peignez la Divinité toujours armée de foudres; faites couler le sang devant les autels; vous serez écouté de la multitude, et chacun dira de vous: Il faut bien qu'il ait raison, puisqu'il débite si hardiment des choses si étranges.

[1] Je ne vous envoie point mes autres remarques sur les *Pensées de M. Pascal*, qui entraîneraient des discussions trop longues. On a voulu donner pour des lois, des pensées que Pascal avait probablement jetées sur le papier comme des doutes. Il ne fallait pas croire démontré ce qu'il aurait réfuté lui-même.

[1] Dans l'édition de 1734, cet alinéa terminait les remarques alors existantes. C'est l'auteur qui, dans l'édition de 1742, l'a transporté après ses remarques alors nouvelles, et à la place où il est aujourd'hui. Pour d'autres *Remarques sur les Pensées de Pascal*, voyez, ci-après, l'année 1778. B.

FIN DES PREMIÈRES REMARQUES SUR LES PENSÉES DE PASCAL.

SOTTISE

DES DEUX PARTS.

1728 [1].

Sottise des deux parts est, comme on sait, la devise de toutes les querelles. Je ne parle pas ici de celles qui ont fait verser le sang. Les anabaptistes qui ravagèrent la Vestphalie, les calvinistes qui allumèrent tant de guerres en France, les factions sanguinaires des Armagnacs et des Bourguignons; le supplice de la pucelle d'Orléans, que la moitié de la France regardait comme une héroïne céleste, et l'autre comme une sorcière; la Sorbonne qui présentait requête pour la faire brûler; l'assassinat du duc d'Orléans justifié par des docteurs; les sujets dispensés du serment de fidélité par un décret de la sacrée faculté; les bourreaux tant de fois employés à soutenir des opinions; les bûchers allumés pour des malheureux à qui on persuadait qu'ils étaient sorciers ou hérétiques : tout cela passa la sottise. Ces abominations cependant étaient du bon temps de la bonne foi germanique, de la naïveté gauloise; et j'y renvoie les

[1] Pour classer cet opuscule en 1728, je n'ai d'autre autorité que Duvernet (*Vie de Voltaire*, chapitre VII des premières éditions, chapitre VIII de l'édition de 1797). La plus ancienne édition que j'en ai vue est celle qui fait partie du tome IX, publié en 1750, de l'édition des *OEuvres de Voltaire*, commencée à Dresde en 1748. Le morceau a été reproduit en 1756, dans la troisième partie des *Mélanges*. B.

honnêtes gens qui regrettent toujours les temps passés.

Je ne veux ici que me faire, pour mon édification particulière, un petit mémoire instructif des belles choses qui ont partagé les esprits de nos aïeux.

Dans l'onzième siècle, dans ce bon temps où nous ne connaissions ni l'art de la guerre qu'on fesait toujours, ni celui de policer les villes, ni le commerce, ni la société, et où nous ne savions ni lire ni écrire, des gens de beaucoup d'esprit disputèrent solennellement, longuement, et vivement, sur ce qui arrivait à la garde-robe, quand on avait rempli un devoir sacré, dont il ne faut parler qu'avec le plus profond respect. C'est ce qu'on appela *la dispute des stercoristes.* Cette querelle n'excita pas de guerre, et fut du moins par là une des plus douces impertinences de l'esprit humain.

La dispute qui partagea l'Espagne savante au même siècle, sur la version mosarabique, se termina aussi sans ravage de provinces et sans effusion de sang humain. L'esprit de chevalerie qui régnait alors ne permit pas qu'on éclaircît autrement la difficulté qu'en remettant la décision à deux nobles chevaliers. Celui des deux don Quichottes qui renverserait par terre son adversaire devait faire triompher la version dont il était le tenant. Don Ruis de Martanza, chevalier du rituel mosarabique, fit perdre les arçons au don Quichotte du rituel latin; mais comme les lois de la noble chevalerie ne décidaient pas positivement qu'un rituel dût être proscrit parceque son chevalier avait été désarçonné, on se servit d'un secret plus sûr et fort en

usage, pour savoir lequel des deux livres devait être préféré; ce fut de les jeter tous deux dans le feu : car il n'était pas possible que le bon rituel ne fût préservé des flammes. Je ne sais comment il arriva qu'ils furent brûlés tous deux; la dispute resta indécise, au grand étonnement des Espagnols. Peu-à-peu le rituel latin eut la préférence; et s'il se fût présenté par la suite quelque chevalier pour soutenir le mosarabique, c'eût été le chevalier et non le rituel qu'on eût jeté dans le feu.

Dans ces beaux siècles, nous autres peuples polis, quand nous étions malades, nous étions obligés d'avoir recours à un médecin arabe. Quand nous voulions savoir quel jour de la lune nous avions, il fallait s'en rapporter aux Arabes. Si nous voulions faire venir une pièce de drap, il fallait payer chez un juif; et quand un laboureur avait besoin de pluie, il s'adressait à un sorcier. Mais enfin, lorsque quelques uns de nous eurent appris le latin, et que nous eûmes une mauvaise traduction d'Aristote, nous figurâmes dans le monde avec honneur, nous passâmes trois ou quatre cents ans à déchiffrer quelques pages du Stagyrite, à les adorer et à les condamner. Les uns ont dit que sans lui nous manquerions d'articles de foi, les autres qu'il était athée. Un Espagnol a prouvé qu'Aristote était un saint, et qu'il fallait fêter sa fête. Un concile en France a fait brûler ses divins écrits. Des colléges, des universités, des ordres entiers de religieux se sont anathématisés réciproquement, au sujet de quelques passages de ce grand homme, que ni eux, ni les juges qui interposèrent leur autorité, ni l'auteur,

n'entendirent jamais. Il y eut beaucoup de coups de poing donnés en Allemagne pour ces graves querelles; mais enfin il n'y eut pas beaucoup de sang de répandu. C'est dommage pour la gloire d'Aristote qu'on n'ait pas fait la guerre civile, et donné quelques batailles rangées en faveur des *quiddités*, et de l'*universel de la part de la chose*. Nos pères se sont égorgés pour des questions qu'ils ne comprenaient pas davantage.

Il est vrai qu'un fou fort célèbre, nommé Occam, surnommé *le docteur invincible*, chef de ceux qui tenaient pour l'*universel de la part de la pensée*, demanda à l'empereur Louis de Bavière qu'il défendît sa plume par son épée impériale, contre Scot, autre fou écossais, surnommé *le docteur subtil*, qui bataillait pour l'*universel de la part de la chose*. Heureusement l'épée de Louis de Bavière resta dans son fourreau. Qui croirait que ces disputes ont duré jusqu'à nos jours, et que le parlement de Paris, en 1624, a donné un bel arrêt en faveur d'Aristote?

Vers le temps du brave Occam et de l'intrépide Scot, il s'éleva une querelle bien plus sérieuse, dans laquelle les révérends pères cordeliers entraînèrent tout le monde chrétien : c'était pour savoir si leur potage leur appartenait en propre, ou s'ils n'en étaient que simples usufruitiers. La forme du capuchon et la largeur de la manche furent encore les sujets de cette guerre sacrée[1]. Le pape Jean XXII, qui voulut s'en mêler, trouva à qui parler. Les cordèliers quittèrent

[1] Voyez tome XXIII, page 307. B.

son parti pour celui de Louis de Bavière, qui alors tira son épée.

Il y eut d'ailleurs trois ou quatre cordeliers de brûlés comme hérétiques. Cela est un peu fort; mais après tout, cette affaire n'ayant pas ébranlé de trônes et ruiné des provinces, on peut la mettre au rang des sottises paisibles.

Il y en a toujours eu de cette espèce. La plupart sont tombées dans le plus profond oubli; et de quatre ou cinq cents sectes qui ont paru, il ne reste dans la mémoire des hommes que celles qui ont produit ou d'extrêmes désordres ou d'extrêmes ridicules, deux choses qu'on retient assez volontiers. Qui sait aujourd'hui s'il y a eu des orebites, des osmites, des insdorfiens? qui connaît les oints et les pâtissiers, les cornaciens, les iscariotistes?

Un jour, en dînant chez une dame hollandaise, je fus charitablement averti par un des convives de prendre bien garde à moi, et de ne me pas aviser de louer Voëtius. Je n'ai nulle envie, lui dis-je, de dire ni bien ni mal de votre Voëtius; mais pourquoi me donnez-vous cet avis? C'est que madame est cocceïenne, me dit mon voisin. Hélas! très volontiers, lui dis-je. Il m'ajouta qu'il y avait encore quatre cocceïennes en Hollande, et que c'était grand dommage que l'espèce pérît. Un temps viendra où les jansénistes, qui ont fait tant de bruit parmi nous, et qui sont ignorés partout ailleurs, auront le sort des cocceïens. Un vieux docteur me disait: Monsieur, dans ma jeunesse je me suis escrimé pour le *mandata impossibilia volentibus et conantibus*. J'ai écrit contre le

Formulaire et contre le pape, et je me suis cru confesseur. J'ai été mis en prison, et je me suis cru martyr. Actuellement je ne me mêle plus de rien, et je me crois raisonnable. — Quelles sont vos occupations? lui dis-je. — Monsieur, me répondit-il, j'aime beaucoup l'argent. C'est ainsi que presque tous les hommes dans leur vieillesse se moquent intérieurement des sottises qu'ils ont avidement embrassées dans leur jeunesse. Les sectes vieillissent comme les hommes. Celles qui n'ont pas été soutenues par de grands princes, qui n'ont point causé de grands maux, vieillissent plus tôt que les autres. Ce sont des maladies épidémiques qui passent comme la suette et la coqueluche.

Il n'est plus question des pieuses rêveries de madame Guion. Ce n'est plus le livre inintelligible des *Maximes des Saints* qu'on lit, c'est le *Télémaque*. On ne se souvient plus de ce que l'éloquent Bossuet écrivit contre le tendre, l'élégant, l'aimable Fénélon; on donne la préférence à ses *Oraisons funèbres*. Dans toute la dispute sur ce qu'on appelait le *quiétisme*, il n'y a eu de bon que l'ancien conte réchauffé de la bonne femme qui apportait un réchaud pour brûler le paradis, et une cruche d'eau pour éteindre le feu de l'enfer, afin qu'on ne servît plus Dieu par espérance ni par crainte. Je remarquerai seulement une singularité de ce procès, laquelle ne vaut pas le conte de la bonne femme; c'est que les jésuites, qui étaient tant accusés en France par les jansénistes d'avoir été fondés par saint Ignace exprès pour détruire l'amour de Dieu, sollicitèrent vivement à Rome en faveur de

l'amour pur de M. de Cambrai. Il leur arriva la même chose qu'à M. de Langeais, qui était poursuivi par sa femme au parlement de Paris pour cause d'impuissance, et par une fille au parlement de Rennes pour lui avoir fait un enfant. Il fallait qu'il gagnât l'une des deux affaires : il les perdit toutes deux [1]. L'amour pur, pour lequel les jésuites s'étaient donné tant de mouvement, fut condamné à Rome; et ils passèrent toujours à Paris pour ne vouloir pas qu'on aimât Dieu. Cette opinion était tellement enracinée dans les esprits, que lorsqu'on s'avisa de vendre dans Paris, il y a quelques années, une taille-douce représentant notre Seigneur Jésus-Christ habillé en jésuite, un plaisant (c'était apparemment le *loustig* du parti janséniste) mit ces vers au bas de l'estampe :

Admirez l'artifice extrême
De ces pères ingénieux :
Ils vous ont habillé comme eux,
Mon Dieu, de peur qu'on ne vous aime.

A Rome, où l'on n'essuie jamais de pareilles disputes, et où l'on juge celles qui s'élèvent ailleurs, on était fort ennuyé des querelles sur l'amour pur. Le cardinal Carpègne, qui était rapporteur de l'affaire de l'archevêque de Cambrai, était malade, et souffrait beaucoup dans une partie qui n'est pas plus épargnée chez les cardinaux que chez les autres hommes; son chirurgien lui enfonçait de petites tentes de linon, qu'on appelait du *cambrai* en Italie, comme

[1] Le procès de Langeais est de 1659 : les détails donnés ici par Voltaire sont différents de ceux qu'il donne ailleurs : voyez l'article Impuissance du *Dictionnaire philosophique*, tome XXX, page 349. B.

dans beaucoup d'autres pays. Le cardinal criait. C'est pourtant du plus fin cambrai, disait le chirurgien. Quoi ! du cambrai encore là ? disait le cardinal : n'était-ce pas assez d'en avoir la tête fatiguée? Heureuses les disputes qui se terminent ainsi ! heureux les hommes, si tous les disputeurs de ce monde, si les hérésiarques s'étaient soumis avec autant de modération, avec une douceur aussi magnanime, que le grand archevêque de Cambrai qui n'avait nulle envie d'être hérésiarque ! Je ne sais pas s'il avait raison de vouloir qu'on aimât Dieu pour lui-même : mais M. de Fénélon méritait d'être aimé ainsi.

Dans les disputes purement littéraires il y a eu souvent autant d'acharnement, autant d'esprit de parti que dans des querelles plus intéressantes. On renouvellerait, si on pouvait, les factions du cirque qui agitèrent l'empire romain. Deux actrices rivales sont capables de diviser une ville. Les hommes ont tous un secret penchant pour la faction. Si on ne peut cabaler, se poursuivre, se nuire pour des couronnes, des tiares, des mitres, nous nous acharnerons les uns contre les autres pour un danseur, pour un musicien. Rameau a eu un violent parti contre lui, qui aurait voulu l'exterminer, et il n'en savait rien. J'ai eu un parti plus violent contre moi-même, et je le savais bien.

HARANGUE

PRONONCÉE

LE JOUR DE LA CLOTURE DU THÉATRE[1].

MESSIEURS,

Vous savez combien il est difficile de représenter dignement nos personnages; mais oser parler devant vous en notre nom même, dépouillés des ornements[2] et de l'illusion qui nous soutiennent, c'est une hardiesse, je ne le sens que trop ici, qui a besoin de toute votre indulgence.

Jamais le public n'a été si éclairé en tout genre; jamais les arts n'eurent besoin de plus d'efforts, et peut-être seraient-ils découragés, si vous aviez une sévérité proportionnée à vos lumières; mais vous apportez ici cette vraie justice qui penche toujours plu-

[1] Cette harangue, pour la clôture du théâtre, en 1730, fut prononcée le 24 mars, et, suivant l'usage, par le dernier comédien reçu dans la compagnie. C'était Ch.-Fr.-N. Racot de Grandval, reçu à demi-part le 31 décembre 1729, mort le 25 septembre 1784. Cette pièce, admise dans la *Collection des OEuvres de Voltaire*, Amsterdam, 1764, tome Ier, deuxième partie, page 698, avait été imprimée, avec le nom de Voltaire, dès 1730, dans le volume intitulé : *Lettre à mylord ***, sur Baron et la demoiselle Lecouvreur, etc., par George Wink* (l'abbé d'Allainval). Paris, Heuqueville, 1730, in-12. L'édition de 1764 des *OEuvres de Voltaire* était, jusqu'à ce jour, la seule, à ma connaissance, qui contint cette harangue. B.

[2] L'acteur qui débite cette harangue est en habit de ville. (Note de l'éditeur de 1730.)

tôt vers la bonté que vers la rigueur. Plus vous connaissez l'art, plus vous en sentez les difficultés. Le spectateur ordinaire exigerait qu'on lui plût toujours; semblable à l'homme sans expérience qui attend des plaisirs dans toutes les circonstances de la vie. Le juge éclairé daigne se contenter qu'on le satisfasse quelquefois.

Vous démêlez et vous applaudissez une beauté au milieu même des défauts qui vous choquent; telle est surtout votre équité qu'il n'y a point de cabale qui puisse soutenir ce que vous condamnez, ni faire tomber ce que vous approuvez.

Que ne puis-je, messieurs, étudier avec fruit votre goût sage et épuré qui a banni l'enflure de l'art de réciter comme de celui d'écrire! Vous voulez qu'on vous peigne partout la nature, mais la nature noble et embellie par l'art, telle que vous la représentait cet excellent acteur [1] qui vous plaisait encore au bout d'une si longue carrière.

Ici, messieurs, je sens que vos regrets redemandent cette actrice inimitable, qui avait presque inventé l'art de parler au cœur, et de mettre du sentiment et de la vérité où l'on ne mettait guère auparavant que de la pompe et de la déclamation.

Mademoiselle Lecouvreur [2], souffrez-nous la con-

[1] Baron (Michel Boyron dit), né en 1653, retiré du théâtre en 1691, y remonta en 1720, joua pour la dernière fois le 3 septembre 1729, et mourut le 22 décembre de la même année. B.

[2] Adrienne Lecouvreur, née à Fismes en 1690, débuta au Théâtre-Français le 14 mai 1717, par le rôle de *Monime*, et mourut le 20 mars 1730. Languet, curé de Saint-Sulpice, lui refusa la sépulture ecclésiastique; elle fut enterrée au coin de la rue de Bourgogne, à l'endroit où est la maison qui

solation de la nommer, fesait sentir dans ses personnages toute la délicatesse, toute l'ame, toutes les bienséances que vous desiriez. Elle était digne de parler devant vous, messieurs.

Parmi ceux qui daignent ici m'entendre, plusieurs l'honoraient de leur amitié. Ils savent qu'elle fesait l'ornement de la société comme celui du théâtre; et ceux qui n'ont connu en elle que l'actrice, peuvent bien juger par le degré de perfection où elle était parvenue que non seulement elle avait beaucoup d'esprit, mais encore l'art de rendre l'esprit aimable.

Vous êtes trop justes, messieurs, pour ne pas regarder ce tribut de louanges comme un devoir; j'ose même dire qu'en la regrettant je ne suis que votre interprète.

porte aujourd'hui (1829) le n° 109, dans la rue de Grenelle. Voltaire a fait un petit poëme intitulé: *La mort de mademoiselle Lecouvreur* (voyez tome XII). Il parle assez souvent de cette actrice: voyez entre autres dans les *Mélanges*, année 1761, la *Conversation de M. l'Intendant des menus, etc.* B.

AUX AUTEURS

DE LA *BIBLIOTHÈQUE RAISONNÉE*,

SUR

L'INCENDIE D'ALTENA[1].

1732.

L'extrême difficulté que nous avons en France de faire venir les livres de Hollande, est cause que je n'ai vu que tard le neuvième tome de la *Bibliothèque raisonnée ;* et je dirai en passant que si le reste de ce journal répond à ce que j'en ai parcouru, les gens

[1] J'écris *Altena*, conformément à l'orthographe de Voltaire : voyez tome XXXI, page 332.

L'intitulé de ce morceau indique qu'il a dû être adressé *Aux auteurs de la Bibliothèque raisonnée*. Rien, dans le texte, ne prouve qu'il l'ait été. C'est simplement une note où l'auteur rétracte ce qu'il avait dit dans la première édition de l'*Histoire de Charles XII*, livre VII, et promet de se corriger ; ce qu'il a fait (voyez, tome XXIV). Comme j'ai vainement cherché cette lettre dans la *Bibliothèque raisonnée*, il est à croire, comme je l'ai dit, qu'elle n'aura pas été adressée à ses rédacteurs, à moins que la voyant arriver tardivement (comme on peut le présumer, d'après son début), ils aient jugé inutile de rappeler ce qui était déjà oublié.

Les deux passages, sujet de la réclamation dont parle Voltaire, et à laquelle il répond, sont conservés en variantes dans le tome XXIV, livre VII.

La plus ancienne ou première édition que je connaisse de l'écrit *Aux auteurs de la Bibliothèque raisonnée*, est de 1734, et est imprimée à la suite des vingt-quatre *Lettres écrites de Londres, sur les Anglais*, par M. D. V., Basle (Londres), 1734, in-8°. Elle forme la vingt-sixième lettre dans l'édition des *Lettres philosophiques*, Rouen, Jore, 1734, in-12 de cent quatre-vingt-dix pages. B.

de lettres sont à plaindre en France de ne pas le connaître.

A la page 449 de ce neuvième tome, seconde partie, j'ai trouvé une lettre contre moi, par laquelle on me reproche d'avoir calomnié la ville de Hambourg dans l'*Histoire de Charles XII.*

Depuis quelques jours, un Hambourgeois, homme de lettres et de mérite, nommé M. Richey, m'ayant fait l'honneur de me venir voir, m'a renouvelé ces plaintes au nom de ses compatriotes.

Voici le fait, et voici ce que je suis obligé de déclarer.

Dans le fort de cette guerre malheureuse qui a ravagé le Nord, les comtes de Steinbock et de Volling, généraux du roi de Suède, prirent en 1713, dans la ville de Hambourg même, la résolution de brûler Altena, ville commerçante, appartenante aux Danois, et qui commençait à faire quelque ombrage au commerce de Hambourg.

Cette résolution fut exécutée sans miséricorde la nuit du 9 janvier. Ces généraux couchèrent à Hambourg cette nuit-là même; ils y couchèrent le 10, le 11, le 12, et le 13, et datèrent de Hambourg les lettres qu'ils écrivirent pour tâcher de justifier cette barbarie.

Il est encore certain, et les Hambourgeois n'en disconviennent pas, qu'on refusa l'entrée de Hambourg à plusieurs Altenais, à des vieillards, à des femmes grosses, qui y vinrent demander un refuge; et que quelques uns de ces misérables expirèrent sous les murs de cette ville, au milieu de la neige et de la glace,

consumés de froid et de misère, tandis que leur patrie était en cendres [a].

J'ai été obligé de rapporter ces faits dans l'*Histoire de Charles XII*. Un de ceux qui m'ont communiqué des mémoires, me marque très positivement, dans une de ses lettres, que les Hambourgeois avaient donné de l'argent au comte de Steinbock, pour l'engager à exterminer Altena, comme la rivale de leur commerce. Je n'ai point adopté une accusation si grave : quelque raison que j'aie d'être convaincu de la méchanceté des hommes, je n'ai jamais cru le crime si aisément; j'ai combattu éfficacement plus d'une calomnie; et je suis le seul qui ait osé justifier la mémoire du comte Piper par des raisons, lorsque toute l'Europe le calomniait par des conjectures.

Au lieu donc de suivre le mémoire qu'on m'avait envoyé, je me suis contenté de rapporter *qu'on disait* que les Hambourgeois avaient donné secrètement de l'argent au comte de Steinbock.

Ce bruit a été universel et fondé sur des apparences: un historien peut rapporter les bruits aussi bien que les faits; et quand il ne donne une rumeur publique, une opinion, que pour une opinion, et non pour une vérité, il n'en est ni responsable ni répréhensible.

Mais lorsqu'il apprend que cette opinion populaire est fausse et calomnieuse, alors son devoir est de le déclarer, et de remercier publiquement ceux qui l'ont instruit.

C'est le cas où je me trouve. M. Richey m'a démontré l'innocence de ses compatriotes. La *Bibliothèque*

[a] Voyez page 278.

raisonnée a aussi très solidement repoussé l'accusation intentée contre la ville de Hambourg. L'auteur de la lettre contre moi est seulement répréhensible, en ce qu'il m'attribue d'avoir dit positivement que la ville de Hambourg était coupable; il devait distinguer entre l'opinion d'une partie du Nord, que j'ai rapportée comme un bruit vague, et l'affirmation qu'il m'impute. Si j'avais dit en effet : « La ville de Hambourg a « acheté la ruine de la ville d'Altena », je lui en demanderais pardon très humblement, persuadé qu'il n'y a de honte qu'à ne se point rétracter quand on a tort. Mais j'ai dit la vérité en rapportant un bruit qui a couru; et je dis la vérité en disant qu'ayant examiné ce bruit, je l'ai trouvé plein de fausseté.

Je dois encore déclarer qu'il régnait des maladies contagieuses à Altena, dans le temps de l'incendie; et que si les Hambourgeois n'avaient point de lazarets (comme on me l'a assuré), point d'endroit où l'on pût mettre à couvert et séparément les vieillards et les femmes qui périrent à leur vue, ils sont très excusables de ne les avoir pas recueillis; car la conservation de sa propre ville doit être préférée au salut des étrangers.

J'aurai très grand soin que l'on corrige cet endroit de l'*Histoire de Charles XII*, dans la nouvelle édition commencée à Amsterdam, et qu'on le réduise à l'exacte vérité dont je fais profession, et que je préfère à tout.

J'apprends aussi que l'on a inséré dans des papiers hebdomadaires des lettres aussi outrageantes que mal écrites du poëte Rousseau au sujet de la tragédie

de *Zaïre*. Cet auteur de plusieurs pièces de théâtre, toutes sifflées, fait le procès à une pièce qui a été reçue du public avec assez d'indulgence; et cet auteur de tant d'ouvrages impies me reproche publiquement d'avoir peu respecté la religion dans une tragédie représentée avec l'approbation des plus vertueux magistrats, lue par monseigneur le cardinal de Fleury, et qu'on représente déjà dans quelques maisons religieuses. On me fera bien l'honneur de croire que je ne m'avilirai pas à répondre à cet écrivain.

FIN DE LA LETTRE SUR L'INCENDIE D'ALTENA.

LETTRES

PHILOSOPHIQUES.

PRÉFACE

DU NOUVEL ÉDITEUR

POUR LES *LETTRES PHILOSOPHIQUES.*

Les *Lettres sur les Anglais*, plus connues sous le nom de *Lettres philosophiques*, furent l'un des fruits du voyage de Voltaire en Angleterre en 1726 [1], mais ne furent imprimées que plusieurs années après.

J'en ai vu des exemplaires en français de plusieurs éditions différentes, portant la date de 1734 [2]. Je n'en ai jamais rencontré d'une date antérieure. Il est constant cependant qu'en 1733 ces lettres avaient été imprimées en Angleterre et en anglais par les soins de Thie-

[1] Voyez ma note, page 22; une note de Voltaire lui-même donne à la vingt-deuxième lettre la date de 1726; et aux onzième et vingtième, la date de 1727. B.

[2] *Lettres philosophiques, par M. de V....*, à Amsterdam, chez E. Lucas, au Livre d'or, 1734, in-12 de 387 pages, plus les titre et table en fesant 4: — *Lettres philosophiques, par M. de V......*, à Amsterdam, chez E. Lucas, au Livre d'or, 1734, in-8° de 124 pages, plus 57 pages.—*Lettres philosophiques, par M. de V......*, à Amsterdam, chez E. Lucas, au Livre d'or, 1734, in-12 de 354 pages, plus le titre et la table en 4 pages. — *Lettres écrites de Londres sur les Anglais et autres sujets, par M. de V****, à Bâle (Londres), 1734, in-8° de *viij*, et 228 pages, plus une table des principales matières en 20 pages: — *Lettres philosophiques, par M. de V......*, à Rouen, chez Jorre, libraire, 1734, in-12 de 190 pages: s'il faut en croire Jorre, cette édition se vendait chez Ledet, qu'il qualifie *Imprimeur du sieur de Voltaire à Amsterdam.* On aura remarqué que le nom de Jore est imprimé fautivement sur cette édition.

riot [3]. « Pendant le temps que j'étais en Angleterre, dit « C. E. Jordan, les *Lettres* de M. de Voltaire, *sur les* « *Anglais*, parurent en anglais » [4]. Voltaire possédait un exemplaire d'une édition anglaise [5]; mais ce qui me paraît aussi certain, c'est que, dès 1731, ces lettres avaient été imprimées à Rouen, chez Claude-François Jore; c'est ce que dit formellement ce libraire dans le *Mémoire* qu'il eut, en 1736, la faiblesse de signer, et qu'il appela depuis, lui-même, *factum* odieux [6]; ce qui n'empêcha pas les éditeurs du *Voltariana* [7] de le comprendre dans leur infame collection.

Des cinq éditions datées de 1734, que j'ai vues, quatre ne contiennent que vingt-cinq Lettres. Je serais tenté de croire que l'édition in-12 en 387 pages est la première qui

3 Lettre de Voltaire, du 1er mai 1733.

4 *Histoire d'un Voyage littéraire fait, en MDCCXXXIII, en France, en Angleterre et en Hollande*, page 186.

5 Lettre à M. de Sade, du 3 novembre 1733. L'abbé Prévost, qui parle longuement de ces lettres dans le *Pour et le Contre*, tome Ier, pages 241, 273, 297, d'après une traduction anglaise qu'il attribue à M. Lockmann, en cite le titre : *Letters concerning the english nation, by M. de Voltaire*, in-8°. L'abbé Prévost, qui avait eu une copie des lettres en français, reproche quelques erreurs au traducteur, et dit qu'on trouve à la fin du volume une vingt-cinquième lettre (celle sur l'Incendie d'Altena) qui n'a point de liaison avec l'ouvrage. Cette édition anglaise serait donc autre que celle que donna Thieriot, sans doute sur ou d'après les originaux qui avaient été écrits en anglais par l'auteur, et doit être celle qui porte l'adresse de Davis et Lyon, 1733, in-8° de 153 pages, plus les titre, préface, table des lettres, et table des matières; elle a été réimprimée en 1778, in-12. Cette dernière édition ne contient toutefois que les vingt-quatre lettres sur les Anglais.

6 Voyez, tome Ier de la présente édition, la lettre de Jore, du 20 décembre 1738, parmi les pièces justificatives, à la suite de la *Vie de Voltaire*.

7 *Voltariana, ou Éloges amphigouriques de F. Marie Arrouet*, 1748, in-8° : je crois, avec M. Leschevin, que les éditeurs de cette turpitude littéraire pourraient fort bien être Travenol fils et Mannory. Saint-Hyacinthe, à qui on l'a souvent attribuée, était mort en Hollande deux ans avant la publication qu'on en fit.

ait été, non publiée, mais imprimée. D'abord c'est celle qui a le plus grand nombre de pages; et l'on apporte en général un peu d'économie dans les réimpressions ou contrefaçons. En second lieu, quoique la pagination soit une pour tout le volume, j'ai remarqué qu'au bas de la vingt-quatrième lettre on lit le mot FIN, et que la vingt-cinquième est imprimée avec des caractères plus gros. L'édition in-8° présente une autre particularité; c'est qu'après les 124 premières pages qui contiennent les vingt-quatre Lettres, on trouve la vingt-cinquième avec une pagination particulière de 1 à 57. L'édition in-12 de 354 pages contient vingt-cinq Lettres. Dans ces trois éditions les vingt-quatre premières Lettres roulent sur les Anglais; la vingt-cinquième est consacrée à l'examen de quelques pensées de Pascal. L'édition de Bâle (Londres), in-8°, renferme aussi vingt-cinq Lettres, dont les vingt-quatre sur les Anglais, et une sur l'Incendie d'Altena, qui est relative à un passage de l'*Histoire de Charles XII*. (Voyez cette Lettre, page 97.) Enfin dans l'édition in-12 de 190 pages, à la suite des vingt-quatre premières, on retrouve et celle sur les *Pensées de Pascal*, et celle sur l'*Incendie d'Altena*. Cette réunion n'indique-t-elle pas clairement qu'elle est postérieure aux autres?

Je passe sous silence les éditions de 1735 et des années suivantes, qui ne présentent rien de remarquable. Mais je dois encore parler d'un volume in-12, intitulé: *Lettres de M. de V*** avec plusieurs pièces de différents auteurs*, à La Haye, Poppy, 1738, in-12, en tête duquel on trouve une pièce ayant pour titre: *XXVIe Lettre sur l'ame* [8]: ce qui rigoureusement porte à vingt-

[8] Il n'est pas inutile de dire que cette même lettre a été reproduite dans un recueil de pièces (la plupart obscènes): *Lettre philosophique, par M. de*

sept le nombre des lettres appelées philosophiques. Cette XXVI[e] Lettre, détachée du volume (mais non réimprimée), se trouve quelquefois ajoutée à des exemplaires de 1734 des *Lettres philosophiques*.

La date de 1731, assignée par Jore pour époque de leur première impression, coïncide avec ce que Voltaire écrivait à Cideville le premier juin 1734. Voltaire se sert des mots, *il y a quelques années*, à propos de l'époque de cette édition de Jore.

Mais s'il est impossible de donner incontestablement la date précise de la première impression, il est, de l'aveu de l'auteur et du libraire, hors de doute qu'elle ait été faite en 1730 ou 1731. Cette impression achevée, Voltaire crut prudent d'en différer au moins l'émission. Il en avait reçu seulement deux exemplaires de Jore, qui cacha soigneusement tout le reste.

Néanmoins, lorsqu'en 1734 on vit circuler une édition française des *Lettres philosophiques*, les soupçons tombèrent sur ce libraire qui avait donné, en 1731, deux éditions de l'*Histoire de Charles XII*, et dont ainsi les relations avec Voltaire étaient connues. Jore fut donc arrêté et mis à la Bastille : il en sortit au bout de quatorze jours, lorsqu'on eut reconnu qu'il n'avait point dans son imprimerie des caractères pareils à ceux qu'on avait employés pour l'édition saisie des *Lettres philosophiques*. Malheureusement pour lui la police découvrit, les 9 juin et 7 juillet, un magasin de livres *contraires à l'Église et à l'État*, appartenant à Jore; et vers le même temps une édition des *Lettres philosophiques*, faite clandestinement par Réné Josse, libraire à Paris, et Coubray, papetier, probablement de complicité avec

*V***, avec plusieurs pièces galantes et nouvelles de différents auteurs*, 1756, petit in-8°; 1774, in-8°, etc.

Jore. Un arrêt du conseil, du 23 octobre 1734, destitue *Jore fils, reçu imprimeur en survivance de son père, Réné Josse, libraire à Paris, et Duval, dit le Grenadier, imprimeur à Bayeux.*

Dès le 10 juin de la même année, le parlement avait aussi rendu un arrêt qui ordonnait que les *Lettres philosophiques* seraient lacérées et brûlées par l'exécuteur de la haute justice [9]. Le jugement avait été exécuté le même jour à onze heures du matin.

[9] Arrêt de la cour du parlement, qui ordonne qu'un livre intitulé : *Lettres philosophiques, par M. de V......, à Amsterdam, chez E. Lucas, au Livre d'or, MDCCXXXIV,* contenant vingt-cinq lettres sur différents sujets, sera lacéré et brûlé par l'exécuteur de la haute justice :

Extraits des registres du parlement.

Ce jour, les gens du roi sont entrés, et, maître Pierre Gilbert de Voisins, avocat dudit seigneur roi, portant la parole, ont dit :

Que le livre qu'ils apportent à la cour leur a paru exiger l'animadversion publique, qu'il ne se répand que trop, et qu'on sait assez combien il est propre à inspirer le libertinage le plus dangereux pour la religion et pour l'ordre de la société civile ; que c'est ce qui les a portés à prendre les conclusions sur lesquelles ils attendent qu'il plaise à la cour faire droit.

Eux retirés,

Vu le livre intitulé : *Lettres philosophiques, par M. de V......, à Amsterdam, chez E. Lucas, au Livre d'or, MDCCXXXIV,* contenant vingt-cinq lettres sur différents sujets, ensemble les conclusions par écrit du procureur général du roi, la matière sur ce mise en délibération :

La cour a arrêté et ordonné que ledit livre sera lacéré et brûlé dans la cour du Palais, au pied du grand escalier d'icelui, par l'exécuteur de la haute justice, comme scandaleux, contraire à la religion, aux bonnes mœurs et au respect dû aux puissances ; fait très expresses inhibitions et défenses à tous libraires, imprimeurs, colporteurs, et à tous autres, de l'imprimer, vendre, débiter, ou autrement distribuer, en quelque manière que ce puisse être, sous peine de punition corporelle : enjoint à tous ceux qui en auraient des exemplaires, de les remettre incessamment au greffe civil de la cour, pour y être supprimés ; permet au procureur général du roi de faire informer contre ceux qui ont composé, imprimé, vendu, débité ou distribué ledit livre,

L'autorité ne savait sans doute pas, alors, que condamner un livre c'est lui donner de la célébrité, et conséquemment exciter à le lire. On vit les *Lettres philosophiques* renaître de leurs cendres, et se répandre partout.

L'édition saisie et condamnée se composait de vingt-cinq Lettres, et portait l'adresse de E. Lucas. Il est donc à croire que c'était une des trois éditions que j'ai signalées, portant ce nom, et même probablement celle en 354 pages, la seule qui contienne les vingt-cinq Lettres imprimées uniformément. Les deux autres ont dû être imprimées antérieurement, et n'ont été qu'après coup enrichies de la vingt-cinquième Lettre; ce qui est évident, puisque dans l'une cette vingt-cinquième Lettre a une pagination séparée, et que dans l'autre elle est, ainsi que je l'ai dit, imprimée avec des caractères différents.

Mais l'une de ces éditions ne serait-elle pas celle que Jore avait faite en 1731 ? je ne serais pas éloigné de le

par-devant M. Louis de Vienne, conseiller, pour les témoins qui seraient dans cette ville, et par-devant les lieutenants criminels des bailliages et sénéchaussées, et autres juges des cas royaux, à la poursuite des substituts du procureur général du roi esdits siéges, pour les témoins qui se trouveraient esdits lieux : permet à cet effet au procureur général du roi être par lui pris telles conclusions, et par la cour ordonné ce qu'il appartiendra. Ordonne que copies collationnées du présent arrêt seront envoyées aux bailliages et sénéchaussées du ressort, pour y être lu, publié et registré; enjoint aux substituts du procureur général du roi d'y tenir la main, et d'en certifier la cour dans le mois. Fait en parlement, le 10 juin 1734.

Signé Dufranc.

Et ledit jour, 10 juin 1734, onze heures du matin, à la levée de la cour, en exécution du susdit arrêt, le livre, y mentionné, a été lacéré et jeté au feu par l'exécuteur de la haute justice, en présence de nous Marie-Dagobert Ysabeau, l'un des trois premiers et principaux commis pour la grand'chambre, assisté de deux huissiers de ladite cour. *Signé* Ysabeau.

penser : d'autant plus que ce ne serait qu'en 1733 [10] que Voltaire aurait envoyé à Jore cette vingt-cinquième Lettre sur les Pensées de Pascal ; et la différence des caractères employés pour l'imprimer fait conjecturer qu'il s'était écoulé quelque temps depuis l'impression des vingt-quatre premières. Une autre observation à ce sujet, c'est que Voltaire, qui avait reçu deux exemplaires de l'édition faite par Jore, se plaint de fautes considérables [11] ; et l'édition en 387 pages en contient en effet beaucoup, surtout quant à la ponctuation : on ne les eût pas faites si l'on eût imprimé d'après l'édition présumée condamnée, où on ne les trouve point. Je ne donne au reste tout ceci que pous de simples observations. Je ne me permets pas de prononcer : je laisse ce soin à plus heureux, plus hardi ou plus habile que moi.

Des vingt-sept Lettres qui figurent sous le nom de *Lettres philosophiques*, vingt-quatre seulement ont du rapport entre elles, puisqu'elles concernent l'Angleterre. Les trois autres (1° sur les Pensées de Pascal, 2° sur l'Ame, 3° sur l'Incendie d'Altena) leur sont étrangères. En rétablissant en corps d'ouvrage les *Lettres philosophiques*, j'ai donc cru ne devoir réunir que les vingt-quatre premières Lettres.

C'est en effet dans ces vingt-quatre Lettres que Voltaire fait consister son ouvrage. En envoyant la vingt-quatrième à Thieriot, il lui écrivait le 1er mai 1733 : « *Je « vous envoie la Lettre sur les académies*, QUI EST LA DERNIÈRE. » Dans sa lettre à Maupertuis [12], il dit n'avoir pas laissé admettre dans l'édition de Londres la Lettre sur les Pensées de Pascal (qui est la vingt-cinquième).

En voilà sans doute plus qu'il n'en faut pour me jus-

[10] Lettre à Cideville, du 1er juillet 1733. — [11] Au même, 1er juin 1734.— [12] 29 avril 1734.

tifier de n'admettre en corps d'ouvrage que les *Lettres sur les Anglais*.

Ce titre de *Lettres sur les Anglais*, quoique le titre propre, n'a pas toujours été employé. Voltaire se sert le plus souvent de la dénomination de *Lettres anglaises*. Quelquefois il les appelle *Lettres philosophiques*[13]. Cependant je retrouve ce titre de *Lettres sur les Anglais* dans une édition faite à Amsterdam en 1739, et qui fait partie des *Œuvres de M. de Voltaire*, 1739, 3 vol. petit in-8°. Je ne sais s'il existe d'autres éditions où ces lettres soient en corps d'ouvrage; mais en remontant même très loin, tous les éditeurs qui m'ont précédé[14] ont disséminé ces Lettres dans les diverses divisions ou sections des *Œuvres de Voltaire*[15] : si je fais autrement qu'eux, je puis me justifier sans les accuser.

[13] Lettre à Formont, avril 1734 ; à Cideville, 22 juin 1734; à La Condamine, 22 juin 1734.

[14] C'est en 1818 que je m'exprimais ainsi. Toutes les éditions de Voltaire, données depuis, contiennent les *Lettres philosophiques* en corps d'ouvrage.

[15] Je pense que ce fut en 1739 que l'auteur se décida à disperser ou déguiser les *Lettres philosophiques*. J'ai sous les yeux les *Œuvres de M. de Voltaire, nouvelle édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, avec des figures en taille douce*, à Amsterdam, chez Étienne Ledet et compagnie, 1738-39, quatre volumes in-8°. Le quatrième porte seul la date de 1739, et l'on trouve, à la fin, des *Mélanges de littérature et de philosophie*, composés de vingt-sept articles ou chapitres.

Le premier forme, depuis les éditions de Kehl, la troisième section de l'article Gloire du *Dictionnaire philosophique:* voyez tome XXX.

Le second se trouve aussi dans le *Dictionnaire philosophique*, partie au mot Caton, partie au mot Suicide : voyez tomes XXVII et XXXII.

Les chapitres III à XVIII sont, à peu de chose près, les seize premières *Lettres philosophiques*.

La dix-septième lettre, avec des additions, forme les chap. XIX et XX.

Les chapitres XXI à XXV se composent des dix-huitième et vingt-deuxième *Lettres philosophiques*.

Le chapitre XXVI est la vingt-quatrième des *Lettres*.

Le chapitre XXVII est intitulé : *Sur les Pensées de Pascal*.

Quoique dans la préface de cette édition des *Œuvres de M. de Voltaire*

On a vu que les *Lettres philosophiques* avaient attiré l'animadversion des inquisiteurs de la pensée, et qu'elles avaient été honorées d'un arrêt qui les condamnait à être brûlées. Dès lors, quoique les éditions de Voltaire se fissent à l'étranger, pour ne pas éveiller l'autorité, il fallait bien ne pas employer un titre proscrit par elle; il était sage de déguiser cet ouvrage en l'entremêlant avec d'autres morceaux du même auteur. Tout éditeur qui aurait osé admettre dans sa collection, et sous leur titre, les *Lettres philosophiques*, eût vu interdire à son édition l'entrée de France, et, au besoin, exécuter l'arrêt du 10 juin 1734.

(1738-39), il soit dit: « On donne cette nouvelle édition, à laquelle l'auteur « n'a eu d'autre part et d'autre intérêt que celui d'avoir beaucoup corrigé la « *Henriade*, etc., » il est permis de croire que c'est Voltaire qui l'a dirigée, autant qu'on peut diriger une édition quand on n'est pas dans la ville même où elle se fait. Cette préface est de l'abbé de Linant, à qui Voltaire portait tant d'intérêt, et à qui peut-être il en abandonna le produit. Voltaire du moins a concouru ou consenti à cette édition : le 6 juillet 1739, il écrivait à Helvétius: « Je comptais vous envoyer de Bruxelles une nouvelle édition de « Hollande, etc. » Dans sa lettre à D'Argenson, du 21 mai 1740, à propos de ces quatre volumes imprimés à Amsterdam, et des fautes des éditeurs, il dit: « J'ai corrigé tout ce que j'ai pu, et il s'en faut de beaucoup que j'en aie cor- « rigé assez. » En effet, il y a encore beaucoup de fautes dans cette édition. Voltaire, par sa lettre à M. de La Roque (mars 1742), en signala une singulière dans une phrase relative à Charles Ier. Une faute dont Voltaire ne parle pas, que je sache, et qui mérite d'être remarquée, c'est d'avoir donné au *Mondain* le titre de *Défense du Mondain;* et à la *Défense du Mondain*, le titre du *Mondain*.

Les libraires qui donnèrent les *OEuvres de M. de Voltaire, nouvelle édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, avec des figures en taille-douce*, Amsterdam, aux dépens de la compagnie, 1740, quatre volumes in-12, copièrent servilement, sans y rien ajouter, l'édition de 1738-39. Leur contrefaçon (je peux l'appeler ainsi) contient les mêmes fautes et les mêmes dispositions des matières. L'édition des *OEuvres de Voltaire*, 1742, cinq volumes in-12, présente des augmentations en plusieurs parties; mais c'est dans les *Mélanges* que sont toujours fondues les *Lettres philosophiques:* il en est de même de l'édition de 1751, 11 volumes petit in-12, etc., etc.

Si Palissot, homme de goût et d'esprit, et pourtant mauvais éditeur de Voltaire, eût fait ces réflexions, il n'aurait pas accablé de reproches les éditeurs de Kehl : reproches injustes, puisque leur position était celle de leurs prédécesseurs, et qu'ils n'étaient pas les premiers qui eussent dispersé ces Lettres; reproches ridicules dans la bouche de Palissot, qui, en se vantant de les rétablir telles que l'auteur les *avait composées*, *dans toute la force de son génie*, et *dans l'ordre qu'il leur avait donné*[16], n'a fait que copier des éditions qui avaient précédé celle de Kehl, et a donné ainsi, sous le titre de *Lettres philosophiques*, beaucoup de morceaux hétérogènes[17].

Il n'est plus nécessaire aujourd'hui de motiver longuement le rétablissement des *Lettres philosophiques* en corps d'ouvrage. Il n'est pas un lecteur de la correspondance de Voltaire qui ne soit bien aise de voir en quoi consistaient ces *Lettres anglaises*, dont Voltaire parle si souvent, dont il est question dans presque tous les ouvrages du temps, et qui ont causé tant de chagrin à leur auteur. Ces *Lettres* sont un des ouvrages qui ont eu le plus d'influence sur l'esprit humain dans le dix-huitième siècle. En les trouvant dispersées, il est naturel de croire que Voltaire n'aurait que suivi l'impulsion du siècle; leur réunion prouve qu'il l'a donnée.

Lorsqu'en 1818 je reproduisis, le premier, les *Lettres philosophiques*, je me conformai au texte de l'édition de 1734, et je donnai en variantes les additions ou corrections faites depuis par l'auteur. En donnant aujour-

16 Les mots en italique sont ceux qu'emploie Palissot dans sa préface du tome XXIX de son édition des *Œuvres de Voltaire*.

17 Ainsi, quoique tout au plus vingt-sept pièces aient été, comme on l'a vu, produites sous le titre de *Lettres philosophiques*, Palissot donne sous cette dénomination trente-neuf morceaux.

d'hui dans le texte la dernière version de l'auteur, j'ai mis en variante la première. Ne pas donner de façon ou d'autre le texte de 1734, serait ne faire les choses qu'à demi, puisqu'un des motifs du rétablissement des *Lettres philosophiques* est de mettre le lecteur en état de voir ce qu'elles étaient lors de leur condamnation.

J'ai déjà dit que je ne donnais ici que les vingt-quatre *Lettres sur les Anglais*. J'ai parlé de trois autres. On a vu page 36 les *Remarques sur les Pensées de Pascal*, qui forment la XXVe lettre; et page 97 la *Lettre sur l'Incendie d'Altena*. La *Lettre sur l'Ame*, imprimée en 1738, forme, depuis les éditions de Kehl, une section de l'article AME dans le *Dictionnaire philosophique*. Voyez tome XXVI, page 228-237.

Les *Lettres philosophiques*, condamnées par le parlement de Paris, en 1734, ne l'ont été à Rome que le 4 juillet 1752. Dans une note au bas de la première lettre, j'ai parlé de la *Lettre d'un quaker*, etc. On attribue à l'abbé Molinier les *Lettres servant de réponse aux Lettres philosophiques de M. de V****, in-12 de quatre-vingt-deux pages, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, réimprimées sous le titre de *Réponse aux Lettres de M. de Voltaire*, La Haye, 1735, petit in-8° de soixante-dix-huit pages, plus le titre. On trouve dans la *Bibliothèque française*, tome XXII, page 38, une *Lettre de M. de B*** (Bonneval) sur la critique de Molinier. La *Réponse ou critique des Lettres philosophiques de M. de V**** par le R. P. D. P. B., à Bâle, 1735, in-12 de deux cent cinquante pages, est de Coq de Villerey, aidé de l'abbé Goujet, dit A. A. Barbier. Une note de l'abbé Sépher attribue ce livre à D. Perreau, bénédictin.

D. R. Boullier, ministre protestant, mort en 1759,

fit, en 1735, insérer dans la *Bibliothèque française* des *Réflexions sur quelques principes de la philosophie de M. Locke, à l'occasion des* Lettres philosophiques *de M. de Voltaire*. Ce morceau est devenu la première des trois *Lettres critiques sur les* Lettres philosophiques *de M. de Voltaire*, 1753, in-12, volume dont j'ai déjà eu occasion de parler dans ma note première des *Remarques sur les Pensées de Pascal*, page 37. Les trois lettres de Boullier ont encore été réimprimées dans le volume intitulé : *Guerre littéraire ou Choix de quelques pièces de M. de V***, avec les réponses*, 1759, in-12 de CXL et 183 pages, volume reproduit sans avoir été réimprimé avec un nouveau titre portant seulement : *Choix de quelques pièces polémiques de M. de V********, avec les réponses, 1759.

Une *Lettre sur Locke*, par un avocat nommé Bayle, fut le sujet du *Brevet accordé par Mômus à l'auteur de la Lettre sur Locke*, pièce satirique dont je ne parle ici que parcequ'elle a été omise dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de la calotte*, nouvelle édition, 1752, six parties, petit in-12.

BEUCHOT.

LETTRES PHILOSOPHIQUES.

LETTRE I[1].

Sur les quakers.

J'ai cru que la doctrine et l'histoire d'un peuple aussi extraordinaire que les quakers méritaient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire, j'allai trouver un des plus célèbres quakers d'Angleterre, qui, après avoir été trente ans dans le commerce, avait su mettre des bornes à sa fortune et à ses desirs, et s'était retiré dans une campagne auprès de Londres. J'allai[2] le chercher dans sa retraite; c'était une maison petite, mais bien bâtie et ornée de sa seule propreté[3]. Le quaker[a] était un vieillard frais qui n'a-

[1] Dans les éditions de Kehl et quelques autres, cette lettre et la suivante formaient la première section de l'article QUAKERS du *Dictionnaire philosophique* (voyez tome XXXII, page 49). Ce que Voltaire dit ici des Quakers, donna naissance à la *Lettre d'un quaker à François de Voltaire*, 1733. Barbier, qui attribue cette *Lettre* à Josias Martin, cite une édition de 1748. J'en possède une *nouvelle édition, revue et corrigée*, Londres, 1790, in-8°. B.

[2] 1734. « Je fus le chercher. » B.

[3] 1734. « Bien bâtie, pleine de propreté, sans ornement. » B.

[a] Il s'appelait André Pitt, et tout cela est exactement vrai, à quelques circonstances près. André Pitt écrivit depuis à l'auteur pour se plaindre de ce qu'on avait ajouté *un peu* à la vérité, et l'assura que Dieu était offensé de ce qu'on avait plaisanté les quakers. — Cette note a été ajoutée en 1739. B.

vait jamais eu de maladie, parcequ'il n'avait jamais connu les passions ni l'intempérance: je n'ai point vu en ma vie d'air plus noble ni plus engageant que le sien. Il était vêtu, comme tous ceux de sa religion, d'un habit sans plis dans les côtés, et sans boutons sur les poches ni sur les manches, et portait un grand chapeau à bords rabattus comme nos ecclésiastiques. Il me reçut avec son chapeau sur la tête, et s'avança vers moi sans faire la moindre inclination de corps; mais il y avait plus de politesse dans l'air ouvert et humain de son visage qu'il n'y en a dans l'usage de tirer une jambe derrière l'autre, et de porter à la main ce qui est fait pour couvrir la tête. « Ami, me dit-il, je vois que tu es étranger[1]; si je puis t'être de quelque utilité, tu n'as qu'à parler. — Monsieur, lui dis-je, en me courbant le corps et en glissant un pied vers lui, selon notre coutume, je me flatte que ma juste curiosité ne vous déplaira pas, et que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'instruire de votre religion. — Les gens de ton pays, me répondit-il, font trop de compliments et de révérences; mais je n'en ai encore vu aucun qui ait eu la même curiosité que toi. Entre, et dînons d'abord ensemble. » Je fis encore quelques mauvais compliments, parcequ'on ne se défait pas de ses habitudes tout d'un coup; et, après un repas sain et frugal, qui commença et qui finit par une prière à Dieu, je me mis à interroger mon homme. Je débutai par la question que de bons catholiques ont faite plus d'une fois aux huguenots. « Mon cher monsieur, dis-je[2], êtes-vous baptisé? — Non, me répondit le quaker,

[1] 1734. « Que tu es un étranger. » B. — [2] 1734. « Lui dis-je. » B.

et mes confrères ne le sont point. — Comment, morbleu, repris-je, vous n'êtes donc pas chrétiens? — Mon ami[1], repartit-il d'un ton doux, ne jure point, nous sommes chrétiens[2]; mais nous ne pensons pas que le christianisme consiste à jeter de l'eau[3] sur la tête avec un peu de sel. — Eh! bon Dieu[4]! repris-je, outré de cette impiété, vous avez donc oublié que Jésus-Christ fut baptisé par Jean? — Ami, point de juremens, encore un coup, dit le bénin quaker. Le Christ reçut le baptême de Jean, mais il ne baptisa jamais personne; nous ne sommes pas les disciples de Jean, mais du Christ. — Ah[5]! comme vous seriez brûlés par la sainte inquisition! m'écriai-je..... Au nom de Dieu! cher homme, que je vous baptise! — S'il ne fallait que cela pour condescendre à ta faiblesse, nous le ferions volontiers, repartit-il gravement: nous ne condamnons personne pour user de la cérémonie du baptême, mais nous croyons que ceux qui professent une religion toute sainte et toute spirituelle doivent s'abstenir, autant qu'ils le peuvent, des cérémonies judaïques. — En voici bien d'une autre, m'écriai-je; des cérémonies judaïques! — Oui, mon ami[6], continua-t-il, et si judaïques, que plusieurs juifs encore aujourd'hui usent quelquefois du baptême de Jean. Consulte l'antiquité, elle t'apprendra que Jean ne fit que renouveler cette pratique, laquelle était en usage long-temps

[1] 1734. « Mon fils, repartit-il. » B. — [2] 1734. « Nous sommes chrétiens, « et tâchons d'être bons chrétiens; mais nous ne pensons pas. » B. — [3] 1734. « De l'eau froide sur la tête. » B. — [4] 1734. « Eh! ventrebleu! » B. — [5] 1734. « Hélas! dis-je, comme vous seriez brûlé en pays d'inquisition, « pauvre homme!... Eh! pour l'amour de Dieu, que je vous baptise, et que « je vous fasse chrétien! » B. — [6] 1734. « Oui, mon fils. » B.

avant lui parmi les Hébreux, comme le pélerinage de la Mecque l'était parmi les Ismaélites. Jésus voulut bien recevoir le baptême de Jean, de même qu'il était[1] soumis à la circoncision; mais et la circoncision et le lavement d'eau doivent être tous deux abolis par le baptême du Christ, ce baptême de l'esprit, cette ablution de l'ame qui sauve les hommes; aussi le précurseur Jean[2] disait: « Je vous baptise à la vérité avec de l'eau, mais un autre viendra après moi, plus puissant que moi, et dont je ne suis pas digne de porter les sandales; celui-là vous baptisera avec le feu et le Saint-Esprit: aussi le grand apôtre des Gentils, Paul, écrit aux Corinthiens[3]: *Le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher l'Évangile*; aussi ce même Paul ne baptisa jamais avec de l'eau que deux personnes, encore fut-ce malgré lui; il circoncit son disciple Timothée: les autres apôtres circoncisaient aussi tous ceux qui voulaient l'être[4]. Es-tu circoncis? ajouta-t-il. — Je lui répondis que je n'avais pas cet honneur. — Eh bien! dit-il, ami[5], tu es chrétien sans être circoncis, et moi sans être baptisé. »

Voilà comme mon saint homme abusait assez spécieusement de trois ou quatre passages de la sainte Écriture, qui semblaient favoriser sa secte: il oubliait[6] de la meilleure foi du monde une centaine de passages qui l'écrasaient. Je me gardai bien de lui rien contester; il n'y a rien à gagner avec un enthousiaste: il ne faut pas s'aviser de dire à un homme les défauts

[1] 1734. « Qu'il s'était. » B. — [2] Chap. I, v. 26-27. B. — [3] I, I, 17. B. — [4] 1734. « Tous ceux qui voulaient. » B. — [5] 1734. « L'ami. » B. — [6] 1734. « Mais il oubliait. » B.

de sa maîtresse, ni à un plaideur le faible de sa cause, ni des raisons à un illuminé; ainsi je passai à d'autres questions.

« A l'égard de la communion, lui dis-je, comment en usez-vous ?— Nous n'en usons point, dit-il. — Quoi! point de communion ? — Non, point d'autre que celle des cœurs. » Alors il me cita encore les Écritures. Il me fit un fort beau sermon contre la communion, et me parla d'un ton d'inspiré pour me prouver que les sacrements étaient tous d'invention humaine, et que le mot de sacrement ne se trouvait pas une seule fois dans l'Évangile. « Pardonne, dit-il, à mon ignorance, je ne t'ai pas apporté la centième partie des preuves de ma religion; mais tu peux les voir dans l'Exposition de notre foi par Robert Barclay[1] : c'est un des meilleurs livres qui soit jamais sorti de la main des hommes. Nos ennemis conviennent qu'il est très dangereux : cela prouve combien il est raisonnable. » Je lui promis de lire ce livre, et mon quaker me crut déjà converti.

Ensuite il me rendit raison en peu de mots de quelques singularités qui exposent cette secte au mépris des autres. « Avoue, dit-il, que tu as bien eu[2] de la peine à t'empêcher de rire quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau sur la tête[3] et en te tutoyant; cependant tu me parais trop instruit pour ignorer que du temps de Christ aucune nation ne tombait dans le ridicule de substituer le pluriel au singulier. On disait à César-Auguste : *Je t'aime, je te*

[1]Voyez, ci-après, la lettre III. B. — [2] 1734. « Eu bien. » B. — [3] 1734. « Sur ma tête. » B.

prie, *je te remercie*; il ne souffrait pas même qu'on l'appelât Monsieur, *Dominus*. Ce ne fut que long-temps après lui que les hommes s'avisèrent de se faire appeler *vous* au lieu de *tu*, comme s'ils étaient doubles, et d'usurper les titres impertinents de grandeur, d'éminence, de sainteté [1], de divinité même, que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre, en les assurant qu'ils sont avec un profond respect, et avec une fausseté infame, leurs très humbles et très obéissants serviteurs. C'est pour être plus sur nos gardes contre cet indigne commerce de mensonges et de flatteries que nous tutoyons également les rois [2] et les charbonniers, que nous ne saluons personne, n'ayant pour les hommes que de la charité, et du respect que pour les lois.

« Nous portons aussi un habit un peu différent des autres hommes, afin que ce soit pour nous un avertissement continuel de ne leur pas ressembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, et nous celles de l'humilité chrétienne; nous fuyons les assemblées de plaisir, les spectacles, le jeu ; car nous serions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des cœurs en qui Dieu doit habiter; nous ne fesons jamais de serments, pas même en justice; nous pensons que le nom du Très-Haut ne doit pas [3] être prostitué dans les débats misérables des hommes. Lorsqu'il faut que nous comparaissions devant les magistrats pour les affaires des autres (car nous n'avons jamais de procès), nous affirmons la vérité par un *oui* ou par un *non*, et les juges

[1] 1734. « De sainteté, que des vers. » B. — [2] 1734. « Les rois et les savetiers. » B. — [3] 1734. « Point. » B.

nous en croient sur notre simple parole, tandis que tant d'autres chrétiens se parjurent sur l'Évangile. Nous n'allons jamais à la guerre : ce n'est pas que nous craignions la mort, au contraire nous bénissons le moment qui nous unit à l'Être des êtres; mais c'est que nous ne sommes ni loups, ni tigres, ni dogues, mais hommes, mais chrétiens. Notre dieu, qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis et de souffrir sans murmure, ne veut pas sans doute que nous passions la mer pour aller égorger nos frères, parceque des meurtriers vêtus de rouge, coiffés d'un bonnet haut de deux pieds, enrôlent des citoyens en fesant du bruit avec deux petits bâtons sur une peau d'âne bien tendue. Et lorsque, après des batailles gagnées, tout Londres brille d'illuminations, que le ciel est enflammé de fusées, que l'air retentit du bruit des actions de graces, des cloches, des orgues, des canons, nous gémissons en silence sur ces meurtres qui causent la publique allégresse. »

LETTRE II[1].

Sur les quakers.

Telle fut à peu près la conversation que j'eus avec cet homme singulier; mais je fus bien plus surpris quand le dimanche suivant il me mena à l'église des quakers. Ils ont plusieurs chapelles à Londres : celle où j'allai est près de ce fameux pilier[2] que l'on appelle

[1] Voyez ma note, page 117. B. — [2] 1734. « Qui, selon eux, est. »

le Monument. On était déjà assemblé lorsque j'entrai avec mon conducteur. Il y avait environ quatre cents hommes dans l'église, et trois cents femmes : les femmes se cachaient le visage[1]; les hommes étaient couverts de leurs larges chapeaux; tous étaient assis, tous dans un profond silence. Je passai au milieu d'eux sans qu'un seul levât les yeux sur moi. Ce silence dura un quart d'heure. Enfin un d'eux se leva, ôta son chapeau, et, après quelques soupirs, débita, moitié avec la bouche, moitié avec le nez, un galimatias tiré[2], à ce qu'il croyait, de l'Évangile, où ni lui ni personne n'entendait rien. Quand ce feseur de contorsions eut fini son beau monologue, et que l'assemblée se fut séparée tout édifiée et toute stupide, je demandai à mon homme pourquoi les plus sages d'entre eux souffraient de pareilles sottises. « Nous sommes obligés de les tolérer, me dit-il, parceque nous ne pouvons pas savoir si un homme qui se lève pour parler sera inspiré par l'esprit ou par la folie; dans le doute, nous écoutons tout patiemment, nous permettons même aux femmes de parler. Deux ou trois de nos dévotes se trouvent souvent inspirées à-la-fois, et c'est alors qu'il se fait un beau bruit dans la maison du Seigneur.—Vous n'avez donc point de prêtres? lui dis-je. — Non, mon ami, dit le quaker, et nous nous en trouvons bien. » Alors, ouvrant un livre de sa secte, il lut avec emphase ces paroles : « A Dieu ne plaise que nous osions ordonner à quelqu'un de recevoir le Saint-Esprit le dimanche à l'exclusion[3] de tous les autres fidèles! Grace au ciel,

[1] 1734. « Le visage avec leur éventail. » B.—[2] 1734. « Tiré de l'Évangile. » — [3] 1734. « Des autres fidèles ! » B.

nous sommes les seuls sur la terre qui n'ayons point de prêtres. Voudrais-tu nous ôter une distinction si heureuse? pourquoi abandonnerions-nous notre enfant à des nourrices mercenaires, quand nous avons du lait à lui donner? Ces mercenaires domineraient bientôt dans la maison, et opprimeraient la mère et l'enfant. Dieu a dit: Vous avez reçu *gratis*, donnez *gratis* [1]. Irons-nous, après cette parole, marchander l'Évangile, vendre l'Esprit-Saint, et faire d'une assemblée de chrétiens une boutique de marchands? Nous ne donnons point d'argent à des hommes vêtus de noir pour assister nos pauvres, pour enterrer nos morts, pour prêcher les fidèles; ces saints emplois nous sont trop chers pour nous en décharger sur d'autres.

—Mais comment pouvez-vous discerner, insistai-je, si c'est l'esprit de Dieu qui vous anime dans vos discours?—Quiconque, dit-il, priera Dieu de l'éclairer, et qui annoncera des vérités évangéliques qu'il sentira, que celui-là soit sûr que Dieu l'inspire. » Alors il m'accabla de citations de l'Écriture qui démontraient, selon lui, qu'il n'y a point de christianisme sans une révélation immédiate, et il ajouta ces paroles remarquables: « Quand tu fais mouvoir un de tes membres, est-ce ta « propre force qui le remue? non, sans doute, car ce « membre a souvent des mouvements involontaires. « C'est donc celui qui a créé ton corps qui meut ce « corps de terre. Et les idées que reçoit ton ame, est-ce « toi qui les formes? encore moins, car elles viennent « malgré toi. C'est donc le Créateur de ton ame qui te « donne tes idées; mais, comme il a laissé à ton cœur la

[1] Matthieu, x, 8. B.

« liberté, il donne à ton esprit les idées que ton cœur « mérite; tu vis dans Dieu, tu agis, tu penses dans « Dieu; tu n'as donc qu'à ouvrir les yeux à cette lumière « qui éclaire tous les hommes, alors tu verras la vérité, « et la feras voir. » — « Eh! voilà le P. Malebranche « tout pur! m'écriai-je. — Je connais ton Malebranche, « dit-il, il était un peu quaker, mais il ne l'était pas « assez. »

Ce sont là les choses les plus importantes que j'ai apprises touchant la doctrine des quakers. Dans la première lettre, vous aurez leur histoire, que vous trouverez encore plus singulière que leur doctrine.

LETTRE III[1].

Sur les quakers.

Vous avez déjà vu[2] que les quakers datent depuis Jésus-Christ, qui[3], selon eux, est le premier quaker. La religion, disent-ils, fut corrompue presque après sa mort, et resta dans cette corruption environ seize cents années; mais il y avait toujours quelques quakers cachés dans le monde qui prenaient soin de conserver le feu sacré éteint partout ailleurs, jusqu'à ce qu'enfin cette lumière s'étendit en Angleterre en l'an 1642.

[1] Cette lettre et la quatrième formaient, dans les éditions de Kehl, la seconde section de l'article QUAKERS du *Dictionnaire philosophique* (voyez tome XXXII, page 49). B.—[2] Page 119. B.—[3] 1734. « Qui fut, selon « eux. » B.

Ce fut dans le temps que trois ou quatre sectes déchiraient la Grande-Bretagne par des guerres civiles entreprises au nom de Dieu, qu'un nommé George Fox, du comté de Leicester[1], fils d'un ouvrier en soie, s'avisa de prêcher en vrai apôtre, à ce qu'il prétendait, c'est-à-dire sans savoir ni lire ni écrire; c'était un jeune homme de vingt-cinq ans, de mœurs irréprochables, et saintement fou. Il était vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête; il allait de village en village criant contre la guerre et contre le clergé. S'il n'avait prêché que contre les gens de guerre, il n'avait rien à craindre, mais il attaquait les gens d'église : il fut bientôt mis en prison. On le mena à Darby devant le juge de paix. Fox se présenta au juge avec son bonnet de cuir sur la tête. Un sergent lui donna un grand soufflet, en lui disant : « Gueux, ne sais-tu pas qu'il faut paraître tête nue[2] devant monsieur le juge ? » Fox tendit l'autre joue, et pria le sergent de vouloir bien lui donner un autre soufflet pour l'amour de Dieu. Le juge de Darby voulut lui faire prêter serment avant de l'interroger. « Mon ami, sache, dit-il au juge, que je ne prends jamais le nom de Dieu en vain. » Le juge[3] en colère d'être tutoyé, et voulant qu'on jurât, l'envoya aux Petites-Maisons de Darby pour y être fouetté. Fox[4] alla, en louant Dieu, à l'hôpital des fous, où l'on ne manqua pas d'exécuter la sentence[5] à la rigueur. Ceux qui lui infligèrent la pénitence du fouet furent bien surpris quand il les pria de lui appliquer encore quelques

[1] 1734. « Licester. » B. — [2] 1734. « Nue tête. » B. — [3] 1734. « Le juge « voyant que cet homme le tutoyait, l'envoya. » B. — [4] 1734. « George « Fox. » B. — [5] 1734. « La sentence du juge. Ceux. » B.

coups de verges pour le bien de son ame. Ces messieurs ne se firent pas prier; Fox eut sa double dose, dont il les remercia très cordialement [1]; puis il se mit à les prêcher. D'abord on rit, ensuite on l'écouta; et, comme l'enthousiasme est une maladie qui se gagne, plusieurs furent persuadés, et ceux qui l'avaient fouetté devinrent ses premiers disciples.

Délivré de la [2] prison, il courut les champs avec une douzaine de prosélytes, prêchant toujours contre le clergé, et fouetté de temps en temps. Un jour étant mis au pilori, il harangua tout le peuple avec tant de force, qu'il convertit une cinquantaine d'auditeurs, et mit le reste tellement dans ses intérêts, qu'on le tira en tumulte du trou où il était; on alla chercher le curé anglican dont le crédit avait fait condamner Fox à ce supplice, et on le piloria à sa place.

Il osa bien convertir quelques soldats de Cromwell, qui [3] renoncèrent au métier de tuer, et refusèrent de prêter le serment. Cromwell ne voulait pas d'une secte où l'on ne se battait point, de même que Sixte-Quint augurait mal d'une secte *dove nòn si chiavava.* Il se servit de son pouvoir pour persécuter ces nouveau venus. On en remplissait les prisons; mais les persécutions ne servent presque jamais qu'à faire des prosélytes. Ils sortaient de leurs prisons [4] affermis dans leur créance, et suivis de leurs geôliers, qu'ils avaient convertis. Mais voici ce qui contribua le plus à étendre la secte. Fox se croyait inspiré. Il crut par consé-

[1] 1734. « Très cordialement. Il se mit. » B. — [2] 1734. « De sa. » B. — [3] 1734. « Qui quittèrent le métier des armes, et refusèrent. » B. — [4] 1734. « Des prisons. » B.

quent devoir parler d'une manière différente des autres hommes. Il se mit à trembler, à faire des contorsions et des grimaces, à retenir son haleine, à la pousser avec violence; la prêtresse de Delphes n'eût pas mieux fait. En peu de temps il acquit une grande habitude d'inspiration, et bientôt après il ne fut guère[1] en son pouvoir de parler autrement. Ce fut le premier don qu'il communiqua à ses disciples. Ils firent de bonne foi toutes les grimaces de leur maître, ils tremblaient de toutes leurs forces au moment de l'inspiration. De là ils eurent le nom de *quakers*, qui signifie *trembleurs*. Le petit peuple s'amusait à les contrefaire. On tremblait, on parlait du nez, on avait des convulsions, et on croyait avoir le Saint-Esprit. Il leur fallait quelques miracles, ils en firent.

Le patriarche Fox dit publiquement à un juge de paix, en présence d'une grande assemblée: « Ami, prends garde à toi, Dieu te punira bientôt de persécuter les saints. » Ce juge était un ivrogne qui[2] s'enivrait tous les jours de mauvaise bière et d'eau-de-vie; il mourut d'apoplexie deux jours après, précisément comme il venait de signer un ordre pour envoyer quelques quakers en prison. Cette mort soudaine ne fut point attribuée à l'intempérance du juge; tout le monde la regarda comme un effet des prédictions du saint homme.

Cette mort fit plus de quakers que mille sermons et autant de convulsions n'en auraient pu faire. Cromwell, voyant que leur nombre augmentait tous les jours,

[1] 1734. « Il ne fut plus guères. » B.— [2] 1734. « Qui buvait tous les jours trop de mauvaise bière. » B.

voulut les attirer à son parti : il leur fit offrir de l'argent, mais ils furent incorruptibles ; et il dit un jour que cette religion était la seule contre laquelle il n'avait pu prévaloir avec des guinées.

Ils furent quelquefois persécutés sous Charles II, non pour leur religion, mais pour ne vouloir pas payer les dîmes au clergé, pour tutoyer les magistrats, et refuser de prêter les serments prescrits par la loi.

Enfin Robert Barclay, Écossais, présenta au roi, en 1675, son *Apologie des Quakers*[1], ouvrage aussi bon qu'il pouvait l'être. L'épître dédicatoire à Charles II contient, non de basses flatteries, mais des vérités hardies et des conseils justes. « Tu as goûté, dit-il à « Charles à la fin de cette épître, de la douceur et de « l'amertume, de la prospérité et des plus grands « malheurs ; tu as été chassé des pays où tu règnes ; « tu as senti le poids de l'oppression, et tu dois savoir « combien l'oppresseur est détestable devant Dieu et « devant les hommes. Que si, après tant d'épreuves et « de bénédictions, ton cœur s'endurcissait et oubliait « le Dieu qui s'est souvenu de toi dans tes disgraces, « ton crime en serait plus grand, et ta condamna- « tion plus terrible. Au lieu donc d'écouter les flat- « teurs de ta cour, écoute la voix de ta conscience, qui « ne te flattera jamais. Je suis ton fidèle ami et sujet « Barclay. »

Ce qui est plus étonnant, c'est que cette lettre, écrite à un roi par un particulier obscur, eut son effet, et que la persécution cessa.

[1] Cet ouvrage, écrit en latin, est intitulé : *Theologiæ vere christianæ apologia*, 1676, in-4°. B.

LETTRE IV[1].

Sur les quakers.

Environ ce temps parut l'illustre Guillaume Penn, qui établit la puissance des quakers en Amérique, et qui les aurait rendus respectables en Europe, si les hommes pouvaient respecter la vertu sous des apparences ridicules : il était fils unique du chevalier Penn, vice-amiral d'Angleterre, et favori du duc d'York, depuis Jacques II.

Guillaume Penn, à l'âge de quinze ans, rencontra un quaker à Oxford, où il fesait ses études ; ce quaker le persuada, et le jeune homme, qui était vif, naturellement éloquent, et qui avait de l'ascendant dans sa physionomie et dans ses manières, gagna bientôt quelques uns de ses camarades. Il établit insensiblement une société de jeunes quakers qui s'assemblaient chez lui ; de sorte qu'il se trouva chef de la secte [2] à l'âge de seize ans.

De retour chez le vice-amiral son père au sortir du collége, au lieu de se mettre à genoux devant lui, et de lui demander sa bénédiction, selon l'usage des Anglais, il l'aborda le chapeau sur la tête, et lui dit : Je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé. Le vice-amiral crut que son fils était devenu fou ; il s'aperçut bientôt qu'il était quaker. Il mit en usage tous les moyens que la prudence humaine peut employer pour

[1] Voyez ma note, page 126. B. — [2] 1734. « De secte. » B.

l'engager à vivre comme un autre; le jeune homme ne répondit à son père qu'en l'exhortant à se faire quaker lui-même.

Enfin le père se relâcha à ne lui demander autre chose, sinon qu'il allât voir le roi et le duc d'York le chapeau sous le bras, et qu'il ne les tutoyât point. Guillaume répondit que sa conscience ne le lui permettait pas; et le père, indigné et au désespoir, le chassa de sa maison. Le jeune Penn remercia Dieu de ce qu'il souffrait déjà pour sa cause : il alla prêcher dans la cité, il y fit beaucoup de prosélytes.

Les prêches des ministres s'éclaircissaient[1] tous les jours; et comme Penn était jeune, beau, et bien fait, les femmes de la cour et de la ville accouraient dévotement pour l'entendre. Le patriarche George Fox vint, du fond de l'Angleterre, le voir à Londres sur sa réputation; tous deux résolurent de faire des missions dans les pays étrangers. Ils s'embarquèrent pour la Hollande, après avoir laissé des ouvriers en assez bon nombre pour avoir soin de la vigne de Londres. Leurs travaux eurent un heureux succès à Amsterdam; mais ce qui leur fit le plus d'honneur, et ce qui mit le plus leur humilité en danger, fut la réception que leur fit la princesse palatine Élisabeth, tante de George Ier, roi d'Angleterre, femme illustre par son esprit et par son savoir, et à qui Descartes avait dédié son roman de philosophie.

Elle était alors retirée à La Haye, où elle vit *les amis*[2], car c'est ainsi qu'on appelait alors les quakers en Hollande; elle eut plusieurs conférences avec eux;

[1] 1734. « S'éclaircissaient. » B. — [2] 1734. *Ces amis.* B.

ils prêchèrent souvent chez elle, et s'ils ne firent pas d'elle une parfaite quakeresse[1], ils avouèrent au moins qu'elle n'était pas loin du royaume des cieux.

Les amis semèrent aussi en Allemagne, mais ils y recueillirent peu. On ne goûta pas la mode de tutoyer dans un pays où il faut prononcer toujours les termes d'altesse et d'excellence. Penn repassa bientôt en Angleterre, sur la nouvelle de la maladie de son père; il vint recueillir ses derniers soupirs. Le vice-amiral se réconcilia avec lui, et l'embrassa avec tendresse, quoiqu'il fût d'une différente religion[2]; mais Guillaume l'exhorta en vain à ne point recevoir le sacrement, et à mourir quaker; et le vieux bon-homme recommanda inutilement à Guillaume d'avoir des boutons sur ses manches et des ganses à son chapeau.

Guillaume hérita de grands biens, parmi lesquels il se trouvait des dettes de la couronne pour des avances faites par le vice-amiral dans des expéditions maritimes. Rien n'était moins assuré alors que l'argent dû par le roi : Penn fut obligé d'aller tutoyer Charles II et ses ministres plus d'une fois pour son paiement. Le gouvernement lui donna, en 1680, au lieu d'argent, la propriété et la souveraineté d'une province d'Amérique, au sud de Maryland : voilà un quaker devenu souverain. Il partit pour ses nouveaux états avec deux vaisseaux chargés de quakers qui le suivirent. On appela dès-lors le pays Pensylvanie, du nom de Penn; il y fonda la ville de Philadelphie, qui est aujourd'hui très florissante. Il commença par faire une ligue avec les Américains ses voisins : c'est le seul traité entre ces

[1] 1734. « Quakresse. » B. — [2] 1734. « Religion : Guillaume. » B.

peuples et les chrétiens qui n'ait point été juré et qui n'ait point été rompu. Le nouveau souverain fut aussi le législateur de la Pensylvanie : il donna des lois très sages, dont aucune n'a été changée depuis lui. La première est de ne maltraiter personne au sujet de la religion, et de regarder comme frères tous ceux qui croient un dieu.

A peine eut-il établi son gouvernement, que plusieurs marchands de l'Amérique vinrent peupler cette colonie. Les naturels du pays, au lieu de fuir dans les forêts, s'accoutumèrent insensiblement avec les pacifiques quakers : autant ils détestaient les autres chrétiens conquérants et destructeurs de l'Amérique, autant ils aimaient ces nouveau venus. En peu de temps[1] ces prétendus sauvages, charmés de leurs nouveaux voisins, vinrent en foule demander à Guillaume Penn de les recevoir au nombre de ses vassaux. C'était un spectacle bien nouveau qu'un souverain que tout le monde tutoyait, et à qui on parlait le chapeau sur la tête, un gouvernement sans prêtres, un peuple sans armes, des citoyens tous égaux, à la magistrature près, et des voisins sans jalousie.

Guillaume Penn pouvait se vanter d'avoir apporté sur la terre l'âge d'or dont on parle tant, et qui n'a vraisemblablement existé qu'en Pensylvanie. Il revint en Angleterre pour les affaires de son nouveau pays, après la mort de Charles II. Le roi Jacques, qui avait aimé son père, eut la même affection pour le fils, et ne le considéra plus comme un sectaire obscur, mais

[1] 1734. « En peu de temps un grand nombre de ces prétendus sauvages, « charmés de la douceur de ces voisins, vinrent en foule. » B.

comme un très grand homme. La politique du roi s'accordait en cela avec son goût; il avait envie de flatter les quakers, en abolissant les lois[1] contre les non-conformistes, afin de pouvoir introduire la religion catholique à la faveur de cette liberté. Toutes les sectes d'Angleterre virent le piége, et ne s'y laissèrent pas prendre; elles sont toujours réunies contre le catholicisme, leur ennemi commun. Mais Penn ne crut pas devoir renoncer à ses principes pour favoriser des protestants qui le haïssaient, contre un roi qui l'aimait. Il avait établi la liberté de conscience en Amérique, il n'avait pas envie de paraître vouloir la détruire en Europe; il demeura donc fidèle à Jacques II, au point qu'il fut généralement accusé d'être jésuite. Cette calomnie l'affligea sensiblement; il fut obligé de s'en justifier par des écrits publics. Cependant le malheureux Jacques II, qui, comme presque tous les Stuart, était un composé de grandeur et de faiblesse, et qui, comme eux, en fit trop et trop peu, perdit son royaume[2], sans qu'il y eût une épée de tirée, et sans qu'on pût dire comment la chose arriva.

Toutes les sectes anglaises reçurent de Guillaume III et de son parlement cette même liberté qu'elles n'avaient pas voulu tenir des mains de Jacques. Ce fut alors que les quakers commencèrent à jouir, par la force des lois, de tous les priviléges dont ils sont en possession aujourd'hui. Penn, après avoir vu enfin sa secte établie sans contradiction dans le pays de sa nais-

[1] 1734. « Les lois faites contre. » B.

[2] 1734. « Son royaume, sans qu'on pût dire comment la chose arriva. » B.

sance, retourna en Pensylvanie. Les siens et les Américains le reçurent avec des larmes de joie, comme un père qui revenait voir ses enfants. Toutes ses lois avaient été religieusement observées pendant son absence, ce qui n'était arrivé à aucun législateur avant lui. Il resta quelques années à Philadelphie; il en partit enfin malgré lui pour aller solliciter à Londres de[1] nouveaux avantages en faveur du commerce des Pensylvains : il ne les revit plus; il mourut à Londres en 1718. Ce fut sous le règne de Charles II qu'ils obtinrent le noble privilége de ne jamais jurer, et d'être crus en justice sur leur parole. Le chancelier, homme d'esprit, leur parla ainsi: « Mes amis, Jupiter ordonna « un jour que toutes les bêtes de somme vinssent se « faire ferrer. Les ânes représentèrent que leur loi ne « le permettait pas. Eh bien! dit Jupiter, on ne vous « ferrera point; mais, au premier faux pas que vous « ferez, vous aurez cent coups d'étrivières. »

Je ne puis deviner quel sera le sort de la religion des quakers en Amérique; mais je vois qu'elle dépérit tous les jours à Londres. Par tout pays, la religion dominante, quand elle ne persécute point, engloutit

[1] 1734. « Des avantages nouveaux en faveur des Pensylvains : il vécut de« puis à Londres jusqu'à une extrême vieillesse, considéré comme le chef « d'un peuple et d'une religion. Il n'est mort qu'en 1718.

« On conserva à ses descendants la propriété et le gouvernement de la « Pensylvanie, et ils vendirent au roi le gouvernement pour douze mille « pièces. Les affaires du roi ne lui permirent d'en payer que mille. Un lecteur « français croira peut-être que le ministère paya le reste en promesses et « s'empara toujours du gouvernement : point du tout; la couronne n'ayant « pu satisfaire dans le temps marqué au paiement de la somme entière, le « contrat fut déclaré nul, et la famille de Penn rentra dans ses droits.

« Je ne puis deviner, etc. » B.

à la longue toutes les autres. Les quakers ne peuvent être membres du parlement, ni posséder aucun office, parcequ'il faudrait prêter serment, et qu'ils ne veulent point jurer. Ils sont réduits à la nécessité de gagner de l'argent par le commerce; leurs enfants, enrichis par l'industrie de leurs pères, veulent jouir, avoir des honneurs, des boutons, et des manchettes; ils sont honteux d'être appelés quakers, et se font protestants pour être à la mode.

LETTRE V[1].

Sur la religion anglicane.

[2] L'Angleterre est le pays des sectes : *Multæ sunt mansiones in domo patris mei*[3]. Un Anglais, comme homme libre, va au ciel par le chemin qui lui plaît.

Cependant, quoique chacun puisse ici servir Dieu à sa mode, leur véritable religion, celle où l'on fait fortune, est la secte des épiscopaux, appelée l'Église anglicane, ou l'Église par excellence. On ne peut avoir d'emploi, ni en Angleterre ni en Irlande, sans être du nombre des fidèles anglicans; cette raison, qui est une excellente preuve, a converti tant de non-conformistes, qu'aujourd'hui il n'y a pas la vingtième partie de la nation qui soit hors du giron de l'Église dominante.

[1] Cette lettre formait tout l'article ANGLICANS du *Dictionnaire philosophique*, dans les éditions de Kehl. B.—[2] 1734. « C'est ici le pays des sectes. Un Anglais. » B. — [3] Jean, XIV, 2. B.

Le clergé anglican a retenu beaucoup de[1] cérémonies catholiques, et surtout celle de recevoir les dîmes avec une attention très scrupuleuse. Ils ont aussi la pieuse ambition d'être les maîtres[2]: car quel vicaire de village ne voudrait pas être pape?

De plus ils fomentent autant qu'ils peuvent dans leurs ouailles un saint zèle contre les non-conformistes. Ce zèle était assez vif sous le gouvernement des torys dans les dernières années de la reine Anne; mais il ne s'étendait pas plus loin qu'à casser quelquefois les vitres des chapelles hérétiques; car la rage des sectes a fini en Angleterre avec les guerres civiles, et ce n'était plus sous la reine Anne que les bruits sourds d'une mer encore agitée long-temps après la tempête. Quand les whigs et les torys déchirèrent leur pays, comme autrefois les guelfes et les gibelins désolèrent l'Italie, il fallut bien que la religion entrât dans les partis. Les torys étaient pour l'épiscopat, les whigs le voulaient abolir, mais ils se sont contentés de l'abaisser quand ils ont été les maîtres.

Du temps que le comte Harley d'Oxford et milord Bolingbroke fesaient boire la santé des torys, l'Église anglicane les regardait comme les défenseurs de ses saints priviléges. L'assemblée du bas clergé, qui est une espèce de chambre des communes composée d'ecclésiastiques, avait alors quelque crédit; elle jouissait au moins de la liberté de s'assembler, de raisonner de controverse, et de faire brûler de temps en temps quelques livres impies, c'est-à-dire écrits contre elle.

[1] 1734. « Des. » B. — [2] 1734. « D'être les maitres. De plus. » B.

Le ministère qui est whig aujourd'hui, ne permet pas seulement à ces messieurs de tenir leur assemblée; ils sont réduits dans l'obscurité de leur paroisse au triste emploi de prier Dieu pour le gouvernement, qu'ils ne seraient pas fâchés de troubler. Quant aux évêques, qui sont vingt-six en tout, ils ont séance dans la chambre haute en dépit des whigs, parceque la coutume ou l'abus de les regarder comme barons subsiste encore [1]. Il y a une clause dans le serment que l'on prête à l'état, laquelle exerce bien la patience chrétienne de ces messieurs.

On y promet d'être de l'Église, comme elle est établie par la loi. Il n'y a guère d'évêque, de doyen, d'archiprêtre, qui ne pense être de droit divin; c'est donc un grand sujet de mortification pour eux d'être obligés d'avouer qu'ils tiennent tout d'une misérable loi faite par des profanes laïques. Un savant religieux (le P. Courayer) a écrit depuis peu un livre pour prouver la validité et la succession des ordinations anglicanes [2]. Cet ouvrage a été proscrit en France; mais croyez-vous qu'il ait plu au ministère d'Angleterre? point du tout. [3] Les maudits whigs se soucient très peu que la succession épiscopale ait été interrompue chez eux ou non, et que l'évêque Parker ait été consacré dans un cabaret (comme on le veut) ou dans une église; ils aiment mieux même que les évêques

[1] 1734. « Parceque le vieil abus de les regarder comme barons subsiste « encore; mais ils n'ont pas plus de pouvoir dans la chambre que les ducs « et pairs dans le parlement de Paris. Il y a une clause, etc. »

[2] *Dissertation sur la validité des ordinations anglaises*, 1723, deux volumes in-12. Trois ans après il publia une *Défense de la dissertation*, 1726, quatre volumes in-18. B. — [3] 1734. « Ces. » B.

tirent leur autorité du parlement[1] que des apôtres. Le lord B. dit que cette idée du droit divin ne servirait qu'à faire des tyrans en camail et en rochet, mais que la loi fait des citoyens.

A l'égard des mœurs, le clergé anglican est plus réglé que celui de France; et en voici la cause. Tous les ecclésiastiques sont élevés dans l'université d'Oxford ou dans celle de Cambridge, loin de la corruption de la capitale; ils ne sont appelés aux dignités de l'Église que très tard, et dans un âge où les hommes n'ont d'autres passions que l'avarice, lorsque leur ambition manque d'aliment. Les emplois sont ici la récompense des longs services dans l'Église aussi bien que dans l'armée; on n'y voit point de jeunes gens évêques ou colonels au sortir du collége. De plus, les prêtres sont presque tous mariés. La mauvaise grace contractée dans l'université, et le peu de commerce qu'on a ici avec les femmes, font que d'ordinaire un évêque est forcé de se contenter de la sienne. Les prêtres vont quelquefois au cabaret, parceque l'usage le leur permet; et s'ils s'enivrent, c'est sérieusement et sans scandale.

Cet être indéfinissable, qui n'est ni ecclésiastique ni séculier, en un mot, ce que l'on appelle un abbé, est une espèce inconnue en Angleterre; les ecclésiastiques sont tous ici réservés et presque tous pédants. Quand ils apprennent qu'en France de jeunes gens connus par leurs débauches, et élevés à la prélature par des intrigues de femmes, font publiquement l'amour, s'égaient à composer des chansons tendres,

[1] 1734. « Du parlement plutôt que des apôtres. » B.

donnent tous les jours des soupers délicats et longs, et de là vont implorer les lumières du Saint-Esprit, et se nomment hardiment les successeurs des apôtres ; ils remercient Dieu d'être protestants. Mais ce sont de vilains hérétiques à brûler à tous les diables, comme dit maître François Rabelais ; c'est pourquoi je ne me mêle [1] point de leurs affaires.

LETTRE VI[2].

Sur les presbytériens.

La religion anglicane ne règne [3] qu'en Angleterre et en Irlande. Le presbytérianisme [4] est la religion dominante en Écosse. Ce presbytérianisme n'est autre chose que le calvinisme pur, tel qu'il avait été établi en France et qu'il subsiste à Genève. Comme les prêtres de cette secte ne reçoivent de leurs églises que des gages très médiocres, et que par conséquent ils ne peuvent vivre dans le même luxe que les évêques, ils ont pris le parti naturel de crier contre les honneurs où ils ne peuvent atteindre. Figurez-vous l'orgueilleux Diogène qui foulait aux pieds l'orgueil de Platon : les presbytériens d'Écosse ne ressemblent pas mal à ce fier et gueux raisonneur. Ils traitèrent le roi Charles II avec bien moins d'égards que Diogène

[1] 1734. « Je ne me mêle de leurs affaires. » B.

[2] Cette lettre formait l'article PRESBYTÉRIENS du *Dictionnaire philosophique*, dans l'édition de Kehl. B. — [3] 1734. « Ne s'étend. » B. — [4] Dans l'édition de 1734, on lit partout *presbytéranisme*. B.

n'avait traité Alexandre. Car lorsqu'ils prirent les armes pour lui contre Cromwell, qui les avait trompés, ils firent essuyer à ce pauvre roi quatre sermons par jour; ils lui défendaient de jouer; ils le mettaient en pénitence; si bien que Charles se lassa bientôt d'être roi de ces pédants, et s'échappa de leurs mains comme un écolier se sauve du collége.

Devant un jeune et vif bachelier [1] français, criaillant le matin dans les écoles de théologie, et le soir chantant avec les dames, un théologien anglican est un Caton; mais ce Caton paraît un galant devant un presbytérien d'Écosse. Ce dernier affecte une démarche grave, un air fâché, porte un vaste chapeau, un long manteau par-dessus un habit court, prêche du nez, et donne le nom de [2] *prostituée de Babylone* à toutes les églises où quelques ecclésiastiques sont assez heureux pour avoir cinquante mille livres de rente, et où le peuple est assez bon pour le souffrir, et pour les appeler *Monseigneur*, *votre Grandeur*, *votre Éminence*.

Ces messieurs, qui ont aussi quelques églises en Angleterre, ont mis les airs graves et sévères à la mode en ce pays. C'est à eux qu'on doit la sanctification du dimanche dans les trois royaumes; il est défendu ce jour-là de travailler et de se divertir, ce qui est le double de la sévérité des églises catholiques; point d'opéra, point de comédie, point de concerts à Londres le dimanche; les cartes même y sont si expressément défendues, qu'il n'y a que les personnes de qualité, et ce qu'on appelle les honnêtes

[1] 1734. « Bachelier, criaillant. » B. — [2] 1734. « De la. » B.

gens, qui jouent ce jour-là. Le reste de la nation va au sermon, au cabaret, et chez des [1] filles de joie.

Quoique la secte épiscopale et la presbytérienne soient les deux dominantes dans la Grande-Bretagne, toutes les autres y sont bien venues et vivent assez bien ensemble, pendant que la plupart de leurs prédicants se détestent réciproquement avec presque autant de cordialité qu'un janséniste damne un jésuite.

Entrez dans la bourse de Londres, cette place plus respectable que bien des cours, vous y voyez rassemblés les députés de toutes les nations pour l'utilité des hommes. Là le juif, le mahométan, et le chrétien, traitent l'un avec l'autre comme s'ils étaient de la même religion, et ne donnent le nom d'infidèles qu'à ceux qui font banqueroute; là le presbytérien se fie à l'anabaptiste, et l'anglican reçoit la promesse du quaker. Au sortir de ces pacifiques et libres assemblées, les uns vont à la synagogue, les autres vont boire : celui-ci va se faire baptiser dans une grande cuve au nom du Père, par le Fils, au Saint-Esprit; celui-là fait couper le prépuce de son fils, et fait marmotter sur l'enfant des paroles hébraïques qu'il n'entend point : ces autres vont dans leur église attendre l'inspiration de Dieu leur chapeau sur la tête, et tous sont contents.

S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, son despotisme serait à craindre; s'il n'y en avait que deux, elles se couperaient la gorge; mais il y en a trente, et elles vivent en paix et heureuses.

[1] 1734. « Les. » B.

LETTRE VII[1].

Sur les sociniens, ou ariens, ou anti-trinitaires.

Il y a[2] en Angleterre une petite secte composée d'ecclésiastiques et de quelques séculiers très savants qui ne prennent ni le nom d'ariens ni celui de sociniens, mais qui ne sont point du tout de l'avis de saint Athanase sur le chapitre de la Trinité, et qui vous disent nettement que le Père est plus grand que le Fils.

Vous souvenez-vous d'un certain évêque orthodoxe qui, pour convaincre un empereur de la consubstantialité[3], s'avisa de prendre le fils de l'empereur sous le menton, et de lui tirer le nez en présence de sa sacrée majesté? l'empereur allait[4] faire jeter l'évêque par les fenêtres, quand le bon-homme lui dit ces belles et convaincantes paroles : « Seigneur, si « votre majesté[5] est si fâchée que l'on manque de respect à son fils, comment pensez-vous que Dieu le « Père traitera ceux qui refusent à Jésus-Christ les « titres qui lui sont dus? » Les gens dont je vous parle disent que le saint évêque était fort malavisé, que son argument n'était rien moins que concluant, et que l'empereur devait lui répondre : « Apprenez qu'il y a « deux façons de me manquer de respect : la première,

[1] Cette lettre formait l'article SOCINIENS, dans le *Dictionnaire philosophique*, édition de Kehl. B. — [2] 1734. « Il y a ici une petite secte. » B. —[3] 1734. « Consubstantiation. » B. — [4] 1734. « Allait se fâcher contre l'é« vêque quand. » B. — [5] 1734. « Est offensée de ce que l'on manque. » B.

« de ne rendre pas assez d'honneur à mon fils; et la « seconde, de lui en rendre autant qu'à moi. »

Quoi qu'il en soit, le parti d'Arius commence à revivre en Angleterre aussi bien qu'en Hollande et en Pologne. Le grand Newton [1] fesait à cette opinion l'honneur de la favoriser. Ce philosophe pensait que les unitaires raisonnaient plus géométriquement que nous. Mais le plus ferme patron de la doctrine arienne est l'illustre docteur Clarke. Cet homme est d'une vertu rigide et d'un caractère doux, plus amateur de ses opinions que passionné pour faire des prosélytes, uniquement occupé de calculs et de démonstrations [2], aveugle et sourd pour tout le reste, une vraie machine à raisonnements.

C'est lui qui est l'auteur d'un livre assez peu entendu, mais estimé, sur l'existence de Dieu; et d'un autre plus intelligible, mais assez méprisé, sur la vérité de la religion chrétienne.

Il ne s'est point engagé dans les belles disputes scolastiques que notre ami.... appelle de vénérables billevesées; il s'est contenté de faire imprimer un livre qui contient tous les témoignages des premiers siècles pour et contre les unitaires, et a laissé au lecteur le soin de compter les voix et de juger. Ce livre du docteur lui a attiré beaucoup de partisans, mais l'a empêché d'être archevêque de Cantorbéry [3]; car lorsque la reine Anne voulut lui donner ce poste, un docteur

[1] 1734. « Le grand monsieur Newton. » B.— [2] 1734. « Démonstrations, « une vraie. » B. — [3] 1734. « Cantorbéry : je crois que le docteur s'est « trompé dans son calcul, et qu'il valait mieux être primat d'Angleterre que « curé arien. » B.

nommé Gibson, qui avait sans doute ses raisons, dit à la reine : « Madame, M. Clarke est le plus savant « et le plus honnête homme du royaume; il ne lui « manque qu'une chose. — Et quoi? dit la reine. — « C'est d'être chrétien, » dit le docteur bénévole. Je crois que Clarke s'est trompé dans son calcul, et qu'il valait mieux être primat orthodoxe d'Angleterre que curé arien.

Vous voyez quelles révolutions arrivent dans les opinions comme dans les empires. Le parti d'Arius, après trois cents ans de triomphe et douze siècles d'oubli, renaît enfin de sa cendre; mais il prend très mal son temps de reparaître dans un âge où tout le monde est rassasié de disputes et de sectes : celle-ci est encore trop petite pour obtenir la liberté des assemblées publiques; elle l'obtiendra sans doute si elle devient plus nombreuse; mais on est si tiède à présent sur tout cela, qu'il n'y a plus guère de fortune à faire pour une religion nouvelle ou renouvelée. N'est-ce pas une chose plaisante que Luther, Calvin, Zuingle, tous écrivains qu'on ne peut lire, aient fondé des sectes qui partagent l'Europe, que l'ignorant Mahomet ait donné une religion à l'Asie et à l'Afrique, et que MM. Newton, Clarke, Locke, Leclerc, les plus grands philosophes et les meilleures plumes de leur temps, aient pu à peine venir à bout d'établir un petit troupeau [1]?

Voilà ce que c'est que de venir au monde à propos. Si le cardinal de Retz reparaissait aujourd'hui, il n'ameuterait pas dix femmes dans Paris.

[1] 1734. « Petit troupeau, qui même diminue tous les jours? » B.

Si Cromwell renaissait, lui qui a fait couper la tête à son roi et s'est fait souverain [1], il serait un simple citoyen de Londres.

LETTRE VIII[2].

Sur le parlement.

Les membres du parlement d'Angleterre aiment à se comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent.

Il n'y a pas long-temps que M. Shipping, dans la chambre des communes, commença son discours par ces mots : « La majesté du peuple anglais serait blessée, etc. » La singularité de l'expression causa un grand éclat de rire; mais, sans se déconcerter, il répéta les mêmes paroles d'un air ferme, et on ne rit plus. J'avoue que je ne vois rien de commun entre la majesté du peuple anglais et celle du peuple romain, encore moins entre leurs gouvernements; il y a un sénat à Londres dont quelques membres sont soupçonnés, quoique à tort sans doute, de vendre leurs voix dans l'occasion, comme on fesait à Rome : voilà toute la ressemblance. D'ailleurs les deux nations me paraissent entièrement différentes, soit en bien, soit en mal. On n'a jamais connu chez les Romains la folie

[1] 1734. « Souverain, serait un simple marchand de Londres. » B.

[2] Cette lettre formait l'article PARLEMENT D'ANGLETERRE, dans le *Dictionnaire philosophique*, édition de Kehl. Une note d'éditeur porte *qu'il a été écrit vers* 1731. Je crois qu'on peut dire, *avant* 1731. B.

horrible des guerres de religion; cette abomination était réservée à des dévots prêcheurs d'humilité et de patience. Marius et Sylla, Pompée et César, Antoine et Auguste, ne se battaient point pour décider si le *flamen* devait porter sa chemise par-dessus sa robe, ou sa robe par-dessus sa chemise, et si les poulets sacrés devaient manger et boire, ou bien manger seulement, pour qu'on prît les augures. Les Anglais se sont fait pendre autrefois réciproquement à leurs assises, et se sont détruits en bataille rangée pour des querelles de pareille espèce; la secte des épiscopaux et le presbytérianisme ont tourné pour un temps ces têtes mélancoliques. Je m'imagine que pareille sottise ne leur arrivera plus; ils me paraissent devenir sages à leurs dépens, et je ne leur vois nulle envie de s'égorger dorénavant pour des syllogismes[1]. Toutefois, qui peut répondre des hommes?

Voici une différence plus essentielle entre Rome et l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de la dernière; c'est que le fruit des guerres civiles de Rome a été l'esclavage, et celui des troubles d'Angleterre, la liberté. La nation anglaise est la seule de la terre qui soit parvenue à régler le pouvoir des rois en leur résistant, et qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce gouvernement sage où le prince, tout puissant pour faire du bien, a les mains liées pour faire du mal[2]; où les seigneurs sont grands sans insolence et sans vassaux, et où le peuple partage le gouvernement sans confusion[a].

[1] 1734. « Syllogismes. Voici une différence. » B.—[2] 1734. « Faire le mal. » B.

[a] Il faut ici bien soigneusement peser les termes. Le mot de Roi ne signi-

La chambre des pairs et celle des communes sont les arbitres de la nation, le roi est le surarbitre. Cette balance manquait aux Romains: les grands et le peuple étaient toujours en division à Rome, sans qu'il y eût un pouvoir mitoyen qui pût les accorder. Le sénat de Rome, qui avait l'injuste et punissable orgueil de ne vouloir rien partager avec les plébéiens, ne connaissait d'autre secret, pour les éloigner du gouvernement, que de les occuper toujours dans les guerres étrangères. Il regardait le peuple comme une bête féroce qu'il fallait lâcher sur leurs voisins de peur qu'elle ne dévorât ses maîtres; ainsi le plus grand défaut du gouvernement des Romains en fit des conquérants; c'est parcequ'ils étaient malheureux chez eux qu'ils devinrent les maîtres du monde, jusqu'à ce qu'enfin leurs divisions les rendirent esclaves.

Le gouvernement d'Angleterre n'est point fait pour un si grand éclat, ni pour une fin si funeste; son but n'est point la brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empêcher que ses voisins n'en fassent; ce peuple n'est pas seulement jaloux de sa liberté, il l'est encore de celle des autres. Les Anglais étaient acharnés contre Louis XIV, uniquement parcequ'ils lui croyaient de l'ambition [1].

Il en a coûté sans doute pour établir la liberté en Angleterre; c'est dans des mers de sang qu'on a noyé

fie point partout la même chose. En France, en Espagne, il signifie un homme qui, par les droits du sang, est le juge souverain et sans appel de toute la nation. En Angleterre, en Suède, en Pologne, il signifie le premier magistrat. — Cette note avait été ajoutée en 1739, et supprimée depuis. B.

[1] 1734. « De l'ambition; ils lui ont fait la guerre de gaîté de cœur, assu« rément sans aucun intérêt. Il en a coûté. » B.

l'idole du pouvoir despotique; mais les Anglais ne croient point avoir acheté trop cher leurs lois[1]. Les autres nations n'ont pas eu moins de troubles, n'ont pas versé moins de sang qu'eux; mais ce sang qu'elles ont répandu pour la cause de leur liberté n'a fait que cimenter leur servitude.

Ce qui devient une révolution en Angleterre n'est qu'une sédition dans les autres pays. Une ville prend les armes pour défendre ses priviléges soit en Espagne, soit en Barbarie, soit en Turquie; aussitôt des soldats mercenaires la subjuguent, des bourreaux la punissent, et le reste de la nation baise ses chaînes: les Français pensent que le gouvernement de cette île est plus orageux que la mer qui l'environne, et cela est vrai; mais c'est quand le roi commence la tempête, c'est quand il veut se rendre le maître du vaisseau dont il n'est que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes, que celles d'Angleterre; mais de toutes ces guerres civiles aucune n'a eu une liberté sage pour objet.

Dans les temps détestables de Charles IX et de Henri III, il s'agissait seulement de savoir si on serait l'esclave des Guises. Pour la dernière guerre de Paris, elle ne mérite que des sifflets; il me semble que je vois des écoliers qui se mutinent contre le préfet d'un collége, et qui finissent par être fouettés; le cardinal de Retz, avec beaucoup d'esprit et de courage mal employés, rebelle sans aucun sujet, factieux sans dessein, chef de parti sans armée, cabalait pour cabaler,

[1] 1734. « Trop cher de bonnes lois. » B.

et semblait faire la guerre civile pour son plaisir. Le parlement ne savait ce qu'il voulait, ni ce qu'il ne voulait pas; il levait des troupes par arrêt, il les cassait, il menaçait, et demandait pardon; il mettait à prix la tête du cardinal Mazarin, et ensuite venait le complimenter en cérémonie: nos guerres civiles sous Charles VI avaient été cruelles, celles de la ligue furent abominables, celle de la fronde fut ridicule.

Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, c'est le supplice de Charles Ier, monarque digne d'un meilleur sort, qui fut traité par ses vainqueurs comme il les eût traités s'il eût été heureux [1].

Après tout, regardez d'un côté Charles Ier vaincu en bataille rangée, prisonnier, jugé, condamné dans Westminster, et décapité; et de l'autre l'empereur Henri VII empoisonné par son chapelain [2] en communiant, Henri III assassiné par un moine [3], trente assassinats médités contre Henri IV, plusieurs exécutés, et le dernier privant enfin la France de ce grand roi. Pesez ces attentats, et jugez.

[1] Dans l'édition de 1734, on lit: « Ce qu'on reproche le plus en France « aux Anglais, c'est le supplice de Charles Ier, qui fut traité par ses vain- « queurs comme il les eût traités s'il eût été heureux. » Dans une édition de 1739, il y a: « Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, c'est le « supplice de Charles Ier, qui fut, et avec raison, etc. » Et une note au bas de la page porte: « Monarque digne d'un meilleur sort. » Voyez, à ce sujet, dans la *Correspondance*, la lettre à Laroque, mars 1742. B.

[2] Politien de Montepulciano: voyez tome XXIII, page 298. B.

[3] 1734. « Moine, ministre de la rage de tout un parti, trente assassi- « nats, etc. » — Ce moine est Jacques Clément; voyez tome XVIII, page 115. B.

LETTRE IX[1].

Sur le gouvernement.

Ce mélange[2] dans le gouvernement d'Angleterre, ce concert entre les communes, les lords, et le roi, n'a pas toujours subsisté. L'Angleterre a été long-temps esclave; elle l'a été des Romains, des Saxons, des Danois, des Français. Guillaume-le-Conquérant la gouverna surtout[3] avec un sceptre de fer; il disposait des biens[4], de la vie de ses nouveaux sujets comme un monarque de l'Orient; il défendit, sous peine de mort, qu'aucun Anglais osât avoir du feu et de la lumière chez lui passé huit heures du soir, soit qu'il prétendît par là prévenir leurs assemblées nocturnes, soit qu'il voulût essayer, par une défense si bizarre, jusqu'où peut aller le pouvoir des hommes[5] sur d'autres hommes.

Il est vrai qu'avant et après Guillaume-le-Conquérant les Anglais ont eu des parlements; ils s'en vantent comme si ces assemblées, appelées alors parlements, composées de tyrans ecclésiastiques, et de pillards nommés barons, avaient été les gardiens de la liberté et de la félicité publique.

Les barbares, qui des bords de la mer Baltique fon-

[1] Cette lettre formait, dans le *Dictionnaire philosophique*, édition de Kehl, la section VII de l'article GOUVERNEMENT. B.

[2] 1734. « Ce mélange heureux dans le gouvernement. » B. — [3] 1734. « Surtout la gouverna. » B. — [4] 1734. « Des biens et de la vie. » B. — [5] 1734. « D'un homme. » B.

dirent[1] dans le reste de l'Europe, apportèrent avec eux l'usage des états[2] ou parlements dont on fait tant de bruit, et qu'on connaît si peu. Les rois alors n'étaient point despotiques, cela est vrai[3]: et c'est précisément par cette raison que les peuples gémissaient dans une servitude misérable. Les chefs de ces sauvages qui avaient ravagé la France, l'Italie, l'Espagne, et l'Angleterre, se firent monarques : leurs capitaines partagèrent entre eux les terres des vaincus: de là ces margraves, ces lairds, ces barons, ces sous-tyrans qui disputaient souvent avec des rois mal affermis les dépouilles des peuples. C'étaient des oiseaux de proie combattant contre un aigle pour sucer le sang des colombes; chaque peuple avait cent tyrans au lieu d'un bon maître[4]. Des prêtres se mirent bientôt de la partie. De tout temps le sort des Gaulois, des Germains, des insulaires d'Angleterre, avait été d'être gouvernés par leurs druides et par les chefs de leurs villages, ancienne espèce de barons, mais moins tyrans que leurs successeurs. Ces druides se disaient médiateurs entre la divinité et les hommes; ils fesaient des lois, ils excommuniaient, ils condamnaient à mort. Les évêques succédèrent peu-à-peu à leur autorité temporelle dans le gouvernement goth et vandale. Les papes se mirent à leur tête; et, avec des brefs, des bulles, et des moines, ils firent[5] trembler les rois, les déposèrent, les firent assassiner, et

[1] 1734. « Fondaient. » B. — [2] 1734. « De ces états. » B. — [3] 1734. « Cela est vrai; mais les peuples n'en gémissaient que plus dans. » B. —[4] 1734. « D'un maître. Les prêtres. » B. — [5] 1738. « Et des moines, « firent. » B.

tirèrent à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe. L'imbécile Inas [1], l'un des tyrans de l'heptarchie d'Angleterre, fut le premier qui dans un pélerinage à Rome se soumit à payer le denier de saint Pierre (ce qui était environ un écu de notre monnaie) pour chaque maison de son territoire. Toute l'île suivit bientôt cet exemple : l'Angleterre devint petit à petit une province du pape, le saint père y envoyait de temps en temps ses légats pour y lever des impôts exorbitants. Jean-sans-Terre fit enfin une cession en bonne forme de son royaume à sa sainteté, qui l'avait excommunié; et les barons, qui n'y trouvèrent pas leur compte, chassèrent ce misérable roi [2], et mirent à sa place Louis VIII, père de saint Louis, roi de France: mais ils se dégoûtèrent bientôt de ce nouveau venu, et lui firent repasser la mer.

Tandis que les barons, les évêques, les papes, déchiraient [3] tous ainsi l'Angleterre, où tous voulaient commander, le peuple [4], la plus nombreuse, la plus utile, et même la plus vertueuse partie des hommes, composée de ceux qui étudient les lois et les sciences, des négociants, des artisans [5], des laboureurs enfin, qui exercent la première et la plus méprisée des professions; le peuple, dis-je, était regardé par eux comme des animaux au-dessous de l'homme; il s'en fallait bien que les communes eussent alors part au

[1] Inas, ou Ina, roi de Westsex, ou des Saxons occidentaux, monta sur le trône en 689, et le quitta en 726, pour embrasser la profession monastique. B.— [2] 1734. « Roi, ils mirent. » B.—[3] 1734. « Déchiraient ainsi. » B.
[4] 1734. « Le peuple, la plus nombreuse, la plus vertueuse même, et, par « conséquent, la plus respectable partie. » B. — [5] 1734. « Des artisans, en « un mot, de tout ce qui n'était pas tyran; le peuple, dis-je. » B.

gouvernement, c'étaient des vilains : leur travail, leur sang, appartenaient à leurs maîtres, qui s'appelaient nobles. Le plus grand nombre des hommes était en Europe ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du monde[1], serfs d'un seigneur, espèce de bétail qu'on vend et qu'on achète avec la terre. Il a fallu des siècles pour rendre justice à l'humanité, pour sentir qu'il était horrible que le grand nombre semât et que le petit recueillît[2] : et n'est-ce pas un bonheur[3] pour les Français que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puissance légitime des rois, comme elle l'a été en Angleterre par celle du roi et de la nation ?

Heureusement, dans les secousses que les querelles des rois et des grands donnaient aux empires, les fers des nations se sont plus ou moins relâchés ; la liberté est née en Angleterre des querelles des tyrans ; les barons forcèrent Jean-sans-Terre et Henri III à accorder cette fameuse charte dont le principal but était à la vérité de mettre les rois dans la dépendance des lords, mais dans laquelle le reste de la nation fut un peu favorisé, afin que dans l'occasion elle se rangeât du parti de ses prétendus protecteurs. Cette grande charte, qui est regardée comme l'origine sacrée des libertés anglaises, fait bien voir elle-même combien peu la liberté était connue. Le titre seul prouve que le roi se

[1] 1734. « En plusieurs endroits du Nord. » B. — [2] 1734. « Et que le petit « nombre recueillît. » B. — [3] 1734. « Bonheur pour le genre humain que « l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puissance « légitime de nos rois, et en Angleterre, par la puissance légitime des rois « et du peuple ? » B.

croyait absolu de droit, et que les barons et le clergé même ne le forçaient à se relâcher de ce droit prétendu que parcequ'ils étaient les plus forts.

Voici comme commence la grande charte : « Nous « accordons de notre libre volonté les priviléges sui- « vants aux archevêques, évêques, abbés, prieurs, et « barons de notre royaume, etc. »

Dans les articles de cette charte il n'est pas dit un mot de la chambre des communes, preuve qu'elle n'existait pas encore, ou qu'elle existait sans pouvoir. On y spécifie les hommes libres d'Angleterre ; triste démonstration qu'il y en avait qui ne l'étaient pas. On voit par l'article 32 que les[1] hommes prétendus libres devaient le service[2] à leur seigneur. Une telle liberté tenait encore beaucoup de l'esclavage.

Par l'article 21, le roi ordonne que ses officiers ne pourront dorénavant prendre de force les chevaux et les charrettes des hommes libres qu'en payant. Ce réglement[3] parut au peuple une vraie liberté, parcequ'il ôtait une plus grande tyrannie.

Henri VII, conquérant et politique heureux[4], qui fesait semblant d'aimer les barons, mais qui les haïssait et les craignait, s'avisa de procurer l'aliénation de leurs terres. Par là les vilains, qui, dans la suite, acquirent du bien par leurs travaux, achetèrent les châteaux des illustres pairs qui s'étaient ruinés par leurs folies. Peu-à-peu toutes les terres changèrent de maîtres.

[1] 1734. « Ces hommes. » B. — [2] 1734. « Des services. » B. — [3] 1734. « Qu'en payant, et ce réglement. » B. — [4] 1734. « Henri VII, usurpateur « heureux et grand politique. » B.

La chambre des communes devint de jour en jour plus puissante, les familles des anciens pairs s'éteignirent avec le temps; et, comme il n'y a proprement que les pairs qui soient nobles en Angleterre dans la rigueur de la loi, il n'y aurait presque plus de noblesse en ce pays-là, si les rois n'avaient pas créé de nouveaux barons de temps en temps, et conservé le corps des pairs qu'ils avaient tant craint autrefois, pour l'opposer à celui des communes devenu trop redoutable.

Tous ces nouveaux pairs, qui composent la chambre haute, reçoivent du roi leur titre, et rien de plus, puisque aucun d'eux n'a la terre dont il porte le nom : l'un est duc de Dorset, et n'a pas un pouce de terre en Dorsetshire; l'autre est comte d'un village, qui sait à peine où ce village est situé ; ils ont du pouvoir dans le parlement, non ailleurs.

Vous n'entendez point ici parler de haute, moyenne, et basse justice, ni du droit de chasser sur les terres d'un citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fusil sur son propre champ[1].

Un homme, parcequ'il est noble ou parcequ'il est prêtre[2], n'est point[3] exempt de payer certaines taxes; tous les impôts sont réglés par la chambre des communes, qui, n'étant que la seconde par son rang, est la première par son crédit.

Les seigneurs et les évêques peuvent bien rejeter le

[1] La chasse n'est pas absolument libre en Angleterre; et il y subsiste sur cet objet des lois moins tyranniques que celles de quelques autres nations, mais très peu dignes d'un peuple qui se croit libre. K.

[2] C'est le texte de 1734. Des éditions postérieures portent, par une erreur évidente : « Puisqu'il est noble ou prêtre. » B. — [3] 1734. « Point ici. » B.

bill des communes[1], lorsqu'il s'agit de lever de l'argent, mais il ne leur est pas permis d'y rien changer; il faut ou qu'ils le reçoivent ou qu'ils le rejettent sans restriction. Quand le bill est confirmé par les lords et approuvé par le roi, alors tout le monde paie; chacun donne, non selon sa qualité (ce qui serait[2] absurde), mais selon son revenu; il n'y a point de taille ni de capitation arbitraire, mais une taxe réelle sur les terres; elles ont été[3] évaluées toutes sous le fameux roi Guillaume III, et mises au-dessous de leur prix.

La taxe subsiste toujours la même, quoique les revenus des terres aient augmenté; ainsi personne n'est foulé, et personne ne se plaint. Le paysan n'a point les pieds meurtris par des sabots, il mange du pain blanc, il est bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ses bestiaux ni de couvrir son toit de tuiles, de peur que l'on ne hausse ses impôts l'année d'après. On y voit beaucoup[4] de paysans qui ont environ cinq ou six cents livres sterling de revenu, et qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis, et dans laquelle ils vivent libres.

[1] 1734. « Des communes pour les taxes, mais. » B. — [2] 1734. « Est. » B. — [3] 1734. « Ont toutes été évaluées sous le fameux Guillaume III. » B. — [4] 1734. « Il y a ici beaucoup de paysans qui ont environ deux cent mille « francs de bien, et qui ne dédaignent pas. » B.

LETTRE X[1].

Sur le commerce.

[2]Depuis le malheur de Carthage, aucun peuple ne fut puissant à-la-fois par le commerce et par les armes, jusqu'au temps où Venise donna cet exemple. Les Portugais, pour avoir passé le cap de Bonne-Espérance, ont quelque temps été de grands seigneurs sur les côtes de l'Inde, et jamais redoutables en Europe. Les Provinces-Unies n'ont été guerrières que malgré elles; et ce n'est pas comme unies entre elles, mais comme unies avec l'Angleterre, qu'elles ont prêté la main pour tenir la balance de l'Europe au commencement du dix-huitième siècle.

[1] Cette lettre est une de celles qui présentent le plus de changements: à ces changements près, qui sont indiqués, elle formait l'article COMMERCE du *Dictionnaire philosophique*, dans l'édition de Kehl; article cependant qui, dans l'in-8°, n'a place que dans l'errata. B.

[2] Dans la première édition cette lettre commence ainsi:

« Le commerce, qui a enrichi les citoyens en Angleterre, a contribué à les rendre libres, et cette liberté a étendu le commerce à son tour: de là s'est formée la grandeur de l'état: c'est le commerce qui a établi peu-à-peu les forces navales, par qui les Anglais sont les maîtres des mers. Ils ont à présent près de deux cents vaisseaux de guerre: la postérité apprendra peut-être avec surprise qu'une petite île, qui n'a de soi-même qu'un peu de plomb, de l'étain, de la terre à foulon, et de la laine grossière, est devenue, par son commerce, assez puissante pour envoyer, en 1723, trois flottes à-la-fois en trois extrémités du monde: l'une devant Gibraltar, conquise et conservée par ses armes; l'autre à Porto-Bello, pour ôter au roi d'Espagne la jouissance des trésors des Indes; et la troisième dans la mer Baltique, pour empêcher les puissances du Nord de se battre.

« Quand Louis XIV, etc. » B.

Carthage, Venise, et Amsterdam, ont été puissantes; mais elles ont fait comme ceux qui, parmi nous, ayant amassé de l'argent par le négoce, achètent des terres seigneuriales. Ni Carthage, ni Venise, ni la Hollande, ni aucun peuple, n'a commencé par être guerrier, et même conquérant, pour finir par être marchand. Les Anglais sont les seuls; ils se sont battus long-temps avant de savoir compter. Ils ne savaient pas, quand ils gagnaient les batailles d'Azincourt, de Créci, et de Poitiers, qu'ils pouvaient vendre beaucoup de blé et fabriquer de beaux draps qui leur vaudraient bien davantage. Ces seules connaissances ont augmenté, enrichi, fortifié la nation. Londres était pauvre et agreste, lorsque Édouard III conquérait la moitié de la France. C'est uniquement parceque les Anglais sont devenus négociants que Londres l'emporte sur Paris par l'étendue de la ville et le nombre des citoyens; qu'ils peuvent mettre en mer deux cents vaisseaux de guerre, et soudoyer des rois alliés. Les peuples d'Écosse sont nés guerriers et spirituels : d'où vient que leur pays est devenu, sous le nom d'union, une province d'Angleterre? c'est que l'Écosse n'a que du charbon, et que l'Angleterre a de l'étain fin, de belles laines, d'excellents blés, des manufactures, et des compagnies de commerce.

Quand Louis XIV fesait trembler l'Italie, et que ses armées, déjà maîtresses de la Savoie et du Piémont, étaient prêtes de prendre Turin, il fallut que le prince Eugène marchât du fond de l'Allemagne au secours du duc de Savoie; il n'avait point d'argent, sans quoi on ne prend ni ne défend les villes; il eut recours à

des marchands anglais; en une demi-heure de temps, on lui prêta cinq millions : avec cela il délivra Turin, battit les Français, et écrivit à ceux qui avaient prêté cette somme ce petit billet : « Messieurs, j'ai reçu votre « argent, et je me flatte de l'avoir bien employé à votre « satisfaction. »

Tout cela donne un juste orgueil à un marchand anglais, et fait qu'il ose se comparer, non sans quelque raison, à un citoyen romain. Aussi le cadet d'un pair du royaume ne dédaigne point le négoce. Milord Townshend, ministre d'état, a un frère qui se contente d'être marchand dans la Cité. Dans le temps que milord Orford gouvernait l'Angleterre, son cadet était facteur à Alep, d'où il ne voulut pas revenir, et où il est mort.

Cette coutume, qui pourtant commence trop à se passer, paraît monstrueuse à des Allemands entêtés de leurs quartiers; ils ne sauraient concevoir que le fils d'un pair d'Angleterre ne soit qu'un riche et puissant bourgeois, au lieu qu'en Allemagne tout est prince; on a vu jusqu'à trente altesses du même nom n'ayant pour tout bien que des armoiries [1] et une noble fierté.

En France est marquis qui veut; et quiconque arrive à Paris du fond d'une province avec de l'argent à dépenser, et un nom en *ac* ou en *ille*, peut dire : Un homme comme moi, un homme de ma qualité, et mépriser souverainement un négociant. Le négociant entend lui-même parler si souvent avec dédain de sa profession, qu'il est assez sot pour en rougir; je ne sais pourtant lequel est le plus utile à un état, ou un

[1] 1734. « Que des armoiries et de l'orgueil. » B.

seigneur bien poudré qui sait précisément à quelle heure le roi se lève, à quelle heure il se couche, et qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un ministre, ou un négociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate et au Caire, et contribue au bonheur du monde.

LETTRE XI[1].

Sur l'insertion de la petite vérole[2].

On dit doucement dans l'Europe chrétienne que les Anglais sont des fous et des enragés: des fous, parcequ'ils donnent la petite vérole à leurs enfants pour les empêcher de l'avoir; des enragés, parcequ'ils communiquent de gaîté de cœur à ces enfants une maladie certaine et affreuse, dans la vue de prévenir un mal incertain. Les Anglais, de leur côté, disent: Les autres Européans sont des lâches et des dénaturés: ils sont lâches, en ce qu'ils craignent de faire un peu de mal à leurs enfants; dénaturés, en ce qu'ils les ex-

[1] Cette lettre formait, dans l'édition de Kehl, l'article INOCULATION du *Dictionnaire philosophique*. B.

[2] Cela fut écrit en 1727. Ainsi l'auteur fut le premier en France qui parla de l'insertion de la petite vérole ou variole, comme il fut le premier qui écrivit sur la gravitation. — Cette note est de 1775. Fréron, *Année littéraire*, 1769, IV, 183, dit qu'avant Voltaire, dont il trouve le *petit article assez curieux*, La Coste avait, dès 1723, parlé de l'inoculation. L'opuscule de La Coste est intitulé : *Lettre sur l'inoculation de la petite-vérole, comme elle se pratique en Turquie et en Angleterre, par M. de La Coste*, 1723, in-12. B.

posent à mourir un jour de la petite vérole. Pour juger laquelle des deux nations a raison [1], voici l'histoire de cette fameuse insertion dont on parle [2] en France avec tant d'effroi.

Les femmes de Circassie sont, de temps immémorial, dans l'usage de donner la petite vérole à leurs enfants même à l'âge de six mois, en leur fesant une incision au bras, et en insérant dans cette incision une pustule qu'elles ont soigneusement enlevée du corps d'un autre enfant. Cette pustule fait, dans le bras où elle est insinuée, l'effet du levain dans un morceau de pâte; elle y fermente, et répand dans la masse du sang les qualités dont elle est empreinte. Les boutons de l'enfant à qui l'on a donné cette petite vérole artificielle servent à porter la même maladie à d'autres. C'est une circulation presque continuelle en Circassie; et quand malheureusement il n'y a point de petite vérole dans le pays, on est aussi embarrassé qu'on l'est ailleurs dans une mauvaise année.

Ce qui a introduit en Circassie cette coutume, qui paraît si étrange à d'autres peuples, est pourtant une cause commune [3] à tous les peuples de la terre; c'est la tendresse maternelle et l'intérêt. Les Circassiens sont pauvres, et leurs filles sont belles; aussi ce sont elles dont ils font le plus de trafic. Ils fournissent de beautés les harems du grand-seigneur, du sophi de Perse, et de ceux qui sont assez riches pour acheter et pour entretenir cette marchandise précieuse. Ils élèvent

[1] 1734. « A raison dans cette dispute. » B.
[2] 1734. « Dont on parle hors d'Angleterre avec tant d'effroi. » B.
[3] 1734. « A toute la terre. » B.

ces filles en tout bien et en tout honneur à caresser les hommes, à former des danses pleines de lasciveté et de mollesse, à rallumer, par tous les artifices les plus voluptueux, le goût des maîtres très dédaigneux à qui elles sont destinées. Ces pauvres créatures répètent tous les jours leur leçon avec leur mère, comme nos petites filles répètent leur catéchisme sans y rien comprendre. Or il arrivait souvent qu'un père et une mère, après avoir bien pris des peines pour donner une bonne éducation à leurs enfants, se voyaient tout d'un coup frustrés de leur espérance. La petite vérole se mettait dans la famille, une fille en mourait, une autre perdait un œil, une troisième relevait avec un gros nez; et les pauvres gens étaient ruinés sans ressource. Souvent même, quand la petite vérole devenait épidémique, le commerce était interrompu pour plusieurs années, ce qui causait une notable diminution dans les sérails de Perse et de Turquie.

Une nation commerçante est toujours fort alerte sur ses intérêts, et ne néglige rien des connaissances qui peuvent être utiles à son négoce. Les Circassiens s'aperçurent que sur mille personnes il s'en trouvait à peine une seule qui fût attaquée deux fois d'une petite vérole bien complète; qu'à la vérité on essuie quelquefois trois ou quatre petites véroles légères, mais jamais deux qui soient décidées et dangereuses; qu'en un mot jamais on n'a véritablement cette maladie deux fois en sa vie. Ils remarquèrent encore que quand les petites véroles sont très bénignes, et que leur éruption ne trouve à percer qu'une peau délicate et fine, elles ne laissent aucune impression sur le

visage. De ces observations naturelles ils conclurent que, si un enfant de six mois ou d'un an avait une petite vérole bénigne, il n'en mourrait pas, il n'en serait pas marqué, et serait quitte de cette maladie pour le reste de ses jours. Il restait donc, pour conserver la vie et la beauté de leurs enfants, de leur donner la petite vérole de bonne heure; c'est ce que l'on fit en insérant dans le corps d'un enfant un bouton que l'on prit de la petite vérole la plus complète, et en même temps la plus favorable qu'on pût trouver. L'expérience ne pouvait pas manquer de réussir. Les Turcs, qui sont gens sensés, adoptèrent bientôt après cette coutume, et aujourd'hui il n'y a point de bacha dans Constantinople qui ne donne la petite vérole à son fils et à sa fille en les fesant sevrer.

Quelques gens prétendent [1] que les Circassiens prirent autrefois cette coutume des Arabes; mais nous laissons ce point d'histoire à éclaircir par quelque [2] bénédictin, qui ne manquera pas de composer là-dessus plusieurs volumes in-folio avec les preuves. Tout ce que j'ai à dire sur cette matière, c'est que dans le commencement du règne de George Ier, madame de Wortley-Montague, une des femmes d'Angleterre qui ont [3] le plus d'esprit et le plus de force dans l'esprit, étant avec son mari en ambassade à Constantinople, s'avisa de donner sans scrupule la petite vérole à un enfant dont elle était accouchée en ce pays. Son chapelain eut beau lui dire que cette expérience n'était pas chrétienne, et ne pouvait réussir que chez des infidèles, le

[1] 1734. « Il y a quelques gens qui prétendent. » B. — [2] 1734. « Quelque » savant bénédictin. » B. — [3] 1734. « Qui a. » B.

fils de madame Wortley s'en trouva à merveille. Cette dame, de retour à Londres, fit part de son expérience à la princesse de Galles, qui est aujourd'hui reine[1]; il faut avouer que, titres et couronnes à part, cette princesse est née pour encourager tous les arts et pour faire du bien aux hommes; c'est un philosophe aimable sur le trône; elle n'a jamais perdu ni une occasion de s'instruire, ni une occasion d'exercer sa générosité. C'est elle qui, ayant entendu dire qu'une fille de Milton vivait encore, et vivait dans la misère, lui envoya sur-le-champ un présent considérable; c'est elle qui protége le savant P. Courayer[2]; c'est elle qui daigna être la médiatrice entre le docteur Clarke et M. Leibnitz. Dès qu'elle eut entendu parler de l'inoculation ou insertion de la petite vérole, elle en fit faire l'épreuve sur quatre criminels condamnés à mort, à qui elle sauva doublement la vie; car non seulement elle les tira de la potence, mais, à la faveur de cette petite vérole artificielle, elle prévint la naturelle, qu'ils auraient probablement eue, et dont ils seraient morts peut-être dans un âge plus avancé. La princesse, assurée de l'utilité de cette épreuve, fit inoculer ses enfants : l'Angleterre suivit son exemple, et, depuis ce temps, dix mille enfants de famille au moins doivent ainsi la vie à la reine et à madame Wortley-Montague, et autant de filles leur beauté.

Sur cent personnes dans le monde, soixante au moins ont la petite vérole; de ces soixante, dix[3] en

[1] Guillelmine-Dorothée-Charlotte de Brandebourg-Anspach, femme de George II, à laquelle est adressée la dédicace anglaise de la *Henriade*. B. — [2] 1734. « Ce pauvre P. Courayer. » B. — [3] 1734. « Vingt. » B.

meurent dans les années les plus favorables, et dix[1] en conservent pour toujours de fâcheux restes. Voilà donc la cinquième partie des hommes que cette maladie tue ou enlaidit sûrement. De tous ceux qui sont inoculés en Turquie ou en Angleterre, aucun ne meurt, s'il n'est infirme et condamné à mort d'ailleurs; personne n'est marqué, aucun n'a la petite vérole une seconde fois, supposé que l'inoculation ait été parfaite. Il est donc certain que, si quelque ambassadrice française avait rapporté ce secret de Constantinople à Paris, elle aurait rendu un service éternel à la nation; le duc de Villequier, père du duc d'Aumont d'aujourd'hui, l'homme de France le mieux constitué et le plus sain, ne serait pas mort à la fleur de son âge; le prince de Soubise, qui avait la santé la plus brillante, n'aurait pas été emporté à l'âge de vingt-cinq ans; Monseigneur, grand-père de Louis XV, n'aurait pas été enterré dans sa cinquantième année; vingt mille personnes mortes à Paris de la petite vérole en 1723, vivraient encore. Quoi donc! est-ce que les Français n'aiment point la vie? est-ce que leurs femmes ne se soucient point de leur beauté? En vérité, nous sommes d'étranges gens! Peut-être dans dix ans prendra-t-on cette méthode anglaise, si les curés et les médecins le permettent; ou bien les Français, dans trois mois, se serviront de l'inoculation par fantaisie, si les Anglais s'en dégoûtent par inconstance.

J'apprends que depuis cent ans les Chinois sont dans cet usage; c'est un grand préjugé que l'exemple d'une nation qui passe pour être la plus sage et la

[1] 1734. «Vingt.» B.

mieux policée de l'univers. Il est vrai que les Chinois s'y prennent d'une façon différente; ils ne font point d'incision, ils font prendre la petite vérole par le nez comme du tabac en poudre : cette façon est plus agréable, mais elle revient au même, et sert également à confirmer que, si on avait pratiqué l'inoculation en France, on aurait sauvé la vie à des milliers d'hommes[1].

« Il y a quelques années qu'un missionnaire jésuite ayant lu cet article, et se trouvant dans un canton de l'Amérique où la petite vérole exerçait des ravages affreux, s'avisa de faire inoculer tous les petits sauvages qu'il baptisait; ils lui dûrent ainsi la vie présente et la vie éternelle. Quels dons pour des sauvages[2] !

« Un évêque de Worcester a depuis peu prêché à Londres l'inoculation; il a démontré en citoyen combien cette pratique avait conservé de sujets à l'état; il l'a recommandée en pasteur charitable. On prêcherait à Paris contre cette invention salutaire, comme on a écrit vingt ans contre les expériences de Newton : tout prouve que les Anglais sont plus philosophes et plus hardis que nous. Il faut bien du temps pour qu'une certaine raison et un certain courage d'esprit franchissent le pas de Calais.

« Il ne faut pourtant pas s'imaginer que depuis Douvres jusqu'aux îles Orcades on ne trouve que des philosophes; l'espèce contraire compose toujours le grand nombre : l'inoculation fut d'abord combattue à

[1] Fin de l'article en 1734, 1739, 1742, 1748, 1751; le reste fut, comme on le verra, ajouté en 1752 et 1756. B.

[2] Fin de l'article en 1752. Le reste a été ajouté en 1756. B.

Londres; et, long-temps avant que l'évêque de Worcester annonçât cet évangile en chaire, un curé s'était avisé de prêcher contre : il dit que Job avait été inoculé par le diable. Ce prédicateur était fait pour être capucin, il n'était guère digne d'être né en Angleterre. Le préjugé monta donc en chaire le premier, et la raison n'y monta qu'ensuite : c'est la marche ordinaire de l'esprit humain [1]. »

LETTRE XII[2].

Sur le chancelier Bacon.

Il n'y a pas long-temps que l'on agitait dans une compagnie célèbre cette question usée et frivole, quel

[1] Depuis le temps où cet article a été écrit, on a disputé beaucoup en France sur l'inoculation. Voici quels sont à peu près les points de la question, qu'on peut regarder comme bien éclaircis : 1° La petite vérole naturelle attaque l'homme à tous les âges, et il est très rare d'y échapper dans une longue carrière. 2° La petite vérole naturelle est beaucoup plus dangereuse que l'inoculation ; et les progrès que la médecine a faits en cinquante ans dans l'art d'inoculer sans danger sont plus certains et plus grands, à proportion, que ceux qu'elle a pu faire dans l'art de traiter la petite vérole naturelle. 3° Il est très rare, pour le moins, d'avoir deux fois la petite vérole naturelle : il est aussi rare de l'avoir après l'inoculation, lorsque l'inoculation a véritablement fait contracter la maladie. 4° L'établissement général de l'inoculation serait très avantageux à une nation ; il conserverait des hommes, et en préserverait d'autres des infirmités qui sont trop souvent la suite de la petite vérole naturelle. 5° L'inoculation est en général avantageuse à chaque particulier : mais, comme celui qui se fait inoculer s'expose à un danger certain et prochain pour se soustraire à un danger incertain et éloigné, chacun doit se déterminer d'après son courage et les circonstances où il se trouve. K.

[2] Dans le *Dictionnaire philosophique* de l'édition de Kehl, cette lettre formait la seconde section de l'article Bacon. B.

était le plus grand homme, de César, d'Alexandre, de Tamerlan, ou de Cromwell. Quelqu'un répondit que c'était sans contredit Isaac Newton. Cet homme avait raison; car, si la vraie grandeur consiste à avoir reçu du ciel un puissant génie, et à s'en être servi pour s'éclairer soi-même et les autres, un homme comme M. Newton, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siècles, est véritablement le grand homme; et ces politiques et ces conquérants dont aucun siècle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres méchants. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des esclaves par violence [1], c'est à celui qui connaît l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos respects.

[2] Le fameux baron de Verulam, connu en Europe sous le nom de Bacon, était fils d'un garde des sceaux, et fut long-temps chancelier sous le roi Jacques Ier. Cependant, au milieu des intrigues de la cour et des occupations de sa charge, qui demandaient un homme tout entier, il trouva le temps d'être grand philosophe, bon historien, et écrivain élégant; et, ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il vivait dans un siècle où l'on ne connaissait guère l'art de bien écrire, encore moins la bonne philosophie. Il a été, comme c'est l'usage

[1] 1734. « Par la violence. » B.

[2] 1734. « Puis donc que vous exigez que je vous parle des hommes célè-« bres qu'a portés l'Angleterre, je commencerai par les Bacon, les Locke, « les Newton, etc.; les généraux et les ministres viendront à leur tour.

« Il faut commencer par le fameux comte de Verulam, connu en Europe « sous le nom de Bacon, qui était son nom de famille. Il était fils, etc. » — Bacon n'était pas comte, mais baron de Verulam et vicomte de Saint-Alban. On voit que Voltaire a corrigé son erreur sur la qualité de comte. B.

parmi les hommes, plus estimé après sa mort que de son vivant. Ses ennemis étaient à la cour de Londres, ses admirateurs étaient[1] les étrangers. Lorsque le marquis d'Effiat amena en Angleterre la princesse Marie, fille de Henri-le-Grand, qui devait épouser[2] le roi Charles, ce ministre alla visiter Bacon, qui, étant alors malade au lit, le reçut les rideaux fermés. Vous ressemblez aux anges, lui dit d'Effiat; on entend toujours parler d'eux, on les croit bien supérieurs aux hommes, et on n'a jamais la consolation de les voir.

On sait comment Bacon[3] fut accusé d'un crime qui n'est guère d'un philosophe, de s'être laissé corrompre par argent. On sait comment[4] il fut condamné par la chambre des pairs à une amende d'environ quatre cent mille livres de notre monnaie, à perdre sa dignité de chancelier et de pair.

Aujourd'hui les Anglais révèrent sa mémoire au point[5] qu'à peine avouent-ils qu'il ait été coupable. Si on me demande[6] ce que j'en pense, je me servirai pour répondre d'un mot que j'ai ouï dire à milord Bolingbroke. On parlait en sa présence de l'avarice dont le duc de Marlborough avait été accusé, et on en citait des traits sur lesquels on appelait au témoignage de milord Bolingbroke, qui, ayant été[7] d'un parti contraire, pouvait peut-être avec bienséance dire

[1] 1734. « Étaient dans toute l'Europe. » B. — [2] 1734. « Épouser le prince « de Galles. » B. — [3] 1734. « Vous savez, monsieur, comment. » B. — [4] 1734. « Vous savez comment. » B. — [5] 1734. « Au point qu'ils ne veulent point avouer « qu'il ait été. » B. — [6] 1734. « Si vous me demandez. » B. — [7] 1734. « Ayant « été son ennemi déclaré. » B.

ce qui en était. C'était un si grand homme, répondit-il, que j'ai oublié ses vices [1].

Je me bornerai donc à vous parler de ce qui a mérité au chancelier Bacon l'estime de l'Europe.

Le plus singulier et le meilleur de ses ouvrages est celui qui est aujourd'hui le moins lu et le plus inutile: je veux parler de son *Novum scientiarum organum* [2]. C'est l'échafaud avec lequel on a bâti la nouvelle philosophie; et quand cet édifice a été élevé au moins en partie, l'échafaud n'a plus été d'aucun usage.

Le chancelier Bacon ne connaissait pas encore la nature; mais il savait et indiquait tous les chemins qui mènent à elle. Il avait méprisé de bonne heure [3] ce que des fous en bonnet carré enseignaient sous le nom de philosophie dans les petites-maisons appelées colléges; et il fesait tout ce qui dépendait de lui, afin que ces compagnies, instituées pour la perfection de la raison humaine, ne continuassent pas de la gâter par leurs *quiddités*, leurs horreurs du vide, leurs formes substantielles, et tous ces mots que non seulement l'ignorance rendait respectables, mais qu'un

[1] Il n'est pas certain que l'amende prononcée contre lui fût de quatre cent mille livres, puisque, attendu son indigence, un des lords proposa de la réduire à quarante shellings. Au reste, on ne le priva pas de sa dignité de pair; mais on lui ôta le droit de séance dans la chambre. D'Argens, qui (*Mémoires secrets*, lettre VIII, section II) relève ces fautes, dit que Voltaire avait d'abord mis: « Ses vertus ont fait oublier ses vices; » mais qu'il retrancha cette phrase dans une dernière édition. Je n'en connais aucune qui contienne cette phrase. B.

[2] Le *Novum organum* forme la seconde partie de l'*Instauratio magna*, dont la première se compose des neuf livres: *De augmentis scientiarum*. B.

[3] 1734. « De bonne heure ce que les universités appelaient la philosophie, et il fesait. » B.

mélange ridicule avec la religion avait rendus sacrés [1].

Il est le père de la philosophie expérimentale : il est bien vrai qu'avant lui on avait découvert des secrets étonnants. On avait inventé la boussole, l'imprimerie, la gravure des estampes, la peinture à l'huile, les glaces, l'art de rendre en quelque façon la vue aux vieillards par les lunettes, qu'on appelle besicles, la poudre à canon, etc. On avait cherché, trouvé, et conquis un nouveau monde. Qui ne croirait que ces sublimes découvertes eussent été faites par les plus grands philosophes, et dans des temps bien plus éclairés que le nôtre ? point du tout : c'est dans le temps [2] de la barbarie scolastique que ces grands changements ont été faits sur la terre. Le hasard seul a produit presque toutes ces innovations [3]; on a même prétendu que ce qu'on appelle hasard a eu grande part dans la découverte de l'Amérique ; du-moins a-t-on [4] cru que Christophe Colomb n'entreprit son voyage que sur la foi d'un capitaine de vaisseau qu'une tempête avait jeté jusqu'à la hauteur des îles Caraïbes.

Quoi qu'il en soit, les hommes savaient aller au bout du monde, ils savaient détruire des [5] villes avec un tonnerre artificiel plus terrible que le tonnerre véritable ; mais ils ne connaissaient pas la circulation du sang, la pesanteur de l'air, les lois du mouvement, la lumière, le nombre de nos planètes, etc. Et un homme qui soutenait une thèse sur les catégories

[1] 1734. « Presque sacrés. » B. — [2] 1734. « Le temps de la plus stupide « barbarie. » B. — [3] 1734. « Ces inventions ; et il y a même bien de l'ap- « parence que. » B. — [4] 1734. « Du moins a-t-on toujours cru. » B. — [5] 1734. « Les. » B.

d'Aristote, sur l'universel (*a parte rei*) ou telle autre sottise, était regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes et les plus utiles ne sont pas celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. C'est à un instinct mécanique, qui est chez la plupart des hommes, que nous devons[1] la plupart des arts, et nullement à la saine philosophie. La découverte du feu, l'art de faire du pain, de fondre et de préparer les métaux, de bâtir des maisons, l'invention de la navette, sont d'une tout autre nécessité que l'imprimerie et la boussole; cependant ces arts furent inventés par des hommes encore sauvages. Quel prodigieux usage les Grecs et les Romains ne firent-ils pas depuis des mécaniques? Cependant on croyait de leur temps qu'il y avait des cieux de cristal, et que les étoiles étaient de petites lampes qui tombaient quelquefois dans la mer; et un de leurs plus grands philosophes[2], après bien des recherches, avait trouvé que les astres étaient des cailloux qui s'étaient détachés de la terre.

En un mot, personne avant le chancelier Bacon n'avait connu la philosophie expérimentale; et de toutes les épreuves physiques qu'on a faites depuis lui, il n'y en a presque pas une qui ne soit indiquée dans son livre. Il en avait fait lui-même plusieurs; il fit des espèces de machines pneumatiques, par lesquelles il devina l'élasticité de l'air; il a tourné tout autour de la découverte de sa pesanteur, il y touchait; cette vérité fut saisie par Torricelli. Peu de

[1] 1734. « Que nous devons tous les arts. » B.

[2] Anaxagoras. Voyez ci-après, page 177. B.

temps après, la physique expérimentale commença tout d'un coup à être cultivée à-la-fois dans presque toutes les parties de l'Europe. C'était un trésor caché dont Bacon s'était douté, et que tous les philosophes, encouragés par sa promesse, s'efforcèrent de déterrer[1]. Nous avons vu qu'on trouve dans son livre, en termes exprès, cette attraction nouvelle dont Newton passe pour l'inventeur.

Ce précurseur de la philosophie a été aussi un écrivain élégant, un historien, un bel esprit. Ses *Essais de Morale*[2] sont très estimés; mais ils sont faits pour instruire plutôt que pour plaire; et n'étant ni la satire de la nature humaine comme les *Maximes* de La Rochefoucauld, ni l'école du scepticisme comme Montaigne, ils sont moins lus que ces deux livres ingé-

[1] 1734. « Déterrer. Mais ce qui m'a le plus surpris, ç'a été de voir dans « son livre, en termes exprès, cette attraction nouvelle dont M. Newton passe « pour l'inventeur.

« Il faut chercher, dit Bacon, s'il n'y aurait point une espèce de force « magnétique qui opère entre la terre et les choses pesantes, entre la lune « et l'océan, entre les planètes, etc.

« En un autre endroit, il dit : Il faut ou que les corps graves soient portés « vers le centre de la terre, ou qu'ils en soient mutuellement attirés; et, en « ce dernier cas, il est évident que plus les corps, en tombant, s'approche- « ront de la terre, plus fortement ils s'attireront. Il faut, poursuit-il, expé- « rimenter si la même horloge à poids ira plus vite sur le haut d'une mon- « tagne ou au fond d'une mine. Si la force des poids diminue sur la montagne, « et augmente dans la mine, il y a apparence que la terre a une vraie at- « traction.

« Ce précurseur, etc. » — Cette version de la première édition existait encore en 1775. L'édition de Kehl est la première qui porte le texte actuel : le *Nous avons vu* a trait à ce qu'on lit tome XXVII, page 262. B.

[2] Les *Essais de morale*, composés en anglais par Bacon, ont été traduits en latin par le docteur Hacket, depuis évêque de Lichfield, Ben Johnson et d'autres. Bacon lui-même intitula cette traduction *Sermones fideles*. B.

nieux. Sa *Vie de Henri VII*[1] a passé pour un chef-d'œuvre; mais comment se peut-il faire que quelques personnes osent comparer un si petit ouvrage avec l'histoire de notre illustre De Thou?

En parlant de ce fameux imposteur Perkins[2], fils d'un juif converti, qui prit si hardiment le nom de Richard IV, roi d'Angleterre, encouragé par la duchesse de Bourgogne, et qui disputa la couronne à Henri VII, voici comme le chancelier Bacon s'exprime:

« Environ ce temps, le roi Henri fut obsédé d'es-
« prits malins par la magie de la duchesse de Bour-
« gogne, qui évoqua des enfers l'ombre d'Édouard IV
« pour venir tourmenter le roi Henri. Quand la du-
« chesse de Bourgogne eut instruit Perkins[3], elle com-
« mença à délibérer par quelle région du ciel elle fe-
« rait paraître cette comète, et elle résolut qu'elle
« éclaterait d'abord sur l'horizon de l'Irlande. »

Il me semble que notre sage De Thou ne donne guère dans ce phébus, qu'on prenait autrefois pour du sublime, mais qu'à présent on nomme avec raison galimatias.

[1] 1734. « Son *Histoire de Henri VII* a passé pour un chef-d'œuvre; mais « je serais fort trompé si elle pouvait être comparée à l'ouvrage de notre « illustre De Thou. » B. — [2] 1734. « Parkins, juif de naissance, qui. » B. — [3] 1734. « Parkins. » B.

LETTRE XIII[1].

Sur M. Locke.

Jamais il ne fut peut-être un esprit plus sage, plus méthodique, un logicien plus exact que Locke[2]; cependant il n'était pas grand mathématicien. Il n'avait jamais pu se soumettre à la fatigue des calculs ni à la sécheresse des vérités mathématiques, qui ne présentent d'abord rien de sensible à l'esprit; et personne n'a mieux prouvé que lui qu'on pouvait avoir l'esprit géomètre sans le secours de la géométrie. Avant lui de grands philosophes avaient décidé positivement ce que c'est que l'ame de l'homme; mais, puisqu'ils n'en savaient rien du tout, il est bien juste qu'ils aient tous été d'avis différents.

Dans la Grèce, berceau des arts et des erreurs, et où l'on poussa si loin la grandeur et la sottise de l'esprit humain, on raisonnait comme chez nous sur l'ame. Le divin Anaxagoras, à qui on dressa un autel pour avoir appris aux hommes que le soleil était plus grand que le Péloponèse, que la neige était noire, et que les cieux étaient de pierre, affirma que l'ame était un esprit aérien, mais cependant immortel. Diogène, un autre que celui qui devint cynique après avoir été faux-monnayeur, assurait que l'ame était une portion de la substance même de Dieu; et cette idée au moins était brillante. Épicure la composait de parties comme

[1] Cette lettre formait la première section de l'article Locke du *Dictionnaire philosophique* de l'édition de Kehl. B. — [2] 1734. « M. Locke. » B.

le corps. Aristote, qu'on a expliqué de mille façons, parcequ'il était inintelligible, croyait, si l'on s'en rapporte à quelques uns de ses disciples, que l'entendement de tous les hommes était une seule et même substance. Le divin Platon, maître du divin Aristote, et le divin Socrate, maître du divin Platon, disaient l'ame corporelle et éternelle. Le démon de Socrate lui avait appris sans doute ce qui en était. Il y a des gens, à la vérité, qui prétendent qu'un homme qui se vantait d'avoir un génie familier était indubitablement[1] un peu fou ou un peu fripon; mais ces gens-là sont trop difficiles.

Quant à nos Pères de l'Église, plusieurs, dans les premiers siècles, ont cru l'ame humaine, les anges et Dieu corporels.

Le monde se raffine toujours. Saint Bernard, selon l'aveu du P. Mabillon, enseigna, à propos de l'ame, qu'après la mort elle ne voyait point Dieu dans le ciel, mais qu'elle conversait seulement avec l'humanité de Jésus-Christ. On ne le crut pas cette fois sur sa parole; l'aventure de la croisade avait un peu décrédité ses oracles. Mille scolastiques sont venus ensuite, comme le docteur irréfragable[a], le docteur subtil[b], le docteur angélique[c], le docteur séraphique[d], le docteur chérubique, qui tous ont été bien sûrs de connaître l'ame très clairement, mais qui n'ont pas laissé d'en parler comme s'ils avaient voulu que personne n'y entendît rien.

[1] 1734. « Un fou ou un fripon. » B.

[a] Alexandre Hales. — [b] Jean Duns Scot. — [c] Saint Thomas d'Aquin. — [d] Saint Bonaventure.

Notre Descartes, né pour découvrir les erreurs de l'antiquité, mais pour y substituer les siennes, et entraîné par cet esprit systématique qui aveugle les plus grands hommes, s'imagina avoir démontré que l'ame était la même chose que la pensée, comme la matière, selon lui, est la même chose que l'étendue. Il assura[1] bien que l'on pense toujours, et que l'ame arrive dans le corps pourvue de toutes les notions métaphysiques, connaissant Dieu, l'espace, l'infini, ayant toutes les idées abstraites, remplie enfin de belles connaissances, qu'elle oublie malheureusement en sortant du ventre de la[2] mère.

Le P. Malebranche[3] de l'Oratoire, dans ses illusions sublimes, non seulement n'admet[4] point les idées innées, mais il ne doutait pas que nous ne vissions tout en Dieu, et que Dieu, pour ainsi dire, ne fût notre ame.

Tant de raisonneurs ayant fait le roman de l'ame, un sage est venu qui en a fait modestement l'histoire. [5]Locke a développé à l'homme la raison humaine, comme un excellent anatomiste explique les ressorts du corps humain. Il s'aide partout du flambeau de la physique; il ose quelquefois parler affirmativement, mais il ose aussi douter. Au lieu de définir tout d'un coup ce que nous ne connaissons pas, il examine par degrés ce que nous voulons connaître. Il prend un en-

[1] 1734. « Il assura que. » B.—[2] 1734. « De sa. » B.—[3] 1734. « M. Malebranche de l'Oratoire. » B.

[4] 1734. « Non seulement admit. » Ce qui est une faute signalée par Voltaire lui-même : il fallait, *n'admit point*. Voyez, ci-après, année 1738, le *Mémoire* extrait du *Journal des savants*.

[5] 1734. « M. Locke. » B.

fant au moment de sa naissance, il suit pas à pas les progrès de son entendement ; il voit ce qu'il a de commun avec les bêtes, et ce qu'il a au-dessus d'elles ; il consulte surtout son propre témoignage, la conscience de sa pensée.

« Je laisse, dit-il, à discuter à ceux qui en savent « plus que moi, si notre ame existe avant ou après « l'organisation de notre corps ; mais j'avoue qu'il « m'est tombé en partage une de ces ames grossières « qui ne pensent pas toujours, et j'ai même le malheur « de ne pas concevoir qu'il soit plus nécessaire à l'ame « de penser toujours, qu'au corps d'être toujours en « mouvement. »

Pour moi je me vante de l'honneur d'être en ce point aussi simple que Locke[1]. Personne ne me fera jamais croire que je pense toujours ; et je ne me sens pas plus disposé que lui à imaginer que quelques semaines après ma conception j'étais une fort savante ame, sachant alors mille choses que j'ai oubliées en naissant, et ayant fort inutilement possédé dans l'*uterus* des connaissances qui m'ont échappé dès que j'ai pu en avoir besoin, et que je n'ai jamais bien pu reprendre depuis.

Locke, après avoir ruiné les idées innées, après avoir bien renoncé à la vanité de croire qu'on pense toujours, ayant bien établi que toutes nos idées nous viennent par les sens, ayant examiné[2] nos idées simples, celles qui sont composées, ayant suivi[3] l'esprit de l'homme dans toutes ses opérations[4], ayant fait voir

[1] 1734. « Que M. Locke. » B. — [2] 1734. « Examine. » B. — [3] 1734. « Suit. » B. — [4] 1734. « Opérations, fait voir. » B.

combien les langues que les hommes parlent sont imparfaites, et quel abus nous fesons des termes à tout moment[1]; Locke, dis-je, considère enfin l'étendue, ou plutôt le néant des connaissances humaines. C'est dans ce chapitre qu'il ose avancer modestement ces paroles: *Nous ne serons peut-être jamais capables de connaître si un être purement matériel pense ou non*[2].

Ce discours sage parut à plus d'un théologien une déclaration scandaleuse que l'ame est matérielle et mortelle. Quelques Anglais, dévots à leur manière, sonnèrent l'alarme. Les superstitieux[3] sont dans la société ce que les poltrons sont dans une armée; ils ont et donnent des terreurs paniques. On cria que Locke[4] voulait renverser la religion; il ne s'agissait pourtant point de religion dans cette affaire; c'était une question purement philosophique, très indépendante de la foi et de la révélation; il ne fallait qu'examiner sans aigreur s'il y a de la contradiction à dire: *La matière peut penser*, et[5] Dieu peut communiquer la pensée à la matière. Mais les théologiens commencent trop souvent par dire que Dieu est outragé quand on n'est pas de leur avis. C'est trop ressembler aux mauvais poëtes, qui croyaient[6] que Despréaux parlait mal du roi, parcequ'il se moquait d'eux.

Le docteur Stillingfleet s'est fait une réputation de théologien modéré, pour n'avoir pas dit positivement

[1] 1734. « A tous moments. Il vient enfin à considérer l'étendue. » B.

[2] *Essai sur l'entendement humain*, livre IV, chap. III. Voltaire a reparlé de cette pensée de Locke, dans ses *Questions sur l'Encyclopédie* (voyez tome XXVI, page 207). B.

[3] Voyez tome XXVI, page 236. B. — [4] 1734. « Que M. Locke. » B. — [5] 1734. « Et si Dieu. » B. — [6] 1734. « Qui criaient. » B.

des injures à Locke. Il entra en lice contre lui, mais il fut battu, car il raisonnait en docteur, et Locke en philosophe instruit de la force et de la faiblesse de l'esprit humain, et qui se battait avec des armes dont il connaissait la trempe[1].

Si j'osais parler après M. Locke sur un sujet si délicat, je dirais : Les hommes disputent depuis longtemps sur la nature et sur l'immortalité de l'ame; à l'égard de son immortalité, il est impossible de la démontrer, puisqu'on dispute encore sur sa nature, et qu'assurément il faut connaître à fond un être créé, pour décider s'il est immortel ou non. La raison humaine est si peu capable de démontrer par elle-même l'immortalité de l'ame, que la religion a été obligée de nous la révéler. Le bien commun de tous les hommes demande qu'on croie l'ame immortelle : la foi nous l'ordonne; il n'en faut pas davantage, et la chose est presque décidée[2]. Il n'en est pas de même de sa nature; il importe peu à la religion de quelle substance soit l'ame, pourvu qu'elle soit vertueuse. C'est une horloge qu'on nous a donnée à gouverner; mais l'ouvrier ne nous a pas dit de quoi le ressort de cette horloge est composé.

Je suis corps et je pense, je n'en sais pas davantage[3]. Si je ne consulte que mes faibles lumières, irai-je

[1] Fin de l'article dans l'édition de 1751 et dans les éditions de Kehl. Le texte de ce qui suit est de 1739. Lors des nouvelles dispositions faites par l'auteur, en 1751, la fin de cette lettre fut supprimée; et quelques passages furent conservés dans deux chapitres qui forment, depuis l'édition de Kehl, la neuvième section de l'article Ame, dans le *Dictionnaire philosophique* : voyez tome XXVI, page 237 et suiv. B.

[2] 1734. « Est décidée. » B. — [3] 1734. « Davantage. Irai-je. » B.

attribuer à une cause inconnue ce que je puis si aisément attribuer à la seule cause seconde que je connais un peu? Ici tous les philosophes de l'école m'arrêtent en argumentant, et disent : Il n'y a dans le corps que de l'étendue et de la solidité, et il ne peut avoir que du mouvement et de la figure. Or, du mouvement, de la figure, de l'étendue et de la solidité ne peuvent faire une pensée; donc l'ame ne peut pas être matière. Tout ce grand raisonnement répété tant de fois se réduit uniquement à ceci : Je ne connais que très peu de chose de la matière, j'en devine imparfaitement quelques propriétés : or je ne sais point du tout si ces propriétés peuvent être jointes à la pensée; donc, parceque je ne sais rien du tout, j'assure positivement que la matière ne saurait penser. Voilà nettement la manière de raisonner de l'école.

M. Locke dirait avec simplicité à ces messieurs : Confessez du moins que vous êtes aussi ignorants que moi : votre imagination ni la mienne ne peuvent concevoir comment un corps a des idées; et comprenez-vous mieux comment une substance, telle qu'elle soit, a des idées? Vous ne concevez ni la matière ni l'esprit, comment osez-vous assurer quelque chose [1] ? Que vous importe que l'ame soit un de ces êtres incompréhensibles qu'on appelle matière, ou un de ces êtres incompréhensibles qu'on appelle esprit? Quoi! Dieu, le créateur de tout, ne peut-il pas éterniser ou anéantir votre ame à son gré, quelle que soit sa substance?

Le superstitieux vient à son tour, et dit qu'il faut

[1] 1734. « Quelque chose? Le superstitieux. » B.

brûler pour le bien de leurs ames ceux qui soupçonnent qu'on peut penser avec la seule aide du corps; mais que dirait-il[1] si c'était lui-même qui fût coupable d'irréligion? En effet, quel est l'homme qui osera assurer, sans une impiété absurde, qu'il est impossible au Créateur de donner à la matière la pensée et le sentiment? Voyez, je vous prie, à quel embarras vous êtes réduits, vous qui bornez ainsi la puissance du Créateur. Les bêtes ont les mêmes organes que nous, les mêmes perceptions; elles ont de la mémoire, elles combinent quelques idées. Si Dieu n'a pas pu animer la matière, et lui donner le sentiment, il faut de deux choses l'une, ou que les bêtes soient de pures machines, ou qu'elles aient une ame spirituelle.

Il me paraît démontré[2] que les bêtes ne peuvent être de simples machines; voici ma preuve: Dieu leur a fait précisément les mêmes organes de[3] sentiment que les nôtres; donc si[4] elles ne sentent point, Dieu a fait un ouvrage inutile; or Dieu, de votre aveu même, ne fait rien en vain; donc il n'a point fabriqué tant d'organes de sentiment, pour qu'il n'y eût point de sentiment; donc les bêtes ne sont point de pures machines. Les bêtes, selon vous, ne peuvent pas avoir une ame spirituelle; donc malgré vous il ne reste autre chose à dire, sinon que Dieu a donné aux organes des bêtes, qui sont matière, la faculté de sentir et d'apercevoir, que vous appelez instinct dans elles. Et[5] qui peut empêcher Dieu de communiquer à nos

[1] 1734. « Mais que diraient-ils si c'étaient eux-mêmes qui fussent coupables d'irréligion? » B. — [2] 1734. « Presque démontré. » B. — [3] 1734. « Du. » B. — [4] 1734. « S'ils. » B. — [5] 1734. « Eh! » B.

organes plus déliés cette faculté de sentir, d'apercevoir, et de penser, que nous appelons raison humaine? De quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes obligés d'avouer votre ignorance, et la puissance immense du Créateur. Ne vous révoltez donc plus contre la sage et modeste philosophie de Locke : loin d'être contraire à la religion, elle lui servirait de preuve, si la religion en avait besoin; car quelle philosophie plus religieuse, que celle qui n'affirmant que ce qu'elle conçoit clairement, et[1] sachant avouer sa faiblesse, vous dit qu'il faut recourir à Dieu, dès qu'on examine les premiers principes?

[2] D'ailleurs, il ne faut jamais craindre qu'aucun sentiment philosophique puisse nuire à la religion d'un pays. Nos mystères ont beau être contraires à nos démonstrations, ils n'en sont pas moins révérés par nos philosophes chrétiens, qui savent que les objets de la raison et de la foi sont de différente nature. Jamais les philosophes ne feront une secte de religion : pourquoi? c'est qu'ils n'écrivent point pour le peuple, et qu'ils sont sans enthousiasme. Divisez le genre humain en vingt parts, il y en a dix-neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains, et qui ne sauront jamais s'il y a eu un[3] M. Locke au monde; dans la vingtième partie qui reste, combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent? et parmi ceux qui lisent, il y en a vingt qui lisent des romans, contre un qui

[1] 1734. « Clairement en sachant. » B. — [2] Cet alinéa et le suivant sont presque textuellement dans le tome XXVI, pages 246-47. B. — [3] 1734. « Un Locke. » B.

étudie en philosophie. Le nombre de ceux qui pensent est excessivement petit, et ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde.

Ce n'est ni Montagne, ni Locke, ni Bayle, ni Spinosa, ni Hobbes, ni mylord Shaftsbury, ni M. Collins, ni M. Toland[1], ni Flud, ni Beker, ni M. le comte de Boulainviliers, etc., qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur patrie; ce sont, pour la plupart, des théologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de sectes, ont eu bientôt celle d'être chefs de partis. Que dis-je? tous ces livres des philosophes modernes mis ensemble ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement qu'en a fait autrefois la dispute des cordeliers sur la forme de leurs manches et de leur capuchon.

LETTRE XIV[2].

Sur Descartes et Newton.

Un Français qui arrive à Londres trouve les choses bien changées en philosophie comme dans tout le reste[3]. Il a laissé le monde plein, il le trouve vide. A Paris on voit l'univers composé de tourbillons de matière subtile; à Londres on ne voit rien de cela. Chez nous c'est la pression de la lune qui cause le flux de

[1] 1734. « Ni M. Toland, etc., qui ont porté. » B.

[2] Cette lettre formait, dans le *Dictionnaire philosophique* de l'édition de Kehl, la première section de l'article Newton et Descartes. B.

[3] Lorsque cet article a été écrit (1728), plus de quarante ans après la publication du livre des *Principes*, toute la France était encore cartésienne. K.

la mer; chez les Anglais c'est la mer qui gravite vers la lune; de façon que quand vous croyez que la lune devrait nous donner marée haute, ces messieurs croient qu'on doit avoir marée basse; ce qui malheureusement ne peut se vérifier, car il aurait fallu, pour s'en éclaircir, examiner la lune et les marées au premier instant de la création.

Vous remarquerez encore que le soleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour son quart. Chez vos cartésiens tout se fait par une impulsion qu'on ne comprend guère; chez M. Newton c'est par une attraction dont on ne connaît pas mieux la cause. A Paris vous vous figurez la terre faite comme un melon; à Londres elle est aplatie des deux côtés. La lumière pour un cartésien existe dans l'air, pour un newtonien elle vient du soleil en six minutes et demie. Votre chimie fait toutes ses opérations avec des acides, des alkalis, et de la matière subtile: l'attraction domine jusque dans la chimie anglaise.

L'essence même des choses a totalement changé. Vous ne vous accordez ni sur la définition de l'ame, ni sur celle de la matière. Descartes assure que l'ame est la même chose que la pensée, et Locke lui prouve assez bien le contraire. Descartes assure encore que l'étendue seule fait la matière, Newton y ajoute la solidité.

Voilà de sérieuses[1] contrariétés.

[1] Au lieu de *sérieuses*, il y a *furieuses* dans les éditions de 1734, 1739, et dans toutes celles qui ont précédé l'édition in-4° (tome XIV, daté de 1771). B.

Non nostrum inter vos tantas componere lites[1].

Ce fameux Newton, ce destructeur du système cartésien, mourut au mois de mars de l'an 1727. Il a vécu honoré de ses compatriotes, et a été enterré comme un roi qui aurait fait du bien à ses sujets. On a lu ici avec avidité et l'on a traduit en anglais l'Éloge[2] de M. Newton, que M. de Fontenelle a prononcé dans l'académie des sciences. On attendait en Angleterre son jugement comme une déclaration solennelle de la supériorité de la philosophie anglaise; mais quand on a vu[3] que non seulement il s'était trompé en rendant compte de cette philosophie, mais qu'il comparait Descartes à Newton, toute la société royale de Londres s'est soulevée. Loin d'acquiescer au jugement, on a fort critiqué le discours[4]. Plusieurs même (et ceux-là ne sont pas les plus philosophes) ont été choqués de cette comparaison, seulement parceque Descartes était Français.

Il faut avouer que ces deux grands hommes ont été bien différents l'un de l'autre dans leur conduite, dans leur fortune, et dans leur philosophie.

Descartes était né avec une imagination brillante et forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée comme dans sa manière de raisonner. Cette imagination ne put se cacher même dans ses ouvrages philosophiques, où l'on voit à tout moment des com-

[1] Virgile, *Éclog.*, IV, 108. B.

[2] 1734. « L'éloge que M. de Fontenelle a prononcé de M. Newton, dans « l'académie des sciences. » Le texte actuel est de 1739. B.—[3] 1734. « Mais « quand on a vu qu'il comparait. » B. — [4] 1734. « On a critiqué ce dis- « cours. » B.

paraisons ingénieuses et brillantes. La nature en avait presque fait un poëte, et en effet il composa pour la reine de Suède un divertissement en vers que pour l'honneur de sa mémoire on n'a pas fait imprimer.

Il essaya quelque temps du métier de la guerre, et depuis, étant devenu tout-à-fait philosophe, il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour. Il eut de sa maîtresse une fille nommée Francine, qui mourut jeune, et dont il regretta beaucoup la perte. Ainsi il éprouva tout ce qui appartient à l'humanité.



Il crut long-temps qu'il était nécessaire de fuir les hommes, et surtout sa patrie, pour philosopher en liberté. Il avait raison; les hommes de son temps n'en savaient pas assez pour l'éclairer, et n'étaient guère capables que de lui nuire.

Il quitta la France parcequ'il cherchait la vérité, qui y était persécutée alors par la misérable philosophie de l'école; mais il ne trouva pas plus de raison dans les universités de la Hollande, où il se retira. Car dans le temps qu'on condamnait en France les seules propositions de sa philosophie qui fussent vraies, il fut aussi persécuté par les prétendus philosophes [1] de Hollande, qui ne l'entendaient pas mieux, et qui, voyant de plus près sa gloire, haïssaient davantage sa personne. Il fut obligé de sortir d'Utrecht: il essuya l'accusation d'athéisme, dernière ressource des calomniateurs; et lui, qui avait employé toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves

[1] 1734. « Prétendus philosophes, qui. » Le texte actuel date de 1739. B.

de l'existence d'un Dieu, fut soupçonné de n'en point reconnaître.

Tant de persécutions supposaient un très grand mérite et une réputation éclatante : aussi avait-il l'un et l'autre. La raison perça même un peu dans le monde à travers les ténèbres de l'école et les préjugés de la superstition populaire. Son nom fit enfin tant de bruit, qu'on voulut l'attirer en France par des récompenses. On lui proposa une pension de mille écus ; il vint sur cette espérance, paya les frais de la patente qui se vendait alors, n'eut point la pension, et s'en retourna philosopher dans sa solitude de Nord-Hollande, dans le temps que le grand Galilée, à l'âge de quatre-vingts ans, gémissait dans les prisons de l'inquisition, pour avoir démontré le mouvement de la terre.

Enfin il mourut à Stockholm d'une mort prématurée, et causée par un mauvais régime, au milieu de quelques savants, ses ennemis, et entre les mains d'un médecin qui le haïssait.

La carrière du chevalier Newton a été toute différente ; il a vécu près de quatre-vingt-cinq ans, toujours tranquille, heureux, et honoré dans sa patrie. Son grand bonheur a été non seulement d'être né dans un pays libre, mais dans un temps où les impertinences scolastiques étant bannies, la raison seule était cultivée : le monde ne pouvait être que son écolier, et non son ennemi.

Une opposition singulière dans laquelle il se trouve avec Descartes, c'est que, dans le cours d'une si longue vie, il n'a eu ni passion ni faiblesse. Il n'a jamais ap-

proché d'aucune femme : c'est ce qui m'a été confirmé par le médecin et le chirurgien, entre les bras de qui il est mort [1]. On peut admirer en cela Newton, mais il ne faut pas blâmer Descartes.

L'opinion publique en Angleterre sur ces deux philosophes est que le premier était un rêveur, et que l'autre était un sage.

Très peu de personnes à Londres lisent Descartes, dont effectivement les ouvrages sont devenus inutiles; très peu lisent aussi Newton, parcequ'il faut être fort savant pour le comprendre. Cependant tout le monde parle d'eux; on n'accorde rien au Français, et on donne tout à l'Anglais. Quelques gens croient que si l'on ne s'en tient plus à l'horreur du vide, si l'on sait que l'air est pesant, si l'on se sert de lunettes d'approche, on en a l'obligation à Newton. Il est ici l'Hercule de la fable à qui les ignorants attribuaient tous les faits des autres héros.

Dans une critique qu'on a faite à Londres du discours de M. de Fontenelle, on a osé avancer que Descartes n'était pas un grand géomètre. Ceux qui parlent ainsi peuvent se reprocher de battre leur nourrice; Descartes a fait un aussi grand chemin du point où il a trouvé la géométrie jusqu'au point où il l'a poussée, que Newton en a fait après lui : il est le premier qui [2]

[1] Cela prouve que le médecin de Newton n'était pas aussi bon physicien que lui. Il n'existe, pour les hommes, aucun signe certain de virginité; et un homme qui meurt à quatre-vingt-cinq ans, dont l'ame a été modérée, et qui a mené une vie retirée et paisible, peut avoir eu des faiblesses sans qu'il reste de témoins. D'ailleurs, quand Newton n'aurait jamais connu ce genre de plaisir, quel bien en résulterait-il pour le genre humain? K.

[2] 1734. « Qui ait trouvé la manière. » B.

ait enseigné la manière de donner les équations algébriques des courbes. Sa géométrie, grace à lui, devenue aujourd'hui commune, était de son temps si profonde, qu'aucun professeur n'osa entreprendre de l'expliquer, et qu'il n'y avait guère en Hollande que Schooten, et en France que Fermat, qui l'entendissent.

Il porta cet esprit de géométrie et d'invention dans la dioptrique, qui devint entre ses mains un art tout nouveau; et s'il s'y trompa beaucoup, c'est qu'un homme qui découvre de nouvelles terres ne peut tout d'un coup en connaître toutes les propriétés. Ceux [1] qui le suivent lui ont au moins l'obligation de la découverte. Je ne nierai pas que tous les autres ouvrages de M. Descartes [2] ne fourmillent d'erreurs.

La géométrie était un guide que lui-même avait en quelque façon formé, et qui l'aurait conduit sûrement dans sa physique; cependant il abandonna à la fin ce guide, et se livra à l'esprit de système. Alors sa philosophie ne fut plus qu'un roman ingénieux, et tout au plus vraisemblable [3] pour les philosophes ignorants du même temps. Il se trompa sur la nature de l'ame, sur les lois du mouvement, sur la nature de la lumière. Il admit des idées innées, il inventa de nouveaux éléments, il créa un monde, il fit l'homme à sa mode; et on dit avec raison que l'homme de Descartes n'est en effet que celui de Descartes, fort éloigné de

[1] 1734. « Ceux qui viennent après lui et qui rendent les terres fertiles lui « ont. » B. — [2] 1734. « De M. Descartes fourmillent d'erreurs. » B. — [3] 1734. « Vraisemblable pour les iognrants. Il se trompa sur la nature de « l'ame, sur les preuves de l'existence de Dieu, sur la matière, sur les « lois, etc. » B.

l'homme véritable. Il poussa ses erreurs métaphysiques jusqu'à prétendre que deux et deux ne font quatre que parceque Dieu l'a voulu ainsi ; mais ce n'est point trop dire qu'il était estimable même dans ses égarements. Il se [1] trompa, mais ce fut au moins avec méthode et de conséquence en conséquence. S'il inventa de nouvelles chimères en physique, du moins il en détruisit d'anciennes ; il apprit aux hommes de son temps à raisonner et à se servir contre lui-même de ses armes. S'il n'a pas payé en bonne monnaie, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse.

[2] Je ne crois pas qu'on ose à la vérité comparer en rien sa philosophie avec celle de Newton : la première est un essai, la seconde est un chef-d'œuvre ; mais celui qui nous a mis sur la voie de la vérité vaut peut-être celui qui a été depuis au bout de cette carrière.

Descartes donna un œil aux aveugles ; ils virent les fautes de l'antiquité et les siennes. La route qu'il ouvrit est, depuis lui, devenue immense. Le petit livre de Rohault [3] a fait pendant quelque temps une physique complète ; aujourd'hui tous les recueils des académies de l'Europe ne sont pas même un commencement de système : en approfondissant cet abîme, il

[1] 1734. « Il se trompa, mais ce fut du moins avec méthode et avec un « esprit conséquent ; il détruisit les chimères absurdes dont on infatuait la « jeunesse depuis deux mille ans ; il apprit. » B.

[2] Cet alinéa n'avait pas été conservé dans l'édition de Kehl. Il était supprimé dès 1748. B.

[3] *Traité de physique, par Rohault*, 1671, in-4°, réimprimé en 1682, deux volumes in-12. B.

s'est trouvé infini. Il s'agit maintenant de voir ce que M. Newton a creusé dans ce précipice[1].

LETTRE XV[2].

Histoire de l'attraction.

Je n'entrerai point ici dans une explication mathématique de ce qu'on appelle l'attraction, ou la gravitation : je me borne à l'histoire de cette nouvelle

[1] La dernière phrase n'était pas dans l'édition de Kehl, et sa suppression remonte à 1739; mais son rétablissement est une conséquence du rétablissement des *Lettres philosophiques* en corps d'ouvrage. B..

[2] Je n'ai pu trouver ni cette lettre, ni la suivante, dans les éditions des *OEuvres de Voltaire* faites à Kehl.

Le texte actuel que je donne est de 1752. Il diffère un peu des éditions de 1751, 1748, 1746, 1742, 1739. Cette lettre était, en 1734, intitulée : *Sur le système de l'attraction*, et commençait ainsi :

« Les découvertes du chevalier Newton, qui lui ont fait une réputation si « universelle, regardent le système du monde, la lumière, l'infini en « géométrie, et enfin la chronologie à laquelle il s'est amusé pour se délasser.

« Je vais vous dire (si je puis sans verbiage) le peu que j'ai pu attraper de « toutes ces sublimes idées.

« A l'égard du système de notre monde, on disputait depuis long-temps « sur la cause qui fait tourner et qui retient dans leurs orbites toutes les « planètes, et sur celle qui fait descendre ici-bas tous les corps vers la surface « de la terre.

« Le système de Descartes, expliqué et fort changé depuis lui, semblait « rendre une raison plausible de ces phénomènes; et cette raison paraissait « d'autant plus vraie, qu'elle est simple et intelligible à tout le monde. Mais « en philosophie, il faut se défier de ce qu'on croit entendre trop aisément, « aussi bien que des choses qu'on n'entend pas.

« La pesanteur, la chute accélérée des corps tombant sur la terre, la révo- « lution des planètes dans leurs orbites, leurs rotations autour de leur axe, « tout cela n'est que du mouvement : or le mouvement ne peut être conçu

propriété de la matière, devinée long-temps avant Newton et démontrée par lui; c'est donner en quelque sorte l'histoire d'une création nouvelle.

Copernic, ce Christophe Colomb de l'astronomie, avait à peine appris aux hommes le véritable ordre de l'univers, si long-temps défiguré; il avait à peine fait voir que la terre tourne et sur elle-même et dans un espace immense, lorsque tous les docteurs firent à-peu-près les mêmes objections que leurs devanciers

« que par impulsion; donc tous ces corps sont poussés. Mais par quoi le « sont-ils? Tout l'espace est plein, donc il est rempli d'une matière très sub« tile, puisque nous ne l'apercevons pas; donc cette matière va d'occident « en orient, puisque c'est d'occident en orient que toutes les planètes sont « entraînées. Ainsi, de supposition en supposition, et de vraisemblance en « vraisemblance, on a imaginé un vaste tourbillon de matière subtile, dans « lequel les planètes sont entraînées autour du soleil; on crée encore un au« tre tourbillon particulier qui nage dans le grand, et qui tourne journelle« ment autour de la planète. Quand tout cela est fait, on prétend que la « pesanteur dépend de ce mouvement journalier: car, dit-on, la matière sub« tile qui tourne autour de notre petit tourbillon doit aller dix-sept fois « plus vite que la terre; or, si elle va dix-sept fois plus vite que la terre, « elle doit avoir incomparablement plus de force centrifuge, et repousser « par conséquent tous les corps vers la terre. Voilà la cause de la pesanteur « dans le système cartésien.

« Mais, avant que de calculer la force centrifuge et la vitesse de cette « matière subtile, il fallait s'assurer qu'elle existât, et, supposé qu'elle « existe, il est encore démontré faux qu'elle puisse être la cause de la pe« santeur.

« M. Newton semble anéantir sans ressource tous ces tourbillons grands « et petits, et celui qui emporte les planètes autour du soleil, et celui qui « fait tourner chaque planète sur elle-même.

1° « A l'égard du prétendu petit tourbillon de la terre, il est prouvé qu'il « doit perdre petit à petit son mouvement; il est prouvé que si la terre « nage dans un fluide, ce fluide doit être de la même densité que la terre, « et si ce fluide est de la même densité, tous les corps que nous remuons « doivent éprouver une résistance extrême, c'est-à-dire qu'il faudrait un « levier de la longueur de la terre pour soulever le poids d'une livre.

2° « A l'égard des grands tourbillons, ils sont encore plus chimériques :

avaient faites contre les antipodes. Saint Augustin en niant ces antipodes avait dit : *Eh quoi! ils auraient donc la tête en bas et ils tomberaient dans le ciel.* Les docteurs disaient à Copernic : *Si la terre tournait sur elle-même, toutes ses parties se détacheraient et tomberaient dans le ciel.* Il est certain que la terre tourne, répondit Copernic, et que ses parties ne s'envolent pas ; il faut donc qu'une puissance les dirige toutes vers le centre de la terre ; et probablement, dit-il, cette propriété existe dans tous les globes, dans le soleil, dans la lune, dans les étoiles ; c'est un attribut donné à la matière par la divine providence. C'est ainsi qu'il s'explique dans son premier livre *Des révolutions*

« il est impossible de les accorder avec les règles de Kepler, dont la vérité « est démontrée. M. Newton fait voir que la révolution du fluide dans lequel « Jupiter est supposé entraîné n'est pas avec la révolution du fluide de la « terre, comme la révolution de Jupiter est avec celle de la terre.

« Il prouve que toutes les planètes fesant leurs révolutions dans des el- « lipses, et par conséquent étant bien plus éloignées les unes des autres dans « leurs périhélies et bien plus proches dans leurs aphélies ; la terre, par « exemple, devrait aller plus vite quand elle est plus près de Vénus et de « Mars, puisque le fluide qui l'emporte, étant alors plus pressé, doit avoir « plus de mouvement, et cependant c'est alors même que le mouvement de « la terre est plus ralenti.

« Il prouve qu'il n'y a point de matière céleste qui aille d'occident en « orient, puisque les comètes traversent ces espaces tantôt de l'orient à « l'occident, tantôt du septentrion au midi.

« Enfin, pour mieux trancher encore, s'il est possible, toute difficulté, « il prouve, ou du moins il rend fort probable, et même par des expé- « riences, que le plein est impossible, et il nous ramène le vide, qu'Aristote « et Descartes avaient banni du monde.

« Ayant, par toutes ces raisons et par beaucoup d'autres encore, renversé « les tourbillons du cartésianisme, il désespérait de pouvoir connaître ja- « mais s'il y a un principe secret dans la nature qui cause à la fois le mou- « vement de tous les corps célestes, et qui fait la pesanteur sur la terre. S'é- « tant retiré, en 1666, à la campagne, près de Cambridge, etc. » B.

célestes, sans avoir osé ni peut-être pu aller plus loin.

Kepler, qui suivit Copernic et qui perfectionna l'admirable découverte du vrai système du monde, approcha un peu du système de la pesanteur universelle. On voit dans son traité de l'étoile de Mars, des veines encore mal formées de cette mine dont Newton a tiré son or. Kepler admet non seulement une tendance de tous les corps terrestres au centre, mais aussi des astres les uns vers les autres. Il ose entrevoir et dire que si la terre et la lune n'étaient pas retenues dans leurs orbites, elles s'approcheraient l'une de l'autre, elles s'uniraient. Cette vérité étonnante était obscurcie chez lui de tant de nuages et de tant d'erreurs qu'on a dit qu'il l'avait devinée par instinct.

Cependant le grand Galilée, partant d'un principe plus mécanique, examinait quelle est la chute des corps sur la terre; comment et en quelle proportion cette chute s'accélère; et le chancelier Bacon voulait qu'on expérimentât si ces chutes se fesaient également aux plus grandes profondeurs et aux plus grandes hauteurs où l'on pût atteindre.

Il est bien singulier que Descartes, le plus grand géomètre de son temps, ne se soit pas servi de ce fil dans le labyrinthe qu'il s'était bâti lui-même. On ne trouve nulle trace de ces vérités dans ses ouvrages; aussi n'est-il pas surprenant qu'il se soit égaré. Il voulut créer un univers. Il fit une philosophie comme on fait un bon roman; tout parut vraisemblable, et rien ne fut vrai. Il imagina des éléments, des tourbillons qui semblaient rendre une raison plausible de tous les mystères de la nature; mais en philosophie

il faut se défier de ce qu'on croit entendre trop aisément aussi bien que des choses qu'on n'entend pas. Descartes était plus dangereux qu'Aristote parcequ'il avait l'air d'être plus raisonnable. M. Conduit, neveu du chevalier Newton, m'a assuré que son oncle avait lu Descartes à l'âge de vingt ans, qu'il crayonna les marges des premières pages, et qu'il n'y mit qu'une seule note, souvent répétée, consistant en ce mot, *error;* mais que las d'écrire *error* partout, il jeta le livre et ne le relut jamais.

Newton, ayant quitté les abîmes de la théologie dans lesquels il avait été élevé pour les vérités mathématiques, avait déjà trouvé à l'âge de vingt-trois ans son calcul infinitésimal dont son maître Wallis lui avait ouvert la route. Il s'appliquait à chercher ce principe secret et universel de la nature, indiqué par Copernic, par Kepler, par Bacon, et déja saisi par le célèbre Hooke; c'est-à-dire cette cause de la pesanteur et du mouvement de toute la matière. S'étant retiré en 1666, à cause de la peste, à la campagne près de Cambridge, un jour qu'il se promenait dans son jardin, et qu'il voyait des fruits tomber d'un arbre, il se laissa aller à une méditation profonde sur cette pesanteur dont tous les philosophes ont cherché si long-temps la cause en vain, et dans laquelle le vulgaire ne soupçonne pas même de mystère. Il se dit à lui-même: De quelque hauteur dans notre hémisphère que tombassent ces corps, leur chute serait certainement dans la progression découverte par Galilée; et les espaces parcourus par eux seraient comme les carrés des temps. Ce pouvoir, qui fait descendre les corps graves, est

le même sans aucune diminution sensible, à quelque profondeur qu'on soit dans la terre, et sur la plus haute montagne. Pourquoi ce pouvoir ne s'étendrait-il pas jusqu'à la lune? et, s'il est vrai qu'il pénètre jusque-là, n'y a-t-il pas grande apparence que ce pouvoir la retient dans son orbite et détermine son mouvement? Mais, si la lune obéit à ce principe quel qu'il soit, n'est-il pas encore très raisonnable de croire que les autres planètes y sont également soumises?

Si ce pouvoir existe, il doit (ce qui est prouvé d'ailleurs) augmenter en raison renversée des carrés des distances. Il n'y a donc plus qu'à examiner le chemin que ferait un corps grave en tombant sur la terre d'une hauteur médiocre, et le chemin que ferait dans le même temps un corps qui tomberait de l'orbite de la lune. Pour en être instruit, il ne s'agit plus que d'avoir la mesure de la terre, et la distance de la lune à la terre.

Voilà comment M. Newton raisonna. Mais on n'avait alors en Angleterre que de très fausses mesures de notre globe; on s'en rapportait à l'estime incertaine des pilotes, qui comptaient soixante milles d'Angleterre pour un degré, au lieu qu'il en fallait compter près de soixante et dix. Ce faux calcul ne s'accordant pas avec les conclusions que M. Newton voulait tirer, il les abandonna. Un philosophe médiocre, et qui n'aurait eu que de la vanité, eût fait cadrer comme il eût pu la mesure de la terre avec son système. M. Newton aima mieux abandonner alors son projet. Mais depuis que M. Picart eut mesuré la terre exactement, en traçant cette méridienne qui fait tant d'honneur à

la France, M. Newton reprit ses premières idées, et il trouva son compte avec le calcul de M. Picart[1].

Les autres planètes doivent être soumises à cette loi générale; et si cette loi existe, ces planètes doivent suivre les règles trouvées par Kepler. Toutes ces règles, tous ces rapports sont en effet gardés par les pla-

[1] Dans l'édition de 1734, on lit de plus ce qui suit:

« C'est une chose qui me paraît toujours admirable, qu'on ait découvert « de si sublimes vérités avec l'aide d'un quart de cercle et d'un peu d'arith- « métique.

« La circonférence de la terre est de cent vingt-trois millions deux cent « quarante-neuf mille six cents pieds de Paris. De cela seul peut suivre tout « le système de l'attraction.

« On connait la circonférence de la terre, on connaît celle de l'orbite de « la lune, et le diamètre de cet orbite. La révolution de la lune dans cet « orbite se fait en vingt-sept jours sept heures quarante-trois minutes; donc « il est démontré que la lune, dans son mouvement moyen, parcourt cent « quatre-vingt-sept mille neuf cent soixante pieds de Paris par minute; et, « par un théorème connu, il est démontré que la force centrale qui ferait « tomber un corps de la hauteur de la lune ne le ferait tomber que de « quinze pieds de Paris dans la première minute.

« Maintenant si la règle par laquelle les corps pèsent, gravitent, s'attirent « en raison inverse des carrés des distances, est vraie; si c'est le même pou- « voir qui agit suivant cette règle dans toute la nature, il est évident que la « terre étant éloignée de la lune de soixante demi-diamètres, un corps grave « doit tomber sur la terre de quinze pieds dans la première seconde, et de « cinquante-quatre mille pieds dans la première minute.

« Or est-il qu'un corps grave tombe en effet de quinze pieds dans la pre- « mière seconde, et parcourt dans la première minute cinquante-quatre « mille pieds, lequel nombre est le carré de soixante multiplié par quinze; « donc les corps pèsent en raison inverse des carrés des distances, donc le « même pouvoir fait la pesanteur sur la terre, et retient la lune dans son « orbite.

« Étant donc démontré que la lune pèse sur la terre, qui est le centre de « son mouvement particulier, il est démontré que la terre et la lune pèsent « sur le soleil, qui est le centre de leur mouvement annuel.

« Les autres planètes doivent être soumises à cette loi générale; et, si « cette loi existe, ces planètes doivent suivre les règles trouvées par Kepler. « Toutes ces règles, tous ces rapports, sont en effet gardés par les planètes

nètes. Son seul principe des lois de la gravitation rend raison de toutes les inégalités apparentes dans le cours des globes célestes. Les variations de la lune deviennent une suite nécessaire de ces lois. Le flux et le reflux de la mer est encore un effet très simple de cette attraction. La proximité de la lune dans son plein et quand elle est nouvelle, et son éloignement dans ses quartiers, combinés avec l'action du soleil, rendent une raison sensible de l'élévation et de l'abaissement de l'Océan.

Après avoir rendu compte, par sa sublime théorie, du cours et des inégalités des planètes, il assujettit les comètes au frein de la même loi [1].

« avec la dernière exactitude : donc le pouvoir de la gravitation fait peser « toutes les planètes vers le soleil, de même que notre globe; enfin la réac- « tion de tout corps étant proportionnelle à l'action, il demeure certain « que la terre pèse à son tour sur la lune, et que le soleil pèse sur l'une et « sur l'autre; que chacun des satellites de Saturne pèse sur les quatre, et les « quatre sur lui; tous cinq sur Saturne, Saturne sur tous; qu'il en est ainsi « de Jupiter, et que tous ces globes sont attirés par le soleil, réciproquement « attiré par eux.

« Ce pouvoir de gravitation agit à proportion de la matière que renferment « les corps; c'est une vérité que M. Newton a démontrée par des expé- « riences. Cette nouvelle découverte a servi à faire voir que le soleil, centre « de toutes les planètes, les attire toutes en raison directe de leurs masses « combinées avec leur éloignement. De là, s'élevant par degrés jusqu'à des « connaissances qui semblaient n'être pas faites pour l'esprit humain, il ose « calculer combien de matière contient le soleil, et combien il s'en trouve « dans chaque planète; et ainsi il fait voir que, par les simples lois de la « mécanique, chaque globe céleste doit être nécessairement à la place où il « est. Son seul principe des lois de la gravitation rend raison de toutes les « inégalités apparentes dans le cours des globes célestes. Les variations de la « lune deviennent une suite nécessaire de ces lois. De plus, on voit évi- « demment pourquoi les nœuds de la lune font leurs révolutions en dix-neuf « ans, et ceux de la terre dans l'espace d'environ vingt-six mille années.» B.

[1] Dans l'édition de 1734 on lisait de plus ici : « Ces feux si long-temps

Il prouve que ce sont des corps solides, qui se meuvent dans la sphère de l'action du soleil, et décrivent une ellipse si excentrique et si approchante de la parabole, que certaines comètes doivent mettre plus de cinq cents ans dans leur révolution.

Le savant M. Halley croit que la comète de 1680 est la même qui parut du temps de Jules César: celle-là surtout sert plus qu'une autre à faire voir que les comètes sont des corps durs et opaques; car elle descendit si près du soleil qu'elle n'en était éloignée que d'une sixième partie de son disque; elle dut par conséquent acquérir un degré de chaleur deux mille fois plus violent que celui du fer le plus enflammé. Elle aurait été dissoute et consommée en peu de temps, si elle n'avait pas été un corps opaque. La mode commençait alors de deviner le cours des comètes. Le célèbre mathématicien Jacques Bernouilli conclut, par son système, que cette fameuse comète de 1680 reparaîtrait le 17 mai 1719. Aucun astronome de l'Europe ne se coucha cette nuit du 17 mai, mais la fameuse comète ne parut point. Il y a au moins plus d'adresse, s'il n'y a pas plus de sûreté, à lui donner cinq cent soixante-quinze ans pour revenir. Pour M. Wilston [1], il a sérieusement affirmé que du temps du déluge il y avait eu une comète qui avait inondé notre globe, et il a eu l'injustice de s'étonner qu'on se soit moqué

« inconnus, qui étaient la terreur du monde et l'écueil de la philosophie, « placés par Aristote au-dessous de la lune, et renvoyés par Descartes au-« dessus de Saturne, sont mis enfin à leur véritable place par Newton. » B.

[1] 1734. « Un géomètre anglais. nommé Wilston, non moins chimérique « que géomètre, a sérieusement, etc. » B.

de lui. L'antiquité pensait à peu près dans le goût de Wilston; elle croyait que les comètes étaient toujours les avant-courrières de quelque grand malheur sur la terre. Newton au contraire soupçonne qu'elles sont très bienfesantes, et que les fumées qui en sortent ne servent qu'à secourir et vivifier les planètes qui s'imbibent dans leur cours de toutes ces particules que le soleil a détachées des comètes. Ce sentiment est du moins plus probable que l'autre.

Ce n'est pas tout, si cette force de gravitation, d'attraction, agit dans tous les globes célestes, elle agit sans doute sur toutes les parties de ces globes; car, si les corps s'attirent en raison de leurs masses, ce ne peut être qu'en raison de la quantité de leurs parties; et si ce pouvoir est logé dans le tout, il l'est sans doute dans la moitié, il l'est dans le quart, dans la huitième partie, ainsi jusqu'à l'infini[1]. Voilà donc l'attraction qui est le grand ressort qui fait mouvoir toute la nature.

Newton avait bien prévu, après avoir démontré l'existence de ce principe, qu'on se révolterait contre ce seul nom; dans plus d'un endroit de son livre il précautionne son lecteur contre l'attraction même, il l'avertit de ne la pas confondre avec les qualités occultes des anciens, et de se contenter de connaître qu'il y a dans tous les corps une force centrale qui agit d'un bout de l'univers à l'autre sur les corps les plus

[1] Dans l'édition de 1734, il y avait: «... Jusqu'à l'infini. De plus, si ce « pouvoir n'était pas également dans chaque partie, il y aurait toujours quel- « ques côtés du globe qui graviteraient plus que les autres, ce qui n'arrive « pas; donc ce pouvoir existe réellement dans toute la matière, et dans les « plus petites particules de la matière. Ainsi voilà l'attraction qui... » B.

proches et sur les plus éloignés, suivant les lois immuables de la mécanique.

Il est étonnant qu'après les protestations solennelles de ce grand philosophe, M. Saurin[1] et M. de Fontenelle, qui eux-mêmes méritent ce nom, lui aient reproché nettement les chimères du péripatétisme; M. Saurin dans les mémoires de l'académie de 1709, et M. de Fontenelle dans l'éloge même de M. Newton.

Presque tous les Français, savants et autres, ont répété ce reproche. On entend dire partout: Pourquoi Newton ne s'est-il pas servi du mot d'impulsion que l'on comprend si bien, plutôt que du terme d'attraction, que l'on ne comprend pas?

Newton aurait pu répondre à ces critiques : Premièrement vous n'entendez pas plus le mot d'impulsion que celui d'attraction, et si vous ne concevez pas pourquoi un corps tend vers le centre d'un autre corps, vous n'imaginez pas plus par quelle vertu un corps en peut pousser un autre.

Secondement je n'ai pas pu admettre l'impulsion; car il faudrait pour cela que j'eusse connu qu'une matière céleste pousse en effet les planètes; or, non seulement je ne connais point cette matière, mais j'ai prouvé qu'elle n'existe pas.

Troisièmement je ne me sers du mot d'attraction que pour exprimer un effet que j'ai découvert dans la nature, effet certain et indisputable d'un principe inconnu, qualité inhérente dans la matière, dont de

[1] Joseph Saurin, à qui Voltaire a donné place dans son *Catalogue des écrivains*, en tête du *Siècle de Louis XIV*; voyez tome XIX (octobre 1829). B.

plus habiles que moi trouveront, s'ils peuvent, la cause.

Que nous avez-vous donc appris, insiste-t-on encore, et pourquoi tant de calculs pour nous dire ce que vous-même ne comprenez pas?

Je vous ai appris (pourrait continuer Newton) que la mécanique des forces centrales fait[1] seule mouvoir les planètes et les comètes dans des proportions marquées[2]. Je suis, continuerait-il, dans un cas bien différent des anciens; ils voyaient, par exemple, l'eau monter dans les pompes, et ils disaient: L'eau monte parcequ'elle a horreur du vide; mais moi je suis dans le cas de celui qui aurait remarqué le premier que l'eau monte dans les pompes, et qui laisserait à d'autres le soin d'expliquer la cause de cet effet. L'anatomiste qui a dit le premier que le bras se remue parceque les muscles se contractent, enseigna aux hommes une vérité incontestable; lui en aura-t-on moins d'obligation parcequ'il n'a pas su pourquoi les muscles se contractent? La cause du ressort de l'air est inconnue,

[1] 1734. « Fait peser tous les corps à proportion de leur matière, que ces « forces centrales font seules mouvoir. » B.

[2] 1734. « Marquées. Je vous démontre qu'il est impossible qu'il y ait une « autre cause de la pesanteur et du mouvement de tous les corps célestes; « car les corps graves tombent sur la terre selon la proportion démontrée « des forces centrales, et les planètes achevant leur cours suivant ces « mêmes proportions, s'il y avait encore un autre pouvoir qui agit sur tous « ces corps, il augmenterait leurs vitesses ou changerait leurs directions. « Or, jamais aucun de ces corps n'a un seul degré de mouvement de vitesse, « de détermination, qui ne soit démontré être l'effet des forces centrales : « donc il est impossible qu'il y ait un autre principe.

« Qu'il me soit permis de faire encore parler un moment Newton : ne « sera-t-il pas reçu à dire : Je suis dans un cas bien différent des an- « ciens, etc. » B.

mais celui qui a découvert ce ressort a rendu un grand service à la physique. Le ressort que j'ai découvert était plus caché, plus universel; ainsi on doit m'en savoir plus de gré. J'ai découvert une nouvelle propriété de la matière, un des secrets du Créateur; j'en ai calculé, j'en ai démontré les effets; peut-on me chicaner sur le nom que je lui donne?

Ce sont les tourbillons qu'on peut appeler une qualité occulte, puisqu'on n'a jamais prouvé leur existence. L'attraction au contraire est une chose réelle, puisqu'on en démontre les effets, et qu'on en calcule les proportions. La cause de cette cause est dans le sein de Dieu. *Procedes huc, et non ibis amplius*[1].

LETTRE XVI[2].

Sur l'optique de M. Newton.

Un nouvel univers a été découvert par les philosophes du dernier siècle, et ce monde nouveau était d'autant plus difficile à connaître, qu'on ne se doutait pas même qu'il existât. Il semblait aux plus sages que c'était une témérité d'oser seulement songer qu'on pût deviner par quelles lois les corps célestes se meuvent, et comment la lumière agit.

Galilée, par ses découvertes astronomiques, Kepler par ses calculs, Descartes au moins dans sa Diop-

[1] Voltaire a voulu, sans doute, citer ce passage de Job; XXXVIII, 11: *Usque huc venies, et non procedes amplius*. B.

[2] Voyez ma note 1re de la lettre précédente. B.

trique, et Newton dans tous ses ouvrages, ont vu la mécanique des ressorts du monde. Dans la géométrie on a assujetti l'infini au calcul. La circulation du sang dans les animaux et de la sève dans les végétables, a changé pour nous la nature. Une nouvelle manière d'exister a été donnée aux corps dans la machine pneumatique; les objets se sont rapprochés de nos yeux à l'aide des télescopes; enfin ce que Newton a découvert sur la lumière est digne de tout ce que la curiosité des hommes pouvait attendre de plus hardi après tant de nouveautés.

Jusqu'à Antonio de Dominis[1], l'arc-en-ciel avait paru un miracle inexplicable : ce philosophe devina que c'était un effet nécessaire de la pluie et du soleil. Descartes rendit son nom immortel par l'explication mathématique de ce phénomène si naturel; il calcula les réflexions et les réfractions de la lumière dans les gouttes de pluie, et cette sagacité eut alors quelque chose de divin.

Mais qu'aurait-il dit si on lui avait fait connaître qu'il se trompait sur la nature de la lumière; qu'il n'avait aucune raison d'assurer que c'était un corps globuleux; qu'il est faux que cette matière, s'étendant par tout l'univers, n'attende pour être mise en action que d'être poussée par le soleil, ainsi qu'un long bâton qui agit à un bout quand il est pressé par l'autre; qu'il est très vrai qu'elle est dardée par le soleil, et qu'enfin la lumière est transmise du soleil à la terre en près de

[1] Sur Antonio, ou Marco Antonio de Dominis, voyez, tome XXXVIII, le chapitre XI de la seconde partie des *Éléments de la philosophie de Newton*. B.

sept minutes, quoique un boulet de canon conservant toujours sa vitesse ne puisse faire ce chemin qu'en vingt-cinq années?

Quel eût été son étonnement si on lui avait dit: Il est faux que la lumière se réfléchisse directement en rebondissant sur les parties solides des corps; il est faux que les corps soient transparents quand ils ont des pores larges, et il viendra un homme qui démontrera ces paradoxes, et qui anatomisera un seul rayon de lumière avec plus de dextérité que le plus habile artiste ne dissèque le corps humain[1]!

[1] Dans les éditions de 1734 à 1738, on lisait ici:

« Cet homme est venu. Newton, avec le seul secours du prisme, a démontré aux yeux que la lumière est un amas de rayons colorés, qui, tous « ensemble, donnent la couleur blanche. Un seul rayon est divisé par lui en « sept rayons, qui viennent tous se placer sur un linge ou sur un papier « blanc dans leur ordre, l'un au-dessus de l'autre, et à d'inégales distances: « le premier est couleur de feu; le second, citron; le troisième, jaune; le « quatrième, vert; le cinquième, bleu; le sixième, indigo; le septième, vio- « let: chacun de ces rayons, tamisé ensuite par cent autres prismes, ne « changera jamais la couleur qu'il porte, de même qu'un or épuré ne change « plus dans les creusets; et pour surabondance de preuve que chacun de ces « rayons élémentaires porte en soi ce qui fait sa couleur à nos yeux, prenez « un petit morceau de bois jaune, par exemple, et exposez-le au rayon cou- « leur de feu, ce bois se teint à l'instant en couleur de feu; exposez-le au « rayon vert, il prendra la couleur verte, et ainsi du reste.

« Quelle est donc la cause des couleurs dans la nature? rien autre chose « que la disposition des corps à réfléchir les rayons d'un certain ordre, et à « absorber tous les autres. Quelle est cette secrète disposition? il démontre « que c'est uniquement l'épaisseur des petites parties constituantes dont un « corps est composé. Et comment se fait cette réflexion? On pensait que c'é- « tait parceque les rayons rebondissaient comme une balle sur la surface « d'un corps solide. Point du tout; Newton enseigne aux philosophes éton- « nés que les corps ne sont opaques que parceque leurs pores sont larges, que « la lumière se réfléchit à nos yeux du sein de ces pores mêmes; que plus les « pores d'un corps sont petits, plus le corps est transparent; ainsi le papier,

Il a si bien vu la lumière, qu'il a déterminé à quel point l'art de l'augmenter et d'aider nos yeux par des télescopes doit se borner.

Descartes, par une noble confiance bien pardonnable à l'ardeur que lui donnaient les commencements d'un art presque découvert par lui, Descartes espérait voir dans les astres, avec des lunettes d'approche, des objets aussi petits que ceux qu'on discerne sur la terre.

Newton a montré qu'on ne peut plus perfectionner

« qui réfléchit la lumière quand il est sec, la transmet quand il est huilé, « parceque l'huile, remplissant ses pores, les rend beaucoup plus petits.

« C'est là qu'examinant l'extrême porosité des corps, chaque partie « ayant ses pores, et chaque partie de ses parties ayant les siens, il fait voir « qu'on n'est point assuré qu'il y ait un pouce cubique de matière solide « dans l'univers; tant notre esprit est éloigné de concevoir ce que c'est que « la matière.

« Ayant ainsi décomposé la lumière, et ayant porté la sagacité de ses dé- « couvertes jusqu'à démontrer le moyen de connaître la couleur composée « par les couleurs primitives, il fait voir que ces rayons élémentaires, sépa- « rés par le moyen du prisme, ne sont arrangés dans leur ordre que parce- « qu'elles sont réfractées en cet ordre même; et c'est cette propriété, incon- « nue jusqu'à lui, de se rompre dans cette proportion, c'est cette réfraction « inégale des rayons, ce pouvoir de réfracter le rouge moins que la couleur « orangée, etc., qu'il nomme réfrangibilité.

« Les rayons les plus réflexibles sont les plus réfrangibles; de là il fait « voir que le même pouvoir cause la réflexion et la réfraction de la lumière.

« Tant de merveilles ne sont que le commencement de ses découvertes: il « a trouvé le secret de voir les vibrations et les secousses de lumière qui « vont et viennent sans fin, et qui transmettent la lumière ou la réfléchis- « sent selon l'épaisseur des parties qu'elles rencontrent; il a osé calculer l'é- « paisseur des particules d'air nécessaire entre deux verres posés l'un sur « l'autre, l'un plat, l'autre convexe d'un côté, pour opérer telle transmission « ou réflexion, et pour faire telle ou telle couleur.

« De toutes ces combinaisons, il trouve en quelle proportion la lumière « agit sur les corps, et les corps agissent sur elle. »

Quelques changements et additions furent faits en 1751. Le texte actuel est de 1752. B.

les lunettes, à cause de la réfraction même[1] qui, en nous rapprochant les objets, écarte trop les rayons élémentaires; il a calculé dans ces verres la proportion de l'écartement des rayons rouges et des rayons bleus; et, portant la démonstration dans des choses dont on ne soupçonnait pas même l'existence, il examine les inégalités que produit la figure du verre, et celle que fait la réfrangibilité. Il trouve que le verre objectif de la lunette étant convexe d'un côté et plat de l'autre, si le côté plat est tourné vers l'objet, le défaut qui vient de la construction et de la position du verre est cinq mille fois moindre que le défaut qui vient par la réfrangibilité; et qu'ainsi ce n'est pas la figure des verres qui fait qu'on ne peut perfectionner les lunettes d'approche, mais qu'il faut s'en prendre à la matière même de la lumière.

Voilà pourquoi il inventa un télescope qui montre les objets par réflexion, et non point par réfraction.

Il était encore peu connu en Europe, quand il fit cette découverte. J'ai vu un petit livre composé environ ce temps-là, dans lequel, en parlant du télescope de Newton, on le prend pour un lunetier: *Artifex quidam Anglus nomine Newton*. La postérité l'a bien vengé[2].

[1] 1734. « A cause de cette réfraction et de cette réfrangibilité même « qui. » B.

[2] Dans les éditions de 1751 et 1752, il y a ici trois alinéa qu'on a vus tome XXXI, pages 276-78; ce sont ceux qui commencent ainsi: I. *De tous ceux qui ont un peu vécu*; II. *Quand on considère*; III. *On a souvent demandé*.

L'édition de 1739 portait: *La renommée l'a bien vengé depuis*.

Après ces mots, on lit dans l'édition de 1742 (la seule qui le contienne) l'alinéa suivant:

« Le docteur Clarke avouait à qui voulait l'entendre, que dans le temps

LETTRE XVII[1].

Sur l'infini et sur la chronologie.

Le labyrinthe et l'abîme de l'infini est aussi une carrière nouvelle parcourue par Newton, et on tient de lui le fil avec lequel on s'y peut conduire.

Descartes se trouve encore son précurseur dans cette étonnante nouveauté ; il allait à grands pas dans sa géométrie jusque vers l'infini, mais il s'arrêta sur le bord. M. Wallis, vers le milieu du dernier siècle, fut le premier qui réduisit une fraction, par une division perpétuelle, à une suite infinie.

Milord Brouncker se servit de cette suite pour carrer l'hyperbole.

Mercator publia une démonstration de cette quadrature. Ce fut à peu près dans ce temps que Newton, à l'âge de vingt-trois ans, avait inventé une méthode générale pour faire sur toutes les courbes ce qu'on venait d'essayer sur l'hyperbole.

C'est cette méthode de soumettre partout l'infini au

« qu'il n'était encore que chapelain et pauvre, il traduisit l'optique de Newton en latin, et que l'auteur fit présent au traducteur de douze mille livres « de notre monnaie. Le lunetier agissait en roi. »

Dans l'édition de 1734, la lettre se terminait ainsi : « ... Réfraction. Cette « nouvelle sorte de lunette est très difficile à faire, et n'est pas d'un usage « bien aisé ; mais on dit en Angleterre qu'un télescope de réflexion de cinq « pieds fait le même effet qu'une lunette d'approche de cent pieds. » B.

[1] Une partie seulement de cette lettre formait la troisième section de l'article Newton et Descartes dans le *Dictionnaire philosophique*. B.

calcul algébrique, que l'on appelle calcul différentiel ou des fluxions, et calcul intégral. C'est l'art de nombrer et de mesurer avec exactitude ce dont on ne peut pas même concevoir l'existence.

En effet ne croiriez-vous pas qu'on veut se moquer de vous, quand on vous dit qu'il y a des lignes infiniment grandes qui forment un angle infiniment petit;

Qu'une droite qui est droite tant qu'elle est finie, changeant infiniment de direction, devient courbe infinie; qu'une courbe peut devenir infiniment moins courbe;

Qu'il y a des carrés d'infini, des cubes d'infini, et des infinis d'infini, dont le pénultième n'est rien par rapport au dernier?

Tout cela, qui paraît d'abord l'excès de la déraison, est en effet l'effort de la finesse et de l'étendue de l'esprit humain, et la méthode de trouver des vérités qui étaient jusqu'alors inconnues.

Cet édifice si hardi est même fondé sur des idées simples. Il s'agit de mesurer la diagonale d'un carré, d'avoir l'aire d'une courbe, de trouver une racine carrée à un nombre qui n'en a point dans l'arithmétique ordinaire.

Et, après tout, tant d'ordres d'infinis ne doivent pas plus révolter l'imagination que cette proposition si connue qu'entre un cercle et une tangente on peut toujours faire passer des courbes; ou cette autre, que la matière est toujours divisible. Ces deux vérités sont depuis long-temps démontrées, et ne sont pas plus compréhensibles que le reste.

On a disputé long-temps à Newton l'invention de

ce fameux calcul. M. Leibnitz a passé en Allemagne pour l'inventeur des différences que Newton appelle fluxions, et Bernouilli a revendiqué le calcul intégral; mais l'honneur de la première découverte a demeuré à Newton, et il est resté aux autres la gloire d'avoir pu faire douter entre eux et lui.

C'est ainsi que l'on contesta à Harvey la découverte de la circulation du sang; à M. Perrault, celle de la circulation de la séve. Hartsoeker et Leuwenhoek se sont contesté l'honneur d'avoir vu le premier les petits vermisseaux dont nous sommes faits. Ce même Hartsoeker a disputé à M. Huygens l'invention d'une nouvelle manière de calculer l'éloignement d'une étoile fixe : on ne sait encore quel philosophe trouva le problème de la roulette.

Quoi qu'il en soit, c'est par cette géométrie de l'infini que Newton est parvenu aux plus sublimes connaissances.

[1] Il me reste à vous parler d'un autre ouvrage plus à la portée du genre humain, mais qui se sent toujours de cet esprit créateur que Newton portait dans toutes ses recherches. C'est une chronologie toute nouvelle; car, dans tout ce qu'il entreprenait, il fallait qu'il changeât les idées reçues par les autres hommes. Accoutumé à débrouiller des chaos, il a voulu porter au moins quelque lumière dans celui de ces fables anciennes confondues avec l'histoire, et fixer une chro-

[1] Ce n'est qu'ici que commençait la troisième section de l'article NEWTON ET DESCARTES, dans le *Dictionnaire philosophique*. Tout ce qui précède n'avait pas été admis dans les éditions de Kehl, et n'existe même plus dans l'édition de 1739. B.

nologie incertaine. Il est vrai qu'il n'y a point de famille, de ville, de nation, qui ne cherche à reculer son origine. De plus, les premiers historiens sont les plus négligents à marquer les dates. Les livres étant moins communs mille fois qu'aujourd'hui, et par conséquent moins exposés à la critique, on trompait le monde plus impunément; et puisqu'on a évidemment supposé des faits, il est assez probable qu'on a aussi supposé des dates. En général il parut à Newton que le monde était de cinq cents ans plus jeune que les chronologistes ne le disent; il fonde son idée sur le cours ordinaire de la nature et sur les observations astronomiques.

On entend ici, par le cours de la nature, le temps de chaque génération des hommes. Les Égyptiens s'étaient servis les premiers de cette manière incertaine de compter, quand ils voulurent écrire les commencements de leur histoire. Ils comptaient trois cent quarante et une générations depuis Ménès jusqu'à Séthon; et, n'ayant pas de dates fixes, ils évaluèrent trois générations à cent ans. Ainsi ils comptèrent[1] du règne de Ménès au règne de Séthon onze mille trois cent quarante années. Les Grecs, avant de compter par olympiades, suivirent la méthode des Égyptiens, et étendirent même un peu la durée des générations, en poussant chaque génération jusqu'à quarante années. Or en cela les Égyptiens et les Grecs se trompèrent dans leur calcul. Il est bien vrai que, selon le cours ordinaire de la nature, trois générations font environ cent à six-vingts ans; mais il s'en faut bien

[1] 1734. « Comptaient. » B.

que trois règnes tiennent ce nombre d'années. Il est très évident qu'en général les hommes vivent plus long-temps que les rois ne règnent. Ainsi un homme qui voudra écrire l'histoire sans avoir de dates précises, et qui saura qu'il y a eu neuf rois chez une nation, aura grand tort s'il compte trois cents ans pour ces neuf rois. Chaque génération est d'environ trente ans, chaque règne est environ de vingt l'un portant l'autre. Prenez les trente rois d'Angleterre, depuis Guillaume-le-Conquérant jusqu'à George Ier; ils ont régné six cent quarante-huit ans, ce qui, réparti sur les trente rois, donne à chacun vingt et un an et demi de règne. Soixante-trois rois de France ont régné, l'un portant l'autre, chacun à peu près vingt ans. Voilà le cours ordinaire de la nature. Donc les anciens se sont trompés quand ils ont égalé en général la durée des règnes à la durée des générations; donc ils ont trop compté; donc il est à propos de retrancher un peu de leur calcul.

Les observations astronomiques semblent prêter encore un plus grand secours à notre philosophe; il paraît plus fort en combattant sur son terrain.

Vous savez[1] que la terre, outre son mouvement annuel, qui l'emporte autour du soleil d'occident en orient dans l'espace d'une année, a encore une révolution singulière[2], plutôt soupçonnée que connue jusqu'à ces derniers temps. Ses pôles ont un mouvement très lent de rétrogradation d'orient en occident, qui fait que chaque jour leur position ne répond pas pré-

[1] 1734. « Vous savez, monsieur, que la terre. » B. — [2] 1734. « Singulière « tout-à-fait inconnue jusqu'à ces derniers temps. » B.

cisément aux mêmes points du ciel. Cette différence, insensible en une année, devient assez forte avec le temps, et au bout de soixante et douze ans on trouve que la différence est d'un degré, c'est-à-dire de la trois cent soixantième partie de tout le ciel. Ainsi, après soixante et douze années, le colure de l'équinoxe du printemps, qui passait par une fixe, répond à une autre fixe[1] éloignée de la première d'un degré. De là vient que le soleil, au lieu d'être dans la partic du ciel où était le bélier du temps d'Hipparque, se trouve répondre à cette partie du ciel[2] où sont les poissons, et que les gémeaux sont à la place où le taureau était alors. Tous les signes ont changé de place; cependant nous retenons toujours la manière de parler des anciens; nous disons que le soleil est dans le bélier au printemps, par la même condescendance que nous disons que le soleil tourne.

Hipparque fut le premier chez les Grecs qui s'aperçut de quelques changements dans les constellations par rapport aux équinoxes, ou plutôt qui l'apprit des Égyptiens. Les philosophes attribuèrent ce mouvement aux étoiles; car alors on était bien loin d'imaginer une telle révolution dans la terre, on la croyait en tous sens immobile. Ils créèrent donc un ciel où ils attachèrent toutes les étoiles, et donnèrent à ce ciel un mouvement particulier qui le fesait avancer vers l'orient, pendant que toutes les étoiles semblaient faire leur route journalière d'orient en occident. A cette erreur ils en ajoutèrent une seconde bien plus

[1] 1734. « A une autre fixe. De là vient. » B. — [2] 1734. « Partie du ciel où « était le taureau, et les gémeaux. » B.

essentielle; ils crurent que le ciel prétendu des étoiles fixes avançait vers l'orient d'un degré en cent années. Ainsi ils se trompèrent dans leur calcul astronomique aussi bien que dans leur système physique. Par exemple un astronome aurait dit alors : « L'équinoxe du « printemps a été, du temps d'un tel observateur, dans « un tel signe, à une telle étoile; il a fait deux degrés « de chemin depuis cet observateur jusqu'à nous; or « deux degrés valent deux cents ans, donc cet obser- « vateur vivait deux cents ans avant moi. » Il est certain qu'un astronome qui eût raisonné ainsi se serait trompé[1] environ de cinquante ans. Voilà pourquoi les anciens, doublement trompés, composèrent leur grande année du monde, c'est-à-dire de la révolution de tout le ciel, d'environ trente-six mille ans. Mais les modernes savent que cette révolution imaginaire du ciel des étoiles n'est autre chose que la révolution des pôles de la terre, qui se fait en vingt-cinq mille neuf cents ans[2]. Il est bon de remarquer ici en passant que Newton, en déterminant la figure de la terre, a très heureusement expliqué la raison de cette révolution.

Tout ceci posé, il reste, pour fixer la chronologie, de voir par quelle étoile le colure des équinoxes[3] coupe aujourd'hui l'écliptique au printemps, et de savoir s'il ne se trouve point quelque ancien qui nous ait dit en quel point l'écliptique était coupée[4] de son temps par le même colure des équinoxes.

Clément Alexandrin rapporte que Chiron, qui était

[1] 1734. « Trompé justement de cinquante-quatre ans. » B. — [2] 1734. « Années. » B. — [3] 1734. « De l'équinoxe. » B. — [4] 1734. Coupé. » B.

de l'expédition des Argonautes, observa les constellations au temps de cette fameuse expédition, et fixa l'équinoxe du printemps au milieu du bélier, l'équinoxe d'automne[1] au milieu de la balance, le solstice de notre été au milieu du cancre[2], et le solstice d'hiver au milieu du capricorne.

Long-temps après l'expédition des Argonautes, et un an avant la guerre du Péloponèse, Méton observa que le point du solstice d'été passait par le huitième degré du cancre[3].

Or chaque signe du zodiaque est de trente degrés. Du temps de Chiron le solstice était à la moitié du signe, c'est-à-dire au quinzième degré; un an avant la guerre du Péloponèse il était au huitième: donc il avait rétrogradé de sept degrés. Un degré vaut soixante et douze ans: donc du commencement de la guerre du Péloponèse à l'entreprise des Argonautes, il n'y a que sept fois soixante et douze ans, qui font cinq cent quatre ans; et non pas sept cents années, comme le disaient les Grecs. Ainsi, en comparant l'état du ciel d'aujourd'hui à l'état où il était alors, nous voyons que l'expédition des Argonautes doit être placée neuf cents ans avant Jésus-Christ, et non pas environ quatorze cents ans; et que par conséquent le monde est moins vieux d'environ cinq cents ans qu'on ne pensait. Par là toutes les époques sont rapprochées, et tout s'est fait plus tard qu'on ne le dit[4]. Ce système paraît vrai, je ne sais s'il fera fortune, et si l'on voudra

[1] 1734. « De l'automne. » B.—[2] et [3] 1734. « Cancer. » B.—[4] 1734. « Qu'on « ne le dit. Je ne sais si ce système ingénieux fera une grande fortune, « et si on voudra. » B.

se résoudre sur ces idées à réformer la chronologie du monde. Peut-être les savants trouveraient-ils que c'en serait trop d'accorder à un même homme l'honneur d'avoir perfectionné à-la-fois la physique, la géométrie, et l'histoire : ce serait une espèce de monarchie universelle dont l'amour-propre s'accommode malaisément. Aussi, dans le temps[1] que les partisans des tourbillons et de la matière cannelée attaquaient la gravitation démontrée, le R. P. Souciet et M. Freret écrivaient contre la chronologie de Newton avant qu'elle fût imprimée.

LETTRE XVIII[2].

Sur la tragédie.

Les Anglais avaient déjà un théâtre aussi bien que les Espagnols, quand les Français n'avaient encore que

[1] Dans l'édition de 1734, on lisait :

« Aussi dans le temps que de très grands philosophes l'attaquaient sur « l'attraction, d'autres combattaient son système chronologique. Le temps, « qui devrait faire voir à qui la victoire est due, ne fera peut-être que laisser « la dispute indécise. »

Ce qui suit fut ajouté en 1739.

« Il est bon, avant de quitter Newton, d'avertir que l'infini, l'attraction, « et le chaos de la chronologie, ne sont pas les seuls abîmes où il ait fouillé. « Il s'est avisé de commenter l'Apocalypse. Il y trouve que le pape est l'ante- « christ, et il explique ce livre incompréhensible à peu près comme tous « ceux qui s'en sont mêlés. Apparemment qu'il a voulu, par ce commen- « taire, consoler la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle. »

La version actuelle est de 1756. B.

[2] Cette lettre formait, dans les éditions de Kehl, le chapitre intitulé : *De la tragédie anglaise*, placé dans les *Mélanges littéraires*. Le *Dictionnaire philosophique* (voyez tome XXVII) contient un long article ayant pour titre :

des tréteaux. Shakespeare [1], que les Anglais prennent pour un Sophocle, florissait à peu près dans le temps de Lope de Véga; il créa le théâtre; il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, et sans la moindre connaissance des règles. Je vais vous dire une chose hasardée, mais vraie; c'est que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais : il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses farces monstrueuses, qu'on appelle tragédies, que ses pièces ont toujours été jouées avec un grand succès. Le temps, qui fait seul la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts respectables. La plupart des idées bizarres et gigantesques de cet auteur ont acquis au bout de deux cents ans le droit de passer pour sublimes. Les auteurs modernes l'ont presque tous copié; mais ce qui réussissait dans Shakespeare est sifflé chez eux, et vous croyez bien que la vénération qu'on a pour cet ancien augmente à mesure que l'on méprise les modernes. On ne fait pas réflexion qu'il ne faudrait pas l'imiter, et le mauvais succès de ses copistes fait seulement qu'on le croit inimitable.

Vous savez que dans la tragédie du *More de Venise*, pièce très touchante, un mari étrangle sa femme sur le théâtre; et que, quand la pauvre femme est étranglée, elle s'écrie qu'elle meurt très injustement. Vous

ART DRAMATIQUE. C'est au même sujet qu'est relatif l'*Appel à toutes les nations de l'Europe*, qu'on trouvera ci-après, à l'année 1761. B.

[1] 1734. « Shakespeare, qui passait pour le Corneille anglais, florissait, etc. » B.

n'ignorez pas que, dans *Hamlet*, des fossoyeurs creusent une fosse en buvant, en chantant des vaudevilles, et en fesant sur les têtes des morts[1] qu'ils rencontrent des plaisanteries convenables à gens de leur métier; mais, ce qui vous surprendra, c'est qu'on a imité ces sottises[2]. Sous le règne de Charles II, qui était celui de la politesse, et l'âge des beaux-arts, Otway, dans sa *Venise sauvée*, introduit le sénateur Antonio et sa courtisane Naki[3] au milieu des horreurs de la conspiration du marquis de Bedmar. Le vieux sénateur Antonio fait auprès de sa courtisane toutes les singeries d'un vieux débauché impuissant et hors du bon sens; il contrefait le taureau et le chien, il mord les jambes de sa maîtresse, qui lui donne des coups de pied et des coups de fouet. On a retranché de la pièce d'Otway ces bouffonneries faites pour la plus vile canaille; mais on a laissé dans le *Jules César* de Shakespeare les plaisanteries des cordonniers et des savetiers romains introduits sur la scène avec Brutus et Cassius[4].

Vous vous plaindrez sans doute que ceux qui, jusqu'à présent, vous ont parlé du théâtre anglais, et surtout de ce fameux Shakespeare, ne vous aient encore fait voir que ses erreurs, et que personne n'ait traduit aucun de ces endroits frappants qui demandent grace pour toutes ses fautes. Je vous répondrai

[1] 1734. «Têtes de mort.» B. — [2] 1734. «Imité ces sottises sous le règne «de Charles II, qui était celui de la politesse et l'âge d'or des beaux-arts, «Otway.» B. — [3] La courtisane s'appelle Aquilina. B. — [4] 1734. «Brutus «et Cassius; c'est que la sottise d'Otway est moderne, et que celle de Sha-«kespeare est ancienne. Vous vous plaindrez.» B.

qu'il est bien aisé de rapporter en prose les sottises[1] d'un poëte, mais très difficile de traduire ses beaux vers. Tous[2] ceux qui s'érigent en critiques des écrivains célèbres compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages qui nous fissent connaître quelques beautés; car je maintiendrai toujours, avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'Homère et de Virgile que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands hommes.

J'ai hasardé de traduire quelques morceaux des meilleurs poëtes anglais : en voici un de Shakespeare. Faites grace à la copie en faveur de l'original; et souvenez-vous toujours, quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une faible estampe d'un beau tableau.

J'ai choisi le monologue de la tragédie d'*Hamlet*, qui est su de tout le monde, et qui commence par ces vers :

To be, or not to be, that is the question.

C'est Hamlet, prince de Danemarck, qui parle :

[3] Demeure; il faut choisir, et passer à l'instant
De la vie à la mort, et de l'être au néant.
Dieux justes! s'il en est, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur et mon sort?
Qui suis-je? qui m'arrête? et qu'est-ce que la mort?
C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asile;
Après de longs transports, c'est un sommeil tranquille;

[1] 1734. « Les erreurs d'un poëte. » B.— [2] 1734. « Tous les grimauds qui « s'érigent. » B. — [3] Ce morceau a été reproduit par l'auteur dans les *Questions sur l'Encyclopédie*; voyez tome XXVII, page 80; mais les trois premiers vers sont différents. B.

On s'endort, et tout meurt. Mais un affreux réveil
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
On nous menace, on dit que cette courte vie
De tourments éternels est aussitôt suivie.
O mort! moment fatal! affreuse éternité!
Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
Eh! qui pourrait sans toi supporter cette vie,
De nos fourbes puissants[1] bénir l'hypocrisie,
D'une indigne maîtresse encenser les erreurs,
Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs,
Et montrer les langueurs de son ame abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue?
La mort serait trop douce en ces extrémités;
Mais le scrupule parle, et nous crie: Arrêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide, etc. [2].

Après ce morceau de poésie, les lecteurs sont priés de jeter les yeux sur la traduction littérale :

Être ou n'être pas, c'est là la question;
S'il est plus noble dans l'esprit de souffrir
Les piqûres et les flèches de l'affreuse fortune,
Ou de prendre les armes contre une mer de trouble,
Et, en s'opposant à eux, les finir? Mourir, dormir,
Rien de plus, et par ce sommeil dire, Nous terminons
Les peines du cœur, et dix mille chocs naturels
Dont la chair est héritière; c'est une consommation
Ardemment desirable. Mourir, dormir:
Dormir, peut-être rêver? ah! voilà le mal!
Car, dans ce sommeil de la mort, quels rêves aura-t-on,
Quand on a dépouillé cette enveloppe mortelle?
C'est là ce qui fait penser : c'est là la raison
Qui donne à la calamité une vie si longue:
Car qui voudrait supporter les coups et les injures du temps,
Les torts de l'oppresseur, les dédains de l'orgueilleux,
Les angoisses d'un amour méprisé, les délais de la justice,

[1] 1734. « De nos prêtres menteurs. » B.

[2] Dans l'édition de 1734, immédiatement après ces vers, on lisait: *Ne croyez pas, etc.* B.

L'insolence des grandes places, et les rebuts
Que le mérite patient essuie de l'homme indigne,
Quand il peut faire son *quietus* [a]
Avec une simple aiguille à tête? qui voudrait porter ces fardeaux,
Sangloter, suer sous une fatigante vie?
Mais cette crainte de quelque chose après la mort,
Ce pays ignoré, des bornes duquel
Nul voyageur ne revient, embarrasse la volonté,
Et nous fait supporter les maux que nous avons,
Plutôt que de courir vers d'autres que nous ne connaissons pas.
Ainsi la conscience fait des poltrons de nous tous;
Ainsi la couleur naturelle de la résolution
Est ternie par les pâles teintes de la pensée;
Et les entreprises les plus importantes,
Par ce respect, tournent leur courant de travers,
Et perdent leur nom d'action...

Ne croyez pas que j'aie rendu ici l'anglais mot pour mot; malheur aux feseurs de traductions littérales, qui, traduisant chaque parole, énervent le sens! C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue, et que l'esprit vivifie[1].

Voici encore un passage d'un fameux tragique anglais[2]; c'est Dryden, poëte du temps de Charles II, auteur plus fécond que judicieux, qui aurait une réputation sans mélange, s'il n'avait fait que la dixième partie de ses ouvrages[3].

Ce morceau commence ainsi:

When I consider life, t'is all a cheat,
Yet fool'd by hope men favour the deceit.

[a] Ce mot latin, qui signifie *tranquille*, est dans l'original: on s'en servait et l'on s'en sert encore pour exprimer *quitte à quitte*.

[1] Saint Paul, *Corinth.*, II, chapitre III, verset 6. B. — [2] 1734. « D'un « tragique anglais, Dryden. » B. — [3] 1734. « De ses ouvrages, et dont le « grand défaut est d'avoir voulu être universel. Ce morceau. » La suppression est de 1739. K.

De desseins en regrets, et d'erreurs en desirs,
Les mortels insensés promènent leur folie.
Dans des malheurs présents, dans l'espoir des plaisirs,
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Demain, demain, dit-on, va combler tous nos vœux;
Demain vient, et nous laisse encor plus malheureux.
Quelle est l'erreur, hélas! du soin qui nous dévore?
Nul de nous ne voudrait recommencer son cours:
De nos premiers moments nous maudissons l'aurore,
Et de la nuit qui vient nous attendons encore
Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, etc.

C'est dans ces morceaux détachés que les tragiques anglais ont jusqu'ici excellé; leurs pièces, presque toutes barbares, dépourvues de bienséance, d'ordre, de vraisemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le style est trop ampoulé, trop hors de la nature, trop copié des écrivains hébreux si remplis de l'enflure asiatique; mais[1] aussi les échasses du style figuré, sur lesquelles la langue anglaise est guindée, élèvent l'esprit bien haut, quoique par une marche irrégulière[2].

Il semble quelquefois que la nature ne soit pas faite en Angleterre comme ailleurs. Ce même Dryden, dans

[1] 1734. « Mais aussi il faut avouer que les échasses du style figuré. » B.

[2] 1734. « Par une marche irrégulière. Le premier Anglais qui ait fait une « pièce raisonnable, et écrite d'un bout à l'autre avec élégance, c'est l'illus- « tre M. Addison. Son *Caton d'Utique* est un chef-d'œuvre pour la diction et « pour la beauté des vers. Le rôle de Caton est à mon gré fort au-dessus de « celui de Cornélie dans le *Pompée* de Corneille; car Caton est grand sans « enflure, et Cornélie, qui d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire, vise « quelquefois au galimatias. Le Caton de M. Addison me paraît le plus beau « personnage qui soit sur aucun théâtre; mais les autres rôles de la pièce « n'y répondent pas; et cet ouvrage si bien écrit, est défiguré par une in- « trigue froide d'amour qui répand sur la pièce une langueur qui la tue.

« La coutume d'introduire de l'amour, etc. » B.

sa farce de *Don Sébastien, roi de Portugal*, qu'il appelle tragédie, fait parler ainsi un officier à ce monarque :

LE ROI SÉBASTIEN.

Ne me connais-tu pas, traître, insolent?

ALONZE.

Qui, moi?
Je te connais fort bien, mais non pas pour mon roi.
Tu n'es plus dans Lisbonne, où ta cour méprisable
Nourrissait de ton cœur l'orgueil insupportable.
Un tas d'illustres sots et de fripons titrés,
Et de gueux du bel air, et d'esclaves dorés,
Chatouillait ton oreille, et fascinait ta vue;
On t'entourait en cercle, ainsi qu'une statue;
Quand tu disais un mot, chacun, le cou tendu,
S'empressait d'applaudir, sans t'avoir entendu;
Et ce troupeau servile admirait en silence
Ta royale sottise et ta noble arrogance :
Mais te voilà réduit à ta juste valeur...

Ce discours est un peu anglais; la pièce d'ailleurs est bouffonne. Comment concilier, disent nos critiques, tant de ridicule et de raison, tant de bassesse et de sublime? Rien n'est plus aisé à concevoir : il faut songer que ce sont des hommes qui ont écrit. La scène espagnole a tous les défauts de l'anglaise, et n'en a peut-être pas les beautés. Et, de bonne foi, qu'étaient donc les Grecs? qu'était donc Euripide, qui, dans la même pièce, fait un tableau si touchant, si noble d'Alceste s'immolant à son époux, et met dans la bouche d'Admète et de son père des puérilités si grossières, que les commentateurs mêmes en sont embarrassés? Ne faut-il pas être bien intrépide pour ne pas trouver le sommeil d'Homère quelquefois un peu long, et les rêves de ce sommeil assez insipides? Il faut bien des

siècles pour que le bon goût s'épure. Virgile, chez les Romains; Racine, chez les Français, furent les premiers dont le goût fut toujours pur dans les grands ouvrages.

M. Addison est le premier Anglais qui ait fait une tragédie raisonnable. Je le plaindrais, s'il n'y avait mis que de la raison. Sa tragédie de *Caton* est écrite d'un bout à l'autre avec cette élégance mâle et énergique dont Corneille le premier donna chez nous de si beaux exemples dans son style inégal. Il me semble que cette pièce est faite pour un auditoire un peu philosophe et très républicain. Je doute que nos jeunes dames et nos petits-maîtres eussent aimé Caton en robe de chambre, lisant les dialogues de Platon, et fesant ses réflexions sur l'immortalité de l'ame. Mais ceux qui s'élèvent au-dessus des usages, des préjugés, des faiblesses de leur nation, ceux qui sont de tous les temps et de tous les pays, ceux qui préfèrent la grandeur philosophique à des déclarations d'amour, seront bien aises de trouver ici une copie, quoique imparfaite, de ce morceau sublime : il semble qu'Addison, dans ce beau monologue de Caton, ait voulu lutter contre Shakespeare. Je traduirai l'un comme l'autre, c'est-à-dire avec cette liberté sans laquelle on s'écarterait trop de son original à force de vouloir lui ressembler. Le fond est très fidèle; j'y ajoute peu de détails. Il m'a fallu enchérir sur lui, ne pouvant l'égaler.

Oui, Platon, tu dis vrai; notre ame est immortelle,
C'est un dieu qui lui parle, un dieu qui vit en elle.
Eh! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,

Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes.
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.
L'éternité! quel mot consolant et terrible!
O lumière! ô nuage, ô profondeur horrible!
Que suis-je? où suis-je? où vais-je? et d'où suis-je tiré?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?
Où sera cet esprit qui ne peut se connaître?
Que me préparez-vous, abîmes ténébreux?
Allons, s'il est un dieu, Caton doit être heureux.
Il en est un sans doute, et je suis son ouvrage.
Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
Il doit venger sa cause et punir les pervers.
Mais comment? dans quel temps? et dans quel univers?
Ici la vertu pleure, et l'audace l'opprime;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime:
La fortune y domine, et tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César:
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste;
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste!
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil:
Cette vie est un songe, et la mort un réveil.

Dans cette tragédie d'un patriote et d'un philosophe, le rôle de Caton me paraît surtout un des plus beaux personnages qui soient sur aucun théâtre. Le Caton d'Addison est, je crois, fort au-dessus de la Cornélie de Pierre Corneille; car il est continuellement grand sans enflure; et le rôle de Cornélie, qui d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire, sent trop la déclamation en quelques endroits. Elle veut toujours être héroïne, et Caton ne s'aperçoit jamais qu'il est un héros.

Il est bien triste que quelque chose de si beau ne

soit pas une belle tragédie : des scènes décousues, qui laissent souvent le théâtre vide, des *aparté* trop longs et sans art, des amours froids et insipides, une conspiration inutile à la pièce, un certain Sempronius déguisé et tué sur le théâtre ; tout cela fait de la fameuse tragédie de *Caton* une pièce que nos comédiens n'oseraient jamais jouer, quand même nous penserions à la romaine ou à l'anglaise. La barbarie et l'irrégularité du théâtre de Londres ont percé jusque dans la sagesse d'Addison. Il me semble que je vois le czar Pierre, qui, en réformant les Russes, tenait encore quelque chose de son éducation et des mœurs de son pays.

La coutume d'introduire de l'amour à tort et à travers dans les ouvrages dramatiques passa de Paris à Londres, vers l'an 1660, avec nos rubans et nos perruques. Les femmes [1], qui y parent les spectacles, comme ici, ne veulent plus souffrir qu'on leur parle d'autre chose que d'amour. Le sage Addison eut la molle complaisance de plier la sévérité de son caractère aux mœurs de son temps, et gâta un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui les pièces sont devenues plus régulières, le peuple plus difficile, les auteurs plus corrects et moins hardis. J'ai vu des pièces nouvelles fort sages, mais froides. Il semble que les Anglais n'aient été faits jusqu'ici que pour produire des beautés irrégulières. Les monstres brillants de Shakespeare plaisent mille fois plus que la sagesse moderne. Le génie poétique des Anglais ressemble, jusqu'à présent, à un arbre

[1] 1734. « Les femmes qui parent les spectacles. » B.

touffu planté par la nature, jetant au hasard mille rameaux, et croissant inégalement avec force. Il meurt, si vous voulez forcer sa nature, et le tailler en arbre des jardins de Marli.

LETTRE XIX[1].

Sur la comédie.

[2] Si dans la plupart des tragédies anglaises les héros sont ampoulés et les héroïnes extravagantes, en récompense le style est plus naturel dans la comédie.

[1] Une partie de cette lettre forme, dans l'édition de Kehl, l'article intitulé : *De la Comédie anglaise*, parmi les *Mélanges littéraires*. B.

[2] Dans l'édition de 1734, cette lettre commence ainsi :

« Je ne sais comment le sage et ingénieux M. de Muralt, dont nous avons « les Lettres sur les Anglais et sur les Français, s'est borné, en parlant de « la comédie, à critiquer un comique nommé Shadwell. Cet auteur était as- « sez méprisé de son temps ; il n'était point le poëte des honnêtes gens : ses « pièces, goûtées pendant quelques représentations par le peuple, étaient « dédaignées par tous les gens de bon goût, et ressemblaient à tant de pièces « que j'ai vues en France attirer la foule et révolter les lecteurs, et dont on « a pu dire : Tout Paris les condamne, et tout Paris les court. M. de Muralt « aurait dû, ce semble, nous parler d'un auteur excellent qui vivait alors : « c'était M. Wicherley, qui fut long-temps l'amant déclaré de la maîtresse la « plus illustre de Charles II. Cet homme, qui passait sa vie dans le plus « grand monde, en connaissait parfaitement les vices et les ridicules, et les « peignait du pinceau le plus ferme et des couleurs les plus vraies.

« Il a fait un *Misanthrope*, qu'il a imité de Molière. Tous les traits de Wi- « cherley sont plus forts et plus hardis que ceux de notre *Misanthrope ;* mais « aussi ils ont moins de finesse et de bienséance. L'auteur anglais a corrigé « le seul défaut qui soit dans la pièce de Molière ; ce défaut est le manque « d'intrigue et d'intérêt ; la pièce anglaise est intéressante, et l'intrigue en « est ingénieuse ; elle est trop hardie sans doute pour nos mœurs.

« C'est un capitaine de vaisseau, etc. » (Voyez page 234). B.

Mais ce naturel nous paraîtrait souvent celui de la débauche plutôt que celui de l'honnêteté. On y appelle chaque chose par son nom. Une femme fâchée contre son amant lui souhaite la v...... Un ivrogne, dans une pièce qu'on joue tous les jours, se masque en prêtre, fait du tapage, est arrêté par le guet. Il se dit curé; on lui demande s'il a une cure : il répond qu'il en a une excellente pour la chaude...... Une des comédies les plus décentes, intitulée *le Mari négligent*, représente d'abord ce mari qui se fait gratter la tête par une servante, assise à côté de lui; sa femme survient et s'écrie: A quelle autorité ne parvient-on pas par être p..... ! Quelques cyniques prennent le parti de ces expressions grossières; ils s'appuient sur l'exemple d'Horace, qui nomme par leur nom toutes les parties du corps humain et tous les plaisirs qu'elles donnent. Ce sont des images qui gagnent chez nous à être voilées. Mais Horace, qui semble fait pour les mauvais lieux, ainsi que pour la cour, et qui entend parfaitement les usages de ces deux empires, parle aussi franchement de ce qu'un honnête homme dans ses besoins peut faire à une jeune fille, que s'il parlait d'une promenade ou d'un souper. On ajoute que les Romains, du temps d'Auguste, étaient aussi polis que les Parisiens, et que ce même Horace, qui loue l'empereur Auguste d'avoir réformé les mœurs, se conformait sans honte à l'usage de son siècle, qui permettait les filles, les garçons, et les noms propres. Chose étrange (si quelque chose pouvait l'être) qu'Horace, en parlant le langage de la débauche, fut le favori d'un réformateur; et qu'Ovide, pour avoir parlé le langage de

la galanterie, fut exilé par un débauché, un fourbe, un assassin nommé Octave, parvenu à l'empire par des crimes qui méritaient le dernier supplice[a].

Quoi qu'il en soit, Bayle prétend que les expressions sont indifférentes : en quoi lui, les cyniques, et les stoïciens, semblent se tromper; car chaque chose a des noms différents qui la peignent sous divers aspects, et qui donnent d'elle des idées fort différentes. Les mots de *magistrat* et de *robin*, de *gentilhomme* et de *gentillâtre*, d'*officier* et d'*aigrefin*, de *religieux* et de *moine*, ne signifient pas la même chose. La consommation du mariage, et tout ce qui sert à ce grand œuvre, sera différemment exprimé par le curé, par le mari, par le médecin, et par un jeune homme amoureux. Le mot dont celui-ci se servira réveillera l'image du plaisir; les termes du médecin ne présenteront que des figures anatomiques; le mari fera entendre avec décence ce que le jeune indiscret aura dit avec audace; et le curé tâchera de donner l'idée d'un sacrement. Les mots ne sont donc pas indifférents, puisqu'il n'y a point de synonymes.

Il faut encore considérer que si les Romains permettaient des expressions grossières dans des satires qui n'étaient lues que de peu de personnes, ils ne souffraient pas des mots déshonnêtes sur le théâtre. Car, comme dit La Fontaine [1],

> Chastes sont les oreilles,
> Encor que les yeux soient fripons.

[a] Voyez les causes de la persécution faite par Octave à Ovide, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*. — Cette note a été ajoutée dans l'édition de 1775. Les *Questions sur l'Encyclopédie* font partie du *Dictionnaire philosophique*; voyez tome XXXI, page 337. B. — [1] *Le Tableau*, vers 33-34. B.

En un mot, il ne faut pas qu'on prononce en public un mot qu'une honnête femme ne puisse répéter.

Les Anglais ont pris, ont déguisé, ont gâté la plupart des pièces de Molière. Ils ont voulu faire un *Tartufe :* il était impossible que ce sujet réussît à Londres : la raison en est qu'on ne se plaît guère aux portraits des gens qu'on ne connaît pas. Un des grands avantages de la nation anglaise, c'est qu'il n'y a point de tartufes chez elle. Pour qu'il y eût de faux dévots, il faudrait qu'il y en eût de véritables. On n'y connaît presque pas le nom de dévot, mais beaucoup celui d'honnête homme. On n'y voit point d'imbéciles qui mettent leurs ames en d'autres mains, ni de ces petits ambitieux qui s'établissent, dans un quartier de la ville, un empire despotique sur quelques femmelettes autrefois galantes et toujours faibles, et sur quelques hommes plus faibles et plus méprisables qu'elles. La philosophie, la liberté, et le climat, conduisent à la misanthropie : Londres, qui n'a point de *Tartufes*, est plein de *Timons*. Aussi *le Misanthrope*, ou *l'Homme au franc procédé*, est une des bonnes comédies qu'on ait à Londres : elle fut faite du temps que Charles II et sa cour brillante tâchaient de défaire la nation de son humeur noire. Wicherley, auteur de cet ouvrage, était l'amant déclaré de la duchesse de Cléveland, maîtresse du roi. Cet homme, qui passait sa vie dans le plus grand monde, en peignait les ridicules et les faiblesses avec les couleurs les plus fortes. Les traits de la pièce de Wicherley sont plus hardis que ceux de Molière; mais aussi ils ont moins de finesse et de bienséance. L'auteur anglais a corrigé le seul défaut

qui soit dans la pièce de Molière ; ce défaut est le manque d'intrigue et d'intérêt. La pièce anglaise est intéressante, et l'intrigue en est ingénieuse, mais trop hardie pour nos mœurs.

C'est un capitaine de vaisseau plein de valeur, de franchise, et de mépris pour le genre humain. Il a un ami sage et sincère dont il se défie, et une maîtresse dont il est tendrement aimé, sur laquelle il ne daigne pas jeter les yeux ; au contraire il a mis toute sa confiance dans un faux ami qui est le plus indigne homme qui respire, et il a donné son cœur à la plus coquette et à la plus perfide de toutes les femmes. Il est bien assuré que cette femme est une Pénélope, et ce faux ami un Caton. Il part pour s'aller battre contre les Hollandais, et laisse tout son argent, ses pierreries, et tout ce qu'il a au monde, à cette femme de bien, et recommande cette femme elle-même à cet ami fidèle, sur lequel il compte si fort. Cependant le véritable honnête homme dont il se défie tant s'embarque avec lui ; et la maîtresse qu'il n'a pas seulement daigné regarder se déguise en page, et fait le voyage sans que le capitaine s'aperçoive de son sexe de toute la campagne.

Le capitaine, ayant fait sauter son vaisseau dans un combat, revient à Londres, sans secours, sans vaisseau, et sans argent, avec son page et son ami, ne connaissant ni l'amitié de l'un, ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes, qu'il compte retrouver avec sa cassette et sa fidélité : il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'était confié, et on ne lui a pas plus gardé son dépôt que le reste. Mon

homme a toutes les peines du monde à croire qu'une femme de bien puisse faire de pareils tours; mais, pour l'en convaincre mieux, cette honnête dame devient amoureuse du petit page, et veut le prendre à force. Mais comme il faut que justice se fasse, et que dans une pièce de théâtre le vice soit puni et la vertu récompensée, il se trouve à la fin du compte[1] que le capitaine se met à la place du page, couche avec son infidèle, fait cocu son traître ami, lui donne un bon coup d'épée au travers du corps, reprend sa cassette, et épouse son page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette pièce d'une comtesse de Pimbesche, vieille plaideuse, parente du capitaine, laquelle est bien la plus plaisante créature et le meilleur caractère qui soit au théâtre.

Wicherley a encore tiré de Molière une pièce non moins singulière et non moins hardie; c'est une espèce d'*École des Femmes*.

Le principal personnage de la pièce est un drôle à bonnes fortunes, la terreur des maris de Londres, qui, pour être plus sûr de son fait, s'avise de faire courir le bruit que dans sa dernière maladie les chirurgiens ont trouvé à propos de le faire eunuque. Avec cette belle réputation tous les maris lui amènent leurs femmes, et le pauvre homme n'est plus embarrassé que du choix. Il donne surtout la préférence à une petite campagnarde qui a beaucoup d'innocence et de tempérament, et qui fait son mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des dames les plus expertes. Cette pièce n'est pas, si vous voulez, l'école

[1] 1734. « Il se trouve à la fin de compte. » B.

des bonnes mœurs, mais en vérité c'est l'école de l'esprit et du bon comique.

Un chevalier Van Brugh a fait des comédies encore plus plaisantes, mais moins ingénieuses. Ce chevalier était un homme de plaisir; et, par-dessus cela, poëte et architecte. On prétend qu'il écrivait avec autant de délicatesse et d'élégance qu'il bâtissait grossièrement [1]. C'est lui qui a bâti le fameux château de Blenheim, pesant et durable monument de notre malheureuse bataille d'Hochstedt. Si les appartements étaient seulement aussi larges que les murailles sont épaisses, ce château serait assez commode.

On a mis dans l'épitaphe de Van Brugh qu'*on souhaitait que la terre ne lui fût point légère, attendu que de son vivant il l'avait si inhumainement chargée.* Ce chevalier, ayant fait un tour en France avant la [2] belle guerre de 1701, fut mis à la Bastille, et y resta quelque temps, sans avoir jamais pu savoir ce qui lui avait attiré cette distinction de la part de notre ministère. Il fit une comédie à la Bastille; et, ce qui est à mon sens fort étrange, c'est qu'il n'y a dans cette pièce aucun trait contre le pays dans lequel il essuya cette violence.

Celui de tous les Anglais qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique est feu M. Congrève. Il n'a fait que peu de pièces, mais toutes sont excellentes dans leur genre. Les règles du théâtre y sont rigoureusement observées. Elles sont pleines de caractères

[1] 1734. « On prétend qu'il écrivait comme il bâtissait, un peu grossièrement. C'est lui qui a bâti ce. » B.

[2] 1734. « Avant la guerre. » Le mot *belle* est ajouté dès 1739. B.

nuancés avec une extrême finesse; on n'y essuie pas la moindre[1] mauvaise plaisanterie; vous y voyez partout le langage des honnêtes gens avec des actions de fripon; ce qui prouve qu'il connaissait bien son monde, et qu'il vivait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie[2].

Ses pièces sont les plus spirituelles et les plus exactes; celles de Van Brugh, les plus gaies; et celles de Wicherley, les plus fortes.

Il est à remarquer qu'aucun de ces beaux esprits n'a mal parlé de Molière. Il n'y a que les mauvais auteurs anglais qui aient dit du mal de ce grand homme[3].

Au reste, ne me demandez pas que j'entre ici dans le moindre détail de ces pièces anglaises dont je suis si grand partisan, ni que je vous rapporte un bon mot ou une plaisanterie des Wicherley et des Con-

[1] 1734. « La mauvaise. » B.

[2] 1734. « Bonne compagnie. Il était infirme et presque mourant quand « je l'ai connu; il avait un défaut, c'était de ne pas assez estimer son premier « métier d'auteur, qui avait fait sa réputation et sa fortune. Il me parlait de « ses ouvrages comme de bagatelles au-dessous de lui, et me dit, à la pre- « mière conversation, de ne le voir que sur le pied d'un gentilhomme qui « vivait très uniment. Je lui répondis que s'il avait eu le malheur de n'être « qu'un gentilhomme comme un autre, je ne le serais jamais venu voir, et je « fus choqué de cette vanité si mal placée. Ses pièces, etc. »

La suppression est de 1739. B.

[3] 1734. « ..... De ce grand homme. Ce sont les mauvais musiciens d'Italie « qui méprisent Lulli: mais un Bononcini l'estime et lui rend justice, de « même que Mead fait cas d'un Helvétius et d'un Silva.

« L'Angleterre a encore de bons poëtes comiques, tels que le chevalier « Steele et M. Cibber, excellent comédien, et d'ailleurs poëte du roi; titre « qui paraît ridicule, mais qui ne laisse pas de donner mille écus de rente, « et de beaux priviléges. Notre grand Corneille n'en a pas eu autant.

« Au reste, etc. » B.

grève; on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez connaître la comédie anglaise, il n'y a d'autre moyen pour cela que d'aller à Londres, d'y rester trois ans, d'apprendre bien l'anglais, et de voir la comédie tous les jours. Je n'ai pas grand plaisir en lisant Plaute et Aristophane : pourquoi? c'est que je ne suis ni Grec ni Romain. La finesse des bons mots, l'allusion, l'à-propos, tout cela est perdu pour un étranger.

Il n'en est pas de même dans la tragédie. Il n'est question chez elle que de grandes passions et de sottises héroïques consacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'histoire. *Œdipe*, *Électre*, appartiennent aux Espagnols, aux Anglais, et à nous, comme aux Grecs. Mais la bonne comédie est la peinture parlante des ridicules d'une nation; et, si vous ne connaissez pas la nation à fond, vous ne pouvez guère juger de la peinture[1].

On reproche aux Anglais leur scène souvent ensanglantée et ornée de corps morts; on leur reproche leurs gladiateurs, qui combattent à moitié nus devant de jeunes filles, et qui s'en retournent quelquefois avec un nez et une joue de moins. Ils disent pour leurs raisons qu'ils imitent les Grecs dans l'art de la tragédie, et les Romains dans l'art de couper des nez. Mais leur théâtre est un peu loin de celui des Sophocle et des Euripide; et, à l'égard des Romains, il faut avouer qu'un nez et une joue sont bien peu de chose en com-

[1] 1734. «Vous ne pouvez juger de la peinture.» B.

C'était la fin de la lettre en 1734, et même en 1751. Ce qui suit a été ajouté en 1752. B.

paraison de cette multitude de victimes qui s'égorgeaient mutuellement dans le cirque pour le plaisir des dames romaines.

Ils ont eu quelquefois des danses dans leurs comédies, et ces danses ont été des allégories d'un goût singulier. Le pouvoir despotique et l'état républicain furent représentés en 1709 par une danse tout-à-fait galante. On voyait d'abord un roi qui, après un entrechat, donnait un grand coup de pied dans le derrière à son premier ministre ; celui-ci le rendait à un second, le second à un troisième; et enfin celui qui recevait le dernier coup figurait le gros de la nation, qui ne se vengeait sur personne : le tout se fesait en cadence. Le gouvernement républicain était figuré par une danse ronde, où chacun donnait et recevait également. C'est pourtant là le pays qui a produit des Addison, des Pope, des Locke, et des Newton !

LETTRE XX[1].

Sur les seigneurs qui cultivent les lettres.

Il a été un temps en France où les beaux-arts étaient cultivés par les premiers de l'état. Les courtisans surtout s'en mêlaient, malgré la dissipation, le goût des riens, la passion pour l'intrigue, toutes divinités du pays.

Il me paraît qu'on est actuellement à la cour dans

[1] Dans l'édition de Kehl, cette lettre formait l'article COURTISANS LETTRÉS du *Dictionnaire philosophique*. B.

tout un autre goût que celui des lettres[a]; peut-être dans peu de temps la mode de penser reviendra-t-elle: un roi n'a qu'à vouloir; on fait de cette nation-ci tout ce qu'on veut. En Angleterre communément on pense, et les lettres y sont plus en honneur qu'en France[1]. Cet avantage est une suite nécessaire de la forme de leur gouvernement. Il y a à Londres environ huit cents personnes qui ont le droit de parler en public, et de soutenir les intérêts de la nation. Environ cinq ou six mille prétendent au même honneur à leur tour. Tout le reste s'érige en juge de tous ceux-ci[2], et chacun peut faire imprimer ce qu'il pense sur les affaires publiques; ainsi toute la nation est dans la nécessité de s'instruire. On n'entend parler que des gouvernements d'Athènes et de Rome; il faut bien, malgré qu'on en ait, lire les auteurs qui en ont traité. Cette étude conduit naturellement aux belles-lettres. En général les hommes ont l'esprit de leur état. Pourquoi d'ordinaire nos magistrats, nos avocats, nos médecins, et beaucoup d'ecclésiastiques, ont-ils plus de lettres, de goût, et d'esprit, que l'on n'en trouve dans toutes les autres professions? c'est que réellement leur état est d'avoir l'esprit cultivé, comme celui d'un marchand est de

[a] L'auteur écrivait en 1727. — Note de l'édition de 1734, supprimée dès 1739. B.

[1] Je rétablis le texte de 1734. Cependant, dès 1739, on lit: *Plus en honneur qu'ici*. Mais, en 1739, les *Lettres philosophiques* étaient données comme des *Mélanges de littérature et de philosophie*, et qu'on devait supposer écrits *ici*. En donnant en corps d'ouvrage les *Lettres philosophiques*, écrites d'Angleterre, ce serait un contre-sens de ne pas suivre, pour ces mots, le texte de 1734. B.

[2] 1734. « En juge de ceux-ci. » B.

connaître son négoce. Il n'y a pas long-temps qu'un seigneur anglais fort jeune me vint voir à Paris en revenant d'Italie. Il avait fait en vers une description de ce pays-là aussi poliment écrite que tout ce qu'ont fait le comte de Rochester et nos Chaulieu, nos Sarrasin et nos Chapelle.

La traduction que j'en ai faite est si loin d'atteindre à la force et à la bonne plaisanterie de l'original, que je suis obligé d'en demander sérieusement pardon à l'auteur et à ceux qui entendent l'anglais. Cependant, comme je n'ai pas d'autre moyen de faire connaître les vers de milord Harvey, les voici dans ma langue:

Qu'ai-je donc vu dans l'Italie?
Orgueil, astuce, et pauvreté,
Grands compliments, peu de bonté,
Et beaucoup de cérémonie.
L'extravagante comédie,
Que souvent l'inquisition[a]
Veut qu'on nomme religion,
Mais qu'ici nous nommons folie.
La nature, en vain bienfesante,
Veut enrichir ces lieux charmants:
Des prêtres la main désolante
Étouffe ses plus beaux présents.
Les monsignor, soi-disant grands,
Seuls dans leurs palais magnifiques,
Y sont d'illustres fainéants,
Sans argent et sans domestiques.
Pour les petits, sans liberté,
Martyrs du joug qui les domine,
Ils ont fait vœu de pauvreté,
Priant Dieu par oisiveté,
Et toujours jeûnant par famine.

[a] Il entend sans doute les farces que certains prédicateurs jouent dans les places publiques. — Cette note est de 1734. B.

Ces beaux lieux, du pape bénis,
Semblent habités par les diables,
Et les habitants misérables
Sont damnés dans le paradis.

[1] Je ne suis pas de l'avis de milord Harvey. Il y a des pays en Italie qui sont très malheureux, parce-que des étrangers s'y battent depuis long-temps à qui les gouvernera ; mais il y en a d'autres où l'on n'est ni si gueux ni si sot qu'il le dit.

LETTRE XXI[2].

Sur le comte de Rochester et M. Waller.

Tout le monde connaît la réputation [3] du comte de Rochester. M. de Saint-Évremond en a beaucoup parlé ; mais il ne nous a fait connaître du fameux Rochester que l'homme de plaisir, l'homme à bonnes fortunes. Je voudrais faire connaître en lui l'homme

[1] Au lieu de ce dernier alinéa, on lit dans l'édition de 1734 :

« Peut-être dira-t-on que ces vers sont d'un hérétique; mais on traduit « tous les jours, et même assez mal, ceux d'Horace et de Juvénal, qui « avaient le malheur d'être païens. Vous savez bien qu'un traducteur ne doit « pas répondre des sentiments de son auteur. Tout ce qu'il peut faire, c'est « de prier Dieu pour sa conversion ; et c'est ce que je ne manque pas de « faire pour celle de milord. »

Dans l'édition de 1739, il n'y avait aucune ligne de prose après les vers. Ce qui suit aujourd'hui les vers formait une note en 1751, mais fesait partie du texte en 1752. B.

[2] Cette lettre formait, dans l'édition de Kehl, l'article ROCHESTER ET WALLER du *Dictionnaire philosophique*. B. — [3] « Connait de réputation le « comte de Rochester. » B.

de génie et le grand poëte. Entre autres ouvrages qui brillaient de cette imagination ardente qui n'appartenait qu'à lui, il a fait quelques satires sur les mêmes sujets que notre célèbre Despréaux avait choisis. Je ne sais rien de plus utile pour se perfectionner le goût que la comparaison des grands génies qui se sont exercés sur les mêmes matières.

Voici comme M. Despréaux parle contre la raison humaine dans sa satire sur l'homme:

Cependant à le voir, plein de vapeurs légères,
Soi-même se bercer de ses propres chimères,
Lui seul de la nature est la base et l'appui,
Et le dixième ciel ne brille que pour lui.
De tous les animaux il est, dit-il, le maître;
Qui pourrait le nier? poursuis-tu. Moi, peut-être...
Ce maître prétendu qui leur donne des lois,
Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois?

Voici à peu près comme s'exprime le comte de Rochester dans sa satire sur l'homme; mais il faut que le lecteur se ressouvienne toujours que ce sont ici des traductions libres de poëtes anglais, et que la gêne de notre versification et les bienséances délicates de notre langue ne peuvent donner l'équivalent de la licence impétueuse du style anglais.

Cet esprit que je hais, cet esprit plein d'erreur,
Ce n'est pas ma raison, c'est la tienne, docteur.
C'est ta raison frivole, inquiète, orgueilleuse,
Des sages animaux rivale dédaigneuse,
Qui croit entre eux et l'ange occuper le milieu,
Et pense être ici-bas l'image de son Dieu.
Vil atome importun, qui croit, doute, dispute,
Rampe, s'élève, tombe, et nie encor sa chute;
Qui nous dit: Je suis libre, en nous montrant ses fers,

Et dont l'œil trouble et faux croit percer l'univers;
Allez, révérends fous, bienheureux fanatiques,
Compilez bien l'amas de vos riens scolastiques.
Pères de visions et d'énigmes sacrés,
Auteurs du labyrinthe où vous vous égarez,
Allez obscurément éclaircir vos mystères,
Et courez dans l'école adorer vos chimères.
Il est d'autres erreurs, il est de ces dévots,
Condamnés par eux-même à l'ennui du repos.
Ce mystique encloîtré, fier de son indolence,
Tranquille au sein de Dieu, qu'y peut-il faire? Il pense.
Non, tu ne penses point, tu végètes, tu dors;
Inutile à la terre, et mis au rang des morts,
Ton esprit énervé croupit dans la mollesse :
Réveille-toi, sois homme, et sors de ton ivresse.
L'homme est né pour agir, et tu prétends penser?

Que ces idées soient vraies ou fausses, il est toujours certain qu'elles sont exprimées avec une énergie qui fait le poëte.

Je me garderai bien d'examiner la chose en philosophe, et de quitter ici le pinceau pour le compas. Mon unique but dans cette lettre [1] est de faire connaître le génie des poëtes anglais [2].

On a beaucoup entendu parler du célèbre Waller en France. La Fontaine, Saint-Évremond, et Bayle, ont fait son éloge; mais on ne connaît de lui que son nom. Il eut à peu près à Londres la même réputation que Voiture eut à Paris, et je crois qu'il la méritait mieux. Voiture vint dans un temps où l'on sortait de la barbarie, et où l'on était encore dans l'ignorance. On voulait avoir de l'esprit, et on n'en avait pas en-

[1] Les mots *dans cette lettre* avaient été supprimés, et sont rétablis ici pour les raisons expliquées dans ma note, page 240. B. — [2] 1734. « Poëtes « anglais, et je vais continuer sur Caton. On a beaucoup entendu. » B.

core; on cherchait des tours au lieu de pensées : les faux brillants se trouvent plus aisément que les pierres précieuses. Voiture, né avec un génie frivole et facile, fut le premier qui brilla dans cette aurore de la littérature française. S'il était venu après les grands hommes qui ont illustré le siècle de Louis XIV[1], il aurait été obligé d'avoir plus que de l'esprit. C'en était assez pour l'hôtel de Rambouillet, et non pour la postérité. Despréaux le loue[2], mais c'est dans ses premières satires; c'est dans le temps où le goût de Despréaux n'était pas encore formé : il était jeune et dans l'âge où l'on juge des hommes par la réputation, et non point par eux-mêmes. D'ailleurs Despréaux était souvent bien injuste dans ses louanges et dans ses censures. Il louait Segrais[3], que personne ne lit; il insultait Quinault[4], que tout le monde sait par cœur; et il ne dit rien de La Fontaine. Waller, meilleur que Voiture, n'était pas encore parfait. Ses ouvrages galants respirent la grace; mais la négligence les fait languir, et souvent les pensées fausses les défigurent. Les Anglais n'étaient pas encore parvenus de son temps à écrire avec correction. Ses ouvrages sérieux sont pleins d'une vigueur qu'on n'attendrait pas de la mollesse de ses autres pièces. Il a fait un éloge funèbre de Cromwell, qui, avec ses défauts, passe pour un chef-d'œuvre. Pour entendre cet ouvrage, il faut savoir que Cromwell mourut le jour d'une tempête extraordinaire.

[1] 1734. « Louis XIV, ou il aurait eté inconnu, ou l'on n'aurait parlé de lui « que pour le mépriser, ou il aurait corrigé son style. M. Despréaux le « loue. » B. — [2] Satire III, vers 181. B. — [3] *Art poét.*, IV, 201. B. — [4] Satire III, vers 187. B.

La pièce commence ainsi:

Il n'est plus, c'en est fait, soumettons-nous au sort:
Le ciel a signalé ce jour par des tempêtes,
Et la voix du tonnerre, éclatant sur nos têtes,
Vient d'annoncer sa mort.
Par ses derniers soupirs il ébranle cette île,
Cette île que son bras fit trembler tant de fois,
Quand, dans le cours de ses exploits,
Il brisait la tête des rois,
Et soumettait un peuple à son joug seul docile.
Mer, tu t'en es troublée. O mer! tes flots émus
Semblent dire en grondant aux plus lointains rivages
Que l'effroi de la terre, et ton maître, n'est plus.
Tel au ciel autrefois s'envola Romulus,
Tel il quitta la terre au milieu des orages,
Tel d'un peuple guerrier il reçut les hommages:
Obéi dans sa vie, à sa mort adoré,
Son palais fut un temple, etc.

C'est à propos de cet éloge de Cromwell que Waller fit au roi Charles II cette réponse qu'on trouve dans le dictionnaire de Bayle. Le roi, à qui Waller venait, selon l'usage des rois et des poëtes, de présenter une pièce farcie de louanges, lui reprocha qu'il avait fait mieux pour Cromwell. Waller répondit: « Sire, nous « autres poëtes, nous réussissons mieux dans les fic- « tions que dans les vérités. » Cette réponse n'était pas si sincère que celle de l'ambassadeur hollandais, qui, lorsque le même roi se plaignait que l'on avait moins d'égards pour lui que pour Cromwell, répondit: « Ah! « sire, ce Cromwell était tout autre chose. » [1] Il y a des courtisans, même en Angleterre, et Waller l'était; mais je ne considère les gens après leur mort que par

[1] 1734. « Tout autre chose. Mon but n'est pas de faire un commentaire « sur le caractère de Waller ni de personne: je ne considère. » B.

leurs ouvrages, tout le reste est anéanti pour moi. Je remarque seulement que Waller, né à la cour avec soixante mille livres de rente, n'eut jamais ni le sot orgueil ni la nonchalance d'abandonner son talent. Les comtes de Dorset et de Roscommon, les deux ducs de Buckingham, milord Hallifax, et tant d'autres, n'ont pas cru déroger en devenant de très grands poëtes et d'illustres écrivains. Leurs ouvrages leur font plus d'honneur que leurs noms [1]. Ils ont cultivé les lettres comme s'ils en eussent attendu leur fortune. Ils ont, de plus, rendu les arts respectables aux yeux du peuple, qui en tout a besoin d'être mené par les grands, et qui pourtant se règle moins sur eux en Angleterre qu'en aucun lieu du monde.

LETTRE XXII[2].

Sur M. Pope et quelques autres poëtes fameux.

[3] On n'imaginait pas en France que Prior, qui vint de la part de la reine Anne donner la paix à Louis XIV,

[1] 1734. « Leur nom. » B.

[2] Cette lettre, avec des changements plus considérables qu'en aucune autre, forme, dans l'édition de Kehl, deux articles du *Dictionnaire philosophique :* l'un de ces articles est intitulé, PRIOR (*de*), *du poëme singulier d'Hudibras et du doyen Swift ;* l'autre article est intitulé, POPE. *Voyez* la note ci-après, page 258. Cette XXIIe lettre est de 1726 : voyez la lettre à Thieriot, du 2 février 1727. B.

[3] Dans l'édition de 1734 et dans toutes celles qui sont antérieures à 1756, cette lettre commençait ainsi :

« Je voulais vous parler de M. Prior, un des plus aimables poëtes d'An-

avant que le baron Bolingbroke vînt la signer; on ne devinait pas, dis-je, que ce plénipotentiaire fût un poëte. La France paya depuis l'Angleterre en même monnaie; car le cardinal Dubois envoya notre Destouches à Londres, et il ne passa pas plus pour poëte parmi les Anglais que Prior parmi les Français. Le plénipotentiaire Prior était originairement un garçon cabaretier que le comte de Dorset, bon poëte lui-même et un peu ivrogne, rencontra un jour lisant Horace sur le banc de la taverne; de même que milord Aila trouva son garçon jardinier lisant Newton. Aila fit du jardinier un bon géomètre[1], et Dorset fit un très agréable poëte du cabaretier.

C'est de Prior qu'est l'*Histoire de l'Ame*: cette histoire est la plus naturelle qu'on ait faite jusqu'à présent de cet être si bien senti et si mal connu. L'ame est d'abord aux extrémités du corps, dans les pieds et dans les mains des enfants; et de là elle se place insensiblement au milieu du corps dans l'âge de puberté; ensuite elle monte au cœur, et là elle produit les sentiments de l'amour et de l'héroïsme: elle s'élève jusqu'à la tête dans un âge plus mûr; elle y raisonne

« gleterre, que vous avez vu ici plénipotentiaire et envoyé extraordinaire « en 1712. Je comptais vous donner aussi quelque idée des poésies de milord « Roscommon, de milord Dorset; mais, etc. » (Voyez page 249.) B.

[1] Ce géomètre s'appelait Stône. Il a donné, sur le calcul intégral, un ouvrage assez médiocre, mais qui, pour le temps où il a été fait, prouvait des connaissances fort étendues. Au reste, il est presque sans exemple que des hommes qui ont commencé tard à s'instruire aient montré de grands talents, quoique les efforts dont ils ont eu besoin pour s'élever au-dessus de leur éducation supposent de la sagacité et une grande force de tête. Cette observation suffit pour détruire l'opinion exagérée de Rousseau sur l'éducation négative. K.

comme elle peut; et, dans la vieillesse, on ne sait plus ce qu'elle devient; c'est la séve d'un vieil arbre, qui s'évapore et qui ne se répare plus. Peut-être cet ouvrage est-il trop long : toute plaisanterie doit être courte, et même le sérieux devrait bien être court aussi.

Ce même Prior fit un petit poëme sur la fameuse bataille d'Hochstedt. Cela ne vaut pas son *Histoire de l'Ame;* il n'y a de bon que cette apostrophe à Boileau :

Satirique flatteur, toi qui pris tant de peine
Pour chanter que Louis n'a point passé le Rhin.

Notre plénipotentiaire finit par paraphraser en quinze cents vers [1] ces mots attribués à Salomon, que *Tout est vanité.* On en pourrait faire quinze mille sur ce sujet; mais malheur à qui dit tout ce qu'il peut dire.

Enfin, la reine Anne étant morte, le ministère ayant changé, la paix que Prior avait entamée étant en horreur, Prior n'eut de ressource qu'une édition de ses œuvres par une souscription de son parti; après quoi il mourut en philosophe, comme meurt ou croit mourir tout honnête Anglais.

Je voudrais donner aussi quelques idées des poésies de milord Roscommon, de milord Dorset; mais je sens qu'il me faudrait faire un gros livre, et qu'après bien de la peine je ne vous donnerais qu'une idée fort imparfaite de tous ces ouvrages. La poésie est une espèce de musique; il faut l'entendre pour en juger. Quand je vous traduis quelques morceaux de ces

[1] Le poëme de Prior a plus de deux mille sept cents vers. Voltaire n'avait pas perdu son temps à les compter. B.

poésies étrangères, je vous note imparfaitement leur musique; mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

[1] Il y a un poëme anglais difficile à faire connaître aux étrangers; il s'appelle *Hudibras*. C'est un ouvrage tout comique, et cependant le sujet est la guerre civile du temps de Cromwell. Ce qui a fait verser tant de sang et tant de larmes a produit un poëme qui force le lecteur le plus sérieux à rire; on trouve un exemple de ce contraste dans notre *Satyre Ménippée*. Certainement les Romains n'auraient point fait un poëme burlesque sur les guerres de César et de Pompée, et sur les proscriptions d'Octave et d'Antoine. Pourquoi donc les malheurs affreux que causa la ligue en France, et ceux que les guerres du roi et du parlement étalèrent en Angleterre, ont-ils pu fournir des plaisanteries? c'est qu'au fond il y avait un ridicule caché dans ces

[1] Voici le texte de 1734 et de toutes les éditions antérieures à 1756.

« Il y a surtout un poëme anglais que je désespérerais de vous faire connaître, il s'appelle *Hudibras*. Le sujet est la guerre civile, et la secte des puritains tournée en ridicule. C'est Don Quichotte, c'est notre satire Ménippée fondus ensemble. C'est, de tous les livres que j'ai jamais lus, celui où j'ai trouvé le plus d'esprit; mais c'est aussi le plus intraduisible. Qui croirait qu'un livre qui saisit tous les ridicules du genre humain, et qui a plus de pensées que de mots, ne pût souffrir la traduction? C'est que presque tout y fait allusion à des aventures particulières. Le plus grand ridicule tombe surtout sur les théologiens que peu de gens du monde entendent. Il faudrait à tout moment un commentaire, et la plaisanterie expliquée cesse d'être plaisanterie. Tout commentateur de bons mots est un sot. Voilà pourquoi, etc. »

Ce poëme d'*Hudibras*, que Voltaire déclarait intraduisible, a été traduit en vers français par J. Townley, officier anglais au service de France, 1757, trois volumes in-12; 1820, trois volumes in-12. Une traduction en prose du I[er] chant avait paru en 1755, in-8°, et n'a pas eu de suite. B.

querelles funestes. Les bourgeois de Paris, à la tête de la faction des seize, mêlaient l'impertinence aux horreurs de la faction. Les intrigues des femmes, des légats, et des moines, avaient un côté comique, malgré les calamités qu'elles apportèrent. Les disputes théologiques et l'enthousiasme des puritains en Angleterre étaient très susceptibles de railleries; et ce fond de ridicule bien développé pouvait devenir plaisant, en écartant les horreurs tragiques qui le couvraient. Si la bulle *Unigenitus* fesait répandre du sang, le petit poëme de *Philotanus* [1] n'en serait pas moins convenable au sujet, et on ne pourrait même lui reprocher que de n'être pas aussi gai, aussi plaisant, aussi varié qu'il pouvait l'être, et de ne pas tenir dans le corps de l'ouvrage ce que promet le commencement.

Le poëme d'*Hudibras*, dont je vous parle, semble être un composé de la *Satyre Ménippée* et de *Don Quichotte;* il a sur eux l'avantage des vers. Il a celui de l'esprit: la *Satyre Ménippée* n'en approche pas; elle n'est qu'un ouvrage très médiocre; mais à force d'esprit l'auteur d'*Hudibras* a trouvé le secret d'être fort au-dessous de *Don Quichotte.* Le goût, la naïveté, l'art de narrer, celui de bien entremêler les aventures, celui de ne rien prodiguer, valent bien mieux que de l'esprit: aussi *Don Quichotte* est lu de toutes les nations, et *Hudibras* n'est lu que des Anglais.

L'auteur de ce poëme si extraordinaire s'appelait Butler: il était contemporain de Milton, et eut infiniment plus de réputation que lui, parcequ'il était

[1] Poëme de Grécourt. B.

plaisant, et que le poëme de Milton était fort triste. Butler tournait les ennemis du roi Charles II en ridicule, et toute la récompense qu'il en eut fut que le roi citait souvent ses vers. Les combats du chevalier Hudibras furent plus connus que les combats des anges et des diables du *Paradis perdu;* mais la cour d'Angleterre ne traita pas mieux le plaisant Butler, que la cour céleste ne traita le sérieux Milton, et tous deux moururent de faim ou à peu près.

Le héros du poëme de Butler n'était pas un personnage feint, comme le *Don Quichotte* de Michel Cervantes; c'était un chevalier baronnet très réel qui avait été un des enthousiastes de Cromwell et un de ses colonels. Il s'appelait sir Samuel Luke. Pour faire connaître l'esprit de ce poëme unique en son genre, il faut retrancher les trois quarts de tout passage qu'on veut traduire; car ce Butler ne finit jamais. J'ai donc réduit à environ quatre-vingts vers les quatre cents premiers vers d'Hudibras, pour éviter la prolixité.

Quand les profanes et les saints
Dans l'Angleterre étaient aux prises,
Qu'on se battait pour des églises
Aussi fort que pour des catins;
Lorsqu'anglicans et puritains
Fesaient une si rude guerre,
Et qu'au sortir du cabaret
Les orateurs de Nazareth
Allaient battre la caisse en chaire;
Que partout, sans savoir pourquoi,
Au nom du ciel, au nom du roi,
Les gens d'armes couvraient la terre,
Alors monsieur le chevalier,
Long-temps oisif, ainsi qu'Achille,
Tout rempli d'une sainte bile,

Suivi de son grand écuyer,
S'échappa de son poulailler,
Avec son sabre et l'Évangile,
Et s'avisa de guerroyer.

Sire Hudibras, cet homme rare,
Était, dit-on, rempli d'honneur,
Avait de l'esprit et du cœur:
Mais il en était fort avare.
D'ailleurs, par un talent nouveau,
Il était tout propre au barreau,
Ainsi qu'à la guerre cruelle;
Grand sur les bancs, grand sur la selle,
Dans les camps et dans un bureau;
Semblable à ces rats amphibies,
Qui paraissant avoir deux vies
Sont rats de campagne et rats d'eau.
Mais, malgré sa grande éloquence,
Et son mérite, et sa prudence,
Il passa chez quelques savants
Pour être un de ces instruments
Dont les fripons avec adresse
Savent user sans dire mot,
Et qu'ils tournent avec souplesse :
Cet instrument s'appelle un sot.
Ce n'est pas qu'en théologie,
En logique, en astrologie,
Il ne fût un docteur subtil;
En quatre il séparait un fil,
Disputant sans jamais se rendre,
Changeant de thèse tout-à-coup,
Toujours prêt à parler beaucoup,
Quand il fallait ne pas s'entendre.

D'Hudibras la religion
Était, tout comme sa raison,
Vide de sens et fort profonde :
Le puritanisme divin,
La meilleure secte du monde,
Et qui certes n'a rien d'humain;

La vraie église militante,
Qui prêche un pistolet en main,
Pour mieux convertir son prochain
A grands coups de sabre argumente;
Qui promet les célestes biens
Par le gibet et par la corde,
Et damne sans miséricorde
Les péchés des autres chrétiens,
Pour se mieux pardonner les siens;
Secte qui, toujours détruisante,
Se détruit elle-même enfin:
Tel Samson, de sa main puissante,
Brisa le temple philistin;
Mais il périt par sa vengeance,
Et lui-même il s'ensevelit
Écrasé dans la chute immense
De ce temple qu'il démolit.

Au nez du chevalier antique
Deux grandes moustaches pendaient
A qui les parques attachaient
Le destin de la république.
Il les garde soigneusement,
Et si jamais on les arrache,
C'est la chute du parlement:
L'état entier, en ce moment,
Doit tomber avec sa moustache.
Ainsi Taliacotius,
Grand Esculape d'Étrurie,
Répara tous les nez perdus
Par une nouvelle industrie:
Il vous prenait adroitement
Un morceau du cul d'un pauvre homme,
L'appliquait au nez proprement;
Enfin il arrivait qu'en somme
Tout juste à la mort du prêteur
Tombait le nez de l'emprunteur:
Et souvent dans la même bière,
Par justice et par bon accord,
On remettait au gré du mort

Le nez auprès de son derrière.

Notre grand héros d'Albion,
Grimpé dessus sa haridelle,
Pour venger la religion,
Avait à l'arçon de sa selle
Deux pistolets et du jambon;
Mais il n'avait qu'un éperon.
C'était de tout temps sa manière;
Sachant que si la talonnière
Pique une moitié du cheval,
L'autre moitié de l'animal
Ne resterait point en arrière.
Voilà donc Hudibras parti;
Que Dieu bénisse son voyage,
Ses arguments et son parti,
Sa barbe rousse et son courage!

Un homme qui aurait dans l'imagination la dixième partie de l'esprit comique, bon ou mauvais, qui règne dans cet ouvrage, serait encore très plaisant: mais il se donnerait bien de garde de traduire *Hudibras*. Le moyen de faire rire des lecteurs étrangers des ridicules déjà oubliés chez la nation même où ils ont été célèbres! On ne lit plus le Dante dans l'Europe, parceque tout y est allusion à des faits ignorés: il en est de même d'*Hudibras*. La plupart des railleries de ce livre tombent sur la théologie et les théologiens du temps. Il faudrait à tout moment un commentaire. La plaisanterie expliquée cesse d'être plaisanterie, et un commentateur de bons mots n'est guère capable d'en dire.

Voilà pourquoi on n'entendra jamais bien en France les livres de l'ingénieux docteur Swift, qu'on appelle

le Rabelais d'Angleterre. Il a l'honneur d'être prêtre [1] et de se moquer de tout, comme lui; mais Rabelais n'était pas au-dessus de son siècle, et Swift est fort au-dessus de Rabelais. Notre curé de Meudon, dans son extravagant et inintelligible livre, a répandu une extrême gaîté et une plus grande impertinence; il a prodigué l'érudition, les ordures, et l'ennui. Un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises : il n'y a que quelques personnes d'un goût bizarre qui se piquent d'entendre et d'estimer tout cet ouvrage. Le reste de la nation rit des plaisanteries de Rabelais, et méprise le livre. On le regarde comme le premier des bouffons; on est fâché qu'un homme qui avait tant d'esprit en ait fait un si misérable usage; c'est un philosophe ivre qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse [2].

M. Swift est Rabelais dans son bon sens, et vivant en bonne compagnie. Il n'a pas à la vérité la gaîté du premier, mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût, qui manquent à notre curé de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier et presque inimitable; la bonne plaisanterie est son partage en vers

[1] 1734. « Il a l'honneur d'être prêtre comme Rabelais, et de se moquer « de tout comme lui; mais on lui fait grand tort, selon mon petit sens, de « l'appeler de ce nom. Rabelais, dans son extravagant et inintelligible « livre. » B.

[2] Voltaire a conservé ce passage dans toutes les éditions; cependant il est revenu de ce jugement sévère : voyez, dans la *Correspondance*, sa lettre à madame Du Deffand, du 12 avril 1760 : voyez aussi, dans les *Mélanges*, année 1767, la première des *Lettres à son altesse monseigneur le prince de****. B.

et en prose; mais, pour le bien entendre, il faut faire un petit voyage dans son pays[1].

Dans ce pays, qui paraît si étrange à une partie de l'Europe, on n'a point trouvé trop étrange que le révérend Swift, doyen d'une cathédrale, se soit moqué, dans son *Conte du Tonneau*, du catholicisme, du luthéranisme, et du calvinisme: il dit pour ses raisons qu'il n'a pas touché au christianisme. Il prétend avoir respecté le père en donnant cent coups de fouet aux trois enfants; des gens difficiles ont cru que les verges étaient si longues qu'elles allaient jusqu'au père.

Ce fameux *Conte du Tonneau* est une imitation de l'ancien conte des trois anneaux indiscernables qu'un père légua à ses trois enfants. Ces trois anneaux étaient la religion juive, la chrétienne, et la mahométane. C'est encore une imitation de l'*Histoire de Méro et d'Énegu*, par Fontenelle[2]. Méro était l'anagramme de Rome, et Énegu celle de Genève. Ce sont deux sœurs qui prétendent à la succession du royaume de leur père. Méro règne la première. Fontenelle la présente comme une sorcière qui escamotait le pain, et qui fesait des conjurations avec des cadavres. C'est là précisément le milord Pierre, de Swift, qui présente un

[1] 1734. « Dans son pays. Vous pouvez plus aisément. » B.

[2] Les éditions des *OEuvres de Fontenelle*, Paris, 1818, trois volumes in-8°, et 1824, cinq volumes in-8°, sont les seules qui contiennent ce morceau de Fontenelle, connu aussi sous le titre de *Relation de Bornéo*. C'est sous ce titre qu'il a été imprimé pour la première fois dans les *Nouvelles de la république des lettres*, janvier 1686, et réimprimé dans les *OEuvres diverses de Bayle*. Pour l'exactitude de l'anagramme, il faudrait écrire *Énegue*. B.

morceau de pain à ses deux frères, et qui leur dit: Voilà d'excellent vin de Bourgogne, mes amis; voilà des perdrix d'un fumet admirable. Le même milord Pierre, dans Swift, joue en tout le rôle que Méro joue dans Fontenelle.

Ainsi presque tout est imitation. L'idée des *Lettres persanes* est prise de celle de l'*Espion turc*. Le Boiardo a imité le Pulci, l'Arioste a imité le Boiardo. Les esprits les plus originaux empruntent les uns des autres. Michel Cervantes fait un fou de son *Don Quichotte;* mais Roland est-il autre chose qu'un fou? Il serait difficile de décider si la chevalerie errante est plus tournée en ridicule par les peintures grotesques de Cervantes que par la féconde imagination de l'Arioste. Métastase a pris la plupart de ses opéra dans nos tragédies françaises. Plusieurs auteurs anglais nous ont copiés, et n'en ont rien dit. Il en est des livres comme du feu de nos foyers; on va prendre ce feu chez son voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres; et il appartient à tous[1].

Vous pouvez plus aisément vous former quelque idée de M. Pope; c'est[2], je crois, le poëte le plus élégant, le plus correct, et, ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflements aigres de la trompette anglaise aux sons doux de la flûte. On peut le traduire, parcequ'il

[1] C'est ici que finissait, dans le *Dictionnaire philosophique* des éditions de Kehl, l'article intitulé: De Prior, etc. B.

[2] La partie de cette lettre qui, ainsi que je l'ai dit, page 248, forme, dans les éditions de Kehl, l'article Pope du *Dictionnaire philosophique*, commence par ces mots: « C'est, je crois, le poëte, etc. » B.

est extrêmement clair, et que ses sujets, pour la plupart, sont généraux et du ressort de toutes les nations.

On connaîtra bientôt[1] en France son *Essai sur la Critique*, par la traduction en vers qu'en fait M. l'abbé Du Resnel.

Voici un morceau de son poëme de *la Boucle de Cheveux*[2], que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire: car, encore une fois, je ne sais rien de pis que de traduire un poëte mot pour mot.

Umbriel à l'instant, vieux gnome rechigné,
Va, d'une aile pesante et d'un air renfrogné,
Chercher, en murmurant, la caverne profonde
Où, loin des doux rayons que répand l'œil du monde,
La déesse aux vapeurs a choisi son séjour.
Les tristes aquilons y sifflent à l'entour,
Et le souffle malsain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fièvre et la migraine.
Sur un riche sofa, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs, et du vent,
La quinteuse déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrins, sans en savoir la cause,
N'ayant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, et l'hypocondre enflé.
La médisante Envie est assise auprès d'elle,
Vieux spectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant son prochain,
Et chansonnant les gens l'Évangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs négligemment penchée,

[1] La traduction de l'*Essai sur la critique* n'était pas encore imprimée quand Voltaire écrivit cette XXII[e] lettre; mais elle a été publiée en 1730, et avant les *Lettres philosophiques*. Voltaire, au reste, dans sa lettre à Thibouville, du 2 février 1769, avoue avoir fait la moitié des vers de Du Resnel. B.

[2] Marmontel a donné une traduction complète, en vers français, de *la Boucle de cheveux enlevée, poëme heroï-comique*, 1746, in-8°. B.

Une jeune beauté non loin d'elle est couchée:
C'est l'Affectation, qui grasseie en parlant,
Écoute sans entendre, et lorgne en regardant,
Qui rougit sans pudeur, et rit de tout sans joie,
De cent maux différents prétend qu'elle est la proie,
Et, pleine de santé sous le rouge et le fard,
Se plaint avec mollesse, et se pâme avec art.

Si vous lisiez ce morceau dans l'original, au lieu de le lire dans cette faible traduction, vous le compareriez à la description de la Mollesse dans le *Lutrin* [1].

L'*Essai sur l'Homme* de Pope me paraît le plus beau poëme didactique, le plus utile, le plus sublime qu'on ait jamais fait dans aucune langue. Il est vrai que le

[1] Dans les éditions de 1734, la XXII[e] lettre se terminait ainsi :

« ... dans le Lutrin.

« En voilà bien honnêtement pour les poëtes anglais. Je vous ai touché un « petit mot de leurs philosophes; pour de bons historiens, je ne leur en « connais pas encore. Il a fallu qu'un Français ait écrit leur histoire. Peut-être « le génie anglais, qui est ou froid ou impétueux, n'a pas encore saisi cette « éloquence naïve et cet air noble et simple de l'histoire. Peut-être aussi l'es- « prit de parti, qui fait voir trouble, a décrédité tous leurs historiens. La « moitié de la nation est toujours l'ennemie de l'autre. J'ai trouvé des gens « qui m'ont assuré que milord Marlborough était un poltron, et que « M. Pope était un sot; comme en France quelques jésuites trouvent Pascal « un petit esprit, et quelques jansénistes disent que le P. Bourdaloue n'était « qu'un bavard.

« Marie Stuart est une sainte héroïne pour les jacobites; pour les autres, « c'est une débauchée, une adultère, une homicide; ainsi, en Angleterre, on « a des factums et point d'histoire. Il est vrai qu'il y a à présent un M. Gor- « don, excellent traducteur de Tacite, très capable d'écrire l'histoire de son « pays. Mais M. Rapin de Thoyras l'a prévenu. Enfin, il me paraît que les « Anglais n'ont point de si bons historiens que nous, qu'ils n'ont point de « véritables tragédies, qu'ils ont des comédies charmantes, des morceaux de « poésie admirables, et des philosophes qui devraient être les précepteurs « du genre humain.

« Les Anglais ont beaucoup profité des ouvrages de notre langue; nous « devrions, à notre tour, emprunter d'eux, après leur avoir prêté : nous ne « sommes venus, les Anglais et nous, qu'après les Italiens, qui en tout ont

fond s'en trouve tout entier dans les Caractéristiques du lord Shaftesbury; et je ne sais pourquoi M. Pope en fait uniquement honneur à M. de Bolingbroke, sans dire un mot du célèbre Shaftesbury, élève de Locke.

Comme tout ce qui tient à la métaphysique a été pensé de tous les temps et chez tous les peuples qui cultivent leur esprit, ce système tient beaucoup de celui de Leibnitz, qui prétend que de tous les mondes possibles Dieu a dû choisir le meilleur, et que, dans ce meilleur, il fallait bien que les irrégularités de notre globe et les sottises de ses habitants tinssent leur place. Il ressemble encore à cette idée de Platon, que dans la chaîne infinie des êtres, notre terre, notre corps, notre ame, sont au nombre des chaînons nécessaires. Mais ni Leibnitz ni Pope n'admettent les changements que Platon imagine être arrivés à ces chaînons, à nos ames, et à nos corps. Platon parlait en poëte dans sa prose peu intelligible; et Pope parle en philosophe dans ses admirables vers. Il dit que tout a été dès le commencement comme il a dû être, et comme il est.

J'ai été flatté, je l'avoue, de voir qu'il s'est rencon-

« été nos maîtres, et que nous avons surpassés en quelques choses. Je ne sais « à laquelle des trois nations il faudra donner la préférence; mais heureux « celui qui sait sentir leurs différents mérites! »

En 1739, l'auteur ajouta ces mots : « Et qui n'a pas la sottise de n'aimer « que ce qui vient de son pays. »

Ce fut en 1756 que ce long morceau fut remplacé par ce qu'on lit aujourd'hui.

Lorsque Voltaire écrivait, en 1726, Hume n'avait pas encore paru, et n'avait encore que quinze ans. Locke et Newton sont les philosophes que Voltaire désigne comme devant être les précepteurs du genre humain. B.

tré avec moi dans une chose que j'avais dite, il y a plusieurs années. « Vous vous étonnez que Dieu ait « fait l'homme si borné, si ignorant, si peu heureux[1]. « Que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus « borné, plus ignorant, et plus malheureux? » Quand un Français et un Anglais pensent de même, il faut bien qu'ils aient raison.

Le fils du célèbre Racine a fait imprimer une lettre de Pope, à lui adressée, dans laquelle Pope se rétracte. Cette lettre est écrite dans le goût et dans le style de M. de Fénélon; elle lui fut remise, dit-il, par Ramsay, l'éditeur du *Télémaque;* Ramsay, l'imitateur du *Télémaque*, comme Boyer l'était de Corneille; Ramsay l'Écossais, qui voulait être de l'académie française; Ramsay, qui regrettait de n'être pas docteur de Sorbonne. Ce que je sais, ainsi que tous les gens de lettres d'Angleterre, c'est que Pope, avec qui j'ai beaucoup vécu, pouvait à peine lire le français, qu'il ne parlait pas un mot de notre langue, qu'il n'a jamais écrit une lettre en français, qu'il en était incapable, et que, s'il a écrit cette lettre[2] au fils de notre Racine, il faut que Dieu, sur la fin de sa vie, lui ait donné subitement le don des langues, pour le récompenser d'avoir fait un aussi admirable ouvrage que son *Essai sur l'Homme*[3].

[1] Ce passage est de 1756. C'était en 1728 que Voltaire avait fait sa remarque : voyez pages 62 et 63. B.

[2] Lorsque Voltaire parlait ainsi, la lettre de Pope, de l'authenticité de laquelle Voltaire doutait, n'avait encore été donnée qu'en français. La septième édition du poëme de la *Religion* (1756) contient un avertissement des éditeurs où il est dit que l'original y est imprimé pour la première fois. B.

[3] Depuis l'impression de ce jugement sur Pope, l'*Essai sur l'homme* a été traduit par l'abbé Du Resnel et par M. de Fontanes. Il en existe aussi une

LETTRE XXIII[1].

Sur la considération qu'on doit aux gens de lettres.

[2] Ni en Angleterre ni en aucun pays du monde on ne trouve des établissements en faveur des beaux-arts comme en France. Il y a presque partout des universités; mais [3] c'est dans la France seule qu'on trouve ces utiles encouragements pour l'astronomie, pour toutes les parties des mathématiques, pour celles de la médecine, pour les recherches de l'antiquité, pour la peinture, la sculpture, et l'architecture. Louis XIV s'est immortalisé par toutes ces fondations, et cette immortalité ne lui a pas coûté deux cent mille francs par an.

J'avoue que c'est un de mes étonnements que le parlement d'Angleterre, qui s'est avisé de promettre

traduction manuscrite de M. l'abbé Delille. Ce poëme doit perdre de sa réputation à mesure que la philosophie fera des progrès; il se borne à dire que l'homme n'est qu'une partie de l'ordre général du monde, et qu'ainsi nous ne devons pas nous plaindre de notre état. Ce n'est, comme le système de Leibnitz, que le fatalisme un peu déguisé, et mis à la portée du grand nombre. — La traduction de l'*Essai sur l'homme*, par Delille, a été publiée en 1821, en même temps qu'une nouvelle édition de la traduction de Fontanes. B.

[1] Dans l'édition de Kehl, cette lettre se trouve parmi les *Mélanges littéraires*, sous ce titre: *Sur la Considération qu'on doit aux gens de lettres, fragment d'une lettre*. La lettre y est tout entière; la différence consiste en quelques légères variantes et en deux transpositions que j'indique. B.

[2] 1734. « On ne trouve ni en Angleterre, ni en aucun pays du « monde. » B.

[3] 1734. « Mais c'est en France seule. » B.

vingt mille guinées à celui qui ferait l'impossible découverte des longitudes, n'ait jamais pensé à imiter Louis XIV dans sa magnificence envers les arts.

Le mérite trouve à la vérité, en Angleterre, d'autres récompenses plus honorables pour la nation; tel est le respect que ce peuple a pour les talents, qu'un homme de mérite y fait toujours fortune. M. Addison, en France, eût été de quelque académie, et aurait pu obtenir, par le crédit de quelque femme, une pension de douze cents livres, ou plutôt on lui aurait fait des affaires, sous prétexte qu'on aurait aperçu dans sa tragédie de *Caton* quelques traits contre le portier d'un homme en place; en Angleterre il a été secrétaire d'état. M. Newton était intendant des monnaies du royaume: M. Congrève avait une charge importante; M. Prior a été plénipotentiaire; le docteur Swift est doyen d'Irlande, et y est beaucoup plus considéré que le primat. Si la religion de M. Pope ne lui permet pas d'avoir une place, elle n'empêche pas[1] que sa traduction d'Homère ne lui ait valu deux cent mille francs. J'ai vu long-temps en France l'auteur de *Rhadamiste* près de mourir de faim[2]; le fils d'un des plus grands hommes que la France ait eus, et qui commençait à marcher sur les traces de son père, était réduit à la misère sans M. Fagon. Ce qui encourage le plus les gens de lettres en Angleterre, c'est la considération où ils sont: le portrait du premier ministre se trouve

[1] 1734. « N'empêche pas du moins. » B.

[2] C'est ce qui a fait dire à Voltaire, en parlant du cardinal de Fleury (*épître à Boileau*, 1769):

Je l'ai vu refuser, poliment inhumain,
Une place à Racine, à Crébillon du pain. B.

sur la cheminée de son cabinet; mais j'ai vu celui de M. Pope dans vingt maisons.

M. Newton était honoré de son vivant, et l'a été après sa mort comme il devait l'être. Les principaux de la nation se sont disputé l'honneur de porter le poêle à son convoi. Entrez à Westminster, ce ne sont pas les tombeaux des rois qu'on y admire, ce sont les monuments que la reconnaissance de la nation a érigés aux plus grands hommes qui ont contribué à sa gloire; vous y voyez leurs statues comme on voyait dans Athènes celles des Sophocle et des Platon; et je suis persuadé que la seule vue de ces glorieux monuments a excité plus d'un esprit, et a formé plus d'un grand homme.

On a même reproché aux Anglais d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils rendent au simple mérite; on a trouvé à redire qu'ils aient enterré dans Westminster la célèbre comédienne mademoiselle Oldfield, à peu près avec les mêmes honneurs qu'on a rendus à M. Newton[1] : quelques uns ont prétendu qu'ils avaient affecté d'honorer à ce point la mémoire de cette actrice, afin de nous faire sentir davantage la barbare et lâche injustice qu'ils nous reprochent d'avoir jeté à la voirie le corps de mademoiselle Lecouvreur.

Mais je puis vous assurer que les Anglais, dans la pompe funèbre de mademoiselle Oldfield, enterrée dans leur Saint-Denys, n'ont rien consulté que leur goût; ils sont bien loin d'attacher l'infamie à l'art des

[1] Dans les éditions de Kehl et les précédentes, la fin de cet alinéa est reportée à la suite du suivant; transposition qui ne me paraît pas heureuse. B.

Sophocle et des Euripide, et de retrancher du corps de leurs citoyens ceux qui se dévouent à réciter devant eux des ouvrages dont leur nation se glorifie.

Du temps de Charles Ier, et dans le commencement de ces guerres civiles commencées par des rigoristes fanatiques qui eux-mêmes en furent enfin les victimes, on écrivait beaucoup contre les spectacles, d'autant plus que Charles Ier et sa femme, fille de notre Henri-le-Grand, les aimaient extrêmement.

Un docteur, nommé Prynne, scrupuleux à toute outrance, qui se serait cru damné s'il avait porté un manteau court au lieu d'une soutane, et qui aurait voulu que la moitié des hommes eût massacré l'autre pour la gloire de Dieu et *la propaganda fide*, s'avisa d'écrire un fort mauvais livre contre d'assez bonnes comédies qu'on jouait tous les jours très innocemment devant le roi et la reine. Il cita l'autorité des rabbins et quelques passages de saint Bonaventure, pour prouver que l'*OEdipe* de Sophocle était l'ouvrage du malin, que Térence était excommunié *ipso facto*; et il ajouta que sans doute Brutus, qui était un janséniste très sévère, n'avait assassiné César que parceque César, qui était grand-prêtre, avait composé une tragédie d'*OEdipe*; enfin il dit que tous ceux qui assistaient à un spectacle étaient des excommuniés qui reniaient leur croyance [1] et leur baptême; c'était outrager le roi et toute la famille royale. Les Anglais respectaient alors Charles Ier, ils ne voulurent pas souffrir [2] qu'on excommuniât ce même prince à qui ils firent depuis couper

[1] 1734. « Qui reniaient leur chrême et leur baptême. » B. — [2] 1734. « Souffrir qu'on parlât d'excommunier. » B.

la tête; M. Prynne fut cité devant la chambre étoilée, condamné à voir son beau livre, dont le P. Le Brun a emprunté le sien, brûlé par la main du bourreau, et lui à avoir les oreilles coupées. Son procès[1] se voit dans les actes publics.

On se garde bien en Italie de flétrir l'opéra et d'excommunier le signor Tenezini[2], ou la signora Cuzzoni. Pour moi j'oserais souhaiter qu'on pût supprimer en France je ne sais quels mauvais livres qu'on a imprimés contre nos spectacles[3]. Lorsque les Italiens et les Anglais apprennent que nous flétrissons de la plus grande infamie un art dans lequel nous excellons, que l'on excommunie des personnes gagées par le roi, que l'on condamne comme impie un spectacle représenté chez les[4] religieux et dans les couvents, qu'on déshonore des jeux où de grands princes[5] ont été acteurs, qu'on déclare œuvre du démon des pièces revues par les magistrats les plus sévères, et représentées devant une reine vertueuse; quand, dis-je, des étrangers apprennent cette insolence[6], cette barbarie gothique, qu'on ose nommer sévérité chrétienne, que voulez-vous qu'ils pensent de notre nation, et comment peuvent-ils concevoir ou que nos lois autorisent un art déclaré si infame, ou qu'on ose marquer de tant d'infamie un art autorisé par les lois, récompensé par les souverains, cultivé par les plus grands

[1] Voyez dans les *Mélanges*, année 1777, l'article xx du *Prix de la justice et de l'humanité*. B. — [2] 1734. « Senozini. » B. — [3] 1734. « Spectacles; car « lorsque. » B. — [4] 1734. « Des. » B. — [5] 1734. « Des jeux où Louis XIV « et Louis XV ont été. » B.— [6] 1734. « Cette insolence, ce manque de res« pect à l'autorité royale, cette barbarie. » B.

hommes, et admiré des nations; et qu'on trouve chez le même libraire[1] l'impertinente déclamation contre nos spectacles, à côté des ouvrages immortels[2] de Corneille, de Racine, de Molière, de Quinault ?

LETTRE XXIV[3].

Sur les académies.

[4] Les grands hommes se sont tous formés ou avant les académies ou indépendamment d'elles. Homère et Phidias, Sophocle et Apelle, Virgile et Vitruve, l'Arioste et Michel-Ange, n'étaient d'aucune académie :

[1] 1734. « Le même libraire la déclamation du P. Lebrun contre nos spec- « tacles. » B. — [2] 1734. « Ouvrages immortels des Racine, des Corneille, « des Molière, etc. ? » B.

[3] La plus grande partie de cette lettre formait, dans le *Dictionnaire philosophique* (éditions de Kehl), la plus grande partie de l'article intitulé : Société royale de Londres et des Académies. B.

[4] Dans l'édition de 1734, cette lettre commence ainsi :

« Les Anglais ont eu long-temps avant nous une académie des sciences : « mais elle n'est pas si bien réglée que la nôtre, et cela par la seule raison « peut-être qu'elle est plus ancienne ; car, si elle avait été formée après l'aca- « démie de Paris, elle en aurait adopté quelques sages lois, et eût perfectionné « les autres.

« La société royale de Londres manque des deux choses les plus néces- « saires aux hommes, de récompenses et de règles. C'est une petite fortune « sûre à Paris pour un géomètre, pour un chimiste, qu'une place à « l'académie ; au contraire, il en coûte à Londres pour être de la société « royale. Quiconque dit en Angleterre, J'aime les arts, veut être de la so- « ciété, en est dans l'instant ; mais, en France, pour être membre et pen- « sionnaire de l'académie, ce n'est pas assez d'être amateur, il faut être sa- « vant, et disputer la place contre des concurrents d'autant plus redoutables, « qu'ils sont animés par la gloire, par l'intérêt, par la difficulté même, et

le Tasse n'eut que des critiques injustes de la Crusca, et Newton ne dut point à la société royale de Londres ses découvertes sur l'optique, sur la gravitation, sur le calcul intégral, et sur la chronologie. A quoi peuvent donc servir les académies? à entretenir le feu que les grands génies ont allumé [1].

La société royale de Londres fut formée en 1660, six ans avant notre académie des sciences. Elle n'a point de récompenses comme la nôtre, mais aussi elle est libre; point de ces distinctions désagréables in-

« par cette inflexibilité d'esprit que donne d'ordinaire l'étude opiniâtre des « sciences de calcul.

« L'académie des sciences est sagement bornée à l'étude de la nature, et « en vérité c'est un champ assez vaste pour occuper cinquante ou soixante « personnes. Celle de Londres mêle indifféremment la littérature à la phy- « sique. Il me semble qu'il est mieux d'avoir une académie particulière pour « les belles-lettres, afin que rien ne soit confondu, et qu'on ne voie point une « dissertation sur les coiffures des Romaines à côté d'une centaine de courbes « nouvelles.

« Puisque la société de Londres a peu d'ordre et nul encouragement, et « que celle de Paris est sur un pied tout opposé, il n'est pas étonnant que les « mémoires de notre académie soient supérieurs aux leurs: des soldats bien « disciplinés et bien payés doivent, à la longue, l'emporter sur des volon- « taires. Il est vrai que la société royale a eu un Newton; mais elle ne l'a pas « produit: il y avait même peu de ses confrères qui l'entendissent. Un génie « comme M. Newton appartenait à toutes les académies de l'Europe, parce- « que toutes avaient beaucoup à apprendre de lui.

« Le fameux docteur Swift, etc. » -- La version actuelle est de 1748. B.

[1] Les académies des sciences sont encore utiles, 1° pour empêcher le public, et surtout les gouvernements, d'être la dupe des charlatans dans les sciences; 2° pour faire exécuter certains travaux, entreprendre certaines recherches, dont le résultat ne peut devenir utile qu'au bout d'un long temps, et qui ne peuvent procurer de gloire à ceux qui s'en occupent : comme tout ce qui n'exige, pour être découvert, que de la méditation et du génie, doit s'épuiser en peu de temps, ces travaux obscurs préparent pour les générations qui suivent des matériaux nécessaires pour de nouvelles découvertes. K.

ventées par l'abbé Bignon, qui distribua l'académie des sciences en savants qu'on payait, et en honoraires qui n'étaient pas savants. La société de Londres, indépendante, et n'étant encouragée que par elle-même, a été composée de sujets qui ont trouvé le calcul de l'infini, les lois de la lumière, celles de la pesanteur, l'aberration des étoiles, le télescope de réflexion, la pompe à feu, le microscope solaire, et beaucoup d'autres inventions aussi utiles qu'admirables. Qu'auraient fait de plus ces grands hommes s'ils avaient été pensionnaires ou honoraires?

Le fameux docteur Swift forma le dessein, dans les dernières années du règne de la reine Anne, d'établir une académie pour la langue, à l'exemple de l'académie française. Ce projet était appuyé par le comte d'Oxford, grand trésorier, et encore plus par le vicomte Bolingbroke, secrétaire d'état, qui avait le don de parler sur-le-champ dans le parlement avec autant de pureté que Swift écrivait dans son cabinet, et qui aurait été le protecteur et l'ornement de cette académie. Les membres qui la devaient composer étaient des hommes dont les ouvrages dureront autant que la langue anglaise : c'étaient ce docteur Swift, M. Prior, que nous avons vu ici ministre public, et qui en Angleterre a la même réputation que La Fontaine a parmi nous : c'étaient M. Pope, le Boileau d'Angleterre, M. Congrève, qu'on peut en appeler le Molière : plusieurs autres dont les noms m'échappent ici, auraient tous fait fleurir cette compagnie dans sa naissance. Mais la reine mourut subitement : les whigs se mirent dans la tête de faire pendre les protecteurs de

l'académie; ce qui, comme vous croyez bien, fut mortel aux belles-lettres. Les membres de ce corps auraient eu un grand avantage sur les premiers qui composèrent l'académie française[1]. Swift, Prior, Congrève, Dryden, Pope, Addison, etc., avaient fixé la langue anglaise par leurs écrits; au lieu que Chapelain, Colletet, Cassaigne, Faret, Cotin[2], nos premiers académiciens, étaient l'opprobre de notre[3] nation, et que leurs noms sont devenus si ridicules, que, si quelque auteur passable avait le malheur de s'appeler aujourd'hui Chapelain ou Cotin, il serait obligé de changer de nom. Il aurait fallu surtout que l'académie anglaise se fût proposé des occupations toutes différentes de la nôtre. Un jour un bel esprit de ce pays-là me demanda les mémoires de l'académie française; elle n'écrit point de mémoires, lui répondis-je; mais elle a fait imprimer soixante ou quatre-vingts volumes de compliments. Il en parcourut un ou deux; il ne put jamais entendre ce style, quoiqu'il entendît fort bien tous nos bons auteurs. Tout ce que j'entrevois, me dit-il, dans ces beaux discours, c'est que le récipiendaire ayant assuré que son prédécesseur était un grand homme, que le cardinal de Richelieu était un très grand homme, le chancelier Séguier un assez grand homme[4], le directeur lui répond la même chose, et ajoute que le récipiendaire pourrait bien aussi être une espèce de grand homme, et que, pour lui directeur, il n'en quitte pas sa part.

[1] 1734. « L'académie française; car Swift. » B. — [2] 1734. « Faret, Per« rault, Cotin. » B. — [3] 1734. « Votre. » B. — [4] 1734. « Un assez grand « homme, Louis XIV un plus que grand homme; le directeur. » B.

Il est aisé de voir par quelle fatalité presque tous ces discours académiques ont fait si peu d'honneur à ce corps, *vitium est temporis potius quam hominis.* L'usage s'est insensiblement établi que tout académicien répéterait ces éloges à sa réception [1]. On s'est imposé une espèce de loi [2] d'ennuyer le public. Si on cherche ensuite pourquoi les plus grands génies qui sont entrés dans ce corps ont fait quelquefois les plus mauvaises harangues, la raison en est encore bien aisée; c'est qu'ils ont voulu briller, c'est qu'ils ont voulu traiter nouvellement une matière tout usée. La nécessité de parler, l'embarras de n'avoir rien à dire, et l'envie d'avoir de l'esprit, sont trois choses capables de rendre ridicule même le plus grand homme. Ne pouvant trouver des pensées nouvelles, ils ont cherché des tours nouveaux, et ont parlé sans penser, comme des gens qui mâcheraient à vide, et feraient semblant de manger en périssant d'inanition.

Au lieu que c'est une loi dans l'académie française de faire imprimer tous ces discours, par lesquels seuls elle est connue, ce devrait être une loi de ne les imprimer pas.

L'académie des belles-lettres s'est proposé un but plus sage et plus utile, c'est de présenter au public un recueil de mémoires remplis de recherches et de critiques curieuses. Ces mémoires sont déjà estimés

[1] L'usage de ces compliments s'est aboli insensiblement; et dans le dernier discours de réception, on s'est contenté de rendre un hommage à la mémoire du prédécesseur, et au roi protecteur de l'académie. K. — Le discours de réception dont il est question dans cette note, est celui que prononça, en 1782, Condorcet, l'un des éditeurs de Kehl. B.

[2] 1734. « C'a été une espèce de loi. » B.

chez les étrangers. On souhaiterait seulement que quelques matières y fussent plus approfondies, et qu'on n'en eût point traité d'autres. On se serait, par exemple, fort bien passé de je ne sais quelle dissertation sur les prérogatives de la main droite sur la main gauche[1], et de quelques autres recherches qui, sous un titre moins ridicule, n'en sont guère moins frivoles.

L'académie des sciences, dans ses recherches plus difficiles et d'une utilité plus sensible, embrasse la connaissance de la nature et la perfection des arts. Il est à croire que des études si profondes et si suivies, des calculs si exacts, des découvertes si fines, des vues si grandes, produiront enfin quelque chose qui servira au bien de l'univers[2].

C'est dans les siècles les plus barbares que se sont faites les plus utiles découvertes. Il semble que le partage des temps les plus éclairés et des compagnies les plus savantes soit de raisonner sur ce que des ignorants ont inventé. On sait aujourd'hui, après les longues disputes de M. Huygens et de M. Renaud, la détermination de l'angle le plus avantageux d'un gouvernail de vaisseau avec la quille; mais Christophe Colomb avait découvert l'Amérique sans rien soupçonner de cet angle.

Je suis bien loin d'inférer de là qu'il faille s'en tenir

[1] 1734. Les *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres* (tome III, page 68) contiennent en effet une dissertation de H. Morin, *Des priviléges de la main droite*. B.

[2] 1734. « Jusqu'à présent, comme nous l'avons déjà observé ensemble, « c'est dans les siècles. » B.

seulement à une pratique aveugle; mais il serait heureux que les physiciens et les géomètres joignissent, autant qu'il est possible, la pratique à la spéculation. Faut-il que ce qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain soit souvent ce qui est le moins utile? un homme, avec les quatre règles d'arithmétique, et du bon sens, devient un grand négociant, un Jacques Cœur, un Delmet, un Bernard; tandis qu'un pauvre algébriste passe sa vie à chercher dans les nombres des rapports et des propriétés étonnantes, mais sans usage, et qui ne lui apprendront pas ce que c'est que le change [1]. Tous les arts sont à peu près dans ce cas; il y a un point passé lequel les recherches ne sont plus que pour la curiosité. Ces vérités ingénieuses et inutiles ressemblent à des étoiles qui, placées trop loin de nous, ne nous donnent point de clarté.

Pour l'académie française, quel service ne rendrait-elle pas aux lettres, à la langue et à la nation, si au lieu de faire imprimer tous les ans des compliments, elle fesait imprimer les bons ouvrages du siècle de Louis XIV, épurés de toutes les fautes de langage qui s'y sont glissées? Corneille et Molière en sont pleins, La Fontaine en fourmille: celles qu'on ne pourrait pas corriger seraient au moins marquées. L'Europe, qui lit ces auteurs, apprendrait par eux notre langue avec sûreté. Sa pureté serait à jamais fixée. Les bons livres

[1] Cet exemple nous paraît mal choisi. Il est fort inutile qu'un géomètre, né avec des talents, s'applique à la banque. Ce métier exige très peu de science, encore moins d'esprit de combinaison; et seulement de l'ordre, de l'activité, avec un grand amour de l'or. Mais il serait bon qu'un géomètre appliquât le calcul à des questions d'arithmétique politique et à la physique, tandis que les physiciens appliqueraient la physique aux arts. K.

français, imprimés avec ce soin aux dépens du roi, seraient un des plus glorieux monuments de la nation. J'ai ouï dire que M. Despréaux avait fait autrefois cette proposition, et qu'elle a été renouvelée par un homme dont l'esprit, la sagesse, et la saine critique, sont connus; mais cette idée a eu le sort de beaucoup d'autres projets utiles, d'être approuvée et d'être négligée [1].

Une chose assez singulière, c'est que Corneille, qui écrivit avec assez de pureté et beaucoup de noblesse les premières de ses bonnes tragédies, lorsque la langue commençait à se former, écrivit toutes les autres très incorrectement et d'un style très bas, dans le temps que Racine donnait à la langue française tant de pureté, de vraie noblesse, et de graces, dans le temps que Despréaux la fixait par l'exactitude la plus correcte, par la précision, la force, et l'harmonie. Que l'on compare la *Bérénice* de Racine avec celle de Corneille, on croirait que celui-ci est du temps de Tristan. Il semblait que Corneille négligeât son style à mesure qu'il avait plus besoin de le soutenir, et qu'il n'eût que l'émulation d'écrire au lieu de l'émulation de bien écrire. Non seulement ses douze ou treize dernières tragédies sont mauvaises; mais le style en est très mauvais. Ce qui est encore plus étrange, c'est que de notre temps même nous avons eu des pièces de théâtre, des ouvrages de prose et de poésie, composés par des académiciens qui ont négligé leur langue au point qu'on ne trouve pas chez eux dix vers ou dix lignes de suite sans quelque barbarisme. On peut être un

[1] Fin de l'article en 1734, et même en 1751. Le reste est de 1752. B.

très bon auteur avec quelques fautes, mais non pas avec beaucoup de fautes. Un jour une société de gens d'esprit éclairés compta plus de six cents solécismes intolérables dans une tragédie qui avait eu le plus grand succès à Paris et la plus grande faveur à la cour. Deux ou trois succès pareils suffiraient pour corrompre la langue sans retour, et pour la faire retomber dans son ancienne barbarie, dont les soins assidus de tant de grands hommes l'ont tirée.

FIN DES LETTRES PHILOSOPHIQUES.

TRAITÉ

DE MÉTAPHYSIQUE.

1734[1].

INTRODUCTION.

Doutes sur l'homme.

Peu de gens s'avisent d'avoir une notion bien entendue de ce que c'est que l'homme. Les paysans d'une partie de l'Europe n'ont guère d'autre idée de notre espèce que celle d'un animal à deux pieds, ayant une peau bise, articulant quelques paroles, cultivant

[1] Longchamp, dans le chapitre xxv de ses *Mémoires* publiés en 1826, raconte que, chargé d'attiser le feu dans lequel on avait jeté des papiers que madame Du Châtelet avait recommandé de brûler après sa mort, il parvint à soustraire un cahier de papier à lettres, d'une *écriture fort menue*. Ce cahier contenait le *Traité de métaphysique*, qui fut imprimé pour la première fois dans les éditions de Kehl.

« Cet ouvrage est d'autant plus précieux, disaient alors les éditeurs, que « n'ayant point été destiné à l'impression, l'auteur a pu dire sa pensée tout « entière. Il renferme ses véritables opinions, et non pas seulement celles de « ses opinions qu'il croyait pouvoir développer sans se compromettre. On « y voit qu'il était fortement persuadé de l'existence d'un Être suprême, et « même de l'immortalité de l'ame, mais sans se dissimuler les difficultés qui « s'élèvent contre ces deux opinions, et qu'aucun philosophe n'a encore « complètement résolues. »

Voltaire, en l'offrant à madame Du Châtelet, pour qui il l'avait composé, y joignit un quatrain qu'on trouvera au tome XIV, dans les *Poésies mêlées*. B.

la terre, payant, sans savoir pourquoi, certains tributs à un autre animal qu'ils appellent *roi*, vendant leurs denrées le plus cher qu'ils peuvent, et s'assemblant certains jours de l'année pour chanter des prières dans une langue qu'ils n'entendent point.

Un roi regarde assez toute l'espèce humaine comme des êtres faits pour obéir à lui et à ses semblables. Une jeune Parisienne qui entre dans le monde, n'y voit que ce qui peut servir à sa vanité; et l'idée confuse qu'elle a du bonheur, et le fracas de tout ce qui l'entoure, empêchent son ame d'entendre la voix de tout le reste de la nature. Un jeune Turc, dans le silence du sérail, regarde les hommes comme des êtres supérieurs, obligés par une certaine loi à coucher tous les vendredis avec leurs esclaves; et son imagination ne va pas beaucoup au-delà. Un prêtre distingue l'univers entier en ecclésiastiques et en laïques; et il regarde sans difficulté la portion ecclésiastique comme la plus noble, et faite pour conduire l'autre, etc., etc.

Si on croyait que les philosophes eussent des idées plus complètes de la nature humaine, on se tromperait beaucoup : car si vous en exceptez Hobbes, Locke, Descartes, Bayle, et un très petit nombre d'esprits sages, tous les autres se font une opinion particulière sur l'homme, aussi resserrée que celle du vulgaire, et seulement plus confuse. Demandez au P. Malebranche ce que c'est que l'homme; il vous répondra que c'est une substance faite à l'image de Dieu, fort gâtée depuis le péché originel, cependant plus unie à Dieu qu'à son corps, voyant tout en Dieu, pensant, sentant tout en Dieu.

Pascal regarde le monde entier comme un assemblage de méchants et de malheureux, créés pour être damnés; parmi lesquels cependant Dieu a choisi de toute éternité quelques ames, c'est-à-dire une sur cinq ou six millions, pour être sauvée.

L'un dit : L'homme est une ame unie à un corps; et quand le corps est mort, l'ame vit toute seule pour jamais.

L'autre assure que l'homme est un corps qui pense nécessairement; et ni l'un ni l'autre ne prouvent ce qu'ils avancent. Je voudrais, dans la recherche de l'homme, me conduire comme je fais dans l'étude de l'astronomie : ma pensée se transporte quelquefois hors du globe de la terre, de dessus laquelle tous les mouvements célestes paraissent irréguliers et confus. Et après avoir observé le mouvement des planètes comme si j'étais dans le soleil, je compare les mouvements apparents que je vois sur la terre avec les mouvements véritables que je verrais si j'étais dans le soleil. De même je vais tâcher, en étudiant l'homme, de me mettre d'abord hors de sa sphère et hors d'intérêt, et de me défaire de tous les préjugés d'éducation, de patrie, et surtout des préjugés de philosophe.

Je suppose, par exemple, que, né avec la faculté de penser et de sentir que j'ai présentement, et n'ayant point la forme humaine, je descends du globe de Mars ou de Jupiter. Je peux porter une vue rapide sur tous les siècles, tous les pays, et par conséquent sur toutes les sottises de ce petit globe.

Cette supposition est aussi aisée à faire, pour le moins, que celle que je fais quand je m'imagine être

dans le soleil pour considérer de là les seize planètes qui roulent régulièrement dans l'espace autour de cet astre.

CHAPITRE I.

Des différentes espèces d'hommes.

Descendu sur ce petit amas de boue, et n'ayant pas plus de notion de l'homme que l'homme n'en a des habitants de Mars ou de Jupiter, je débarque vers les côtes de l'Océan, dans le pays de la Cafrerie, et d'abord je me mets à chercher un *homme*. Je vois des singes, des éléphants, des nègres, qui semblent tous avoir quelque lueur d'une raison imparfaite. Les uns et les autres ont un langage que je n'entends point, et toutes leurs actions paraissent se rapporter également à une certaine fin. Si je jugeais des choses par le premier effet qu'elles font sur moi, j'aurais du penchant à croire d'abord que de tous ces êtres c'est l'éléphant qui est l'animal raisonnable; mais pour ne rien décider trop légèrement, je prends des petits de ces différentes bêtes; j'examine un enfant nègre de six mois, un petit éléphant, un petit singe, un petit lion, un petit chien; je vois, à n'en pouvoir douter, que ces jeunes animaux ont incomparablement plus de force et d'adresse, qu'ils ont plus d'idées, plus de passions, plus de mémoire que le petit nègre, qu'ils expriment bien plus sensiblement tous leurs desirs; mais au bout de quelque temps le petit nègre a tout

autant d'idées qu'eux tous. Je m'aperçois même que ces animaux nègres ont entre eux un langage bien mieux articulé encore, et bien plus variable que celui des autres bêtes. J'ai eu le temps d'apprendre ce lanlage; et enfin, à force de considérer le petit degré de supériorité qu'ils ont à la longue sur les singes et sur les éléphants, j'ai hasardé de juger, qu'en effet c'est là l'*homme;* et je me suis fait à moi-même cette définition :

L'homme est un animal noir qui a de la laine sur la tête, marchant sur deux pattes, presque aussi adroit qu'un singe, moins fort que les autres animaux de sa taille, ayant un peu plus d'idées qu'eux, et plus de facilité pour les exprimer; sujet d'ailleurs à toutes les mêmes nécessités; naissant, vivant, et mourant tout comme eux.

Après avoir passé quelque temps parmi cette espèce, je passe dans les régions maritimes des Indes orientales. Je suis surpris de ce que je vois : les éléphants, les lions, les singes, les perroquets, n'y sont pas tout-à-fait les mêmes que dans la Cafrerie, mais l'homme y paraît absolument différent : ils sont d'un beau jaune, n'ont point de laine; leur tête est couverte de grands crins noirs. Ils paraissent avoir sur toutes les choses des idées contraires à celles des nègres. Je suis donc forcé de changer ma définition et de ranger la nature humaine sous deux espèces : la jaune avec des crins, et la noire avec de la laine.

Mais à Batavia, Goa, et Surate, qui sont les rendez-vous de toutes les nations, je vois une grande multi-

tude d'Européans qui sont blancs et qui n'ont ni crins ni laine, mais des cheveux blonds fort déliés avec de la barbe au menton. On m'y montre aussi beaucoup d'Américains qui n'ont point de barbe; voilà ma définition et mes espèces d'hommes bien augmentées.

Je rencontre à Goa une espèce encore plus singulière que toutes celles-ci; c'est un homme vêtu d'une longue soutane noire, et qui se dit fait pour instruire les autres. Tous ces différents hommes, me dit-il, que vous voyez sont tous nés d'un même père; et de là il me conte une longue histoire. Mais ce que me dit cet animal me paraît fort suspect. Je m'informe si un nègre et une négresse, à la laine noire et au nez épaté, font quelquefois des enfants blancs, portant cheveux blonds, et ayant un nez aquilin et des yeux bleus; si des nations sans barbe sont sorties des peuples barbus, et si les blancs et les blanches n'ont jamais produit des peuples jaunes. On me répond que non; que les nègres transplantés, par exemple, en Allemagne ne font que des nègres, à moins que les Allemands ne se chargent de changer l'espèce, et ainsi du reste. On m'ajoute que jamais homme un peu instruit n'a avancé que les espèces non mélangées dégénérassent, et qu'il n'y a guère que l'abbé Dubos qui ait dit cette sottise dans un livre intitulé, *Réflexions sur la peinture et sur la poésie, etc.*

Il me semble alors que je suis assez bien fondé à croire qu'il en est des hommes comme des arbres; que les poiriers, les sapins, les chênes, et les abricotiers ne viennent point d'un même arbre, et que les

blancs barbus, les nègres portant laine, les jaunes portant crins, et les hommes sans barbe, ne viennent pas du même homme [1].

CHAPITRE II.

S'il y a un Dieu.

Nous avons à examiner ce que c'est que la faculté de penser dans ces espèces d'homme différentes; comment lui viennent ses idées, s'il a une ame distincte du corps, si cette ame est éternelle, si elle est libre, si elle a des vertus et des vices, etc. : mais la plupart de ces idées ont une dépendance de l'existence ou de la non-existence d'un Dieu. Il faut, je crois, commencer par sonder l'abîme de ce grand principe. Dépouillons-nous ici plus que jamais de toute passion et de tout préjugé, et voyons de bonne foi ce que notre raison peut nous apprendre sur cette question : *Y a-t-il un Dieu, n'y en a-t-il pas?*

Je remarque d'abord qu'il y a des peuples qui n'ont aucune connaissance d'un Dieu créateur; ces peuples, à la vérité, sont barbares, et en très petit nombre; mais enfin ce sont des hommes; et si la connaissance d'un Dieu était nécessaire à la nature humaine, les sauvages hottentots auraient une idée aussi sublime

[1] Toutes ces différentes races d'hommes produisent ensemble des individus capables de perpétuer, ce qu'on ne peut pas dire des arbres d'espèces différentes; mais y a-t-il eu un temps où il n'existait qu'un ou deux individus de chaque espèce? c'est ce que nous ignorons complètement. K.

que nous d'un Être suprême. Bien plus, il n'y a aucun enfant chez les peuples policés qui ait dans sa tête la moindre idée d'un Dieu. On la leur imprime avec peine ; ils prononcent le mot de *Dieu* souvent toute leur vie sans y attacher aucune notion fixe ; vous voyez d'ailleurs que les idées de Dieu diffèrent autant chez les hommes que leurs religions et leurs lois ; sur quoi je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion : Est-il possible que la connaissance d'un Dieu notre créateur, notre conservateur, notre tout, soit moins nécessaire à l'homme qu'un nez et cinq doigts ? Tous les hommes naissent avec un nez et cinq doigts, et aucun ne naît avec la connaissance de Dieu : que cela soit déplorable ou non, telle est certainement la condition humaine.

Voyons si nous acquérons avec le temps la connaissance d'un Dieu, de même que nous parvenons aux notions mathématiques et à quelques idées métaphysiques. Que pouvons-nous mieux faire, dans une recherche si importante, que de peser ce qu'on peut dire pour et contre, et de nous décider pour ce qui nous paraîtra plus conforme à notre raison ?

SOMMAIRE DES RAISONS EN FAVEUR DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Il y a deux manières de parvenir à la notion d'un être qui préside à l'univers. La plus naturelle et la plus parfaite pour les capacités communes, est de considérer non seulement l'ordre qui est dans l'univers, mais la fin à laquelle chaque chose paraît se rapporter. On a composé sur cette seule idée beaucoup

de gros livres, et tous ces gros livres ensemble ne contiennent rien de plus que cet argument-ci : Quand je vois une montre dont l'aiguille marque les heures, je conclus qu'un être intelligent a arrangé les ressorts[1] de cette machine, afin que l'aiguille marquât les heures. Ainsi, quand je vois les ressorts du corps humain, je conclus qu'un être intelligent a arrangé ces organes pour être reçus et nourris neuf mois dans la matrice; que les yeux sont donnés pour voir, les mains pour prendre, etc. Mais de ce seul argument je ne peux conclure autre chose, sinon qu'il est probable qu'un être intelligent et supérieur a préparé et façonné la matière avec habileté; mais je ne peux conclure de cela seul, que cet être ait fait la matière avec rien, et qu'il soit infini en tout sens. J'ai beau chercher dans mon esprit la connexion de ces idées : « Il « est probable que je suis l'ouvrage d'un être plus « puissant que moi, donc cet être existe de toute éter- « nité, donc il a créé tout, donc il est infini, etc. » Je ne vois pas la chaîne qui mène droit à cette conclusion; je vois seulement qu'il y a quelque chose de plus puissant que moi, et rien de plus.

Le second argument est plus métaphysique, moins fait pour être saisi par les esprits grossiers, et conduit à des connaissances bien plus vastes; en voici le précis :

J'existe, donc quelque chose existe. Si quelque

[1] Dans *Les Cabales*, satire, 1772 (voyez tome XIV), Voltaire a dit, vers 111-112:

L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger. B.

chose existe, quelque chose a donc existé de toute éternité; car ce qui est, ou est par lui-même, ou a reçu son être d'un autre. S'il est par lui-même, il est nécessairement, il a toujours été nécessairement, et c'est Dieu; s'il a reçu son être d'un autre, et ce second d'un troisième, celui dont ce dernier a reçu son *être*, doit nécessairement être Dieu. Car vous ne pouvez concevoir qu'un être donne l'être à un autre, s'il n'a le pouvoir de créer; de plus, si vous dites qu'une chose reçoit, je ne dis pas la forme, mais son existence d'une autre chose, et celle-là d'une troisième, cette troisième d'une autre encore, et ainsi en remontant jusqu'à l'infini, vous dites une absurdité. Car tous ces êtres alors n'auront aucune cause de leur existence. Pris tous ensemble, ils n'ont aucune cause externe de leur existence; pris chacun en particulier, ils n'en ont aucune interne : c'est-à-dire, pris tous ensemble, ils ne doivent leur existence à rien; pris chacun en particulier, aucun n'existe par soi-même : donc aucun ne peut exister nécessairement.

Je suis donc réduit à avouer qu'il y a un être qui existe nécessairement par lui-même de toute éternité, et qui est l'origine de tous les autres êtres. De là, il suit essentiellement que cet être est infini en durée, en immensité, en puissance; car qui peut le borner? Mais, me direz-vous, le monde matériel est précisément cet être que nous cherchons. Examinons de bonne foi si la chose est probable.

Si ce monde matériel est existant par lui-même d'une nécessité absolue, c'est une contradiction dans les termes que de supposer que la moindre partie de

cet univers puisse être autrement qu'elle est; car si elle est en ce moment d'une nécessité absolue, ce mot seul exclut toute autre manière d'être : or, certainement cette table sur laquelle j'écris, cette plume dont je me sers, n'ont pas toujours été ce qu'elles sont; ces pensées que je trace sur le papier n'existaient pas même il y a un moment, donc elles n'existent pas nécessairement. Or, si chaque partie n'existe pas d'une nécessité absolue, il est donc impossible que le tout existe par lui-même. Je produis du mouvement, donc le mouvement n'existait pas auparavant; donc le mouvement n'est pas essentiel à la matière; donc la matière le reçoit d'ailleurs, donc il y a un Dieu qui le lui donne. De même l'intelligence n'est pas essentielle à la matière; car un rocher ou du froment ne pensent point. De qui donc les parties de la matière qui pensent et qui sentent auront-elles reçu la sensation et la pensée? ce ne peut être d'elles-mêmes, puisqu'elles sentent malgré elles; ce ne peut être de la matière en général, puisque la pensée et la sensation ne sont point de l'essence de la matière; elles ont donc reçu ces dons de la main d'un Être suprême, intelligent, infini, et la cause originaire de tous les êtres.

Voilà en peu de mots les preuves de l'existence d'un Dieu, et le précis de plusieurs volumes; précis que chaque lecteur peut étendre à son gré.

Voici avec autant de brièveté les objections qu'on peut faire à ce système.

DIFFICULTÉS SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

1° Si Dieu n'est pas ce monde matériel, il l'a créé (ou bien, si vous voulez, il a donné à quelque autre être le pouvoir de le créer, ce qui revient au même); mais en fesant ce monde, ou il l'a tiré du néant, ou il l'a tiré de son propre être divin. Il ne peut l'avoir tiré du néant qui n'est rien; il ne peut l'avoir tiré de soi, puisque ce monde en ce cas serait essentiellement partie de l'essence divine : donc je ne puis avoir d'idée de la création, donc je ne dois point admettre la création.

2° Dieu aurait fait ce monde ou nécessairement ou librement : s'il l'a fait par nécessité, il a dû toujours l'avoir fait; car cette nécessité est éternelle; donc, en ce cas, le monde serait éternel, et créé, ce qui implique contradiction. Si Dieu l'a fait librement par pur choix, sans aucune raison antécédente, c'est encore une contradiction; car c'est se contredire que de supposer l'Être infiniment sage fesant tout sans aucune raison qui le détermine, et l'Être infiniment puissant ayant passé une éternité sans faire le moindre usage de sa puissance.

3° S'il paraît à la plupart des hommes qu'un être intelligent a imprimé le sceau de la sagesse sur toute la nature, et que chaque chose semble être faite pour une certaine fin, il est encore plus vrai aux yeux des philosophes que tout se fait dans la nature par les lois éternelles, indépendantes et immuables des mathématiques; la construction et la durée du corps humain sont une suite de l'équilibre des liqueurs et de

la force des leviers. Plus on fait de découvertes dans la structure de l'univers, plus on le trouve arrangé, depuis les étoiles jusqu'au ciron, selon les lois mathématiques. Il est donc permis de croire que ces lois ayant opéré par leur nature, il en résulte des effets nécessaires que l'on prend pour les déterminations arbitraires d'un pouvoir intelligent. Par exemple, un champ produit de l'herbe, parceque telle est la nature de son terrain arrosé par la pluie, et non pas parcequ'il y a des chevaux qui ont besoin de foin et d'avoine : ainsi du reste.

4° Si l'arrangement des parties de ce monde, et tout ce qui se passe parmi les êtres qui ont la vie sentante et pensante, prouvait un Créateur et un maître, il prouverait encore mieux un être barbare : car si l'on admet des causes finales, on sera obligé de dire que Dieu, infiniment sage et infiniment bon, a donné la vie à toutes les créatures pour être dévorées les unes par les autres. En effet, si l'on considère tous les animaux, on verra que chaque espèce a un instinct irrésistible qui le force à détruire une autre espèce. A l'égard des misères de l'homme, il y a de quoi faire des reproches à la Divinité pendant toute notre vie. On a beau nous dire que la sagesse et la bonté de Dieu ne sont point faites comme les nôtres ; cet argument ne sera d'aucune force sur l'esprit de bien des gens, qui répondront qu'ils ne peuvent juger de la justice que par l'idée même qu'on suppose que Dieu leur en a donnée, que l'on ne peut mesurer qu'avec la mesure que l'on a, et qu'il est aussi impossible que nous ne croyions pas très barbare un être qui se condui-

rait comme un homme barbare, qu'il est impossible que nous ne pensions pas qu'un être quelconque a six pieds, quand nous l'avons mesuré avec une toise, et qu'il nous paraît avoir cette grandeur.

Si on nous réplique, ajouteront-ils, que notre mesure est fautive, on nous dira une chose qui semble impliquer contradiction; car c'est Dieu lui-même qui nous aura donné cette fausse idée: donc Dieu ne nous aura faits que pour nous tromper. Or, c'est dire qu'un être qui ne peut avoir que des perfections jette ses créatures dans l'erreur, qui est, à proprement parler, la seule imperfection; c'est visiblement se contredire. Enfin, les matérialistes finiront par dire: Nous avons moins d'absurdités à dévorer dans le système de l'athéisme que dans celui du déisme; car d'un côté il faut, à la vérité, que nous concevions éternel et infini ce monde que nous voyons, mais de l'autre il faut que nous imaginions un autre être infini et éternel, et que nous y ajoutions la création, dont nous ne pouvons avoir d'idée. Il nous est donc plus facile, concluront-ils, de ne pas croire un Dieu que de le croire.

RÉPONSE A CES OBJECTIONS.

Les arguments contre la création se réduisent à montrer qu'il nous est impossible de la concevoir, c'est-à-dire d'en concevoir la manière, mais non pas qu'elle soit impossible en soi; car, pour que la création fût impossible, il faudrait d'abord prouver qu'il est impossible qu'il y ait un Dieu; mais, bien loin de prouver cette impossibilité, on est obligé de recon-

naître qu'il est impossible qu'il n'existe pas. Cet argument, qu'il faut qu'il y ait hors de nous un être infini, éternel, immense, tout puissant, libre, intelligent, et les ténèbres qui accompagnent cette lumière, ne servent qu'à montrer que cette lumière existe; car de cela même qu'un être infini nous est démontré, il nous est démontré aussi qu'il doit être impossible à un être fini de le comprendre.

Il me semble qu'on ne peut faire que des sophismes et dire des absurdités quand on veut s'efforcer de nier la nécessité d'un être existant par lui-même, ou lorsqu'on veut soutenir que la matière est cet être. Mais lorsqu'il s'agit d'établir et de discuter les attributs de cet être, dont l'existence est démontrée, c'est tout autre chose.

Les maîtres dans l'art de raisonner, les Locke, les Clarke, nous disent: « Cet être est un être intelligent; « car celui qui a tout produit doit avoir toutes les per« fections qu'il a mises dans ce qu'il a produit, sans « quoi l'effet serait plus parfait que la cause »; ou bien d'une autre manière: « Il y aurait dans l'effet « une perfection qui n'aurait été produite par rien, « ce qui est visiblement absurde. Donc, puisqu'il y a « des êtres intelligents, et que la matière n'a pu se « donner la faculté de penser, il faut que l'être exis« tant par lui-même, que Dieu soit un être intelli« gent. » Mais ne pourrait-on pas rétorquer cet argument et dire: « Il faut que Dieu soit matière, » puisqu'il y a des êtres matériels; car, sans cela, la matière n'aura été produite par rien, et une cause aura produit un effet dont le principe n'était pas en elle? On

a cru éluder cet argument en glissant le mot de *perfection;* M. Clarke semble l'avoir prévenu, mais il n'a pas osé le mettre dans tout son jour; il se fait seulement cette objection : « On dira que Dieu a bien com« muniqué la divisibilité et la figure à la matière, « quoiqu'il ne soit ni figuré ni divisible. » Et il fait à cette objection une réponse très solide et très aisée, c'est que la divisibilité, la figure, sont des qualités négatives et des limitations; et que quoiqu'une cause ne puisse communiquer à son effet aucune perfection qu'elle n'a pas, l'effet peut cependant avoir, et doit nécessairement avoir des limitations, des imperfections que la cause n'a pas. Mais qu'eût répondu M. Clarke à celui qui lui aurait dit : « La matière n'est « point un être négatif, une limitation, une imper« fection; c'est un être réel, positif, qui a ses attri« buts tout comme l'esprit; or, comment Dieu aura« t-il pu produire un être matériel s'il n'est pas ma« tériel? » Il faut donc, ou que vous avouiez que la cause peut communiquer quelque chose de positif qu'elle n'a pas, ou que la matière n'a point de cause de son existence; ou enfin que vous souteniez que la matière est une pure négation et une limitation; ou bien, si ces trois parties sont absurdes, il faut que vous avouiez que l'existence des êtres intelligents ne prouve pas plus que l'être existant par lui-même est un être intelligent, que l'existence des êtres matériels ne prouve que l'être existant par lui-même est matière; car la chose est absolument semblable; on dira la même chose du mouvement. A l'égard du mot de *perfection,* on en abuse ici visiblement; car, qui ose-

ra dire que la matière est une imperfection, et la pensée une perfection? Je ne crois pas que personne ose décider ainsi de l'essence des choses. Et puis, que veut dire *perfection?* Est-ce perfection par rapport à Dieu, ou par rapport à nous?

Je sais que l'on peut dire que cette opinion ramènerait au spinosisme; à cela je pourrais répondre que je n'y puis que faire, et que mon raisonnement, s'il est bon, ne peut devenir mauvais par les conséquences qu'on en peut tirer. Mais, de plus, rien ne serait plus faux que cette conséquence; car cela prouverait seulement que notre intelligence ne ressemble pas plus à l'intelligence de Dieu, que notre manière d'être étendu ne ressemble à la manière dont Dieu remplit l'espace. Dieu n'est point dans le cas des causes que nous connaissons; il a pu créer l'esprit et la matière, sans être ni matière ni esprit; ni l'un ni l'autre ne dérivent de lui, mais sont créés par lui. Je ne connais pas le *quomodo*, il est vrai: j'aime mieux m'arrêter que de m'égarer; son existence m'est démontrée; mais pour ses attributs et son essence, il m'est, je crois, démontré que je ne suis pas fait pour les comprendre.

Dire que Dieu n'a pu faire ce monde ni nécessairement ni librement, n'est qu'un sophisme qui tombe de lui-même dès qu'on a prouvé qu'il y a un Dieu, et que le monde n'est pas Dieu; et cette objection se réduit seulement à ceci: Je ne puis comprendre que Dieu ait créé l'univers plutôt dans un temps que dans un autre; donc, il ne l'a pu créer. C'est comme si l'on disait: Je ne puis comprendre pourquoi un tel homme ou un tel cheval n'a pas existé mille ans auparavant;

donc leur existence est impossible. De plus, la volonté libre de Dieu est une raison suffisante du temps dans lequel il a voulu créer le monde. Si Dieu existe, il est libre ; et il ne le serait pas s'il était toujours déterminé par une raison suffisante, et si sa volonté ne lui en servait pas. D'ailleurs, cette raison suffisante serait-elle dans lui ou hors de lui? Si elle est hors de lui, il ne se détermine donc pas librement; si elle est en lui, qu'est-ce autre chose que sa volonté?

Les lois mathématiques sont immuables, il est vrai; mais il n'était pas nécessaire que telles lois fussent préférées à d'autres. Il n'était pas nécessaire que la terre fût placée où elle est; aucune loi mathématique ne peut agir par elle-même; aucune n'agit sans mouvement, le mouvement n'existe point par lui-même; donc il faut recourir à un premier moteur. J'avoue que les planètes, placées à telle distance du soleil, doivent parcourir leurs orbites selon les lois qu'elles observent, que même leur distance peut être réglée par la quantité de matière qu'elles renferment. Mais pourra-t-on dire qu'il était nécessaire qu'il y eût une telle quantité de matière dans chaque planète, qu'il y eût un certain nombre d'étoiles, que ce nombre ne peut être augmenté ni diminué, que sur la terre il est d'une nécessité absolue et inhérente dans la nature des choses qu'il y eût un certain nombre d'êtres? non, sans doute, puisque ce nombre change tous les jours; donc toute la nature, depuis l'étoile la plus éloignée jusqu'à un brin d'herbe, doit être soumise à un premier moteur.

Quant à ce qu'on objecte, qu'un pré n'est pas es-

sentiellement fait pour des chevaux, etc., on ne peut conclure de là qu'il n'y ait point de cause finale, mais seulement que nous ne connaissons pas toutes les causes finales. Il faut ici surtout raisonner de bonne foi, et ne point chercher à se tromper soi-même; quand on voit une chose qui a toujours le même effet, qui n'a uniquement que cet effet, qui est composée d'une infinité d'organes, dans lesquels il y a une infinité de mouvements qui tous concourent à la même production, il me semble qu'on ne peut, sans une secrète répugnance, nier une cause finale. Le germe de tous les végétaux, de tous les animaux, est dans ce cas : ne faut-il pas être un peu hardi pour dire que tout cela ne se rapporte à aucune fin?

Je conviens qu'il n'y a point de démonstration proprement dite qui prouve que l'estomac est fait pour digérer, comme il n'y a point de démonstration qu'il fait jour; mais les matérialistes sont bien loin de pouvoir démontrer aussi que l'estomac n'est pas fait pour digérer: qu'on juge seulement avec équité, comme on juge des choses dans le cours ordinaire, quelle est l'opinion la plus probable.

A l'égard des reproches d'injustice et de cruauté qu'on fait à Dieu, je réponds d'abord que, supposé qu'il y ait un mal moral (ce qui me paraît une chimère), ce mal moral est tout aussi impossible à expliquer dans le système de la matière que dans celui d'un Dieu. Je réponds ensuite que nous n'avons d'autres idées de la justice que celles que nous nous sommes formées de toute action utile à la société, et conformes aux lois établies par nous pour le bien commun;

or, cette idée n'étant qu'une idée de relation d'homme à homme, elle ne peut avoir aucune analogie avec Dieu. Il est tout aussi absurde de dire de Dieu en ce sens que Dieu est juste ou injuste, que de dire Dieu est bleu ou carré.

Il est donc insensé de reprocher à Dieu que les mouches soient mangées par les araignées, et que les hommes ne vivent que quatre-vingts ans, qu'ils abusent de leur liberté pour se détruire les uns les autres, qu'ils aient des maladies, des passions cruelles, etc.; car nous n'avons certainement aucune idée que les hommes et les mouches dussent être éternels. Pour bien assurer qu'une chose est mal, il faut voir en même temps qu'on pourrait mieux faire. Nous ne pouvons certainement juger qu'une machine est imparfaite que par l'idée de la perfection qui lui manque: nous ne pouvons, par exemple, juger que les trois côtés d'un triangle sont inégaux, si nous n'avons l'idée d'un triangle équilatéral; nous ne pouvons dire qu'une montre est mauvaise, si nous n'avons une idée distincte d'un certain nombre d'espaces égaux que l'aiguille de cette montre doit également parcourir. Mais qui aura une idée selon laquelle ce monde-ci déroge à la sagesse divine?

Dans l'opinion qu'il y a un Dieu il se trouve des difficultés; mais dans l'opinion contraire il y a des absurdités: et c'est ce qu'il faut examiner avec application en fesant un petit précis de ce qu'un matérialiste est obligé de croire.

CONSÉQUENCES NÉCESSAIRES DE L'OPINION DES MATÉRIALISTES.

Il faut qu'ils disent que le monde existe nécessairement et par lui-même; de sorte qu'il y aurait de la contradiction dans les termes à dire qu'une partie de la matière pourrait n'exister pas, ou pourrait exister autrement qu'elle est : il faut qu'ils disent que le monde matériel a en soi essentiellement la pensée et le sentiment, car il ne peut les acquérir, puisque en ce cas ils lui viendraient de rien; il ne peut les avoir d'ailleurs, puisqu'il est supposé être tout ce qui est. Il faut donc que cette pensée et ce sentiment lui soient inhérents comme l'étendue, la divisibilité, la capacité du mouvement, sont inhérentes à la matière; et il faut, avec cela, confesser qu'il n'y a qu'un petit nombre de parties qui aient ce sentiment et cette pensée essentielle au total du monde; que ces sentiments et ces pensées, quoique inhérents dans la matière, périssent cependant à chaque instant; ou bien il faudra avancer qu'il y a une ame du monde qui se répand dans les corps organisés; et alors il faudra que cette ame soit autre chose que le monde. Ainsi, de quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve que des chimères qui se détruisent.

Les matérialistes doivent encore soutenir que le mouvement est essentiel à la matière. Ils sont par là réduits à dire que le mouvement n'a jamais pu ni ne pourra jamais augmenter ni diminuer; ils seront forcés d'avancer que cent mille hommes qui marchent à-la-fois, et cent coups de canon que l'on tire, ne produisent aucun mouvement nouveau dans la nature. Il

faudra encore qu'ils assurent qu'il n'y a aucune liberté, et par là, qu'ils détruisent tous les liens de la société, et qu'ils croient une fatalité tout aussi difficile à comprendre que la liberté, mais qu'eux-mêmes démentent dans la pratique. Qu'un lecteur équitable, ayant mûrement pesé le pour et le contre de l'existence d'un Dieu créateur, voie à présent de quel côté est la vraisemblance.

Après nous être ainsi traînés de doute en doute, et de conclusion en conclusion, jusqu'à pouvoir regarder cette proposition *Il y a un Dieu* comme la chose la plus vraisemblable que les hommes puissent penser, et après avoir vu que la proposition contraire est une des plus absurdes, il semble naturel de rechercher quelle relation il y a entre Dieu et nous; de voir si Dieu a établi des lois pour les êtres pensants, comme il y a des lois mécaniques pour les êtres matériels; d'examiner s'il y a une morale, et ce qu'elle peut être; s'il y a une religion établie par Dieu même. Ces questions sont sans doute d'une importance à qui tout cède, et les recherches dans lesquelles nous amusons notre vie sont bien frivoles en comparaison; mais ces questions seront plus à leur place quand nous considérerons l'homme comme un animal sociable.

Examinons d'abord comment lui viennent ses idées, et comme il pense, avant de voir quel usage il fait ou il doit faire de ses pensées.

CHAPITRE III.

Que toutes les idées viennent par les sens.

Quiconque se rendra un compte fidèle de tout ce qui s'est passé dans son entendement, avouera sans peine que ses sens lui ont fourni toutes ses idées; mais des philosophes qui ont abusé de leur raison, ont prétendu que nous avions des idées innées; et ils ne l'ont assuré que sur le même fondement qu'ils ont dit que Dieu avait pris des cubes de matière, et les avait froissés l'un contre l'autre pour former ce monde visible. Ils ont forgé des systèmes avec lesquels ils se flattaient de pouvoir hasarder quelque explication apparente des phénomènes de la nature. Cette manière de philosopher est encore plus dangereuse que le jargon méprisable de l'école. Car ce jargon étant absolument vide de sens, il ne faut qu'un peu d'attention à un esprit droit pour en apercevoir tout d'un coup le ridicule, et pour chercher ailleurs la vérité; mais une hypothèse ingénieuse et hardie, qui a d'abord quelque lueur de vraisemblance, intéresse l'orgueil humain à la croire; l'esprit s'applaudit de ces principes subtils, et se sert de toute sa sagacité pour les défendre. Il est clair qu'il ne faut jamais faire d'hypothèse; il ne faut point dire : Commençons par inventer des principes avec lesquels nous tâcherons de tout expliquer. Mais il faut dire : Fesons exactement l'analyse des choses, et ensuite nous tâcherons de

voir avec beaucoup de défiance si elles se rapportent avec quelques principes. Ceux qui ont fait le roman des idées innées se sont flattés qu'ils rendraient raison des idées de l'infini, de l'immensité de Dieu, et de certaines notions métaphysiques qu'ils supposaient être communes à tous les hommes. Mais si, avant de s'engager dans ce système, il avaient bien voulu faire réflexion que beaucoup d'hommes n'ont de leur vie la moindre teinture de ces notions, qu'aucun enfant ne les a que quand on les lui donne; et que, lorsque enfin on les a acquises, on n'a que des perceptions très imparfaites, des idées purement négatives, ils auraient eu honte eux-mêmes de leur opinion. S'il y a quelque chose de démontré hors des mathématiques, c'est qu'il n'y a point d'idées innées dans l'homme; s'il y en avait, tous les hommes en naissant auraient l'idée d'un Dieu, et auraient tous la même idée; ils auraient tous les mêmes notions métaphysiques; ajoutez à cela l'absurdité ridicule où l'on se jette quand on soutient que Dieu nous donne dans le ventre de la mère des notions qu'il faut entièrement nous enseigner dans notre jeunesse.

Il est donc indubitable que nos premières idées sont nos sensations. Petit à petit nous recevons des idées composées de ce qui frappe nos organes, notre mémoire retient ces perceptions; nous les rangeons ensuite sous des idées générales; et de cette seule faculté que nous avons de composer et d'arranger ainsi nos idées, résultent toutes les vastes connaissances de l'homme.

Ceux qui objectent que les notions de l'infini en

durée, en étendue, en nombre, ne peuvent venir de nos sens, n'ont qu'à rentrer un instant en eux-mêmes : premièrement, ils verront qu'ils n'ont aucune idée complète et même seulement positive de l'infini, mais que ce n'est qu'en ajoutant les choses matérielles les unes aux autres, qu'ils sont parvenus à connaître qu'ils ne verront jamais la fin de leur compte ; et cette impuissance, ils l'ont appelée *infini ;* ce qui est bien plutôt un aveu de l'ignorance humaine qu'une idée au-dessus de nos sens. Que si l'on objecte qu'il y a un infini réel en géométrie, je réponds que non : on prouve seulement que la matière sera toujours divisible ; on prouve que tous les cercles possibles passeront entre deux lignes ; on prouve qu'une infinité de surfaces n'a rien de commun avec une infinité de cubes : mais cela ne donne pas plus l'idée de l'infini, que cette proposition *Il y a un Dieu* ne nous donne une idée de ce que c'est que Dieu.

Mais ce n'est pas assez de nous être convaincus que nos idées nous viennent toutes par les sens ; notre curiosité nous porte jusqu'à vouloir connaître comment elles nous viennent. C'est ici que tous les philosophes ont fait de beaux romans ; il était aisé de se les épargner, en considérant avec bonne foi les bornes de la nature humaine. Quand nous ne pouvons nous aider du compas des mathématiques, ni du flambeau de l'expérience et de la physique, il est certain que nous ne pouvons faire un seul pas. Jusqu'à ce que nous ayons les yeux assez fins pour distinguer les parties constituantes de l'or d'avec les parties constituantes d'un grain de moutarde, il est bien sûr que nous ne

pourrons raisonner sur leurs essences; et, jusqu'à ce que l'homme soit d'une autre nature, et qu'il ait des organes pour apercevoir sa propre substance et l'essence de ses idées, comme il a des organes pour sentir, il est indubitable qu'il lui sera impossible de les connaître. Demander comment nous pensons et comment nous sentons, comment nos mouvements obéissent à notre volonté, c'est demander le secret du Créateur; nos sens ne nous fournissent pas plus de voies pour arriver à cette connaissance, qu'ils ne nous fournissent des ailes quand nous desirons avoir la faculté de voler; et c'est ce qui prouve bien, à mon avis, que toutes nos idées nous viennent par les sens; puisque, lorsque les sens nous manquent, les idées nous manquent: aussi nous est-il impossible de savoir comment nous pensons, par la même raison qu'il nous est impossible d'avoir l'idée d'un sixième sens; c'est parce-qu'il nous manque des organes qui enseignent ces idées. Voilà pourquoi ceux qui ont eu la hardiesse d'imaginer un système sur la nature de l'ame et de nos conceptions, ont été obligés de supposer l'opinion absurde des idées innées, se flattant que, parmi les prétendues idées métaphysiques descendues du ciel dans notre esprit, il s'en trouverait quelques unes qui découvriraient ce secret impénétrable.

De tous les raisonneurs hardis qui se sont perdus dans la profondeur de ces recherches, le P. Malebranche est celui qui a paru s'égarer de la façon la plus sublime.

Voici à quoi se réduit son système, qui a fait tant de bruit:

Nos perceptions, qui nous viennent à l'occasion des objets, ne peuvent être causées par ces objets mêmes, qui certainement n'ont pas en eux la puissance de donner un sentiment; elles ne viennent pas de nous-mêmes, car nous sommes, à cet égard, aussi impuissants que ces objets; il faut donc que ce soit Dieu qui nous les donne. « Or Dieu est le lien des esprits, et les « esprits subsistent en lui; » donc c'est en lui que nous avons nos idées, et que nous voyons toutes choses.

Or, je demande à tout homme qui n'a point d'enthousiasme dans la tête, quelle notion claire ce dernier raisonnement nous donne?

Je demande ce que veut dire *Dieu est le lien des esprits?* et quand même ces mots *sentir et voir tout en Dieu* formeraient en nous une idée distincte, je demande ce que nous y gagnerions, et en quoi nous serions plus savants qu'auparavant.

Certainement, pour réduire le système du P. Malebranche à quelque chose d'intelligible, on est obligé de recourir au spinosisme, d'imaginer que le total de l'univers est Dieu, que ce Dieu agit dans tous les êtres, sent dans les bêtes, pense dans les hommes, végète dans les arbres, est pensée et caillou, a toutes les parties de lui-même détruites à tout moment, et enfin toutes les absurdités qui découlent nécessairement de ce principe.

Les égarements de tous ceux qui ont voulu approfondir ce qui est impénétrable pour nous doivent nous apprendre à ne vouloir pas franchir les limites de notre nature. La vraie philosophie est de savoir s'ar-

rêter où il faut, et de ne jamais marcher qu'avec un guide sûr.

Il reste assez de terrain à parcourir sans voyager dans les espaces imaginaires. Contentons-nous donc de savoir par l'expérience, appuyée du raisonnement, seule source de nos connaissances, que nos sens sont les portes par lesquelles toutes les idées entrent dans notre entendement; et ressouvenons-nous bien qu'il nous est absolument impossible de connaître le secret de cette mécanique, parceque nous n'avons point d'instruments proportionnés à ses ressorts.

CHAPITRE IV.

Qu'il y a en effet des objets extérieurs.

On n'aurait point songé à traiter cette question si les philosophes n'avaient cherché à douter des choses les plus claires, comme ils se sont flattés de connaître les plus douteuses.

Nos sens nous font avoir des idées, disent-ils; mais peut-être que notre entendement reçoit ces perceptions sans qu'il y ait aucun objet au-dehors. Nous savons que, pendant le sommeil, nous voyons et nous sentons des choses qui n'existent pas: peut-être notre vie est-elle un songe continuel, et la mort sera le moment de notre réveil, ou la fin d'un songe auquel nul réveil ne succédera.

Nos sens nous trompent dans la veille même; la moindre altération dans nos organes nous fait voir

quelquefois des objets et entendre des sons dont la cause n'est que dans le dérangement de notre corps : il est donc très possible qu'il nous arrive toujours ce qui nous arrive quelquefois.

Ils ajoutent que quand nous voyons un objet, nous apercevons une couleur, une figure; nous entendons des sons, et il nous a plu de nommer tout cela *les modes de cet objet;* mais la substance de cet objet, quelle est-elle? c'est là en effet que l'objet échappe à notre imagination : ce que nous nommons si hardiment *la substance* n'est en effet que l'assemblage de ces modes. Dépouillez cet arbre de cette couleur, de cette configuration qui vous donnait l'idée d'un arbre, que lui restera-t-il? Or, ce que j'ai appelé *modes,* ce n'est autre chose que mes perceptions. Je puis bien dire : *J'ai idée de la couleur verte et d'un corps tellement configuré;* mais je n'ai aucune preuve que ce corps et cette couleur existent : voilà ce que dit Sextus Empiricus, et à quoi il ne peut trouver de réponse.

Accordons pour un moment à ces messieurs encore plus qu'ils ne demandent; ils prétendent qu'on ne peut leur prouver qu'il y a des corps; passons-leur qu'ils prouvent eux-mêmes qu'il n'y a point de corps. Que s'ensuivra-t-il de là? nous conduirons-nous autrement dans notre vie? aurons-nous des idées différentes sur rien? il faudra seulement changer un mot dans ses discours. Lorsque, par exemple, on aura donné quelque bataille, il faudra dire que dix mille hommes ont paru être tués, qu'un tel officier semble avoir la jambe cassée, et qu'un chirurgien paraîtra la lui couper. De

même, quand nous aurons faim, nous demanderons l'apparence d'un morceau de pain pour faire semblant de digérer.

Mais voici ce que l'on pourrait leur répondre plus sérieusement :

1° Vous ne pouvez pas en rigueur comparer la vie à l'état des songes, parceque vous ne songez jamais en dormant qu'aux choses dont vous avez eu l'idée étant éveillés ; vous êtes sûrs que vos songes ne sont autre chose qu'une faible réminiscence. Au contraire, pendant la veille, lorsque nous avons une sensation, nous ne pouvons jamais conclure que ce soit par réminiscence. Si, par exemple, une pierre en tombant nous casse l'épaule, il paraît assez difficile que cela se fasse par un effort de mémoire.

2° Il est très vrai que nos sens sont souvent trompés; mais qu'entend-on par là? nous n'avons qu'un sens, à proprement parler, qui est celui du toucher; la vue, le son, l'odorat, ne sont que le tact des corps intermédiaires qui partent d'un corps éloigné. Je n'ai l'idée des étoiles que par l'attouchement; et comme cet attouchement de la lumière qui vient frapper mon œil de mille millions de lieues n'est point palpable comme l'attouchement de mes mains, et qu'il dépend du milieu que ces corps ont traversé, cet attouchement est ce qu'on nomme improprement *trompeur ;* il ne me fait point voir les objets à leur véritable place; il ne me donne point d'idée de leur grosseur; aucun même de ces attouchements qui ne sont point palpables ne me donne l'idée positive des corps. La première fois que je sens une odeur sans voir l'objet

dont elle vient, mon esprit ne trouve aucune relation entre un corps et cette odeur; mais l'attouchement proprement dit, l'approche de mon corps à un autre, indépendamment de mes autres sens, me donne l'idée de la matière; car, lorsque je touche un rocher, je sens bien que je ne puis me mettre à sa place, et que par conséquent il y a là quelque chose d'étendu et d'impénétrable. Ainsi, supposé (car que ne suppose-t-on pas?) qu'un homme eût tous les sens, hors celui du toucher proprement dit, cet homme pourrait fort bien douter de l'existence des objets extérieurs, et peut-être même serait-il long-temps sans en avoir d'idée; mais celui qui serait sourd et aveugle, et qui aurait le toucher, ne pourrait douter de l'existence des choses qui lui feraient éprouver de la dureté; et cela parcequ'il n'est point de l'essence de la matière qu'un corps soit coloré ou sonore, mais qu'il soit étendu et impénétrable. Mais que répondront les sceptiques outrés à ces deux questions-ci:

1° S'il n'y a point d'objets extérieurs, et si mon imagination fait tout, pourquoi suis-je brûlé en touchant du feu, et ne suis-je point brûlé quand, dans un rêve, je crois toucher du feu?

2° Quand j'écris mes idées sur ce papier, et qu'un autre homme vient me lire ce que j'écris, comment puis-je entendre les propres paroles que j'ai écrites et pensées, si cet autre homme ne me les lit pas effectivement? comment puis-je même les retrouver, si elles n'y sont pas? Enfin, quelque effort que je fasse pour douter, je suis plus convaincu de l'existence des corps que je ne le suis de plusieurs vérités géométriques.

Ceci paraîtra étonnant, mais je n'y puis que faire; j'ai beau manquer de démonstrations géométriques pour prouver que j'ai un père et une mère, et j'ai beau m'avoir démontré, c'est-à-dire n'avoir pu répondre à l'argument qui me prouve qu'une infinité de lignes courbes peuvent passer entre un cercle et sa tangente, je sens bien que si un être tout puissant me venait dire de ces deux propositions: *Il y a des corps, et une infinité de courbes passent entre le cercle et sa tangente*, il y a une proposition qui est fausse, devinez laquelle? je devinerais que c'est la dernière; car sachant bien que j'ai ignoré long-temps cette proposition, que j'ai eu besoin d'une attention suivie pour en entendre la démonstration, que j'ai cru y trouver des difficultés, qu'enfin les vérités géométriques n'ont de réalité que dans mon esprit, je pourrais soupçonner que mon esprit s'est trompé.

Quoi qu'il en soit, comme mon principal but est ici d'examiner l'homme sociable, et que je ne puis être sociable s'il n'y a une société, et par conséquent des objets hors de nous, les pyrrhoniens me permettront de commencer par croire fermement qu'il y a des corps, sans quoi il faudrait que je refusasse l'existence à ces messieurs [1].

[1] Voyez l'article EXISTENCE, par le chevalier de Jaucourt, dans l'*Encyclopédie*; c'est le seul ouvrage où cette question de l'existence des corps ait été jusqu'ici bien traitée, et elle y est complètement résolue. K.

CHAPITRE V.

Si l'homme a une ame, et ce que ce peut être.

Nous sommes certains que nous sommes matière, que nous sentons et que nous pensons; nous sommes persuadés de l'existence d'un Dieu duquel nous sommes l'ouvrage, par des raisons contre lesquelles notre esprit ne peut se révolter. Nous nous sommes prouvé à nous-mêmes que ce Dieu a créé ce qui existe. Nous nous sommes convaincus qu'il nous est impossible et qu'il doit nous être impossible de savoir comment il nous a donné l'être : mais pouvons-nous savoir ce qui pense en nous? quelle est cette faculté que Dieu nous a donnée? est-ce la matière qui sent et qui pense, est-ce une substance immatérielle? en un mot, qu'est-ce qu'une ame? C'est ici où il est nécessaire plus que jamais de me remettre dans l'état d'un être pensant, descendu d'un autre globe, n'ayant aucun des préjugés de celui-ci, et possédant la même capacité que moi, n'étant point ce qu'on appelle homme, et jugeant de l'homme d'une manière désintéressée.

Si j'étais un être supérieur à qui le Créateur eût révélé ses secrets, je dirais bientôt, en voyant l'homme, ce que c'est que cet animal; je définirais son ame et toutes ses facultés en connaissance de cause avec autant de hardiesse que l'ont défini tant de philosophes qui n'en savaient rien; mais, avouant mon ignorance

et essayant ma faible raison, je ne puis faire autre chose que de me servir de la voie de l'analyse, qui est le bâton que la nature a donné aux aveugles : j'examine tout partie à partie, et je vois ensuite si je puis juger du total. Je me suppose donc arrivé en Afrique, et entouré de nègres, de Hottentots, et d'autres animaux. Je remarque d'abord que les organes de la vie sont les mêmes chez eux tous; les opérations de leurs corps partent toutes des mêmes principes de vie; ils ont tous à mes yeux mêmes desirs, mêmes passions, mêmes besoins; ils les expriment tous, chacun dans leurs langues. La langue que j'entends la première est celle des animaux, cela ne peut être autrement; les sons par lesquels ils s'expriment ne semblent point arbitraires, ce sont des caractères vivants de leurs passions; ces signes portent l'empreinte de ce qu'ils expriment : le cri d'un chien qui demande à manger, joint à toutes ses attitudes, a une relation sensible à son objet; je le distingue incontinent des cris et des mouvements par lesquels il flatte un autre animal, de ceux avec lesquels il chasse, et de ceux par lesquels il se plaint; je discerne encore si sa plainte exprime l'anxiété de la solitude, ou la douleur d'une blessure, ou les impatiences de l'amour. Ainsi, avec un peu d'attention, j'entends le langage de tous les animaux; ils n'ont aucun sentiment qu'ils n'expriment : peut-être n'en est-il pas de même de leurs idées; mais comme il paraît que la nature ne leur a donné que peu d'idées, il me semble aussi qu'il était naturel qu'ils eussent un langage borné, proportionné à leurs perceptions.

Que rencontré-je de différent dans les animaux nègres? que puis-je y voir, sinon quelques idées et quelques combinaisons de plus dans leur tête, exprimées par un langage différemment articulé? Plus j'examine tous ces êtres, plus je dois soupçonner que ce sont des espèces différentes d'un même genre. Cette admirable faculté de retenir des idées leur est commune à tous; ils ont tous des songes et des images faibles, pendant le sommeil, des idées qu'ils ont reçues en veillant; leur faculté sentante et pensante croît avec leurs organes, et s'affaiblit avec eux, périt avec eux. Que l'on verse le sang d'un singe et d'un nègre, il y aura bientôt dans l'un et dans l'autre un degré d'épuisement qui les mettra hors d'état de me reconnaître; bientôt après leurs sens extérieurs n'agissent plus, et enfin ils meurent.

Je demande alors ce qui leur donnait la vie, la sensation, la pensée; ce n'était pas leur propre ouvrage, ce n'était pas celui de la matière, comme je me le suis déjà prouvé : c'est donc Dieu qui avait donné à tous ces corps la puissance de sentir et d'avoir des idées dans des degrés différents, proportionnés à leurs organes : voilà assurément ce que je soupçonnerai d'abord.

Enfin je vois des hommes qui me paraissent supérieurs à ces nègres, comme ces nègres le sont aux singes, et comme les singes le sont aux huîtres et aux autres animaux de cette espèce.

Des philosophes me disent : Ne vous y trompez pas, l'homme est entièrement différent des autres animaux; il a une ame spirituelle et immortelle, car (re-

marquez bien ceci), si la pensée est un composé de la matière, elle doit être nécessairement cela même dont elle est composée; elle doit être divisible, capable de mouvement, etc.; or la pensée ne peut point se diviser, donc elle n'est point un composé de la matière; elle n'a point de parties, elle est simple, elle est immortelle, elle est l'ouvrage et l'image d'un Dieu. J'écoute ces maîtres, et je leur réponds, toujours avec défiance de moi-même, mais non avec confiance en eux : Si l'homme a une ame telle que vous l'assurez, je dois croire que ce chien et cette taupe en ont une toute pareille. Ils me jurent tous que non. Je leur demande quelle différence il y a donc entre ce chien et eux. Les uns me répondent: Ce chien est une forme substantielle; les autres me disent: N'en croyez rien; les formes substantielles sont des chimères; mais ce chien est une machine comme un tourne-broche, et rien de plus. Je demande encore aux inventeurs des formes substantielles ce qu'ils entendent par ce mot; et comme ils ne me répondent que du galimatias, je me retourne vers les inventeurs des tourne-broches, et je leur dis : Si ces bêtes sont de pures machines, vous n'êtes certainement auprès d'elles que ce qu'une montre à répétition est en comparaison du tourne-broche dont vous parlez; ou si vous avez l'honneur de posséder une ame spirituelle, les animaux en ont une aussi, car ils sont tout ce que vous êtes, ils ont les mêmes organes avec lesquels vous avez des sensations; et si ces organes ne leur servent pas pour la même fin, Dieu, en leur donnant ces organes, aura fait un ouvrage inutile; et Dieu, selon vous-mêmes,

ne fait rien en vain. Choisissez donc, ou d'attribuer une ame spirituelle à une puce, à un ver, à un ciron, ou d'être automate comme eux. Tout ce que ces messieurs peuvent me répondre, c'est qu'ils conjecturent que les ressorts des animaux, qui paraissent les organes de leurs sentiments, sont nécessaires à leur vie, et ne sont chez eux que les ressorts de la vie: mais cette réponse n'est qu'une supposition déraisonnable.

Il est certain que pour vivre on n'a besoin ni de nez, ni d'oreilles, ni d'yeux. Il y a des animaux qui n'ont point de ces sens, et qui vivent : donc ces organes de sentiment ne sont donnés que pour le sentiment; donc les animaux sentent comme nous; donc ce ne peut être que par un excès de vanité ridicule que les hommes s'attribuent une ame d'une espèce différente de celle qui anime les brutes. Il est donc clair jusqu'à présent que, ni les philosophes, ni moi, ne savons ce que c'est que cette ame; il m'est seulement prouvé que c'est quelque chose de commun entre l'animal appelé *homme*, et celui qu'on nomme *bête*. Voyons si cette faculté commune à tous ces animaux est matière ou non.

Il est impossible, me dit-on, que la matière pense. Je ne vois pas cette impossibilité. Si la pensée était un composé de la matière, comme ils me le disent, j'avouerais que la pensée devrait être étendue et divisible; mais si la pensée est un attribut de Dieu, donné à la matière, je ne vois pas qu'il soit nécessaire que cet attribut soit étendu et divisible; car je vois que Dieu a communiqué d'autres propriétés à la matière,

lesquelles n'ont ni étendue ni divisibilité; le mouvement, la gravitation, par exemple, qui agit sans corps intermédiaires, et qui agit en raison directe de la masse, et non des surfaces, et en raison doublée inverse des distances, est une qualité réelle démontrée, et dont la cause est aussi cachée que celle de la pensée.

En un mot, je ne puis juger que d'après ce que je vois, et selon ce qui me paraît le plus probable; je vois que dans toute la nature les mêmes effets supposent une même cause. Ainsi, je juge que la même cause agit dans les bêtes et dans les hommes à proportion de leurs organes; et je crois que ce principe commun aux hommes et aux bêtes est un attribut donné par Dieu à la matière. Car, si ce qu'on appelle *ame* était un être à part, de quelque nature que fût cet être, je devrais croire que la pensée est son essence, ou bien je n'aurais aucune idée de cette substance. Aussi tous ceux qui ont admis une ame immatérielle ont été obligés de dire que cette ame pense toujours; mais j'en appelle à la conscience de tous les hommes : pensent-ils sans cesse? pensent-ils quand ils dorment d'un sommeil plein et profond? les bêtes ont-elles à tous moments des idées? quelqu'un qui est évanoui a-t-il beaucoup d'idées dans cet état, qui est réellement une mort passagère? Si l'ame ne pense pas toujours, il est donc absurde de reconnaître en l'homme une substance dont l'essence est de penser. Que pourrions-nous en conclure, sinon que Dieu a organisé les corps pour penser comme pour manger et pour digérer? En m'informant de l'histoire du genre humain,

j'apprends que les hommes ont eu long-temps la même opinion que moi sur cet article. Je lis un des plus anciens livres qui soient au monde, conservé par un peuple qui se prétend le plus ancien peuple; ce livre me dit que Dieu même semble penser comme moi; il m'apprend que Dieu a autrefois donné aux Juifs les lois les plus détaillées que jamais nation ait reçues; il daigne leur prescrire jusqu'à la manière dont ils doivent aller à la garde-robe [1], et il ne leur dit pas un mot de leur ame; il ne leur parle que des peines et des récompenses temporelles : cela prouve au moins que l'auteur de ce livre ne vivait pas dans une nation qui crût la spiritualité et l'immortalité de l'ame.

On me dit bien que, deux mille ans après, Dieu est venu apprendre aux hommes que leur ame est immortelle; mais moi, qui suis d'une autre sphère, je ne puis m'empêcher d'être étonné de cette disparate que l'on met sur le compte de Dieu. Il semble étrange à ma raison que Dieu ait fait croire aux hommes le pour et le contre; mais si c'est un point de révélation où ma raison ne voit goutte, je me tais, et j'adore en silence. Ce n'est pas à moi d'examiner ce qui a été révélé; je remarque seulement que ces livres révélés ne disent point que l'ame soit spirituelle: ils nous disent seulement qu'elle est immortelle. Je n'ai aucune peine à le croire; car il paraît aussi possible à Dieu de l'avoir formée (de quelque nature qu'elle soit) pour la conserver que pour la détruire. Ce Dieu, qui peut, comme il lui plaît, conserver ou anéantir le mouve-

[1] *Deutéronome*, XXIII, 13. B.

ment d'un corps, peut assurément faire durer à jamais la faculté de penser dans une partie de ce corps; s'il nous a dit en effet que cette partie est immortelle, il faut en être persuadé.

Mais de quoi cette ame est-elle faite? c'est ce que l'Être suprême n'a pas jugé à propos d'apprendre aux hommes. N'ayant donc pour me conduire dans ces recherches que mes propres lumières, l'envie de connaître quelque chose, et la sincérité de mon cœur, je cherche avec sincérité ce que ma raison me peut découvrir par elle-même; j'essaie ses forces, non pour la croire capable de porter tous ces poids immenses, mais pour la fortifier par cet exercice, et pour m'apprendre jusqu'où va son pouvoir. Ainsi, toujours prêt à céder dès que la révélation me présentera ses barrières, je continue mes réflexions et mes conjectures uniquement comme philosophe, jusqu'à ce que ma raison ne puisse plus avancer.

CHAPITRE VI.

Si ce qu'on appelle ame est immortel.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si en effet Dieu a révélé l'immortalité de l'ame. Je me suppose toujours un philosophe d'un autre monde que celui-ci, et qui ne juge que par ma raison. Cette raison m'a appris que toutes les idées des hommes et des animaux leur viennent par les sens; et j'avoue que je ne peux m'empêcher de rire lorsqu'on me dit que les

hommes auront encore des idées quand ils n'auront plus de sens. Lorsqu'un homme a perdu son nez, ce nez perdu n'est non plus une partie de lui-même que l'étoile polaire. Qu'il perde toutes ses parties et qu'il ne soit plus un homme, n'est-il pas un peu étrange alors de dire qu'il lui reste le résultat de tout ce qui a péri? j'aimerais autant dire qu'il boit et mange après sa mort, que de dire qu'il lui reste des idées après sa mort; l'un n'est pas plus inconséquent que l'autre, et certainement il a fallu bien des siècles avant qu'on ait osé faire une si étonnante supposition. Je sais bien, encore une fois, que Dieu ayant attaché à une partie du cerveau la faculté d'avoir des idées, il peut conserver cette petite partie du cerveau avec sa faculté; car de conserver cette faculté sans la partie, cela est aussi impossible que de conserver le rire d'un homme ou le chant d'un oiseau après la mort de l'oiseau et de l'homme. Dieu peut aussi avoir donné aux hommes et aux animaux une ame simple, immatérielle, et la conserver indépendamment de leur corps. Cela lui est aussi possible que de créer un million de mondes de plus qu'il n'en a créé, et de donner aux hommes deux nez et quatre mains, des ailes et des griffes; mais pour croire qu'il a fait en effet toutes ces choses possibles, il me semble qu'il faut les voir.

Ne voyant donc point que l'entendement, la sensation de l'homme, soit une chose immortelle, qui me prouvera qu'elle l'est? Quoi! moi qui ne sais point quelle est la nature de cette chose, j'affirmerai qu'elle est éternelle! moi qui sais que l'homme n'était pas hier, j'affirmerai qu'il y a dans cet homme une partie

éternelle par sa nature! et tandis que je refuserai l'immortalité à ce qui anime ce chien, ce perroquet, cette grive, je l'accorderai à l'homme par la raison que l'homme le desire!

Il serait bien doux en effet de survivre à soi-même, de conserver éternellement la plus excellente partie de son être dans la destruction de l'autre, de vivre à jamais avec ses amis, etc.! Cette chimère (à l'envisager en ce seul sens) serait consolante dans des misères réelles. Voilà peut-être pourquoi on inventa autrefois le système de la métempsycose; mais ce système a-t-il plus de vraisemblance que les *Mille et une nuits?* et n'est-il pas un fruit de l'imagination vive et absurde de la plupart des philosophes orientaux? Mais je suppose, malgré toutes les vraisemblances, que Dieu conserve après la mort de l'homme ce qu'on appelle son *ame*, et qu'il abandonne l'ame de la brute au train de la destruction ordinaire de toutes choses: je demande ce que l'homme y gagnera; je demande ce que l'esprit de Jacques a de commun avec Jacques quand il est mort?

Ce qui constitue la personne de Jacques, ce qui fait que Jacques est soi-même, et le même qu'il était hier à ses propres yeux, c'est qu'il se ressouvient des idées qu'il avait hier, et que dans son entendement il unit son existence d'hier à celle d'aujourd'hui; car s'il avait entièrement perdu la mémoire, son existence passée lui serait aussi étrangère que celle d'un autre homme; il ne serait pas plus le Jacques d'hier, la même personne, qu'il ne serait Socrate ou César. Or, je suppose que Jacques, dans sa dernière maladie, a perdu

absolument la mémoire, et meurt par conséquent sans être ce même Jacques qui a vécu : Dieu rendra-t-il à son ame cette mémoire qu'il a perdue? créera-t-il de nouveau ces idées qui n'existent plus? en ce cas, ne sera-ce pas un homme tout nouveau, aussi différent du premier, qu'un Indien l'est d'un Européan?

Mais on peut dire aussi que Jacques ayant entièrement perdu la mémoire avant de mourir, son ame pourra la recouvrer de même qu'on la recouvre après l'évanouissement ou après un transport au cerveau; car un homme qui a entièrement perdu la mémoire dans une grande maladie ne cesse pas d'être le même homme lorsqu'il a recouvré la mémoire : donc l'ame de Jacques, s'il en a une, et qu'elle soit immortelle par la volonté du Créateur, comme on le suppose, pourra recouvrer la mémoire après sa mort, tout comme elle la recouvre après l'évanouissement pendant la vie; donc Jacques sera le même homme.

Ces difficultés valent bien la peine d'être proposées; et celui qui trouvera une manière sûre de résoudre l'équation de cette inconnue, sera, je pense, un habile homme.

Je n'avance pas davantage dans ces ténèbres; je m'arrête où la lumière de mon flambeau me manque : c'est assez pour moi que je voie jusqu'où je peux aller. Je n'assure point que j'aie des démonstrations contre la spiritualité et l'immortalité de l'ame; mais toutes les vraisemblances sont contre elles; et il est également injuste et déraisonnable de vouloir une démon-

stration dans une recherche qui n'est susceptible que de conjectures.

Seulement il faut prévenir l'esprit de ceux qui croiraient la mortalité de l'ame contraire au bien de la société, et les faire souvenir que les anciens Juifs, dont ils admirent les lois, croyaient l'ame matérielle et mortelle, sans compter de grandes sectes de philosophes qui valaient bien les Juifs, et qui étaient de fort honnêtes gens.

CHAPITRE VII.

Si l'homme est libre.

Peut-être n'y a-t-il pas de question plus simple que celle de la liberté; mais il n'y en a point que les hommes aient plus embrouillée. Les difficultés dont les philosophes ont hérissé cette matière, et la témérité qu'on a toujours eue de vouloir arracher de Dieu son secret, et de concilier sa prescience avec le libre arbitre, sont cause que l'idée de la liberté s'est obscurcie à force de prétendre l'éclaircir. On s'est si bien accoutumé à ne plus prononcer ce mot *liberté*, sans se ressouvenir de toutes les difficultés qui marchent à sa suite, qu'on ne s'entend presque plus à présent quand on demande si l'homme est libre.

Ce n'est plus ici le lieu de feindre un être doué de raison, lequel n'est point homme, et qui examine avec indifférence ce que c'est que l'homme; c'est ici au contraire qu'il faut que chaque homme rentre dans

soi-même, et qu'il se rende témoignage de son propre sentiment.

Dépouillons d'abord la question de toutes les chimères dont on a coutume de l'embarrasser, et définissons ce que nous entendons par ce mot *liberté*. La liberté est uniquement le pouvoir d'agir. Si une pierre se mouvait par son choix, elle serait libre; les animaux et les hommes ont ce pouvoir; donc ils sont libres. Je puis à toute force contester cette faculté aux animaux; je puis me figurer, si je veux abuser de ma raison, que les bêtes qui me ressemblent en tout le reste diffèrent de moi en ce seul point. Je puis les concevoir comme des machines qui n'ont ni sensations, ni desirs, ni volonté, quoiqu'elles en aient toutes les apparences. Je forgerai des systèmes, c'est-à-dire des erreurs, pour expliquer leur nature : mais enfin, quand il s'agira de m'interroger moi-même, il faudra bien que j'avoue que j'ai une volonté, et que j'ai en moi le pouvoir d'agir, de remuer mon corps, d'appliquer ma pensée à telle ou telle considération, etc. Si quelqu'un vient me dire : Vous croyez avoir cette volonté, mais vous ne l'avez pas; vous avez un sentiment qui vous trompe, comme vous croyez voir le soleil large de deux pieds, quoiqu'il soit en grosseur, par rapport à la terre, à peu près comme un million à l'unité.

Je répondrai à ce quelqu'un : Le cas est différent : Dieu ne m'a point trompé en me fesant voir ce qui est éloigné de moi d'une grosseur proportionnée à sa distance; telles sont les lois mathématiques de l'optique, que je ne puis et ne dois apercevoir les objets qu'en

raison directe de leur grosseur et de leur éloignement : et telle est la nature de mes organes, que si ma vue pouvait apercevoir la grandeur réelle d'une étoile, je ne pourrais voir aucun objet sur la terre. Il en est de même du sens de l'ouïe et de celui de l'odorat. Je n'ai les sensations plus ou moins fortes, toutes choses égales, que selon que les corps sonores et odoriférants sont plus ou moins loin de moi. Il n'y a en cela aucune erreur : mais si je n'avais point de volonté, croyant en avoir une, Dieu m'aurait créé exprès pour me tromper, de même que s'il me fesait croire qu'il y a des corps hors de moi, quoiqu'il n'y en eût pas ; et il ne résulterait rien de cette tromperie, sinon une absurdité dans la manière d'agir d'un Être suprême infiniment sage.

Et qu'on ne dise pas qu'il est indigne d'un philosophe de recourir ici à Dieu. Car, premièrement, ce Dieu étant prouvé, il est démontré que c'est lui qui est la cause de ma liberté en cas que je sois libre, et qu'il est l'auteur absurde de mon erreur, si, m'ayant fait un être purement patient sans volonté, il me fait accroire que je suis agent et que je suis libre.

Secondement, s'il n'y avait point de Dieu, qui est-ce qui m'aurait jeté dans l'erreur ? qui m'aurait donné ce sentiment de liberté en me mettant dans l'esclavage ? serait-ce une matière qui d'elle-même ne peut avoir l'intelligence ? Je ne puis être instruit ni trompé par la matière, ni recevoir d'elle la faculté de vouloir ; je ne puis avoir reçu de Dieu le sentiment de ma volonté sans en avoir une ; donc j'ai réellement une volonté ; donc je suis un agent.

Vouloir et agir, c'est précisément la même chose qu'être libre. Dieu lui-même ne peut être libre que dans ce sens. Il a voulu et il a agi selon sa volonté. Si on supposait sa volonté déterminée nécessairement; si on disait: Il a été nécessité à vouloir ce qu'il a fait, on tomberait dans une aussi grande absurdité que si on disait: Il y a un Dieu, et il n'y a point de Dieu; car si Dieu était nécessité, il ne serait plus agent, il serait patient, et il ne serait plus Dieu.

Il ne faut jamais perdre de vue ces vérités fondamentales enchaînées les unes aux autres. Il y a quelque chose qui existe, donc quelque être est de toute éternité, donc cet être existe par lui-même d'une nécessité absolue, donc il est infini, donc tous les autres êtres viennent de lui sans qu'on sache comment, donc il a pu leur communiquer la liberté comme il leur a communiqué le mouvement et la vie, donc il nous a donné cette liberté que nous sentons en nous, comme il nous a donné la vie que nous sentons en nous.

La liberté dans Dieu est le pouvoir de penser toujours tout ce qu'il veut, et d'opérer toujours tout ce qu'il veut.

La liberté donnée de Dieu à l'homme est le pouvoir faible, limité et passager, de s'appliquer à quelques pensées, et d'opérer certains mouvements. La liberté des enfants qui ne réfléchissent point encore, et des espèces d'animaux qui ne réfléchissent jamais, consiste à vouloir et à opérer des mouvements seulement. Sur quel fondement a-t-on pu imaginer qu'il n'y a point de liberté? Voici les causes de cette erreur : on a d'a-

bord remarqué que nous avons souvent des passions violentes qui nous entraînent malgré nous. Un homme voudrait ne pas aimer une maîtresse infidèle, et ses desirs, plus forts que sa raison, le ramènent vers elle; on s'emporte à des actions violentes dans des mouvements de colère qu'on ne peut maîtriser; on souhaite de mener une vie tranquille, et l'ambition nous rejette dans le tumulte des affaires.

Tant de chaînes visibles dont nous sommes accablés presque toute notre vie, ont fait croire que nous sommes liés de même dans tout le reste; et on a dit: L'homme est tantôt emporté avec une rapidité et des secousses violentes dont il sent l'agitation; tantôt il est mené par un mouvement paisible dont il n'est pas plus le maître : c'est un esclave qui ne sent pas toujours le poids et la flétrissure de ses fers, mais il est toujours esclave.

Ce raisonnement, qui n'est que la logique de la faiblesse humaine, est tout semblable à celui-ci : Les hommes sont malades quelquefois, donc ils n'ont jamais de santé.

Or, qui ne voit l'impertinence de cette conclusion? qui ne voit au contraire que de sentir sa maladie est une preuve indubitable qu'on a eu de la santé, et que sentir son esclavage et son impuissance prouve invinciblement qu'on a eu de la puissance et de la liberté?

Lorsque vous aviez cette passion furieuse, votre volonté n'était plus obéie par vos sens : alors vous n'étiez pas plus libre que lorsqu'une paralysie vous empêche de mouvoir ce bras que vous voulez remuer.

Si un homme était toute sa vie dominé par des passions violentes, ou par des images qui occupassent sans cesse son cerveau, il lui manquerait cette partie de l'humanité qui consiste à pouvoir penser quelquefois ce qu'on veut ; et c'est le cas où sont plusieurs fous qu'on renferme, et même bien d'autres qu'on n'enferme pas.

Il est bien certain qu'il y a des hommes plus libres les uns que les autres, par la même raison que nous ne sommes pas tous également éclairés, également robustes, etc. La liberté est la santé de l'ame ; peu de gens ont cette santé entière et inaltérable. Notre liberté est faible et bornée, comme toutes nos autres facultés. Nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, et cet exercice de l'ame la rend un peu plus vigoureuse. Mais quelques efforts que nous fassions, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre notre raison souveraine de tous nos desirs ; il y aura toujours dans notre ame comme dans notre corps des mouvements involontaires. Nous ne sommes ni libres, ni sages, ni forts, ni sains, ni spirituels que dans un très petit degré. Si nous étions toujours libres, nous serions ce que Dieu est. Contentons-nous d'un partage convenable au rang que nous tenons dans la nature. Mais ne nous figurons pas que nous manquons des choses mêmes dont nous sentons la jouissance, et parceque nous n'avons pas les attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

Au milieu d'un bal ou d'une conversation vive, ou dans les douleurs d'une maladie qui appesantira ma

tête, j'aurai beau vouloir chercher combien fait la trente-cinquième partie de quatre-vingt-quinze tiers et demi multipliés par vingt-cinq dix-neuvièmes et trois quarts, je n'aurai pas la liberté de faire une combinaison pareille. Mais un peu de recueillement me rendra cette puissance que j'avais perdue dans le tumulte. Les ennemis les plus déterminés de la liberté sont donc forcés d'avouer que nous avons une volonté qui est obéie quelquefois par nos sens. « Mais « cette volonté, disent-ils, est nécessairement déter- « minée comme une balance toujours emportée par « le plus grand poids; l'homme ne veut que ce qu'il « juge le meilleur; son entendement n'est pas le maître « de ne pas juger bon ce qui lui paraît bon. L'enten- « dement agit nécessairement : la volonté est déter- « minée par une volonté absolue : donc l'homme n'est « pas libre. »

Cet argument, qui est très éblouissant, mais qui dans le fond n'est qu'un sophisme, a séduit beaucoup de monde, parceque les hommes ne font presque jamais qu'entrevoir ce qu'ils examinent.

Voici en quoi consiste le défaut de ce raisonnement. L'homme ne peut certainement vouloir que les choses dont l'idée lui est présente. Il ne pourrait avoir envie d'aller à l'Opéra, s'il n'avait l'idée de l'Opéra; et il ne souhaiterait point d'y aller et ne se déterminerait point à y aller, si son entendement ne lui représentait point ce spectacle comme une chose agréable. Or, c'est en cela même que consiste sa liberté; c'est dans le pouvoir de se déterminer soi-même à faire ce

qui lui paraît bon : vouloir ce qui ne lui ferait pas plaisir, est une contradiction formelle et une impossibilité. L'homme se détermine à ce qui lui semble le meilleur, et cela est incontestable; mais le point de la question est de savoir s'il a en soi cette force mouvante, ce pouvoir primitif de se déterminer ou non. Ceux qui disent : L'assentiment de l'esprit est né« cessaire et détermine nécessairement la volonté, » supposent que l'esprit agit physiquement sur la volonté. Ils disent une absurdité visible; car ils supposent qu'une pensée est un petit être réel qui agit réellement sur un autre être nommé la volonté; et ils ne font pas réflexion que ces mots *la volonté*, *l'entendement*, etc., ne sont que des idées abstraites, inventées pour mettre de la clarté et de l'ordre dans nos discours, et qui ne signifient autre chose sinon l'homme *pensant* et l'homme *voulant*. L'*entendement* et la *volonté* n'existent donc pas réellement comme des êtres différents, et il est impertinent de dire que l'un agit sur l'autre.

S'ils ne supposent pas que l'esprit agisse physiquement sur la volonté, il faut qu'ils disent, ou que l'homme est libre, ou que Dieu agit pour l'homme, détermine l'homme, et est éternellement occupé à tromper l'homme; auquel cas ils avouent au moins que Dieu est libre. Si Dieu est libre, la liberté est donc possible, l'homme peut donc l'avoir. Ils n'ont donc aucune raison pour dire que l'homme ne l'est pas.

Ils ont beau dire, l'homme est déterminé par le plaisir; c'est confesser, saus qu'ils y pensent, la

liberté; puisque faire ce qui fait plaisir c'est être libre.

Dieu, encore une fois, ne peut être libre que de cette façon. Il ne peut opérer que selon son plaisir. Tous les sophismes contre la liberté de l'homme attaquent également la liberté de Dieu.

Le dernier refuge des ennemis de la liberté est cet argument-ci :

« Dieu sait certainement qu'une chose arrivera; il « n'est donc pas au pouvoir de l'homme de ne la pas « faire. »

Premièrement, remarquez que cet argument attaquerait encore cette liberté qu'on est obligé de reconnaître dans Dieu. On peut dire: Dieu sait ce qui arrivera; il n'est pas en son pouvoir de ne pas faire ce qui arrivera. Que prouve donc ce raisonnement tant rebattu? rien autre chose, sinon que nous ne savons et ne pouvons savoir ce que c'est que la prescience de Dieu, et que tous ses attributs sont pour nous des abîmes impénétrables.

Nous savons démonstrativement que si Dieu existe, Dieu est libre; nous savons en même temps qu'il sait tout: mais cette prescience et cette omniscience sont aussi incompréhensibles pour nous que son immensité, sa durée infinie déjà passée, sa durée infinie à venir, la création, la conservation de l'univers, et tant d'autres choses que nous ne pouvons ni nier ni connaître.

Cette dispute sur la prescience de Dieu n'a causé tant de querelles que parcequ'on est ignorant et pré-

somptueux. Que coûtait-il de dire : Je ne sais point ce que sont les attributs de Dieu, et je ne suis point fait pour embrasser son essence ? Mais c'est ce qu'un bachelier ou licencié se gardera bien d'avouer : c'est ce qui les a rendus les plus absurdes des hommes, et fait d'une science sacrée un misérable charlatanisme[1].

CHAPITRE VIII.

De l'homme considéré comme un être sociable[2].

Le grand dessein de l'Auteur de la nature semble être de conserver chaque individu un certain temps, et de perpétuer son espèce. Tout animal est toujours entraîné par un instinct invincible à tout ce qui peut tendre à sa conservation ; et il y a des moments où il est emporté par un instinct presque aussi fort à l'accouplement et à la propagation, sans que nous puissions jamais dire comment tout cela se fait.

Les animaux les plus sauvages et les plus solitaires sortent de leurs tanières quand l'amour les appelle, et se sentent liés pour quelques mois par des chaînes invisibles à des femelles et à des petits qui en nais-

[1] On verra dans les ouvrages suivants que M. de Voltaire n'a pas toujours eu la même opinion sur la liberté métaphysique de l'homme : ses sentiments à cet égard changèrent dans un âge plus avancé, et il a mis dans la discussion de ces matières abstraites une force et une clarté qu'on trouve bien rarement chez d'autres écrivains. K. — *L'ignorant qui pense ainsi n'a pas toujours pensé de même*, disait Voltaire en 1766 ; voyez, dans les *Mélanges*, la fin du paragraphe XIII du *Philosophe ignorant*. B.

[2] Voyez, dans le *Dictionn. philosophique*, l'article HOMME, tome XXX, page 232. B.

sent; après quoi ils oublient cette famille passagère, et retournent à la férocité de leur solitude, jusqu'à ce que l'aiguillon de l'amour les force de nouveau à en sortir. D'autres espèces sont formées par la nature pour vivre toujours ensemble, les unes dans une société réellement policée, comme les abeilles, les fourmis, les castors, et quelques espèces d'oiseaux; les autres sont seulement rassemblées par un instinct plus aveugle qui les unit sans objet et sans dessein apparent, comme les troupeaux sur la terre et les harengs dans la mer.

L'homme n'est pas certainement poussé par son instinct à former une société policée telle que les fourmis et les abeilles; mais à considérer ses besoins, ses passions et sa raison, on voit bien qu'il n'a pas dû rester long-temps dans un état entièrement sauvage.

Il suffit, pour que l'univers soit ce qu'il est aujourd'hui, qu'un homme ait été amoureux d'une femme. Le soin mutuel qu'ils auront eu l'un de l'autre, et leur amour naturel pour leurs enfants, auront bientôt éveillé leur industrie, et donné naissance au commencement grossier des arts. Deux familles auront eu besoin l'une de l'autre sitôt qu'elles auront été formées, et de ces besoins seront nées de nouvelles commodités.

L'homme n'est pas comme les autres animaux qui n'ont que l'instinct de l'amour-propre et celui de l'accouplement; non seulement il a cet amour-propre nécessaire pour sa conservation, mais il a aussi, pour son espèce, une bienveillance naturelle qui ne se remarque point dans les bêtes.

Qu'une chienne voie en passant un chien de la même mère déchiré en mille pièces et tout sanglant, elle en prendra un morceau sans concevoir la moindre pitié, et continuera son chemin; et cependant cette même chienne défendra son petit, et mourra en combattant plutôt que de souffrir qu'on le lui enlève.

Au contraire, que l'homme le plus sauvage voie un joli enfant prêt d'être dévoré par quelque animal, il sentira malgré lui une inquiétude, une anxiété que la pitié fait naître, et un desir d'aller à son secours. Il est vrai que ce sentiment de pitié et de bienveillance est souvent étouffé par la fureur de l'amour-propre: aussi la nature sage ne devait pas nous donner plus d'amour pour les autres que pour nous-mêmes; c'est déjà beaucoup que nous ayons cette bienveillance qui nous dispose à l'union avec les hommes.

Mais cette bienveillance serait encore un faible secours pour nous faire vivre en société; elle n'aurait jamais pu servir à fonder de grands empires et des villes florissantes, si nous n'avions pas eu de grandes passions.

Ces passions, dont l'abus fait à la vérité tant de mal, sont en effet la principale cause de l'ordre que nous voyons aujourd'hui sur la terre. L'orgueil est surtout le principal instrument avec lequel on a bâti ce bel édifice de la société. A peine les besoins eurent rassemblé quelques hommes, que les plus adroits d'entre eux s'aperçurent que tous ces hommes étaient nés avec un orgueil indomptable aussi bien qu'avec un penchant invincible pour le bien-être.

Il ne fut pas difficile de leur persuader que, s'ils

fesaient pour le bien commun de la société quelque chose qui leur coûtât un peu de leur bien-être, leur orgueil en serait amplement dédommagé.

On distingua donc de bonne heure les hommes en deux classes : la première, des hommes divins qui sacrifient leur amour-propre au bien public ; la seconde, des misérables qui n'aiment qu'eux-mêmes : tout le monde voulut et veut être encore de la première classe, quoique tout le monde soit dans le fond du cœur de la seconde : et les hommes les plus lâches et les plus abandonnés à leurs propres desirs crièrent plus haut que les autres qu'il fallait tout immoler au bien public. L'envie de commander, qui est une des branches de l'orgueil, et qui se remarque aussi visiblement dans un pédant de collége et dans un bailli de village que dans un pape et dans un empereur, excita encore puissamment l'industrie humaine pour amener les hommes à obéir à d'autres hommes ; il fallut leur faire connaître clairement qu'on en savait plus qu'eux, et qu'on leur serait utile.

Il fallut surtout se servir de leur avarice pour acheter leur obéissance. On ne pouvait leur donner beaucoup sans avoir beaucoup, et cette fureur d'acquérir les biens de la terre ajoutait tous les jours de nouveaux progrès à tous les arts.

Cette machine n'eût pas encore été loin sans le secours de l'envie, passion très naturelle que les hommes déguisent toujours sous le nom d'émulation. Cette envie réveilla la paresse et aiguisa le génie de quiconque vit son voisin puissant et heureux. Ainsi, de proche en proche, les passions seules réunirent les

hommes, et tirèrent du sein de la terre tous les arts et tous les plaisirs. C'est avec ce ressort que Dieu, appelé par Platon l'éternel géomètre, et que j'appelle ici l'éternel machiniste, a animé et embelli la nature: les passions sont les roues qui font aller toutes ces machines.

Les raisonneurs de nos jours qui veulent établir la chimère que l'homme était né sans passions, et qu'il n'en a eu que pour avoir désobéi à Dieu, auraient aussi bien fait de dire que l'homme était d'abord une belle statue que Dieu avait formée, et que cette statue fut depuis animée par le diable.

L'amour-propre et toutes ses branches sont aussi nécessaires à l'homme que le sang qui coule dans ses veines; et ceux qui veulent lui ôter ses passions parcequ'elles sont dangereuses, ressemblent à celui qui voudrait ôter à un homme tout son sang, parcequ'il peut tomber en apoplexie.

Que dirions-nous de celui qui prétendrait que les vents sont une invention du diable, parcequ'ils submergent quelques vaisseaux, et qui ne songerait pas que c'est un bienfait de Dieu par lequel le commerce réunit tous les endroits de la terre que des mers immenses divisent? Il est donc très clair que c'est à nos passions et à nos besoins que nous devons cet ordre et ces inventions utiles dont nous avons enrichi l'univers; et il est très vraisemblable que Dieu ne nous a donné ces besoins, ces passions, qu'afin que notre industrie les tournât à notre avantage. Que si beaucoup d'hommes en ont abusé, ce n'est pas à nous à nous plaindre d'un bienfait dont on a fait un mauvais usage.

Dieu a daigné mettre sur la terre mille nourritures délicieuses pour l'homme : la gourmandise de ceux qui ont tourné cette nourriture en poison mortel pour eux, ne peut servir de reproche contre la Providence.

CHAPITRE IX.

De la vertu et du vice.

Pour qu'une société subsistât, il fallait des lois, comme il faut des règles à chaque jeu. La plupart de ces lois semblent arbitraires; elles dépendent des intérêts, des passions, et des opinions de ceux qui les ont inventées, et de la nature du climat où les hommes se sont assemblés en société. Dans un pays chaud, où le vin rendrait furieux, on a jugé à propos de faire un crime d'en boire; en d'autres climats plus froids, il y a de l'honneur à s'enivrer. Ici un homme doit se contenter d'une femme; là il lui est permis d'en avoir autant qu'il peut en nourrir. Dans un autre pays, les pères et les mères supplient les étrangers de vouloir bien coucher avec leurs filles; partout ailleurs, une fille qui s'est livrée à un homme est déshonorée. A Sparte on encourageait l'adultère; à Athènes il était puni de mort. Chez les Romains, les pères eurent droit de vie et de mort sur leurs enfants. En Normandie, un père ne peut pas ôter seulement une obole de son bien au fils le plus désobéissant. Le nom de roi est sacré chez beaucoup de nations, et en abomination dans d'autres.

Mais tous ces peuples qui se conduisent si différemment, se réunissent tous en ce point, qu'ils appellent *vertueux* ce qui est conforme aux lois qu'ils ont établies, et *criminel* ce qui leur est contraire. Ainsi, un homme qui s'opposera en Hollande au pouvoir arbitraire, sera un homme très vertueux; et celui qui voudra établir en France un gouvernement républicain, sera condamné au dernier supplice. Le même Juif qui à Metz serait envoyé aux galères s'il avait deux femmes, en aura quatre à Constantinople, et en sera plus estimé des musulmans.

La plupart des lois se contrarient si visiblement, qu'il importe assez peu par quelles lois un état se gouverne; mais, ce qui importe beaucoup, c'est que les lois une fois établies soient exécutées. Ainsi, il n'est d'aucune conséquence qu'il y ait telles ou telles règles pour les jeux de dés et de cartes; mais on ne pourra jouer un seul moment si l'on ne suit pas à la rigueur ces règles arbitraires dont on sera convenu [1].

[1] Nous croyons au contraire qu'il ne doit y avoir presque rien d'arbitraire dans les lois. 1° La raison suffit pour nous faire connaître les droits des hommes, droits qui dérivent tous de cette maxime simple, qu'entre deux êtres sensibles, égaux par la nature, il est contre l'ordre que l'un fasse son bonheur aux dépens de l'autre. 2° La raison montre également qu'il est utile en général au bien des sociétés que les droits de chacun soient respectés, et que c'est en assurant ces droits d'une manière inviolable qu'on peut parvenir, soit à procurer à l'espèce humaine tout le bonheur dont elle est susceptible, soit à le partager entre les individus avec la plus grande égalité possible. Qu'on examine ensuite les différentes lois, on verra que les unes tendent à maintenir ces droits, que les autres y donnent atteinte; que les unes sont conformes à l'intérêt général, que les autres y sont contraires. Elles sont donc ou justes ou injustes par elles-mêmes. Il ne suffit donc pas que la société soit réglée par des lois, il faut que ces lois soient justes. Il ne suffit pas que les individus se conforment aux lois établies, il faut que

La vertu et le vice, le bien et le mal moral, est donc en tout pays ce qui est utile ou nuisible à la société; et dans tous les lieux et dans tous les temps, celui qui sacrifie le plus au public est celui qu'on appellera le plus vertueux. Il paraît donc que les bonnes actions ne sont autre chose que les actions dont nous retirons de l'avantage, et les crimes les actions qui nous sont contraires. La vertu est l'habitude de faire de ces choses qui plaisent aux hommes, et le vice l'habitude de faire des choses qui leur déplaisent.

Quoique ce qu'on appelle vertu dans un climat soit précisément ce qu'on appelle vice dans un autre, et que la plupart des règles du bien et du mal diffèrent comme les langages et les habillements, cependant il me paraît certain qu'il y a des lois naturelles dont les hommes sont obligés de convenir par tout l'univers, malgré qu'ils en aient. Dieu n'a pas dit à la vérité aux hommes, voici des lois que je vous donne de ma bouche, par lesquelles je veux que vous vous gouverniez; mais il a fait dans l'homme ce qu'il a fait dans beaucoup d'autres animaux : il a donné aux abeilles un in-

ces lois elles-mêmes se conforment à ce qu'exige le maintien du droit de chacun.

Dire qu'il est arbitraire de faire cette loi ou une loi contraire, ou de n'en pas faire du tout, c'est seulement avouer qu'on ignore si cette loi est conforme ou contraire à la justice. Un médecin peut dire : Il est indifférent de donner à ce malade de l'émétique ou de l'ipécacuanha; mais cela signifie : Il faut lui donner un vomitif, et j'ignore lequel des deux remèdes convient le mieux à son état. Dans la législation, comme dans la médecine, comme dans les travaux des arts physiques, il n'y a de l'arbitraire que parceque nous ignorons les conséquences de deux moyens qui dès lors nous paraissent indifférents. L'arbitraire naît de notre ignorance, et non de la nature des choses. K.

stinct puissant par lequel elles travaillent et se nourrissent ensemble, et il a donné à l'homme certains sentiments dont il ne peut jamais se défaire, et qui sont les liens éternels et les premières lois de la société dans laquelle il a prévu que les hommes vivraient. La bienveillance pour notre espèce est née, par exemple, avec nous, et agit toujours en nous, à moins qu'elle ne soit combattue par l'amour-propre, qui doit toujours l'emporter sur elle. Ainsi un homme est toujours porté à assister un autre homme quand il ne lui en coûte rien. Le sauvage le plus barbare, revenant du carnage, et dégouttant du sang des ennemis qu'il a mangés, s'attendrira à la vue des souffrances de son camarade, et lui donnera tous les secours qui dépendront de lui.

L'adultère et l'amour des garçons seront permis chez beaucoup de nations; mais vous n'en trouverez aucune dans laquelle il soit permis de manquer à sa parole; parceque la société peut bien subsister entre des adultères et des garçons qui s'aiment, mais non entre des gens qui se feraient gloire de se tromper les uns les autres.

Le larcin était en honneur à Sparte, parceque tous les biens étaient communs; mais, dès que vous avez établi le *tien* et le *mien*, il vous sera alors impossible de ne pas regarder le vol comme contraire à la société, et par conséquent comme injuste.

Il est si vrai que le bien de la société est la seule mesure du bien et du mal moral, que nous sommes forcés de changer, selon le besoin, toutes les idées que nous nous sommes formées du juste et de l'injuste.

Nous avons de l'horreur pour un père qui couche avec sa fille, et nous flétrissons aussi du nom d'incestueux le frère qui abuse de sa sœur; mais, dans une colonie naissante, où il ne restera qu'un père avec un fils et deux filles, nous regarderons comme une très bonne action le soin que prendra cette famille de ne pas laisser périr l'espèce.

Un frère qui tue son frère est un monstre; mais un frère qui n'aurait eu d'autres moyens de sauver sa patrie que de sacrifier son frère, serait un homme divin.

Nous aimons tous la vérité, et nous en fesons une vertu, parcequ'il est de notre intérêt de n'être pas trompés. Nous avons attaché d'autant plus d'infamie au mensonge, que, de toutes les mauvaises actions, c'est la plus facile à cacher, et celle qui coûte le moins à commettre; mais dans combien d'occasions le mensonge ne devient-il pas une vertu héroïque! Quand il s'agit, par exemple, de sauver un ami, celui qui en ce cas dirait la vérité serait couvert d'opprobre : et nous ne mettons guère de différence entre un homme qui calomnierait un innocent, et un frère qui, pouvant conserver la vie à son frère par un mensonge, aimerait mieux l'abandonner en disant vrai. La mémoire de M. De Thou, qui eut le cou coupé pour n'avoir pas révélé la conspiration de *Cinq-Mars*, est en bénédiction chez les Français : s'il n'avait point menti, elle aurait été en horreur.

Mais, me dira-t-on, ce ne sera donc que par rapport à nous qu'il y aura du crime et de la vertu, du bien et du mal moral; il n'y aura donc point de bien en soi et indépendant de l'homme? Je demanderai à ceux

qui font cette question, s'il y a du froid et du chaud, du doux et de l'amer, de la bonne et de la mauvaise odeur autrement que par rapport à nous? N'est-il pas vrai qu'un homme qui prétendrait que la chaleur existe toute seule serait un raisonneur très ridicule? Pourquoi donc celui qui prétend que le bien moral existe indépendamment de nous raisonnerait-il mieux? Notre bien et notre mal physique n'ont d'existence que par rapport à nous; pourquoi notre bien et notre mal moral seraient-ils dans un autre cas?

Les vues du Créateur, qui voulait que l'homme vécût en société, ne sont-elles pas suffisamment remplies? S'il y avait quelque loi tombée du ciel, qui eût enseigné aux humains la volonté de Dieu bien clairement, alors le bien moral ne serait autre chose que la conformité à cette loi. Quand Dieu aura dit aux hommes : « Je veux qu'il y ait tant de royaumes sur la « terre, et pas une république. Je veux que les cadets « aient tout le bien des pères, et qu'on punisse de « mort quiconque mangera des dindons ou du co- « chon »; alors ces lois deviendront certainement la règle immuable du bien et du mal. Mais comme Dieu n'a pas daigné, que je sache, se mêler ainsi de notre conduite, il faut nous en tenir aux présents qu'il nous a faits. Ces présents sont la raison, l'amour-propre, la bienveillance pour notre espèce, les besoins, les passions, tous moyens par lesquels nous avons établi la société.

Bien des gens sont prêts ici à me dire : Si je trouve mon bien-être à déranger votre société, à tuer, à voler, à calomnier, je ne serai donc retenu par rien, et

je pourrai m'abandonner sans scrupule à toutes mes passions! Je n'ai autre chose à dire à ces gens-là, sinon que probablement ils seront pendus, ainsi que je ferai tuer les loups qui voudront enlever mes moutons; c'est précisément pour eux que les lois sont faites, comme les tuiles ont été inventées contre la grêle et contre la pluie.

A l'égard des princes qui ont la force en main, et qui en abusent pour désoler le monde, qui envoient à la mort une partie des hommes, et réduisent l'autre à la misère, c'est la faute des hommes s'ils souffrent ces ravages abominables, que souvent même ils honorent du nom de vertu; ils n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes, aux mauvaises lois qu'ils ont faites, ou au peu de courage qui les empêche de faire exécuter de bonnes lois.

Tous ces princes qui ont fait tant de mal aux hommes, sont les premiers à crier que Dieu a donné des règles du bien et du mal. Il n'y a aucun de ces fléaux de la terre qui ne fasse des actes solennels de religion; et je ne vois pas qu'on gagne beaucoup à avoir de pareilles règles. C'est un malheur attaché à l'humanité que, malgré toute l'envie que nous avons de nous conserver, nous nous détruisons mutuellement avec fureur et avec folie. Presque tous les animaux se mangent les uns les autres, et dans l'espèce humaine les mâles s'exterminent par la guerre. Il semble encore que Dieu ait prévu cette calamité en fesant naître parmi nous plus de mâles que de femelles : en effet, les peuples qui semblent avoir songé de plus près aux intérêts de l'humanité, et qui tiennent des registres

exacts des naissances et des morts, se sont aperçus que, l'un portant l'autre, il naît tous les ans un douzième de mâles plus que de femelles.

De tout ceci il sera aisé de voir qu'il est très vraisemblable que tous ces meurtres et ces brigandages sont funestes à la société, sans intéresser en rien la Divinité. Dieu a mis les hommes et les animaux sur la terre, c'est à eux de s'y conduire de leur mieux. Malheur aux mouches qui tombent dans les filets de l'araignée; malheur au taureau qui sera attaqué par un lion, et aux moutons qui seront rencontrés par les loups! Mais si un mouton allait dire à un loup : Tu manques au bien moral, et Dieu te punira; le loup lui répondrait: Je fais mon bien physique, et il y a apparence que Dieu ne se soucie pas trop que je te mange ou non. Tout ce que le mouton avait de mieux à faire, c'était de ne pas s'écarter du berger et du chien qui pouvait le défendre.

Plût au ciel qu'en effet un Être suprême nous eût donné des lois, et nous eût proposé des peines et des récompenses! qu'il nous eût dit : Ceci est vice en soi, ceci est vertu en soi. Mais nous sommes si loin d'avoir des règles du bien et du mal, que de tous ceux qui ont osé donner des lois aux hommes de la part de Dieu, il n'y en a pas un qui ait donné la dix-millième partie des règles dont nous avons besoin dans la conduite de la vie.

Si quelqu'un infère de tout ceci qu'il n'y a plus qu'à s'abandonner sans réserve à toutes les fureurs de ses desirs effrénés, et que, n'y ayant en soi ni vertu ni vice, il peut tout faire impunément, il faut d'abord

que cet homme voie s'il a une armée de cent mille soldats bien affectionnés à son service ; encore risquera-t-il beaucoup en se déclarant ainsi l'ennemi du genre humain. Mais si cet homme n'est qu'un simple particulier, pour peu qu'il ait de raison il verra qu'il a choisi un très mauvais parti, et qu'il sera puni infailliblement, soit par les châtiments si sagement inventés par les hommes contre les ennemis de la société, soit par la seule crainte du châtiment, laquelle est un supplice assez cruel par elle-même. Il verra que la vie de ceux qui bravent les lois est d'ordinaire la plus misérable. Il est moralement impossible qu'un méchant homme ne soit pas reconnu ; et dès qu'il est seulement soupçonné, il doit s'apercevoir qu'il est l'objet du mépris et de l'horreur. Or, Dieu nous a sagement doués d'un orgueil qui ne peut jamais souffrir que les autres hommes nous haïssent et nous méprisent ; être méprisé de ceux avec qui l'on vit est une chose que personne n'a jamais pu et ne pourra jamais supporter. C'est peut-être le plus grand frein que la nature ait mis aux injustices des hommes ; c'est par cette crainte mutuelle que Dieu a jugé à propos de les lier. Ainsi tout homme raisonnable conclura qu'il est visiblement de son intérêt d'être honnête homme. La connaissance qu'il aura du cœur humain, et la persuasion où il sera qu'il n'y a en soi ni vertu ni vice, ne l'empêchera jamais d'être bon citoyen, et de remplir tous les devoirs de la vie. Aussi remarque-t-on que les philosophes (qu'on baptise du nom d'incrédules et de libertins) ont été dans tous les temps les plus honnêtes gens du monde. Sans faire

ici une liste de tous les grands hommes de l'antiquité, on sait que *La Mothe Le Vayer*, précepteur du frère de Louis XIII, *Bayle*, *Locke*, *Spinosa*, milord *Shaftesbury*, *Collins*, etc., étaient des hommes d'une vertu rigide; et ce n'est pas seulement la crainte du mépris des hommes qui a fait leurs vertus, c'était le goût de la vertu même. Un esprit droit est honnête homme par la même raison que celui qui n'a point le goût dépravé préfère d'excellent vin de Nuits à du vin de Brie, et des perdrix du Mans à de la chair de cheval. Une saine éducation perpétue ces sentiments chez tous les hommes, et de là est venu ce sentiment universel qu'on appelle *honneur*, dont les plus corrompus ne peuvent se défaire, et qui est le pivot de la société. Ceux qui auraient besoin du secours de la religion pour être honnêtes gens seraient bien à plaindre; et il faudrait que ce fussent des monstres de la société, s'ils ne trouvaient pas en eux-mêmes les sentiments nécessaires à cette société, et s'ils étaient obligés d'emprunter d'ailleurs ce qui doit se trouver dans notre nature.

FIN DU TRAITE DE MÉTAPHYSIQUE.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE SUR *DIDON*, TRAGÉDIE.

1734[1].

Plusieurs personnes ayant à l'envi rendu M. Le Franc de Pompignan célèbre, et tout Paris parlant de lui, j'ai voulu le lire; j'ai trouvé sa *Didon :* je n'ai pu encore aller au-delà de la première scène; mais j'espère poursuivre avec le temps. Cette première scène m'a paru un chef-d'œuvre. Iarbe déclare d'abord,

Que ses ambassadeurs irrités et confus
Trop souvent de la reine ont *subi* les refus :....
Qu'il *contient* cependant la fureur qui l'anime;
Que déguisant encor son dépit *légitime,*
Pour la dernière fois en *proie* à ses hauteurs,
Il vient sous le *faux nom* de ses ambassadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obstiné pénétrer le mystère;
Que sait-il? n'écouter qu'un transport amoureux,
Se découvrir lui-même, et déclarer ses feux.

Madherbal, officier de la reine étrangère, lui répond :

Vos feux! que dites-vous? ciel, quelle est ma surprise!

[1] La tragédie de *Didon*, par Le Franc de Pompignan, jouée le 21 juin 1734, fut imprimée la même année; l'approbation du censeur est du 29 septembre. Le *Fragment d'une lettre* a dû paraître peu après, et a été reproduit, en 1760, dans le *Recueil des facéties parisiennes.* Depuis 1734, Le Franc de Pompignan a fait beaucoup de corrections à sa *Didon,* et a changé presque tous les vers qu'a critiqués Voltaire. B.

Ce Madherbal en effet peut être surpris, pour peu qu'il sache la langue française, que des ambassadeurs *subissent* des refus, etc.; que le prince Iarbe,

> ....En *proie* à des hauteurs,
> Vienne sous le *faux nom* de ses ambassadeurs;

car ce Madherbal doit croire que ces ambassadeurs ont un faux nom, et que ce Iarbe prend les noms de trois ou quatre ambassadeurs à-la-fois. Iarbe lui réplique :

> Je pardonne sans peine à ton étonnement;
> Mais apprends aujourd'hui l'excès de mon tourment;
> J'ai quitté malgré moi *les bords* de Géthulie.

C'est comme si on disait : J'ai quitté les *bords* de Quercy, qui est au milieu des terres. Ensuite il apprend à cet officier,

> Qu'il vient, peut-être épris d'une flamme trop vaine,
> *Tenter* lui-même encor cette superbe reine.

Apparemment que la tentation n'a pas réussi, car il ajoute que ses soldats et ses vaisseaux

> Couvriront autour d'elle et la terre et les eaux.
> L'amour conduit mes pas, la haine peut les suivre, etc.

Madherbal, toujours étonné de ce qu'il entend, et surtout d'une haine qui va suivre les pas de Iarbe, lui répond :

> Non, je ne reviens point de ma surprise extrême.

Je suis comme Madherbal; je ne reviens point de ma surprise, de lire de tels discours et de tels vers : le style est un peu de Gascogne.

.....*Je fus* (dit Iarbe) dans nos déserts
Ensevelir la honte et le poids de mes fers.

L'auteur, qui *fut* de Montauban à Paris donner cet ouvrage, fut assez mal conseillé; je ferai ce que je pourrai pour achever la pièce; je suis déjà édifié de son Épître dédicatoire, dans laquelle il se compare, avec sa modestie ordinaire, au cardinal de Richelieu [1]; et j'avoue qu'en fait de vers le Gascon peut s'égaler au Poitevin....

[1] Voici en quels termes s'exprime Le Franc : « J'ai eu le plaisir... de voir « des personnes de la plus haute qualité... approuver, je ne dis pas mon ou- « vrage, mais la démarche que j'ai faite de m'en avouer l'auteur. Le cardinal « de Richelieu... voulait joindre à la solide gloire qu'il s'était acquise par le « ministère, celle d'avoir composé des ouvrages de théâtre. » B.

FIN DU FRAGMENT D'UNE LETTRE SUR *DIDON*.

UTILE EXAMEN

DES TROIS DERNIÈRES ÉPITRES

DU SIEUR ROUSSEAU.

1736[1].

Les esprits sages, dans le siècle où nous vivons, font peu d'attention aux petits ouvrages de poésie. L'étude sérieuse des mathématiques et de l'histoire, dont on s'occupe plus que jamais, laisse peu de temps pour examiner si une ode nouvelle ou une petite épître sont bonnes ou mauvaises. Il n'y a guère que les grands ouvrages tels qu'un poëme épique, comme la *Henriade*, et des tragédies telles que *Rhadamiste* et *Alzire*, qu'on veut examiner avec soin. Cependant rien n'est à mépriser dans les belles-lettres, et le goût peut s'exercer à proportion sur les plus petits ouvrages comme sur les plus grands.

[1] C'est de cet *Examen*, alors anonyme, que Voltaire parle dans sa lettre à Thieriot, du 6 août 1736. C'était cette année qu'avaient paru les *Épîtres nouvelles du sieur Rousseau*, Paris, Rollin, in-12 de quarante-six pages, contenant en effet trois épîtres : 1° *Au P. Brumoy*; 2° *A Thalie*; 3° *A M. Rollin*. Dans l'*Épître au P. Brumoy*, qui est toute contre Voltaire, Rousseau parle (vers 94) de

Le brûler vif dans ses propres ouvrages.

On verra ci-après, dans les *Conseils à un journaliste*, d'autres remarques sur l'*Épître à Thalie*. B.

Voici deux règles, regardées comme infaillibles par de très bons esprits, pour juger du mérite de ces petites pièces de poésie. Premièrement, il faut examiner si ce qu'on y dit est vrai, et d'une vérité assez importante et assez neuve pour mériter d'être dit. Secondement, si ce vrai est énoncé d'un style élégant et convenable au sujet.

Les nouvelles épîtres de *Rousseau* qu'on débite depuis peu ne paraissent rien contenir qui mérite l'attention du public; ce n'est pas la peine de faire mille vers pour dire qu'il y a de mauvaises pièces de théâtre, et des ouvrages que l'on voudrait rabaisser; c'est seulement dire en mille vers : *Je suis mécontent et jaloux*. Or en cela il n'y a rien de neuf ni d'important; c'est une vérité très reconnue et très peu intéressante qu'un auteur est jaloux d'un autre auteur.

On a toujours reproché à Rousseau d'avoir peu de génie inventif, et de ne mettre en vers que les pensées des autres. Ce reproche semble assez bien fondé; car si vous examinez la neuvième satire de Despréaux, adressée *à son esprit*, dans laquelle il dépeint si naïvement les inconvénients de la poésie satirique, vous verrez que les épîtres aux Muses et à Marot, composées par Rousseau, n'en sont que des copies. Lisez la satire de Despréaux à Valincour, vous y verrez comment le faux honneur est venu sur la terre prendre les traits et le nom de l'honneur véritable : cette idée est répétée dans la plupart de ces pièces que Rousseau appelle ses *Allégories*.

Un auteur fait excuser en lui ce peu de fécondité quand il ajoute au moins quelque chose à ce qu'il em-

prunte; mais quand Rousseau mêle de son fonds à ces idées, il y mêle des erreurs.

Y a-t-il, par exemple, rien de plus faux que de dire:

> Et cherchez bien *de Paris jusqu'à Rome*,
> *Onc* ne verrez *sot qui soit honnête homme*[1]?

Je ne relève point cette façon de parler, *de Paris jusqu'à Rome;* je ne relève que l'erreur grossière et dangereuse qui règne dans ces vers et dans tout le reste de l'ouvrage. Qui ne sait, par une triste expérience, que beaucoup de gens d'esprit ont été de très méchants hommes, et qu'un honnête homme est souvent un esprit fort borné?

L'erreur en prose est un monstre, et en vers un monstre ridicule. Les ornements recherchés de la rime ne rendent pas vrai ce qui est faux, mais le rendent impertinent.

Ce n'est pas assez que le vrai soit la base des ouvrages, il faut que la matière soit importante, il faut dire des choses intéressantes et neuves. Quel misérable emploi de passer sa vie à dire du mal de trois ou quatre auteurs, à parler de tragédies, de comédies, à se déchaîner contre ses rivaux! Quel bien peut-on faire aux hommes en choisissant de tels sujets? à qui plaira-t-on? quelle gloire peut-on acquérir? Quelques personnes lisent ces petites satires; elles disent, après les avoir lues, qu'il vaudrait beaucoup mieux instruire en fesant une bonne tragédie et une bonne comédie, qu'en parlant mal de ceux qui en font: mais cette manière d'instruire serait plus difficile.

[1] *Épître à Marot*, 29-30. B.

Il faudrait au moins sauver la petitesse de ces sujets par l'élégance du style : c'est la seule ressource quand le génie est médiocre. Mais le style des dernières épîtres de Rousseau est, ce me semble, beaucoup plus répréhensible encore que les sujets mêmes ; et c'est sur quoi on peut faire ici quelques réflexions utiles.

Le style doit être propre au sujet. Le grand mérite des bons auteurs du siècle de Louis XIV est d'avoir tout traité convenablement. Despréaux, en traitant des sujets simples, ne tombe point dans le bas ; il est familier, mais toujours élégant. Les termes de sa langue lui suffisent ; il ne va point chercher dans la langue qu'on parlait du temps de François Ier de quoi exprimer sa pensée, ni un terme usité par la populace, pour tâcher d'être plus comique. Lisez ce qu'il dit à M. Racine dans cette belle épître [1] qu'il lui adresse :

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.

Vous ne verrez dans cette simplicité que les termes les plus nobles.

C'est une justice encore que l'on rend à l'auteur de *la Henriade* de n'avoir mis dans ce poëme rien de bas ni d'ampoulé. Dans la description la plus pompeuse il est simple :

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyants éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.

[1] Épître VII, vers 85-86. B.

On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la Victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les assiégeants surpris sont partout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés;
Pareils à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant et qui fuit ses rivages [1].

On voit que l'imagination est là dans les choses mêmes, et non dans une expression recherchée.

Qu'on jette les yeux sur les images les plus communes; par exemple, quand l'auteur dit que Paris n'était pas si grand alors qu'aujourd'hui:

Paris n'était point tel en ces temps orageux
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts, qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces faubourgs aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
Étaient de longs hameaux de remparts entourés, etc. [2].

Toute cette image est ennoblie sans le secours d'aucun mot inusité; et c'est là une preuve bien convaincante que la langue française suffit à tout.

Quand le même auteur veut exprimer que Gabrielle d'Estrées était jeune, et qu'elle n'avait point eu d'amant, il dit:

Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier et généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux:
Semblable en son printemps à la rose nouvelle,

[1] *Henriade*, VI, 147-160. B. — [2] Ibid., VI, 173-181. B.

Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux regards d'un jour pur et serein [1].

Enfin, on peut dire que le caractère propre d'un auteur raisonnable est de n'être jamais gêné dans ses expressions, soit qu'il soit tendre, soit qu'il soit sublime, soit qu'il soit plaisant, ou qu'il prenne le ton didactique.

On voit dans Rousseau tout le contraire de ce style aisé et naturel; il semble qu'il lui coûte d'écrire en français.

Lorsque Despréaux, dans son *Art poétique* [2], parle des auteurs du théâtre, quelle simplicité et quelle élégance!

Vous donc qui d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés? etc.

Rousseau, qui veut l'imiter, dit dans une de ses nouvelles Épîtres:

De ces beautés nous déterrer la source,
Et démêler les détours sinueux
De ce dédale oblique et tortueux,
Ouvert jadis par la sœur de Thalie, etc. [3].

Ces trois épithètes *oblique*, *sinueux*, et *tortueux*, données au *dédale* de la tragédie, sont aussi forcées qu'inutiles; et *la sœur de Thalie*, au lieu de *Melpo-*

[1] *Henriade*, chant IX, 173-180. B. — [2] Chant III, vers 9-14. B. — [3] *Épître au P. Brumoy*, 10-13. B.

mène, est une affectation que la rime justifierait, si la rime était une excuse. Despréaux dit, avec son harmonie charmante:

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne point pousser une plainte ampoulée....[1]
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez;
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez...[2]
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux des paroles[3].

Voici comme s'exprime le copiste:

Cet emphatique et burlesque étalage
D'un faux sublime enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
Enflés de vent, et vides de raison,
Dont le concours discordant et barbare
N'est qu'un vain bruit, une sotte fanfare[4].

Il n'y a rien de plus rude que ces vers, ni de plus louche que ces expressions. *Un clinquant enflé de vent*, enté *sur un assemblage*, qui *est une sotte fanfare*, est une phrase digne de Chapelain. C'est le sort des copistes d'imiter les gestes de leurs maîtres par des contorsions.

Voilà ce que le style de Rousseau est très souvent par rapport à celui de Despréaux. Il était permis, dans l'enfance de la littérature, de dérober quelque chose aux anciens, et de rester au-dessous d'eux; mais si l'on veut imiter un moderne, on n'évite guère le nom de plagiaire qu'en surpassant son modèle. Mais on le surpasse rarement: il y a toujours un tour lâche ou contraint dans le pinceau de l'imitateur.

[1] *Art poétique*, 135-36. B. — [2] Id., 141-42. B. — [3] Id., 139-140. B. — [4] *Épître au P. Brumoy*, vers 33. B.

Voici, par exemple, un endroit de *la Henriade*[1] qu'il faut comparer à l'imitation que Rousseau en a faite, quelques années après l'impression de ce poëme :

Loin du faste de Rome et des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble religion se cache en des déserts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde,
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, et le mépris des grands.

Rousseau, dans une de ses dernières allégories[2], dit de la vertu :

Dans un désert éloigné des mortels,
D'un peu d'encens offert sur ses autels,
Et des douceurs de son humble retraite,
Elle vivait contente et satisfaite.
Là, pour défense et pour divinité,
Elle n'avait que sa sécurité.

On ne peut rien de plus faible que ces vers : d'ailleurs tout y manque de justesse. Si le désert est éloigné des hommes, on n'y peut faire fumer d'encens. Et la divinité de la vertu est-elle la sécurité ?

Ces comparaisons mèneraient trop loin. Le peu qu'on vient de dire suffit pour engager les jeunes auteurs à oser penser d'après eux-mêmes. Celui qui imite toujours ne mérite assurément pas d'être imité.

On les exhorte surtout à respecter la langue dans leurs écrits. La plupart des expressions de Rousseau ne sont pas françaises.

Des débiles phosphores qui brillent dans de grands

[1] Chant IV, 263-70. B. — [2] *La Vérité*, vers 67 et suiv. B.

météores; un docteur intrépide; un océan d'écrits perfides; des aigrefins sur le Parnasse errants[1]; *un babil qui tient la joie en échec; une mer de langueurs*, etc., etc.

Tout est plein de ces phrases barbares, dans lesquelles on sent l'effort d'un auteur qui veut suppléer par des termes singuliers à la sécheresse des idées.

Mais le défaut qu'il faut le plus soigneusement éviter, et celui qui caractérise le plus un esprit faux, c'est de commencer une phrase par une image, et de la finir par une autre image. En voici un exemple dans les Épîtres nouvelles:

> De tout le vent que peut faire souffler
> Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
> Fatuité sur sottise greffée [2].

Cette phrase, *fatuité greffée*, est certainement très mauvaise; mais *une greffe qui fait souffler du feu dans un fourneau*, est le comble de la déraison. Rousseau tombe très souvent dans cette faute *d'écolier:* témoin ce *sublime enté qui est du clinquant et une fanfare*.

Dans un autre endroit il dit: *L'orgueil aveugle présentant de perfides amorces, mine les forces par degrés d'un corps orné d'embonpoint*. On ne saurait trop recommander aux jeunes gens d'éviter cet écueil. La justesse est la principale qualité qu'il faut acquérir dans l'esprit. *Sapere est principium et fons*[3].

[1] Les expressions qui précèdent sont dans l'*Épître au P. Brumoy*; celles qui suivent sont dans l'*Épître à Thalie*. B. — [2] *Épître au P. Brumoy*, vers 69-72. B.

[3] Scribendi recte sapere est et principium et fons.
HORACE, *Art poét.*, 309. B.

La convenance des styles dépend aussi de cette justesse; c'est en manquer que de se servir d'expressions basses; de dire, par exemple, que la fureur d'écrire

> Est une gale, un ulcère tenace,
> Qui de son sang corrompt toute la masse[1].

Le génie de la comédie émancipé par Térence[2]; *l'intégrité du théâtre romain*[3], pour dire le bon goût du théâtre romain; la *dissemblance,* pour la différence; *le flanc d'une façade;* un mur avancé qu'il faut *enfoncer,* au lieu de reculer; *une symétrie qui vieillit dans la pédanterie; un génie dans un berceau, qui manque d'un maître habile à l'essayer*[4].

On trouve à chaque ligne de pareilles phrases. Ce n'est pas là, dit-on, le plus grand défaut qui y règne; l'uniformité didactique est encore plus ennuyeuse que ces expressions ne sont révoltantes. Mais j'observerai que cette uniformité et ces termes vicieux partent du même principe, je veux dire, du manque d'invention, du défaut d'idées; car celui qui a beaucoup d'idées nettes a certainement beaucoup d'idées différentes; il exprime naturellement, et d'une manière variée, ce qu'il pense naturellement. Mais celui qui ne pense point ne peut varier son style, puisqu'en effet il n'a rien à dire.

Je ne connais effectivement rien de plus vide que ces trois Épîtres nouvelles. Mais le plus grand défaut que j'y trouve, c'est le manque de bienséance. Il me

[1] *Épître au P. Brumoy,* 223-24. B. — [2] *Épître à Thalie.* B. — [3] Id. B. — [4] Id. B.

semble qu'un poëte qui, pour tous ouvrages de théâtre, a fait *le Café, la Ceinture magique, Jason, Adonis, le Capricieux, le Flatteur,* et surtout *les Aïeux chimériques,* ouvrages tous ignorés, devait au public le respect de parler avec modestie de l'art dramatique. Il faut avoir eu bien des succès pour être en droit de donner des leçons. Rien n'est si révoltant aux yeux des honnêtes gens qu'un homme qui donne des règles sur un métier auquel il n'a pas réussi.

C'est pécher encore davantage contre cette bienséance si nécessaire, que de parler *de sa vertu.* Cet éloge de soi-même n'eût pas été souffert dans la vertu même. Quand on a eu le malheur de faire de très grandes fautes [1] pour lesquelles on a été puni par les tribunaux suprêmes, on doit marquer pour toute vertu du repentir et de l'humilité.

Les jeunes auteurs doivent donc songer que les mauvaises mœurs sont encore plus dangereuses que le mauvais style; ils doivent apprendre à imiter Boileau, non seulement dans l'art d'écrire, mais même dans sa vie.

[1] Sur la vertu, les fautes et la condamnation de J.-B. Rousseau, voyez tome XIX, dans le *Catalogue des écrivains du Siècle de Louis XIV*, les articles LA MOTTE, J.-B. ROUSSEAU et JOSEPH SAURIN; dans les *Mélanges*, année 1738 (présent volume), la *Vie de M. J.-B. Rousseau*; année 1762, l'*Éloge de Crébillon;* dans la *Correspondance*, la lettre du 20 septembre 1736, aux auteurs de la *Bibliothèque française;* et, dans le tome XIII, l'*Épître sur la calomnie*, et la note où je rapporte les regrets de Voltaire sur quelques expressions. B.

FIN DE L'UTILE EXAMEN DES TROIS DERNIÈRES ÉPITRES DU SIEUR ROUSSEAU.

CONSEILS

A UN JOURNALISTE[1],

SUR LA PHILOSOPHIE, L'HISTOIRE, LE THÉATRE, LES PIÈCES DE POÉSIE, LES MÉLANGES DE LITTÉRATURE, LES ANECDOTES LITTÉRAIRES, LES LANGUES, ET LE STYLE.

10 mai 1737.

L'ouvrage périodique auquel vous avez dessein de travailler, monsieur, peut très bien réussir, quoiqu'il y en ait déjà trop de cette espèce. Vous me demandez comment il faut s'y prendre pour qu'un tel journal plaise à notre siècle et à la postérité. Je vous répondrai en deux mots: *Soyez impartial*. Vous avez la science et le goût; si avec cela vous êtes juste, je vous prédis un succès durable. Notre nation aime tous les genres de littérature, depuis les mathématiques jusqu'à l'épigramme. Aucun des journaux ne parle communément de la partie la plus brillante des belles-lettres, qui sont les pièces de théâtre, ni de tant de jolis ou-

[1] C'est sous le titre de *Conseils à un journaliste, etc.*, que ce morceau fut imprimé, en 1765, dans le tome I[er] des *Nouveaux Mélanges*, avec la note que voici: « Cette pièce parut en Hollande, il y a trente ans; elle n'a pas « été imprimée depuis; le public jugera si elle mérite de trouver place dans « ce recueil. » Je ne connais pas d'édition plus ancienne que celle qu'on trouve dans le *Mercure* de 1744 (premier volume de novembre), sous le titre de: *Avis à un journaliste*, et avec la date de: 10 mai 1737, que j'ai ajoutée ici ainsi que quelques variantes; la version actuelle est de 1765. B.

vrages de poésie, qui soutiennent tous les jours le caractère aimable de notre nation. Tout peut entrer dans votre espèce de journal, jusqu'à une chanson qui sera bien faite; rien n'est à dédaigner. La Grèce, qui se vante d'avoir fait naître Platon, se glorifie encore d'Anacréon, et Cicéron ne fait point oublier Catulle.

SUR LA PHILOSOPHIE.

Vous savez assez de géométrie et de physique pour rendre un compte exact des livres de ce genre; et vous avez assez d'esprit pour en parler avec cet art qui leur ôte leurs épines, sans les charger de fleurs qui ne leur conviennent pas.

Je vous conseillerais surtout, quand vous ferez des extraits de philosophie, d'exposer d'abord au lecteur une espèce d'abrégé historique des opinions qu'on propose, ou des vérités qu'on établit. Par exemple, s'agit-il de l'opinion du *vide;* dites en deux mots comment Épicure croyait le prouver; montrez comment Gassendi l'a rendu plus vraisemblable; exposez les degrés infinis de probabilité que Newton a ajoutés enfin à cette opinion par ses raisonnements, par ses observations, et par ses calculs.

S'agit-il d'un ouvrage sur la nature de l'*air;* il est bon de montrer d'abord qu'Aristote et tous les philosophes ont connu sa pesanteur, mais non son degré de pesanteur. Beaucoup d'ignorants qui voudraient au moins savoir l'histoire des sciences, les gens du monde, les jeunes étudiants verront avec avidité, par quelle

raison et par quelles expériences le grand Galilée combattit le premier l'erreur d'Aristote au sujet de l'*air*, avec quel art Torricelli le pesa, ainsi qu'on pèse un poids dans une balance; comment on connut son ressort; comment enfin les admirables expériences de MM. Hales et Boerhaave ont découvert des effets de l'*air* qu'on est presque forcé d'attribuer à des propriétés de la matière inconnues jusqu'à nos jours.

Paraît-il un livre hérissé de calculs et de problèmes sur la *lumière;* quel plaisir ne faites-vous pas au public de lui montrer les faibles idées que l'éloquente et ignorante Grèce avait de la *réfraction;* ce qu'en dit l'Arabe Alhazen, le seul géomètre de son temps; ce que devine Antonio de Dominis; ce que Descartes met habilement et géométriquement en usage, quoique en se trompant; ce que découvre ce Grimaldi [1], qui a trop peu vécu; enfin ce que Newton pousse jusqu'aux vérités les plus déliées et les plus hardies auxquelles l'esprit humain puisse atteindre; vérités qui nous font voir un nouveau monde, mais qui laissent encore un nuage derrière elles.

Composera-t-on quelque ouvrage sur la *gravitation* des astres, sur cette admirable partie des démonstrations de Newton; ne vous aura-t-on pas obligation si vous rendez l'histoire de cette *gravitation* des astres, depuis Copernic qui l'entrevit, depuis Kepler qui osa l'annoncer comme par instinct, jusqu'à Newton qui a démontré à la terre étonnée qu'elle pèse sur le soleil, et le soleil sur elle?

[1] François-Marie Grimaldi, jésuite italien, mort en 1663, à l'âge d'environ cinquante ans. B.

[1] Rapportez à Descartes et à Harriot l'art d'appliquer l'algèbre à la mesure des courbes; le calcul intégral et différentiel à Newton, et ensuite à Leibnitz. Nommez dans l'occasion les inventeurs de toutes les découvertes nouvelles. Que votre ouvrage soit un registre fidèle de la gloire des grands hommes.

Surtout en exposant des opinions, en les appuyant, en les combattant, évitez les paroles injurieuses qui irritent un auteur, et souvent toute une nation, sans éclairer personne. Point d'animosité, point d'ironie. Que diriez-vous d'un avocat-général qui, en résumant tout un procès, outragerait par des mots piquants la partie qu'il condamne? Le rôle d'un journaliste n'est pas si respectable, mais son devoir est à peu près le même. Vous ne croyez point l'harmonie préétablie, faudra-t-il pour cela décrier Leibnitz?[2] Insulterez-vous à Locke, parcequ'il croit Dieu assez puissant pour pouvoir donner, s'il le veut, la pensée à la matière? Ne croyez-vous pas que Dieu qui a tout créé peut rendre cette matière et ce don de penser éternels? que s'il a créé nos ames, il peut encore créer des millions d'êtres différents de la matière et de l'ame? qu'ainsi le sentiment de Locke est respectueux pour la Divinité, sans être dangereux pour les hommes? Si Bayle, qui savait beaucoup, a beaucoup douté, songez qu'il n'a jamais douté de la nécessité d'être honnête homme. Soyez-le donc avec lui, et n'imitez point ces petits es-

[1] La première phrase de cet alinéa n'est pas dans le *Mercure* de 1744. Elle est de 1765, ainsi que toutes les autres additions ou corrections. B.

[2] La fin de cet alinéa n'est pas dans le *Mercure*. B.

prits qui outragent par d'indignes injures un illustre mort qu'ils n'auraient osé attaquer pendant sa vie.

SUR L'HISTOIRE.

Ce que les journalistes aiment peut-être le mieux à traiter, ce sont les morceaux d'histoire; c'est là ce qui est le plus à la portée de tous les hommes, et le plus de leur goût. Ce n'est pas que dans le fond on ne soit aussi curieux pour le moins de connaître la nature que de savoir ce qu'a fait Sésostris ou Bacchus; mais il en coûte de l'application pour examiner, par exemple, par quelle machine on pourrait fournir beaucoup d'eau à la ville de Paris, ce qui nous importe pourtant assez; et on n'a qu'à ouvrir les yeux pour lire les anciens contes qui nous sont transmis sous le nom d'*histoires*, lesquels on nous répète tous les jours, et qui ne nous importent guère.

Si vous rendez compte de l'histoire ancienne, proscrivez, je vous en conjure, toutes ces déclamations contre certains conquérants. Laissez Juvénal et Boileau donner, du fond de leur cabinet, des ridicules à Alexandre, qu'ils eussent fatigué d'encens s'ils eussent vécu sous lui; qu'ils appellent Alexandre insensé [1]; vous, philosophe impartial, regardez dans Alexandre, ce capitaine-général de la Grèce, semblable à peu près à un Scanderbeg, à un Huniade, chargé comme eux de venger son pays, mais plus heureux, plus grand, plus poli, et plus magnifique. Ne le faites pas voir seu-

[1] Juvénal, satire X, vers 168; Boileau, satire VIII, vers 99, 109-110. B.

lement subjuguant tout l'empire de l'ennemi des Grecs, et portant ses conquêtes jusqu'à l'Inde, où s'étendait la domination de Darius; mais représentez-le donnant des lois au milieu de la guerre, formant des colonies, établissant le commerce, fondant Alexandrie et Scanderon [1], qui sont aujourd'hui le centre du négoce de l'Orient. C'est par là surtout qu'il faut considérer les rois; et c'est ce qu'on néglige. Quel bon citoyen n'aimera pas mieux qu'on l'entretienne des villes et des ports que César a bâtis, du calendrier qu'il a réformé, etc., que des hommes qu'il a fait égorger?

Inspirez surtout aux jeunes gens plus de goût pour l'histoire des temps récents, qui est pour nous de nécessité, que pour l'ancienne, qui n'est que de curiosité; qu'ils songent que la moderne a l'avantage d'être plus certaine, par cela même qu'elle est moderne.

Je voudrais surtout que vous recommandassiez de commencer sérieusement l'étude de l'histoire au siècle qui précède immédiatement Charles-Quint, Léon X, François Ier. C'est là qu'il se fait dans l'esprit humain, comme dans notre monde, une révolution qui a tout changé [2].

[1] Le *Contrôleur du Parnasse*, II, 23, dit que Scandaron (et non Scanderon), qui n'existe plus, était un ancien château ou une forteresse de la Phénicie, situé à quatre ou cinq milles de la ville de Tyr, et qu'Alexandre avait fait bâtir durant le siége de cette ville, pour servir comme de quartier de repos aux troupes fatiguées. B.

[2] Voici ce qu'on lit de plus ici dans l'édition de 1744:

« Constantinople est prise, et la puissance des Turcs est établie en Eu-« rope; l'Amérique est découverte et conquise; l'Europe s'enrichit des tré-« sors du Nouveau-Monde. Venise qui fesait tout le commerce perd cet « avantage. Les Portugais passent le cap de Bonne-Espérance, établissent « le commerce des grandes Indes par l'Océan. La Chine, Siam, deviennent

Le beau siècle de Louis XIV achève de perfectionner ce que Léon X, tous les Médicis, Charles-Quint, François Ier, avaient commencé. Je travaille depuis longtemps à l'histoire de ce dernier siècle[1], qui doit être l'exemple des siècles à venir; j'essaie de faire voir le progrès de l'esprit humain, et de tous les arts, sous Louis XIV. Puissé-je, avant de mourir, laisser ce monument à la gloire de ma nation! J'ai bien des matériaux pour élever cet édifice. Je ne manque point de mémoires sur les avantages que le grand Colbert a procurés et voulait faire à la nation et au monde; sur la vigilance infatigable, sur la prévoyance d'un ministre de la guerre[2] né pour être le ministre d'un conquérant; sur les révolutions arrivées dans l'Europe; sur la vie privée de Louis XIV, qui a été dans son domestique l'exemple des hommes, comme il a été quelquefois celui des rois. J'ai des mémoires[3] sur des fautes inséparables de l'humanité, dont je n'aime à parler que parcequ'elles font valoir les vertus; et j'applique déjà à Louis XIV[4] ce beau mot d'Henri IV, qui disait à l'ambassadeur don Pèdre: « Quoi donc!

« des alliés des rois européans. Une nouvelle politique, qui fait la balance « de l'Europe, élève une barrière insurmontable à l'ambition de la monar- « chie universelle.

« Une nouvelle religion divise le monde chrétien de créance et d'intérêt. « Les lettres, tous les beaux-arts renaissent, brillent en Italie, et répandent « quelque faible aurore sur la France, l'Angleterre et l'Espagne; les langues « de l'Europe et les mœurs se polissent. Enfin, c'est un nouveau chaos qui « se débrouille, et d'où naît le monde chrétien tel qu'il est aujourd'hui. Le « beau siècle de Louis XIV, etc. » B.

[1] Voyez les tomes XIX et XX. B.

[2] Louvois. B.

[3] L'édition de 1744 porte: « J'ose parler des fautes inséparables, etc. » B.

[4] Dans le *Mercure*, on lit: « A *** », au lieu de, « A Louis XIV. » B.

« votre maître n'a-t-il pas assez de vertus pour avoir « des défauts? » Mais j'ai peur de n'avoir ni le temps ni la force de conduire ce grand ouvrage à sa fin.

Je vous prierai de bien faire sentir que si nos histoires modernes écrites par des contemporains sont plus certaines en général que toutes les histoires anciennes, elles sont quelquefois plus douteuses dans les détails. Je m'explique. Les hommes diffèrent entre eux d'état, de parti, de religion. Le guerrier, le magistrat, le janséniste, le moliniste[1], ne voient point les mêmes faits avec les mêmes yeux; c'est le vice de tous les temps. Un Carthaginois n'eût point écrit les guerres puniques dans l'esprit d'un Romain, et il eût reproché à Rome la mauvaise foi dont Rome accusait Carthage. Nous n'avons guère d'historiens anciens qui aient écrit les uns contre les autres sur le même événement : ils auraient répandu le doute sur des choses que nous prenons aujourd'hui pour incontestables. Quelque peu vraisemblables qu'elles soient, nous les respectons pour deux raisons : parcequ'elles sont anciennes, et parcequ'elles n'ont point été contredites.

Nous autres historiens contemporains, nous sommes dans un cas bien différent; il nous arrive souvent la même chose qu'aux puissances qui sont en guerre. On a fait à Vienne, à Londres, à Versailles, des feux de joie pour des batailles que personne n'avait gagnées[2] : chaque parti chante victoire, chacun a raison

[1] Dans le *Mercure*, au lieu de, *le janséniste*, *le moliniste*, il y a seulement, *le* **, *le* ***. B.

[2] Le commencement de cette phrase n'est pas dans le *Mercure*. B.

de son côté. Voyez que de contradictions sur Marie Stuart, sur les guerres civiles d'Angleterre, sur les troubles de Hongrie, sur l'établissement de la religion protestante, sur le concile de Trente[1]. Parlez de la révocation de l'édit de Nantes à un bourgmestre hollandais, c'est une tyrannie imprudente : consultez un ministre de la cour de France, c'est une politique sage. Que dis-je ! la même nation, au bout de vingt ans, n'a plus les mêmes idées qu'elle avait sur le même événement et sur la même personne ; j'en ai été témoin au sujet du feu roi Louis XIV. Mais quelles contradictions n'aurai-je pas à essuyer sur l'histoire de Charles XII ! J'ai écrit sa vie singulière sur les mémoires de M. de Fabrice, qui a été huit ans son favori ; sur les lettres de M. de Fierville, envoyé de France auprès de lui ; sur celles de M. de Villelongue, long-temps colonel à son service ; sur celles de M. de Poniatowski. J'ai consulté M. de Croissi, ambassadeur de France auprès de ce prince, etc. J'apprends à présent que M. Nordberg, chapelain de Charles XII, écrit une histoire de son règne. Je suis sûr que le chapelain aura souvent vu les mêmes choses avec d'autres yeux que le favori de l'ambassadeur. Quel parti prendre en ce cas ? celui de me corriger sur-le-champ dans les choses où ce nouvel historien aura évidemment raison, et de laisser les autres au jugement des lecteurs désintéressés. Que suis-je en tout cela ? je ne suis qu'un peintre qui cherche à représenter d'un pinceau faible, mais vrai, les hommes tels qu'ils ont été. Tout m'est indifférent de Charles XII

[1] Cette phrase n'est pas dans le *Mercure*. B.

et de Pierre-le-Grand, excepté le bien que le dernier a pu faire aux hommes. Je n'ai aucun sujet de les flatter ni d'en médire. Je les traiterai comme Louis XIV[1], avec le respect qu'on doit aux têtes couronnées qui viennent de mourir, et avec le respect qu'on doit à la vérité, qui ne mourra jamais.

SUR LA COMÉDIE.

Venons aux belles-lettres, qui feront un des principaux articles de votre journal. Vous comptez parler beaucoup des pièces de théâtre. Ce projet est d'autant plus raisonnable, que le théâtre est plus épuré parmi nous, et qu'il est devenu une école de mœurs. Vous vous garderez bien sans doute de suivre l'exemple de quelques écrivains périodiques, qui cherchent à rabaisser tous leurs contemporains, et à décourager les arts, dont un bon journaliste doit être le soutien. Il est juste de donner la préférence à Molière sur les comiques de tous les temps et de tous les pays; mais ne donnez point d'exclusion. Imitez les sages Italiens, qui placent Raphael au premier rang, mais qui admirent les Paul Véronèse, les Carrache, les Corrège, les Dominiquin, etc. Molière est le premier; mais il serait injuste et ridicule de ne pas mettre *le Joueur* à côté de ses meilleures pièces. Refuser son estime aux *Ménechmes*, ne pas s'amuser beaucoup au *Légataire universel*, serait d'un homme sans justice et sans goût; et qui ne se plaît pas à Regnard n'est pas digne d'admirer Molière.

[1] Ces trois mots, *comme Louis quatorze*, ne sont pas dans le *Mercure*. B.

Osez avouer avec courage que beaucoup de nos petites pièces, comme *le Grondeur*[1], *le Galant Jardinier*[2], *la Pupille*[3], *le Double Veuvage*[4], *l'Esprit de contradiction*[5], *la Coquette de village*[6], *le Florentin*[7], etc., sont au-dessus de la plupart des petites pièces de Molière; je dis au-dessus pour la finesse des caractères, pour l'esprit dont la plupart sont assaisonnées, et même pour la bonne plaisanterie.

Je ne prétends point ici entrer dans le détail de tant de pièces nouvelles, ni déplaire à beaucoup de monde par des louanges données à peu d'écrivains, qui peut-être n'en seraient pas satisfaits; mais je dirai hardiment : Quand on donnera des ouvrages pleins de mœurs, et où l'on trouve de l'intérêt, comme *le Préjugé à la mode;* quand les Français seront assez heureux pour qu'on leur donne une pièce telle que *le Glorieux*, gardez-vous bien de vouloir rabaisser leur succès, sous prétexte que ce ne sont pas des comédies dans le goût de Molière; évitez ce malheureux entêtement, qui ne prend sa source que dans l'envie; ne cherchez point à proscrire les scènes attendrissantes qui se trouvent dans ces ouvrages : car, lorsqu'une comédie, outre le mérite qui lui est propre, a encore celui d'intéresser, il faut être de bien mauvaise humeur pour se fâcher qu'on donne au public un plaisir de plus.

J'ose dire que si les pièces excellentes de Molière étaient un peu plus intéressantes, on verrait plus de monde à leurs représentations; *le Misanthrope* serait

[1] Par Brueys et Palaprat. B. — [2] Par Dancourt. B. — [3] Par Fagan. B.— [4] [5] [6] Par Du Fresny. B. — [7] Par La Fontaine. B.

aussi suivi qu'il est estimé. Il ne faut pas que la comédie dégénère en tragédie bourgeoise : l'art d'étendre ses limites, sans les confondre avec celles de la tragédie, est un grand art, qu'il serait beau d'encourager et honteux de vouloir détruire. C'en est un que de savoir bien rendre compte d'une pièce de théâtre. J'ai toujours reconnu l'esprit des jeunes gens au détail qu'ils fesaient d'une pièce nouvelle qu'ils venaient d'entendre; et j'ai remarqué que tous ceux qui s'en acquittaient le mieux ont été ceux qui depuis ont acquis le plus de réputation dans leurs emplois : tant il est vrai qu'au fond l'esprit des affaires et le véritable esprit des belles-lettres est le même!

Exposer en termes clairs et élégants un sujet qui quelquefois est embrouillé, et, sans s'attacher à la division des actes, éclaircir l'intrigue et le dénoûment, les raconter comme une histoire intéressante, peindre d'un trait les caractères, dire ensuite ce qui a paru plus ou moins vraisemblable, bien ou mal préparé, retenir les vers les plus heureux, bien saisir le mérite ou le vice général du style; c'est ce que j'ai vu faire quelquefois, mais ce qui est fort rare chez les gens de lettres même qui s'en font une étude: car il est plus facile à certains esprits de suivre leurs propres idées, que de rendre compte de celles des autres.

DE LA TRAGÉDIE.

Je dirai à peu près de la tragédie ce que j'ai dit de la comédie. Vous savez quel honneur ce bel art a fait à la France; art d'autant plus difficile, et d'autant plus au-dessus de la comédie, qu'il faut être

vraiment poëte pour faire une belle tragédie, au lieu que la comédie demande seulement quelque talent pour les vers.

Vous, monsieur, qui entendez si bien Sophocle et Euripide, ne cherchez point une vaine récompense du travail qu'il vous en a coûté pour les entendre, dans le malheureux plaisir de les préférer, contre votre sentiment, à nos grands auteurs français. Souvenez-vous que, quand je vous ai défié de me montrer, dans les tragiques de l'antiquité, des morceaux comparables à certains traits des pièces de Pierre Corneille, je dis de ses moins bonnes, vous avouâtes que c'était une chose impossible. Ces traits dont je parle étaient, par exemple, ces vers de la tragédie de *Nicomède*. Je veux, dit Prusias[a],

J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Être père et mari dans cette conjoncture.

NICOMÈDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Eh! que dois-je être?

NICOMÈDE.

Roi.
Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'est ni mari ni père :
Il regarde son trône, et rien de plus. Régnez.
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.

Vous n'inférerez point que les dernières pièces de ce père du théâtre soient bonnes, parcequ'il s'y trouve de si beaux éclairs : avouez leur extrême faiblesse avec tout le public.

[a] *Nicomède*, tragédie, acte IV, scène 3.

Agésilas et *Suréna* ne peuvent rien diminuer de l'honneur que *Cinna* et *Polyeucte* font à la France. M. de Fontenelle, neveu du grand Corneille, dit, dans la Vie de son oncle, que, si le proverbe *Cela est beau comme le Cid* passa trop tôt, il faut s'en prendre aux auteurs qui avaient intérêt à l'abolir. Non, les auteurs ne pouvaient pas plus causer la chute du proverbe que celle du *Cid :* c'est Corneille lui-même qui le détruisit ; c'est à *Cinna* qu'il faut s'en prendre. Ne dites point avec l'abbé de Saint-Pierre que dans cinquante ans on ne jouera plus les pièces de Racine. Je plains nos enfants s'ils ne goûtent pas ces chefs-d'œuvre d'élégance. Comment leur cœur sera-t-il donc fait, si Racine ne les intéresse pas ?

Il y a apparence que les bons auteurs du siècle de Louis XIV dureront autant que la langue française ; mais ne découragez pas leurs successeurs en assurant que la carrière est remplie, et qu'il n'y a plus de place. Corneille n'est pas assez intéressant ; souvent Racine n'est pas assez tragique. L'auteur de *Venceslas*, celui de *Rhadamiste* et d'*Électre*, avec leurs grands défauts, ont des beautés particulières qui manquent à ces deux grands hommes ; et il est à présumer que ces trois pièces resteront toujours sur le théâtre français, puisqu'elles s'y sont soutenues avec des acteurs différents ; car c'est la vraie épreuve d'une tragédie. Que dirai-je de *Manlius*, pièce digne de Corneille, et du beau rôle d'*Ariane*, et du grand intérêt qui règne dans *Amasis ?* Je ne vous parlerai point des pièces tragiques faites depuis vingt années : comme j'en ai composé quelques unes, il ne m'appartient pas d'oser

apprécier le mérite des contemporains qui valent mieux que moi; et à l'égard de mes ouvrages de théâtre, tout ce que je peux en dire, et vous prier d'en dire aux lecteurs, c'est que je les corrige tous les jours.

Mais quand il paraîtra une pièce nouvelle, ne dites jamais[1] comme l'auteur odieux des *Observations*[2] et de tant d'autres brochures : *La pièce est excellente*, ou *elle est mauvaise;* ou *tel acte est impertinent, un tel rôle est pitoyable.* Prouvez solidement ce que vous en pensez, et laissez au public le soin de prononcer. Soyez sûr que l'arrêt sera contre vous toutes les fois que vous déciderez sans preuve, quand même vous auriez raison; car ce n'est pas votre jugement qu'on demande, mais le rapport d'un procès que le public doit juger.

Ce qui rendra surtout votre journal précieux, c'est le soin que vous aurez de comparer les pièces nouvelles avec celles des pays étrangers qui seront fondées sur le même sujet. Voilà à quoi l'on manqua dans le siècle passé, lorsqu'on fit l'examen du *Cid :* on ne rapporta que quelques vers de l'original espagnol; il fallait comparer les situations. Je suppose qu'on nous donne aujourd'hui *Manlius*, de La Fosse, pour la première fois; il serait très agréable de mettre sous les yeux du lecteur la tragédie anglaise dont elle est tirée. Paraît-il quelque ouvrage instructif sur les pièces de l'illustre Racine; détrompez le public de l'idée où l'on est que jamais les Anglais n'ont pu ad-

[1] Dans le *Mercure*, on lit seulement : « Ne dites jamais : *La pièce, etc.* » B. — [2] *Observations sur les écrits modernes* (par l'abbé Desfontaines et autres), 1735 et années suivantes, trente-trois volumes et 72 pages in-12. B.

mettre le sujet de *Phèdre* sur leur théâtre. Apprenez aux lecteurs que la *Phèdre* de Smith est une des plus belles pièces qu'on ait à Londres. Apprenez-leur que l'auteur a imité tout de Racine, jusqu'à l'amour d'Hippolyte; qu'on a joint ensemble l'intrigue de *Phèdre* et celle de *Bajazet*, et que cependant l'auteur se vante d'avoir tiré tout d'Euripide. Je crois que les lecteurs seraient charmés de voir sous leurs yeux la comparaison de quelques scènes de la *Phèdre* grecque, de la latine, de la française, et de l'anglaise. C'est ainsi, à mon gré, que la sage et saine critique perfectionnerait encore le goût des Français, et peut-être de l'Europe. Mais quelle vraie critique avons-nous depuis celle que l'académie française fit du *Cid*, et à laquelle il manque encore autant de choses qu'au *Cid* même?

DES PIÈCES DE POÉSIE.

Vous répandrez beaucoup d'agrément sur votre journal, si vous l'ornez de temps en temps de ces petites pièces fugitives marquées au bon coin, dont les porte-feuilles des curieux sont remplis. On a des vers du duc de Nevers, du comte Antoine Hamilton, né en France [1], qui respirent tantôt le feu poétique, tantôt la douce facilité du style épistolaire. On a mille petits ouvrages charmants de MM. d'Ussé [2], de Saint-

[1] Antoine Hamilton a été élevé en France, mais est né en Irlande, vers 1646. Il mourut à Saint-Germain-en-Laye, en 1720. Voltaire, qui le croyait Français, l'a compris dans sa *Liste des écrivains français*, en tête du *Siècle de Louis XIV*; voyez tome XIX. B.

[2] Le d'Ussé mentionné ici est sans doute celui à qui est adressée l'ode de J.-B. Rousseau (II, 4):

Esprit né pour servir d'exemple. B.

Aulaire, de Ferrand, de la Faye, de Fieubet, du président Hénault[1], et de tant d'autres. Ces sortes de petits ouvrages dont je vous parle suffisaient autrefois à faire la réputation des Voiture, des Sarrasin, des Chapelle. Ce mérite était rare alors. Aujourd'hui qu'il est plus répandu, il donne peut-être moins de réputation; mais il ne fait pas moins de plaisir aux lecteurs délicats. Nos chansons valent mieux que celles d'Anacréon, et le nombre en est étonnant. On en trouve même qui joignent la morale avec la gaîté, et qui, annoncées avec art, n'aviliraient point du tout un journal sérieux. Ce serait perfectionner le goût, sans nuire aux mœurs[2], de rapporter une chanson aussi jolie que celle-ci, qui est de l'auteur du *Double Veuvage*[3]:

Phyllis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Lisandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain nouvelle affaire;
Pour le berger le troc fut bon,
Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain Phyllis plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

[1] C'est ainsi qu'on lit dans l'édition de 1765; le président Hénault vivait encore. L'édition de 1744 porte: *De M. le président Hénault*. B.

[2] La fin de cette phrase et la chanson furent ajoutées en 1765. B.

[3] Voyez ma note, page 367. B.

Le lendemain, Phyllis plus sage
Aurait donné moutons et chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnait pour rien.

Comme vous n'avez pas tous les jours des livres nouveaux qui méritent votre examen, ces petits morceaux de littérature rempliront très bien les vides de votre journal. S'il y a quelques ouvrages de prose ou de poésie qui fassent beaucoup de bruit dans Paris, qui partagent les esprits, et sur lesquels on souhaite une critique éclairée, c'est alors qu'il faut oser servir de maître au public sans le paraître ; et, le conduisant comme par la main, lui faire remarquer les beautés sans emphase et les défauts sans aigreur. C'est alors qu'on aime en vous cette critique, qu'on déteste et qu'on méprise dans d'autres.

Un de mes amis, examinant[1] trois épîtres de Rousseau, en vers dissyllabes[2], qui excitèrent beaucoup de murmure, il y a quelque temps, fit de la seconde[3], où tous nos auteurs sont insultés, l'examen suivant, dont voici un échantillon qui paraît dicté par la justesse et la modération. Voici le commencement de la pièce qu'il examinait :

Tout institut, tout art, toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice,
Doit être aussi conséquemment pour tous
Subordonnée à nos différents goûts.
Mais de ces goûts la dissemblance extrême,
A le bien prendre, est un faible problème;

[1] Voyez l'*Utile examen* qui précède. B.

[2] Les éditions de 1744, 1765, et l'édition encadrée de 1775, portent *dissyllabes*, et même *dissillabes*. Les éditeurs de Kehl et leurs successeurs ont mis *décasyllabes*. B. — [3] *Épître à Thalie*. B.

Et quoi qu'on dise, on n'en saurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.
Par des talents que le travail cultive,
A ce premier pas à pas on arrive;
Et le public, que sa bonté prévient,
Pour quelque temps s'y fixe et s'y maintient.
Mais éblouis enfin par l'étincelle
De quelque mode inconnue et nouvelle,
L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait, etc.

Voici l'examen.

Ce premier vers : « Tout institut, tout art, toute « police, » semble avoir le défaut, je ne dis pas d'être prosaïque, car toutes ces épîtres le sont, mais d'être une prose un peu trop faible, et dépourvue d'élégance et de clarté.

La *police* semble n'avoir aucun rapport au goût, dont il est question. De plus, le terme de *police* doit-il entrer dans des vers ?

Conséquemment est à peine admis dans la prose noble. Cette répétition du mot *subordonnée* serait vicieuse [1], quand même le terme serait élégant, et semble insupportable, puisque ce terme est une expression plus convenable à des affaires qu'à la poésie.

La *dissemblance* ne paraît pas le mot propre. La « dissemblance des goûts est un faible problème : » je ne crois pas que cela soit français.

A le bien prendre paraît une expression trop inutile et trop basse.

Enfin, il semble qu'un *problème* n'est ni faible ni fort : il peut être aisé ou difficile, et sa solution peut être faible, équivoque, erronée.

[1] Au lieu de *vicieuse*, le *Mercure* porte, *ridicule*. B.

Et quoi qu'on dise, on n'en saurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.

Non seulement la poésie aimable s'accommode peu de cet air de dilemme, et d'une pareille sécheresse; mais la raison semble peu s'accommoder de voir en huit vers « que tout art est subordonné à nos diffé- « rents goûts, et que cependant il n'y a que deux « goûts. »

« Arriver au goût pas à pas » est encore, je crois, une façon de parler peu convenable, même en prose.

Et le public, que sa bonté prévient.

Est-ce la bonté du public? est-ce la bonté du goût?

L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait.

1° *Le beau et le laid* sont des expressions réservées au bas comique. 2° Si on aime le laid, ce n'est pas la peine de dire ensuite qu'on préfère le *moins parfait.* 3° Le moindre n'est pas opposé grammaticalement au plus parfait. 4° Le *moindre* est un mot qui n'entre jamais dans la poésie, etc.

C'est ainsi que ce critique fesait sentir, sans amertume, toute la faiblesse de ces épîtres. Il n'y avait pas trente vers [1] dans tous les ouvrages de Rousseau, faits en Allemagne, qui échappassent à sa juste censure. Et pour mieux instruire les jeunes gens, il comparait à cet ouvrage un autre ouvrage du même auteur sur un sujet de littérature à peu près semblable. Il rapportait les vers de l'*Épître aux Muses*, imitée de Despréaux;

[1] Le *Mercure* porte seulement : « Trente vers qui échappassent, etc. » B.

et cet objet de comparaison achevait de persuader mieux que les discussions les plus solides et les plus subtiles.

De l'exposé de tous ces vers dissyllabes [1], il prenait occasion de faire voir qu'il ne faut jamais confondre les vers de cinq pieds avec les vers marotiques. Il prouvait que le style qu'on appelle de Marot ne doit être admis que dans une épigramme et dans un conte, comme les figures de Callot ne doivent paraître que dans des grotesques. Mais quand il faut mettre la raison en vers, peindre, émouvoir, écrire élégamment, alors ce mélange monstrueux de la langue qu'on parlait il y a deux cents ans, et de la langue de nos jours, paraît l'abus le plus condamnable qui se soit glissé dans la poésie. Marot parlait sa langue; il faut que nous parlions la nôtre. Cette bigarrure est aussi révoltante pour les hommes judicieux que le serait l'architecture gothique mêlée avec la moderne. Vous aurez souvent occasion de détruire ce faux goût. Les jeunes gens s'adonnent à ce style, parcequ'il est malheureusement facile.

Il en a coûté peut-être à Despréaux pour dire élégamment [2] :

Faites choix d'un censeur solide et salutaire,
Que la raison conduise et le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent faible, et qu'on se veut cacher.

Mais est-il bien difficile[3], est-il bien élégant de dire :

[1] Voyez ma note, page 375. B.

[2] *Art poét.*, chant IV, vers 71-74. B.

[3] Les éditions de Kehl portent : « Mais s'il est bien facile. » L'édition de

Donc si Phébus ses échecs vous adjuge,
Pour bien juger consultez tout bon juge.
Pour bien jouer, hantez les bons joueurs;
Surtout craignez le poison des loueurs;
Accostez-vous de fidèles critiques [1].

Ce n'est pas qu'il faille condamner des vers familiers dans ces pièces de poésie; au contraire, ils y sont nécessaires, comme les jointures dans le corps humain, ou plutôt comme des repos dans un voyage:

« Et sermone opus est, modo tristi, sæpe jocoso,
« Defendente vices modo rhetoris, atque poetæ,
« Interdum urbani parcentis viribus, atque
« Extenuantis eas consulto [2]. »

Tout ne doit pas être orné, mais rien ne doit être rebutant. Un langage obscur et grotesque n'est pas de la simplicité; c'est de la grossièreté recherchée.

DES MÉLANGES DE LITTÉRATURE, ET DES ANECDOTES LITTÉRAIRES.

Je rassemble ici, sous le nom de *Mélanges de littérature*, tous les morceaux détachés d'histoire, d'éloquence, de morale, de critique, et ces petits romans qui paraissent si souvent. Nous avons des chefs-d'œuvre en tous ces genres. Je ne crois pas qu'aucune nation puisse se vanter d'un si grand nombre d'aussi jolis ouvrages de belles-lettres. Il est vrai qu'aujourd'hui ce genre facile produit une foule d'auteurs; on en compterait quatre ou cinq mille depuis cent ans. Mais un lecteur en use avec les livres comme un citoyen avec

1765 dit: « Mais s'il est bien difficile. » Dans le *Mercure* il y a : « Mais il est « bien difficile. » Je n'ai pas hésité à transposer les mots : « Il est. » B.

[1] J.-B. Rousseau, *Épître à Marot*, vers 221-25. B.

[2] Horace, livre Ier, satire X, vers 11-14. B.

les hommes. On ne vit pas avec tous ses contemporains, on choisit quelques amis. Il ne faut pas plus s'effaroucher de voir cent cinquante mille volumes à la Bibliothèque du roi, que de ce qu'il y a sept cent mille hommes dans Paris. Les ouvrages de pure littérature, dans lesquels on trouve souvent des choses agréables, amusent successivement les honnêtes gens, délassent l'homme sérieux dans l'intervalle de ses travaux, et entretiennent dans la nation cette fleur d'esprit et cette délicatesse qui fait son caractère.

Ne condamnez point avec dureté tout ce qui ne sera pas La Rochefoucauld ou La Fayette, tout ce qui ne sera pas aussi parfait que la *Conspiration de Venise* de l'abbé de Saint-Réal, aussi plaisant et aussi original que la *Conversation du P. Canaye et du maréchal d'Hocquincourt*, écrite par Charleval, et à laquelle Saint-Évremond a ajouté une fin moins plaisante et qui languit un peu; enfin tout ce qui ne sera pas aussi naturel, aussi fin, aussi gai que le *Voyage*, quoique un peu inégal, de Bachaumont et de Chapelle.

« Non, si priores Mæonius tenet
« Sedes Homerus, Pindaricæ latent
« Ceæque, et Alcæi minaces,
« Stesichorique graves Camenæ;

« Nec, si quid olim lusit Anacreon,
« Delevit ætas; spirat adhuc amor,
« Vivuntque commissi calores
« Æoliæ fidibus puellæ [1]. »

Dans l'exposition que vous ferez de ces ouvrages ingénieux, badinant, à leur exemple, avec vos lec-

[1] Horace, livre IV, ode IX, vers 5-12. B.

teurs, et répandant les fleurs avec ces auteurs dont vous parlerez, vous ne tomberez pas dans cette sévérité de quelques critiques, qui veulent que tout soit écrit dans le goût de Cicéron ou de Quintilien. Ils crient que l'éloquence est énervée, que le bon goût est perdu, parcequ'on aura prononcé dans une académie un discours brillant qui ne serait pas convenable au barreau. Ils voudraient qu'un conte fût écrit du style de Bourdaloue. Ne distingueront-ils jamais les temps, les lieux, et les personnes? Veulent-ils que Jacob, dans le *Paysan parvenu* [1], s'exprime comme Pellisson ou Patru? Une éloquence mâle, noble, ennemie de petits ornements, convient à tous les grands ouvrages. Une pensée trop fine serait une tache dans le *Discours sur l'Histoire universelle* de l'éloquent Bossuet. Mais dans un ouvrage d'agrément, dans un compliment, dans une plaisanterie, toutes les graces légères, la naïveté ou la finesse, les plus petits ornements, trouvent leur place. Examinons-nous nous-mêmes. Parlons-nous d'affaires du ton des entretiens d'un repas? Les livres sont la peinture de la vie humaine; il en faut de solides, et on en doit permettre d'agréables.

N'oubliez jamais, en rapportant les traits ingénieux de tous ces livres, de marquer ceux qui sont à peu près semblables chez les autres peuples, ou dans nos anciens auteurs. On nous donne peu de pensées que l'on ne trouve dans Sénèque, dans Lucien [2], dans Montaigne, dans Bacon, dans le *Spectateur anglais*. Les

[1] Roman de Marivaux, publié en 1735. B.

[2] Les éditions de 1744, 1765, 1775, portent *Gratien*, au lieu de *Lucien*. B.

comparer ensemble (et c'est en quoi le goût consiste), c'est exciter les auteurs à dire, s'il se peut, des choses nouvelles; c'est entretenir l'émulation, qui est la mère des arts. Quelle satisfaction pour un lecteur délicat de voir d'un coup d'œil ces idées qu'Horace a exprimées dans des vers négligés, mais avec des paroles si expressives; ce que Despréaux a rendu d'une manière si correcte; ce que Dryden et Rochester ont renouvelé avec le feu de leur génie! Il en est de ces parallèles comme de l'anatomie comparée, qui fait connaître la nature. C'est par là que vous ferez voir souvent, non seulement ce qu'un auteur a dit, mais ce qu'il aurait pu dire; car si vous ne faites que le répéter, à quoi bon faire un journal?

Il y a surtout des anecdotes littéraires sur lesquelles il est toujours bon d'instruire le public, afin de rendre à chacun ce qui lui appartient. Apprenez, par exemple, au public que le *chef-d'œuvre d'un inconnu*, ou *Mathanasius*, est de feu M. de Sallengre, et d'un illustre mathématicien [1] consommé dans tout genre de littérature, et qui joint l'esprit à l'érudition, enfin de tous ceux qui travaillaient à La Haye au *Journal littéraire*, et que M. de Saint-Hyacinthe fournit la chanson avec beaucoup de remarques. Mais si on ajoute à cette plaisanterie une infame brochure [2] digne de la plus

[1] Sallengre et S'Gravesande peuvent avoir donné quelques conseils ou fourni quelques citations à Saint-Hyacinthe; mais ce dernier est l'auteur du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*. B.

[2] *Déification de l'incomparable docteur Aristarchus Masso*, qui parut pour la première fois dans l'édition de 1732 du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*. Par une lettre insérée dans la *Bibliothèque française*, tome XL, pages 329-339, et adressée à Voltaire, Saint-Hyacinthe déclare être l'auteur du *Chef-d'œu-*

vile canaille, et faite sans doute par un de ces mauvais Français qui vont dans les pays étrangers déshonorer les belles-lettres et leur patrie, faites sentir l'horreur et le ridicule de cet assemblage monstrueux.

Faites-vous toujours un mérite de venger les bons écrivains des zoïles obscurs qui les attaquent; démêlez les artifices de l'envie; publiez, par exemple, que les ennemis de notre illustre Racine firent réimprimer quelques vieilles pièces oubliées, dans lesquelles ils insérèrent plus de cent vers de ce poëte admirable [1], pour faire accroire qu'il les avait volés. J'en ai vu une intitulée *Saint Jean-Baptiste*, dans laquelle on retrouvait une scène presque entière de *Bérénice*. Ces malheureux, aveuglés par leur passion, ne sentaient pas même la différence des styles, et croyaient qu'on s'y méprendrait : tant la fureur de la jalousie est souvent absurde!

En défendant les bons auteurs contre l'ignorance et l'envie qui leur imputent de mauvais ouvrages, ne permettez pas non plus qu'on attribue à de grands hommes des livres peut-être bons en eux-mêmes, mais qu'on veut accréditer par des noms illustres auxquels ils n'appartiennent point [2]. L'abbé de Saint-Pierre renouvelle un projet hardi, et sujet à d'extrêmes difficultés; il le met sous le nom d'un dauphin de France. Faites voir modestement qu'on ne doit

vre d'un inconnu, et réclame contre l'épithète d'*infame*, que Voltaire donne à la *Déification*. B.

[1] La fin de cette phrase n'est pas dans le *Mercure*. B.

[2] On lit dans le *Mercure* : « N'appartiennent point. Le *Projet* de la pré« tendue, etc. » B.



pas, sans de très fortes preuves, attribuer un tel ouvrage à un prince né pour régner.

Ce *Projet* de la prétendue *paix universelle*, attribué à Henri IV par les secrétaires de Maximilien de Sulli, qui rédigèrent ses Mémoires, ne se trouve en aucun autre endroit. Les Mémoires de Villeroi n'en disent mot; on n'en voit aucune trace dans aucun livre du temps. Joignez à ce silence la considération de l'état où l'Europe était alors, et voyez si un prince, aussi sage que Henri-le-Grand, a pu concevoir un projet d'une exécution impossible.

Si on réimprime, comme on me le mande, le livre fameux, connu sous le nom de *Testament politique du cardinal de Richelieu*, montrez combien on doit douter que ce ministre en soit l'auteur.

I. Parceque jamais le manuscrit n'a été vu ni connu chez ses héritiers, ni chez les ministres qui lui succédèrent.

II. Parcequ'il fut imprimé trente ans après sa mort, sans avoir été annoncé auparavant.

III. Parceque l'éditeur n'ose pas seulement dire de qui il tient le manuscrit, ce qu'il est devenu, en quelle main il l'a déposé.

IV. Parcequ'il est d'un style très différent des autres ouvrages du cardinal de Richelieu.

V. Parcequ'on lui fait signer son nom d'une façon dont il ne se servait pas.

VI. Parceque dans l'ouvrage il y a beaucoup d'expressions et d'idées peu convenables à un grand ministre qui parle à un grand roi. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme aussi poli que le cardinal de

Richelieu eût appelé la dame d'honneur de la reine *la Du Fargis*, comme s'il eût parlé d'une femme publique. Est-il vraisemblable que le ministre d'un roi de quarante ans lui fasse des leçons plus propres à un jeune dauphin qu'on élève qu'à un monarque âgé de qui l'on dépend?

Dans le premier chapitre il prouve qu'il faut être chaste. Est-ce un discours bienséant dans la bouche d'un ministre qui avait eu publiquement plus de maîtresses que son maître, et qui n'était pas soupçonné d'être aussi retenu avec elles[1]? Dans le second chapitre, il avance cette nouvelle proposition, que la raison doit être la règle de la conduite. Dans un autre il dit que l'Espagne, en donnant un million par an aux protestants, rendait les Indes, qui fournissaient cet argent, *tributaires de l'enfer*: expression plus digne d'un mauvais orateur que d'un ministre sage tel que ce cardinal. Dans un autre, il appelle le duc de Mantoue, *ce pauvre prince*. Enfin est-il vraisemblable qu'il eût rapporté au roi des bons mots de Bautru, et cent minuties pareilles, dans un testament politique?

VII. Comment celui qui a fait parler le cardinal de Richelieu peut-il lui faire dire, dans les premières pages, que dès qu'il fut appelé au conseil, il promit au roi d'abaisser ses ennemis, les huguenots, et les grands du royaume? Ne devait-on pas se souvenir que le cardinal de Richelieu, remis dans le conseil par les bontés de la reine-mère, n'y fut que le second pendant plus d'un an, et qu'il était alors bien loin d'avoir

[1] Le commencement de l'alinéa n'est pas dans le *Mercure*. B.

de l'ascendant sur l'esprit du roi, et d'être premier ministre?

VIII. On prétend, dans le chapitre deuxième du livre premier, que pendant cinq ans le roi dépensa, pour la guerre, soixante millions par an, qui en valent environ six vingts de notre monnaie, et cela sans cesser de payer les charges de l'état, et sans moyens extraordinaires. Et, d'un autre côté, dans le chapitre IX, partie II, il est dit qu'en temps de paix il entrait par an, à l'épargne, environ trente-cinq millions, dont il fallait encore rabattre beaucoup. Ne paraît-il pas entre ces deux calculs une contradiction évidente?

IX. Est-il d'un ministre d'appeler à tout moment les rentes à huit, à six, à cinq pour cent, des rentes au denier huit, au denier six, au denier cinq? Le denier cinq est vingt pour cent, et le denier vingt est cinq pour cent: ce sont des choses qu'un apprenti ne confondrait pas.

X. Est-il vraisemblable que le cardinal de Richelieu ait appelé les parlements *cours souveraines*, et qu'il propose, chapitre IX, partie II, de faire payer la taille à ces cours souveraines?

XI. Est-il vraisemblable qu'il ait proposé de supprimer les gabelles? et ce projet n'a-t-il pas été fait par un politique oisif plutôt que par un homme nourri dans les affaires?

XII. Enfin, ne voit-on pas combien il est incroyable qu'un ministre, au milieu de la guerre la plus vive, ait intitulé un chapitre: *Succincte narration des actions du roi jusqu'à la paix?*

Voilà bien des raisons de douter que ce grand ministre soit l'auteur de ce livre. Je me souviens d'avoir entendu dire dans mon enfance, à un vieillard très instruit, que le *Testament politique* était de l'abbé Bourzeis, l'un des premiers académiciens, et homme très médiocre. Mais je crois qu'il est plus aisé de savoir de qui ce livre n'est pas, que de connaître son auteur [1]. Remarquez ici quelle est la faiblesse humaine. On admire ce livre, parcequ'on le croit d'un grand ministre. Si on savait qu'il est de l'abbé Bourzeis, on ne le lirait pas. En rendant ainsi justice à tout le monde, en pesant tout dans une balance exacte, élevez-vous surtout contre la calomnie [2].

On a vu, soit en Hollande, soit ailleurs, de ces ouvrages périodiques destinés en apparence à instruire, mais composés en effet pour diffamer; on a vu des auteurs que l'appât du gain et la malignité ont transformés en satiriques mercenaires, et qui ont vendu publiquement leurs scandales, comme Locuste vendait les poisons. Parmi ceux qui ont ainsi déshonoré les lettres et l'humanité, qu'il me soit permis d'en citer un qui, pour prix du plus grand service qu'un homme puisse peut-être rendre à un autre homme, s'est déclaré pendant tant d'années mon plus cruel ennemi. On l'a vu imprimer publiquement, distribuer, et vendre lui-même un libelle infame, digne de toute la sévérité des lois; on l'a vu ensuite de la même main dont il avait écrit et distribué ces calom-

[1] Le *Mercure* porte : « Son auteur; et en rendant ainsi justice, etc. » B.

[2] On lit dans le *Mercure:* « Contre la calomnie. Parlez avec courage contre ces injustices, et faites sentir, etc. » B.

nies, les désavouer presque avec autant de honte qu'il les avait publiées. « Je me croirais déshonoré, dit-il « dans sa déclaration donnée aux magistrats; je me « croirais déshonoré, si j'avais eu la moindre part à « ce libelle, entièrement calomnieux, écrit contre un « homme pour qui j'ai tous les sentiments d'estime, etc. « *Signé* l'abbé DESFONTAINES. »

C'est à ces extrémités malheureuses qu'on est réduit lorsqu'on fait de l'art d'écrire un si détestable usage.

J'ai lu dans un livre qui porte le titre de *Journal*, qu'il n'est pas étonnant que les jésuites prennent quelquefois le parti de l'illustre Wolf, parceque les jésuites sont tous athées.

Parlez avec courage contre ces exécrables injustices, et faites sentir à tous les auteurs de ces infamies, que le mépris et l'horreur du public seront éternellement leur partage.

SUR LES LANGUES.

Il faut qu'un bon journaliste sache au moins l'anglais et l'italien; car il y a beaucoup d'ouvrages de génie dans ces langues, et le génie n'est presque jamais traduit. Ce sont, je crois, les deux langues de l'Europe les plus nécessaires à un Français. Les Italiens sont les premiers qui aient retiré les arts de la barbarie; et il y a tant de grandeur, tant de force d'imagination jusque dans les fautes des Anglais, qu'on ne peut trop conseiller l'étude de leur langue.

Il est triste que le grec soit négligé en France; mais il n'est pas permis à un journaliste de l'ignorer. Sans cette connaissance, il y a un grand nombre de mots

français dont il n'aura jamais qu'une idée confuse; car depuis l'arithmétique jusqu'à l'astronomie, quel est le terme d'art qui ne dérive de cette langue admirable? A peine y a-t-il un muscle, une veine, un ligament dans notre corps, une maladie, un remède, dont le nom ne soit grec. Donnez-moi deux jeunes gens, dont l'un saura cette langue et dont l'autre l'ignorera; que ni l'un ni l'autre n'ait la moindre teinture d'anatomie; qu'ils entendent dire qu'un homme est malade d'un *diabetès*[1], qu'il faut faire à celui-ci une *paracentèse*, que cet autre a une *ankilose* ou un *bubonocèle;* celui qui sait le grec entendra tout d'un coup de quoi il s'agit, parcequ'il voit de quoi ces mots sont composés; l'autre ne comprendra absolument rien.

Plusieurs mauvais journalistes ont osé donner la préférence à l'*Iliade* de La Motte sur l'*Iliade* d'Homère. Certainement, s'ils avaient lu Homère en sa langue, ils eussent vu que la traduction[2] est autant au-dessous de l'original, que Segrais est au-dessous de Virgile.

Un journaliste versé dans la langue grecque pourra-t-il s'empêcher de remarquer, dans les traductions que Tourreil a faites de Démosthène, quelques faiblesses au milieu de ses beautés? « Si quelqu'un, dit « le traducteur, vous demande: Messieurs les Athé« niens, avez-vous la paix? Non, de par Jupiter, ré-

[1] Le *Mercure* porte seulement: « Malade d'une péripneumonie; celui qui « sait le grec, etc. » B.

[2] Le *Mercure* porte: « La traduction est plus au-dessous de l'original, que « Segrais n'est au-dessous de Virgile. » B.

« pondez-vous ; nous avons la guerre avec Philippe. » Le lecteur, sur cet exposé, pourrait croire que Démosthène plaisante à contre-temps ; que ces termes familiers et réservés pour le bas comique, *messieurs les Athéniens*, *de par Jupiter*, répondent à de pareilles expressions grecques. Il n'en est pourtant rien, et cette faute appartient tout entière au traducteur. Ce sont mille petites inadvertances pareilles qu'un journaliste éclairé peut faire observer, pourvu qu'en même temps il remarque encore plus les beautés.

Il serait à souhaiter que les savants dans les langues orientales nous eussent donné des journaux des livres de l'Orient. Le public ne serait pas dans la profonde ignorance où il est de l'histoire de la plus grande partie de notre globe ; nous nous accoutumerions à réformer notre chronologie sur celle des Chinois ; nous serions plus instruits de la religion de Zoroastre, dont les sectateurs subsistent encore, quoique sans patrie, à peu près comme les Juifs et quelques autres sociétés superstitieuses répandues de temps immémorial dans l'Asie. On connaîtrait les restes de l'ancienne philosophie indienne ; on ne donnerait plus le nom fastueux d'Histoire universelle à des recueils de quelques fables d'Égypte, des révolutions d'un pays grand comme la Champagne, nommé la Grèce, et du peuple romain qui, tout étendu et tout victorieux qu'il a été, n'a jamais eu sous sa domination tant d'états que le peuple de Mahomet, et qui n'a jamais conquis la dixième partie du monde.

Mais aussi, que votre amour pour les langues

étrangères ne vous fasse pas mépriser ce qui s'écrit dans votre patrie; ne soyez point comme ce faux délicat à qui Pétrone fait dire :

« Ales phasiacis petita Colchis,
« Atque afræ volucres placent palato....
« Quidquid quæritur optimum videtur. »

On ne trouva[1] de poëte français dans la bibliothèque de l'abbé de Longuerue, qu'un tome de Malherbe. Je voudrais, encore une fois, en fait de belles-lettres, qu'on fût de tous les pays, mais surtout du sien. J'appliquerai à ce sujet des vers de M. de La Motte; car il en a quelquefois fait d'excellents :

C'est par l'étude que nous sommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

DU STYLE D'UN JOURNALISTE.

Quant au style d'un journaliste, Bayle est peut-être le premier modèle, s'il vous en faut un; c'est le plus profond dialecticien qui ait jamais écrit; c'est presque le seul compilateur qui ait du goût. Cependant dans son style toujours clair et naturel, il y a trop de négligence, trop d'oubli des bienséances, trop d'incorrection. Il est diffus : il fait, à la vérité, conversation avec son lecteur comme Montaigne; et en cela il charme tout le monde; mais il s'abandonne à une mollesse de style, et aux expressions triviales

[1] Il y a dans le *Mercure* : « On ne trouva dans la bibliothèque de l'abbé de « Longuerue, après sa mort, aucun poëte français. Je voudrais, etc. » B.

d'une conversation trop simple; et en cela il rebute souvent l'homme de goût.

En voici un exemple qui me tombe sous la main; c'est l'article d'*Abailard*, dans son Dictionnaire. « Abailard, dit-il, s'amusait beaucoup plus à tâton« ner et à baiser son écolière, qu'à lui expliquer un « auteur. » Un tel défaut lui est trop familier, ne l'imitez pas.

Nul chef-d'œuvre par vous écrit jusqu'aujourd'hui [1],
Ne vous donne le droit de faillir comme lui.

N'employez jamais un mot nouveau, à moins qu'il n'ait ces trois qualités, d'être nécessaire, intelligible, et sonore. Des idées nouvelles, surtout en physique, exigent des expressions nouvelles; mais substituer à un mot d'usage un autre mot qui n'a que le mérite de la nouveauté, ce n'est pas enrichir la langue, c'est la gâter. Le siècle de Louis XIV mérite ce respect des Français, que jamais ils ne parlent une autre langue que celle qui a fait la gloire de ces belles années [2].

Un des plus grands défauts des ouvrages de ce siècle, c'est le mélange des styles, et surtout de vouloir parler des sciences comme on en parlerait dans une conversation familière. Je vois les livres les plus sérieux déshonorés par des expressions qui semblent recherchées

[1] Parodie de ces vers de Racine (*Phèdre*, I, 1):

Qu'aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui. B.

[2] Le *Mercure* porte: « Belles années. Songez surtout que ce n'est point « avec la familiarité du style épistolaire, etc., mais que c'est avec la di« gnité, etc. » B.

par rapport au sujet, mais qui sont en effet basses et triviales. Par exemple, *la nature fait les frais de cette dépense;* il faut mettre *sur le compte du vitriol romain un mérite dont nous* fesons *honneur à l'antimoine;* un système *de mise; adieu l'intelligence des courbes, si on néglige le calcul, etc.*

Ce défaut vient d'une origine estimable; on craint le pédantisme; on veut orner des matières un peu sèches : mais

« In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte[1]. »

Il me semble que tous les honnêtes gens aiment mieux cent fois un homme lourd, mais sage, qu'un mauvais plaisant. Les autres nations ne tombent guère dans ce ridicule. La raison en est que l'on y craint moins qu'en France d'être ce que l'on est. En Allemagne, en Angleterre, un physicien est physicien; en France, il veut encore être plaisant. Voiture fut le premier qui eut de la réputation par son style familier. On s'écriait : Cela s'appelle « écrire en homme du monde, en homme de « cour; voilà le ton de la bonne compagnie! » On voulut ensuite écrire sur des choses sérieuses, de ce ton de la bonne compagnie, lequel souvent ne serait pas supportable dans une lettre.

Cette manie a infecté plusieurs écrits d'ailleurs raisonnables. Il y a en cela plus de paresse encore que d'affectation; car ces expressions plaisantes qui ne signifient rien, et que tout le monde répète sans penser, ces lieux communs sont plus aisés à trouver qu'une expression énergique et élégante. Ce n'est point avec

[1] Horace, *Art poet.*, vers 31. R.

la familiarité du style épistolaire, c'est avec la dignité du style de Cicéron qu'on doit traiter la philosophie. Malebranche, moins pur que Cicéron, mais plus fort et plus rempli d'images, me paraît un grand modèle dans ce genre; et plût à Dieu qu'il eût établi des vérités aussi solidement qu'il a exposé ses opinions avec éloquence!

Locke, moins élevé que Malebranche, peut-être trop diffus, mais plus élégant, s'exprime toujours dans sa langue avec netteté et avec grace. Son style est charmant, *puroque simillimus amni*[1]. Vous ne trouvez dans ces auteurs aucune envie de briller à contre-temps, aucune pointe, aucun artifice. Ne les suivez point servilement, *o imitatores, servum pecus*[2]! mais, à leur exemple, remplissez-vous d'idées profondes et justes. Alors les mots viennent aisément, *rem verba sequentur*[3]. Remarquez que les hommes qui ont le mieux pensé sont aussi ceux qui ont le mieux écrit.

Si la langue française doit bientôt se corrompre, cette altération viendra de deux sources : l'une est le style affecté des auteurs qui vivent en France; l'autre est la négligence des écrivains qui résident dans les pays étrangers. Les papiers publics et les journaux sont infectés continuellement d'expressions impropres auxquelles le public s'accoutume à force de les relire.

Par exemple, rien n'est plus commun dans les gazettes que cette phrase : Nous apprenons que les assiégeants *auraient* un tel jour battu en brèche : on dit que les deux armées se *seraient* approchées; au lieu

[1] Horace, livre II, épitre II, vers 120. B. — [2] Id., livre Ier, épitre XIX, vers 19. B. — [3] Id., *Art poét.*, vers 311. B.

de, les deux armées se *sont* approchées, les assiégeants *ont* battu en brèche, etc.

Cette construction très vicieuse est imitée du style[1] barbare qu'on a malheureusement conservé dans le barreau et dans quelques édits. On fait, dans ces pièces, parler au roi un langage gothique. Il dit : On nous *aurait* remontré, au lieu de, on nous *a* remontré ; Lettres *Royaux*, au lieu de Lettres *Royales : Voulons et nous plaît*, au lieu de toute autre phrase plus méthodique et plus grammaticale. Ce style gothique des édits et des lois est comme une cérémonie, dans laquelle on porte des habits antiques ; mais il ne faut point les porter ailleurs. On ferait même beaucoup mieux de faire parler le langage ordinaire aux lois, qui sont faites pour être entendues aisément. On devrait imiter l'élégance des *institutes* de *Justinien*[2]. Mais que nous sommes loin de la forme et du fond des lois romaines !

Les écrivains doivent éviter cet abus, dans lequel donnent tous les gazetiers étrangers. Il faut imiter le style de la Gazette qui s'imprime à Paris ; elle dit au moins correctement des choses inutiles[3].

La plupart des gens de lettres qui travaillent en Hollande, où se fait le plus grand commerce de livres, s'infectent d'une autre espèce de barbarie, qui vient du langage des marchands ; ils commencent à écrire *par contre*, pour *au contraire ;* cette *présente*, au lieu de cette *lettre ;* le *change*, au lieu de *changement*.

[1] Il y a dans le *Mercure* : « Du style qu'on a, etc. » B.

[2] La dernière phrase de cet alinéa n'est point dans le *Mercure*. B.

[3] L'édition de 1744 porte : « Les choses qu'elle doit dire. » B.

J'ai vu des traductions d'excellents livres remplies de ces expressions. Le seul exposé de pareilles fautes doit suffire pour corriger les auteurs[1]. Plût à Dieu qu'il fût aussi aisé de remédier au vice qui produit tous les jours tant d'écrits mercenaires, tant d'extraits infidèles, tant de mensonges, tant de calomnies dont la presse inonde la république des lettres!

[1] Fin de l'article en 1737 ou 1744. B.

FIN DES CONSEILS A UN JOURNALISTE.

ÉCLAIRCISSEMENTS

NÉCESSAIRES

DONNÉS PAR M. DE VOLTAIRE LE 20 MAI 1738,

SUR

LES ÉLÉMENTS DE LA PHILOSOPHIE DE NEWTON[1].

Ayant enfin reçu un exemplaire de mes *Éléments de Newton*, je me suis cru dans la nécessité indispensable de donner les éclaircissements suivants, qui doivent servir d'introduction, et que les libraires doivent distribuer avec un très grand errata à ceux qui ont lu ce livre.

Éclaircissement sur la lumière.

1° J'entends dire qu'on trouve une espèce de contradiction au chapitre deuxième, où je parle de cette belle

[1] Ces *Éclaircissements*, envoyés par Voltaire à divers journaux, imprimés dans les *Mémoires de Trévoux* (juillet 1738), furent mis par lui en tête de l'édition qu'il donna à Londres (Paris), des *Éléments de la philosophie de Newton*, qui n'était que la réimpression de celle de Hollande, toutefois avec l'addition du XXVIe chap. C'est donc à l'édition de Hollande que se rapportent ces *Éclaircissements*. Ils pouvaient, en 1738, être considérés comme une préface. Les changements et nombreuses augmentations faits depuis par l'auteur, font que ces *Eclaircissements* ne sont plus qu'une pièce historique; aussi Voltaire lui-même ne les avait-il pas reproduits dans l'édition de 1741, la première qui contienne les trois parties des *Éléments*. En conservant les *Éclaircissements*, je les place à la date que leur a assignée Voltaire; et je crois me conformer à ses intentions en les séparant des *Eléments*, qui font partie du volume XXXVIII. B.

expérience que fait sans doute M. Nollet : expérience par laquelle la lumière rejaillit et passe du fond d'un cristal en haut ; je dis que cette lumière rejaillit aussi du vide même. Il n'y a là aucune contradiction, la chose n'est pas moins certaine qu'étonnante ; il est indubitable qu'un rayon de lumière, tombant sous un certain angle comme de 42 degrés sur un cristal, n'entre que très peu dans l'air qui touche le fond de ce cristal, mais rentre presque tout entier dans le verre, comme si l'air le repoussait ; il est certain que si on trouve le moyen de pomper l'air derrière ce cristal, alors il ne passe aucun rayon, et que ce vide, en ce cas, semble plus puissant que l'air pour repousser toute cette lumière, qu'on croirait devoir trouver un accès si facile et dans l'air et dans l'espace purgé d'air.

Ce phénomène admirable dont j'ai parlé, parcequ'il me semble qu'il n'était pas assez généralement connu en France ; ce mystère, dis-je, est une des plus puissantes démonstrations de cette attraction tant combattue ; car, si vous concevez bien qu'un trait de lumière qui entrerait dans l'eau n'entre presque point dans l'air, et que si l'air est ôté, ce rayon repasse presque tout entier dans ce cristal dont il était prêt à s'échapper, vous concevez invinciblement qu'il y a dans ce cristal une puissance qui force ce rayon à repasser dans sa substance ; et tout géomètre qui examinera le mouvement de ce rayon, et l'espèce de courbe qu'il décrit lorsqu'il commence à remonter à travers de ce verre, verra que du sommet de cette courbe il doit rejaillir avec la même vitesse qu'il était tombé. Remarquez encore soigneusement que cette expérience

n'a rien de commun avec celle de la réfraction dans le vide au bout d'une lunette; l'expérience de la réfraction dans le vide ne se fait point au même angle que celle dont je parle, et c'est probablement ce qui a trompé ceux qui ont critiqué cet endroit. Ils n'ont pas distingué le rejaillissement du vide, et la réfraction qui s'opère dans le vide.

Sur une vérité importante d'optique.

2° Il y a un fait d'une physique plus singulière et plus intéressante; c'est au chapitre sixième où j'ose affirmer que toutes les lois de l'optique n'influent point physiquement sur la manière dont nous voyons. Je ne prétends point assurément contredire en cela les mathématiques dans un ouvrage dont elles sont le fondement: mais je prétends démontrer que l'Auteur de la nature a établi encore d'autres lois, et qu'un homme qui ne connaîtrait les rapports que des lignes, des surfaces et des solides, serait très loin de connaître la nature*.

Je dis donc qu'il se forme, selon les lois de l'optique, un angle une fois plus grand dans votre œil quand vous voyez un homme à dix pas, que quand vous le voyez à vingt pas. Je dis que l'optique nous apprend qu'un objet est vu d'autant plus grand, qu'il est vu sous un plus grand angle. Malgré cette loi mathématique, un homme vous paraît précisément de la même grandeur à dix pas et à vingt pas. Je demande comment ce sen-

* *N. B.* Que pages 78-79, il y a toujours 4 pour 2, et 2 pour 4: le lecteur peut corriger ces erreurs; mais un carton serait mieux.

timent contredit ainsi le mécanisme de nos organes et les lois de la géométrie. J'affirme enfin que la simple géométrie ne résoudra jamais ce problème. Un des philosophes des plus estimables de l'Europe m'écrivit l'année passée que je m'avançais trop, et qu'il ne serait point du tout embarrassé à expliquer géométriquement ce problème. J'ose prendre la liberté de lui dire qu'il n'en rendra jamais raison géométriquement, et que, s'il ne résout point cette difficulté, personne ne pourra la résoudre. Je crois que cette impossibilité est aussi bien démontrée que celle du mouvement perpétuel, ou de la quadrature du cercle.

Voici ma démonstration soumise à un examen d'autant plus rigoureux et plus aisé, qu'elle est plus simple. Placez-vous à la tête de deux files de vingt soldats, tous d'égale grandeur et tous à égale distance les uns des autres; il est bien certain que les derniers soldats sont vus sous un angle vingt fois plus petit que les premiers. Il n'est pas moins certain que tous ces soldats vous paraissent également grands; quelque forme qu'on donne à l'œil, quelque supposition qu'on fasse, que votre cristallin s'allonge ou s'arrondisse, se recule ou s'avance, il est également arrondi ou aplati, ou éloigné ou rapproché, par rapport à tous ces soldats que vous regardez à-la-fois. S'il rend les angles dans votre rétine plus petits, tous les objets doivent diminuer à proportion de leur distance; s'il les rend plus grands, tous les objets doivent s'agrandir proportionnellement. Imaginez tous les moyens possibles pour tâcher d'avoir dans votre œil l'angle formé par le dernier soldat vingt fois plus grand, il faut qu'alors l'angle

formé par le premier soldat devienne vingt fois plus grand aussi qu'il n'était; c'est une contradiction dans les termes que l'œil puisse se modifier au même instant d'une façon pour les objets à vingt pas, et d'une autre pour les objets à un pas. Donc il est démontré impossible de trouver une règle mathématique pour expliquer comment, avec un angle deux fois plus grand, vous voyez cependant un objet de la même dimension que celui qui vous paraît sous un angle deux fois plus petit; donc il faut de nécessité recourir aux autres lois dont je parle.

Sur un cas très singulier de catoptrique.

3° Voici un cas très singulier, entre autres, où l'expérience dément une des plus grandes lois de la catoptrique; elle mérite toute l'attention des philosophes.

(*Fig.* 1re) Soit, par exemple, votre montre X réfléchie dans ce miroir concave; par toutes les lois de l'optique, vous devez voir votre montre dans l'endroit où son rayon réfléchi se réunira avec une autre ligne nommée cathète, passant du point d'incidence au centre de la sphère du miroir concave. Mais ici ce cathète et ce rayon réfléchi peuvent se réunir à une distance infinie : par exemple, soit votre œil en A, plus vous vous éloignez de ce point A, plus vous devez voir l'objet petit et éloigné, puisqu'il vient à vous par des rayons convergents, vous devez le voir comme un point, s'il est possible qu'il soit vu.

Il y a plus, vous devez ne le point voir du tout; car c'est derrière vous qu'est le point visible, le point qui

détermine la vision selon toutes les lois : cependant vous le voyez de A, de B, de C, beaucoup plus gros à mesure que vous reculez un peu, jusqu'à ce que vous soyez enfin en un point où la confusion des rayons fait disparaître l'objet. Le P. Tacquet, accablé de cette espèce de prodige, dit qu'il est tenté d'abandonner toutes les règles de l'optique. Le P. Grimaldi n'y trouve aucune solution. Barrow n'ose tenter de l'expliquer. Molineux l'explique en vain. Newton n'en a jamais parlé, et peut-être sa profonde application aux plus sublimes mathématiques ne lui laissait pas le temps de se transporter dans la métaphysique, à laquelle le géomètre et le physicien ont besoin quelquefois d'avoir recours. La solution de ce problème se trouve encore très aisément par les mêmes explications que j'apporte. Elles sont tirées d'un petit traité sur la *Théorie de la vision*, écrit par M. Berkeley, évêque de Cloyne; il est imprimé à la suite de ses *Dialogues* sur la religion chrétienne contre les incrédules; ouvrage plein de la plus pressante dialectique, et que, par la plus absurde méprise qu'on puisse concevoir, l'auteur d'une feuille, sous le nom d'*Observations sur les écrits modernes*, traite de livre impie et d'ouvrage de libertin. J'apprends que plusieurs philosophes anglais sont mécontents de moi, parceque je me suis servi des principes de ce prélat. Il a eu le malheur d'écrire contre Newton, et de lui reprocher mal à propos quelques sophismes. Il a traité les géomètres anglais de gens incrédules dans la religion, et trop crédules dans la géométrie de l'infini, qu'il a combattu : ils se sont tous réunis contre lui.

Mais faut-il, parcequ'il se sera trompé dans un point, qu'il ait tort dans tous les autres? Faudra-t-il haïr le vrai, parcequ'un homme qu'on n'aime point nous le présente? J'ose dire que, dans sa *Théorie de la vision*, la profondeur et la subtilité ne se trouvent point aux dépens de la vérité.

4° J'aurais encore beaucoup de choses à dire sur la première partie de mon livre qui regarde la lumière, et sur la table des rapports entre les tons de la musique et les couleurs primitives; sur des fautes considérables qui se sont glissées dans l'édition de Hollande; mais ces discussions mèneraient trop loin, et je viens d'envoyer aux libraires hollandais les corrections dont le livre avait besoin.

5° Je passe à la partie qui regarde la grande découverte de l'attraction, et ce qu'on appelle le système planétaire.

Apparemment que les libraires de Hollande, parmi plusieurs additions que je leur ai envoyées, n'ont point reçu celle dont je vais parler ici, et qui est une des plus fortes démonstrations qu'on puisse apporter contre les tourbillons.

Sur les preuves contre l'existence des tourbillons.

Il est prouvé que si un corps nage dans un fluide, le fluide et le corps sont en équilibre, sont de même densité.

Mais Newton a démontré qu'un corps, mû dans un fluide de même densité que lui, perd la moitié de sa vitesse avant d'avoir parcouru seulement trois fois

son diamètre, parceque ce mobile déplace nécessairement les parties qu'il choque, etc. Dans cette démonstration, il a négligé de considérer la résistance du fluide qui vient de la ténacité de ses parties, résistance qui sert à faire perdre encore beaucoup de vitesse au mobile; ainsi, ces deux causes jointes ensemble, ce déplacement des parties du fluide et sa ténacité auraient nécessairement arrêté tout mouvement dans toutes les planètes. Cette démonstration est une de celles qui ne laissent aucun subterfuge aux partisans des tourbillons. Cependant, quoiqu'on ne trouve pas dans mes *Éléments* cet argument invincible, et ceux qui sont tirés encore des longueurs des pendules comparées avec les temps de leurs vibrations, je crois en avoir assez dit pour mettre tout commençant et tout homme d'un sens droit en état de rejeter le plein et les tourbillons de Descartes avec assez de connaissance de cause.

Gassendi, Bernier, le P. Daniel, etc., avaient combattu ces hypothèses en France; mais ils ne les avaient point attaquées avec les armes qui devaient les détruire; ils ne voyaient dans Descartes que des nuages, mais ils n'avaient pas la lumière pour les dissiper; ils disaient des choses de très bon sens, sans les pouvoir démontrer; ils attaquaient vaguement, on leur répondait de même; et ce palais enchanté de Descartes subsistait dans l'imagination des hommes, parceque les philosophes qui sentaient cette illusion n'avaient pas encore de quoi rompre le charme.

Ce charme est tout-à-fait rompu par tant de démonstrations : j'ai donné fidèlement la substance de quel-

ques unes; je ne me suis guère enfoncé dans les détails géométriques; j'ai écrit pour ceux qui, n'ayant pas le loisir de s'appesantir sur ces matières, ont un esprit assez juste pour en sentir le résultat. Le nombre de ces sortes d'esprits est beaucoup plus grand qu'on ne pense. Il est bien vrai que ce livre n'est pas *pour tout le monde*, malgré le titre séducteur que les éditeurs lui ont donné; mais s'il n'est pas pour tous, il est pour un assez grand nombre. J'ai fait aisément comprendre à quelques personnes sans études, non seulement toute la théorie de la lumière, mais celle de la gravitation; et tel homme qui a facilement entendu dans ces *Éléments* comment un corps qui tombe dans la première seconde de quinze pieds, parcourt, dans la deuxième, 45, etc., a été embarrassé, lorsque, sans géométrie préliminaire, il s'est servi des triangles de Galilée.

Je crois donc qu'avec un peu d'attention on verra nettement comment la gravitation, l'attraction est un principe indubitable du cours de toutes les planètes et de la pesanteur sur la terre; cette idée charme l'esprit par un spectacle aussi vaste que la théorie de la lumière l'amuse par la finesse des expériences.

6° Je dois avertir que vers la fin du vingt-troisième chapitre on trouvera plus de profondeur, des recherches plus mathématiques et d'un détail plus délicat que dans le reste de l'ouvrage. Je loue hardiment cette dernière partie, parcequ'elle n'est pas de moi. La promesse que j'avais faite à M. le marquis de Maffei de traduire sa *Mérope*, promesse que je viens d'exécuter avant de prendre congé des vers, m'avait

empêché de préparer, pour l'impression, les dernières feuilles de ma *Philosophie*. Une maladie qui m'a laissé dans une extrême langueur, et qui me permet à peine de travailler, a retardé encore en dernier lieu la fin de mon ouvrage; j'avais ébauché la théorie planétaire et la cause d'un mouvement de la terre qui s'achève en 26,000 années ou environ, et celle du flux et du reflux de l'Océan, et enfin l'examen de ce que l'attraction opère sensiblement dans une infinité de corps.

Le savant mathématicien qui a cédé à l'empressement des libraires, et qui a fini le vingt-troisième chapitre de cet ouvrage, n'a pas traité de la période intéressante de 26,000 ans; il croit qu'on ne la peut pas déduire des principes de Newton : pour moi, il me paraît prouvé que si la regression des nœuds de la lune et sa période de dix-neuf ans est visiblement opérée par l'attraction de la terre et du soleil, la regression des nœuds de la terre et sa période de 26,000 ans est causée par l'attraction du soleil et de la lune.

Il est aussi vrai que le soleil opère une attraction sur la terre, qu'il est vrai que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits; et si cette attraction est prouvée, il est prouvé qu'elle est la cause du petit mouvement contre l'ordre des signes par lequel la terre s'éloigne chaque année de l'endroit où l'écliptique coupait l'équateur l'année d'auparavant, ce qui opère cette période de 26,000 années.

Sur la période de 26,000 *ans, et sur la figure de la terre.*

Il y a ici une remarque très importante à faire, c'est que cette période de la terre ne peut être causée par l'attraction qu'en cas que la terre soit plus élevée à l'équateur et aplatie aux pôles. Cette question de la figure de la terre ne pouvait être décidée nettement et sans retour que par le voyage et les observations de messieurs de l'académie qui reviennent du cercle polaire.

On sait combien, avant leurs expériences décisives, cette matière était contestée : enfin voilà la question terminée, et les démonstrations de ces savants hommes, en prouvant que la terre est élevée à l'équateur, prouvent également, et la rotation de la terre sur son axe, et l'attraction, deux grandes vérités tant combattues.

Sur le flux et reflux de la mer.

7° Le savant continuateur n'a pas parlé du flux et du reflux de la mer; c'est pourtant une matière très intéressante; et comme j'ai retrouvé le chapitre entier que j'avais ébauché sur ce sujet, je viens de l'envoyer aux libraires hollandais et en Angleterre [1].

8° Si le continuateur m'avait consulté, je l'aurais

[1] Ce chapitre parut dès 1738, dans l'édition que Voltaire fit faire en France sous le titre de Londres; il y est intitulé : *Chapitre XXVI.* C'est aujourd'hui le chapitre XI de la troisième partie des *Éléments de la philosophie de Newton.* Le dernier alinéa ne fut toutefois ajouté que long-temps après. B.



peut-être prié de ne point employer le chapitre vingt-quatre à traiter la lumière zodiacale, parceque c'est une question qui semble assez étrangère aux découvertes qui dépendent de l'attraction; de plus, je ne voudrais pas, dans un livre qui exclut toutes les hypothèses, en avancer une aussi hardie que celle d'une infinité de petites planètes, dont on compose cette atmosphère solaire. On assure, dans ce vingt-quatrième chapitre, que nous avons obligation de cette idée au célèbre Fatio: j'ai sous les yeux le tome VIII de l'académie, où le grand M. Cassini rapporte les idées de Fatio; il est question, ce me semble, d'atomes, et non de planètes; mais, quoi qu'il en soit, ce chapitre est digne d'être lu de tous les savants.

Sur les comètes.

9° On a parlé des comètes dans ce même chapitre, qui traite de la lumière zodiacale. Les comètes appartiennent essentiellement à la *Philosophie de Newton;* ce que j'avais préparé est absolument conforme à ce que dit le continuateur: j'aurais voulu seulement une figure, et je n'aurais point dit avec lui qu'il y a des matières animées dans les comètes, comme M. Huygens a prouvé qu'il y en a dans les planètes; car je ne vois pas que M. Huygens ait donné plus de preuves de cette imagination riante et sensée, que n'en ont donné le cardinal Cusa, Kepler, Brunus, et tant d'autres, et surtout M. de Fontenelle. Autre chose est rendre une opinion vraisemblable, autre chose est la prouver. Nous pouvons soupçonner que des planètes,

semblables à la nôtre, sont peuplées d'animaux ; mais nous n'avons pas sur cela d'autre degré de probabilité, exactement parlant, qu'en aurait un homme qui aurait des puces, et qui conclurait que tous ceux qu'il voit passer dans la rue ont des puces aussi bien que lui : il se peut très bien faire que ces passants aient des puces, mais il n'est point du tout prouvé qu'ils en aient.

Sur l'attraction de tous les corps.

Je devais finir l'*Essai sur les Éléments de Newton* par faire voir que l'attraction agit sensiblement sur la matière, et devient une qualité palpable, bien loin d'être une qualité occulte. Je me bornerai ici à un seul exemple. Il n'y a personne qui ne voie tous les jours de l'eau monter, soit entre deux glaces de miroir presque collées l'une auprès de l'autre, soit dans des tuyaux de verre fort étroits, ouverts par les deux bouts. Il est démontré que ce n'est ni l'air ni un fluide quelconque, pressant sur cette eau, qui la puisse faire monter ainsi : cette expérience se fait fort bien dans la machine pneumatique purgée d'air ; qu'on plonge d'ailleurs ces tuyaux dans du mercure, jamais le mercure n'y montera. Pourquoi l'eau s'y introduit-elle donc? pourquoi, malgré toutes les lois des fluides et des mécaniques, l'eau monte-t-elle dans un tube capillaire de quarante pieds, et monterait-elle dans un de mille pieds, si ce n'est qu'en effet cette eau est réellement attirée par ce verre et gravite vers lui au point de contact? Il y a sur cela beaucoup de choses à dire et d'expériences à faire ; mais il faut partout reconnaître l'attraction,

quel qu'en soit le principe, comme autrefois on était forcé d'admettre la réfraction sans en savoir la cause, comme on admet l'adhésion, l'élasticité, la fluidité, la direction de l'aimant, et même son espèce d'attraction sensible, sans qu'on sache les raisons de toutes ces propriétés de la matière. Toute la différence entre ces qualités et celles de l'attraction, c'est que la nature présente les unes à nos yeux, et que Newton a découvert l'autre à notre esprit.

Sur Descartes et Malebranche.

10° Il est juste de satisfaire ici la délicatesse de quelques personnes qui sont choquées de ce que j'ose dire sans détour que Descartes et Malebranche se sont très souvent trompés : oui, il est démontré qu'ils se sont trompés; on respecte leur personne, on admire leur très grand génie; mais le premier respect doit être pour la vérité. Il n'y a aucun philosophe qui ose soutenir les éléments, les lois du mouvement, les tourbillons, l'homme de Descartes; et ceux qui veulent encore, malgré les lois mathématiques, conserver des tourbillons, sont obligés d'en imaginer d'autres qui ne sont pas sujets à de moindres difficultés. Descartes et Malebranche ont combattu Aristote sans ménagement et avec raison; mais ils auraient eu grand tort de le mépriser. C'était un génie qui avait, au-dessus des Descartes, des Malebranche et des Newton, l'avantage de joindre à une science immense et à la philosophie de son temps, la plus profonde connaissance de l'éloquence et de la poésie. Cependant on dit tous les

jours, et on doit dire que sa physique est un tissu d'erreurs et d'absurdités. Pourquoi donc, en estimant Descartes comme le meilleur géomètre de son temps, comme le créateur de la dioptrique, ne pas avouer qu'il s'est trompé, et sur la dioptrique même, et dans tout le reste de ses systèmes ?

11° Je conclurai cette Préface en priant les libraires de faire un *errata* plus exact, ou plutôt quelques cartons.

Ils peuvent aisément consulter sur cela le mathématicien éclairé auquel ils se sont adressés pendant ma maladie. Ce qu'il a ajouté à mon ouvrage peut servir même à des savants, et ce qui est de moi pourra instruire les commençants, pour qui seuls il m'appartient de travailler.

FIN DES ÉCLAIRCISSEMENTS, ETC.

FRAGMENT

D'UN MÉMOIRE ENVOYÉ A DIVERS JOURNAUX[1].

1738.

On vient de m'avertir qu'on fait une application aussi mal fondée qu'injurieuse de ces mots par lesquels j'avais commencé ces Essais sur les éléments de Newton : *Ce n'est point ici une marquise ni une philosophe imaginaire*. Je suis si éloigné d'avoir eu en vue l'auteur de la *Pluralité des mondes*[2], que je déclare ici publiquement que je regarde son livre comme un des meilleurs qu'on ait jamais faits, et l'auteur comme un des hommes les plus estimables qui aient jamais été. Je ne suis pas accoutumé à trahir mes sen-

[1] Dans une lettre à Moussinot, du 9 mai 1738, on voit que Voltaire avait envoyé à divers journaux un *Mémoire*, qu'il m'a été impossible de trouver. Le fragment que je donne ici a été imprimé dans le *Journal des savants*, de juin 1738. Il se pourrait que ce fût la fin du mémoire imprimé dans le même journal, en octobre, et qu'on trouvera ci-après. B.

[2] Ceci est en contradiction avec ce que madame Du Châtelet écrivait à Maupertuis, le 9 mai 1738 : « Il y a un trait dans le commencement sur les « marquises imaginaires, qui ne plaira pas à M. de Fontenelle, ni à M. Alga- « rotti; il (Voltaire) l'avait ôté dans l'édition de France; je ne sais comment « il s'est glissé dans celle de Hollande: je crois qu'il ne vous déplaira pas; « car je sais que vous n'aimez pas les affiquets dont ces messieurs surchargent « la vérité. » On sait que la prétendue marquise de G..., chez laquelle ont lieu les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, était madame de La Mésangère, de Rouen. Le parc décrit par Fontenelle était celui de cette dame qui était brune; mais comme elle ne voulait pas qu'on la reconnût, Fontenelle fit sa marquise blonde. B.

timents. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il soit possible de penser autrement.

Lorsque j'eus l'honneur d'entendre à Cirey les dialogues italiens de M. Algarotti [1], dans lesquels les principaux fondements de la philosophie de Newton me paraissent établis avec beaucoup d'esprit, et ceux de Descartes ruinés avec beaucoup de force, je m'engageai de mon côté à combattre en français pour la même cause, quoique avec des armes extrêmement inégales. Je suppliai la personne respectable [2] chez qui nous étions de souffrir que je misse son nom à la tête d'une philosophie qu'elle entend si bien ; et M. Algarotti nous dit que pour lui, puisque son ouvrage était un dialogue avec une marquise supposée et dans le goût de la *Pluralité des mondes*, il le dédierait à M. de Fontenelle. Je dis à M. Algarotti que j'étais très fâché de voir une marquise en l'air dans son ouvrage, et qu'il ne fallait pas mettre un être imaginaire à la tête de vérités solides. Voilà ce qui donna lieu à ce commencement de mes *Éléments*, comme la dame illustre à qui ils sont dédiés et M. Algarotti peuvent en rendre témoignage.

VOLTAIRE.

[1] Le *Newtonianisme pour les dames*. B.
[2] Madame la marquise Du Châtelet. B.

FIN DU FRAGMENT D'UN MÉMOIRE.

ESSAI

SUR LA NATURE DU FEU

ET SUR SA PROPAGATION.

1738.

> Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem,
> Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit [1].

INTRODUCTION.

Les hommes ont dû être long-temps sans avoir l'idée du feu, et ils ne l'auraient jamais eue, si des forêts embrasées par la foudre, ou l'éruption des volcans, ou le choc et le mouvement violent de quelques corps, n'eussent enfin produit pour eux, en apparence, ce nouvel être. Le soleil, tel qu'il nous luit, ne donne aux hommes que la sensation de la lumière et de la chaleur; et sans l'invention des miroirs ardents, personne

[1] Ces vers sont de Voltaire. Voyez sa lettre à D'Alembert, du 1er juillet 1766. Cet *Essai* a été imprimé pour la première fois dans le tome IV des *Prix de l'académie des sciences*, daté de 1739. Voltaire et madame Du Châtelet avaient chacun envoyé un ouvrage au concours pour 1738 (voyez, dans le tome XXXVII, année 1739, le *Mémoire sur un ouvrage de physique*). Le prix fut partagé entre Léonard Euler, le jésuite Lozeran de Fiesc, et le comte de Créqui-Canaple. Les éditions de Kehl sont les premières des *Œuvres de Voltaire* qui contiennent cet *Essai*. B.

n'aurait pu ni dû assurer que les rayons du soleil sont un feu véritable qui divise, qui brûle, qui détruit, comme notre feu que nous allumons.

Nous ne connaissons guère plus la nature intime du feu que les premiers hommes n'ont dû connaître son existence.

Nous avons des expériences qui, quoique très fines pour nous, sont encore très grossières par rapport aux premiers principes des choses : ces expériences nous ont conduits à quelques vérités, à des vraisemblances, et surtout à des doutes en grand nombre; car le doute doit être souvent en physique ce que la démonstration est en géométrie, la conclusion d'un bon argument.

Voyons donc sur la nature du feu et sur sa propagation le peu que nous connaissons de certain, sans oser donner pour vrai ce qui n'est que douteux, ou tout au plus vraisemblable.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA NATURE DU FEU.

ARTICLE I.

Ce que c'est que la substance du feu, et à quoi on peut la connaître.

Ou le feu est un mixte produit par le mouvement et l'arrangement des autres corps, et en ce cas, ce qui n'est pas le feu le devient, et ce qui l'est devenu

se change ensuite en une autre substance, par une vicissitude continuelle.

Ou bien c'est une substance simple, existant indépendamment des autres êtres, laquelle n'attend que du mouvement et de l'arrangement pour se manifester; et c'est ce que l'on appelle *élément;* en ce cas, le feu est toujours feu, il ne change aucune substance en la sienne propre, et n'est transformé en aucune des substances auxquelles il se mêle.

Descartes, dans les *Principes de sa Philosophie* (IV[e] partie, article 89), paraît croire que le feu n'est que le résultat du mouvement et de l'arrangement; que toute matière, réduite en *matière subtile* par le frottement, peut devenir ce corps de feu, et que cette matière subtile, qu'il appelle son *premier élément,* est le feu même.

Le même Descartes, dans tout son *Traité de la Lumière*, dans sa *Dioptrique*, dans ses *Lettres*, assure que la lumière, qu'il appelle son *second élément*, est un composé de petites boules qui ont une tendance au tournoiement.

Mais comme il est constant, par l'expérience des verres brûlants, que le feu et la lumière sont le même être, et ne diffèrent que du plus au moins, il paraît que cette substance ne peut à-la-fois être cette *matière subtile* et cette *matière globuleuse*, ce premier et ce second élément de Descartes.

Ni le temps, ni le sujet qu'on traite ici, ne permettent d'examiner ces éléments de Descartes, et la foule des arguments qu'on leur oppose.

On discutera seulement, sans se charger d'aucun

système, s'il est possible que l'arrangement et le mouvement de la matière produisent la substance du feu.

1° Les mixtes, par leur mouvement, etc., ne peuvent jamais produire que leurs composés, ou laisser échapper de leurs substances les corps dont eux-mêmes étaient composés: or le feu, par toutes les expériences que l'on a faites, n'est composé d'aucun corps connu; donc on ne doit point le croire produit d'eux; donc il faut ou que le feu sortant d'une matière quelconque soit un élément simple, enfermé auparavant dans cette matière, ou que cet élément soit formé tout d'un coup par cette matière dans laquelle il n'était point; mais être produit par un être dans lequel il n'était point, ce serait être créé par cet être, ce serait être formé de rien; donc le feu est un élément existant indépendamment de tous les autres corps.

2° Si l'arrangement et le mouvement des corps pouvaient produire une substance aussi pure, aussi simple que le feu semble être, il faudrait qu'ils pussent produire à plus forte raison des corps mixtes; mais le mouvement et l'arrangement ne feront jamais croître un brin d'herbe, si ce brin d'herbe n'existe déjà dans son germe; donc le feu existe en effet avant que les autres corps sur la terre servent à le faire paraître.

3° Si le mouvement seul pouvait produire du feu, comment est-ce que le vent du midi nous apporterait toujours de la chaleur en temps serein, et le vent du nord toujours du froid en temps serein? Un vent du nord violent devrait échauffer l'air, l'eau, et la terre, plus qu'un vent du midi médiocre: il faut donc que

l'air venu du nord apporte la glace dont il est chargé, et que l'air du midi, qui nous vient de la zone torride, nous apporte le feu dont le soleil l'a rempli.

4° Si le mouvement des parties des corps fesait le feu, et par conséquent la chaleur, comment pourrait-on concevoir ces fermentations excitées dans la machine pneumatique, qui ne font ni hausser ni baisser le thermomètre? Comment concevoir ces autres fermentations qui n'excitent aucune chaleur ni dans le vide ni dans l'air libre? Comment enfin concevoir les fermentations froides qui font tant baisser les thermomètres? Le mouvement peut donner du froid comme du chaud; la chaleur n'est donc pas produite par un mouvement intestin et circulaire des parties, comme plusieurs auteurs l'ont supposé; il faut donc qu'il y ait une substance particulière qui seule puisse donner la chaleur.

5° Si le mouvement des corps peut produire quelque nouvel être, le mouvement, qui n'est jamais le même deux instants de suite dans la nature, produirait-il toujours un être qui est toujours le même, qui a des propriétés si subtiles et si inaltérables, qui s'étend toujours suivant les mêmes lois, qui éclaire en raison renversée des carrés des distances, qui se plie toujours avec inflexion vers les bords des objets, que l'on peut diviser toujours en sept faisceaux primordiaux, dont chacun est le véhicule immuable d'une couleur primitive, etc.? Il paraît, par tout ce qu'on vient de dire, que le feu est une substance élémentaire.

Newton ne semble être une seule fois du sentiment

de Descartes qu'en ce qu'il dit[a] que « la terre peut se « changer en feu comme l'eau est changée en terre ; » s'il entend que l'eau et le feu ne paraissent plus à nos yeux sous la forme de feu et d'eau, qu'ils entrent dans la terre, où ils sont emprisonnés et déguisés, ce n'est pas là une transformation véritable, c'est seulement un mélange; et, en ce cas, cette idée de Newton n'est qu'une confirmation du sentiment qu'on expose ici.

Mais, supposé qu'il entende une transformation véritable, on ose dire qu'il aurait corrigé cette idée s'il avait eu le temps de la revoir : on sait qu'il ne proposait ces questions à la fin de son *Optique* que comme les doutes d'un grand homme.

Ce qui l'avait induit dans cette opinion était une expérience incertaine rapportée par Boyle. Un chimiste, ami de Boyle, avait distillé long-temps de l'eau pure ; et après plusieurs observations réitérées, il prétendait qu'un peu de cette eau était devenu terre.

Newton se fonde encore sur cette même expérience, dans le troisième livre de ses *Principes*, pour prouver que la masse sèche de la terre doit augmenter, et que la masse aqueuse doit diminuer petit à petit ; mais enfin les travaux d'un philosophe[b] de nos jours ont découvert la méprise du chimiste qui avait trompé Boyle, et ensuite Newton.

Il a été prouvé par des expériences réitérées qu'en effet l'eau pure ne se transforme point en terre[1] ; et

[a] *Optique*, page 551, seconde édition.

[b] M. Boerhaave.

[1] L'eau est une substance qui reste dans l'état de liquidité à un degré de chaleur connu; il faudrait, pour qu'elle se changeât en terre, que, sans per-

il n'y a d'ailleurs aucun exemple que jamais rien se soit changé en feu, ni que le feu ait produit autre chose que du feu.

Il résulte donc que le feu est un être élémentaire, dont les parties constituantes sont des éléments inaltérables; il ne se change en aucune autre substance, et aucune n'est changée en lui.

Il est donc à croire que l'air pur dégagé de tout le chaos de l'atmosphère, l'eau pure, la terre simple, ne se changeant en aucun autre corps, sont les éléments primitifs de toute matière, au moins connue.

Les éléments que la chimie a découverts ne paraissent être autre chose que ces quatre éléments; car tout soufre, tout sel, toute huile, toute tête morte,

dre aucun de ses principes, ou sans se combiner avec un principe étranger, elle perdît cette propriété, soit par l'action du feu, soit par l'effet de la végétation. Si on met de l'eau distillée dans un vase de verre fermé hermétiquement, et qu'on l'expose à une chaleur modérée pendant un long temps, l'eau se trouble, diminue de volume, et on voit une terre fine et légère qui, après être restée répandue dans la liqueur, se précipite au fond du vase. Mais on a observé que le vase était attaqué par l'eau, qu'il avait perdu de son poids, et que cette terre était produite, du moins en très grande partie, par la combinaison de l'eau avec la substance du vase. Si l'on plante une branche de saule dans de l'eau distillée, et qu'on l'arrose avec de l'eau aussi distillée, elle croît, et acquiert par conséquent plus de terre qu'elle n'en contenait d'abord. Mais cette quantité de terre est très peu de chose; et comme l'eau distillée contient elle-même un peu de terre qui s'enlève dans la distillation, comme il peut s'en trouver aussi dans l'air que la plante absorbe, on peut expliquer cette augmentation de terre dans la plante, sans être obligé de recourir à une véritable transformation de l'eau. On pourrait dire aussi que l'eau, dans la végétation, perdant quelques uns de ces principes, ou se combinant avec ceux que l'air peut fournir, devient une substance infusible à un degré de chaleur plus grand que celui qu'elle avait.

Les expériences, les observations ne prouvent donc point que l'eau se transforme en terre: cependant, dans les détails des expériences, il se présente plusieurs circonstances qui paraissent favorables à cette opinion. K.

contient toujours quelqu'un des quatre éléments, ou les quatre ensemble; et à l'égard de ce qu'on a nommé l'*esprit* ou le *mercure*, ou ce n'est rien, ou c'est du feu.

Ainsi il semble qu'après toutes les recherches de la philosophie moderne, on peut revenir à ces quatre éléments que l'antiquité avait admis sans les trop connaître, et ce ne serait pas la seule idée ancienne que les travaux du dernier siècle auraient justifiée en l'approfondissant.

Il paraît en effet qu'il est nécessaire que la matière, telle qu'elle est, soit composée d'éléments inaltérables: tout le mouvement imaginable n'en ferait jamais que la même substance mue différemment: on ne voit pas comment un morceau de bois, par exemple, divisé et atténué, serait jamais autre chose que du bois en poussière.

Ne suit-il pas de tout ce qui a été dit que le feu est une substance inaltérable dans la constitution présente des choses; qu'il n'est jamais ni détruit ni augmenté par aucune autre substance; que par conséquent il y a toujours dans la nature la même quantité de feu; qu'ainsi, lorsqu'un corps est plus échauffé, il faut qu'il y en ait quelque autre qui se refroidisse; que par conséquent le feu dardé à tout moment du soleil sur les planètes doit augmenter la substance de ces globes et diminuer celle du soleil, qui doit avoir des ressources d'ailleurs pour renouveler sa substance? etc.

Sans chercher à présent à tirer plus de conséquences, et nous reposant sur cette idée que le feu est une

substance élémentaire, à quoi le reconnaîtrons-nous? quels effets établissent son caractère distinctif?

Sera-ce la dissolution des corps? mais l'eau dissout à la longue jusqu'aux métaux. Sera-ce la dilatation? mais l'air dilate visiblement tous les corps minces et élastiques dans lesquels on le comprime. L'eau dilate les corps, le bois sec, et le feu au contraire les resserre.

Le feu, en général, *est le seul être qui éclaire et qui brûle* : ces deux effets ne s'accompagnent pas toujours; le feu du soleil répercuté sur la lune, renvoyé vers nous, et réuni au foyer d'un verre ardent, jette une grande lumière : il éclaire beaucoup; mais il ne peut rien échauffer, encore moins brûler, parcequ'il y a trop peu de rayons. Le feu, au contraire, dans une barre de fer non encore ardente, échauffe, brûle, et ne peut éclairer nos yeux, parceque le feu n'a pu encore s'échapper assez de la surface du fer, pour venir en rayons divergents former sur nos yeux des cônes de lumière dont le sommet doit être dans chaque point de cette barre.

C'est donc, en général, de la quantité de sa masse et de la quantité de son mouvement que dépendent sa chaleur et sa lumière; mais il est le seul être connu qui *puisse éclairer et échauffer;* voilà simplement sa définition.

ARTICLE II.

Si le feu est un corps qui ait toutes les propriétés générales de la matière.

Le feu a-t-il les autres propriétés primordiales de la matière? Il est mobile, puisqu'il vient à nos yeux en

si peu de temps; il est divisible et plus divisible par nous que les autres corps, puisqu'on sépare le moindre de ses traits en sept faisceaux de rayons différents.

Il est étendu par conséquent : mais a-t-il la pesanteur et la pénétrabilité de la matière? est-il en effet un corps tel que les autres corps? Plusieurs philosophes très respectables en ont douté.

Newton, page 207 de ses *Principes*, scolie de la proposition XCVI, dit qu'il n'examine pas si « les rayons « du soleil sont un corps ou non; qu'il détermine seu« lement des trajectoires des corps semblables aux tra« jectoires des rayons du soleil. »

Or, puisqu'il est constant par l'expérience que les rayons du soleil réunis sont le feu le plus pur et le plus violent, douter s'ils sont un corps, c'est douter si le feu est un corps.

D'autres physiciens, dont la raison s'est éclairée par quarante ans d'études et d'expériences, après avoir cherché si le feu a quelque poids, ne lui en ont jamais trouvé. Le célèbre Boerhaave dit dans sa *Chimie*, qu'ayant pesé huit livres de fer froid, puis tout ardent, puis refroidi encore, il a toujours trouvé son même poids de huit livres.

Cette épreuve semble réclamer contre d'autres épreuves faites par des mains non moins habiles et non moins exercées. On sait que cent livres de plomb produisent, après la calcination, jusqu'à cent dix livres de *minium*.

On sait que quatre onces d'antimoine, exposées près du foyer du verre ardent du Palais-Royal, après avoir

été calcinées au feu élémentaire, ont pesé aussi près d'un dixième plus qu'auparavant, quoique cet antimoine eût perdu beaucoup de sa substance dans l'exhalaison de sa fumée, etc.

Il ne s'agit à présent que de savoir si cette augmentation de poids dans cette expérience peut prouver la pesanteur du feu, et si l'égalité de poids, dans l'expérience de M. Boerhaave, peut prouver que le feu ne pèse point.

Qu'il me soit permis de rapporter ici ce que je viens de faire pour m'éclairer sur cette difficulté.

Le respect que l'on doit au corps qui jugera ce faible essai est un garant de l'exactitude avec laquelle j'ai tâché de m'instruire, et de la fidélité avec laquelle je rapporte ce que j'ai vu, dont d'ailleurs j'ai dix témoins oculaires.

J'ai été exprès à une forge de fer, et là, ayant fait réformer toutes les balances, et en ayant fait apporter d'autres, toutes les balances de fer ayant des chaînes de fer au lieu de cordes, j'ai fait peser depuis une livre jusqu'à deux mille livres de métal ardent et refroidi; et, n'ayant jamais trouvé la moindre différence dans le poids, voici comme je raisonnais: Ces masses énormes de fer ardent avaient acquis par leur dilatation une plus grande surface; elles devaient donc avoir alors moins de pesanteur spécifique. Je puis donc, de cela même qu'elles pèsent également chaudes comme froides, conclure que le feu qui les pénétrait leur donnait précisément autant de poids que leur dilatation leur en fesait perdre, et que par conséquent le feu est réellement pesant.

Mais, disais-je, toutes les calcinations après lesquelles les matières ont augmenté de poids n'ont-elles pas aussi dilaté ces matières? Il leur arrive donc la même chose qu'à mon fer ardent. Cependant ces matières pèsent brûlantes et calcinées un dixième de plus qu'avant d'avoir été exposées au feu; et deux milliers de fer ardent et froid conservent toujours leur même poids. Se peut-il que dans quatre onces de poudre d'antimoine exposées quelques minutes au feu du soleil, ou calcinées quelques heures au fourneau de réverbère, il soit entré incomparablement plus de matière ignée que dans ces masses pénétrées pendant vingt-quatre heures du feu le plus violent?

Je songeai donc à peser quelque chose de beaucoup plus chaud encore que le fer embrasé; je suspendis près d'un fourneau où l'on fait la fonte trois marmites de fer très épaisses, à trois balances bien exactes; je fis puiser de la fonte en fusion; je fis porter cent livres de ce feu liquide dans une marmite, 35 livres dans une autre, 25 livres dans la troisième. Il se trouva, au bout de six heures, que les 100 livres avaient acquis quatre livres étant refroidies, les 25 livres à peu près une livre, et les 35 livres environ une livre une once et demie.

Je m'étais servi, dans cette expérience, de la fonte blanche, dont il est parlé dans l'*Art de forger le fer*, livre qui devait procurer au public plus d'avantages que la jalousie des ouvriers ne l'a souffert.

Je répétai plusieurs fois cette expérience, et je trouvai toujours à peu près la même augmentation de poids dans la fonte blanche refroidie.

Mais la fonte grise, qui est toujours moins cuite, moins métallique que l'autre, me donna toujours un même poids, soit froide, soit ardente.

Que dois-je penser de cette expérience? S'il est vrai, comme le dit M. de Réaumur dans les *Mémoires* de 1726, page 273, que le fer « augmente de volume en « passant de l'état de fusion à celui de solidité, » il doit donc avoir une pesanteur spécifique moindre dans l'état de solidité; et cependant le voilà qui, solide, pèse beaucoup plus que fluide; voilà quatre livres d'augmentation sur cent, quand la surface est devenue plus large, et que le feu dont il était pénétré s'est échappé pendant plus de six heures.

Cette augmentation de volume et cette perte de sa substance devraient concourir à le faire peser bien moins; l'air dans lequel on le pèse froid, étant alors plus dense, devrait diminuer encore un peu le poids de ce métal: malgré tout cela, ce métal pèse toujours beaucoup plus étant refroidi qu'en fusion.

Or, en fusion, il contenait incomparablement plus de feu qu'étant refroidi; donc il semble qu'on doive conclure que cette prodigieuse quantité de feu n'avait aucune pesanteur; donc il est très possible que cette augmentation de poids soit venue de la matière répandue dans l'atmosphère; donc, dans toutes les autres opérations par lesquelles les matières calcinées acquièrent du poids, cette augmentation de substance pourrait aussi leur être venue de la même cause, et non de la matière ignée. Toutes ces considérations m'obligent à respecter l'opinion que le feu ne pèse point.

Mais, d'un autre côté, je considère que cette augmentation apparente de volume dans le fer, lorsque de fondu il devient solide, est due très vraisemblablement à la dilatation des vases et des moules dans lesquels on le répand, qui se contractent avant que le fer se soit resserré; et, si cela est, je conclus que le fer en fusion, dilaté, doit en effet peser spécifiquement moins, et solide, doit peser en raison de son volume.

J'observe aussi qu'il en est de même de tous les métaux en fusion, qu'ils doivent tous peser solides plus que fluides, sans que cet excès de pesanteur dans les métaux refroidis vienne d'aucune addition de matière étrangère.

Je vois que si le plomb, l'étain, le cuivre, etc., pèsent moins en fusion que refroidis, ils acquièrent au contraire du poids dans la calcination.

Maintenant de deux choses l'une : ou dans cette calcination la matière acquiert un moindre volume, conservant la même masse, et alors par cela seul elle doit peser un peu davantage; ou bien, sans avoir un moindre volume, elle acquiert plus de masse : ce surplus de masse lui vient ou du feu ou de quelque autre matière. Il n'est pas probable que cent livres de plomb acquièrent dix livres de feu. Il n'y a peut-être pas dix livres de feu dans tout ce que l'on brûle en un jour sur la terre; mais aussi il n'est pas probable que le feu ne contribue en rien à cette addition de poids.

Je joins à cette probabilité, qu'il n'y a d'ailleurs aucune raison pour priver l'élément du feu de la pe-

santeur qu'ont les autres éléments, et je conclus qu'il est très probable que le feu est pesant [1].

Les philosophes qui refusent au feu l'impénétrabilité ne manqueront pas encore de raisons. Il est constaté, diront-ils, que la lumière est du feu; que ce feu vient à nos yeux; que ses traits, ses rayons sont colorés, c'est-à-dire que les rayons producteurs du rouge doivent toujours donner la sensation du rouge, etc.

Or, cela posé, vous regardez deux points, dont l'un est rouge et l'autre bleu : non seulement les rayons bleus et rouges se croisent nécessairement avant d'arriver à vos yeux; mais dans ce point d'intersection il passe encore une infinité de rayons de l'atmosphère; réunissez encore dans ce même point tous les rayons réfléchis d'un miroir concave, et tous ceux d'un verre lenticulaire qui lui sera opposé, vous n'en verrez toujours que plus vivement le point rouge et le point bleu; ces deux traits de feu viendront toujours à vos

[1] Plusieurs physiciens ont répété depuis les expériences sur la différence de poids qu'on peut soupçonner entre une masse de métal rouge et la même masse refroidie, et ils ont trouvé des conclusions opposées; ce qui devait arriver, parceque cette différence est nécessairement très petite, imperceptible dans de petites masses, et fort au-dessous de l'erreur qu'on peut commettre en pesant des masses considérables.

Quant à l'augmentation de poids des métaux calcinés, la conjecture de M. de Voltaire a été confirmée par des expériences non douteuses. On sait à présent qu'il se combine avec les métaux, pendant la calcination, une certaine quantité d'*air vital*, ou *air déphlogistiqué de Priestley*, qui en augmente le poids. C'est par cette raison que la calcination des métaux est impossible dans les vaisseaux clos, quelque violent que soit le feu qu'on leur applique. K.

yeux dans leur même direction, à travers ces mille millions de traits qui pénètrent leur surface: le feu ne semble donc pas impénétrable.

Le feu, suivant l'idée de ces philosophes, serait donc une substance qui aurait quelques attributs de la matière, et qui ne serait pas en effet matière. Il aurait la divisibilité, la mobilité, l'étendue; mais il n'aurait ni la gravitation vers un centre, ni l'impénétrabilité, caractère plus inhérent dans la matière que la gravitation.

Il agirait sur les corps, sans être entièrement de la nature des corps, ce qui ne serait pas incompatible. Il serait dans l'ordre des êtres une substance mitoyenne entre les corps plus grossiers que lui, et d'autres substances plus pures que lui : il tiendrait à ceux-ci par la pénétrabilité et par sa liberté de n'être entraîné vers aucun centre : il tiendrait aux autres par sa divisibilité, par son mouvement; semblable en ce sens à ces substances qui semblent marquer les bornes de ces espèces qui ne sont ni animaux ni végétaux absolus, et qui semblent être les degrés par lesquels la nature passe d'un genre à un autre. On ne peut pas dire que cette chaîne des êtres soit sans vraisemblance; et cette idée, qui agrandit l'univers, n'en serait par là que plus philosophique.

Cependant, quoique aucune expérience ne semble encore avoir constaté invinciblement la pesanteur et l'impénétrabilité du feu, il paraît qu'on ne peut se dispenser de les admettre.

A l'égard de la pesanteur, les expériences lui sont au moins très favorables.

A l'égard de l'impénétrabilité, elle paraît plus certaine : car le feu est corps; ses parties sont très solides, puisqu'elles divisent les corps les plus solides, puisque l'aiguille d'une boussole tourne au foyer d'un verre ardent, etc.

La solidité emporte nécessairement l'impénétrabilité. Il est vrai que les traits de feu qu'on nomme *rayons de lumière* se croisent; mais ils peuvent très bien se croiser sans se pénétrer : car tout corps ayant incomparablement plus de pores que de matière, ces traits de feu passent, non pas dans la substance solide des parties élémentaires les unes des autres, ce qui serait incompréhensible, mais dans les pores les uns des autres; et, non seulement ils peuvent se croiser ainsi, mais ils se croisent l'un par-dessus l'autre comme des bâtons; et de là vient, pour le dire en passant, que deux hommes ne voient jamais le même point physique, le même *minimum* visible.

Il paraît donc enfin qu'on doit admettre que le feu a toutes les propriétés primordiales connues de la matière.

Voyons ses propriétés particulières, et d'où elles dépendent, pour tâcher de connaître quelque chose de sa nature.

ARTICLE III.

Quelles sont les autres propriétés générales du feu.

Les deux attributs qui caractérisent le feu étant de brûler et d'éclairer, d'où lui viennent ces deux attributs, et quelles autres propriétés en résultent ?

SECTION PREMIÈRE.

D'où le feu a-t-il le mouvement?

Le feu ne peut éclairer, échauffer, brûler, que par le mouvement de ses parties : d'où ce mouvement lui viendra-t-il ? Sera-ce de quelque autre matière plus ténue, plus fluide encore ? Mais d'où cette autre matière aura-t-elle son mouvement ? Pourquoi cette matière ne fera-t-elle pas elle-même les mêmes effets que le feu ? Pourquoi recourir à une autre matière qu'on ne connaît pas ?

Cette autre matière agirait ou dans le plein absolu ou dans le vide ; si elle est supposée dans le plein, cette supposition est exposée à d'étranges contradictions : comment une étincelle de feu, venant de Sirius jusqu'à nous, dérangera-t-elle ce plein prodigieux ? Comment un rayon de soleil percera-t-il plus de 30 millions de lieues en huit minutes ? D'ailleurs quelle foule d'objections contre le plein absolu ! Si cette matière est supposée agir dans l'espace non rempli, quel besoin avons-nous d'elle pour produire l'action du feu ? Le feu est un élément ; ses parties constituantes ne s'altèrent donc point, du moins tant que cet univers subsiste ; que servira donc une autre matière insensible à ses parties constituantes ? Il ne faut admettre de principe invisible, insensible, que quand ce premier principe invisible, insensible, est d'une nécessité primordiale absolue, inhérente dans la nature des choses. Ne serait-il pas contre toute philosophie d'expliquer le mouvement connu d'un

élément par le mouvement supposé d'un autre élément inconnu? Il faut donc croire que le feu a le mouvement originairement imprimé en lui-même, jusqu'à ce qu'on soit bien sûr qu'il y a une autre substance qui le lui donne.

Le feu étant toujours par sa nature en mouvement, ses parties étant les plus simples, et par conséquent les plus solides des corps connus, tous les corps connus étant poreux, le feu habite nécessairement dans les pores de tous les corps: il les étend, les meut, les échauffe, et les consume, selon sa quantité et son degré de mouvement.

Tous les corps tendent à s'unir par la même loi qui fait graviter tous les corps célestes vers un foyer commun, quelle que soit la cause de cette tendance: donc toutes les parties de chaque corps presseraient également vers le centre de ce corps, et tous les corps composeraient des masses également dures, si le feu, étant toujours en mouvement, n'écartait ces parties toujours prêtes à s'unir.

Le feu résiste donc continuellement à l'effort des corps, et les corps lui résistent de même: cette action et cette réaction continuelles entretiennent donc un mouvement sans interruption dans toute la nature.

Pourquoi tous les animaux sont-ils plus grands le jour que la nuit? Pourquoi les maisons sont-elles plus hautes à midi qu'à minuit? Pourquoi toute la nature est-elle dans une agitation plus ou moins grande, selon que les climats sont plus ou moins chauds? Faudra-t-il, pour expliquer ces phénomènes continuels, recourir à autre chose qu'au feu? Son absence ne fait-elle

pas sensiblement le repos? Sa présence ne fait-elle pas sensiblement le mouvement? Faudra-t-il, encore une fois, imaginer une autre matière que le feu pour rendre raison de la chaleur?

Loin que ce soit le mouvement interne des corps qui puisse produire et faire en effet du feu, c'est donc réellement le feu qui produit le mouvement interne de tous les corps. Mais, dira-t-on, comment peut-il exciter des fermentations froides qui font baisser le thermomètre? Comment peut-il, en agitant l'air, causer des vents qui apportent la gelée?

Je répondrai que ces effets arrivent de la même manière que nous fesons geler les liqueurs en mettant du feu autour de la masse de neige et de sel qui entoure la liqueur que nous voulons glacer; à peine le feu a-t-il commencé à fondre cette masse de neige et de sel que notre liqueur se gèle; voilà du mouvement et une fermentation des plus froides à la suite de ce mouvement: c'est ainsi qu'une demi-once de sel volatil d'urine, et trois onces de vinaigre, en fermentant, font baisser le thermomètre de neuf à dix degrés. Il y a certainement du feu dans ces deux liqueurs, sans quoi elles ne seraient point fluides; mais il y a aussi autre chose que du feu, il y a des sels; plusieurs parties de ces sels ne se coagulent-elles pas en la même manière que plusieurs parties de sel et de glace entrent dans nos liqueurs que nous glaçons?

De même l'air dilaté par le moyen du feu, de quelque manière que ce puisse être, soit par des exhalaisons, soit par l'action immédiate des rayons du soleil; cet air, dis-je, nous apporte du Nord des sels coagu-

lés; et pourquoi ces sels se coagulent-ils dans un air que la chaleur dilate? N'est-ce point que ces sels contiennent en eux moins de feu que les autres parties de l'atmosphère, et qu'ainsi ils s'unissent quand l'atmosphère se dilate? Ils excitent alors un vent froid, qui n'est autre chose qu'une fermentation froide; le feu, par son mouvement, peut donc unir ensemble des matières qui par là même deviennent froides.

Que l'on jette des morceaux de glace dans l'air, ils seront toujours froids quoique en mouvement; les exhalaisons du Nord, le vent, qui n'est autre chose que l'air dilaté, doivent être considérés comme une puissance qui pousse des parties de glace.

Le feu, par son mouvement, contribue donc même au froid, puisque avec le feu nous glaçons des liqueurs; puisque des fluides empreints de matière ignée, tels que le sel volatil d'urine et le vinaigre, tels que le sel ammoniac et le mercure sublimé, font baisser prodigieusement le thermomètre; puisque l'air dilaté par l'action du feu nous apporte du Nord des particules froides [1].

[1] Ces phénomènes paraissent indiquer un nouveau principe qu'on ne soupçonnait pas lorsque M. de Voltaire écrivait cet *Essai*. Les corps, en passant de l'état de solide à l'état de liquide, de celui de liquide à l'état de vapeurs, en se combinant, en se dissolvant dans les menstrues, paraissent acquérir la propriété de s'unir à une quantité de feu plus ou moins grande que dans leur état antérieur; en sorte qu'ils peuvent refroidir ou échauffer les corps avec lesquels ils communiquent, tandis que, s'ils étaient restés dans leur premier état, ils n'auraient rien changé à la température de ces mêmes corps. On a fait depuis quelques années des expériences très suivies et très bien faites sur cette classe de phénomènes. Il paraît donc que le feu s'applique aux corps de trois manières différentes: 1° en sorte qu'il puisse en être séparé sans y rien changer que leur température; 2° de manière à

SECTION II.

N'est-il pas la cause de l'élasticité ?

Le feu étant en mouvement dans tous les corps, le feu agissant par ce mouvement, la réaction étant toujours égale à l'action, ne suit-il pas que le feu doit causer l'élasticité ?

Être élastique, c'est revenir par le mouvement au point dont on est parti, c'est être repoussé en proportion de ce qu'on presse. Pour que les mixtes aient cette propriété, il faut qu'ils ne soient pas entièrement durs, que l'adhésion de leurs parties constituantes ne soit pas invincible; car alors rien ne pourrait presser et refouler leurs parties, ni en-dedans ni en-dehors.

Une balle fait ressort en tombant sur une pierre, parceque les parties qui touchent la pierre en sont repoussées; parceque la réaction de la pierre est égale à l'action de la balle ; quand cette balle, ayant cédé à cet effort qui lui a ôté sa rondeur, la reprend ensuite, c'est parceque ses parties, qui étaient pressées, se renflent, s'étendent. Il y a donc de toute nécessité un pouvoir qui distend toutes ces parties; ce pouvoir n'est que du mouvement, le feu qui est dans ce corps est en mouvement, le feu cause donc l'élasticité.

ne pouvoir en être séparé que lorsque l'état de ces corps vient à changer; 3° par une véritable combinaison qu'on ne peut détruire sans changer la nature du corps. On peut consulter sur cet objet les ouvrages de MM. Scheele, Black, Crawford; on y trouvera des expériences bien faites, bien combinées, et des vues ingénieuses. K.

Que le feu soit l'origine de cette propriété, c'est une chose d'autant plus probable que le feu lui-même semble parfaitement élastique; ses parties élémentaires étant nécessairement très solides, se choquant continuellement, et se repoussant avec une force proportionnée à leur choc, doivent faire des vibrations continuelles dans les corps. Un corps serait parfaitement dur s'il était absolument privé de feu.

S'il en était tout pénétré, et que ses parties ne pussent résister aucunement à l'action du feu, ses parties auraient encore moins de cohérence que les fluides les plus subtils, et il serait entièrement mou; un corps n'est donc élastique qu'autant que ses parties constituantes résistent au mouvement du feu qu'il renferme.

C'est ce que l'expérience confirme dans tous les corps élastiques. Plus on a augmenté l'adhésion, la cohérence des parties d'un métal, en le comprimant sous le marteau, plus alors cette adhésion surpasse l'action du feu que contient ce métal; alors son ressort est toujours plus grand; qu'il soit échauffé, le ressort diminue; qu'il soit ensuite en fusion, ce ressort est perdu entièrement. Laissez refroidir ce corps fondu, c'est-à-dire laissez exhaler le feu étranger et surabondant qui le pénétrait, ne lui laissez que la quantité de substance de feu qui était naturellement dans les pores de ses parties constituantes, le ressort se rétablit.

SECTION III.

L'air ne reçoit-il pas aussi son ressort du feu?

L'air, ce corps si singulièrement élastique, paraît recevoir son ressort du feu par les mêmes raisons.

L'air de notre atmosphère est un assemblage de vapeurs de toute espèce qui lui laissent très peu de matière propre.

Otez de cet air l'eau dans laquelle il nage, et dont la pesanteur spécifique est au moins 850 fois plus grande que celle de cet air; ôtez-en toutes les exhalaisons de la terre, que restera-t-il à l'air pur pour sa pesanteur? Il est impossible d'assigner ce peu que l'air pur pèse par lui-même; il reçoit donc certainement d'une autre matière cette grande pesanteur qui soutient 33 pieds d'eau, ou 29 pouces de mercure: cette force, qui surprit tant le siècle passé, ne lui appartient pas en propre [1].

Si cette pesanteur n'est pas à lui, pourquoi son ressort ne lui viendra-t-il pas aussi d'ailleurs?

Il est constant que la chaleur augmente beaucoup le ressort d'un air enfermé; on connaît les découvertes

[1] M. de Voltaire est un des premiers qui aient annoncé que l'air, c'est-à-dire le fluide expansible qui entoure la terre, n'est point un élément simple, mais un composé d'un grand nombre de substances dans l'état d'expansibilité. On a prouvé depuis que cet air contenait non seulement une grande quantité d'eau, et d'autres substances dans l'état de dissolution, mais qu'il était encore le résultat du mélange ou de la combinaison d'un grand nombre de substances expansibles à tous les degrés de température connus. Voyez l'article AIR dans le *Dictionnaire philosophique*. K.

fines d'Amontons sur l'augmentation de puissance qu'un air comprimé acquiert par la chaleur de l'eau bouillante.

La chaleur étend l'air et augmente sensiblement son élasticité dans l'instant que cet air s'étend : ainsi l'air se dilatant par le feu, casse les vaisseaux qui le renferment ; ainsi, échauffé dans une vessie, il la fait crever ; ainsi il fait monter le mercure et les liqueurs dans les tubes d'autant plus qu'il s'échauffe, etc.

Tant qu'il y aura du feu dans cet air comprimé, les corpuscules de l'air, écartés en tous sens, pressent en tous sens tout ce qu'ils rencontrent. Voilà l'augmentation de son ressort.

L'air libre, étant échauffé, se distend, s'écarte de tous côtés ; et alors ce ressort qui agissait par la dilatation s'épuise en proportion de ce que l'air s'est dilaté ; ce plein air libre, échauffé, n'est plus si élastique, parcequ'alors il y a moins d'air dans le même espace.

De même, quand le métal pénétré de feu s'étend de tous côtés, alors il y a moins de métal dans le même espace ; et quand il est fondu, il s'est étendu autant qu'il est possible : alors son ressort est perdu autant qu'il est possible.

Ce métal refroidi redevient élastique : aussi l'air libre refroidi, revenu dans son premier état, reprend son élasticité première ; mais si l'air est plus refroidi encore, si le froid le condense trop, alors son ressort s'affaiblit : n'est-ce pas que l'air n'a plus alors la quan-

tité de feu nécessaire pour faire jouer toutes ses parties, et pour le dégager de l'atmosphère engourdie qui le renferme?

Si l'air était absolument privé de feu, il serait sans mouvement et sans action.

SECTION IV.

Suite de l'examen comment le feu cause l'élasticité.

Tous les liquides, quoique d'une autre nature que l'air, ne doivent-ils pas aussi au feu leur plus ou moins d'élasticité? Le feu, qui subsiste dans l'eau, retient les parties de l'eau dans une désunion continuelle. L'eau est alors, par rapport à la quantité de feu qu'elle contient, ce qu'est un métal enflammé par rapport à la quantité de feu qui le pénètre. Ce métal en fusion perd son ressort. L'eau coulante est aussi dans une espèce de fusion, et par conséquent sans élasticité; mais dès qu'elle contient moins de feu, dès qu'elle est glacée, elle fait ressort comme le métal refroidi, parcequ'alors elle peut réagir comme le métal contre l'action d'un moindre feu qu'elle contient: or, que la glace contienme du feu, on ne peut en douter, puisqu'on peut rendre la glace trente à quarante fois plus froide encore qu'au premier degré de congélation; et si on pouvait trouver le dernier terme de la glace, on trouverait celui de l'extrême dureté des corps.

Ceux qui, pour expliquer l'élasticité, ont employé la matière subtile, de l'existence de laquelle on n'a de preuve que le besoin qu'on croit en avoir; ceux-là, dis-je, ont toujours eu dans leur système quelque contradiction à dévorer.

S'ils disent, par exemple, qu'une lame d'acier courbée fait ressort, parceque cette matière subtile, qu'on suppose être partout, fait un effort violent pour repasser par les pores de cet acier que sa courbure vient de rétrécir, ils s'aperçoivent aussitôt que la loi des fluides les contredit, car tout fluide libre presse également partout; et de plus, si la matière subtile est supposée faire tourner notre globe d'occident en orient, comment causera-t-elle un ressort dans un sens contraire?

S'ils disent que la matière subtile, remplissant tous les pores des corps et tout l'univers, est composée de petits tourbillons logés dans les corps; que les parties de ces tourbillons, tendant toujours à s'échapper par la tangente, sont la cause du ressort, que de difficultés et de contradictions encore! Ces petits tourbillons sont-ils composés d'autres tourbillons? il le faut bien, puisqu'ils ont des parties. La dernière de ces particules sera-t-elle un tourbillon? en quelle direction se mouvront-ils? est-ce en un seul sens? est-ce en tous sens? Qu'on songe bien qu'ils remplissent l'univers, et qu'on voie ce qui en résulterait. Il faudrait que tout suivît cette direction de leur mouvement. Sont-ils durs? sont-ils mous? S'ils sont durs, comment laisseront-ils venir à nous un rayon de lumière? s'ils sont mous, comment ne se confondront-ils pas tous ensemble? De quelque côté qu'on se tourne, on est environné d'obscurités.

Je demande simplement si, dans les incertitudes où nous laisse la physique, il ne vaut pas mieux s'en tenir aux substances dont au moins on connaît l'existence

et quelques propriétés, que de rechercher des êtres dont il faut deviner l'existence. Nous sommes tous des étrangers sur la terre que nous habitons, ne devons-nous pas plutôt examiner ce qui nous entoure que de faire la carte des pays inconnus? Nous voyons du feu sortir des corps où il était enveloppé; nous voyons qu'il est dans tous les corps connus, qu'il imprime évidemment des vibrations à leurs parties; que quand ces vibrations sont finies par la dissolution du corps, tout ressort cesse; nous sentons que l'air devient plus élastique quand il s'échauffe, et moins quand il est très froid; pourquoi donc chercher ailleurs que dans cet élément du feu l'élasticité qu'il donne si sensiblement? Par là on ne se chargerait du fardeau d'aucune hypothèse; et certainement on n'avancerait pas moins dans la connaissance de la nature [1].

SECTION V.

N'est-il pas la cause de l'électricité?

S'il est vraisemblable que le feu est la cause de l'élasticité, il ne l'est pas moins que l'électricité soit aussi un de ses effets.

[1] Il n'est point prouvé que la cause de l'élasticité des ressorts soit la même que celle de la force par laquelle les corps dans l'état d'expansion tendent à occuper un plus grand espace. Il semble que la première force peut être l'effet de celle qui produit la cohésion. Les molécules d'un corps ont pris un certain ordre en vertu de cette force; vous changez cet ordre en pressant le corps ou en le pliant; si vous cessez d'agir, les molécules dérangées de cet état, qui était, relativement à cette force, l'état d'équilibre, tendront à s'y restituer. Quant à la force des substances expansibles, elle paraît inexplicable par la force d'attraction, par la tendance à l'équilibre d'un système de molécules qui s'attirent; peut-être a-t-elle pour cause quelque propriété

La marche de l'esprit humain doit être, ce semble, de se contenter d'attribuer les mêmes effets aux mêmes causes, jusqu'à ce que l'expérience découvre une cause nouvelle. Or l'électricité paraît toujours produite par la cause qui produit toujours du feu dans les corps durs; c'est-à-dire qui développe le feu que ces corps durs contiennent : cette cause est le frottement, l'attrition des parties. Il n'y a aucun corps dur frotté qui ne s'échauffe; il n'y a aucun corps électrique qui ne doive être frotté avant d'exercer cette électricité.

Quelques corps durs frottés s'enflamment; quelques corps électriques jettent des étincelles brûlantes; tous, après un long et violent frottement, jettent de la lumière.

Il est vrai que les métaux, quelque attrition qu'ils puissent éprouver, n'attirent point les corps minces à eux, n'exercent point d'électricité; mais on ne dit point que tout ce qui prend feu soit électrique; on remarque seulement que tout ce qui devient électrique jette du feu plus ou moins : donc le feu paraît avoir très grande part à cette électricité. Au moins il est indubitable qu'il n'y a point d'électricité sans mouvement, et qu'il n'y a point dans la nature de mouvement sans le feu [1].

de feu encore inconnue. Du moins, comme la chaleur augmente cette force, et que le froid la diminue, comme le feu met dans l'état d'expansibilité des substances liquides ou solides, on ne peut nier qu'il n'agisse comme cause ou comme moyen dans les phénomènes que présente la force expansive. K.

[1] Lorsqu'on approche deux corps dans lesquels l'électricité n'est pas en équilibre, il arrive qu'à l'instant où l'équilibre se rétablit, soit lentement, soit dans un seul instant, il se manifeste du feu; ce feu est visible dans l'air et dans le vide, produit de la chaleur, allume les corps inflammables, fond

ARTICLE IV.

Suite des autres propriétés générales par lesquelles on cherche à déterminer la nature du feu.

Le feu, comme tout autre fluide, se meut également en tout sens; ou plutôt ne pouvant se mouvoir qu'avec cette égalité, parceque l'action et la réaction de ses parties élémentaires sont égales, il semble être l'unique cause pour laquelle les autres fluides se meuvent ainsi.

Il doit donc échauffer également dans toutes ses parties un corps homogène qu'il pénètre; sa flamme doit être ronde, et l'est toujours quand l'air ne presse pas sur le mixte qui brûle. Qu'une boule de fer soit bien enflammée dans un fourneau où l'air très raréfié a épuisé son ressort, cette boule de fer jette des flammes également en haut et en bas; la flamme de l'esprit-de-vin s'arrondit quand on la plonge dans une autre flamme.

De cette propriété inhérente dans le feu de se répandre également s'il ne trouve point d'obstacle, il

les métaux. Ce feu paraît moins simple que celui des rayons de lumière rassemblés au foyer d'un miroir; il a une odeur propre, et d'ailleurs il produit sur les corps qu'il traverse des effets chimiques que les rayons du miroir ardent ne paraissent point produire. On peut observer que, comme les corps changent de température sensible en passant de l'état de solide à celui de liquide, de l'état de liquide à celui de vapeurs, de même ce changement influe sur leur état relativement à l'électricité. Le plus ou le moins de chaleur agit aussi sur l'électricité; la glace devient électrique par frottement comme le verre, à un certain degré de froid; le verre devient électrique par communication comme les métaux, à un certain degré de chaleur.

On ne savait presque rien sur l'électricité en 1738. K.

suit que tout corps enflammé doit envoyer les traits de feu également de tous les côtés, et qu'ainsi tout point lumineux est un centre dont les rayons partent et aboutissent à la surface d'une sphère.

C'est par cette propriété que le feu échauffe et éclaire en raison inverse ou réciproque du carré des distances.

La feu a donc la propriété d'envoyer au corps une quantité de sa substance dans cette proportion.

Il a encore la propriété d'être attiré sensiblement par les corps.

1° Cette attraction est démontrée par cette expérience connue d'une lame de couteau ou de verre, dont la pointe est rasée par les rayons du soleil dans une chambre obscure (*fig.* 2).

On sait que les rayons s'infléchissent, se portent vers cette lame en proportion des distances; c'est-à-dire que le rayon qui passe le plus près de cette pointe est celui qui s'infléchit le plus vers le couteau. Toutes les autres expériences de l'inflexion de la lumière près des corps se rapportent à celle-ci. On les connaît; on n'en grossira pas ce mémoire.

2° La réfraction est encore une preuve évidente de cette attraction; on sait assez que quand le verre ou l'eau, etc., reçoit un rayon oblique, ce rayon commence à se briser en approchant de ce milieu, et qu'il se brise toujours tant qu'il est entre les lignes AB, CD (*fig.* 3), qui sont les termes de cette attraction; après quoi il continue à aller en ligne droite: cette inflexion et ce brisement, avant d'entrer dans ce corps, et en y entrant, est toujours d'autant plus

grand que la matière qui reçoit ce rayon a plus de densité, à moins que cette matière ne soit un corps oléagineux, sulfureux, inflammable: car alors ce corps oléagineux, sulfureux, rempli de feu, agit davantage sur ce rayon que ne fera un corps de même densité, mais qui contiendra moins de parties inflammables.

3° Tout rayon tombant obliquement d'un milieu moins épais dans un milieu plus épais, va plus rapidement dans le corps qui l'attire davantage, et cela en raison inverse de la grandeur des sinus; et non seulement il accélère son mouvement dans ce corps en tombant en ligne oblique, mais aussi en tombant en ligne perpendiculaire[1]. Il est donc aussi indubitable qu'il y a une attraction entre les particules du feu et les autres corps, qu'il est difficile d'assigner la cause de cette attraction.

Ayant reconnu cette propriété singulière du feu d'être attiré par les corps, de se plier vers eux, d'accélérer son mouvement vers eux, et dans eux, sitôt qu'ils sont dans la sphère de l'attraction, on ne doit

[1] La différence de réfrangibilité des milieux n'est point proportionnelle à leur densité, quoique dans des corps de la même nature elle paraisse en dépendre, du moins en partie. Elle dépend surtout de la nature de ces corps; mais sans qu'on ait pu assigner jusqu'ici les causes de cette dépendance, ni saisir aucun rapport entre cette force et la quantité de phlogistique contenu dans les corps, ou leur facilité à se combiner avec cette substance.

On sait que des rayons différents sont différemment réfrangibles dans le même milieu, et chaque rayon ne suit pas dans les différents milieux la même loi de réfrangibilité. Autre phénomène plus compliqué dont on ignore absolument la cause et la loi. On peut consulter sur ces objets une suite de recherches sur l'optique, publiées par M. l'abbé Rochon. K.

plus être si étonné qu'il rejaillisse des corps solides avant de les avoir touchés; car, si les corps ont le pouvoir de l'attirer à quelque distance, pourquoi n'auront-ils pas aussi celui de le repousser à cette même distance?

Or, que des parties de feu soient repoussées de dessus la surface des corps sans la toucher, c'est un phénomène dont il n'est plus permis de douter.

On sait que la lumière tombant sur un prisme, et fesant avec sa perpendiculaire un angle de près de 40 degrés, passe au travers de ce prisme, et va dans l'air; mais qu'à un angle de 41 elle ne passe plus, elle est réfléchie tout entière; mais alors si l'on met de l'eau sous ce prisme, la même lumière qui ne passait point dans l'air à 41 degrés passe à cette même obliquité dans l'eau; elle trouve pourtant dans l'eau plus de parties solides que dans l'air; elle ne rejaillit point de dessus cette eau, et elle rejaillit de dessus cet air; donc elle n'est pas réfléchie en ce cas par les parties solides.

Ajoutez à cette expérience celle des corps réduits en lames minces, qui réfléchissent certains rayons de lumière, et qui laissent passer ces mêmes rayons quand leurs lames sont épaisses. Ajoutez les inégalités extrêmes des miroirs les plus polis, qui cependant réfléchissent la lumière également et avec régularité, et qui par conséquent ne peuvent renvoyer avec régularité ce qu'ils reçoivent si irrégulièrement; on conviendra que la lumière, qui n'est autre chose que du feu, rejaillit sans toucher aux corps dont elle semble rejaillir.

De cette attraction et de cette répulsion de la matière du feu à quelque distance des corps solides n'est-il pas prouvé qu'il y a une action et une réaction entre tous les corps et le feu, telle qu'il y en a une entre les corps qui s'attirent et qui se repoussent? La différence est (comme dit à peu près le grand Newton dans son *Optique*) qu'il ne faut que des yeux pour voir l'attraction et la répulsion de l'électricité, et qu'il faut les yeux de l'esprit pour voir l'attraction et la répulsion du feu et des corps.

Il reste à examiner la figure du feu et sa couleur.

La figure de ses parties constituantes doit être ronde; c'est la seule qui s'accorde avec un mouvement égal en tout sens, et la seule qui puisse produire des angles d'incidence égaux aux angles de réflexion. Il est bien vrai que ces angles d'incidence et de réflexion ne sont pas produits sur la surface des corps solides; mais ils sont produits près de ces surfaces par quelque cause que ce puisse être.

Or cette cause inconnue, et qui peut-être est de la matière électrique, ne peut renvoyer ainsi les rayons, s'ils ne sont pas propres à former toujours ces angles, et il n'y a que la figure ronde qui puisse les former [1].

Pour la couleur qui résulte du feu, j'entends du feu

[1] Ces idées sur la forme des éléments des corps sont un reste de cartésianisme dont M. de Voltaire n'avait pu se débarrasser totalement, quoiqu'il en fût alors plus dégagé que la plupart des savants de l'Europe.

La seule manière plausible d'expliquer les phénomènes de la réflexion des surfaces opaques est de les considérer comme formées de corpuscules transparents, dans lesquels la réflexion se fait comme dans les sphères transparentes, comme dans les gouttes de l'arc-en-ciel. Mais, il reste à expliquer ce dernier phénomène qui semble dépendre de l'attraction, et dont on n'a point donné d'explication précise et calculée. K.

pur et sans mélange, cette couleur dépend des rayons différents qui composent le feu : l'assemblage des sept rayons primordiaux réfléchis donne du blanc ; cependant la couleur de la lumière du soleil tire sur le jaune ; et de là on pourrait croire que le soleil est un corps solide dans lequel les rayons jaunes dominent. Il n'est nullement impossible que le feu dans d'autres soleils ait d'autres couleurs ; et la quantité des rayons rouges ou jaunes dominant dans ce feu élémentaire pourrait très vraisemblablement opérer de nouvelles propriétés dans la matière.

Voilà donc à peu près un assemblage des propriétés principales qui peuvent servir à donner une faible idée de la nature du feu.

C'est un élément qui a tous les attributs généraux de la matière, et qui a par-dessus encore le pouvoir d'agir sur toute matière, d'être toujours en mouvement, de se répandre en tout sens, d'être élastique, de contribuer à l'élasticité des corps, à leur électricité ; d'être attiré et d'être repoussé par les corps ; enfin c'est le seul qui puisse nous éclairer et nous échauffer. Et cette propriété de nous donner le sentiment de lumière et de chaleur n'est autre chose qu'une suite de la proportion établie entre ses mouvements et nos organes ; et il est très vraisemblable que cette proportion est nécessaire pour nous causer ces sentiments ; car l'Auteur de la nature ne fait rien en vain, et ces rapports admirables de la matière du feu avec nos organes seraient un ouvrage vain si, dans la constitution présente des choses, nous pouvions voir sans yeux et sans lumière, et être échauffés sans feu.

SECONDE PARTIE.

DE LA PROPAGATION DU FEU.

On tâchera, dans cette seconde partie, d'expliquer ses doutes en autant d'articles :

1° Sur la manière dont nous produisons du feu ;

2° Sur la manière dont le feu agit ;

3° Sur les proportions dans lesquelles le feu embrase un corps quelconque ;

4° Sur la manière et les proportions dont le feu se communique d'un corps à un autre ;

5° Sur ce qu'on nomme *pabulum ignis*, et ce qui est nécessaire pour l'action du feu ;

6° Sur ce qui éteint le feu.

ARTICLE I.

Comment produisons-nous le feu ?

Les hommes ne peuvent réellement produire du feu, parcequ'ils ne peuvent rien produire du tout ; ils peuvent mêler les espèces des choses, mais non changer une espèce en une autre. On décèle, on manifeste le feu que la nature a mis dans les corps, on lui donne de nouveaux mouvements, mais on ne peut produire réellement une étincelle.

Nous ne pouvons développer ce feu élémentaire que par l'un des cinq moyens suivants :

1° En rendant les rayons du soleil convergents, et les assemblant en assez grand nombre ;

2° En frottant violemment des corps durs ;

3° En exposant tous les corps possibles au feu tiré de ces corps durs, comme aux charbons ardents, à la flamme, aux étincelles de l'acier, etc. ;

4° En mêlant des matières fluides, comme des espèces d'huiles qui fermentent ensemble avec explosion, et qui s'enflamment ;

5° En composant des phosphores avec des matières sulfureuses et salines qui s'enflamment à l'air, comme avec du sang, des excréments, de l'alun, de l'urine, etc., ou bien en fesant de la poudre fulminante, et autres opérations semblables.

Dans toutes ces opérations il est aisé de voir qu'on ne fait autre chose que d'ajouter un feu nouveau aux corps qui n'en ont point assez, ou de mettre en mouvement une quantité de feu suffisante qui était dans ces corps sans mouvement sensible.

ARTICLE II.

Comment le feu agit-il ?

Le feu étant une substance élémentaire répandue dans tous les corps, et jusque dans la glace la plus dure, ne peut agir sur ces corps qu'en agitant leurs parties. Si cette agitation est modérée, comme celle qu'un air tempéré communique aux végétaux, leurs pores ouverts reçoivent alors l'eau, l'air, et la terre,

qui les entourent, et les quatre éléments unis ensemble étendent le germe de la plante qu'ils nourrissent. Si l'agitation est trop forte, les parties du végétal désunies sont dispersées, et tout peut en être aisément détruit, jusqu'au germe.

Ce mouvement, qui fait la vie et la destruction de tout, ne peut, ce me semble, être imprimé aux corps par le feu qu'en vertu de ces deux raisons-ci : ou parcequ'ils reçoivent une plus grande quantité de feu qu'ils n'en avaient, ou parceque la même quantité est mise dans un mouvement plus violent; et comme une quantité de feu quelconque appliquée aux corps n'agit que par le mouvement, il est clair que c'est le mouvement seul qui échauffe, consume, et détruit les corps.

Il n'y a aucun corps sur la terre qui ait dans sa masse assez de feu pour faire de soi-même un effet sensible sans fermenter avec d'autres corps : voilà pourquoi du marbre et de la laine, du fer et des plumes, du plomb et du coton, de l'huile et de l'eau, du soufre et du sable, de la poudre à canon, appliqués au thermomètre, ensemble ou séparément, ne le font ni hausser, ni baisser, lorsque ces divers corps ont été exposés long-temps à une égale température d'air, ainsi que le thermomètre.

De grands philosophes infèrent de cette expérience qu'il y a également du feu dans tous les corps; mais on ose être d'une opinion différente,

1° Parceque si cette égale distribution du feu qu'ils supposent était réelle, la glace factice en aurait autant que l'alcohol le plus pur;

2° Parceque les corps s'enflamment beaucoup plus aisément les uns que les autres; et comme il est certain que nous mettons plus de feu dans des matières que nous préparons, dans de la chaux, par exemple, que dans les mélanges d'autres pierres; aussi paraît-il vraisemblable que la nature agit en cela comme nous, et distribue plus de feu dans du soufre que dans de l'eau[a].

Il paraît donc très probable, par toutes les expériences et par le raisonnement, que de deux corps, celui qui s'enflammera le plus vite à feu égal, contenait dans sa masse plus de substance de feu que l'autre, et qu'ainsi un pied cubique de soufre contient certainement plus de feu qu'un pied cubique de marbre.

Pourquoi donc tous les corps inégalement remplis de feu élémentaire ont-ils cependant un égal degré de chaleur, selon cette expérience faite au thermomètre?

N'est-ce pas pour ces raisons-ci? Le feu n'agit dans les corps que par un mouvement proportionnel à sa quantité; chaque corps résiste à l'action de ce feu qu'il contient; et quand cette résistance est en équilibre avec l'action du feu, c'est précisément comme si le feu n'agissait pas. Or, dans tous les corps en repos, la résistance de leurs parties et l'action du feu contenu sont en équilibre (car sans cela il n'y aurait point de repos); donc tous les corps en repos doivent avoir un égal degré de chaleur.

Il faut remarquer qu'il n'y a point de repos parfait; mais le mouvement interne des corps est si insensible, qu'il ne peut faire un effet sensible sur la petite quantité de liqueur contenue dans un thermomètre. On

[a] Voyez l'article IV de cette seconde partie.

sent assez pourquoi au thermomètre cette chaleur est égale, et ne l'est pas au tact de nos mains.

Pour qu'un corps s'échauffe et ensuite s'enflamme, etc., il s'agit donc de le pénétrer d'un nouveau feu, et de mettre dans un grand mouvement celui qu'il a.

Des charbons ardents, ou les rayons du soleil réunis, appliqués, par exemple, à du fer, produisent le premier effet; l'attrition seule produit le second.

Les rayons du soleil, ou le feu ordinaire, ajoutent une nouvelle substance de matière ignée à ce fer; l'attrition causée par un caillou n'y ajoute que du mouvement sans nouvelle matière. Ce mouvement seul fait un si grand effet par les vibrations qu'il excite dans ce fer, qu'une partie de lui-même en tombe incontinent brûlante, lumineuse, et vitrifiée.

L'action presque instantanée des rayons du soleil par le plus grand miroir ardent produit un effet entièrement semblable.

Il faut voir à présent si une nouvelle quantité de traits de feu qui pénètrent dans un mixte, agit par le nombre de ses traits et par le mouvement avec lequel chaque trait pénètre ce mixte; ou bien si cette force augmente encore par l'action de ces traits les uns sur les autres.

Par exemple mille rayons arrivent d'un verre ardent à un morceau de bois; dans le foyer de ce verre ardent, je demande si ces mille rayons agissent seulement par leur masse multipliée par leur vitesse (on n'entre point ici dans la question si la force est mesurée par la masse multipliée par le carré de la vitesse), ou si à cette action il faut encore ajouter une force

résultante de l'action mutuelle de ces rayons les uns sur les autres.

Il paraît probable que la masse seule des rayons, multipliée par leur vitesse, sans autre agmentation, fait tout l'effet du verre ardent : car s'il y avait une autre action quelconque, cette action ne pourrait être que latérale, c'est-à-dire que les rayons augmenteraient mutuellement leur puissance en se touchant par les côtés ; mais cette prétendue action ne ferait que détourner les rayons qui vont tous en ligne droite, et par conséquent affaiblirait leur pouvoir au lieu de le fortifier. Plusieurs coins enfoncés à-la-fois dans un morceau de bois, plusieurs flèches lancées à-la-fois dans un rond se nuiront si elles se touchent ; et comment agiront-elles sensiblement les unes sur les autres, si elles ne se touchent pas ?

J'ajouterai encore que si les rayons du feu augmentaient leur force par cette action mutuelle (ce qui n'est pas assurément conforme aux lois mécaniques), les rayons de la lune, reçus sur un miroir ardent, sembleraient devoir au moins faire sentir quelque chaleur à leur foyer, mais c'est ce qui n'arrive jamais ; donc on paraît très bien fondé à penser que les rayons n'agissent point réciproquement l'un sur l'autre en partant d'un même lieu, et allant frapper le même corps. Il s'en faut beaucoup que le nombre des traits de flamme qui pénètrent un corps reçoive une nouvelle action par leur agitation mutuelle.

Qu'on mette sous un métal quelconque une mèche allumée trempée d'esprit-de-vin, et qu'on observe, à l'aide de l'ingénieuse invention du pyromètre, le de-

gré d'expansion, de raréfaction, que ce métal aura acquis dans un temps donné; si le feu augmentait son action par le choc mutuel de ses parties, deux mèches pareilles devraient raréfier ce métal beaucoup plus du double; mais il est prouvé, par les expériences les plus exactes, que deux mèches pareilles ne font pas seulement un effet double de celui d'une simple mèche.

Une simple mèche allumée, mise sous le milieu d'une lame de fer longue de 5 pouces $\frac{8}{10}$, et épaisse de $\frac{3}{10}$, alonge cette lame comme 80; deux mèches mises au milieu, l'une auprès de l'autre, ne l'alongent que comme 117; et les deux mêmes flammes, mises à 2 pouces $\frac{1}{2}$ l'une de l'autre, ne l'alongent que comme 109.

On ne prétend pas répéter ici le détail de toutes ces expériences vérifiées; on essaiera seulement d'en tirer quelques conclusions.

Si le feu agissait dans ce cas par la force d'une action mutuelle de ses parties les unes contre les autres, la flamme de ces deux mèches devrait se joindre pour produire ces effets réunis; et ces deux flammes devraient échauffer, raréfier cette lame beaucoup au-delà de 160; mais ces deux flammes voisines, au lieu de se réunir, s'écartent; chacune se dissipe de côté et d'autre.

On peut donc, encore une fois, conclure que les rayons du feu n'agissent point l'un sur l'autre pour augmenter leur puissance, soit qu'ils viennent du soleil en parallélisme, soit qu'ils soient réunis au foyer d'un verre ardent, soit qu'ils s'échappent en cercle d'un charbon allumé, etc.

Voici donc ce qui arrive dans un corps auquel on

applique un feu étranger; plus ce corps résiste, plus la quantité de ce feu, multipliée par sa vitesse, agit sur lui; et tant que l'action de ce feu et la réaction de ce corps subsistent la chaleur augmente, jusqu'à ce qu'enfin de nouveau feu entrant toujours, les parties solides de ce corps qui résistaient, par exemple, à 1,000 parties de feu, ne pouvant résister à 10,000, à 100,000, se désunissent et s'évaporent. Un madrier de bois de 100 pouces carrés pourra très aisément être percé dans 100 demi-pouces d'étendue sans perdre sa figure; mais s'il est percé dans 144,000, il est réduit en poussière.

Voici maintenant ce qui arrive à un corps dont on met en mouvement le feu propre qu'il contenait. Qu'un morceau de fer, par exemple, soit conçu partagé en mille lamines élastiques, que chaque lamine contienne dix parties de feu, que ce corps reçoive un choc violent qui ébranle ces mille lamines, et que ce choc réitéré augmente cent fois le ressort de chaque partie de feu; ces atomes de feu qui ne pouvaient agir auparavant, vu le poids dont ils étaient accablés, prennent une force égale à celle des mille lamines: que ce ressort soit augmenté encore, on voit aisément comment enfin cette centième partie de feu, contenue dans cette masse, l'enflammera toute, et la dissipera à la fin, sans qu'il y soit intervenu une seule particule de feu étranger.

Les corps sont donc échauffés, enflammés, consumés, ou par le feu qui est en eux, et dont on a augmenté le mouvement, ou par la quantité d'un feu

étranger qu'on leur a appliqué, et qui par son mouvement vient agir sur ces corps; et, dans les deux cas, le feu agit toujours par les lois du mouvement.

ARTICLE III.

Proportions dans lesquelles le feu embrase un corps quelconque.

On a essayé, dans ce troisième article, de rassembler quelques lois générales sur les proportions dans lesquelles le feu agit.

PREMIÈRE LOI.

Le feu étant un corps, et agissant sur les autres corps par sa masse et par son mouvement, selon les lois du choc, « il communique son mouvement aux « corps homogènes, suivant une loi qui dépend de « leur grosseur. » Soit une lamine de plomb échauffée, dilatée comme 154, par un feu donné; une autre lamine de même longueur, deux fois aussi large, deux fois aussi haute, et pesant ainsi le quadruple de la première, acquiert 109 degrés de chaleur en temps égal, à feu égal, selon les expériences faites au pyromètre.

Le carré des degrés de chaleur est à peu de chose près comme la racine des pesanteurs de ces lamines. La racine de la pesanteur de la dernière lamine est à celle de la première comme 2 est à 1; et les carrés de leurs degrés de chaleur sont aussi comme 2 à 1, ou peu s'en faut.

SECONDE LOI.

Le feu agit en raison inverse du carré de sa distance; cela est assez prouvé, puisque le feu se répand égale-

ment en tout sens ; c'est aussi en vertu de cette loi que de deux corps d'égale longueur et épaisseur, le plus large présentant une plus grande quantité de matière plus voisine de la flamme que le moins large, le corps le plus large sera toujours le plus tôt échauffé, en raison directe de cet excès de quantité de matière, et en raison du carré de la proximité du feu.

TROISIÈME LOI.

Le feu augmente le volume de tous les corps avant d'enlever leurs parties.

Si le bois, les cordes, etc., ne paraissent pas augmenter de volume, c'est qu'on n'a pas le temps de les mesurer avant que leurs parties aient été dissipées.

Il est démontré par cette loi que le feu, puisqu'il est pesant, doit augmenter le poids des corps avant qu'il en ait fait évaporer quelque chose.

QUATRIÈME LOI.

Les corps retiennent leur chaleur d'autant plus long-temps qu'il a fallu plus de temps pour les échauffer.

Ainsi le fer ayant acquis 70 degrés de chaleur et d'expansion en 6 minutes 47 secondes, et un pareil volume de plomb, à feu égal, ayant acquis 70 pareils degrés en une seule minute, ce plomb raréfié à ce même degré 5 minutes 47 secondes plus tôt que le fer se refroidira, se contractera aussi environ 5 minutes 47 secondes plus tôt que le fer.

Cette règle souffre pourtant quelques exceptions : la

craie, par exemple, et quelques pierres, se refroidissent fort vite après s'être très lentement échauffées ; la raison est vraisemblablement que le feu a changé leurs parties, et ouvert leurs pores ; et, comme nous le dirons après avoir exposé toutes ces lois, le tissu des substances et l'arrangement des pores doit apporter quelque changement aux règles les plus générales.

CINQUIÈME LOI.

Tous les corps sont échauffés et raréfiés par un feu égal, plus lentement d'abord, ensuite plus rapidement, puis avec plus grande célérité ; et de ce point de plus grande célérité ils se raréfient tous d'autant plus lentement qu'ils approchent plus du dernier terme de leur expansion.

Par exemple, dans les expériences faites à l'aide du pyromètre,

Le plomb se raréfie à feu égal, d'abord,	Le fer se raréfie,
En 5 secondes, de 5 deg.	En 9 secondes, de 1 deg.
En 9 secondes, de 10 deg.	En 15 secondes, de 2 deg.
En 13 secondes, de 15 deg.	En 18 secondes, de 3 deg.
En 15 secondes, de 20 deg.	

Puis cette célérité de dilatation croissant toujours, le temps depuis la 28e seconde jusqu'à la 36e est l'époque de la plus grande vitesse de l'action du feu ; et depuis ce terme de la 36e seconde, les degrés de dilatation arrivent toujours plus lentement.

Cette cinquième loi dépend évidemment de la force de cohésion des parties constituantes des corps.

Cette cohérence est d'autant plus grande que le corps

est plus froid, et le dernier degré de froid (s'il était possible de le trouver) serait le plus grand degré de cohérence possible.

Or, dans l'air froid, le corps, étant plus refroidi à sa surface que dans sa substance, oppose à l'action du feu une écorce plus serrée; c'est pourquoi un feu égal emploie neuf secondes à échauffer le fer d'un seul degré.

Mais les pores de cette première écorce étant ouverts, ceux de la seconde écorce sont aussi un peu ouverts, parcequ'ils ont reçu déjà des particules de feu : le feu égal opère donc en 18 secondes une expansion de trois degrés, qu'il n'eût produite qu'en 27 secondes, s'il avait eu pareille résistance à vaincre : ensuite quand le feu a, par son mouvement séparé, divisé toutes les parties de cette masse, il en a élargi tous les pores; la réaction de toutes les parties solides plus écartées en est moins forte; alors pareille quantité de feu n'étant plus suffisante pour distendre ces pores devenus plus grands, il faut qu'il arrive dans ces pores une portion de feu plus considérable : or, la matière qui produit ce feu étant toujours supposée la même, une plus grande quantité de matière ignée ne peut être fournie en temps égaux; donc le même feu doit toujours agir plus lentement jusqu'au terme où la cohérence du corps équivaudra précisément à l'action du feu; et, passé ce temps, le corps se fond, se calcine, ou s'exhale en vapeurs, selon sa nature.

SIXIÈME LOI.

La raison dans laquelle le feu agit sur les corps est

toujours moindre que la raison dans laquelle on augmente le feu.

Par exemple un feu simple agit en proportion plus qu'un feu double, et un feu double plus à proportion qu'un triple.

Une mèche d'une grosseur donnée communique à une lame de fer donnée,	Deux pareilles mèches réunies à feu égal communiquent à la même lame,
En 9 secondes, 1 degré.	En 6 secondes, 1 degré, et non en 4 sec. et demie.
En 15 secondes, 2 degrés.	En 9 secondes, 2 degrés, et non en 7 sec. et demie.
En 18 secondes, 3 degrés.	En 10 secondes, 3 degrés, et non en 9 secondes.

La cause de ces différences est que la substance du feu, entrant dans l'intérieur d'un corps quelconque, le dilate en poussant en tout sens ses parties.

Or, cette pulsion dans tout l'intérieur d'un corps est égale à une force quelconque appliquée extérieurement, laquelle tirerait ce corps et l'alongerait autant que le feu le dilate.

Mais il est démontré que les lames, les fibres égales d'un corps homogène, pareilles en longueur et épaisseur, étant chargées chacune d'un poids différent au même bout, ne peuvent être tendues en raison des poids; mais l'extension produite par le plus grand poids est à l'extension que donne le plus petit toujours en moindre raison que les poids ne sont entre eux.

Une corde de trois pieds de long, chargée de deux livres, s'étend comme 9; et, chargée de quatre

livres, elle ne s'étend pas comme 18, mais comme 17 seulement.

Or, ce qu'est cette corde par rapport aux poids qui la tendent, tous les corps homogènes le sont à l'égard du feu qui les dilate; donc il faut plus du double de feu pour faire un effet double, et plus du triple pour faire un effet triple.

SEPTIÈME LOI.

Toutes choses d'ailleurs égales, tout corps exposé au feu sera plus promptement échauffé par ce feu étranger, en raison de la portion de feu qu'il contient dans sa propre substance; ainsi, toutes choses égales, le corps qui contiendra le plus de soufre sera le plus tôt dilaté, brûlé, et consumé [1].

[1] On voit par la lecture de toutes les pièces sur la nature du feu, envoyées à l'académie en 1740, que la doctrine de Stahl sur le phlogistique était alors absolument inconnue en France. Le phlogistique, selon cet illustre chimiste, est un principe qui se retrouve le même dans tous les corps inflammables, qui est la cause de leur inflammabilité, ou plutôt la décomposition de ce principe produit le feu élémentaire, la lumière, dont l'action devient sensible dans le phénomène de l'inflammation. Stahl ne croyait pas en effet que le feu élémentaire, la lumière, se combinassent immédiatement avec l'acide vitriolique pour faire du soufre, avec une chaux métallique pour faire un métal; il regardait la substance qui se combinait comme étant déjà le produit, l'effet d'une première combinaison, qui échappait aux moyens et aux observations de l'art.

On a trouvé depuis que dans les phénomènes où Stahl n'avait vu que la combinaison du phlogistique, il y avait dégagement d'un fluide aériforme qu'on nomme *air vital, air déphlogistiqué;* et que ces phénomènes, qu'il expliquait par le dégagement du phlogistique, étaient accompagnés d'une combinaison avec ce même fluide. Quelques chimistes en ont conclu que le phlogistique n'existait point dans les corps: cette assertion nous paraît hasardée; en effet la lumière qui est produite par l'inflammation appartenait ou au corps enflammé, ou à cet air nécessaire pour que l'inflammation ait lieu: dans le premier cas, il faut reconnaître un principe particulier dans

Voilà pourquoi de tous les fluides connus l'alcohol est celui qui se consume le plus vite.

HUITIÈME LOI.

Tous corps homogènes de dimensions égales, à feu égal, mais chacun peint ou teint d'une couleur différente, s'échauffent suivant les proportions des sept couleurs primitives. Le noir s'échauffe le plus vite, puis le violet, le pourpre, le vert, le jaune, l'orangé, le rouge, et enfin le blanc.

Par la même raison, le corps blanc garde plus longtemps sa chaleur, et le corps noir est celui qui la perd le plus tôt.

On pourrait mettre pour neuvième loi qu'il doit y avoir des variations dans la plupart des lois précédentes.

Ces variations viennent de ce que les pores et la tissure d'un corps, quelque homogène qu'il soit, ne sont jamais également distribués et disposés. Concevez un corps divisé en cent lamines, et ayant mille pores,

le corps inflammable; dans le second, il faut le reconnaître dans cet air vital; mais l'air vital ne paraît point se décomposer dans plusieurs de ces opérations: il semble donc plus probable que le phlogistique, c'est-à-dire le principe auquel est due dans ces phénomènes l'apparition de la lumière, appartient aux corps inflammables, comme Stahl l'a imaginé.

On pourrait, d'après plusieurs expériences, regarder le fluide aériforme, qu'on nomme *air inflammable*, et qui détone avec l'air vital, comme étant le principe de Stahl; mais d'autres expériences paraissent prouver que la lumière seule peut se combiner avec les corps, puisque la lune cornée, étant exposée aux rayons du soleil, et dans un flacon bouché, se colore en violet. Il faudrait, il est vrai, examiner si cet effet se produit dans le vide, ou sans que l'air du flacon soit diminué ou changé de nature. Voyez, ci-après, la note de la page 475.

les cent lamines ne sont pas toutes de la même épaisseur, et les pores de ces lamines ne se croisent pas de la même façon ; c'est cet arrangement inégal des pores et cette épaisseur différente des feuilles qui sont cause que certains rayons sont réfléchis, et certains autres transmis ; qu'une feuille d'or transmet des rayons bleus tirant sur le vert, et réfléchit les autres couleurs ; que la quatrième partie d'un millionième de pouce donne du blanc entre deux verres, l'un plat et l'autre convexe, se touchant en un point, etc.

Or, cette variation de tissure, qui détermine les différentes actions du feu, en tant qu'il éclaire, ne doit-elle pas aussi déterminer les différentes actions du feu, en tant qu'il échauffe et qu'il brûle ?

C'est donc de la combinaison de toutes ces lois dont on vient de parler que naît la proportion dans laquelle le feu pénètre les corps : il n'agit point en raison réciproque des pesanteurs ni des cohérences, ni en raison composée de ces deux ; car, par exemple, la cohésion dans le fer est environ 15 fois plus grande que dans le plomb (comme il est prouvé par les poids égaux suspendus à des barres de plomb et de fer de pareil volume), la pesanteur spécifique du plomb est à celle du fer comme 11 est à 7 ; cependant le plomb acquiert en temps égal, à feu égal, à peu près le double de chaleur du fer, ce qui n'a aucun rapport ni à leurs pesanteurs ni à leurs cohérences.

La raison dans laquelle le feu agit est non seulement composée de ces deux raisons de pesanteur et de cohésion, mais de tous les rapports ci-dessus mentionnés.

Il n'est guère possible que nos lumières et nos organes, aussi bornés qu'ils le sont, puissent jamais parvenir à nous faire connaître cette proportion qui résulte de tant de rapports imperceptibles; nous en saurons toujours assez pour notre usage, et trop peu pour notre curiosité.

L'expérience seule peut nous apprendre en quel rapport le feu détruit les divers corps fluides, minéraux, végétaux, animaux.

L'on ne peut fixer rien d'exact sur cela que pour le climat que nous habitons, et pour une température déterminée de ce climat : car les rayons du soleil en moindre ou plus grand nombre, ou dardés plus ou moins obliquement, les vents, les exhalaisons, altèrent la tissure de tous les corps.

Surtout le ressort et la pesanteur de l'air, par leurs variétés, augmentent et diminuent l'action du feu. Plus l'air est pesant, plus les corps acquièrent de chaleur à feu égal; trois onces de plus de pesanteur dans la colonne de l'atmosphère rendent l'eau bouillante plus chaude d'un neuvième.

On sait déjà, par le pyromètre qu'un philosophe excellent vient d'inventer, les dilatations comparatives des métaux à feu égal, en temps égal, le baromètre étant à telle hauteur.

On sait par le thermomètre de Fahrenheit, le philosophe des artisans, les degrés comparatifs de la chaleur de plusieurs liqueurs, et les termes de leur chaleur.

Or, dans une température d'air déterminé, tout a son degré de chaleur déterminé. Les liqueurs bouil-

lantes, les métaux en fusion, les minéraux calcinés, les végétaux ardents, comme les bois, etc., acquièrent un degré de chaleur passé lequel on ne peut les échauffer.

Ce dernier degré absolu et les degrés comparatifs de chaleur des fluides, des minéraux, des végétaux, peuvent, je crois, être connus à l'aide du seul thermomètre construit sur les principes de M. de Réaumur.

Il n'y a qu'une seule précaution à prendre, c'est que l'esprit-de-vin ne bouille pas dans le thermomètre. Pour cet effet, je ne plonge qu'à moitié la boule du thermomètre dans les liqueurs bouillantes.

Je mets le même thermomètre à une telle distance de chaque métal en fusion, que le métal le plus ardent fait monter l'esprit-de-vin plus haut sans le faire bouillir. Je fais une table en trois colonnes : la première colonne marque le temps où la liqueur bout en un vase égal, à feu égal; la seconde marque le degré où est monté le thermomètre, dont la boule est à moitié plongée dans la liqueur bouillante; la troisième colonne marque le temps dans lequel le thermomètre est monté depuis la marque *o*, ayant soin d'avoir toujours de la glace auprès de moi.

Une autre table sert pour les métaux en fusion.

La première colonne marque le temps qu'il a fallu pour fondre les divers métaux à feu égal, en vase égal;

La seconde, les degrés où s'est élevé le thermomètre, depuis la marque *o*, à égale distance des métaux fondus.

Je fais la même opération pour les calcinations.

A l'égard des plantes, je fais couper en un même jour des branches de tous les arbres d'une pépinière; j'en fais tourner au tour des morceaux d'égale dimension, et les rangeant tous sur une plaque de fer poli, également épaisse, rougie au feu également, j'observe avec une pendule à secondes les temps où chaque morceau est réduit en cendre, et il y a entre ces temps des différences très considérables.

J'en fais autant avec les légumes.

Mais, s'il est utile de savoir quel degré de feu est nécessaire pour détruire, il ne l'est pas moins de savoir quel degré il faut pour animer, et quel feu et quel froid peuvent soutenir les animaux et les plantes; par exemple, quel degré de feu peut faire mûrir le blé, et en combien de temps quel degré de feu le fait périr.

C'est de quoi je prépare encore une table, et je joindrai toutes ces tables à ce petit essai, si messieurs de l'académie le jugent digne de l'impression, et s'ils pensent que l'utilité de ces opérations puisse suppléer aux défauts de l'écrit [1].

ARTICLE IV.

De la communication du feu; comment et en quelle proportion le feu se communique d'un corps à un autre.

Les lois du mouvement doivent toujours nous servir de règle. Un corps en mouvement, qui choque un corps en repos, perd de son mouvement autant qu'il

[1] M. de Voltaire n'a point publié les tables qu'il annonce ici; ce fut vers ce temps qu'il renonça aux sciences physiques. K.

en donne : il en est ainsi du feu qui échauffe un corps quelconque.

Tout corps échauffé communique sa chaleur également et en tous sens aux corps environnants, c'est-à-dire leur donne le feu qui est dans lui, jusqu'à ce qu'eux et lui soient à un même degré de température.

Le vulgaire, qui voit monter la flamme, pense que le feu se communique plus tôt en haut qu'en bas, sans songer que la flamme ne monte que parceque l'air, plus pesant qu'elle, presse sur le corps combustible.

Quelques philosophes, observant que le feu descend presque toujours quand on met des matières enflammées au milieu de pareilles matières sèches, ont décidé que le feu tend à descendre, sans considérer que le feu ne descend en ce cas plus qu'il ne monte, que parceque d'ordinaire la matière enflammée, un morceau de bois, par exemple, qu'on mettra au milieu d'un bûcher, touche les bois de dessous en plus de points que les bois de dessus, et que de plus le bûcher étant déjà allumé par le bas, la partie basse du bûcher est déjà plus échauffée que la partie haute.

On donne pour constant, dans un nouveau *Traité de physique sur la pesanteur universelle* (seconde partie, chapitre II), *que le feu tend toujours en bas*. J'en ai fait l'épreuve en fesant rougir un fer que je posai ensuite entre deux fers entièrement semblables : au bout d'un demi-quart d'heure je retirai ces deux fers semblables, je mis deux thermomètres, construits sur les principes de M. de Réaumur, à quatre pouces de

chaque fer, les liqueurs montèrent également en temps égaux : ainsi il est démontré que le feu se communique également en tous sens, quand il ne trouve point d'obstacles.

Il ne faut pas sans doute inférer de là que deux corps égaux homogènes communiquent également de chaleur à deux corps égaux hétérogènes en temps égal.

Par exemple deux cubes de fer égaux, échauffés à pareil degré, étant posés l'un sur un cube de marbre, l'autre sur un cube de bois d'égale température, le fer posé sur le marbre perdra plus de chaleur, et communiquera cependant moins de sa chaleur à ce marbre que l'autre fer n'en communiquera à ce bois; et cette différence vient évidemment de l'excès de pesanteur et de cohérence du marbre, et du tissu de ses parties qui composent un tout, lequel résiste plus au choc des parties de feu qu'un morceau de bois de pareil volume.

Mais, comme on l'a déjà dit (article II, IIe partie), ces quatre corps, au bout d'un temps considérable, sont dans le même air d'une température égale, quelque changement que le feu ait apporté en eux.

Cette température égale de tous les corps, après un certain temps dans un même air, ne prouve pas qu'il y ait alors également de feu dans tous les corps; elle prouve seulement que l'action du feu qui est en eux est égale. Voici, ce semble, comme on peut concevoir cet effet.

Je considère toujours le feu comme un corps qui

agit par les lois du choc : quand l'action du feu est supérieure à la résistance des parties d'un corps, ce corps acquiert des degrés de chaleur ; quand la résistance d'un corps, au contraire, est supérieure, il acquiert des degrés de froid.

Quand l'action et la réaction sont égales, c'est comme s'il n'y avait aucune action. Il y a plus de feu dans un pied cubique d'esprit-de-vin que dans un pied cubique d'eau : mais le feu est en équilibre avec l'eau et avec l'esprit-de-vin, il n'agit ni dans l'un ni dans l'autre; par conséquent il n'y a point de raison pour laquelle l'un soit alors plus chaud que l'autre.

Que deux ressorts dont l'un peut agir comme 10 et l'autre comme 1 soient retenus, leur action, ou plutôt leur inaction, sera égale jusqu'à ce que leur force se déploie.

Le feu est ce ressort, la force qui le déploie est le mouvement ou la masse qu'on peut lui ajouter; la puissance qui le retient est la matière qui le comprime.

Il paraît donc que les corps ne deviennent d'une égale température que parceque le feu qu'ils contiennent n'agit point sensiblement dans eux.

Il serait, ce semble, très utile de savoir en quelle proportion le feu se communique d'un corps aux autres, comme des liqueurs aux liqueurs, des minéraux aux minéraux, des végétaux aux végétaux.

Par exemple l'eau bouillante fait monter à 92 degrés un bon thermomètre de M. de Réaumur, dont la boule est à moitié plongée dans cette eau.

L'huile bouillante, qui seule doit faire monter le

même thermomètre à près de trois fois cette hauteur, mêlée avec pareille quantité d'eau fraîche, ne le fait monter qu'à 43 degrés.

Même quantité d'huile bouillante, mêlée avec même quantité d'huile froide, le fait monter à 79 degrés, la boule toujours à moitié plongée.

Même quantité d'huile bouillante, mêlée avec même quantité de vinaigre, le fait monter à 51 degrés; c'est 6 degrés de chaleur plus que le mélange d'huile et d'eau n'en donne, et cependant le vinaigre seul bouillant n'est pas plus chaud que l'eau bouillante[1].

J'ai préparé des expériences sur la quantité de chaleur que les liqueurs communiquent aux liqueurs, les solides aux solides, et j'en donnerai la table si messieurs de l'académie jugent que cette petite peine puisse être de quelque utilité.

Il y aurait plus d'avantage à connaître en quelle proportion le feu se communique dans les incendies; cette proportion dépend principalement du vent qui règne: le feu allumé dans une forêt n'est nullement à craindre, quelque violent qu'il soit, quand l'air est entièrement calme. J'en ai fait l'expérience sur un terrain de 80 pieds de long, et de 20 de large, lequel je fis couvrir de bois taillis debout nouvellement coupés, entremêlés de baliveaux: je fis allumer avec de la paille toute la surface de 20 pieds; l'air était sec et en-

[1] Ces expériences sont curieuses; elles tendent au même but que celles de MM. Scheele, Black, Crawford, dont nous avons déjà parlé. Elles prouvent que les différents corps mêlés ensemble ne prennent point la température qu'ils devraient acquérir, si les particules de feu qu'ils contiennent s'y répandaient proportionnellement à leurs masses. K.

tièrement calme ; le feu en une heure ne consuma que 20 pieds sur 80, après quoi il s'éteignit de lui-même; mais le lendemain, par un grand vent qui fesait plus de vingt-cinq pieds par seconde, la même étendue de bois, c'est-à-dire de 80 pieds de long sur 20 de large, fut entièrement consumée en une heure.

ARTICLE V.

Ce que c'est que l'aliment du feu, et ce qui est nécessaire pour qu'un corps s'embrase et demeure embrasé.

Ce qu'on nomme le *pabulum ignis*, l'aliment du feu, est ce qu'il y a de combustible dans les corps. Qu'entend-on par combustible? si on entend la division, la séparation des parties, tout mixte peut être ainsi divisé tôt ou tard par le feu, et tout mixte est entièrement combustible ; les éléments même le sont aussi; le feu divise et l'air principe, et l'eau et la terre principes.

Si on entend par aliment du feu, par ce mot *combustible*, des parties qui se transforment en feu, il n'y en a aucune de cette espèce, et nul corps ne devient feu.

Si on entend par *combustible* ce qui prend la forme du feu, ce qui s'embrase, il est clair que rien ne pouvant prendre cette forme que le feu lui-même, le *pabulum ignis*, le corps qui s'embrase, n'est autre chose qu'un corps qui contient la matière ignée dans ses pores ; et de quelque façon qu'on s'y prenne, il n'y a que le mouvement qui puisse déceler cette matière ignée [1].

[1] Le *pabulum ignis* ne peut être que le phlogistique de Stahl ; M. de Vol-

Mais quelles parties des corps contiennent le feu? Les moindres opérations chimiques nous apprennent que les sels, les flegmes, la tête-morte, ne s'enflamment point; la seule matière inflammable qu'on retire des corps est ce qu'on appelle l'*huile* ou le *soufre*. Ainsi les corps ne sont donc l'aliment du feu qu'à proportion qu'ils contiennent de ce soufre, de cette huile.

Mais qu'est-ce que ce soufre lui-même? C'est un principe en chimie; mais ce principe n'est physiquement qu'un mixte, dans lequel il entre encore de l'eau, de la terre, de l'air, et du feu: or ce n'est ni par l'eau, ni par l'air, ni par la terre, qu'il est inflammable; ce n'est donc que par le feu élémentaire qu'il contient; aussi l'infatigable Homberg disait que ce qu'on appelle le *soufre principe* n'est autre chose que le feu lui-même; tout se réduit toujours ici à ce feu élémentaire, lequel s'échappe des mixtes, et dont la quantité et le mouvement font la force.

Or, pour que ce feu élémentaire embrase les mixtes et continue à les embraser, on demande si l'air est nécessaire.

On sait que nous ne pouvons guère ni produire ni

taire paraît le sentir. Voyez la note de la page 462. L'expression *qui contient le feu dans ses pores* tient à la physique d'un temps où l'on ne savait pas assez distinguer une véritable combinaison d'un simple mélange. Ce n'est point que nous sachions en quoi consiste essentiellement ce que l'on nomme combinaison. En ce genre nous avons fait peu de progrès dans la connaissance des causes, des lois mécaniques des phénomènes, mais nous en avons fait d'immenses dans la connaissance des faits; nous avons appris à les observer avec bien plus d'exactitude et de précision, et à en tirer des règles générales que l'on peut regarder comme des lois empiriques des phénomènes. K.

conserver notre feu factice sans air, ni même avec le même air : il nous faut toujours un air renouvelé ; de sorte que le feu ainsi que les animaux meurent souvent dans la machine pneumatique en très peu de temps, si le récipient est vide, et si le récipient est plein de même air.

J'ai eu la curiosité d'entasser quatre livres de charbons noirs dans une boîte de tôle, que je fermai très bien ; cette boîte était haute de cinq pouces, large d'un pied, et longue d'environ deux pieds ; je la fis rougir de tous côtés au feu le plus violent pendant une heure et demie ; au bout de ce temps le tout pesait quatre onces de moins, les charbons étaient très chauds, pas un n'était allumé, et plusieurs s'embrasèrent dès qu'ils reçurent l'action de l'air extérieur.

Mais il y a souvent en physique expérience contre expérience ; du fer enfermé dans cette même boîte s'embrase et rougit très bien.

Si un métal très chaud se refroidit dans l'air, pareil volume de même métal se refroidit dans le vide en temps égal.

Suivant l'expérience exacte rapportée dans les *Additamenta experimentis Florentinis*, le soufre avec le salpêtre sur un fer ardent y jette des flammes ; la poudre à canon s'y est enflammée quelquefois aux rayons réunis du soleil, etc. La difficulté est donc de savoir quand l'air est nécessaire au feu et quand il ne l'est pas.

Il faut, je crois, partir toujours de ce principe que le feu agit par son mouvement et par sa masse, et qu'il agit autant qu'on lui résiste.

Sur ce principe, la poudre à canon ne s'enflammera que difficilement dans le vide, ne fera point d'explosion, parcequ'elle manquera d'air qui la repousse.

Ainsi je concevrai le feu agissant dans l'air et dans le vide, comme un ressort quelconque qui pousse un corps dur, et qui se perd dans un corps mou.

Que l'on allume un feu de bois d'un pied carré, ce feu agité continuellement contre un poids d'environ 2,000 livres d'air, c'est-à-dire contre un ressort qui a la force de 2,000 livres, ce ressort se déploie à chaque instant, et augmente ainsi le mouvement du feu, et par conséquent sa force : si le ressort de l'air qui presse sur un feu allumé s'épuisait par sa dilatation, le feu contre lequel il n'agirait plus s'éteindrait; si l'on pompe l'air, le feu s'éteint encore plus vite. L'air fait donc uniquement l'office d'un soufflet qui est nécessaire à un feu médiocre[1].

C'est la seule raison pour laquelle, toutes choses égales, la chaleur au haut et au bas d'une montagne

[1] On a ignoré jusqu'à ces dernières années la cause de l'observation si ancienne que la présence de l'air est nécessaire pour que les corps puissent brûler. C'est depuis peu qu'on a découvert qu'une espèce d'air, le seul dans lequel la vie des animaux se conserve, est aussi le seul dans lequel les corps puissent brûler; que dans la combustion il y a une grande quantité de cet air qui est absorbé, et qui se combine soit avec les parties fixes du corps inflammable, soit avec les parties volatiles; que le feu s'éteint du moment où cet air, en se combinant, cesse de favoriser le dégagement de la matière ignée; qu'un courant d'air augmente le feu, parcequ'il facilite ce dégagement en multipliant le nombre des parties de cet air qui touchent le corps embrasé; en sorte qu'en soufflant avec un courant de cet air dans son état de pureté, on donne au feu une activité prodigieuse. Une masse d'air de l'atmosphère ne contient qu'environ un quart de cet air; la combustion, la respiration, l'absorbent; d'autres opérations de la nature le restituent. Sans cet équilibre, les animaux terrestres cesseraient bientôt de vivre. Il

est en raison réciproque de la hauteur de la montagne.

Plus la montagne est haute, plus son sommet est froid, parceque la masse des particules de feu émanées du soleil est pressée par beaucoup moins d'air au haut de cette montagne qu'au pied; ce feu manque d'un soufflet assez fort.

Mais le feu agit par sa masse aussi bien que par son mouvement, le soufflet ne fait rien à sa masse : si donc cette masse est assez grande pour se passer du mouvement du soufflet, en ce cas il peut très bien subsister sans air. Voilà pourquoi une boîte de fer rouge conserve sa chaleur aussi long-temps dans le vide que dans l'air.

Aussi, quand le mouvement est assez grand indépendamment de la masse, le soufflet est encore inutile, le feu subsiste, la matière s'enflamme sans air.

Du soufre entouré de salpêtre s'enflamme dans le vide, parceque la réaction du salpêtre tient lieu de la réaction de l'air.

Il est à croire que les verres ardents brûleront dans le vide comme dans l'air, pourvu qu'ils puissent transmettre une assez grande quantité de rayons; ils ne feront pas les mêmes explosions dans le récipient que dans *l'air libre;* mais ils consumeront, ils enflammeront aussi bien tous les corps; car la masse du feu

se dégage en grande quantité du nitre de la destruction de l'acide nitreux dont il parait une des parties; c'est à la production rapide de cet air, et à sa propriété de détoner quand il est mêlé avec l'air inflammable qui se dégage des corps qui brûlent, que l'on doit attribuer les effets terribles de la poudre à canon, et en général de toutes les combinaisons semblables. K.

suppléera au mouvement nouveau que l'air réagissant lui donnerait.

Mais pourquoi, dira-t-on, ces charbons enfermés dans votre boîte de fer ne sont-ils point enflammés par l'action du feu?

J'ose croire que c'est uniquement par ce même principe, parceque la masse du feu qui les choquait n'était point assez puissante, il fallait que la quantité du feu vainquît la quantité de résistance de l'atmosphère de ces charbons: cette atmosphère est très dense et très sensible. Tous les corps en ont une; mais celle du charbon est beaucoup plus épaisse, elle augmente à mesure qu'ils sont échauffés, elle les défend contre l'action de ce feu qui n'est que médiocre. Je suis très persuadé que si on avait jeté ma boîte de fer dans un feu plus violent qui eût pu la fondre, ces charbons se seraient embrasés dans leur boîte sans le secours de l'air extérieur.

Il paraît donc qu'il ne s'agit dans tout ceci que du plus et du moins dans tous les cas possibles; on peut donc admettre cette règle « qu'un petit feu a besoin « d'air, et qu'un grand feu n'en a nul besoin. »

Il n'y a pas d'apparence que le feu du soleil subsiste par le secours d'aucune matière environnante semblable à l'air; car cette matière, étant dilatée en tous sens par ce feu prodigieux d'un globe un million de fois plus gros que le nôtre, perdrait bientôt tout son ressort et toute sa force.

ARTICLE VI.

Comment le feu s'éteint.

Nous avons déjà été obligés de prévenir cet article en parlant de l'aliment du feu (article précédent); car il était impossible de traiter de ce qui le nourrit, sans supposer ce qui l'éteint.

On dit d'ordinaire que le feu est éteint, et le vulgaire croit qu'il cesse de subsister quand on cesse de le voir et de le sentir; cependant la même quantité de feu subsiste toujours : ce qui s'est exhalé d'une forêt embrasée s'est répandu dans l'air et dans les corps circonvoisins; il ne se perd pas un atome de feu, il en reste toujours beaucoup dans les corps dont on fait cesser l'embrasement.

Ce que l'on doit entendre par l'extinction du feu n'est autre chose que la matière embrasée, réduite à ne contenir que la quantité de masse et de mouvement de feu proportionnelle à la quantité de matière qui reste.

Un métal en fusion, par exemple, ne contient plus, quand il est refroidi, qu'une masse de feu déterminée dont l'action est surmontée par la masse du métal; et il s'est exhalé la masse de feu étrangère, dont l'action avait surmonté la résistance de ce métal.

Si ce métal ne s'est enflammé que par le mouvement, comme l'essieu d'un carrosse, il n'a point acquis de feu étranger; mais la masse de feu contenue dans sa substance a acquis un mouvement nouveau; et la vitesse multipliée par cette même masse de feu

ayant échauffé le corps, la cessation de ce mouvement étranger le refroidit. Pour éteindre un feu quelconque, il faut donc diminuer sa masse ou son mouvement.

L'air incessamment renouvelé, servant de soufflet pour entretenir tout feu médiocre, l'absence de cet air suffit pour que le feu s'éteigne.

L'eau jetée sur le feu l'éteint pour deux raisons : premièrement parcequ'elle touche la matière embrasée, et se met entre l'air et elle ; secondement parcequ'elle contient bien moins de feu que le corps embrasé qu'elle touche.

L'huile, au contraire, contenant beaucoup de feu, augmente l'embrasement au lieu de l'éteindre.

Comme l'extinction du feu dépend toujours de la quantité de la force de cet élément, et de la force qu'on lui oppose, un charbon ardent, un fer ardent même, s'éteignent dans l'huile la plus bouillante comme dans l'eau froide.

La raison en est que ces petites masses de feu n'ont pas la force de séparer les flegmes de l'huile, et que cette huile bouillante n'ayant qu'une chaleur déterminée qui la rend froide, par comparaison au fer ardent, elle le refroidit en le touchant, en appliquant à sa surface des parties froides qui diminuent le mouvement du feu qui pénétrait ce fer ardent.

Le même fer embrasé s'éteindra dans l'alcohol le plus pur, quoique cet alcohol soit empreint de feu ; et cela précisément par la même raison qu'il s'éteint dans l'huile : mais pour que du fer embrasé s'éteigne dans l'alcohol, il faut que ce fer ne jette point de

flamme; car s'il en jette, cette flamme touchera l'alcohol avant que le fer soit plongé, et alors la liqueur s'enflammera.

La raison en est que les vapeurs légères de l'alcohol sont aisément divisées par les parties fines de la flamme; mais le feu du fer ardent, tout chargé de grosses molécules de fer, entre brusquement dans cet esprit-de-vin dont la partie aqueuse le touche en tous ses points, et refroidit tout ce qu'elle touche.

Un charbon ardent, et tout feu médiocre, s'éteint plus vite aux rayons du soleil et dans un air chaud que dans un air froid, par la raison ci-dessus alléguée, que l'air est un soufflet nécessaire à tout feu médiocre, et que ce charbon est plus pressé dans un air froid moins dilaté, que dans un air chaud plus dilaté.

Un flambeau s'éteint dans l'air non renouvelé par la même raison, et parceque la fumée retombant sur la flamme, s'y applique, et ralentit le mouvement du feu.

Un flambeau s'éteint dans la machine du vide, parceque l'air n'y a plus aucune force qui puisse faire monter la cire dans la mèche en pressant sur elle.

Ce qu'on aurait encore à dire sur cette matière se trouve en partie à l'article précédent, et l'on craint d'abuser de la patience des juges.

FIN DE L'ESSAI SUR LA NATURE DU FEU.

VIE

DE M. J.-B. ROUSSEAU.

1738.

AVIS DU NOUVEL EDITEUR.

Cette *Vie de J.-B. Rousseau* est un des ouvrages sur lesquels, malgré de grandes recherches, je n'ai point de renseignements positifs et satisfesants; rien, dans la *Correspondance*, ni dans aucun autre ouvrage de Voltaire, n'a pu me donner la moindre indication sur cet écrit. Mais feu Decroix, qui pendant cinquante ans s'est occupé des *OEuvres de Voltaire*, ne doutait pas que la *Vie de J.-B. Rousseau* fût sortie de sa plume; et c'est une grande autorité.

Deux passages du paragraphe VII prouvent que l'ouvrage est de 1738, et qu'il est antérieur à la publication des *Éléments de la philosophie de Newton*. Mais je ne saurais dire quand il a été imprimé pour la première fois. L'exemplaire que je tiens de M. Decroix, et qui a soixante-six pages, fesait partie d'un volume qu'il croyait appartenir à une édition de 1748 des *OEuvres de Voltaire*. Je croirais plutôt que ce serait de l'édition de 1764, dont je n'ai pu me procurer jusqu'à ce jour que quelques volumes, édition dont la typographie est la même que celle du fragment de volume que je tiens de feu Decroix, et dans laquelle, outre les écrits de Voltaire, on a compris un grand nombre d'opuscules en divers sens, qui y sont relatifs.

Ce que je puis dire avec certitude, c'est que, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de M. de Voltaire*, 1785, deux volumes in-12, attribués à D. Chaudon, l'auteur ou éditeur a donné la *Vie de J.-B. Rousseau* comme étant de Voltaire. Il y a ajouté quelques notes, et a divisé l'ouvrage par paragraphes, en tête de chacun desquels il a mis des sommaires. J'ai, pour la commodité des lecteurs, conservé ces divisions et sommaires. Si je n'ai pas reproduit les notes de Chaudon, en revanche j'ai restitué des passages qu'il avait supprimés.

BEUCHOT.

VIE

DE M. J.-B. ROUSSEAU.

I. Sa naissance, son éducation, et sa comédie du *Café*.

Jean-Baptiste Rousseau naquit à Paris dans la rue des Noyers, en 1670[1]. Dieu, qui donne comme il lui plaît ce que les hommes appellent la grandeur et la bassesse, le fit naître dans un état très humilié. Sa mère avait été long-temps servante, et son père garçon cordonnier. Mais une petite succession étant venue au père, il devint maître cordonnier, et acquit même de la réputation dans son métier et dans son corps. Il en fut syndic, et il était regardé par ceux avec qui il vivait comme un très honnête homme; réputation aussi difficile à acquérir parmi le peuple que chez les gens du monde. Le père n'épargna rien pour donner à son fils une éducation qui pût le mettre au-dessus de sa naissance. Il le destinait d'abord à l'Église : profession où l'on fait souvent fortune avec du mérite sans naissance, et même sans l'un et sans l'autre; mais les mœurs du jeune homme n'étaient pas tournées de ce côté-là.

[1] Jean-Baptiste Rousseau est né à Paris le 6 avril 1671; voyez *Année littéraire*, 1779, III, 352. B.

Le père de Rousseau, par une destinée assez singulière, chaussait depuis long-temps M. Arouet, trésorier de la chambre des comptes, père de celui qui a été depuis si célèbre dans le monde sous le nom de Voltaire, et qui a eu avec Rousseau de si grands démêlés. Le sieur Arouet se chargea de placer le jeune Rousseau chez un procureur, nommé Gentil. Rousseau ne se sentait pas plus destiné aux lois qu'à l'Église : il lisait Catulle chez son maître : il allait aux spectacles, et ne travaillait point.

Un jour son maître lui ayant ordonné d'aller porter des papiers chez un conseiller du parlement, le petit Rousseau dit à ce conseiller, avec la vanité d'un jeune homme : «M. Gentil, mon ami, m'a prié, monsieur, de vous rendre ces papiers en passant dans votre quartier.» Le conseiller étant venu le jour même chez le procureur, et voyant ce jeune homme dans les fonctions de son emploi, avertit le maître de la petite vanité du clerc; le procureur battit son clerc, lequel sortit et renonça à la pratique. Cette aventure valut à la France un poëte distingué.

Rousseau débuta, l'an 1694 [1], par la comédie du *Café*, petite pièce d'un jeune homme sans aucune expérience, ni du monde, ni des lettres, ni du théâtre, et qui semblait même n'annoncer aucun génie; un jeune officier fit cet impromptu en ma présence [2] à cette comédie:

[1] Le 2 août. B.

[2] Ces mots *en ma présence* sont mis pour donner le change sur l'auteur de la *Vie de J.-B. Rousseau*; car l'année de la représentation du *Café* est celle de la naissance de Voltaire. B.

Le Café toujours nous réveille;
Cher Rousseau, par quel triste effort
Fais-tu qu'ici chacun sommeille?
Le Café chez toi seul endort.

Cette comédie valut à l'auteur quelque argent, mais nulle réputation. Il avait une écriture assez bonne, qui lui fut alors plus utile que l'esprit; elle lui procura une place de copiste dans la secrétairerie de M. de Tallard, ambassadeur en Angleterre, et depuis maréchal de France.

Son génie pour les vers et pour la satire commençait déjà à se développer; il eut l'impudence de faire une épigramme contre M. de Tallard, qui se contenta de le chasser de sa maison.

II. Ses premiers maîtres et ses premières satires.

Revenu en France assez pauvre, il fut domestique chez un évêque de Viviers. Ce fut là qu'il composa la *Moïsade* [1]; et l'évêque ayant vu cet ouvrage écrit de la main de Rousseau, le chassa très ignominieusement. Obligé de chercher un maître, il entra dans la secrétairerie de l'ambassade de Suède, et n'y resta que très peu de temps: son goût et ses talents le voulaient à Paris; chargé à son retour d'une lettre pour le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, il lui récita quelques-uns de ses vers. M. de Breteuil avait beaucoup de goût et de culture d'esprit. Il retint Rousseau chez lui en qualité de secré-

[1] Voltaire et Rousseau s'accusaient réciproquement d'avoir fait la *Moïsade*, qui est de Lourdet: voyez *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux*, I, 273. B.

taire et d'homme de lettres; il eut pour lui beaucoup de bontés.

Dans les maisons un peu grandes, il y a souvent des querelles et castilles entre les principaux domestiques. Rousseau, qui avait cet amour-propre dangereux qu'inspire la supériorité du génie, quand la raison ne le retient point, fut assez maltraité dans un voyage qu'il fesait avec eux à Preuilly, terre du baron en Touraine. Rousseau fit retomber sur le maître le désagrément qu'il recevait de ses gens. Il composa contre lui une petite satire intitulée *la Baronnade*, comme il avait intitulé sa pièce contre Moïse, *la Moïsade;* et comme depuis il appela celle contre M. de Francine, *la Francinade :* il l'avoua quelques années après à madame la duchesse de Saint-Pierre, sœur de M. de Torcy. Le bruit de cette satire vint aux oreilles du baron; mais Rousseau lui protesta avec serment que c'était une calomnie. Il lui fut aisé de persuader son maître, car il n'avait donné aucune copie de cette satire. Son maître resta son protecteur; il le mit chez M. Rouillé, intendant des finances, dans l'espérance que M. Rouillé lui procurerait un emploi, à l'aide duquel il pourrait cultiver son talent. M. Rouillé avait lui-même quelque disposition à la poésie; il fesait des chansons de table assez passablement, et ce fut chez lui que Rousseau fit ses premières épigrammes dans le goût de Marot, et quelques vaudevilles.

M. Rouillé avait une maîtresse, nommée mademoiselle de Louvancourt, qui avait une très jolie voix, et qui quelquefois composa les paroles de ses chan-

sons. Rousseau apprit un peu de musique pour leur plaire; il composa aussi les paroles des cantates que Bernier, maître de la Sainte-Chapelle, mit en musique, et ce sont les premières cantates que nous ayons eues en français. Il les retoucha depuis. Il y en a de très belles; c'est un genre nouveau dont nous lui avons l'obligation.

Cette vie qu'il menait chez M. Rouillé eût été délicieuse; mais le malheureux penchant qu'il avait pour la satire lui fit perdre bientôt son bonheur et ses espérances. M. Rouillé avait fait une chanson qui commençait ainsi :

Charmante Louvancourt,
Qui donnez chaque jour
Quelque nouvel amour, etc.

Rousseau la parodia d'une manière injurieuse :

Catin de Louvancourt,
Qui prenez chaque jour
Quelque nouvel amour.

Le reste contient des expressions que la pudeur ne permet pas de rapporter.

Voilà donc encore Rousseau chassé de chez ce nouveau patron; et c'est pourquoi, dans les éditions qu'il a faites en Hollande de ses ouvrages, il a ôté le nom de M. Rouillé de la dédicace d'une ode qu'il lui avait adressée, qui commence ainsi :

Digne et noble héritier des premières vertus!
Qu'on adora jadis sous l'empire de Rhée.

Il désigna aussi, dans une satire très violente, ma-

demoiselle de Louvancourt et ses deux sœurs, par ces vers :

> Et ces trois louves surannées,
> Qui tour-à-tour à me mordre acharnées, etc.

III. Sa comédie du *Flatteur*; ses opéra.

Rousseau, privé de toute ressource dans le monde, songea à réussir au théâtre. Il ne jouait pas mal la comédie : son dessein était d'abord d'établir une troupe, et d'y jouer; mais cette idée n'eut aucune suite. Cependant, dans les intervalles de ses aventures, il avait fait la comédie du *Flatteur*, dans laquelle on voit un style très supérieur à la comédie du *Café*. La pièce fut jouée en 1695[1]. Elle était bien écrite, naturelle, sagement conduite; elle eut une espèce de succès, quoiqu'un peu froide, et qu'elle fût une imitation assez faible du *Tartuffe* de Molière.

Son père qui vivait encore, et qui tenait toujours sa boutique rue des Noyers, ayant entendu dire que son fils avait fait une pièce de théâtre où tout Paris courait, se crut trop payé des peines qu'il avait prises pour l'éducation d'un fils qui lui fesait tant d'honneur. Quoique l'auteur, depuis qu'il était répandu dans le monde, eût méprisé le cordonnier, et que le fils eût oublié le père, cependant la tendresse paternelle fit voler ce vieillard à la comédie. Il entra dans le parterre pour son argent. Là, il se vanta à tout le monde d'être le père de l'auteur, avec cette complaisance

[1] Elle fut jouée le 4 novembre 1695, en prose, et imprimée. L'auteur la mit depuis en vers, et c'est en vers seulement qu'on la trouve dans ses *OEuvres*. B.

qu'on imagine bien dans un artisan simple et dans un père tendre. Rousseau, qui se trouva dans le parterre, remonta vite en haut, craignant une vue qui l'humiliait. Le père le suivit, et en présence de La Torilière, bon comédien, qui était une de ses pratiques, il se jeta au cou de son fils en versant des larmes : *Ah! pour le coup*, dit-il, *vous ne me méconnaîtrez pas pour votre père. — Vous, mon père!* s'écria Rousseau; et il le quitta brusquement, laissant tout le monde consterné, et le père au désespoir.

Cette action fit plus de tort à Rousseau que toutes les comédies du monde n'eussent pu lui faire d'honneur. M. Boindin, procureur-général des trésoriers de France, jeune encore et présent à cette scène, lui dit hautement : « que cette action était détestable, et « qu'il n'entendait pas même les intérêts de sa vanité; « qu'il y aurait eu de la gloire à reconnaître son père, « et qu'il ne devait rougir que de l'avoir méconnu. » Ce fut là l'origine de l'inimitié que Rousseau conserva toute sa vie contre M. Boindin, qu'il désigna bientôt par des vers cruels dans son *Épître à Marot*.

Rousseau alors changea de nom; il prit celui de Verniettes. C'était le nom d'un jeune homme avec qui il avait été clerc. Il se fit produire sous ce nom chez M. le prince d'Armagnac, grand-écuyer de France; mais, malheureusement pour lui, le prince d'Armagnac avait le père de Rousseau pour cordonnier. Celui-ci vint un jour pour chausser le prince, dans le temps que le fils était assis auprès de lui. Le père indigné et attendri se mit à pleurer, et se plaignit au

prince, qui fit à Rousseau la réprimande la plus humiliante; et ce qu'il y a de cruel, c'est qu'elle fut inutile : le père mourut de chagrin bientôt après, et le fils ne porta pas le deuil.

Un jeune page qui était dans la chambre du prince lorsque Rousseau, sous le nom de Verniettes, fut reconnu par son père, cita sur-le-champ l'anagramme de Verniettes, mot dans lequel quelques ennemis de Rousseau avaient trouvé *Tu te renies*.

Je me souviens d'une fin d'épigramme que fit M. Boindin en ce temps-là; elle finissait ainsi :

Le dieu, dans sa juste colère,
Ordonna qu'au bas du coupeau
On fît écorcher le faux-frère,
Et que l'on envoyât sa peau
Pour servir de cuir à son père.

Après la comédie du *Flatteur*, Rousseau eut accès chez M. de Francine, maître d'hôtel du roi, gendre du célèbre Lully, et alors directeur de l'Opéra : M. de Francine engagea Rousseau à composer l'opéra de *Jason* [1]. Cette tragédie, mise en musique par Colasse, n'eut aucun succès. Cependant M. de Francine donna cent pistoles à Rousseau pour l'encourager. Ce poëte composa dans l'année suivante *Adonis* [2], qui tomba encore; et M. de Francine, malgré ces deux essais malheureux, eut encore la générosité de donner mille francs à l'auteur des vers. Rousseau se crut mal payé, et, pour s'en venger, il fit sa satire de la *Francinade*, pièce cruellement mordante, qu'il a fait imprimer

[1] *Jason* ou *la Toison d'or*, en cinq actes, joué le 17 janvier 1696. B.

[2] *Vénus et Adonis*, en cinq actes, joué le 17 mars 1697. B.

sous le nom de *Masque de Laverne,* et dans laquelle il a mis le nom de Mancine, au lieu de Francine : cette correction a été faite dans son édition de Soleure, parceque, dans une quête que madame de Bouzole fesait pour Rousseau, pendant son évasion en Suisse, M. de Francine eut la bonté de donner vingt louis d'or. Ce trait singulier est rapporté dans un journal de 1736, imprimé à Amsterdam. Il faut souvent se défier de ces journaux; mais c'est un trait dont j'ai été témoin oculaire.

Rebuté du mauvais succès de ses opéra, sorte d'ouvrage pour lequel il n'était pas propre, Rousseau se remit à faire des comédies, et fit le *Capricieux*[1]. Cette pièce réussit encore moins que ses opéra, et l'auteur eut la mortification de se voir siffler lui-même quand il parut sur le théâtre.

IV. Histoire des fameux couplets.

Il y avait alors à Paris un café assez fameux[2], où s'assemblaient plusieurs amateurs des belles-lettres, des philosophes, des musiciens, des peintres, des poëtes. M. de Fontenelle y venait quelquefois; M. de La Motte; M. Saurin, fameux géomètre; M. Danchet, poëte assez méprisé, mais d'ailleurs homme de lettres et honnête homme; l'abbé Alary, fils d'un fameux apothicaire, garçon fort savant; M. Boindin, procureur-général des trésoriers de France; M. de La Faye, capitaine aux gardes, de l'académie des sciences; M. son frère, mort secrétaire du cabinet,

[1] Joué le 17 décembre 1700. B.

[2] Le café tenu par la veuve Laurent était au coin des rues Dauphine et Christine. B.

homme délié et qui fesait de jolis vers; le sieur Roi, qui avait quelques talents pour les ballets; le sieur de Rochebrune, qui fesait des chansons; enfin plusieurs lettrés s'y rendaient tous les jours. Là, on examinait avec beaucoup de sévérité, et quelquefois avec des railleries fort amères, tous les ouvrages nouveaux.

On fesait des épigrammes, des chansons fort jolies; c'était une école d'esprit, dans laquelle il y avait un peu de licence.

La Motte-Houdart, après avoir, par une faiblesse d'esprit assez bizarre, été un an novice à la Trappe, revint à Paris. Son génie pour les vers commençait à se développer. Il débuta par le ballet de l'*Europe galante*, en 1697, et il le lut à MM. Boindin, Saurin et La Faye le cadet, qui étaient de bons juges. Ils dirent publiquement que Rousseau ferait fort bien de renoncer à l'opéra, et qu'il s'élevait un homme qui valait bien mieux que lui en ce genre. Rousseau commença dès-lors par haïr La Motte; ils firent tous deux ensuite des odes, et la haine devint plus grande. La Motte était d'un commerce infiniment doux. Je n'ai guère connu d'homme plus poli et plus attentif dans la société. Il avait toujours quelque chose d'agréable à dire. Il avait tout l'art qu'il faut pour se faire des amis et de la réputation. Ses talents s'étendaient à tout; mais ils n'étaient guère élevés au-dessus du médiocre, si vous en exceptez quelques odes. Il est devenu totalement aveugle sur la fin de sa vie; mais il était encore fort aimable. Tout le monde préférait son commerce à celui de Rousseau. En effet, il n'y avait nulle comparaison à faire entre eux, soit pour

le cœur, ou pour l'esprit ; car quoique Rousseau entendît mieux les vers marotiques, sût mieux tourner une épigramme, et répandît dans ses odes plus de feu et d'harmonie, il était néanmoins bien loin d'avoir cet esprit juste et philosophique qui caractérisait La Motte. Rousseau était beaucoup meilleur versificateur, et La Motte avait plus d'esprit; car l'esprit et le talent sont deux choses fort différentes.

Cependant, en 1700, on nous donna l'opéra d'*Hésione ;* les paroles étaient de Danchet, et la musique de Campra, déjà connu par l'*Europe galante :* cette musique eut un prodigieux succès. Il y avait même dans les paroles quelques morceaux de Danchet très bien faits, quoique en général la pièce soit mal écrite. Rousseau fit alors un couplet contre Danchet, Campra [1], Pécour [2] le danseur, et plusieurs autres. Ce couplet était sur un air d'*Hésione :* canevas malheureux des couplets qui ont été si funestes. Celui dont je parle finissait ainsi :

Que le bourreau, par son valet,
Fasse un jour serrer le sifflet
De Berrin et de sa séquelle;
Que Pécour, qui fait le ballet,
Ait le fouet au bas de l'échelle [3].

[1] Campra (André), successivement maître de musique de diverses églises ou chapelles, né à Aix le 4 décembre 1660, est mort à Paris le 29 juillet 1744. On a de lui des opéra, des motets et des cantates. B.

[2] Pecour, mort le 11 avril 1729, à soixante-dix-huit ans, était danseur et maître de ballets à l'Opéra. B.

[3] Ce couplet commençait ainsi :

Que jamais de son chant glacé
Colasse ne nous refroidisse ;
Que Campra soit bientôt chassé,
Qu'il retourne à son bénéfice. B.

Pécour fut piqué, et rencontra Rousseau dans la rue Cassette; j'y étais présent, et il n'est pas tout-à-fait vrai (comme on le dit dans la *Bibliothèque Française*) que Pécour ait outragé Rousseau : il était prêt de le faire, je le retins. Rousseau lui demanda pardon, et lui jura qu'il n'était point l'auteur de cette chanson. Pécour ne le crut pas, et je les séparai. Ce fut alors que je rompis tout commerce avec Rousseau, dont j'aimais beaucoup certains ouvrages, mais dont le caractère me parut trop odieux; je cessai même d'aller au café, lassé des querelles des gens de lettres, et irrité de l'usage indigne que les hommes font souvent de leur esprit. Danchet répliqua à Rousseau par une chansón assez forte, parodiée encore de l'opéra d'*Hésione*.

Fils ingrat, cœur perfide,
Esprit infecté,
Ennemi timide,
Ami redouté,
A te masquer habile:
Traduis tour-à-tour
Pétrone à la ville,
David à la cour;
Sur nos airs
Fais des vers;
Que ton fiel se distille
Sur tout l'univers:
Nouveau Théophile,
Sers-toi de son style,
Mais crains ses revers.

Ce que le sieur Danchet disait dans cette chanson s'effectua depuis. Rousseau essuya de plus grandes humiliations que Théophile; sur quoi on disait : *Qui l'eût cru, que Danchet eût été prophète?*

Rousseau continua de faire beaucoup de couplets sur l'air dont nous avons parlé. Ils étaient la plupart contre des personnes qui s'assemblaient au café de la veuve Laurent. Il en fit jusqu'à soixante et douze, que les curieux conservent dans leurs portefeuilles. Les intéressés ne manquèrent pas de le payer de la même monnaie. C'était une guerre d'esprit, et le public riait aux dépens des combattants; M. de La Faye le cadet fit, entre autres, cette épigramme estimée :

Un aspirant récitait au Parnasse,
Riant d'orgueil, satires et dizains;
Illec partant le fiel à pleines mains
Était versé, non quelquefois sans grace;
Mais aussitôt, reconnaissant son bien,
Maître Clément [1] à tous le vol exhibe;
Maître François [2] redemande le sien,
Voire Melin [3] reconnut mainte bribe.
Chacun reprit tous les larcins du scribe,
Si qu'en son propre il ne lui resta rien,
Que sa malice et son fade maintien.

Rousseau ayant besoin d'un protecteur contre tant d'ennemis, en trouva un très vif dans M. le duc de Noailles, qui le produisit à la cour. M. de Chamillard lui fit donner un emploi de directeur d'une affaire dans les sous-fermes. Il eut le plaisir de voir jouer une de ses comédies par les principaux seigneurs, et même par les princes du sang, devant madame la duchesse de Bourgogne : cette pièce est la *Ceinture magique* [4]; elle n'est pas au-dessus de celle du *Café*.

[1] Clément Marot. B. — [2] François Rabelais. B. — [3] Melin de Saint-Gelais. B.

[4] La *Ceinture magique* fut jouée à l'hôtel de Conti, à Versailles, pendant le carnaval de 1701. B.

Si l'auteur n'avait fait que des pièces de théâtre, il serait inconnu aujourd'hui, et probablement eût été plus heureux.

Mais alors une vive émulation contre M. de La Motte lui fit composer des vers, soit profanes, soit sacrés, parmi lesquels il y en a de très beaux. Il fit l'*Épître aux Muses* et celle à Marot, où, parmi des traits forcés et des choses trop alongées, on trouve des morceaux charmants : heureux, si ces ouvrages n'étaient pas infectés d'un fiel qui révolte les lecteurs sages ! Il fit des épigrammes excellentes dans leur genre; telle est, entre autres, celle contre les jésuites:

Un mandarin de la société
A des Chinois prêchait le culte nôtre.
Un bonze ayant quelque temps disputé
Sur certains points convint avec l'apôtre,
Dont à part soi, fort contents l'un de l'autre,
Chacun sortit en se congratulant.
Le moine dit: Grâces à mon talent,
De ce Chinois j'ai fait un prosélyte :
Béni soit Dieu, dit l'autre en s'en allant,
J'ai converti cet honnête jésuite.

Il serait à souhaiter qu'il n'eût point déshonoré ce talent par la licence effrénée avec laquelle il mit en épigrammes les traits les plus impudiques, et dont la nature s'effarouche davantage, la sodomie, la bestialité, un prêtre qui se vante d'avoir violé un chat, des malheureux qui se plaisantent au moment de leur supplice, sur le crime qui les y a conduits; voilà les sujets qu'il a traités[a]. Est-il possible qu'un homme

[a] L'on ne décrit ces exécrations que pour l'horreur des infames, et qu'afin d'exciter aux prières les gens de bien contre de pareilles abominations.

qui avait du goût ait pu rimer ces horreurs, contre la première règle de l'épigramme, qui veut que le sujet puisse faire rire les honnêtes gens? Mais ces mêmes infamies qui le fesaient détester des gens de bien, lui donnaient accès chez les jeunes libertins. Il traduisait des psaumes pour plaire à M. le duc de Bourgogne, prince religieux; et il rimait des ordures pour souper avec des débauchés de Paris. Un jour que M. le duc de Bourgogne lui reprochait de mêler ainsi le sacré avec le profane, il répondit que ses épigrammes étaient les *Gloria Patri* de ses psaumes; et à propos d'une épigramme où il était question du temple antérieur d'une nonnain et de son annexe, une dame lui demanda ce que ce temple et son annexe signifiaient; il répondit que c'était Notre-Dame et Saint-Jean le Rond. Cette réponse n'était pourtant pas originairement de lui; c'était un bon mot de l'abbé Servien, frère du marquis de Sablé. Quant aux épigrammes et aux contes, dont le sujet a toujours roulé sur des moines, ce fut M. Ferrand, très bon épigrammatiste, qui dit lui-même qu'il n'y a point de salut en épigrammes et en contes hors de l'Église.

Vers l'an 1707, l'académie française ayant proposé pour sujet du prix de poésie, *la Gloire du Roi* supérieure à tous les événements, La Motte et Rousseau composèrent pour ce prix, chacun très secrètement; aucun des juges ne savait le nom des concurrents: La Motte eut le prix tout d'une voix, et le méritait. Son ode est très belle; on la connaît; elle commence par ces vers:

Vérité qui jamais ne changes,
Et dont les traits toujours chéris,
Seuls, aux plus pompeuses louanges
Donnent leur véritable prix.

Il nous reste deux strophes de l'ode de Rousseau; il n'osa point en faire imprimer davantage. En voici une:

France, à ces images illustres,
Reconnais ce roi glorieux,
Éprouvé durant tant de lustres
Par des succès victorieux.
Rappelle ces temps qu'on admire,
Ces temps qui de ton ferme empire
Font encor l'immortel appui,
Où par lui la Fortune altière
Triomphait de l'Europe entière,
Sans pouvoir triompher de lui.

Les autres strophes de l'ode étaient bien différentes; je me souviens de les avoir entendu dire à feu De Brie. Mais quoique Rousseau fût fort au-dessous de La Motte dans cette ode, aussi bien que dans ses opéra, il était fort supérieur dans ses autres odes, et il passera toujours pour un meilleur poëte.

Rousseau était depuis quelque temps de l'académie des inscriptions et belles-lettres. C'était une espèce de noviciat pour obtenir une place à l'académie française. Il était entré dans celle des inscriptions par le crédit de M. l'abbé Bignon, protecteur déclaré des lettres; mais il eut le malheur d'encourir presque en même temps la disgrace de M. l'abbé Bignon, et celle de M. le duc de Noailles. Il fit des vers contre eux, précisément dans le temps qu'ils allaient lui rendre les

meilleurs offices. Je ne sais si M. le duc de Noailles et M. l'abbé Bignon furent informés de ces vers; mais je sais bien que M. de Longepierre montra à M. le duc de Noailles une lettre pleine d'ingratitude et de railleries, que Rousseau avait écrite à M. d'Ussé contre M. le duc son bienfaiteur.

M. d'Ussé était un homme de beaucoup de mérite, aimant tous les arts. Il avait fait la tragédie de *Pélopée*, qu'il n'a jamais donnée au théâtre, quoiqu'elle soit estimée des connaisseurs; et il avait donné celle de *Cosroès*, corrigée d'après Rotrou, laquelle ne vaut pas sa *Pélopée*. Il protégeait beaucoup Rousseau. Il l'avait produit chez M. le maréchal de Vauban, son beau-père; mais enfin il ne put le soutenir contre le ressentiment de M. le duc de Noailles. Dans ce temps-là même, Rousseau s'attira encore l'inimitié de M. de Fontenelle par des épigrammes, lesquelles, sans beaucoup de sel pour le public, ne laissaient pas d'être fort piquantes pour celui qu'elles attaquaient. Dans ces circonstances il sollicita une place à l'académie française, ayant fait tout ce qu'il fallait pour n'en être pas, et parlant même avec mépris de ce corps. Chose étrange, que presque tous les beaux-esprits aient fait des épigrammes contre l'académie française, et aient fait des brigues pour y être admis! On ne connaît guère que M. de Voltaire qui n'en ait jamais médit satiriquement, et qui n'ait fait aucune démarche pour en être.

M. de La Motte, auteur de plusieurs ouvrages qui avaient du cours, et qui n'avait point d'ennemis,

se mettait sur les rangs. Rousseau fesait des vers contre La Motte et le décriait partout; et La Motte se contentait de faire des adresses à chaque académicien, qu'il louait de son mieux. La Motte flattait avec un peu de bassesse, il le faut avouer. Rousseau déchirait avec emportement les académiciens, La Motte et ses amis. Enfin, La Motte outré répondit à Rousseau par une très belle *Ode sur le mérite personnel*. Il y avait des traits que l'indignation avait arrachés à son caractère doux.

Cette ode récitée au café y fut extrêmement applaudie, et Rousseau fut au désespoir. Il répondit par de nouveaux couplets, qu'il fit distribuer sous main, contre tous ceux qui venaient alors au café, et surtout contre La Motte. Il n'est pas permis à un honnête homme de rapporter les paroles de ces satires : tout était dans la tournure de ce couplet que nous avons rapporté contre Pécour et Campra; mais les expressions étaient plus cyniques.

Dans cette guerre, si déshonorante pour l'esprit humain, un nommé Autreau, homme assez franc, d'ailleurs mauvais peintre et mauvais poëte, fit contre Rousseau une chanson, qui fut pour lui le plus cuisant de tant d'affronts. Cette chanson, que nous rapportons, était dans le goût le plus naïf de celles du Pont-Neuf, et par-là même n'était que plus outrageante, comme on va le voir.

Histoire véritable et remarquable arrivée à l'endroit d'un nommé Leroux, *fils d'un cordonnier, lequel ayant renié son père, le diable en prit possession;* sur l'air *des Pendus.*

Or, écoutez, petits et grands,
L'histoire d'un ingrat enfant,
Fils d'un cordonnier honnête homme;
Et vous allez apprendre comme
Le diable, pour punition,
Le prit en sa possession.

Ce fut un beau jour à midi
Que sa mère au monde le mit;
Sa naissance est assez publique,
Car il naquit dans la boutique,
Dieu ne voulant qu'il pût nier
Qu'il était fils d'un cordonnier.

Le père n'ayant qu'un enfant
L'éleva très soigneusement;
Aimant ce fils d'un amour tendre,
Au collége lui fit apprendre
Le latin comme un grand seigneur,
Tant qu'il le savait tout par cœur.

Puis il apprit pareillement
A jouer sur les instruments,
A faire des airs en musique;
Et puis il apprit la pratique;
Car le père n'épargnait rien
Pour en faire un homme de bien.

A peine eut-il atteint quinze ans
Qu'il renia tous ses parents;
Il fut en Suède, en Angleterre,
Pour éviter monsieur son père;
Plus traître, plus ingrat, hélas!
Que ne fut le rousseau Judas.

Pour s'introduire auprès des grands,
Fit le flatteur, le chien couchant;
Mais, par permission divine,
Il fut reconnu à la mine;
Et chacun disait en tous lieux :
Que ce flatteur est ennuyeux!

Et pour faire le bel esprit,
Se mit à coucher par écrit
Des opéra, des comédies,
Des couplets remplis d'infamies,
Chantant ordures en tout lieu
Contre les serviteurs de Dieu.

Un jour en honnête maison
Il se vernissait d'un faux nom;
On l'honorait sans le connaître:
Son père vint chausser le maître;
S'écrie, en le voyant: *Mon fils!*
Aussitôt le coquin s'enfuit.

Aussitôt entra dans son corps
Le diable nommé Couplegor;
Son poil devint roux, son œil louche:
Il lui mit de travers la bouche;
Et de sa bouche de travers
Sortaient des crapauds et des vers.

Un jour, chez M. Francinois,
Il y vomit tout à-la-fois
Des serpents avec des vipères,
Tout couverts d'une bile noire;
Et chez monsieur l'abbé Piquant
Il en a vomi tout autant.

Or donc ayant mordu quelqu'un,
Qui n'était pas gens du commun,
Ses gens lui cassèrent les côtes
Avec une canne fort grosse,

Dont il eut très grande douleur,
Tant sur le dos que sur le cœur.

Vous, père et mère, honnêtes gens,
A qui Dieu donna des enfants,
Gardez-vous bien qu'ils ne l'approchent;
Vous en recevriez du reproche;
Il les rendrait, pour votre ennui,
Aussi grands scélérats que lui.

Or, prions le doux Rédempteur
Qu'il marque au front cet imposteur,
Afin qu'on fuie ce détestable,
Comme le précurseur du diable;
Car Nostradamus a prédit
Qu'il doit engendrer l'antechrist.

On avait résolu de faire chanter cette chanson sur le Pont-Neuf, et à la porte de Rousseau, par les aveugles de la ville; mais La Motte, revenant à son caractère doux, aima mieux se réconcilier avec Rousseau, malgré les conseils de MM. de Fontenelle, Saurin et Boindin. Ce qu'il y eut d'assez plaisant, c'est que la réconciliation des deux poëtes qui s'étaient attaqués par des satires se fit chez M. Despréaux.

Enfin, après la mort de Thomas Corneille et d'un autre académicien, La Motte obtint une place à l'académie française, et Rousseau fut refusé. Ce refus aigrit Rousseau; de nouveaux couplets en furent le fruit : ce fut cette dernière démarche qui causa dans Paris un scandale dont il y a peu d'exemples, et qui finit enfin par perdre, sans retour, un homme qui eût pu faire beaucoup d'honneur à son pays par ses talents, s'il en eût fait un autre usage.

Cette chanson, si abominable et si connue, contient quatorze couplets contre La Motte, Saurin et Boindin, La Faye, l'abbé de Bragelongne, Crébillon, et enfin contre tous les amis de M. de La Motte. On envoya secrètement des copies chez les principaux intéressés, pour les outrager. Ce fut vers Pâques de l'année 1710 que cette aventure éclata.

Un des plus offensés dans ces couplets était M. de La Faye, capitaine aux gardes, et bon géomètre de l'académie des sciences. Il venait d'épouser une femme très respectable, et la chanson reprochait à cette dame les choses les plus infames et les maladies les plus honteuses. M. de La Faye rencontra Rousseau un matin vers le Palais-Royal. Il sort d'une chaise à porteur (c'était sa voiture ordinaire); il court sur Rousseau la canne haute, lui en donne vingt coups sur le visage. Rousseau s'enfuit dans le Palais-Royal; La Faye l'y poursuit, et le bat encore sur la porte. Rousseau informe contre La Faye, comme auteur de violences commises dans une maison royale. La Faye informe contre Rousseau, comme auteur de libelles infames et dignes du feu. M. de Contades, alors major des gardes, se chargea d'accommoder l'affaire. Rousseau se désista de son procès, moyennant cinquante louis que La Faye devait donner; mais la suite de cette aventure priva encore Rousseau de ces cinquante louis.

Il se sentait perdu dans le public; il voulut se disculper de l'infamie de ces couplets, et perdre en même temps un de ses plus cruels ennemis, qui s'était déclaré contre lui avec plus de hauteur et avec ces

traits outrageants qui offensent presque autant que l'insulte qu'il avait reçue de M. de La Faye.

V. Accusation de Rousseau contre Saurin; bannissement de ce poëte par arrêt du Parlement.

Cet ennemi était Saurin, homme d'un caractère le plus dur que j'aie jamais connu. Il pensait assez mal des hommes, et le leur disait en face très souvent avec beaucoup d'énergie. Il avait empêché Rousseau de revenir au café. Il affectait d'ailleurs une philosophie rigide, beaucoup d'aversion pour le caractère de Rousseau, et une estime très médiocre pour ses talents.

Rousseau crut que le caractère de Saurin, qui avait peu d'amis, pourrait l'aider à le perdre. De plus, Saurin avait été autrefois ministre à Lausanne dans sa jeunesse; il y avait fait des fautes publiques. Réfugié en France, il s'était fait catholique; il ne passait que pour philosophe. Rousseau espérait, avec assez de fondement, que s'il pouvait parvenir à le faire arrêter, on découvrirait sûrement dans ses papiers de quoi l'accabler. Ce qu'il y a de certain, c'est que Rousseau avait totalement perdu la tête; et sa conduite fait voir qu'une imprudence attire toujours une nouvelle folie, et un crime un autre crime.

Il fit suborner un malheureux garçon savetier, nommé Arnould, pour déposer que Saurin lui avait donné secrètement les couplets à porter chez les intéressés. Quand il eut suborné ce misérable, il alla se jeter aux pieds de madame Voisin, femme du ministre

de la guerre, depuis chancelier. Cette dame fit écrire au lieutenant-criminel Le Comte, pour appuyer Rousseau. Il y eut un décret de prise de corps contre Saurin, le 24 septembre 1710. Le même jour il est arrêté chez lui au milieu de sept enfants, conduit au Châtelet, interrogé sur-le-champ; nul intervalle entre l'interrogatoire, le récolement et la confrontation; tout se fesait avec une rapidité et une partialité marquées, capables de faire trembler l'homme le plus ferme. Cette procédure violente du lieutenant-criminel fut sévèrement condamnée, même avant la conclusion du procès, par M. le chancelier de Pontchartrain; et le lieutenant-criminel en eut une remontrance si dure, qu'il en versa des larmes.

Quoique Saurin fût sans aucune protection, il eut pour amis dans cette affaire tous les ennemis de Rousseau, et ce fut presque tout le public. M. de Fontenelle alla dans la prison offrir sa bourse à M. Saurin. Tout le monde l'aida et sollicita pour lui. Ce qui gagnait le plus tous les esprits en sa faveur, c'est que lui-même était outragé indignement dans ces couplets, dont Rousseau l'accusait d'être l'auteur; et il gémissait à-la-fois sous la honte des horreurs que la chanson lui attribuait, et sous l'opprobre d'être accusé de cette chanson.

Il fit un factum, moins pour se justifier que pour remercier le public, qui prenait ainsi sa défense : je ne crois pas qu'il y ait aucun ouvrage de cette nature plus adroit et plus véritablement éloquent.

Je ne comprends pas comment M. Rollin peut dire, dans son *Traité des Études*, que nous n'avons aucun

plaidoyer digne d'être transmis à la postérité, et que cette disette vient de la modestie des avocats, qui n'ont point publié leurs factums. Nous avons plus de cinquante plaidoyers imprimés, et plus de mille factums ; mais il n'y en a aucun de comparable à celui de M. Saurin : l'effet qu'il fit ne peut se comprendre ; je me souviens surtout que M. Gaillard, un des juges, en lisant l'endroit que je vais rapporter, s'écria : *Si je tenais Rousseau, je le ferais pendre tout-à-l'heure.* Voici le morceau qui fit tant d'impression à ce juge :

« J'avoue que ce n'est point là l'essai d'un scélérat, « et qu'il faut être bien habitué à la perfidie, pour la « pouvoir pousser jusqu'à ces excès : mais qui en « croira-t-on plus capable, qu'un homme qui a dés« avoué son père dès son enfance, qui l'a fait mourir « de chagrin par ses ingratitudes, qui lui a refusé « les derniers devoirs, qui a calomnié ses maîtres, ses « amis, ses bienfaiteurs, qui fait trophée de satires, « d'impudence et d'impiété, et qui pousse enfin l'au« dace jusqu'à me faire demander par mon juge : « *Comment je nie d'avoir fait les couplets en question,* « *moi qui conserve des épigrammes infames ?* et ces « épigrammes qu'il me reproche de conserver, ce sont « les siennes ! »

Pendant qu'on instruisait ce procès, auquel tout Paris s'intéressait, Rousseau parut au Châtelet. Le peuple fut prêt de le lapider. Il était avec un nommé De Brie [1], contre lequel il avait fait autrefois cette sanglante épigramme :

[1] Sur De Brie, voyez ma note, page 17. B.

L'usure et la poésie
Ont fait jusques aujourd'hui,
Du Fesse-Matthieu De Brie,
Les délices et l'ennui;
Ce rimailleur à la glace
N'a fait qu'un saut de ballet
Du Châtelet au Parnasse,
Du Parnasse au Châtelet.

C'était un spectacle instructif pour les hommes de voir dans cette occasion un accusateur, qui n'avait pour toute ressource et pour toute compagnie qu'un malheureux qu'il avait outragé, et un accusé dont cent mille voix prenaient la défense.

Le 12 décembre 1710, M. Saurin fut élargi par sentence du Châtelet; et permis à lui d'informer criminellement contre Rousseau [1], et contre les témoins.

Plus de trente personnes se trouvèrent à sa sortie de prison; M. de La Motte-Houdart et lui allèrent le lendemain dîner chez M. de Mesmes, premier président : le procès criminel fut instruit contre Rousseau. Je ne peux m'empêcher de rapporter ici une plaisanterie du jeune Voltaire. Une servante de la maison de son père était impliquée au procès. Elle était mère de ce malheureux garçon savetier que Rousseau avait suborné. Cette pauvre femme craignant que son fils ne fût pendu, étourdissait tout le quartier de ses cris : *Consolez-vous, ma bonne,* lui dit le jeune homme, *il n'y a rien à craindre. Rousseau, fils d'un cordonnier, suborne un savetier, qui, dites-*

[1] L'arrêt du Parlement du 27 mars 1711, dont un extrait termine la *Vie de J.-B. Rousseau*, mentionne la sentence du Châtelet de 1710 (et non 1711, comme l'a imprimé Chaudon). B.

vous, est complice d'un décrotteur; tout cela ne passera pas la cheville du pied.

Rousseau fut à son tour décrété de prise de corps; il fallut prendre le parti de la retraite et de la fuite. Madame de Fériol, distinguée dans le monde pour son esprit, le retira chez elle pendant quelques jours. Le mari de cette dame, qui ne savait pas qu'il fût chez lui, et qui était animé contre lui de la haine du public, n'eût pas souffert qu'on lui donnât asile dans sa maison. Madame de Fériol dit à Rousseau : *Ne craignez rien : mettez une perruque noire, au lieu de la blonde que vous portez; placez-vous à souper à côté de lui : je vous réponds qu'il ne vous reconnaîtra pas.* En effet, M. de Fériol [1], fatigué des affaires du jour, se mettait à table le soir, sans trop considérer qui était auprès de lui. Il soupa trois fois à côté de Rousseau, lui disant à lui-même, qu'il le ferait pendre s'il était son juge; et Rousseau défendait de son mieux la cause de Rousseau, que M. de Fériol attaquait si violemment.

Il ne sortit de cette retraite que pour en aller faire une autre au noviciat des jésuites. Il crut que s'il pouvait mettre la religion dans ses intérêts, il serait sauvé. Il s'adressa au vieux P. Sanadon, qui était à la tête de ces retraites de dévotion. Il se confessa à lui, et lui jura qu'il n'était auteur d'aucune des choses qu'on lui attribuait. Il lui demanda la communion, prêt de faire serment sur l'hostie qu'il n'était point coupable. Le P. Sanadon ne crut devoir l'admettre ni à la commu-

[1] Fériol (Charles, comte de), mort à Paris le 25 octobre 1722, à quatre-vingt-cinq ans, ambassadeur à Constantinople de 1699 à 1710. B.

nion, ni à cet étrange serment. C'est un fait que j'ai entendu conter au P. Sanadon, et dont plusieurs jésuites ont été informés.

Enfin, pendant que son procès s'instruisait, il se déroba à la justice, et se retira en Suisse à Soleure, auprès du comte du Luc, ambassadeur de France, avec des lettres de recommandation de madame de Bouzoles, de madame de Fériol, et de quelques autres personnes.

Le Parlement, saisi de l'affaire, le jugea le 7 avril 1712. Il y eut trois voix qui le condamnèrent à la corde, et le reste fut pour le bannissement. Voici l'arrêt qui fut rendu par la Tournelle criminelle :

ARRÊT DU PARLEMENT

CONTRE J.-B. ROUSSEAU.

DE PAR LE ROI, ET NOSSEIGNEURS DE LA COUR DU PARLEMENT.

On fait à savoir « que, par arrêt de ladite cour du « 7 avril 1712, la contumace a été déclarée bien instruite contre Jean-Baptiste Rousseau, de l'académie royale des inscriptions; et adjugeant le profit « d'icelle, a été déclaré dûment atteint et convaincu « d'avoir composé et distribué les vers impurs, satiriques et diffamatoires qui sont au procès, et fait de « mauvaises pratiques pour faire réussir l'accusation « calomnieuse qu'il a intentée contre Joseph Saurin, « de l'académie des sciences, pour raison de l'envoi « desdits vers diffamatoires au café de la veuve Laurent.

« Pour réparation de quoi, ledit Rousseau est banni « à perpétuité du royaume; enjoint à lui de garder « son ban, sous les peines portées par la déclaration « du roi. Tous et un chacun ses biens, situés en pays « de confiscation, déclarés acquis et confisqués à qui « il appartiendra; sur iceux, et autres non sujets à « confiscation, préalablement pris cinquante livres « d'amende, et cent livres de réparation civile vers « ledit Saurin; et condamné aux dépens: et ladite con- « damnation sera écrite dans un tableau attaché dans « un poteau qui sera planté en place de Grève. »

VI. Sa retraite en Suisse; édition de ses ouvrages; son passage à Vienne auprès du prince Eugène.

Cet arrêt n'empêcha pas le comte du Luc de retirer Rousseau dans sa maison à Soleure. Il s'y comporta d'abord avec la sagesse qui devait être le fruit de tant d'imprudences, de crimes et de malheurs. Mais enfin son penchant l'emporta; il fit des vers contre un homme de la maison, que le fils du comte du Luc aimait beaucoup. Il resta protégé du père, mais totalement brouillé avec le fils. C'est alors qu'il fit imprimer à Soleure une partie de ses ouvrages[1] dans lesquels on estima beaucoup les mêmes choses dont j'ai déjà parlé; c'est-à-dire, plusieurs psaumes, quelques cantates, et des épigrammes.

Il eut la sagesse de ne point faire imprimer une ode très bien tournée, qu'il avait faite à Paris contre une de ses protectrices; mais les mêmes raisons qui l'en-

[1] *OEuvres diverses du sieur R***, Soleure, 1712, in-12. B.

gagèrent à la supprimer, ne subsistant plus, je crois faire plaisir au lecteur de la rapporter.

Quel charme, Hélène dangereuse,
Assoupit ton nouveau Pâris?
Dans quelle oisiveté honteuse
De tes yeux la douceur flatteuse
A-t-elle plongé ses esprits?

Pourquoi ce guerrier inutile
Cherche-t-il l'ombre et le repos?
D'où vient que, déjà vieux Achille,
Il suit le modèle stérile
De l'enfance de ce héros?

En proie au plaisir qui l'enchante,
Il laisse enivrer sa raison;
Et dans la coupe séduisante,
Que le fol amour lui présente,
Il boit à longs traits le poison.

Ton accueil, qui le sollicite,
Le nourrit dans ce doux état.
Ah! qu'il est beau de voir écrite
La mollesse d'un sibarite
Sur le front brûlé d'un soldat!

De ses langueurs efféminées
Il recevra bientôt le prix;
Et déjà ses mains basanées,
Aux palmes de Mars destinées,
Cueillent les myrtes de Cypris.

Mais qu'il connaît peu quel orage
Suivra ce calme séducteur!
Qu'il va regretter le rivage!
Que je plains le triste naufrage
Que lui prépare son bonheur:

Quand les vents, maintenant paisibles,
Enfleront la mer en courroux;

Quand pour lui les dieux inflexibles
Changeront en des nuits
Des jours qu'il a trouvés si doux !

Insensé, qui sur des promesses
Croit fonder son fragile appui !
Sans songer que mêmes tendresses,
Mêmes serments, mêmes caresses,
Trompèrent un autre avant lui.

L'Amour a marqué son supplice;
Je vois cet amant irrité,
Des dieux accusant l'injustice,
Détester son lâche caprice,
Et pleurer sa fidélité :

Tandis qu'au mépris de ses larmes,
Oubliant qu'il se put venger,
Tu mets tes attraits sous les armes,
Pour profiter des nouveaux charmes
De quelque autre amour passager.

Beaucoup de pièces fugitives qu'il imprima n'étaient pas de cette force; mais le bon l'emportait infiniment sur le mauvais. Ce qu'on blâma le plus dans cette édition, ce fut la préface dans laquelle il attaqua indignement M. Du Fresny, mon camarade chez le roi [1], homme d'esprit et de talent, auteur de plusieurs comédies charmantes, qui n'avait envers Rousseau d'autre crime que d'avoir publié plusieurs de ses pièces fugitives dans le *Mercure galant*.

Rousseau se donne, dans cette préface, pour un homme du monde qui n'a fait des vers que par amusement, et qui est devenu auteur malgré lui. « Voici

[1] Du Fresny était valet de chambre du roi, contrôleur de ses jardins. Voltaire n'a jamais eu ces titres. Ce ne fut qu'en 1745 qu'il eut le titre de gentilhomme ordinaire du roi. Si, en 1738, il appelle Du Fresny son *camarade chez le roi*, c'est encore pour donner le change sur le véritable auteur de la *Vie de J.-B. Rousseau*. B.

« enfin, dit-il, le petit nombre d'ouvrages qui m'ont « donné malgré moi la qualité d'auteur.... » Il faut avouer que cette vanité était intolérable dans un homme de son espèce, qui avait passé une partie de sa vie à faire des opéra et des comédies pour subsister. Ce qu'il y a peut-être encore de plus honteux, c'est d'avoir, dans cette préface, traité M. de Francine d'*homme divin*, après lui avoir prodigué dans la *Francinade* les injures les plus grossières.

La raison de cette apothéose de M. de Francine était, comme je l'ai déjà insinué, une quête faite en faveur de Rousseau par madame de Bouzoles; M. de Francine donna vingt louis d'or. J'ai lu dans un journal que le jeune Voltaire en avait aussi donné quelques-uns. Ce fait est très vraisemblable; car on remarque qu'il s'est toujours fait un mérite d'aider les gens de lettres. Mais, en vérité, diviniser M. de Francine parcequ'il en avait reçu vingt louis, et l'avoir accablé d'injures parceque l'opéra de *Jason* n'avait été payé que cent pistoles, c'étaient deux bassesses également méprisables.

Rousseau ne quitta la maison de M. du Luc que pour passer au service du prince Eugène, auprès de qui il resta quelques années. On espérait même qu'il écrirait la vie de ce prince, qui a joué un si grand rôle; mais, soit qu'il manquât de mémoires, soit qu'il ne se sentît pas les mêmes talents pour la prose que pour les vers, il n'a jamais commencé cette histoire.

VII. Son séjour à Bruxelles; ses brouilleries avec Voltaire.

De Vienne, Rousseau passa à Bruxelles, dans l'es-

pérance que le marquis de Prié, commandant aux Pays-Bas, lui ferait avoir quelque emploi. Mais sa principale ressource fut l'Angleterre : car dans un voyage en Hollande, ayant fait sa cour à milord Cadogan, qui était à La Haye, ce seigneur anglais le mena à Londres, et lui procura des souscriptions pour l'impression de ses œuvres [1]. Il revint d'Angleterre avec environ cinq cents guinées ; mais ses vers furent très peu goûtés des Anglais, et plusieurs qui avaient souscrit deux guinées, revendirent pour une.

La raison de cette indifférence de la nation anglaise pour les vers de ce poëte vient de ce que le mérite de Rousseau consiste dans un grand choix d'expressions, et dans la richesse des rimes plutôt que des pensées. D'ailleurs tout ce qui est en style marotique demande une intelligence très fine de notre langue pour être, je ne dis pas goûté, mais entendu. Enfin, la plupart des sujets que Rousseau a traités le regardent assez personnellement ; presque toutes ses épîtres roulent sur lui et sur ses ennemis : objets peu intéressants pour des lecteurs anglais, et qui cessent bientôt de l'être pour la postérité.

Revenu à Bruxelles, il lui arriva ce qu'il avait presque toujours éprouvé : il se brouilla avec son protecteur. Il y avait déjà quelque temps que le prince Eugène s'était refroidi envers lui, sur des plaintes que des personnes de distinction de France lui avaient faites. Mais la véritable raison de la disgrace de Rousseau auprès de son protecteur vient de ce misérable penchant à la satire, qu'il ne put jamais réprimer. Il

[1] Londres, 1723, deux volumes in-4°. B.

semble qu'il y ait, dans certains hommes, une prédétermination invincible et absolue à certaines fautes. Lorsque le comte de Bonneval eut à Bruxelles cette malheureuse querelle avec le marquis de Prié, laquelle enfin conduisit un excellent officier chrétien à se faire mahométan, et à commander les armées des Turcs ; au temps, dis-je, de cette querelle, le comte de Bonneval fit quelques couplets contre le prince Eugène, et Rousseau eut la criminelle complaisance d'aiguiser ses traits, et d'ajouter une demi-douzaine de rimes à ces injures. Le prince Eugène le sut, et se contenta de lui retrancher la gratification annuelle qu'il lui fesait, et de le priver de l'emploi qu'il lui avait promis dans les Pays-Bas.

Rousseau passa alors en Hollande, où il fut fort mal reçu, à cause d'une épigramme contre un Suisse, qui attaquait à la fois les nations suisse et hollandaise. Le sel de cette épigramme, s'il y en a, consiste dans ces deux vers :

C'est la politesse d'un Suisse
En Hollande civilisé.

Les choses changèrent à Bruxelles ; le marquis de Prié, qui voulait punir Rousseau, fut disgracié ; l'archiduchesse gouverna le Pays-Bas flamand. Le duc d'Aremberg, prince de l'empire, établi à Bruxelles, ami du général de Bonneval, protégeait Rousseau, et lui donna retraite à Bruxelles, au petit hôtel d'Aremberg. Il y vécut assez paisiblement, jusqu'à ce qu'une nouvelle querelle l'en fit chasser.

Cette querelle publique fut contre M. de Voltaire, déjà connu par le seul poëme épique dont la France

puisse se vanter; par plusieurs tragédies d'un goût nouveau, dont la plupart sont applaudies; par l'*Histoire de Charles XII*, peut-être mieux écrite qu'aucune histoire française; par quantité de pièces fugitives, qui sont entre les mains des curieux; et enfin par la *Philosophie de Newton*, qu'il nous promet depuis plusieurs années [1]. Je ne saurais dire positivement quel fut le sujet de l'inimitié si publique entre ces deux hommes célèbres. Il y a grande apparence qu'il n'y en a point d'autre que cette malheureuse jalousie, qui brouille toujours les gens qui prétendent aux mêmes honneurs. Ils ont écrit, l'un contre l'autre, des espèces de factums fort sanglants, imprimés dans la *Bibliothèque française*. Rousseau imprima, qu'une des sources de leur querelle venait de ce que son adversaire l'avait beaucoup décrié un jour chez M. le duc d'Aremberg; M. de Voltaire se plaignit à ce prince de cette accusation : le prince lui répondit que c'était une calomnie; et il fut si fâché d'être compris dans cette imposture par Rousseau, qu'il le chassa de chez lui. La preuve de ce fait est une lettre de M. le prince d'Aremberg, rapportée dans la *Bibliothèque* en l'année 1736 [2].

Rousseau, vers ce temps-là, fit imprimer à Paris trois épîtres nouvelles [3] : la première adressée au

[1] D'après ces derniers mots, on peut penser que cette *Vie de Rousseau* est antérieure à 1738, année de la publication des *Éléments de la philosophie de Newton*. B.

[2] Voyez, dans la *Correspondance*, la lettre de Voltaire aux auteurs de la *Bibliothèque française*, sous la date du 20 septembre 1736. B.

[3] Elles virent le jour en 1736, et donnèrent lieu à l'*Utile examen* qu'on a vu page 347. B.

P. Brumoi, jésuite, sur la tragédie; la seconde, à Thalie, sur le genre comique; la troisième, au sieur Rollin, ancien professeur au collége de Beauvais, auteur d'un livre estimé, concernant les études de la jeunesse, et d'une compilation de l'*Histoire ancienne*, dont les premiers tomes ont eu beaucoup de vogue en leur temps.

Rousseau, dans sa première épître, semblait désigner par des traits fort piquants son ennemi, M. de Voltaire. Dans la seconde, il attaquait tous les auteurs comiques, et prétendait que, depuis Molière, nous n'avons rien de bon en fait de comédie. Il se trompait en cela visiblement : car, sans parler de la comédie inimitable du *Joueur*[1], de l'excellente pièce du *Grondeur*[2], de l'*Esprit de contradiction*, du *Double veuvage*[3], de la *Pupille*[4], nous avons eu en dernier lieu le *Glorieux*, de M. Destouches, ci-devant ministre du roi à Londres, et le *Préjugé à la mode*, de M. de La Chaussée, qui sont de très bons ouvrages dans leur genre, et infiniment goûtés, surtout le *Glorieux*. A l'égard de la tragédie, nous ne conviendrons pas aisément que *Manlius*[5], *Ariane*[6], *Électre*, *Rhadamiste*[7], *Œdipe*, *Brutus*, *Zaïre*, *Alzire*, *Maximien*[8], soient des pièces médiocres.

Les trois épîtres de Rousseau se sentaient de sa vieillesse : parmi quelques traits forts et bien tournés,

[1] De Regnard. B. — [2] Par Brueys et Palaprat. B. — [3] L'*Esprit de contradiction* et le *Double veuvage* sont de Du Fresny. B. — [4] Par Fagan. B. — [5] Par La Fosse. B. — [6] Par Th. Corneille. B. — [7] *Electre et Rhadamiste* sont de Crébillon. B. — [8] Tragédie de La Chaussée, jouée le 28 février 1738, qui eut vingt-deux représentations de suite. B.

on remarquait ce style dur et dépourvu de graces, qui caractérise d'ordinaire l'épuisement d'un homme avancé en âge. Ce qu'il y avait de pis, c'est qu'en prétendant donner des règles du théâtre, il composa dans ce temps-là même une comédie, intitulée *les Aïeux chimériques* [1], qui est dans le goût de la pièce du *Café;* c'était en quelque façon retomber en enfance.

La comédie des *Aïeux chimériques* fut totalement oubliée en naissant; mais les trois épîtres causèrent une nouvelle guerre sur le Parnasse. Un nommé l'abbé Guyot Desfontaines, qui fesait une espèce de gazette littéraire (homme extrêmement caustique, bon littérateur, mais manquant de finesse et de goût), fit un éloge outré de ces nouvelles satires, et aggrava encore le coup que Rousseau voulait porter aux auteurs modernes. On répondit par plusieurs pièces à Rousseau et à ce Desfontaines; mais ce qu'il y eut de plus vif et de plus emporté, ce furent deux pièces attribuées à M. de Voltaire. L'une est une *Ode sur l'ingratitude* [2], et l'autre une espèce d'allégorie et de conte [3]. Je ne sais si effectivement le conte est de M. de Voltaire; mais pour l'ode, elle est sûrement de sa façon, et il est difficile de l'y méconnaître. Il est triste qu'un homme comme M. de Voltaire, qui jusque-là avait eu la gloire de ne se jamais servir de son talent pour accabler ses ennemis, eût voulu perdre cette gloire.

Il est vrai qu'il se croyait outragé par Rousseau,

[1] Les *Aïeux chimériques*, imprimés en 1735, n'ont jamais été joués. B.

[2] Voyez cette ode, tome XII. B.

[3] La *Crépinade*. Voyez cette pièce, tome XIV. B.

et encore plus par ce Desfontaines, qui lui avait en effet les dernières obligations; car on disait que Desfontaines ne lui devait pas moins que la vie. Il est certain qu'il l'avait retiré de Bicêtre, où cet homme avait été enfermé pour des crimes infames; et on assurait que, depuis ce temps, l'abbé Desfontaines avait fait beaucoup de libelles contre son bienfaiteur : mais enfin il eût été plus beau au chantre du grand Henri de ne se point abaisser à de si indignes sujets. Quoi qu'il en soit, voici l'ode telle qu'elle est parvenue entre nos mains. On y voit un homme qui estime bien ses amis, et qui hait beaucoup ses ennemis [1].

Rousseau avait espéré que son épître au P. Brumoi lui donnerait les suffrages de tous les jésuites; que celle au sieur Rollin lui donnerait tout le parti janséniste, et que par-là il pourrait revenir bientôt à Paris, et avoir des lettres de grace. On disait même qu'un homme fort riche devait se charger de satisfaire aux dépens, dommages et intérêts dus à la partie civile. Ce dessein paraissait bien concerté. Pour mieux réussir, il fit une ode à la louange du cardinal de Fleury, au sujet de la paix. L'ode fut assez bien reçue du ministre, quoique fort indigne de ses premières odes, et très mal reçue du public. C'est une espèce de fatalité, que cette paix n'ait produit que des odes médiocres; si vous en exceptez peut-être une du jeune Saurin, fils de celui qui avait eu contre Rousseau ce fameux procès. M. Chauvelin, alors garde-des-sceaux, fut vivement sollicité pour faire

[1] Ici se trouvait rapportée, en quinze strophes, l'*Ode sur l'ingratitude*, dont j'ai parlé dans l'avant-dernière note. B.

revenir celui qui avait été puni si long-temps. Le sieur Hardion, ci-devant précepteur de M. Dupré de Saint-Maur, s'employa beaucoup dans cette affaire; mais toutes ces tentatives furent inutiles. Rousseau s'était fermé toutes les portes par une allégorie intitulée *le Jugement de Pluton*, dans laquelle il représentait un procureur-général que Pluton fesait écorcher, et dont il étendait la peau sur un siége. On avait senti trop bien l'application. Il n'y a point de procureur-général qui veuille être écorché : l'auteur avait trop oublié la maxime, qu'*il ne faut point écrire contre ceux qui peuvent proscrire*.

Il avait d'autant plus besoin de retourner en France, qu'il ne lui restait presque plus d'asile à Bruxelles, depuis sa disgrace auprès de M. le duc d'Aremberg. Il passait sa vie chez un banquier, nommé Médine; il se brouilla encore avec ce banquier, d'une manière qui fait frémir. Voici la lettre de cet homme, écrite à un de ses correspondants, laquelle éclaircit beaucoup mieux le fait que tout autre détail ne pourrait faire.

LETTRE DE M. MÉDINE

A UN DE SES CORRESPONDANTS,

CONTRE M. ROUSSEAU.

A Bruxelles, le 17 février 1737.

« Vous allez être étonné du malheur qui m'arrive.
« Il m'est revenu des lettres protestées. Je n'ai pu les
« rembourser; j'avais quelques autres petites affaires,
« dont l'objet n'était pas important. Enfin on m'en-
« lève mercredi au soir, et on me met en prison, d'où

« je vous écris. Je compte payer ces jours-ci et en être « dehors : mais croyez-vous que ce coquin, cet indi- « gne, ce monstre de Rousseau, qui depuis six mois « n'a bu et mangé que chez moi, à qui j'ai rendu les « services les plus essentiels et en nombre, a été la « cause qu'on m'a pris; que c'est lui qui en a donné « le conseil, et que c'est lui qui a irrité contre moi « le porteur de mes lettres, qui n'avait pas dessein « de me chagriner; et qu'enfin ce monstre, vomi des « enfers, achevant de boire avec moi à ma table, de « me baiser et m'embrasser, a servi d'espion pour « me faire enlever à minuit dans ma chambre? Non, « jamais trait n'a été si noir, si épouvantable; je n'y « puis penser sans horreur. Si vous saviez tout ce que « j'ai fait pour lui, toutes les obligations qu'il m'a, en « un mot, tout ce qu'il me doit, vous frémiriez d'en « faire un parallèle avec sa manœuvre. Enfin, patience. « Je compte que notre correspondance, à vous et à « moi, ne sera pas altérée par cet événement. Je serai « toute ma vie de même; c'est-à-dire l'ami le plus « vrai et le plus tendre que vous puissiez avoir, et « toujours à vous. »

MÉDINE.

Ce banquier, quelque temps après, revint sur l'eau. Rousseau voulut se raccommoder avec lui; mais n'y pouvant réussir, il demeura privé de toute société, jusqu'à ce qu'enfin une apoplexie, au commencement de l'année 1738, où nous sommes, vint lui ôter l'usage de ses membres et de la raison [1]. Telle a été la

[1] Il mourut à Bruxelles le 17 mars 1741. (Note de l'édition de 1748 ou 1764). B.

vie et la fin déplorable d'un homme qui aurait pu être très heureux, s'il eût dompté son malheureux penchant. Il est à souhaiter que son exemple instruise les jeunes gens qui s'appliquent aux lettres. On verra par cette courte histoire dans quelles suites funestes le talent d'écrire entraîne souvent, et on conclura :

QUI BENE LATUIT, BENE VIXIT[1].

LETTRE DU SIEUR SAURIN

A MADAME VOISIN.

MADAME,

Quoique j'aie le malheur de n'être connu à la cour que par les affreuses idées qu'y a données de moi un cruel ennemi, j'ose me jeter à vos pieds, et implorer votre justice contre la protection même que vous avez accordée à mon accusateur. Il en fait ici contre moi, madame, un violent abus; elle prévient les juges. Que ne peut point contre un homme de ma sorte la protection d'une personne de votre rang, qui joint encore à cette élévation les plus grandes lumières, et la plus haute réputation de piété ! Eh, quel regret n'auriez-vous pas, madame, si vous reconnaissiez dans la suite que cette puissante protection eût servi à opprimer un innocent? Je l'oserai dire, avec la confiance et le courage que donne à un homme de bien le témoignage de sa conscience : on vous expose à ce danger. Il ne s'agit pas de justifier et de sauver le

[1] Ovide, *Tristes*, livre III, éleg. IV, vers 25, a dit : *Bene qui latuit, bene vixit*. B.

sieur Rousseau; il s'agit de me rendre coupable et de me perdre. Je laisse, madame, à votre sagesse et à votre piété à juger si vous me connaissez assez pour ne pas douter que je ne sois un scélérat, que vous pouvez sans scrupule accabler sous le poids des plus vives sollicitations. Nous sommes tous sous les yeux de Dieu, le souverain juge, devant qui toute la grandeur humaine s'éclipse. Pesez, madame, en sa présence, ce que j'ai l'honneur de vous représenter. Si vous examinez à sa lumière les démarches où vous ont engagée les artifices et les feintes larmes de celui qui me persécute, j'ose attendre, madame, d'un cœur comme le vôtre, droit, grand, généreux, plein de bonté et de religion, que vous réparerez le mal qu'elles m'ont fait, ou que vous suspendrez du moins à l'avenir votre protection, dans l'incertitude où vous devez être à mon égard. Un jour, madame, vous en ferez davantage : vous serèz indignée de la surprise qu'on vous a faite, et vous plaindrez l'infortune d'un philosophe, d'un géomètre, dont le caractère d'esprit a toujours été très éloigné du goût de la poésie, qui serait emprisonné pour des vers infames, faits contre ses plus particuliers amis, et contre lui-même; accusé d'en être l'auteur par celui-là même à qui toute la terre les attribue, poëte de profession, poëte satirique et libertin, dont toute la réputation n'est fondée que sur de violentes satires, et des épigrammes dignes du feu, qu'il ne rougit pas d'avouer. Tel est, madame, de notoriété publique, mon accusateur. Mon respect pour la considération qu'il a surprise auprès de vous ne me permet pas d'en dire davan-

tage. Je suis, avec tous les sentiments d'une profonde vénération,

MADAME,

Votre, etc

Du Châtelet, le 8 octobre 1710.



Extrait de l'arrêt du Parlement rendu au sujet du procès criminel entre J.-B. ROUSSEAU *et* J. SAURIN, *de l'académie royale des sciences.*

« Vu par la cour le procès criminel fait par le lieutenant criminel du Châtelet, à la requête de Rousseau, demandeur et accusateur contre Joseph Saurin, Guillaume Arnoult, Nicolas Boindin, et Charlotte Mailly, défendeurs et accusés; ledit Arnoult prisonnier ès-prisons de la Conciergerie du Palais; la sentence du 12 décembre 1710, par laquelle ledit Saurin a été déchargé des plaintes, demandes et accusations contre lui faites, ordonné que l'écrou fait de la personne dudit Saurin sera rayé et biffé, et ledit Rousseau condamné en quatre mille livres de dommages intérêts envers ledit Saurin, et aux dépens du procès à l'égard dudit Arnoult: les parties mises hors de cour, dépens à cet égard compensés. Ledit Boindin et ladite Mailly, pareillement déchargés avec dépens, pour tous dépens, dommages et intérêts. Fesant droit sur la requête dudit Saurin, qui demande permission d'informer de la subornation de témoins, permis audit Saurin d'informer de ladite subornation, et cependant ordonné que ledit Arnoult serait arrêté et recommandé ès-prisons; l'acte d'appel de ladite sentence interjeté par ledit Rousseau; requête dudit Arnoult;

requête dudit Saurin en réponse à celle dudit Arnoult; autre requête dudit Saurin; arrêt rendu à l'audience, par lequel la cour aurait donné défaut, et pour le profit ordonné que les informations faites à la requête du procureur-général contre ledit Rousseau, seraient jointes au procès, pour en jugeant y avoir tel égard que de raison, sans préjudice de la continuation desdites informations. Vu aussi par ladite cour l'addition d'information, faite par le conseiller à ce commis; ouïs et interrogés en ladite cour lesdits Saurin, Arnoult, Boindin, et ladite Mailly, sur les faits résultants du procès, et cas à eux imposés. Tout considéré, ladite cour, sans s'arrêter à la requête dudit Arnoult, ayant égard à celle de Saurin, a mis et met les appellations au néant; ordonne que la sentence dont a été appelé sortira effet, et néanmoins sera procédé en la cour, pardevant le conseiller rapporteur, à l'information en subornation de témoins à la requête dudit Saurin, pour icelle faite, communiqué au procureur-général pour être ordonné ce que de raison. Condamne lesdits Rousseau et Arnoult chacun en l'amende ordinaire de douze livres, et ledit Rousseau aux dépens de la cause d'appel vers lesdits Saurin, Boindin, et ladite Mailly, ceux faits entre ledit Rousseau et Arnoult compensés, et les autres faits entre ledit Saurin et Arnoult réservés. Fait en Parlement, le 27 mars 1711.»

FIN DE LA VIE DE J.-B. ROUSSEAU.

OBSERVATIONS

SUR

MM. JEAN LASS, MELON, ET DUTOT;

SUR

LE COMMERCE, LE LUXE, LES MONNAIES, ET LES IMPOTS[1].

1738.

On entend mieux le commerce en France depuis vingt ans qu'on ne l'a connu depuis Pharamond jusqu'à Louis XIV. C'était auparavant un art caché, une espèce de chimie entre les mains de trois ou quatre hommes qui fesaient en effet de l'or, et qui ne disaient pas leur secret. Le gros de la nation était d'une ignorance si profonde sur ce secret important, qu'il

[1] Voltaire, dans une lettre à Thieriot de juin 1738, lui annonce qu'il *va dévorer* le livre fait par Dutot, en réponse à feu M. Melon. On peut donc croire que c'est vers ce temps qu'il rédigea ses remarques sur cet ouvrage. Une note de Voltaire, ajoutée en 1756, assigne l'année 1738 pour composition de ce morceau, qui parut en 1738, dans le tome XV du *Pour et Contre*, page 296, et en 1739, avec quelques corrections, dans le tome XXIX de la *Bibliothèque française*, sous le titre de: *Lettre de M. de Voltaire à M. Thiriot, sur le livre de M. Dutot.* Dans un tome VI, daté de 1745, des *OEuvres de M. de Voltaire*, à Amsterdam, chez Étienne Ledet et compagnie, la lettre est divisée en deux, et présente d'assez grands changements pour que les éditeurs de 1775 aient cru devoir reproduire séparément les deux versions. Les éditeurs de Kehl avaient refondu le tout. J'ai mis en variantes les morceaux qui avaient été repris par les éditeurs de Kehl. B.

n'y avait guère de ministre ni de juge qui sût ce que c'était que des *actions*, des *primes*, le *change*, un *dividende*. Il a fallu qu'un Écossais, nommé Jean Lass, soit venu en France, et ait bouleversé toute l'économie de notre gouvernement pour nous instruire. Il osa, dans le plus horrible dérangement de nos finances, dans la disette la plus générale, établir une banque et une compagnie des Indes. C'était l'émétique à des malades; nous en prîmes trop, et nous eûmes des convulsions. Mais enfin, des débris de son système il nous resta une compagnie des Indes avec cinquante millions de fonds. Qu'eût-ce été si nous n'avions pris de la drogue que la dose qu'il fallait? Le corps de l'état serait, je crois, le plus robuste et le plus puissant de l'univers.

Il régnait encore un préjugé si grossier parmi nous, quand la présente compagnie des Indes fut établie, que la Sorbonne déclara usuraire le dividende des actions. C'est ainsi qu'on accusa de sortilége, en 1470, les imprimeurs allemands qui vinrent exercer leur profession en France[1].

Nous autres Français, il le faut avouer, nous sommes venus bien tard en tout genre; nos premiers pas dans les arts ont été de nous opposer à l'introduction des vérités qui nous venaient d'ailleurs; nous avons soutenu des thèses contre la circulation du sang démontrée en Angleterre[2], contre le mouvement de la terre prouvé en Allemagne[3]; on a proscrit par arrêt

[1] Voyez tomes XVI, page 522; XVII, 186; XXII, 57. B.

[2] Par Harvey, en 1619 : voyez tome XXXIV, page 52. B.

[3] Par Copernic : voyez tomes XVII, page 187; XVIII, 267. B.

jusqu'à des remèdes salutaires[1]. Annoncer des vérités, proposer quelque chose d'utile aux hommes, c'est une recette sûre pour être persécuté. Jean Lass, cet Écossais à qui nous devons notre compagnie des Indes et l'intelligence du commerce, a été chassé de France, et est mort dans la misère à Venise; et cependant nous qui avions à peine trois cents gros vaisseaux marchands quand il proposa son système, nous en avons aujourd'hui[a] dix-huit cents. Nous les lui devons, et nous sommes loin de la reconnaissance.

Les principes du commerce sont à présent connus de tout le monde; nous commençons à avoir de bons livres sur cette matière. L'*Essai sur le commerce*[2] de M. Melon est l'ouvrage d'un homme d'esprit, d'un citoyen, d'un philosophe; il se sent de l'esprit du siècle; et je ne crois pas que du temps même de M. Colbert il y eût en France deux hommes capables de composer un tel livre. Cependant il y a bien des erreurs dans ce bon ouvrage: tant le chemin vers la vérité est difficile! Il est bon de relever les méprises qui se trouvent dans un livre utile; ce n'est même que là qu'il les faut chercher. C'est respecter un bon ouvrage que de le contredire; les autres ne méritent pas cet honneur[3].

[1] L'émétique: voyez, tome XI, une des notes du chant III de la *Pucelle*. B.

[a] Ceci était écrit en 1738. — Cette note a été ajoutée en 1756. B.

[2] L'*Essai politique sur le commerce* parut en 1734, sous la date de 1735; une nouvelle édition est de 1736; Melon, secrétaire du régent, est mort le 24 janvier 1738. Il en a été question tome XXVII, page 383. Voyez aussi, dans le tome XIV, sa *Lettre*, à la suite du *Mondain*. B.

[3] Dans la *Bibliothèque française* (voyez ma note, page 527), la pièce commence ainsi:

« Je vous remercie, mon cher ami, de m'avoir fait connaître le livre de

Voici quelques propositions qui ne m'ont point paru vraies :

I. Il dit que les pays où il y a le plus de mendiants sont les plus barbares. Je pense qu'il n'y a point de ville moins barbare que Paris, et pourtant où il y ait plus de mendiants. C'est une vermine qui s'attache à la richesse; les fainéants accourent du bout du royaume à Paris, pour y mettre à contribution l'opulence et la bonté. C'est un abus difficile à déraciner, mais qui prouve seulement qu'il y a des hommes lâ-

« M. Dutot sur les finances; c'est un Euclide pour la vérité et l'exactitude. Il « me semble qu'il fait, à l'égard de cette science, qui est le fondement des « bons gouvernements, ce que Lémery a fait en chimie: il a rendu très in« telligible un art sur lequel, avant lui, les artistes jaloux de leurs connais« sances, souvent erronées, n'avaient point écrit, ou n'avaient donné que « des énigmes.

« Je viens de relire aussi le petit livre de feu M. Melon, qui a été l'occa« sion de l'ouvrage plus détaillé et plus approfondi qu'a donné M. Dutot.

Nardi parvus onyx eliciet cadum.
Hor., IV, ode 12, vers 17.

« L'*Essai* de M. Melon me paraît toujours digne d'un ministre et d'un ci« toyen, même avec ses erreurs. Il me semble, toute prévention à part, qu'il « y a beaucoup à profiter dans ces lectures; car je veux croire, pour l'amour « du genre humain, que ces livres, et quelques uns de ceux de M. l'abbé de « Saint-Pierre, pourront, dans des temps difficiles, servir de conseils aux « ministres à venir, comme l'histoire est la leçon des rois.

« Parmi les choses que je remarque sur l'*Essai* de M. Melon, il me sera « bien permis, en qualité d'homme de lettres et d'amateur de la langue « française, de me plaindre qu'il en ait trop négligé la pureté. L'importance « des matières ne doit point faire oublier le style. Je me souviens que, lors« que l'auteur me fit l'honneur de me donner sa seconde édition, il me dit « qu'il était bien difficile d'écrire en français, et qu'on lui avait corrigé plus « de trente fautes dans son livre: je lui en montrai cent dans les vingt pre« mières pages de cette seconde édition corrigée. Passons à des inadvertances « plus importantes. Il me semble que, dans ces écrits que l'intérêt public « a dictés, il ne faut souffrir aucune erreur. Voici quelques proposi« tions, etc. » B.

ches, qui aiment mieux demander l'aumône que de gagner leur vie. C'est une preuve de richesse et de négligence, et non point de barbarie.

II. Il répète dans plusieurs endroits que l'Espagne serait plus puissante sans l'Amérique. Il se fonde sur la dépopulation de l'Espagne, et sur la faiblesse où ce royaume a langui long-temps. Cette idée que l'Amérique affaiblit l'Espagne se voit dans près de cent auteurs: mais s'ils avaient voulu considérer que les trésors du Nouveau-Monde ont été le ciment de la puissance de Charles-Quint, et que par eux Philippe II aurait été le maître de l'Europe, si Henri-le-Grand, Élisabeth, et les princes d'Orange n'eussent été des héros, ces auteurs auraient changé de sentiment. On a cru que la monarchie espagnole était anéantie, parceque les rois Philippe III, Philippe IV, et Charles II, ont été malheureux ou faibles. Mais que l'on voie comme cette monarchie a repris tout d'un coup une nouvelle vie sous le cardinal Albéroni; que l'on jette les yeux sur l'Afrique et sur l'Italie, théâtres des conquêtes du présent gouvernement espagnol; il faudra bien convenir alors que les peuples sont ce que les rois ou les ministres les font être. Le courage, la force, l'industrie, tous les talents restent ensevelis, jusqu'à ce qu'il paraisse un génie qui les ressuscite. Le Capitole est habité aujourd'hui par des récollets, et on distribue des chapelets au même endroit où des rois vaincus suivaient le char de Paul-Émile. Qu'un empereur siége à Rome, et que cet empereur soit un Jules-César, tous les Romains redeviendront des Césars eux-mêmes.

Quant à la dépopulation de l'Espagne, elle est moindre qu'on ne le dit; et, après tout, ce royaume et les états de l'Amérique qui en dépendent sont aujourd'hui des provinces d'un même empire, divisées par un espace qu'on franchit en deux mois; enfin leurs trésors deviennent les nôtres, par une circulation nécessaire; la cochenille, l'indigo, le quinquina, les mines du Mexique et du Pérou, sont à nous, et par là nos manufactures sont espagnoles. Si l'Amérique leur était à charge, persisteraient-ils si long-temps à défendre aux étrangers l'entrée de ce pays? Garde-t-on avec tant de soin le principe de sa ruine, quand on a eu deux cents ans pour faire ses réflexions[1]?

III. Il dit que la perte des soldats n'est point ce qu'il y a de plus funeste dans les guerres; que cent mille hommes tués sont une bien petite portion sur vingt millions; mais que les augmentations des impositions rendent vingt millions d'hommes malheureux. Je lui passe qu'il y ait vingt millions d'ames en France; mais je ne lui passe point qu'il vaille mieux égorger cent mille hommes que de faire payer quelques impôts au reste de la nation. Ce n'est pas tout;

[1] Le produit des colonies a été d'abord une richesse réelle pour le roi d'Espagne; mais le produit des mines est maintenant si peu au-dessus des frais d'exploitation, que l'impôt sur ces mines est presque nul. La mauvaise législation du commerce de ces colonies et les vices de leur administration intérieure les empêchent d'être utiles à la nation, soit comme moyen d'y augmenter la culture et l'industrie, soit comme des provinces dont l'union augmente la puissance de l'empire. Il n'y aurait d'ailleurs rien d'étonnant qu'une nation sacrifiât pendant deux siècles ses intérêts réels à ses préjugés et à son orgueil. Mais il est très vrai de dire que la dépopulation et la faiblesse de l'Espagne sont l'ouvrage de ses mauvaises lois, et non la suite de la possession de ses colonies. K.

il y a ici un étrange et funeste mécompte. Louis XIV a eu, en comptant tout le corps de la marine, quatre cent quarante mille hommes à sa solde pendant la guerre de 1701. Jamais l'empire romain n'en a eu tant. On a observé que le cinquième d'une armée périt au bout d'une campagne, soit par les maladies, soit par les accidents, soit par le fer et le feu. Voilà quatre-vingt-huit mille hommes robustes que la guerre détruisait chaque année; donc au bout de dix ans l'état perdit huit cent quatre-vingt mille hommes, et avec eux les enfants qu'ils auraient produits. Maintenant, si la France contient environ dix-huit millions d'ames, ôtez-en près d'une moitié pour les femmes, retranchez les vieillards, les enfants, le clergé, les religieux, les magistrats et les laboureurs, que reste-t-il pour défendre la nation? Sur dix-huit millions à peine trouverez-vous dix-huit cent mille hommes, et la guerre en dix ans en détruit près de neuf cent mille; elle fait périr dans une nation la moitié de ceux qui peuvent combattre pour elle; et vous dites qu'un impôt est plus funeste que leur mort!

Après avoir relevé ces inadvertances, que l'auteur eût relevées lui-même, souffrez que je me livre au plaisir d'estimer tout ce qu'il dit sur la liberté du commerce, sur les denrées, sur le change, et principalement sur le luxe. Cette sage apologie du luxe est d'autant plus estimable dans cet auteur, et a d'autant plus de poids dans sa bouche, qu'il vivait en philosophe.

Qu'est-ce en effet que le luxe? c'est un mot sans idée précise, à peu près comme lorsque nous disons

les climats d'orient et d'occident : il n'y a en effet ni orient ni occident; il n'y a pas de point où la terre se lève et se couche; ou, si vous voulez, chaque point est orient et occident. Il en est de même du luxe; ou il n'y en a point, ou il est partout. Transportons-nous au temps où nos pères ne portaient point de chemises. Si quelqu'un leur eût dit : Il faut que vous portiez sur la peau des étoffes plus fines et plus légères que le plus fin drap, blanches comme de la neige, et que vous en changiez tous les jours; il faut même, quand elles seront un peu salies, qu'une composition faite avec art leur rende leur première blancheur, tout le monde se serait écrié : Ah! quel luxe! quelle mollesse! une telle magnificence est à peine faite pour les rois! vous voulez corrompre nos mœurs et perdre l'état. Entend-on par le luxe la dépense d'un homme opulent? Mais faudrait-il donc qu'il vécût comme un pauvre, lui dont le luxe seul fait vivre les pauvres? La dépense doit être le thermomètre de la fortune d'un particulier, et le luxe général est la marque infaillible d'un empire puissant et respectable. C'est sous Charlemagne, sous François Ier, sous le ministère du grand Colbert, et sous celui-ci, que les dépenses ont été les plus grandes, c'est-à-dire que les arts ont été le plus cultivés.

Que prétendait l'amer, le satirique La Bruyère, que voulait dire ce misanthrope forcé, en s'écriant : « Nos « ancêtres ne savaient point préférer le faste aux « choses utiles; on ne les voyait point s'éclairer avec « des bougies, la cire était pour l'autel et pour le Lou- « vre..... Ils ne disaient point : Qu'on mette les che-

« vaux à mon carrosse..... L'étain brillait sur les ta-« bles et sur les buffets, l'argent était dans les cof-« fres, etc.? » (Chap. VII, de la Ville.) Ne voilà-t-il pas un plaisant éloge à donner à nos pères, de ce qu'ils n'avaient ni abondance, ni industrie, ni goût, ni propreté? L'argent était dans les coffres. Si cela était, c'était une très grande sottise. L'argent est fait pour circuler, pour faire éclore tous les arts, pour acheter l'industrie des hommes. Qui le garde est mauvais citoyen, et même est mauvais ménager. C'est en ne le gardant pas qu'on se rend utile à la patrie et à soi-même. Ne se lassera-t-on jamais de louer les défauts du temps passé[1], pour insulter aux avantages du nôtre[2]?

[1] *Voyez*, sur les effets politiques du luxe, le traité de Smith, *Sur la nature et les causes de la richesse des nations*, l'un des ouvrages les plus profonds et les plus utiles que ce siècle ait produits. La Bruyère paraît un homme supérieur toutes les fois qu'il s'agit de démêler ou de peindre les faiblesses du cœur humain et les petitesses de l'amour-propre. Alors il approche de La Rochefoucauld, quoique moins original et moins profond dans les idées, et moins naturel dans l'expression. Mais lorsque La Bruyère veut s'élever au-dessus de ces observations de détail, il tombe au-dessous du médiocre. K. — Le livre de Smith est intitulé: *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Il a été traduit en français par Blavet, 1788, six volumes in-12; id., deux volumes in-8°; 1800, quatre volumes in-8°; par Roucher, 1790, quatre volumes in-8°; par G. Garnier, 1802, cinq volumes in-8°; 1822, six volumes in-8°. B.

[2] Dans la *Bibliothèque française*, après ces mots, on lisait: « Mais n'op-« posons point ici déclamation à déclamation. Je me hâte d'arriver aux « points importants qui font l'objet de l'excellent livre de M. Dutot: les « augmentations de monnaies, si fréquentes avant notre heureux ministère, « sont-elles utiles à l'état, ou préjudiciables? M. Dutot démontre que toute « mutation de monnaie, etc. »

En 1745 fut ajouté l'alinéa qui est dans le texte; et c'était aux mots *notre siècle* que se terminait la première lettre. La seconde commençait par les mots: *M. Dutot démontre que toute mutation, etc.* Ce fut en 1756 que l'auteur mit: *On sait que toute mutation, etc.* B.

Ce livre de M. Melon en a produit un de M. Dutot[1], qui l'emporte de beaucoup pour la profondeur et pour la justesse; et l'ouvrage de M. Dutot en va produire un autre, par l'illustre M. Duverney, lequel probablement vaudra beaucoup mieux que les deux autres, parcequ'il sera fait par un homme d'état[2]. Jamais les belles-lettres n'ont été si liées avec la finance, et c'est encore un des mérites de notre siècle.

On sait que toute mutation de monnaie a été onéreuse au peuple et au roi sous le dernier règne. Mais n'y a-t-il point de cas où une augmentation de monnaie devienne nécessaire?

Dans un état, par exemple, qui a peu d'argent et peu de commerce (et c'est ainsi que la France a été long-temps), un seigneur a cent marcs de rente. Il emprunte, pour marier ses filles ou pour aller à la guerre, mille marcs, dont il paie cinquante marcs annuellement. Voilà sa maison réduite à la dépense annuelle de cinquante marcs, pour fournir à tous ses besoins. Cependant la nation se rend plus industrieuse, elle fait un commerce, l'argent devient plus abondant. Alors, comme il arrive toujours, la main-d'œuvre devient plus chère; les dépenses du luxe

[1] Le livre de M. Dutot est intitulé : *Réflexions politiques sur les finances et le commerce, etc.*, 1738, deux volumes in-12. B.

[2] Ce livre de M. Duverney n'a jamais paru. M. de Voltaire parle ici suivant l'opinion publique du temps où il écrivait. K. — Pâris Duverney n'a pas, il est vrai, publié sous son nom l'ouvrage dont on parle ici; mais il est généralement regardé comme l'auteur de l'*Examen du livre intitulé*: *Réflexions politiques sur les finances et le commerce*. A La Haye, chez les frères Vaillant et Nicolas Prévost, 1740, deux volumes in-12, dont la rédaction toutefois fut confiée à F. M. C. Deschamps. B.

convenable à la dignité de cette maison doublent, triplent, quadruplent, pendant que le blé, qui fait la ressource de la terre, n'augmente pas dans cette proportion, parcequ'on ne mange pas plus de pain qu'auparavant, mais on consomme plus en magnificence. Ce qu'on achetait cinquante marcs en coûtera deux cents; et le possesseur de la terre, obligé de payer cinquante marcs de rente, sera réduit à vendre sa terre. Ce que je dis du seigneur, je le dis du magistrat, de l'homme de lettres, etc., comme du laboureur, qui achète plus cher sa vaisselle d'étain, sa tasse d'argent, son lit, son linge. Enfin le chef de la nation est dans ce cas, lorsqu'il n'a qu'un certain fonds réglé, et certains droits qu'il n'ose trop augmenter, de peur d'exciter des murmures. Dans cette situation pressante, il n'y a certainement qu'un parti à prendre, c'est de soulager le débiteur. On peut le favoriser en abolissant les dettes : c'est ainsi qu'on en usait chez les Égyptiens, et chez plusieurs peuples de l'Orient, au bout de cinquante ou de trente années. Cette coutume n'était point si dure qu'on le pense; car les créanciers avaient pris leurs mesures suivant cette loi, et une perte prévue de loin n'est plus une perte. Quoique cette loi ne soit point en vigueur chez nous, il a bien fallu y revenir pourtant en effet, quelque détour que l'on ait pris : car trouver le moyen de ne payer que le quart de ce que je devais, n'est-ce pas une espèce de jubilé? Or on a trouvé ce moyen très aisément, en donnant aux espèces une valeur idéale, et en disant : Cette pièce d'or qui valait six francs,

en vaudra aujourd'hui vingt-quatre; et quiconque devait quatre de ces pièces d'or, sous le nom de six francs chacune, s'acquittera en payant une seule pièce d'or qu'on appellera *vingt-quatre francs*. Comme ces opérations se sont faites petit à petit, ce changement n'a point effrayé. Tel qui était à-la-fois débiteur et créancier gagnait d'un côté ce qu'il perdait de l'autre; tel autre fesait le commerce; tel autre enfin en souffrait, et se réduisait à épargner [1].

C'est ainsi que toutes les nations européanes en ont usé avant d'avoir établi un commerce réglé et puissant. Examinons les Romains; nous verrons que l'as, la livre de cuivre de douze onces, fut réduit à six liards de notre monnaie d'aujourd'hui. Chez les Anglais, la livre sterling de seize onces d'argent est réduite à vingt-deux francs de notre monnaie. La livre de gros des Hollandais n'est plus qu'environ douze francs, ou douze de nos livres numéraires; mais c'est notre livre qui a souffert les plus grands changements.

Nous appelions du temps de Charlemagne une monnaie courante, fesant la vingtième partie d'une livre, un *solide*, du nom romain *solidum;* c'est ce *solide* que nous nommons un *sou*, comme nous appelons

[1] Voyez, sur cet objet, une note des éditeurs sur le *Siècle de Louis XIV* (chapitre 2). Nous observerons seulement que, si, au lieu d'obliger à observer les conventions à la lettre, la loi se croyait en droit de les interpréter, il serait permis tout au plus d'obliger les créanciers à recevoir leur remboursement proportionnellement au prix moyen du blé, aux différentes époques. Les lois ridicules des Égyptiens avec leur jubilé ne méritent point d'être citées dans un ouvrage sérieux. K.

le mois d'*Auguste* barbarement *août*, que nous prononçons *ou*, à force de politesse; de façon que dans notre langue si polie,

« . . . . .Hodieque manent vestigia ruris [1]. »

Enfin ce *solide*, ce *sou*, qui était la vingtième partie d'une livre, et la dixième partie d'un marc d'argent, est aujourd'hui une chétive monnaie de cuivre, qui représente la dix-neuf-cent-soixantième partie d'une livre, l'argent supposé à quarante-neuf francs le marc. Ce calcul est presque incroyable; et il se trouve, par ce calcul, qu'une famille qui aurait eu autrefois cent *solides* de rente, et qui aurait très bien vécu, n'aurait aujourd'hui que cinq sixièmes d'un écu de six francs à dépenser par an.

Qu'est-ce que cela prouve? que de toutes les nations nous avons long-temps été la plus changeante, et non la plus heureuse; que nous avons poussé à un excès intolérable l'abus d'une loi naturelle, qui ordonne à la longue le soulagement des débiteurs opprimés. Or, puisque M. Dutot a si bien fait voir les dangers de ces promptes secousses que donnent aux états les changements des valeurs numéraires dans les monnaies, il est à croire que, dans un temps aussi éclairé que le nôtre, nous n'aurons plus à essuyer de pareils orages.

Ce qui m'a le plus étonné dans le livre de M. Dutot, c'est d'y voir que Louis XII, François Ier, Henri II, Henri III, étaient plus riches que Louis XV. Qui eût cru que Henri III, à compter comme aujourd'hui,

[1] Horace, livre II, épître Ire, vers 160. B.

avait cent soixante et trois millions au-delà du revenu de notre roi? J'avoue que je ne sors point de surprise : car comment avec ces richesses immenses Henri III pouvait-il à peine résister aux Espagnols? comment était-il opprimé par les Guises? comment la France était-elle dénuée d'arts et de manufactures? pourquoi nulle belle maison dans Paris, nul beau palais bâti par les rois, aucune magnificence, aucun goût, qui sont la suite de la richesse? Aujourd'hui, au contraire, trois cents forteresses, toujours bien réparées, bordent nos frontières; deux cent mille hommes au moins les défendent. Les troupes qui composent la maison du roi sont comparables à ces dix mille hommes couverts d'or qui accompagnaient les chars de Xerxès et de Darius. Paris est deux fois plus peuplé et cent fois plus opulent que sous Henri III. Le commerce, qui languissait, qui n'était rien alors, fleurit aujourd'hui à notre avantage[1].

[1] Après ces mots, on lisait dans la *Bibliothèque française* (et c'était la fin de la lettre) : « En un mot, la nation est plus riche; pourquoi le roi l'est-il « moins? C'est que Louis XIV a laissé en mourant plus de vingt fois cent mil- « lions de dettes, et que ces dettes ne sont pas encore acquittées. Je con- « clurai mes remarques sur cet ouvrage en avouant avec l'auteur qu'il vaut « mille fois mieux pour une nation payer pendant la guerre, ou dans des cas « urgents, de très forts impôts, proportionnellement répartis, que d'être li- « vrés aux traitants et aux mutations de monnaies; car les mutations de « monnaies ruinent le commerce, et les traitants oppriment le peuple; et les « impôts bien répartis soulagent l'état.

« Pourquoi donc les ministres éclairés de Louis XIV, et surtout ce grand « Colbert lui-même, ont-ils mieux aimé recourir aux traitants qu'à la dîme « proportionnelle du maréchal de Vauban, à laquelle il a fallu avoir recours « en partie? C'est que les peuples sont très ignorants, et que l'intérêt les « aveugle; c'est que ce mot d'*impôt* les effarouche. On avait fait la guerre « de la Fronde pour je ne sais quel édit du tarif qui ne devait pas être re-

Depuis la dernière refonte des espèces, on trouve qu'il a passé à la monnaie plus de douze cents millions en or et en argent. On voit, par la ferme du marc, qu'il y a en France pour environ autant de ces métaux orfévris. Il est vrai que ces immenses richesses n'empêchent pas que le peuple ne soit près quelquefois de mourir de faim dans les années stériles; mais ce n'est pas de quoi il s'agit : la question est de savoir comment, la nation étant incomparablement plus riche que dans les siècles précédents, le roi le serait beaucoup moins.

Comparons d'abord les richesses de Louis XV à

« gardé comme un objet. Ce préjugé subsista dans sa force sous Louis XIV, « malgré l'obéissance la plus profonde. Un paysan ou un bourgeois, quand il « paie une taxe, s'imagine qu'on le vole, comme si cet argent était destiné « à enrichir nos ennemis. On ne songe pas que payer des taxes au roi, c'est « les payer à soi-même; c'est contribuer à la défense du royaume, à la po- « lice des villes, à la sûreté des maisons et des chemins; c'est mettre en ef- « fet une partie de son bien à entretenir l'autre. Il est honteux que les Pa- « risiens ne se taxent pas eux-mêmes pour embellir leur ville, pour avoir de « l'eau dans les maisons, des théâtres publics dignes de ce qu'on y repré- « sente; des places, des fontaines. L'amour du bien public est une chimère « chez nous. Nous ne sommes pas des citoyens, nous ne sommes que des « bourgeois.

« Le grand point est que les taxes soient proportionnellement réparties. « On peut aisément reconnaître la justesse de la proportion, quand la cul- « ture des terres, le commerce et l'industrie sont encouragés. S'ils languis- « sent, c'est la faute du gouvernement; s'ils prospèrent, c'est à lui qu'on en « est redevable.

« Au reste, que Louis XIV soit mort avec deux milliards de dettes; qu'il « y ait eu depuis un système, un *visa ;* que quelques familles aient été rui- « nées; qu'il y ait eu des banqueroutes; qu'on ait mis de trop forts impôts; « j'appelle tout cela *les malheurs d'un peuple heureux :* c'était du temps de « la Fronde, du temps des Guises, du temps des Anglais, que les peuples « étaient malheureux en effet : mais cela mènerait trop loin; et un écrit « trop long est un impôt très rude qu'on met sur la patience du lecteur. »

Le texte actuel est de 1745. B.

celles de François Ier. Les revenus de l'état étaient alors de seize millions numéraires de livres, et la livre numéraire de ce temps-là était à celle de ce temps-ci comme un est à quatre et demi. Donc seize millions en valaient soixante et douze des nôtres; donc avec soixante et douze de nos millions seulement, on serait aussi riche qu'alors. Mais les revenus de l'état sont supposés de deux cents millions*; donc de ce chef, Louis XV est plus riche de cent vingt-huit de nos millions que François Ier; donc le roi est environ trois fois aussi riche que François Ier; donc il tire de ses peuples trois fois autant que François Ier en tirait. Cela est déjà bien éloigné du compte de M. Dutot.

Il prétend, pour prouver son système, que les denrées sont quinze fois plus chères qu'au seizième siècle. Examinons ces prix des denrées. Il faut s'en tenir au prix du blé dans les capitales, année commune. Je trouve beaucoup d'années, au seizième siècle, dans lesquelles le blé est à cinquante sous, à vingt-cinq, à vingt, à dix-huit sous, à quatre francs, et j'en forme une année commune de trente sous. Le froment vaut aujourd'hui environ douze livres. Les denrées n'ont donc augmenté que huit fois en valeur numéraire; et c'est la proportion dans laquelle elles ont augmenté en Angleterre et en Allemagne; mais ces trente sous du seizième siècle valaient cinq livres quinze sous des nôtres. Or cinq livres quinze sous font, à cinq sous près, la moitié de douze livres;

* C'est la supposition que fait M. Dutot. Mais en 1750 les revenus du roi montaient à près de trois cents millions, à quarante-neuf livres dix sous le marc. — Cette note a été ajoutée en 1756. B.

donc en effet Louis XV, trois fois plus riche que François Ier, n'achète les choses, en poids de marc, que le double de ce qu'on les achetait alors. Or un homme qui a neuf cents francs et qui achète une denrée six cents francs, reste certainement plus riche de cent écus que celui qui, n'ayant que trois cents livres, achète cette même denrée trois cents livres; donc Louis XV reste plus riche d'un tiers que François Ier.

Mais ce n'est pas tout : au lieu d'acheter toutes les denrées le double, il achète les soldats, la plus nécessaire denrée des rois, à beaucoup meilleur marché que tous ses prédécesseurs. Sous François Ier et sous Henri II, les forces des armées consistaient en une gendarmerie nationale, et en fantassins étrangers, que nous ne pouvons plus comparer à nos troupes; mais l'infanterie, sous Louis XV, est payée à peu près sur le même pied, au même prix numéraire que sous Henri IV. Le soldat vend sa vie six sous par jour, en comptant son habit : ces six sous en valaient douze pareils du temps de Henri IV. Ainsi, avec le même revenu que Henri-le-Grand, on peut entretenir le double de soldats; et avec le double d'argent on peut en soudoyer le quadruple. Ce que je dis ici suffit pour faire voir que, malgré les calculs de M. Dutot, les rois, aussi bien que l'état, sont plus riches qu'ils n'étaient. Je ne nie pas qu'ils ne soient plus endettés.

Louis XIV a laissé à sa mort plus de deux fois dix centaines de millions de dettes, à trente francs le marc, parcequ'il voulut à-la-fois avoir cinq cent mille hommes sous les armes, deux cents vaisseaux, et bâ-

tir Versailles; et parceque, dans la guerre de la succession d'Espagne, ses armes furent long-temps malheureuses. Mais les ressources de la France sont beaucoup au-dessus de ses dettes. Un état qui ne doit qu'à lui-même ne peut s'appauvrir; et ces dettes mêmes sont un nouvel encouragement de l'industrie[1].

[1] Ceci n'est pas exact, 1° parceque lorsque la dette nationale est considérable, il est impossible que des étrangers ne soient pour des capitaux considérables parmi les créanciers de l'état; 2° parceque les créanciers de l'état ne sont point directement intéressés comme les propriétaires de terres, ou ceux qui font valoir leurs fonds dans les manufactures, à faire servir une partie de leurs capitaux aux progrès de l'agriculture et de l'industrie. K.

FIN DES OBSERVATIONS SUR LE COMMERCE, ETC.

LE PRÉSERVATIF[1].

1738.

I.

Il est juste de détromper le public quand il est à craindre qu'on ne l'abuse. On ne connaît que trop les guerres des auteurs. La plupart des journalistes qui s'érigent en arbitres font souvent eux-mêmes les plus violents actes d'hostilité. Je peux dire, par l'expérience que j'ai dans la littérature, qu'il se forme autant d'intrigues pour faire valoir ou pour détruire un

[1] La première édition de cet ouvrage a paru sous le nom de M. le chevalier de Mouby. K. — Je n'ai pu trouver d'édition portant le nom de Mouby. Mais Mouhy fut l'éditeur du *Préservatif*, qui fut publié en novembre 1738.

On voit, par une lettre de Voltaire à D'Argental, du 2 avril 1739, qu'une gravure avec une inscription était jointe au *Préservatif* (voyez, dans la *Correspondance*, ma note sur cette lettre.) Voici les titres des écrits qui parurent à l'occasion de ce pamphlet :

I. *La Voltairomanie*, ou *Lettre d'un jeune avocat en forme de mémoire, en réponse au libelle du sieur de Voltaire, intitulé : le Préservatif*, in-12 de quarante-huit pages, daté du 12 décembre 1738. La *Voltairomanie* est de Desfontaines ; à qui Voltaire voulait intenter un procès criminel (voyez sa lettre à D'Argental du 9 janvier 1739); mais *on étouffa cette affaire*, dit l'abbé Irailh, dans ses *Querelles littéraires*, tome II. Voyez, tome XXXVIII, le *Mémoire du sieur de Voltaire*.

II. *Le Médiateur, lettre à M. le marquis de****, in-12 de vingt-quatre pages, daté du 10 janvier 1739.

III. *Jugement désintéressé du démêlé qui s'est élevé entre M. de Volt. et l'abbé Desfont.*, in-12 de dix-huit pages. Une édition qui doit avoir été faite clandestinement, porte en faux-titre : *Combat de M. de Voltaire contre M. l'abbé Desfontaines*. B.

livre, dont souvent personne ne se soucie, que pour obtenir un poste important.

On sait que le *Journal des Savants* de Paris, père de cette multitude de journaux, enfants très souvent peu semblables à leur père, s'est assez préservé de la contagion des cabales.

Mais parmi les auteurs de ces petites gazettes volantes, qu'on débite tantôt sous le nom de *Nouvelliste du Parnasse*[1], tantôt sous le nom d'*Observations*[2], on ne trouve ni le même goût, ni la même science, ni la même équité. J'ai donc cru rendre quelque service aux amateurs des lettres, en rassemblant des bévues que j'ai trouvées dans plusieurs feuilles, intitulées *Observations*, que j'ai lues par hasard.

Nombre 200. Le feseur d'observations dit qu'un grand prince[3] a condamné le genre comique larmoyant, dans la pièce de *Don Sanche d'Aragon* de Pierre Corneille, et assure que ce goût ne doit point subsister parmi nous après cette condamnation.

Il y a en cela trois fautes: la première, que le goût d'un prince ne suffit pas pour régler celui du public; la seconde, que le *Don Sanche d'Aragon* de Pierre Corneille n'est point d'un genre comique attendris-

[1] *Le Nouvelliste du Parnasse*, ou *Réflexions sur les ouvrages nouveaux*, ouvrage auquel coopérait l'abbé Granet, fut commencé en 1731, et arrêté par le ministère public à la quatrième feuille du quatrième volume (15 mars 1732). Une réimpression de 1734 a deux volumes in-12. B.

[2] Les *Observations sur les écrits modernes* furent commencées en 1735. Le privilége fut retiré par arrêt du conseil du 6 septembre 1743. La collection forme trente-trois volumes et trois feuilles. Les collaborateurs de Desfontaines furent l'abbé Granet, Mairault, l'abbé d'Estrées, Fréron, etc. B.

[3] Le grand Condé: voyez tome XXXVI, page 117. B.

sant, et qui fasse verser des larmes, comme certaines scènes du *Bourreau de soi-même* de Térence[1], la scène très tendre entre une mère et une fille dans *Ésope à la cour*[2], celle du *Préjugé à la mode*[3], de *l'Enfant prodigue*[4], etc. *Don Sanche d'Aragon* est une comédie héroïque et non larmoyante, comme le dit l'Observateur. Ce fut la froideur et non l'intérêt qui la fit tomber : jamais une pièce intéressante ne tombe.

La troisième faute, et plus grande, est de s'ériger en juge d'un art qu'on ne connaît pas, et de dire avec hardiesse que ce qui a plu dans Paris et dans l'ancienne Rome n'a pas dû plaire. Des scènes attendrissantes ont toujours été bien reçues à la comédie, de tous les temps, parceque les actions des particuliers peuvent être touchantes aussi bien que ridicules, et on peut leur appliquer ce que dit Horace[5] :

« Interdum tamen et vocem comœdia tollit. »

II.

Dans la même feuille l'auteur rapporte une longue critique sur un problème d'optique qu'il n'entend point ; on lui a fait accroire qu'il s'agissait dans ce problème de la trisection de l'angle, et il n'en est point du tout question. L'auteur que le critique reprend, sans le comprendre, est M. de Voltaire. J'ai lu soigneusement l'endroit en question dans la préface de l'édition de Londres des *Éléments de Newton*.

L'Observateur n'a point lu cet ouvrage qu'il ose

[1] *Heautontimorumenos*, comédie de Térence. B. — [2] Comédie de Boursault. B. — [3] De La Chaussée. B. — [4] De Voltaire lui-même, qui ne donnait pas le *Préservatif* comme son ouvrage. B. — [5] *Art poétique*, 93. B.

critiquer ; car il reproche à M. de Voltaire d'avoir donné des règles pour partager un angle en trois avec le compas, et c'est de quoi M. de Voltaire n'a pas dit un mot dans ses *Éléments*. L'Observateur s'est fié en cela à un géomètre qui s'est moqué de lui ; il a cru que M. de Voltaire ne savait pas qu'on ne peut trouver la trisection de l'angle que par les sections coniques ou par l'algèbre ; il a rapporté de bonne foi, dans sa feuille, une critique qu'on lui a suggérée pour le faire donner dans le panneau : c'est un exemple pour ceux qui parlent de ce qu'ils ignorent[1].

III.

Je prends les feuilles de l'Observateur indifférement à mesure qu'on me les prête à lire : je trouve une étrange bévue dans la lettre vingt-septième. « Brutus, dit-il, plus quaker que stoïcien, a des sen-« timents plus monstrueux qu'héroïques. » Ne dirait-on pas, à ces paroles, que les quakers sont une secte d'hommes sanguinaires ? Cependant tout le monde sait qu'une des premières lois des quakers est de ne

[1] Les diamètres apparents des objets sont comme les cordes des angles sous lesquels ils sont vus, et non comme ces angles à une distance triple. Les diamètres apparents, et par conséquent les cordes des angles, sont trois fois plus petits ; mais l'angle n'est point partagé en trois. Comme en général dans les expériences ou dans les raisonnements que font les physiciens sur cet objet, ils considèrent de petits angles, et qu'alors on peut substituer, sans erreur sensible, le rapport des angles à celui des cordes, on dit ordinairement que la grandeur apparente des objets est proportionnelle à l'angle sous lequel ils sont vus. C'est une mauvaise plaisanterie d'un géomètre sur cette manière de parler inexacte en elle-même, mais généralement reçue, que l'abbé Desfontaines, qui était fort ignorant, a prise pour une critique sérieuse. K.

porter jamais d'armes offensives, sous quelque prétexte que ce soit, et de ne jamais repousser une injure. La méprise est aussi grande que s'il avait dit : « Le « cruel Brutus, plus capucin que stoïcien. »

IV.

Nombre 199. En rendant compte d'une hypothèse de M. l'abbé de Molières, il dit que « ce physicien se « conforme aux expériences de Newton ; par exemple, « que les corps parcourent, en tombant, quinze pieds « dans la première seconde, et qu'à des distances dif- « férentes du centre de la terre, le même mobile « n'aurait pas le même degré de vitesse accélératrice. »

Il y a ici trois fautes. Newton n'a point trouvé par expérience que les corps tombent de quinze pieds dans la première seconde : c'est Huygens qui a déterminé cette chute dans ses beaux théorèmes sur le pendule, après que Galilée en eut donné une valeur approchée par des expériences directes, mais moins précises.

Secondement, ce n'est qu'à des distances très considérables et inaccessibles aux hommes que cette différence serait sensible.

Troisièmement, cette différence de la force accélératrice à des distances différentes n'est fondée sur aucune expérience, mais sur une démonstration géométrique. Voilà les bévues où l'on s'expose quand on veut juger de ce qui n'est pas à notre portée.

V.

Nombre 17. L'Observateur rapporte une ancienne

dispute littéraire entre M. Dacier et le marquis de Sévigné, au sujet de ce passage d'Horace[1] :

« Difficile est proprie communia dicere.... »

Il rapporte le factum ingénieux de M. de Sévigné : « Et pour M. Dacier, dit-il, il se défend en savant, « et c'est tout dire : des expressions maussades et in- « jurieuses font les ornements de son érudition. »

Il y a dans ce discours de l'Observateur trois fautes bien étranges.

Premièrement, il est faux que ce soit le caractère des savants du siècle de Louis XIV, d'employer des injures pour toutes raisons.

Secondement, il est très faux que M. Dacier en ait usé ainsi avec le marquis de Sévigné : il le comble de louanges, et il conclut son mémoire par lui demander son amitié : apparemment que l'Observateur n'a pas lu cet écrit.

Troisièmement, il est indubitable que M. Dacier a raison pour le fond, et qu'il a très bien traduit ce vers d'Horace :

« Difficile est proprie communia dicere.... »

« Il est très difficile de bien traiter des sujets d'in- « vention.... » Car si vous mettez sous les yeux du lecteur la phrase entière d'Horace, vous verrez que la fin explique le commencement.

« Difficile est proprie communia dicere, tuque
« Rectius Iliacum carmen deducis in actus,
« Quam si proferes ignota, indictaque primus. »

« Il est difficile de bien traiter un sujet d'invention,

[1] *Art poétique*, 128. B.

« et vous composerez plus aisément une tragédie tirée « de l'*Iliade*, que de votre propre tête. »

Voilà qui fait un sens clair, et qui prouve que *commune* veut dire en cet endroit *intactum*, un sujet neuf.

Ainsi l'abbé Desfontaines n'a pas entendu Horace, n'a pas lu l'écrit de M. Dacier qu'il critique, et a tort dans tous les points.

VI.

Nombre 201, etc. Il dit que Cicéron est moins serré que Sénèque, et que Sénèque est plus verbeux. Peu importe, à la vérité, au public, qu'on ait tort ou raison sur cette bagatelle; mais les jeunes gens qui étudient seraient trompés, s'ils croyaient que Sénèque exprime sa pensée en plus de mots que Cicéron : car c'est ce que signifie *verbeux*. Il n'y a personne qui ne sache que le défaut de Sénèque est d'être, au contraire, trop concis dans ses expressions.

VII.

Même nombre. « Si les Anglais, dit-il, continuent[1] « d'encenser encore leur vide, et d'attribuer de mer- « veilleuses propriétés au néant, etc. »

Qui a jamais dit que M. Newton ait encensé le vide? cette expression est très mauvaise en tout sens. Il est faux que M. Newton ait attribué de merveilleuses propriétés au vide; il a démontré que les corps, et non le vide, agissent à des distances immenses les uns sur les autres, dans un milieu non résistant. Il faudrait au

[1] Le texte des *Observations* porte : « Si les Anglais, *secondés de M. de* « *V.*, continuent. » B.

moins se faire informer de l'état de la question avant que d'insulter de grands hommes dont on n'a lu ni pu lire les ouvrages.

VIII.

Nombre 187. Il se fait écrire une lettre par un Anglais pour se louer lui-même, et il fait proposer dans cette lettre de faire une nouvelle édition d'un libelle de sa façon, intitulé *Dictionnaire néologique*[1]: ce libelle est l'ouvrage auquel il donne le plus d'éloges dans sa gazette littéraire. Il est bon qu'on sache que ce *Dictionnaire néologique* est une satire dans laquelle on prend la peine inutile de relever des fautes connues de tout le monde, et de critiquer de très belles choses à la faveur des mauvaises qu'on reprend. C'est un libelle où l'auteur veut faire passer sa fausse monnaie parmi la bonne qui n'est pas de lui. Je vais en donner quelques exemples.

M. de Fontenelle, dans ses *Éloges des académiciens*, livre plein d'esprit et de raison, et qui rend les sciences respectables, dit dans l'Éloge de M. de Varignon : « Nos journées passaient comme des mo-« ments, grace à ces plaisirs qui ne sont pourtant pas « compris dans ce qu'on appelle ordinairement les « plaisirs. Nous parlions à nous quatre une bonne « partie des différentes langues de l'empire des lettres, « et tous les sujets de cette petite société se sont dis-« persés de là dans toutes les académies. »

[1] Le *Dictionnaire néologique, à l'usage des beaux esprits du siècle*, 1726, in-12, a eu beaucoup d'éditions. Desfontaines, dans la *Voltairomanie*, page 17, ne reconnait que les deux premières éditions. On croit que le fond de l'ouvrage est de J.-J. Bel, conseiller au parlement de Bordeaux, mort en 1738. B.

Ailleurs il dit très à propos :

« N'est-il pas juste, en effet, que la science ait des « ménagements pour l'ignorance, qui est son aînée, et « qu'elle trouve toujours en possession ?

« Malebranche fait un partage si net entre la raison « et la foi, et assigne à chacune des objets si séparés, « qu'elles ne peuvent plus avoir aucune occasion de se « brouiller.

« On ne ferait pas tout ce que l'on peut, sans l'es- « pérance de faire plus qu'on ne pourra.

« Il ne s'instruisait pas par une grande lecture, « mais par une profonde méditation ; un peu de lec- « ture jetait dans son esprit des germes de pensées « que la méditation fesait ensuite éclore, et qui rap- « portaient au centuple. Il devinait, quand il en avait « besoin, ce qu'il eût trouvé dans les livres ; et pour « s'épargner la peine de les lire, il se les fesait lire.

« Il semblait ne plus voir par ses yeux, mais par sa « raison seule. La persuasion artificielle de la philoso- « phie, quoique formée par de longs circuits, égalait « en lui la persuasion la plus naturelle et causée par « les impressions les plus promptes et les plus vives : « les autres croient ce qu'ils voient ; pour lui, ce qu'il « croyait, il le voyait.

« M. de Varignon m'a fait l'honneur de me léguer « tous ses papiers par son testament ; j'en rendrai au « public le meilleur compte qu'il me sera possible... « du reste, je promets de ne rien détourner à mon « usage particulier des trésors que j'ai entre les mains, « et je compte que j'en serai cru ; il faudrait un plus

« habile homme pour faire sur ce sujet quelque mau- « vaise action avec quelque espérance de succès. »

Ce sont là les morceaux qu'un écrivain tel que l'abbé Desfontaines ose essayer de tourner en ridicule. Le plus grand des ridicules est assurément d'en vouloir donner à ceux à qui on est si prodigieusement inférieur.

IX.

Dans ce même *Dictionnaire néologique* il reprend *génie conséquent*, *esprit conséquent :* il ne sait pas que c'est une expression très juste et très usitée.

Il veut tourner en ridicule ces vers de feu M. de La Motte, sous prétexte que dans Richelet le mot *contemporain* n'est pas féminin.

D'une estime contemporaine
Mon cœur eût été plus jaloux;
Mais, hélas! elle est aussi vaine
Que celle qui vient après nous [1].

Il trouve impertinents ces deux vers très sensés:

Et notre être même est un point
Que nous sentons sans connaissance [2].

Il ridiculise encore cette belle expression de M. Racine le fils, dans une épître didactique:

Les signes du plaisir, les couleurs de la joie [3].

Il ne voit pas que, dans cette expression, il y a à-

[1] La Motte, *la Réputation*, ode, 41-44. B.

[2] Id., livre IV, fable XVII. B.

[3] Ce vers se trouve dans la *Première épître sur l'ame des bêtes ;* et ce n'est pas la seule différence que présente la version qu'on en lit page 73 et suivantes du tome VI de la *Continuation des mémoires de littérature et d'histoire, par le P. Desmolets.* B.

la-fois de la vérité et de l'imagination, et que par conséquent elle est belle.

Il reprend le P. Catrou d'avoir dit que les pourceaux *paissent le gland*, et il ajoute qu'ils paissent encore quelque chose qu'il ne peut pas dire. C'est ainsi qu'avec la plus basse des grossièretés il reprend une expression noble : mais revenons aux *Observations*.

X.

Nombre 197. En fesant l'extrait d'une certaine harangue latine de M. Turretin, *il se plaint de la disette des Mécènes*, et de la malheureuse situation des savants; et il répète cette plainte dans tous ses livres.

Il devrait savoir que jamais les sciences n'ont été plus encouragées en France. Le voyage au pôle et à l'équateur, entrepris à si grands frais; les pensions données à M. de Réaumur, à M. de Voltaire, à nos meilleurs auteurs, et en dernier lieu à M. de Crébillon, en sont une preuve. Il est vrai qu'un homme qui n'a de mérite que celui de la satire est très méprisé parmi nous, et est souvent puni au lieu d'être récompensé; et cela est très juste.

XI.

Nombre 185. Un homme de goût[1] avait trouvé peu de justesse dans cette phrase de l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre, par M. Bossuet : « L'Angleterre... « plus agitée en sa terre et dans ses ports mêmes, que « l'Océan qui l'environne... » Il est clair qu'*agitée en*

[1] L'abbé Leroy, auteur de la *Lettre d'un provincial à un ami, sur le discours* (latin) *de M. Crevier*, 1738. B.

sa terre n'est pas une bonne expression; il est clair que s'il y a de l'agitation, elle doit être dans les ports, comme au milieu des terres, et que cette phrase n'est pas digne de l'éloquent et admirable M. Bossuet.

L'Observateur se moque du goût de celui qui a repris avec raison cette phrase; ainsi l'Observateur se trompe, et quand il approuve et quand il condamne.

XII.

Nombre 202. En rendant compte du voyage de messieurs les académiciens au cercle polaire: « Vénus, « dit-il, a été observée au méridien au-dessous du « pôle. » Il ignore qu'une planète n'est ni au-dessus ni au-dessous du pôle, mais toujours dans le zodiaque, et tantôt septentrionale, tantôt méridionale. Il ne fallait pas changer les expressions de M. de Maupertuis, pour lui faire dire une telle absurdité. Quand on ignore les choses dont on parle, il faut copier mot à mot les gens du métier, ou se taire.

XIII.

Nombre 188. Il fait l'éloge d'une ancienne gazette, intitulée *le Nouvelliste du Parnasse*, et il la compare modestement aux premiers Journaux des savants, parcequ'elle est de lui; ce n'est pas la moins considérable de ses fautes.

XIV.

Nombre 200, tome 14. Il proteste sur son honneur qu'il n'a point écrit contre les médecins de Paris; mais en 1736, il protesta sur son honneur à M. l'abbé d'Olivet, dans une lettre lue publiquement à l'académie française, qu'il n'avait point eu de part au libelle

contre plusieurs membres de cette académie : cependant il fut convaincu, à la chambre de l'Arsenal, d'avoir vendu trois louis, au libraire Ribou, ce libelle qu'il avait désavoué sur son honneur; il fut condamné, et n'obtint que très difficilement sa grace.

XV.

Nombre 190. Il dit, en parlant d'une épître sur l'*Égalité des conditions*, « qu'il y a des maux légers, « et des maux insupportables dans la vie » : on le sait bien. «Mais où est l'égalité des conditions? » dit-il. Il n'a pas compris que les accidents de la vie ne sont pas des conditions. Une maladie incurable, ou bien le mépris et la haine du public, ne sont attachés à aucune condition; mais dans tous les états on peut être méchant, méprisé, et misérable. Il dit dans la même feuille, qu'après la mort du maréchal d'Ancre le peuple se repentit de sa barbarie, et lui rendit justice. C'est un fait absolument faux : le peuple ne donna aucun signe de repentir. Dans la même feuille il rapporte ces vers connus :

Le bonheur est le port où tendent les humains[1];
Les écueils sont fréquents, les vents sont incertains;
Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère.

« Si ce port du bonheur, dit-il, est une rive étran-« gère, le bonheur n'est donc plus dans moi. » C'est raisonner très mal, car l'art du pilote est dans moi, et l'on n'est heureux qu'autant que l'on conduit sagement sa barque. Un médisant, un ingrat, un calom-

[1] Voyez, tome XII, les variantes du premier des *Discours sur l'homme*. B.

niateur, un homme qui a des mœurs infames, conduit sa barque très mal, et son malheur est dans lui.

XVI.

Nombre 167. Je prends toujours ces feuilles sans ordre, et la suite de *numéro* est inutile, puisque cet ouvrage est sans aucune liaison. Voici une preuve de son bon goût. « On m'a envoyé, dit-il, depuis peu « une très belle ode. On y fait ainsi parler les déistes : »

Ils ont dit : De mille chimères
Une absurde combinaison,
Un tissu de sombres mystères,
Ne tient pas devant la raison.
Tranquille au haut de l'empyrée,
Par cette interprète sacrée,
Dieu daigna se manifester.
Loin de nous tout dogme apocryphe;
La raison, voilà le pontife,
L'apôtre qu'il faut écouter.

Toute l'ode est dans ce style, et c'est là le style de l'Observateur, dans un gros recueil de vers de sa façon, qu'il a donné *incognito* au public[1] : mais il dit que c'est ainsi qu'il faut écrire.

XVII.

Nombre 171. C'est avec le même goût qu'il donne les vers suivants pour une belle traduction de ce vers d'Horace[2] :

« . . . Versus inopes rerum, nugæque canoræ. »

[1] Les *Poésies sacrées, traduites ou imitées des psaumes*, 1717, in-12, 1718, in-12, ne portent pas le nom de l'auteur sur le frontispice ; mais l'épître dédicatoire est signée, *Desfontaines Guyot, prêtre.* La strophe qu'on vient de lire n'en fait point partie. B.

[2] *Art poétique*, 322. B.

Cet emphatique et burlesque étalage
D'un faux sublime, enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
Enflés de vent, et vides de raison.

J.-B. Rousseau, *Épître au P. Brumoy.*

Nous n'avons guère de plus mauvais vers dans notre langue; figurez-vous ce que c'est qu'un « clin« quant enflé de vent, étalage burlesque enté sur un « assemblage : » nous dirons en passant que ce style marotique, qui rassemble les expressions de tous les genres, est monstrueux, quand il s'agit de parler sérieusement.

Ce jargon dans un conte est encor supportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable :
Le sage Despréaux laisse aux esprits mal faits
L'art de moraliser du ton de Rabelais.

Ces vers d'un de mes amis[1] sont un peu plus raisonnables, et doivent servir à faire voir le misérable abus du style marotique dans des ouvrages qui demandent une éloquence véritable.

XVIII.

Nombre 136. C'est avec le même goût, la même intelligence, qu'il blâme Horace d'une chose qu'Horace n'a jamais pensée.

« Horace a eu tort, dit-il, de s'exprimer ainsi, en « parlant du siècle d'Auguste : »

« Venimus ad summum fortunæ; pingimus atque
« Psallimus, et luctamur Achivis doctius unctis[2]. »

[1] Voltaire lui-même (septième *Discours sur l'homme*, variantes, voyez tome XII), qui n'avouait pas être l'auteur du *Préservatif*. B.

[2] Horace, livre II, épître II, vers 32-33. B.

Le sens de ces vers est : « Nous sommes donc à ce « compte supérieurs en tout; la peinture, la musique, « la lutte, sont donc plus perfectionnées chez nous « que chez les Grecs : qui osera le dire ? » Tous les bons traducteurs d'Horace ont rendu ainsi ces vers, et il est impossible qu'ils aient un autre sens.

Horace n'a point eu tort de dire, comme le prétend le sieur Desfontaines, que les Romains l'emportaient sur les Grecs; car il dit expressément le contraire. Si quelqu'un, par exemple, disait : Ce mauvais critique est un Despréaux, un Pétau, un Varron, ne devrait-on pas voir qu'il parlerait ironiquement?

XIX.

Dans le même nombre, par un autre excès d'ignorance, il dit que les peintres n'étaient que des barbouilleurs du temps d'Horace, et il le dit sans aucune preuve. Nous avons des statues de ce temps-là faites par des Romains; leur beauté prouve que l'art du dessin était très connu; et on sait que la peinture est toujours en honneur, quand la sculpture est perfectionnée; car ce sont deux branches de l'art du dessin.

XX.

C'est avec la même justesse d'esprit que louant, nombre 73, un satirique de nos jours, il fait un long éloge de trois épîtres [1], écrites dans un style barbare, et pleines de choses communes dites longuement.

Quel lecteur peut supporter, par exemple, que

[1] Les trois épîtres de J.-B. Rousseau, qui sont le sujet de l'*Utile examen*, imprimé ci-dessus, page 347. B.

Rousseau traduise en onze vers, et quels vers! cette seule ligne d'Horace [1] ?

« Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. »

Quel auteur donc peut fixer leurs génies?
Celui-là seul qui, formant le projet
De réunir et l'un et l'autre objet,
Sait rendre à tous l'utile délectable,
Et l'attrayant utile et profitable.
Voilà le centre et l'immuable point
Où toute ligne aboutit et se joint.
Or, ce grand but, ce point mathématique,
C'est le vrai seul, le vrai qui nous l'indique;
Tout, hors de lui, n'est que futilité,
Et tout en lui devient sublimité [2].

Despréaux a dit, *Le vrai seul est aimable* [3] : qui peut souffrir qu'on alonge ainsi cette vieille pensée?

Dans ton histoire est un sublime essai,
Où tout est beau parceque tout est vrai,
Non d'un vrai sec et crûment historique [4].

C'est insulter au public que d'oser prodiguer de l'encens à de si mauvais vers.

XXI.

Je tombe dans le moment sur le nombre 139. « L'i-« dée de M. Mairan, dit-il, est imitée du système de « M. Newton sur la lumière. » Il faut lui apprendre que jamais Newton n'a fait de système sur la lumière. Il a donné un recueil d'expériences et de démonstrations mathématiques, sans autre ordre que celui dans lequel il a fait ses expériences : parler de ses décou-

[1] *Art poétique*, 343. B. — [2] Rousseau, *Épître à Rollin*, 34-44. B. — [3] Épître IX, vers 43. B. — [4] Rousseau, *Épître à Rollin*, 51-53. B.

vertes comme d'un système, c'est comme si on disait, le système d'Euclide.

XXII.

Dans le même nombre, après avoir fait si mal le physicien avec Newton, il fait le musicien avec Rameau, et il accuse son livre d'*être inutile, parcequ'il est vrai :* il voudrait que M. Rameau eût plus de goût, et il l'insinue souvent; il devait se souvenir de la fable d'un certain animal pesant et à longues oreilles, qui se plaignait du peu d'harmonie du rossignol.

XXIII.

« Il s'est transporté, dit-il, nombre 147, dans une « maison où il a vu agir une pompe qui élève cent « mille muids d'eau par jour à la hauteur de cent trente « pieds, avec peu d'efforts et de dépenses. »

Il est bon qu'il sache que quand on voit ainsi, on est très peu propre à faire voir aux autres. S'il avait la moindre connaissance des mécaniques, il aurait su que le produit de la force par la vitesse, ou par l'espace parcouru, est toujours égal au produit de la résistance par la vitesse ou par l'espace parcouru; que pour élever à cent trente pieds cent mille muids d'eau par jour, il faudrait à chaque seconde élever le poids d'environ cent quarante-huit livres; que la force d'un homme, pour élever des fardeaux, n'est estimée que vingt-cinq livres, et celle d'un cheval cent septante-cinq; que le chemin ou la vitesse de ces fardeaux est de trois pieds par seconde dans la main des hommes ou avec le pas des chevaux; qu'enfin, suivant ce calcul, en allouant encore très peu de chose pour les frot-

tements, il faudrait la force de quinze cents hommes, ou de deux cent quinze chevaux, par seconde, pour faire réussir cette machine. On ne peut que louer l'effort d'un bon citoyen qui cherche à rendre service à l'état par des machines nouvelles : mais on ne peut que rire d'un journaliste qui fait le savant, et qui dit de telles sottises.

XXIV.

Au nombre 52, l'auteur des Observations s'avise de parler de guerre ; il a l'insolence de dire que feu M. le maréchal de Tallard gagna la bataille de Spire contre toutes les règles, par une méprise, et parcequ'il avait la vue courte, *circonstance*, dit-il, *qu'il savait depuis long-temps*. Il faut apprendre à cet homme, ci-devant jésuite et curé, ce que c'est que la bataille de Spire. Voici ce qu'en dit, dans une de ses lettres, un des meilleurs lieutenants-généraux qu'ait eus la France.

« M. le maréchal de Tallard ayant assiégé Landau, « M. le prince de Hesse et M. de Nassau-Neubourg, « à la tête de l'armée des alliés, forcèrent plusieurs « marches pour secourir la ville. Je marchais cepen- « dant pour joindre l'armée du siége, et il était à « craindre que les alliés, se portant entre M. de Tal- « lard et moi, ne lui coupassent les vivres. La situa- « tion était embarrassante ; les ennemis n'avaient plus « que deux marches à faire pour attaquer M. de Tal- « lard : il prit sa résolution sur-le-champ ; il m'envoie « dire de marcher en toute diligence avec ma cavalerie « vers le Spireback que les ennemis passaient, et il « fait lui-même deux marches forcées pour aller atta- « quer ceux qui comptaient le surprendre. Un espion,

« auquel il donna mille écus, l'instruisit de l'état de « l'armée ennemie ; je le joignis avec deux mille che- « vaux, mon infanterie suivait. Nous arrivâmes au « Spireback dans le temps que les généraux alliés « étaient à table. Leur armée se rangea en bataille « avec beaucoup de confusion, et nous fondîmes sur « eux pendant qu'ils se formaient, quoique toutes nos « troupes ne fussent pas arrivées. Je n'ai jamais vu « tant de célérité dans l'exécution : les ennemis firent « un feu très vif, et obligèrent même M. de Puignon « de reculer à leur droite ; mais monsieur le maréchal « fit charger, la baïonnette au bout du fusil ; méthode « excellente, et qui nous réussit presque toujours : « alors les ennemis ne firent plus aucune résistance. »

Eh bien ! monsieur le journaliste, est-ce là gagner une bataille par méprise? M. de Feuquières, ennemi personnel de M. de Tallard, a pu le dire ; il a fait par envie ce que vous faites par ignorance.

XXV.

L'Observateur, nombre 69, parle de vers comme de guerre et de philosophie ; il critique ce vers de M. Gresset [1].

Au sein des mers, dans une île enchantée.

« Le sein de la mer, dit-il, ne peut s'entendre de sa « surface : » il devrait au moins savoir qu'en poésie on dit : *Au sein des mers*, au lieu d'*au milieu des mers ; au sein de la France*, au lieu d'*au milieu de la France ; au sein des beaux-arts* dont on médit ; *au*

[1] *Epître à ma muse*, vers 222. B.

sein de la bassesse, de l'envie, de l'ignorance, de l'avarice, etc.

XXVI.

Nombre 8. On m'apporte dans le moment cette feuille; elle est curieuse, et mérite une attention singulière. Voici comme il parle d'un livre intitulé: *le Petit Philosophe :*

« J'en ai trop dit pour vous faire mépriser un livre « qui dégrade également l'esprit et la probité de l'au- « teur;.... c'est un tissu de sophismes libertins, forgés « à plaisir pour détruire les principes de la morale, de « la politique, et de la religion.... Comment pourrait- « on être séduit par un écrivain qui franchit toutes « sortes de bornes, et qui avoue, d'un air cavalier, qu'il « n'a étudié que dans les cafés et dans les cabarets[1]? »

Ne croirait-on pas sur cet exposé que cet ouvrage, intitulé *le Petit Philosophe ou Alciphron*, est la production de quelque coquin enfermé dans un hôpital pour ses mauvaises mœurs? On sera bien surpris quand on saura que c'est un livre saint, rempli des plus forts arguments contre les libertins, composé par M. l'évêque de Cloyne, ci-devant missionnaire en Amérique[2]. Celui qui a fait cet infame portrait de ce saint livre, fait bien voir par là qu'il n'a lu aucun des livres dont il a la hardiesse de parler.

XXVII.

Ayant lu dans ces *Observations* plusieurs traits con-

[1] Ce n'est pas tout-à-fait le texte des *Observations;* il y a : « Que dans les « cercles, les cafés et les tavernes? » B.

[2] Joncourt a traduit en français l'ouvrage de Berkeley, sous le titre de : *Alciphron*, ou *le Petit philosophe*, 1734, deux volumes in-12. B.

tre M. de Voltaire, et une lettre[1] qu'il se vante que M. de Voltaire lui a écrite, j'ai pris la liberté d'écrire moi-même à M. de Voltaire sans le connaître: voici ce qu'il m'a répondu.

[2] « Je ne connais l'abbé Guyot Desfontaines que « parceque M. Thiriot l'amena chez moi en 1724, « comme un homme qui avait été ci-devant jésuite, et « qui, par conséquent, était un homme d'étude; je le « reçus avec amitié, comme je reçois tous ceux qui « cultivent les lettres. Je fus étonné au bout de quinze « jours de recevoir une lettre de lui, datée de Bicêtre, « où il venait d'être renfermé. J'appris qu'il avait été « mis trois mois auparavant au Châtelet pour le même « crime dont il était accusé, et qu'on lui fesait son « procès dans les formes. J'étais alors assez heureux « pour avoir quelques amis très puissants que la mort « m'a enlevés. Je courus à Fontainebleau, tout ma- « lade que j'étais, me jeter à leurs pieds; je pressai, « je sollicitai de toutes parts; enfin j'obtins son élar- « gissement, et la discontinuation du procès où il « s'agissait de sa vie: je lui fis avoir la permission « d'aller à la campagne chez M. le président de Ber- « nières mon ami. Il y alla avec M. Thiriot. Savez-vous « ce qu'il y fit? un libelle contre moi. Il le montra « même à M. Thiriot, qui l'obligea de le jeter dans le « feu; il me demanda pardon, en me disant que le

[1] Voyez, dans la *Correspondance*, le fragment de lettre du 7 septembre 1735. B.

[2] Cette lettre me paraît être celle que Voltaire dit avoir adressée à Maffei, en 1736: voyez, dans le tome XXXVIII, le *Mémoire du sieur de Voltaire*, et dans la *Correspondance*, la lettre à Thiriot, du 24 novembre 1738. B.

« libelle était fait un peu avant la date de Bicêtre. J'eus « la faiblesse de lui pardonner, et cette faiblesse m'a « valu en lui un ennemi mortel, qui m'a écrit des « lettres anonymes, et qui a envoyé vingt libelles en « Hollande contre moi. Voilà, monsieur, une partie « des choses que je peux vous dire sur son compte, etc. »

Je ne crois pas qu'une pareille lettre ait besoin de commentaire, aussi je n'en ferai point.

XXVIII.

On m'apporte le nombre 58. Le satirique auteur essaie d'avilir la *Mérope* du marquis Maffei. Cette tragédie a sans doute des défauts, mais ce n'est pas ceux que le satirique lui reproche. Il traduit *gentile aspetto*, aspect aimable, par *jolie figure; genitori innocenti*, les auteurs vertueux de mes jours, par mes *parents gens de bien; ben complesso*, taille avantageuse, par *bonne complexion*. Ainsi, dans une traduction que ce critique fit en français d'un ouvrage anglais de M. de Voltaire [1], il prit le mot *cake*, qui signifie *gâteau*, pour le géant *Cacus*... Il est plaisant, il faut l'avouer, qu'un pareil homme s'avise de juger les autres.

XXIX.

Voici les expressions qu'on m'a fait voir dans ses feuilles :

« La fréquence fastidieuse d'un clinquant métaphy-« sique. »

« Les rustiques contempteurs qui méprisent les *Ré-« volutions de Pologne*, le second *Gulliver*, le *Nouvel-« liste du Parnasse*, etc. »

[1] L'*Essai sur la poésie épique* : voyez, dans la *Correspondance*, la lettre du 20 septembre 1736. B.

« Un sage militaire enchanté d'un auteur connu « par les admirables saillies d'une délicate inintelli- « gibilité. »

« Une hypocrisie corporifiée par la grace. »

« La nouvelle faculté d'un esprit paradoxal, érigée « dans le beau monde. »

« Un savoyard qui décrotte des lambeaux de méta- « physique. »

« La vérité habilement distillée par un avocat gé- « néral, qui en tire l'essence du problématique judi- « ciaire. »

Je n'en copierai pas davantage; je me contenterai de demander s'il sied bien à l'auteur de ce *galimatias* plein de bassesse, d'insulter au style de M. de Marivaux, et à tant d'autres?

XXX.

Je crains de fatiguer le public par les citations d'un ouvrage dont les feuilles sont oubliées à mesure qu'elles paraissent. Je crois que le peu que j'ai dit servira de *préservatif*. Je continuerai si la chose est nécessaire; j'avertis, en attendant, que le même auteur donne sous main, depuis quelque temps, une autre brochure intitulée : *Réflexions sur les ouvrages de littérature*. On dit qu'il combat souvent dans cette feuille ce qu'il a dit dans les *Observations*. Cela fait souvenir de gens d'une profession à peu près semblable, qui font semblant de se battre pour ameuter les passants. N'est-il pas déplorable de voir un tel brigandage dans les lettres?

FIN DU PRÉSERVATIF.

MÉMOIRE[1].

(IMPRIMÉ DANS LE *JOURNAL DES SAVANTS*, OCTOBRE 1738.)

Je suis obligé de déclarer qu'ayant fait présent de mes ouvrages aux sieurs Ledet, libraires, étant ensuite retombé très malade à la campagne, pendant qu'on imprimait les *Éléments* de Newton, et n'ayant pu finir cet ouvrage, lesdits libraires ont fait achever le vingt-troisième chapitre et faire le vingt-quatrième par un mathématicien habile, sans m'en avertir. Loin que je m'en sois plaint, j'ai rendu justice publiquement à la science du continuateur, et je crois que cette partie de l'ouvrage sera la plus utile aux physiciens. Il est vrai que je ne suis pas du sentiment du continuateur sur la lumière zodiacale, que M. Fatio compose, dit-on, de petites planètes. Je ne saurais surtout admettre l'hypothèse du continuateur sur l'anneau de Saturne, après avoir lu l'excellent livre de M. de Maupertuis sur la figure des astres [2], où l'on explique si bien la formation de cet anneau par les principes des forces centrifuges. Mais j'ai trouvé tant de mérite dans le reste de ces chapitres, que je me suis cru honoré de les voir

[1] Je ne sais si ce *Mémoire* est celui dont Voltaire parle dans sa lettre à Moussinot, du 9 mai 1738, et qu'il devait envoyer à divers journaux. Voyez ma note, page 397 et page 412. B.

[2] *Discours sur les différentes figures des astres*, 1738, in-8°. B.

dans mon ouvrage. Il paraît qu'ils ne sont pas assez à la portée des commençants; mais ce que j'ai fait étant destiné aux personnes sans études, et les chapitres de ce savant étant faits pour des physiciens consommés, il se trouvera par-là qu'en effet ces *Éléments* seront pour tout le monde, et que le livre en sera plus utile.

On a fait à Paris depuis peu, sous le nom de Londres, une édition d'après celle de Hollande, dans laquelle on a mis en forme de préface des *Éclaircissements* qui avaient déjà paru dans le journal de Trévoux [1] et en Angleterre. J'ai envoyé aux éditeurs beaucoup d'additions et de corrections absolument nécessaires.

Je souhaite que les éditeurs d'Amsterdam se conforment entièrement à cette édition, qui est sous le nom de Londres, et qu'on observe d'en corriger les fautes très grandes qui se trouvent réformées dans l'*errata*. Moyennant cette attention, les libraires de Hollande auront leur édition complète. Je ne prends aucun parti entre les intérêts des libraires de France et de Hollande. J'achète comme les autres l'édition qui me paraît la meilleure. Tout ce que je demande c'est que le public soit servi avec exactitude, et que les libraires se donnent la peine de faire des cartons quand il le faut. Une faute à laquelle le lecteur supplée aisément, a besoin tout au plus d'un *errata;* mais quand elle est considérable, il faut un carton. Ce que je dis ici est uniquement pour la perfection des arts à laquelle on doit toujours tendre.

[1] Juillet 1738; ces *Eclaircissements* font partie du présent volume. Sur le journal de Trévoux, voyez ma note, tome XXXIII, page 267. B.

Je me suis aperçu en dernier lieu, par mon expérience et par celle des personnes qui lisaient avec moi la géométrie et les mathématiques du grand philosophe M. Volfius, édition de Genève, 1732, combien il est désagréable d'avoir si souvent des erreurs de calcul, et d'être obligé de consulter à chaque instant un *errata* de huit pages entières, tandis que dans le tome de l'*Infini* de M. de Fontenelle, il n'y a qu'une seule faute d'impression.

Beaucoup d'erreurs viennent aussi des copistes; et voilà pourquoi la plupart des livres imprimés loin des yeux de l'auteur fourmillent de tant de fautes.

Ces inconvénients en attirent encore un autre très fréquent; ceux qui travaillent à cette multitude de journaux dont l'Europe est remplie, n'ont pas toujours l'équité de distinguer entre les fautes qu'on peut attribuer à l'auteur, et celles qu'on peut imputer à l'éditeur: et de là viennent des pages entières d'invectives, de railleries, souvent même d'accusations les plus graves. On m'a fait voir par hasard, depuis peu, un ancien journal où il y a une longue dissertation très amère contre moi, sur ce que j'avais dit, à ce qu'on prétend, que le P. Malebranche *admit les idées innées*. Si l'auteur de ces invectives avait daigné lire *n'admit point*[1], qui fait un sens avec le reste de la phrase, au lieu d'*admit* qui n'en fait point, il se serait épargné le repentir d'avoir dit des injures injustes à un honnête homme qu'il ne connaît pas. Il en est ainsi de la personne qui vient d'insérer des invectives, sous le nom d'un libraire, dans le *Journal des Sa-*

[1] Voyez page 179. B.

vants, mois de juin, édition d'Amsterdam, et qui veut ravir à ce journal la gloire qu'il a eue d'être toujours écrit avec politesse. Il ne faut répondre à ces injustices, dont sans doute leurs auteurs rougiront un jour, que ce que répondit le P. Bouhours à Ménage. Il recueillit une centaine d'injures que Ménage lui avait dites, et il mit au bas : Il faut convenir que M. Ménage est un homme bien poli.

On ne saurait encore trop avertir le public d'un abus bien contraire à la société civile, qui s'accrédite depuis quelques années. Plusieurs personnes qui font métier d'envoyer des nouvelles, soit politiques, soit littéraires, en Hollande, étant souvent mal informées, inspirées par de mauvais conseils ou par le desir dangereux de mieux faire valoir leurs nouvelles, écrivent quelquefois des choses également contraires à la vérité et à la probité. Ces mensonges, qui ne peuvent être imprimés à Paris, grace à la sage vigilance des magistrats, sont quelquefois imprimés dans huit ou neuf journaux français, et plus de vingt gazettes françaises qui se composent en pays étranger; ainsi une imposture fait bientôt le tour de l'Europe, et ces fausses nouvelles sont devenues réellement une branche du commerce.

C'est un inconvénient attaché au progrès des belles-lettres, et peut-être y aurait-il un plus grand inconvénient à le détruire tout-à-fait. Le public n'y peut apporter d'autre remède qu'une défiance extrême en lisant ces ouvrages; et c'est ainsi presque toujours qu'il faut tout lire.

Je ne répondrai point ici à toutes ces objections

que l'on fait en France contre les vérités indiquées dans les *Éléments* de Newton. Je dirai seulement avec le journal de Trévoux que, pour attaquer la plupart des choses que j'ai expliquées, il faut attaquer Newton lui-même, et que ce n'est pas une petite entreprise.

FIN DU MÉMOIRE.

CONSEILS A M. HELVÉTIUS,

SUR LA COMPOSITION ET SUR LE CHOIX DU SUJET D'UNE ÉPITRE MORALE[1].

1738.

PREMIÈRE RÈGLE.

Le choix d'une épître doit intéresser le cœur et éclairer l'esprit. Une vérité qui n'est pas lieu commun, qui touche au bonheur des hommes, qui fournit des images propres à émouvoir, est le meilleur choix qu'on puisse faire. S'il s'y trouve des peintures qui éveillent et flattent l'imagination, des maximes, des préceptes qu'on puisse présenter de la manière la plus séduisante, c'est le moyen d'éclairer l'esprit en l'amusant.

DEUXIÈME RÈGLE.

Les idées doivent être rangées dans l'ordre le plus naturel, de façon qu'elles se succèdent sans effort, et qu'une pensée serve toujours à développer l'autre : c'est épargner de la peine au lecteur, soutenir son attention, et ménager sa curiosité. Les peintures y doivent être tellement variées, que l'imagination soit toujours surprise et charmée.

[1] Ces *Conseils* ont été imprimés pour la première fois en l'an VI (1798), dans le volume intitulé : *De l'Art poétique ; épître d'Horace aux Pisons, traduite par le c. Lefebvre-Laroche*. Ces *Conseils* sont probablement antérieurs aux notes qui suivent sur deux épîtres d'Helvétius. B.

TROISIÈME RÈGLE.

Il faut que les liaisons soient courtes, claires, et fassent aisément passer d'un objet à un autre. Elles sont souvent difficiles à trouver; on ne les rencontre pas du premier coup : en général on doit beaucoup se méfier de son premier jet. Pour éviter de sacrifier des vers, des morceaux qui ont coûté du travail, peut-être conviendrait-il mieux de commencer par mettre sa première façon en prose.

QUATRIÈME RÈGLE.

Se hâter d'aller à la fin de son sujet, y entraîner son lecteur par la route la plus courte; ne peindre d'un objet que ce qui est nécessaire à votre dessein principal; ne pas trop s'appesantir sur les détails, quand les masses suffisent pour faire les impressions que vous desirez produire; finir toujours, s'il est possible, par quelque morceau brillant et d'effet.

CINQUIÈME RÈGLE.

Ne pas établir la vérité qu'on veut prouver par des lieux communs de pensées triviales, d'images trop familières, et de maximes rebattues. Le détail des preuves doit être aussi soigneusement travaillé que toutes les autres parties de l'ouvrage. On peut toujours être neuf par la nouveauté des tours et la correction du style.

SIXIÈME RÈGLE.

Tourner autant que l'on peut en sentiment les réflexions sur les folies ou les malheurs des hommes. Il n'est point de meilleure manière d'embellir un ouvrage

didactique et de le rendre intéressant, alors que chaque partie, traitée comme il convient à l'effet de l'ensemble, est soignée de façon qu'on imagine avoir atteint le mieux possible.

SEPTIÈME RÈGLE.

Quant aux peintures, leur effet dépend de la grandeur, de l'éclat, et de la manière neuve de faire voir un objet, et d'y faire remarquer ce que l'œil inattentif n'y voit pas. Peindre des objets inconnus à beaucoup de monde, c'est manquer son but. Peu de personnes peuvent les saisir ou les sentir, à moins qu'ils ne soient si vastes qu'on ne puisse s'empêcher de les voir.

HUITIÈME RÈGLE.

Quant à l'expression, il faut avoir grande attention au mot et au tour le plus propre. Il n'y en a qu'une pour bien rendre une idée; il la faut nette et forte; choisir des verbes de mouvement; avoir attention de varier ses tours; conserver l'harmonie; ne prendre que des syllabes pleines, et ne pas faire de trop fortes inversions; avoir encore égard à la liaison du mot et du tour; travailler chacune des parties de toutes les forces de son esprit, en l'y appliquant successivement.

NEUVIÈME RÈGLE.

Dans les arts du génie, surtout en poésie, le meilleur moyen d'y être habile est, dans les premières pièces qu'on fait, de les recommencer jusqu'à ce qu'elles soient parfaites. On en tire l'avantage de se bien pénétrer de son sujet, de l'envisager sous ses formes les plus heureuses, et d'apprendre toutes les

règles de la perfection, dont on ne déchoit guère après, quand elles sont tournées en principes habituels.

DIXIÈME RÈGLE.

Il faut encore examiner si un sujet est susceptible d'invention, et ne pas l'en croire dépourvu parcequ'il n'aura pas cédé au premier effort. Dans une épître souvent elle n'a pas lieu; mais c'est la première partie dans le poëme épique et la tragédie.

ONZIÈME RÈGLE.

Le choix du sujet dans les ouvrages est bien important. Plusieurs mémoires et plaidoyers d'avocats célèbres sont des chefs-d'œuvre : on ne les lit plus; ils n'intéressent personne. En poésie didactique, il faut prouver d'une manière neuve des choses non seulement que les hommes ont intérêt à savoir; mais il est bien plus heureux d'avoir à leur prouver ce qu'ils pensent déjà, c'est-à-dire ce qui est bon au plus grand nombre.

DOUZIÈME RÈGLE.

On est sûr d'avoir rencontré le meilleur ordre possible, quand les pensées se prêtent un jour successif. Il doit produire deux effets : l'auteur n'est jamais obligé de revenir sur ses pas; et le lecteur, en se fortifiant dans la première idée, apprend toujours quelque chose de nouveau; ce qui est une espèce d'intérêt.

FIN DES CONSEILS A HELVÉTIUS.

REMARQUES

SUR

DEUX ÉPITRES D'HELVÉTIUS[1].

PREMIÈRE ÉPITRE.

SUR L'ORGUEIL ET LA PARESSE D'ESPRIT.

La première leçon donnait à cette épître un titre trop développé. Helvétius y annonçait qu'il se proposait de prouver « que tout est rapport; que les philo-« sophes se sont perdus dans le vague des idées abso-« lues; qu'ils eussent mieux fait de travailler au bien « de la société; que Locke nous a ouvert la route de « la vérité, qui est celle du bonheur. »

Voici la note que Voltaire adressait à ce sujet à son jeune élève :

« Ce titre est un peu long et ne paraît pas extrê-« mement clair. Le mot d'*idées absolues* ne donne « pas une idée bien nette. D'ailleurs, en général, la « chose n'est pas vraie. Il y a un temps *absolu*, un

[1] Ces remarques ont été publiées pour la première fois en l'an VIII (1800), par François de Neufchâteau, dans le tome second de son *Conservateur*. Les préambules et explications sont de François de Neufchâteau. Ces *Remarques* sont postérieures au 31 mai 1740, puisque, dans une note de la page 586, il est question du roi de Prusse, Frédéric II. N'ayant pas découvert leur date précise, je les ai laissées à la suite des *Conseils*. B.

« espace *absolu*, etc. Locke les considère comme tels, « et vous êtes ici partisan de Locke. Locke n'est point « regardé comme un philosophe moral, qui ait aban- « donné l'étude des choses abstraites pour envisager « seulement la vertu. La route de la vérité n'est pas « toujours celle du bonheur. On peut être très mal- « heureux, et savoir mesurer des courbes; on peut « être très heureux, et ignorant. »

Helvétius, en conséquence de cet avis judicieux, a rendu son titre plus simple. Il avait mis d'abord « que c'est par les effets qu'on doit remonter aux cau- « ses, en physique, métaphysique, et morale. » Mais il a bien vu que ceci était encore trop long, et il donne enfin à l'épître ce dernier titre clair et simple, *Sur l'orgueil et la paresse de l'esprit.*

Ire LEÇON.

Les six premiers vers paraissaient à Voltaire un peu embrouillés; il dit à cette occasion : « Mettez les six « premiers vers en prose, et demandez à quelqu'un s'il « entendra cette prose : la poésie demande la même « clarté au moins. »

....
....
De la droite raison les rapports sont les guides[a].
Ils ont sondé les mers[b], ils ont percé les cieux.

[a] Diriez-vous, dans un discours : Les rapports sont les guides de la raison? Vous diriez : Ce n'est que par comparaison que l'esprit peut juger; c'est en examinant les rapports des choses que l'on parvient à les connaître. Mais les rapports en général, et les rapports qui sont les guides, font un sens confus. Ce qu'on examine peut-il être un guide?

[b] Des *rapports* qui ont sondé des mers!

Les plus vastes esprits, sans leur secours heureux,
Sont, entre les écueils, des vaisseaux sans boussoles.
De là ces dogmes vains si savamment frivoles,
De ces célèbres fous ingénieux romans[a].
Mon œil, s'écriait l'un, perce au-delà des temps[b].
Écoutez-moi ; je vais, sagement téméraire,
De la création dévoiler le mystère.
. . . .

Helvétius disait ensuite, en parlant du système inventé par les mages :

Un Dieu, tel autrefois qu'une araignée immense,
Dévida l'univers de sa propre substance,
Alluma les soleils, fila l'air et les cieux,
Prit sa place au milieu de ces orbes de feux, etc.[c].
. . . .
. . . .
Les mages, dit Burnet, sont des visionnaires
Dont le faible Persan adopte les chimères[d].
. . . .
. . . .
Ainsi sous de grands mots la superbe sagesse,

[a] Ceci me paraît bien écrit.

[b] Quoi! tout d'un coup passer de cette exposition, *qu'il faut examiner les rapports*, aux systèmes sur la formation de l'univers! Il faudrait vingt liaisons pour amener cela ; c'est un saut épouvantable ! voilà le principe de continuité bien violé.

N'est il pas tout naturel de commencer votre ouvrage par dire en beaux vers qu'il y a des choses qui ne sont pas à la portée de l'homme? Ce tour vous menait tout droit à ces différents systèmes sur la création, sans parler des *rapports*, qui n'ont aucun rapport à ces belles rêveries des philosophes.

[c] Les Indiens ont inventé la comparaison de l'araignée; mais, outre qu'une araignée immense fait en vers un fort vilain tableau, comment est-ce qu'une araignée qui dévide peut allumer un soleil? Quand on s'asservit à une métaphore, il faut la suivre. Jamais araignée n'alluma rien : elle file et tapisse; elle ne dévide pas même.

[d] On croit que des mages vous allez passer aux Égyptiens, aux Grecs, etc.; vous sautez à Burnet : le saut est périlleux.

Le reste du système ridicule de Burnet me paraît bien exprimé.

A ses propres regards dérobant sa faiblesse,
Étayant son orgueil de dogmes imposteurs,
Disputa si long-temps pour le choix des erreurs [a].
Ainsi l'orgueil s'égare en de vagues pensées :
Ainsi notre univers, par ses mains insensées
Tant de fois tour-à-tour détruit, rédifié,
N'est encore qu'un temple à l'erreur dédié [b].
Heureux si l'homme encor, moins souple à l'imposture,
Maître de s'égarer au champ de la nature,
Par-delà ses confins n'eût puisé ses erreurs [c] !
. . . .
Un autre peint de Dieu les attributs, l'essence,
Remet tout au destin, dit son pouvoir, son nom,
Croit donner une idée, et ne forme qu'un son [d].
. . . .
Sans les rapports, enfin [e], la raison qui s'égare
Prend souvent pour idée un son vain et bizarre [f] ;
Et ce ne fut jamais que dans l'obscurité
Que l'Erreur s'écria : Je suis la Vérité.
. . . .
. . . . .Pourquoi donc le malheur

[a] Très beau, et l'imitation de Corneille en cet endroit est un coup de maître.

[b] Me paraît excellent.

[c] Ce *puisé* ne me paraît pas propre ; j'aimerais mieux *cherché*. Ce qui précède est beau.

[d] Ce dernier vers est très beau ; mais prenez garde qu'il appartient à tous les rêveurs dont il est question. Il faut, pour qu'une idée soit parfaitement belle, qu'elle soit tellement à sa place qu'elle ne puisse pas être ailleurs.

[e] Il semble par *ces rapports enfin* que vous ayez parlé une heure des rapports; mais vous n'en avez pas dit un seul mot. Je vois bien qu'en fesant votre épître, vous pensiez que tous ces philosophes prétendus n'avaient point examiné les rapports et la chaîne des choses de ce monde, qu'ils n'avaient point raisonné par analyse, que ce défaut était la source de leurs erreurs. Mais comment le lecteur devinera-t-il que ce soit là votre pensée ?

[f] Ce *son vain et bizarre* n'a nulle analogie à l'obscurité, et cela forme des métaphores incohérentes. C'est le défaut de la plupart des poëtes anglais. Jamais les Romains n'y ont tombé. Jamais ni Boileau ni Racine ne se sont permis ces amas d'idées incompatibles.

Est-il chez les humains le seul législateur[a] ?
Pourquoi créer le nom de vertus absolues[b] ?
. . . .
Locke[c] étudia l'homme. Il le prend au berceau,
L'observe en ses progrès, le suit jusqu'au tombeau,
Cherche par quel agent nos ames sont guidées ;
Si les sens ne sont point les germes des idées.
Le mensonge jamais, sous l'appui d'un grand nom,
Ne put en imposer aux yeux de sa raison.
. . . .
Malbranche[d], plein d'esprit et de subtilité,
Partout étincelant de brillantes chimères,
Croit en vain échapper à ses regards sévères.
Dans ses détours obscurs, Locke le joint, le suit ;
Il raisonne, il combat ; le système est détruit.
. . . .
Locke vit les effets de l'orgueil impuissant,
Rendit l'homme moins vain, et l'homme en fut plus grand[e].
. . . .
Du chemin des erreurs Locke nous arracha,
Dans le sentier du vrai devant nous il marcha[f].
D'un bras il apaisa l'orgueil du platonisme,
De l'autre il rétrécit le champ du pyrrhonisme[g].

[a] Ce n'est point le malheur qui est le législateur des humains, c'est l'amour-propre. On dit bien que le malheur instruit ; mais alors il est précepteur, et non législateur.

[b] *Vertus absolues* ne s'entend point du tout. Tout cet endroit manque encore de liaison et de clarté ; et, sans ces deux qualités nécessaires, il n'y a jamais de beauté.

[c] L'endroit de Locke est bien ; aussi les idées en sont-elles liées, les mots sont propres, et cela serait beau en prose.

[d] L'endroit de Malebranche, bien écrit, parcequ'il est sagement écrit.

[e] Ce n'est pas grande merveille que l'homme moins vain soit plus grand, cela ne rend pas la belle devise de Locke : *Scientiam minuit ut certiorem faceret :* « Il diminua la science pour augmenter la certitude. »

[f] Ce vers est beau.

[g] Voilà deux vers admirables et que je retiendrai par cœur toute ma vie. Je vous demande même la permission de les citer dans une nouvelle édition des *Éléments de Newton*, à laquelle j'ajoute un petit traité de ce que pensait

II[e] LEÇON.

Helvétius corrigea son épître; il la commença ainsi :

Quel funeste pouvoir, quelle invisible chaîne,
Loin de la vérité retient l'homme et l'enchaîne?
Est-il esclave-né des mensonges divers?
Non, sans doute, et lui-même il peut briser ses fers;
Il peut, sourd à l'erreur, écouter la sagesse,
S'il connaît ses tyrans, l'orgueil et la paresse[a].
. . . .
Zoroastre prétend[b] dévoiler les secrets
Au sein de la nature enfoncés à jamais.
Le premier en Égypte il attesta les mages
Que Dieu lui révélait la science des sages.
. . . .
Amant du merveilleux, faible, ignorant, crédule,
Le mage crut long-temps ce conte ridicule;
Et Zoroastre ainsi, par l'orgueil inspiré,
Égara tout un peuple après s'être égaré[c].

Newton en métaphysique. Ces deux vers valent mieux qu'une épître de Boileau. — Voltaire voulait, en 1738, donner à Paris une édition de ses *Éléments de Newton*, dans laquelle il aurait joint la *Métaphysique* (qui forme aujourd'hui la première partie des *Éléments*). Mais cette *Métaphysique* fut précisément le principal motif du refus du chancelier D'Aguesseau de permettre l'impression en France. Ce ne fut qu'en 1740 que cette *Métaphysique* fut imprimée séparément; ce ne fut qu'en 1741 qu'elle fut imprimée en tête des *Éléments*. Voltaire ne se ressouvint plus de l'idée qu'il avait eue de citer les deux vers d'Helvétius. B.

[a] Ce commencement me paraît bien; il est clair, il est exprimé comme il faut. Peut-être le dernier vers est-il un peu brusque.

[b] Je n'aime point Zoroastre au présent. Il me semble que ce *prétend* ne convient qu'à un auteur qu'on lit tous les jours.

D'ailleurs Zoroastre n'est pas connu en Égypte, mais en Asie; il n'attesta pas les mages, il les fonda.

[c] Ces quatre vers sont beaux; mais je dois vous redire que le saut de Zoroastre, fondateur d'une religion et d'une philosophie, à Burnet dont

Je ne viens point tracer à la raison humaine
La suite des erreurs où son orgueil l'entraîne;
Mais lui montrer encor qu'en des siècles savants,
Burnet substitua sa fable à ces romans.
. . . .
[a] Heureux si l'homme encor, moins souple à l'imposture,
Maître de s'égarer au champ de la nature,
Par-delà tous les cieux n'eût poursuivi l'erreur!
Mais d'un fougueux esprit qui peut calmer l'ardeur?
Qui peut le retenir dans les bornes prescrites?
L'univers est borné, l'orgueil est sans limites.
Que n'ose point l'orgueil? il passe jusqu'à Dieu.
L'un dit qu'il est partout sans être en aucun lieu,
Dans un long argument qu'à l'école il propose,
Prétend que rien n'est Dieu, mais qu'il est chaque chose;
Et le pédant ainsi, tyran de la raison,
Croit donner une idée, et ne forme qu'un son[b].

Helvétius fait ensuite le portrait de la Paresse :

Elle seule (la Paresse) s'admire en sa propre ignorance,
Par un faux ridicule avilit la science[c],
Et parée au-dehors d'un dédain affecté,
Dans son dépit jaloux prêche l'oisiveté.
Loin des travaux, dit-elle, au sein de la mollesse,
Vivez et soyez tous ignorants par sagesse.
Votre esprit n'est point fait pour pénétrer, pour voir;
C'est assez s'il apprend qu'il ne peut rien savoir.
. . . .
Sachons que, s'il nous faut consentir d'ignorer

on se moque, est un saut périlleux, et c'est aller d'un océan dans un crachat.

Burnet parle du déluge, etc. On se soucie fort peu de tout cela. J'aimerais bien mieux mettre en beaux vers le sentiment de tous les philosophes grecs sur l'éternité de la matière, et dire quelque chose d'Épicure.

[a] Les six vers suivants sont très beaux.

[b] A merveille!

[c] Ces deux vers sont à la Molière, les deux suivants à la Boileau, les quatre à la Helvétius, et très beaux.

Les secrets où l'esprit ne saurait pénétrer,
Que[a] la nature aussi, trop semblable à Protée,
N'ouvrit jamais son sein qu'aux yeux d'un Aristée.

IIIe LEÇON.

Quel funeste pouvoir, quelle invisible chaîne,
Loin de la vérité, retient l'homme ou l'entraîne?
Esclave infortuné des mensonges divers,
Doit-il subir leur joug, peut-il briser leurs fers[b]?
Peut-il, sourd à l'erreur, écouter la sagesse?
Oui, s'il fuit deux tyrans, l'orgueil et la paresse.
L'un, Icare insensé, veut s'élever aux cieux,
S'asseoir, loin des mortels, sur le trône des dieux,
D'où l'univers entier se découvre à sa vue.
Il le veut, il s'élance, et se perd dans la nue[c].
L'autre, tyran moins fier, sybarite hébété,
Conduit par l'ignorance à l'imbécillité,
Ne desire, ne veut, n'agit qu'avec faiblesse.
Si d'un pas chancelant il marche à la sagesse,
Trop lâche, il se rebute à son premier effort;
Au sein des voluptés il tombe et se rendort[d].
De l'univers captif si l'erreur est la reine,
Jadis ces deux tyrans en ont forgé la chaîne.

[a] Il y a là deux *que* pour un. Prenez garde aux *que* et aux *qui*. Ces maudits *qui* énervent tout. D'ailleurs Protée et Aristée viennent là trop *abrupto*. Cela serait bon si cette seconde partie de la période avait quelque rapport avec la première. On pourrait dire : Sachons que, si la nature est un Protée qui se cache aux paresseux, elle se découvre aux Aristée. Sans cette attention à toutes vos périodes, vous n'écrirez jamais clairement ; et sans la clarté, il n'y a jamais de beauté. Souvenez-vous du vers de Despréaux (ép. IX, 59) :

Ma pensée au grand jour toujours s'offre et s'expose.

Voltaire, à la fin de l'épître, ajoute pour dernière note : Cette fin tourne trop court, est trop négligée. En remaniant cet ouvrage, vous pouvez le rendre excellent.

[b] Très bien.

[c] Bien ces six vers.

[d] Les deux vers auxquels vous avez substitué ces deux-ci étaient bien, et ceux-ci sont mieux.



C'est par le fol orgueil qu'autrefois emportés,
De sublimes esprits amants des vérités,
Nés pour vaincre l'erreur, pour éclairer le monde,
Le couvrirent encor d'une nuit plus profonde.
Un Persan le premier prétendit dans les cieux
Avoir enfin ravi tous les secrets des dieux[a].
Le premier en Asie il assembla des mages,
Enseigna follement la science des sages;
Raconta quel pouvoir préside aux éléments,
Quel bras leur imprima les premiers mouvements.
Le grand Dieu, disait-il, sur son aile rapide,
Fendait superbement les vastes mers du vide;
Une fleur y flottait de toute éternité;
Dieu l'aperçoit, en fait une divinité:
Elle a pour nom Brama, la bonté pour essence;
L'ordre et le mouvement sont fils de sa puissance.
[b]...................... ....
....
....
Du sédiment des eaux sa main pétrit la terre[c].
Les nuages épais, ces prisons du tonnerre,
Sur les ailes des vents s'élèvent dans les airs.
Le brûlant équateur ceint le vaste univers[d].

[a] Bien.

[b] *Ici étaient des vers sur lesquels Voltaire disait:* « Je retrancherais ces « quatre vers; on ne se soucie pas de savoir à fond le système de Zoroastre, « qui peut-être n'est rien de tout cela.

« Loin d'épuiser une matière,
« On n'en doit prendre que la fleur.

« Il ne faut peindre que ce qui mérite de l'être, *et quæ desperat tractata « nitescere posse relinquit.* » — Les deux vers français cités dans cette remarque sont de La Fontaine, épilogue du livre VI des FABLES; les mots latins sont d'Horace, *Art poétique*, 149-50. B.

[c] Bon.

[d] Vers admirable. Je vous dirai en passant que le roi de Prusse en fut extasié; je ne vous dis pas cela pour vous faire honneur, mais pour lui en faire beaucoup.

Ce vers, il est vrai, appartient à tous les systèmes; mais on peut très bien lui conserver ici sa place en disant que c'est un effet du système de Zoroas-

Vénus du premier jour ouvre alors la barrière,
Les soleils allumés commencent leur carrière,
Donnent aux vastes cieux leur forme et leurs couleurs,
Aux forêts la verdure, aux campagnes les fleurs[a].

Amant du merveilleux, faible, ignorant, crédule,
Le mage crut long-temps ce conte ridicule;
Et Zoroastre ainsi, par l'orgueil inspiré,
Égara tout un peuple après s'être égaré[b].
Ce fut en ce moment que l'aveugle système
Sur son front attacha son premier diadème[c];
Qu'il se fit nommer roi de cent peuples divers,
Et qu'il osa donner des dieux à l'univers.

De la Perse, depuis, chassé par la mollesse,
Il traversa les mers, s'établit dans la Grèce.
Un sage, à son abord, brigua le fol honneur
D'enrichir son pays d'une nouvelle erreur.
Hésiode conta qu'autrefois la Nuit sombre
Couvrit l'Érèbe entier des voiles de son ombre,
Dans les stériles flancs du chaos ténébreux
Perça l'œuf d'où sortit l'Amour, maître des dieux.
[d]. . . . .
. . . .
Téthys creuse le lit des ondes mugissantes,
Et Tithée au-dessus des vagues écumantes
Lève un superbe front couronné par les airs :
Le flambeau de l'Amour anime l'univers.

Ainsi donc un esprit plein d'une vaine ivresse
Donne à l'orgueil le nom de sublime sagesse;
Ainsi les nations, jouets des imposteurs,
Se disputent encor sur le choix des erreurs,
Applaudissent toujours aux plus folles pensées;

tre; et si ce vers convient à tous les systèmes, ne convient-il pas aussi à celui-ci?

[a] Beau. — [b] Beau. — [c] Cela est nouveau et très noble.

[d] *Ici étaient encore plusieurs vers sur lesquels Voltaire disait*: « J'ôterais « tout cela. Plus vous resserrerez votre ouvrage, plus il aura de force. »

Ainsi notre univers, par des mains insensées,
Tant de fois tour-à-tour détruit, rédifié,
Ne fut jamais qu'un temple à l'erreur dédié[a].
Heureux si quelquefois, rebelle à l'imposture,
Maître de s'égarer au champ de la nature,
L'homme au-delà des cieux eût poursuivi l'erreur!
Mais d'un superbe esprit qui modéra l'ardeur?
Qui put le retenir dans les bornes prescrites?
L'univers est borné, l'orgueil est sans limites[b]:
Aux régions de l'ame il a déjà percé;
Sur l'aile de l'orgueil Platon s'est élancé;
Du pouvoir de penser il prive la matière[c].
Notre ame, enseignait-il, n'est point une lumière
Qui naît, qui s'affaiblit, qui croît avec le corps;
Mais l'ame inétendue en meut tous les ressorts:
Elle est indivisible, elle est donc immortelle.
L'ame fut tour-à-tour une vive étincelle,
Un atome subtil, un souffle aérien:
Chacun en discourut, mais aucun n'en sut rien[d].
Ainsi toujours le ciel, aux yeux même du sage,
Cacha ses vérités dans un sombre nuage.

Enfin l'orgueil osa s'élever jusqu'à Dieu.
Dieu remplit l'univers, et n'est dans aucun lieu;
Rien n'est Dieu, me dit l'un; mais il est chaque chose.
A la crédulité ce faux prophète impose
L'indispensable loi d'étouffer la raison,
Et de prendre toujours pour idée un vain nom.
Un autre peint son dieu comme une mer immense,
Berceau vaste où le monde a reçu la naissance.
. . . .
. . . .
. . . .
En mensonges ainsi la vanité féconde
Fit ces différents dieux, ces divers plans du monde.
Chaque école autrefois eut sa divinité,
Et le seul dieu commun était la vanité.

[a] Très beau. —[b] Vers admirable. — [c] On ne peut mieux. — [d] Vers très joli.

Quelquefois, en fuyant l'orgueil et son ivresse,
L'homme est pris aux filets que lui tend sa paresse.
La paresse épaissit dans son lâche repos
L'ombre dont l'ignorance entoura nos berceaux.
Le vrai sur les mortels darde en vain sa lumière,
Le doigt de l'indolence a fermé leur paupière[a].
La paresse jamais n'est féconde en erreurs;
Mais souvent elle est souple au joug des imposteurs.
L'orgueil, comme un coursier qui part de la barrière,
Fait, sous son pied rapide, étinceler la pierre,
S'écarte de la borne, et, les naseaux ouverts,
Le frein entre les dents, s'emporte en des déserts.
La paresse, au contraire, au milieu de l'arène,
Comme un lâche coursier, sans force, sans haleine,
Marche, tombe, se roule, et, sans le disputer,
Voit le prix, l'abandonne à qui veut l'emporter.
Elle tient à la cour école d'ignorance,
Du trône de l'estime arrache la science,
Et, parée au-dehors d'un dédain affecté,
Dans son dépit jaloux prêche l'oisiveté.
Loin des travaux, dit-elle, au sein de la mollesse,
Vivez et soyez tous ignorants par sagesse.
Votre esprit n'est point fait pour pénétrer, pour voir;
C'est assez s'il apprend qu'il ne peut rien savoir[b].
De ce dogme naquit le subtil pyrrhonisme;
Son front est entouré des bandeaux du sophisme.
L'astre du vrai, dit-il, ne peut nous éclairer:
Qui s'y veut élever est prêt à s'égarer.
Il porte la ruine au temple du système,
S'y dresse de ses mains un trophée à lui-même;
Mais ce nouveau Samson tombe et s'ensevelit
Sous les vastes débris du temple qu'il détruit[c].

Écoutez ce marquis nourri dans la mollesse,
Ivre de pharaon, de vin, et de tendresse,

[a] Vers charmant.

[b] Voilà qui est très bien; cela est net, précis, et dans le vrai style de l'épitre.

[c] La moitié de cette page me paraît parfaite.

Au sortir d'un souper où le brûlant desir
Vient d'éteindre ses feux sur l'autel du plaisir.
Ce galant précepteur du peuple du beau monde,
Indigne d'admirer les écrivains qu'il fronde,
Dit aux sots assemblés : Je suis pyrrhonien ;
Veut follement que l'homme ou sache tout ou rien.

Si Socrate autrefois consentit d'ignorer
Les secrets qu'un mortel ne saurait pénétrer,
Dans leur abîme au moins il tenta de descendre ;
S'il ne put le sonder, il osa l'entreprendre.

Que Locke soit ton guide, et qu'en tes premiers ans
Il affermisse au moins tes pas encor tremblants[a].
Si Locke n'atteint point au bout de la carrière,
Du moins sa main puissante en ouvrit la barrière.
A travers les brouillards des superstitions,
Lui seul des vérités aperçut les rayons.
D'un bras il abaissa l'orgueil du platonisme,
De l'autre il rétrécit le champ du pyrrhonisme.
Locke enfin évita la paresse et l'orgueil.
Fuyons également et l'un et l'autre écueil.
Le vrai n'est point un don ; c'est une récompense,
C'est un prix du travail, perdu par l'indolence.
Qu'il est peu de mortels par ce prix excités,
Qui descendent encore au puits des vérités[b] !
Le plaisir en défend l'entrée à la jeunesse ;
L'opiniâtreté la cache à la vieillesse[c].
Le prince, le prélat, l'amant, l'ambitieux,
Au jour des vérités tous ont fermé les yeux :
Et le ciel cependant[d], pour s'avancer vers elles,
Nous laisse encor des pieds, s'il nous coupa les ailes.

[a] Page encore excellente.

[b] Je ne sais si *puits* n'est pas un peu trop commun ; du reste cela est excellent.

[c] On ne peut mieux.

[d] Je voudrais quelque chose de mieux que *et le ciel.* Je voudrais aussi finir par quelque vers frappant. Votre épître en est pleine.

Jusqu'au temple du vrai, loin du mensonge impur [a],
La sagesse à pas lents peut marcher d'un pied sûr.

DEUXIÈME ÉPITRE.

SUR L'AMOUR DE L'ÉTUDE [1].

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Oui, de nos passions toute [b] l'activité
Est moins à redouter que n'est [c] l'oisiveté;
Son calme [d] est plus affreux que ne sont leurs tempêtes;
Gardons-nous à son joug [e] de soumettre nos têtes.
Fuyons surtout [f] l'ennui, dont la sombre langueur
Est plus [g] insupportable encor que la douleur.

[a] Je n'aime pas ce *mensonge impur;* vous sentez que ce n'est qu'une épithète ; je crois vous avoir dit là-dessus mon scrupule.

« Vous voyez bien, mon cher ami, qu'il n'y a plus que quelques rameaux « à élaguer dans ce bel arbre. Croyez-moi, resserrez beaucoup ces rêveries « de nos anciens philosophes ; c'est moins par là que par des peintures mo- « dernes que l'on réussit. Je vous le dis encore, vous pouvez aisément faire « de cette épitre un ouvrage qui sera unique en notre langue, et qui suf- « firait seul pour vous faire une très grande réputation. Je vous embrasse, et « je serais jaloux de vous si je n'en étais enchanté. »

[1] Dans une lettre à Helvétius, du 4 décembre 1738, Voltaire dit lui renvoyer son *Épître apostillée*. Il est à croire que c'est de cette épitre qu'il s'agit. Ces remarques ont été publiées pour la première fois en 1814, dans le *Magasin encyclopédique*, tome VI, page 273 et suivantes. B.

[b] *Toute*, mot qui affaiblit le sens, mot oiseux.

[c] *Que n'est*, alongement qui énerve la pensée. Pensée d'ailleurs trop commune et qui a besoin d'être relevée par l'expression. De plus *que n'est* est trop près de *que ne sont;* bannissez-les tous deux.

[d.e] Son *calme*, son *joug* : deux figures incompatibles l'une avec l'autre; grand défaut dans l'art d'écrire.

[f] Fuyons *surtout l'ennui.* Surtout, mot inutile : idée non moins inutile; car qui ne veut fuir l'ennui?

[g] *Plus insupportable*, trop voisin de *moins à redouter*. Ces *plus* et ces *moins* trop souvent répétés tuent la poésie.

Toi qui détruit[a] l'esprit, en amortit[b] la flamme;
Toi, la honte à-la-fois[c] et la rouille de l'ame;
Toi qui verse[d] en son sein ton assoupissement,
Qui, pour la dévorer, suspend[e] son mouvement,
Étouffe[f] ses pensées et la tient[g] enchaînée:
O monstre, en ta fureur semblable à l'araignée[h],
Qui de ses fils gluants[i] s'efforce d'entourer
L'insecte malheureux qu'elle veut dévorer[k]!
Contre tes vains efforts mon ame est affermie;
Dans les esprits oisifs[l] porte ta léthargie,
Ou refoule[m] en ton sein ton impuissant poison;
J'ai su de tes venins préserver ma raison.
Esprit[n] vaste et fécond, lumière vive et pure,
Qui, dans l'épaisse nuit qui couvre la nature,
Prends, pour guider tes pas, le flambeau de Newton;
Qui, d'un vain préjugé dégageant la raison,

[a-b] Toi qui *détruit l'esprit*, en amortit la flamme.

Il faut *qui détruis* : ce *toi qui* gouverne la seconde personne. De plus il est superflu de parler de sa flamme amortie quand il est détruit.

[c] La *honte à-la-fois et la rouille*. Ces deux vices de l'ame ne sont point contraires l'un à l'autre. Ainsi *à-la-fois* est de trop. On dirait bien que l'ambition est à-la-fois la gloire et le malheur de l'ame; ces oppositions sont belles. Mais entre rouille et honte il n'y a point d'opposition.

[d] Toi *qui verse en son sein* ton assoupissement.

Il faut *verses* et non *verse*. Mais on ne verse point un assoupissement.

[e-f-g] *Suspends* et non *suspend*, etc. Il ne faut point tant retourner sa pensée.

[h] On peut peindre l'araignée, mais il ne faut pas la nommer. Rien n'est si beau que de ne pas appeler les choses par leur nom.

[i] *Gluants* forme une image plus désagréable que vraie.

[k] Je ne sais si l'ame oisive peut être comparée à une mouche dans une toile d'araignée.

[l] Dans les esprits *oisifs* porte ta léthargie.

L'oisiveté est déjà léthargie.

[m] *Refoule* en ton sein. *Refoule* n'est pas le mot propre. Elle peut reprendre, ravaler, etc., son poison. Mais ces images sont dégoûtantes.

[n] Les vers à Émilie sont beaux, mais ne sont pas liés au sujet. Il s'agit de travail, d'oisiveté. Il manque là un enchaînement d'idées.

« Tantum series juncturaque pollet. »
Hor., *Art poét.*, 242.

Sais d'un sophisme adroit dissiper les prestiges :
Aux yeux de ton génie il n'est point de prodiges ;
L'univers se dévoile à ta sagacité,
Et par toi le Français marche à la vérité.
Des lois qu'aux éléments le Tout-Puissant impose
Achève à nos regards de découvrir la cause ;
Vole au sein de Dieu même, et connais les ressorts
Que sa main a forgés pour mouvoir tous les corps.
Ou plutôt dans sa course arrête ton génie :
Viens servir ton pays, viens, sublime Émilie,
Enseigner aux Français l'art de vivre avec eux :
Qu'ils te doivent encor le grand art d'être heureux ;
Viens, dis-leur que tu sus, dès la plus tendre enfance,
Au faste de ton rang préférer la science ;
Que tes yeux ont toujours discerné chez les grands
De l'éclat du dehors le vide du dedans.
Dis-leur que rien ici n'est à soi que soi-même,
Que le sage dans lui trouve le bien suprême,
Et que l'étude enfin peut seule dans un cœur [a],
En l'ornant de vertus, enfanter le bonheur.
Et toi, mortel divin [b], dont l'univers s'honore,
Être que l'on admire et qu'on ignore encore ;
Toi dont l'immensité te dérobe à nos yeux,
Tiens le milieu, Voltaire, entre l'homme et les dieux !
Soleil levé sur nous verse tes influences ;
Fais germer à-la-fois les arts et les sciences.
Telle on voit chaque année, aux rayons du printemps,
La terre se parer de nouveaux ornements,
Fouler dans les canaux [c] des arbres et des fleurs
La séve qui produit leurs fruits et leurs couleurs.
J'ai vû des ennemis acharnés à te nuire,
Ne pouvant t'égaler, chercher à te détruire ;
Des amis contre toi s'armer de tes bienfaits.
J'ai vu des envieux, jaloux de tes succès,

[a] Il faudrait que ces derniers vers fussent plus serrés et aussi plus rapprochés du commencement du portrait d'Émilie.

[b] Pour Dieu, point de mortel divin ; le mot d'ami vaut bien mieux. Conservez la beauté des vers, et ôtez l'excès des louanges.

[c] Il manque ici deux vers.

T'attaquer sourdement, craignant de te combattre;
J'ai vu leurs vains efforts t'ébranler sans t'abattre;
Ainsi que le nageur renversé dans les flots
Peut paraître un moment englouti dans les eaux;
Mais, se rendant bientôt maître de sa surprise,
Il nage et sort vainqueur de l'onde qu'il maîtrise.
Qui peut armer ton cœur de tant de fermeté?
Et quel fut ton appui dans ton adversité?
L'amour seul de l'étude. Au fort de cet orage,
Ce fut lui qui sauva ta raison du naufrage;
C'est lui seul à présent qui t'arrache aux mortels,
Et c'est lui seul à qui tu devras tes autels[a].
Regardez Scipion[b], ce bouclier de Rome,
Cet ami des vertus, lui qui fut trop grand homme
Pour n'être pas en butte à de jaloux complots;
L'étude en son exil assure son repos.
Si le chagrin parvient à l'ame de ce sage[c],
Du moins au fond du cœur il ne peut pénétrer:
L'étude est à sa porte, et l'empêche d'entrer.
C'est un nom sur le sable[d]; un vent souffle et l'efface.
Plaisir[e] dans ta fortune, abri dans ta disgrace,
Conviens-en[f], Scipion, l'étude seule a pu
Achever ton bonheur qu'ébaucha ta vertu.
[g] Malheureux courtisan! ame rampante et vile,
Des faiblesses des grands adulateur servile;

[a] Ne gâtez point ces beaux vers par des autels.

[b] Scipion n'est pas amené. Il faudrait auparavant passer imperceptiblement de la carrière des sciences à celle des héros. La distance est grande; il faut un pont qui joigne les deux rivages.

[c] L'ame *de ce* sage. *Ce* fait languir, et est dur. Il manque un vers.

[d] Il manque là quelque chose.

[e] Tout cela est incohérent. *Fiat lux.*

[f] *Conviens-en, Scipion.* Convenez que cela est trop prosaïque, et que cela gâte ce beau vers, et très beau:

Achever ton bonheur qu'ébaucha ta vertu.

[g] Encore manque de liaison, et trop d'apostrophes coup sur coup. C'est un défaut dans lequel je tombe quelquefois, mais je ne veux pas que vous ayez mes défauts.

Autels de leurs plaisirs, théâtre de l'ivresse,
Où les jeux de l'Amour consacrent leur faiblesse.
Tel[a] paraît au-dehors ce mont audacieux
Qui roule le tonnerre en ses flancs caverneux.
Un phosphore pétri de soufre et de bitume
Par le souffle des vents avec fureur s'allume :
Ce feu, d'autant plus vif qu'il est plus comprimé,
Dévore la prison qui le tient enfermé.
Sois le plaisir des yeux[b], et l'ivresse de l'ame,
Doris, porte la joie où tu portes la flamme ;
Vois l'Amour à tes pieds, vois naître ses desirs :
Sur ton sein, sur ta bouche, il cueille ses plaisirs ;
Ton orgueil est flatté du tribut de ses larmes :
Règne sur les mortels ; tes titres sont tes charmes ;
Embellis l'univers d'un seul de tes regards,
Un souris de Vénus fit éclore les arts[c].
Amour[d] ! ô toi qui meurs le jour qui t'a vu naître[e] !
O toi qui pourrais seul déifier notre être[f] !
Étincelle ravie à la divinité ;
Image de l'excès de sa félicité ;
Le plus bel attribut de l'essence suprême ;
Amour ! enivre l'homme et l'arrache[g] à lui-même.
Tes plaisirs sont[h] les biens les seuls à desirer,
Si tes heureux transports pouvaient toujours durer ;
Mais sont-ils échappés, en vain on les rappelle ;
Le desir fuit, s'envole, et l'Amour sur son aile.
C'est en vain qu'un instant sa faveur nous séduit :

[a] Déclamation sans but. C'est le plus grand des défauts.

[b] Il manque un vers.

[c] Qu'est-ce que les arts ont à faire là ? Tout ce morceau est décousu. *Ægri somnia.*

[d] Comment ! encore une apostrophe, point d'autre figure, point d'autre transition ?... le fouet.

[e-f] Ce n'est point en mourant si vite qu'il ressemble à la divinité : contradiction intolérable dans de très beaux vers mal amenés.

[g] Ce mot *arracher* ne signifie point transporter hors de soi-même ; il donne l'idée de la souffrance et non l'idée du plaisir.

[h] *Sont.* Il faut *seraient ;* mais il ne faut rien dire de cela, il faut éviter cette déclamation mille fois rebattue.

Le transport l'accompagne, et le vide le suit.
Doris [a], à ton amant prodigue ta tendresse :
Prolonge, si tu peux, le temps de son ivresse.
L'ennui va te saisir au sortir de ses bras ;
Tu cherches le bonheur [b], et ne le connais pas.
Ce dieu [c] que tu poursuis, recueilli dans lui-même,
Ne va point au-dehors chercher le bien suprême ;
Il commande à ses vœux ; il fuit également
Et l'agitation et l'assoupissement.
Ami des voluptés, sans en être l'esclave,
Il goûte leur faveur [d], et brise leur entrave ;
Il jouit des plaisirs, et les perd sans douleurs.
Vois Daphné [e], dans nos champs, se couronner de fleurs :
Elle aime à se parer d'une rose nouvelle ;
Ne s'en trouve-t-il point [f], Daphné n'est pas moins belle.
D'un œil indifférent le tranquille bonheur [g]
Voit l'aveugle mortel esclave de l'erreur,
Courir au précipice en cherchant sa demeure ;
Ivre de passion [h] l'invoquer à toute heure ;
Voler incessamment de desirs en desirs,
Et passer tour-à-tour des douleurs aux plaisirs ;

[a] Encore apostrophe sans transition ! est-il possible ?

[b] Chercher le bonheur, et ne le pas connaître, ne sont pas deux idées assez opposées. C'est parcequ'on ne le connaît pas bien qu'on le cherche. On cherche tous les jours un inconnu.

[c] *Ce dieu.* On n'a jamais dit que le bonheur fût un dieu. Cette hardiesse, supportable dans une ode, n'est pas convenable à une épître ; il faut à chaque genre son style.

[d] *Faveur* n'est pas bien en opposition avec *entrave.* On ne dit point *entrave* au singulier.

[e] Eh bien ! autre apostrophe sans liaison ! Ah !

[f] *Ne s'en trouve-t-il point.* Le style de l'épître, tout familier qu'il est, n'admet point ces tours trop communs : on dit sans s'avilir les plus petites choses.

[g] Le bonheur est là personnifié *ab abrupto,* sans aucun adoucissement. Ce sont des images incohérentes.

[h] Ivre de passion, *l'invoquer;* il semble qu'on invoque sa passion. Et puis *chercher sa demeure, courir au précipice, invoquer !* lieux communs mal assortis. Ces deux pages précédentes devraient être resserrées en vingt vers bien frappés, et ensuite on viendrait à l'Étude qui est le but de l'épître.

Pour toi [a] ce sont des dieux, va donc les encenser.
Ose appeler vertu [b] l'art de n'oser penser.
Sais-tu ce que tu perds? sais-tu que l'esclavage
Rétrécit ton esprit, énerve ton courage?
Eh bien! ton bonheur dure autant que ta faveur;
Mais, dis, quelle ressource [c] as-tu dans le malheur?
Nulle que la douleur [d]: j'en sonde les blessures [e].
Tu crois la soutenir, esclave tu l'endures.

Funeste ambition [f]! c'est en vain qu'un mortel
Cherche en toi son bonheur, fait fumer ton autel;
Ses mains t'offrent l'encens [g], son cœur est la victime.
Plus il marche aux grandeurs, et plus sa soif s'anime.
Il desirait ce rang, il vient de l'obtenir;
De sa passion [h] naît un nouveau desir.
Un autre après [i] le suit; jamais rien ne l'arrête;
Sa vaste ambition [k] est un pin dont la tête
S'élève [l] d'autant plus qu'il semble en approcher.
Va, le bonheur n'est pas où tu vas le chercher.
[m] Malheureux en effet, heureux en apparence,

[a] Pour toi *ce sont*. *Ce* n'est pas supportable. Ces idées communes ne sont pas bien amenées.

[b] Beau vers qu'il faut mieux préparer.

[c-d] La douleur n'est point une ressource. Encore une fois, il faut que ces lieux communs soient plus pressés, touchés d'une manière plus neuve.

« Difficile est proprie communia dicere. »
HOR., *Art poët.*, 128.

[e] *Esclave* ne va point avec *blessures*, *sonder* jure avec *soutenir*, et tout cela fait un tableau peu dessiné.

[f] Encore une apostrophe.

[g] Encore un lieu commun.

[h] Il manque une syllabe, mais il y a là trop de vers.

[i] Un autre *après le suit*. Sans doute quand on suit on est *après*. Mettez plus de force et de précision, élaguez beaucoup.

[k] Ces desirs qui se *suivent* jurent avec ce pin. *L'ambition est un pin*, est une expression mauvaise.

[l] La tête d'un pin ne s'élève pas d'autant plus qu'on en approche; passe pour une montagne escarpée.

[m] Lieux communs encore: gardez-vous-en.

Tu n'as d'autre bonheur que ta vaine espérance.
Que tes vœux soient remplis : la crainte, aux yeux ouverts,
Te présente aussitôt le miroir des revers.
Aux traits de tes rivaux tu demeures[a] en butte;
Ton élévation te fait craindre ta chute :
Chargé de ta grandeur, tu te plains de son poids,
Et tu souffres déjà les maux que tu prévois[b].
Politiques profonds, allez ourdir vos trames;
Enfantez des projets, lisez au fond des ames;
Domptez vos passions[c], et maîtrisez vos vœux.
Au milieu des tourments[d], criez: Je suis heureux[e];
Et, de tous vos chagrins déguisant l'amertume,
Redoublez la douleur dont le feu vous consume.
Voyez cette montagne[f], où paissent les troupeaux,
Où la vigne avec pompe étale ses rameaux;
La source qui jaillit y roule l'abondance[g].
Tout d'un calme profond présente l'apparence :
Ses coteaux sont fleuris, sa tête est dans les airs,
Et son superbe pied sert de voûte aux enfers.
C'est là qu'avec transport, les plus tendres bergères,
Conduites par l'Amour, célèbrent ses mystères.
Ce bosquet fut témoin de leurs premiers soupirs.
Ce bosquet est témoin de leurs premiers plaisirs.
Flore vient y cueillir[h] les robes qu'elle étale.
C'est là qu'en doux parfums la volupté s'exhale,
Et c'est là qu'on n'entend d'autres gémissements
Que les soupirs poussés par les heureux amants :

[a] Tu *demeures*, terme trop faible qui fait languir le vers.

[b] Cela a été trop souvent dit.

[c] *Domptez vos passions*, n'est pas fait pour les politiques rongés de la passion de l'envie, de l'ambition, de l'avarice, de l'intrigue, etc.

[d] Au milieu des *tourments*. Quels tourments? vous n'en avez pas parlé.

[e] Jamais politique n'a crié: Je suis heureux!

[f] Encore des apostrophes, encore ce manque de jointure, encore du lieu commun.

[g] Qu'a de commun l'abondance d'une prairie avec ces politiques? Gare l'églogue dans tout ce qui suit, *non erat his locus*. Quatre vers suffiront, mais il faut qu'ils disent beaucoup en peu, et il faut surtout des jointures.

[h] Flore ne cueille point des robes, cela est trop fort.

TABLE

DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME

DES MÉLANGES.

Et tantôt il le voit, constamment misérable,
Gémir sous le fardeau de l'ennui qui l'accable.

Étude [a], en tous les temps prête-moi ton secours!
Ami de la vertu, bonheur de tous les jours,
Aliment de l'esprit, trop [b] heureuse habitude,
Venge-moi de l'Amour, brise ma servitude;
Allume dans mon cœur un plus noble desir,
Et viens en mon printemps m'arracher au plaisir.
Je t'appelle, et déjà ton ardeur me dévore;
Tels ces flambeaux éteints, et qui fument encore,
A l'approche du feu s'embrasent de nouveau.
Leur flamme se ranime, et son jour [c] est plus beau.
Conserve dans mon cœur le desir qui m'enflamme:
Sois mon soutien, ma joie, et l'ame de mon ame.
Étude, par toi l'homme est libre dans les fers [d]:
Par toi l'homme est heureux au milieu des revers:
Avec toi l'homme a tout [e]: le reste est inutile [f],
Et sans toi ce même homme [g] est un roseau fragile [h],
Jouet des passions, victime de l'ennui:
C'est un lierre rampant, qui reste sans appui [i].

[a] *Etude*. Toujours même défaut, toujours une apostrophe qui n'est point amenée.

[b] *Trop heureuse*, terme oiseux. Ce *trop* est de trop.

[c] On ne dit point tout cru *le jour d'un flambeau*.

[d] Les vers n'y viennent pas. *Non erat his locus*. (Hor., *Art poét.*, 31.)

[e-f] S'il a tout, l'hémistiche qui suit est inutile.

[g] *Ce même homme*, faible et traînant.

[h] *Roseau fragile*, image peu liée avec *avoir tout*.

[i] Trop de comparaisons entassées. Il ne faut prendre que la fleur d'une idée, il faut fuir le style de déclamateur. Les vers qui ne disent pas plus, et mieux, et plus vite, que ce que dirait la prose, sont de mauvais vers.

Enfin, il faut venir à une conclusion qui manque à l'ouvrage; il faut un petit mot à la personne à qui il est adressé. Le milieu a besoin d'être beaucoup élagué. Le commencement doit être retouché, et il faut finir par quelques vers qui laissent des traces dans l'esprit du lecteur.

FIN

DU TOME PREMIER DES MÉLANGES.

FIN DE LA TABLE.

